

TOMMASO DI CARPEGNA FALCONIERI

MÉDIÉVAL ET MILITANT

PENSER LE CONTEMPORAIN À TRAVERS LE MOYEN ÂGE



PUBLICATIONS DE LA SORBONNE



Médiéval et militant

Penser le contemporain à travers le Moyen Âge

Tommaso di Carpegna Falconieri

Traducteur : Michèle Grévin

DOI : 10.4000/books.pSORbonne.26510

Éditeur : Éditions de la Sorbonne

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 29 juillet 2019

Collection : Histoire ancienne et médiévale

ISBN électronique : 9791035101442



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782859449148

Nombre de pages : 317

Référence électronique

DI CARPEGNA FALCONIERI, Tommaso. *Médiéval et militant : Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2015 (généré le 02 août 2019).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/psorbonne/26510>>. ISBN : 9791035101442.

DOI : 10.4000/books.pSORbonne.26510.

© Éditions de la Sorbonne, 2015

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

Médiéval et militant

Histoire ancienne et médiévale – 137
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Médiéval et militant

Penser le contemporain à travers le Moyen Âge

Tommaso di Carpegna Falconieri

Traduit de l'italien par Michèle Grévin
avec un liminaire de Benoît Grévin

*Ouvrage publié avec le concours du Conseil scientifique
de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne*

PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
2015

Illustration de couverture : figurine Papo (cliché de M. Grévin).

© Publications de la Sorbonne, 2015
212, rue Saint-Jacques, 75005 Paris
www.publications-sorbonne.fr – publisor@univ-paris1.fr

ISBN : 978-2-85944-914-8
ISSN : 0290-4500

Édition originale : *Medioevo militante. La politica di oggi alle prese con barbari e crociati*
© Giulio Einaudi editore s.p.a., 2011

Les opinions exprimées dans cet ouvrage n'engagent que leurs auteurs.

« Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Il est rappelé également que l'usage abusif et collectif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

Sommaire

Liminaire	7
Note sur la présente édition	9
Remerciements	11
Prologue	13
Introduction	15
Chapitre I	
L'Occident néomédiéval	29
Chapitre II	
Nouveaux barbares et éternels croisés	43
Chapitre III	
Il était une fois... le Moyen Âge	69
Chapitre IV	
Le Moyen Âge identitaire	87
Chapitre V	
Marchands et arbalétriers : un Moyen Âge des villes	99
Chapitre VI	
Le peuple et les saltimbanques : un Moyen Âge anarchique et de gauche	111
Chapitre VII	
Templiers et Saint Graal : un Moyen Âge de la Tradition	129
Chapitre VIII	
Guerriers du Walhalla : un Moyen Âge du Grand Nord	159
Chapitre IX	
Druides et bardes : un Moyen Âge celtique	169

Chapitre X	
Pontifes et saints : un Moyen Âge catholique	181
Chapitre XI	
Peuples et souverains : un Moyen Âge des nations	203
Chapitre XII	
Empereurs et voyageurs : un Moyen Âge de l'Europe unie	225
Épilogue	249
Sources et documents	255
Index des noms de personnes	303

Liminaire

Bien qu'écrit par un médiéviste, ce livre n'est pas un essai sur le Moyen Âge. Le Moyen Âge dont il parle est pourtant bien plus présent, dans l'Europe contemporaine, que celui des universitaires. Ce n'est pas une énigme qui se cache derrière ce paradoxe, mais un problème brûlant. Sous le titre percutant de *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Tommaso di Carpegna Falconieri affronte en effet avec les armes de la réflexion historique la question encore peu étudiée en France de la représentation du Moyen Âge dans le monde contemporain et, surtout, de ses utilisations politiques. Les usages actuels du Moyen Âge sont en effet encore souvent considérés comme un problème secondaire, voire un non-problème, par les spécialistes. Erreur de perspective, dans la mesure où l'utilisation par le présent du Moyen Âge est née en même temps que son invention en tant qu'objet scientifique, et où ces deux aspects sont inséparables des origines romantiques de la notion. Erreur peut-être fondamentale, dans la mesure où le Moyen Âge n'a pas seulement servi, une fois pour toutes, de terreau à la formation des nationalismes européens du XIX^e siècle : les événements qui se sont succédé en Europe centrale et orientale (guerres de l'ex-Yougoslavie, dérive nationaliste hongroise...) mais aussi occidentale (affirmation du catalanisme, indépendantisme écossais) le montrent, parfois tragiquement, parfois pacifiquement, depuis vingt-cinq ans. Le *médiévalisme* (notion qu'on pourrait synthétiser comme la projection dans le présent d'un ou plusieurs Moyen(s) Âge(s) idéalisés) est, après une éclipse toute relative dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, redevenu un réservoir de concepts, d'images et d'idées en tous genres dans le paysage politique de l'Europe, voire de la planète entière (si l'on songe aux représentations de la crise de l'islam comme croisade et jihâd, ou à l'influence du celtisme dans le monde anglophone et au-delà).

Comment analyser ce phénomène aux racines multiples, dont les jeux de miroir nous projettent à l'infini entre un passé rêvé et les fantasmes du présent, tout en entretenant des liens confus, contradictoires et souvent conflictuels avec ce que nous pouvons savoir, scientifiquement, du Moyen Âge ? Comment éviter les associations simples pour redonner toute son ampleur à une tendance qui dépasse très largement les clivages politiques pour travailler en profondeur des pans entiers de nos sociétés et de leur réflexion politique ?

Et quelle leçon tirer, pour les intellectuels en général et les historiens en particulier, de ce « dévoiement de l'histoire » qui semble séparer toujours plus la recherche académique réservée à une minorité de l'idée de Moyen Âge à portée de la majorité, qui peuple les milliers de « fêtes médiévales » à travers l'Europe ? À l'heure où une société française déchirée comme elle ne l'a peut-être jamais été depuis la Seconde Guerre mondiale s'affronte sur la redéfinition de ses racines chrétiennes ou laïques, se dispute l'interprétation des figures tutélaires telles que Jeanne d'Arc ou Saint Louis, nie ou exalte la part de l'islam dans la pensée européenne médiévale dans de véritables batailles idéologiques, il est sans doute temps de prendre conscience que nous ne ferons pas l'économie d'une réflexion sur des usages du passé non académiques qu'il n'est plus possible de rejeter, d'un geste de la main, comme des épiphénomènes négligeables, hors des tours d'ivoire universitaires. Un essai de comparatisme du médiévalisme à travers l'Europe et au-delà, car c'est bien de cela qu'il s'agit dans *Médiéval et militant*, peut nous apprendre beaucoup sur ce qui est en train de resurgir avec force dans la France déboussolée des années 2010, notamment (mais pas seulement) car l'Italie des crises idéologiques de l'après-guerre, des années de plomb et du berlusconisme a été l'un des laboratoires de ces idées.

C'est en effet à partir d'une perspective à la fois italienne, enracinée dans les expériences politiques de la Péninsule, et mondiale, nourrie par la fréquentation des séminaires et colloques sur le médiévalisme qui se sont multipliés de la Hongrie aux États-Unis ces dernières années, et par une attention particulière portée aux formes prises par ces tendances en Europe du Nord et de l'Est que Tommaso di Carpegna Falconieri propose dans ces pages un parcours qui transcende les clivages attendus pour offrir une réflexion panoptique du médiévalisme. Moyen Âge de la droite (souvent extrême) et de la gauche (parfois alternative), de la contestation et des conservatismes, des nations et de l'Europe, de l'Église et des (néo)païens, de l'avant- et de l'après-guerre, de la guerre froide et des sociétés postmodernes de l'après-1989 et de l'après-2001, le réservoir conceptuel et métaphorique du médiévalisme se révèle au fil de ces pages bien plus qu'une machine à fantasmes ou un instrument rhétorique : l'une des matrices obscures qui, depuis déjà deux siècles, enfantent avec une force jamais démentie, pour le meilleur et pour le pire, l'Europe de demain.

Benoît Grévin, CNRS-LAMOP

Note sur la présente édition

Cette version en langue française reprend l'édition originale en langue italienne (2011) avec quelques modifications et ajouts. Quelques imprécisions ont été corrigées, et la bibliographie a été complétée par les publications les plus significatives parues entre-temps. On a également procédé à une légère actualisation du texte en incluant quelques exemples d'utilisation politique du Moyen Âge parmi les plus récents. Enfin, pour ne pas alourdir le livre outre mesure, les citations figurant dans les notes n'ont pas été conservées dans la langue originale mais systématiquement traduites.

Remerciements

J'ai réfléchi aux multiples façons d'imaginer le Moyen Âge de nos jours avec des amis, des étudiants et des collègues, en participant à des rencontres qui m'ont mis sur la voie de routes intéressantes à parcourir. Les dettes que je dois reconnaître envers ceux qui étudient ce même thème sont grandes : comme toujours, le nain se hisse sur les épaules des géants, alors que les géants se retrouvent dans les notes bibliographiques réduits à la dimension de petits caractères. Je désire remercier Patrick Geary et Gábor Klaniczay, qui ont dirigé le programme international *Medievalism, Archaic Origins and Regimes of Historicity* du Collegium Budapest. En participant à ce groupe de travail, dont ont fait partie des universitaires de pas moins de vingt nationalités différentes, j'ai pu appréhender l'importance du médiévalisme et de ses retombées politiques : dans différentes parties du monde, l'utilisation de mythes se référant au Moyen Âge aide à construire de légitimes sentiments d'appartenance, mais elle justifie aussi des morts, des guerres saintes et des nettoyages ethniques.

J'exprime ma reconnaissance à Amedeo De Vincentiis, qui a cru dans mon projet et l'a présenté à l'éditeur Einaudi, et Benoît Grévin, qui a eu l'idée de cette nouvelle traduction française. Je remercie Patrick Boucheron, directeur des Publications de la Sorbonne, et Michèle Grévin, traductrice de ce livre. Je suis particulièrement reconnaissant, pour leurs précieuses suggestions faites à l'occasion de séminaires, rencontres d'études et conversations chaleureuses, à Alessandro Afriat, Lorenzo Ascani, Giuseppe Bianchi, Benedetta Borello, Marco Brando, Elisabetta Caldelli, Francesca Declich, Marco Dorati, Valentina Ivancich, Samantha Kelly, Margareth Lanzinger, Umberto Longo, Raimondo Michetti, Maria Giuseppina Muzzarelli, Salvatore Ritrovato, Ana Maria S.A. Rodrigues, Francesca Roversi Monaco, Matteo Sanfilippo, Raffaella Sarti, Felicitas Schmieder, Piotr Toczyski, Richard Utz, Manuel Vaquero Piñeiro, Stefano Visentin, Lila Yawn, Marino Zabbia, et Nada Zečević. La confrontation avec tant de personnes m'a permis d'approfondir le problème dans toute sa diversité, tout en maintenant une unité de fond.

Je remercie affectueusement ma femme et mes filles, pour la patience dont elles ont fait preuve, malgré le temps que je leur ai volé en le consacrant à l'écriture. Un temps que j'aurais dû passer autrement, en souriant et vivant avec elles, mais dont j'aime toutefois penser qu'il n'a pas été perdu. Les livres

ont en effet la vertu de conserver les idées, de les transmettre et de permettre à ceux qui les lisent de s'en faire de nouvelles ; c'est pour cette raison que je dédie ce livre et le temps qu'il a fallu pour l'écrire à ma femme Anna et à mes filles. Comme cela, quand elles seront un peu plus grandes, Livia, Sofia et Vittoria comprendront vraiment pourquoi je m'enfermais dans mon bureau ou m'enfuyais à la bibliothèque au lieu de jouer à *Un Deux Trois Soleil*.

Prologue

C'est une glorieuse journée de mai, le soleil resplendit et les cloches de la cathédrale sonnent à toute volée. On a construit les lices pour les tournois, et les auberges ont ouvert grand leurs portes. Partout, c'est un va-et-vient de gens qui se promènent entre les boutiques des marchands, les vendeurs de pâtisseries, les jongleurs et les saltimbanques. Le premier magistrat, de petite taille mais à l'air solennel, est en train de s'habiller pour la cérémonie. Ses vêtements sont si amples qu'ils le font quasiment disparaître. Il porte une magnifique cape rouge vif et un grand collier, tient le bâton de commandement et cherche son beau chapeau à plumes. Après l'avoir enfin trouvé, il sort dans la rue accompagné de trompettes, d'hommes d'armes et d'arbalétriers.

À quelques centaines de milles de là, un homme à la longue barbe vient à peine de finir le dessin d'un cavalier en cotte de mailles, avec une croix rouge sur la soubreveste. Il observe le résultat qui le satisfait. De l'autre côté des montagnes, un jeune homme au crâne rasé (mais on devine qu'il est blond) a revêtu exactement la même cotte que celle dessinée par l'homme barbu et s'est caché, aux aguets, dans l'enchevêtrement des buissons du sous-bois. Encore un peu plus loin, vers l'orient, un enfant aux yeux verts achète du pain. Il compte ses pièces et les remet au boulanger qui les regarde distraitement avant de les ranger en sécurité. Sur la pièce est représentée la tête d'un souverain qui porte une couronne de lys d'or. Quelque part, dans une autre région heureuse du monde, une jeune fille aux cheveux roux et à la veste blanche chante une ballade en s'accompagnant à la harpe : elle raconte une histoire d'amour, de mort et de passion. Encore plus loin, sur une terre quasiment proche du pôle, un groupe d'hommes boit de la bière en riant. Les guerriers portent des boucliers colorés et des casques avec des cornes ; les poteaux des tentes de leur campement sont sculptés de dragons. Ailleurs au-delà des mers, un orateur enflammé parle à la foule attentive massée sur la place : « Dieu le veut ! leur crie-t-il. Il est temps de prêcher la croisade pour sauver notre civilisation et pour la diffuser dans le monde. » Et puis voilà un homme qui erre dans les salles d'une université. Il attrape au vol des échappées de leçons et de conversations, et, à la fin, s'assied épuisé, la tête entre les mains, comme une gargouille de Notre-Dame.

C'est une glorieuse journée de mai, mais en quelle année ? Le premier magistrat de la ville descend dans la rue entouré d'un essaim d'hommes en armes et puis monte en automobile pour rejoindre le cortège qui est sur le point de partir du « centre historique ». L'homme à la longue barbe scanne son dessin et le voit réapparaître sur l'ordinateur : il lui servira à faire des affiches. Le jeune caché joue joyeusement à la guerre dans la forêt avec ses copains. Quand il aura fini de jouer, il racontera son aventure enthousiasmante sur son blog. L'enfant qui achète le pain en le payant avec des « souverains » utilise des billets de banque de deux cents florins de la république de Hongrie. La jeune fille qui chante la ballade irlandaise est dérangée par la sonnerie inopportune d'un portable. Les Vikings aux casques cornus campent en Australie avec leurs canettes de bière pendant que l'orateur qui crie sur la place est en relation avec la moitié du monde grâce à la télévision et annonce la naissance d'un *social network* pour rassembler les nouveaux croisés. Le dernier personnage a emprunté les échangeurs autoroutiers et pris beaucoup d'avions pour rejoindre finalement le campus d'une université du Michigan, où il écoute un frétillement de mots, la tête entre les mains comme une gargouille. À travers des non-lieux anonymes et tous semblables, il est arrivé à un endroit où l'on parle d'une grande utopie. Cette utopie, c'est le Moyen Âge.

Introduction

Moyen Âge : ces deux mots signifient des choses très différentes selon l'endroit où l'on se trouve. Il y a en effet une grande distance entre le Moyen Âge qui fait l'objet d'études approfondies dans les centres de recherche et celui que l'on trouve dans les journaux, les romans, les films et les autres moyens de communication de notre société contemporaine. Mais, même si cela peut paraître à certains une absurdité, le Moyen Âge médiatique, plus ou moins inventé, est lui-même susceptible d'étude et d'interprétation, exactement comme le Moyen Âge qui s'étudie et s'enseigne à l'université. Cette étude s'impose non pas pour restituer une illusoire « réalité effective des choses¹ », prétendant expliquer ce qu'a été le Moyen Âge, mais bien parce que l'idée que l'on se fait communément du Moyen Âge – qualifiée de « néo-Moyen Âge » et surtout de « médiévalisme » – est un réceptacle aux dimensions tellement larges que chacun de nous le rencontre quotidiennement. Peut-être n'existe-t-il pas une autre époque historique qui fournisse au monde contemporain autant de matériel pour nourrir son imaginaire².

Non seulement le Moyen Âge est présent comme une trace du passé, parce que c'est un concept que l'époque actuelle utilise sans cesse, mais il est utilisé aussi dans une optique politique. Ces dernières années surtout, des thèmes et des arguments mis à diverses sauces médiévales sont sous les feux de la

1. N. Machiavel, *Le Prince*, chap. xv, trad. par G. Luciani, Paris, Gallimard, coll. Folio/Bilingue, 1995, p. 197.

2. On fait dans ce livre un usage fréquent de trois termes semblables et souvent considérés comme quasi interchangeables : Moyen Âge, histoire médiévale, médiévalisme. Le premier terme définit la période comprise entre les v^e et xv^e siècles. Le second définit la discipline qui a pour objet l'étude de la période médiévale afin d'en comprendre les dynamiques historiques. Quant au médiévalisme, qui est le sujet principal de ce livre, diverses définitions en ont été données récemment dans un numéro monographique de la revue *Studies in Medievalism*, 17, 2009, *Defining Medievalism(s)*. Voir également R. Utz, « Coming to Terms with Medievalism », *European Journal of English Studies*, 15, 2011, p. 101-113. Le « médiévalisme » est un concept qui définit la représentation, la réception et l'usage postmédiéval du Moyen Âge dans tous ses aspects, des revivals jusqu'à ses actualisations politiques. L'étude du médiévalisme englobe donc toutes les formes sous lesquelles le Moyen Âge a été représenté du xv^e siècle à aujourd'hui, y compris les ouvrages d'historiographie, d'archéologie et d'histoire de l'art portant sur des sujets médiévis-tiques écrits avant le xx^e siècle.

rampe. Le médiévalisme n'est pas seulement un *divertissement*³ inoffensif, une mode plus ou moins passagère, par exemple le symptôme épidermique d'un désir d'évasion, de magie ou de *fantasy*, il instaure au contraire de solides liens avec l'action publique.

La politique contemporaine trouve dans le Moyen Âge, temps historique ou sorte d'ailleurs symbolique, un lieu de prédilection d'où extraire des allégories clarificatrices, des exemples toujours d'actualité, des modèles. Le Moyen Âge est un âge ténébreux auquel ressemblerait notre époque actuelle : combien sont-ils à le dire et le penser ? Il y a eu, surtout dans les années 1970, un usage de l'idée de Moyen Âge comme clé d'interprétation de la lutte des classes et du conflit avec le pouvoir constitué, tant à droite qu'à gauche. Cela saute immédiatement aux yeux, mais il est nécessaire d'en comprendre les raisons : beaucoup de communautés occidentales utilisent de fait aujourd'hui – c'est-à-dire surtout depuis la fin des années 1980 – le réservoir conceptuel « Moyen Âge » pour attester de leur propre identité particulière, soit comme instrument de revendication de leurs origines, soit comme instrument d'autoreprésentation. À différents niveaux, par paliers successifs, cela se produit pour les communautés/identités citadines, pour les communautés/identités régionales en quête d'affirmation de leur autonomie, pour les communautés/identités nationales reforgeées en Europe de l'Est après la chute du mur de Berlin, pour la communauté/identité européenne et enfin pour l'entière communauté/identité occidentale vue comme opposée principalement à celle islamique, et *vice versa*. Le phénomène est également en plein épanouissement en Amérique, et le *New Medievalism* est une vraie catégorie interprétative dans l'étude des relations internationales.

Par conséquent, pour représenter et exprimer son appartenance propre à un groupe, le code de communication choisi est, souvent, de couleur médiévale. Ce qui n'est pas forcément évident, attendu et inévitable, mais dont on peut expliquer les raisons. On veut offrir dans ce livre un panorama de la manière dont le Moyen Âge est perçu et employé dans la sphère politique en Occident ces dernières années. Le concept de Moyen Âge devient une possible clé de lecture de la société contemporaine et des directions qu'elle est en train de prendre.

On a souvent dit – et à juste titre – que le Moyen Âge n'avait pas d'existence réelle. En effet, ces deux mots ne représentent rien d'autre qu'une idée dont l'usage peut aussi bien compliquer les choses que les simplifier⁴. Le

3. N.d.t. : en français dans le texte.

4. V. Branca, « Premessa », dans id. (éd.), *Concetto, storia, miti et immagini del medio evo*, Florence, Sansoni, 1973, par ex. : « En réalité une définition précise et une périodisation du Moyen Âge

Moyen Âge a commencé à prendre forme à partir du jour où l'on a décidé qu'il était terminé : depuis que certains hommes amoureux de l'Antiquité classique ont eu conscience de la césure millénaire qui les séparait du rêve auquel ils aspiraient. On a alors conceptualisé pour la première fois la *media tempestas*, la période intermédiaire que l'on place entre l'âge classique et sa Re-naissance, et plus tard entre l'époque antique et l'époque moderne. Elle était totalement inconnue de ceux qui y vivaient, cette époque médiévale, des hommes qui – banalité toujours utile à répéter – n'avaient aucunement conscience d'être des hommes médiévaux, se considérant au contraire eux-mêmes comme « modernes », épigones et témoins d'un monde qui vieillissait, en attente de la rédemption finale. Peu d'hommes médiévaux avaient conscience de vivre au Moyen Âge, à part le duc d'Auge. Mais lui, il était capable de voyager dans le temps, et son créateur, Raymond Queneau, aimait jouer avec les mots et les rêves⁵.

« Vide entre deux pleins⁶ », à partir du xv^e siècle le Moyen Âge a plus changé de forme et de signification qu'aucune autre époque. Alors que l'Antiquité classique a représenté, bien qu'à travers mille régénérations, un idéal d'universalité, de pureté, d'équilibre et de perfection, le Moyen Âge, en opposition dialectique avec le monde classique, a signifié, pour ceux qui se le sont représenté, un univers d'alternatives possibles, chargé de valeurs ambiguës⁷.

[...] devraient désormais être abandonnées » ; R. Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1977 ; J. Heers, *Le Moyen Âge : une imposture*, Paris, Perrin, 1992 ; G. Sergi, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 2000 [éd. orig. *L'idea di medioevo. Fra storia e senso comune*, Rome, Donzelli, 1999, nouv. éd. 2005]. Une liste célèbre des dix façons de représenter le Moyen Âge a été dressée par U. Eco, « Dieci modi di sognare il medioevo », dans id., *Sugli specchi e altri saggi*, Milan, Bompiani, 1985, p. 78-89 ; également dans *Il sogno del medioevo. Il revival del medioevo nelle culture contemporanee*, Relazioni e comunicazioni del Convegno, San Gimignano, 11-12 novembre 1983, *Quaderni medievali*, 11, 1986, p. 187-201 ; ainsi que dans *Scritti sul pensiero medievale*, Milan, Bompiani, 2012, p. 1093-1108.

5. R. Queneau, *Les fleurs bleues*, Paris, Gallimard, 1965. Quelque chose de similaire arrive dans le film *Un lion en hiver*, 1968, quand la reine Éléonore d'Aquitaine dit à son mari : « Regarde-nous, nous sommes en 1182 ! Nous sommes des barbares ! » Le philosophe Étienne Gilson se souvenait en 1973, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, d'une illustration qui l'avait fait beaucoup rire dans sa jeunesse, un arbalétrier anglais qui disait mélancoliquement à sa belle : « Adieu ma chère femme, je pars pour la guerre de Cent Ans » ; É. Gilson, « Le Moyen Âge comme "saeculum modernum" », dans Branca (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini...*, op. cit., p. 1-10, ici p. 1.

6. M. Montanari, *Storia medievale*, Rome/Bari, Laterza, 2002, chap. xxx, « L'invenzione del medioevo », p. 269.

7. S. Settis, *Le futur du classique*, Paris, Liana Levi, 2005 [éd. orig. *Futuro del classico*, Turin, Einaudi, 2004]. Une phrase de lord Acton (1859) figurait encore récemment sur la page d'accueil du site de la revue *Studies in Medievalism* : « Deux grands principes divisent le monde et se disputent la suprématie : l'Antiquité et le Moyen Âge. Ce sont les deux civilisations qui nous

Ce contraste entre Moyen Âge et classicisme constitue le premier couple d'opposition dont il faut tenir compte. Toutes les époques historiques, en fait, se décrivent elles-mêmes à partir du jugement qu'elles émettent sur le passé et de la façon dont elles se le représentent. On a écrit à ce propos que la renaissance de l'âge classique représente la « forme rythmique » de l'histoire culturelle de l'Europe⁸. Le « classique » naît, meurt, renaît sous des formes toujours neuves, comme il arrive, pour citer seulement les exemples plus connus, dans la Renaissance et le néoclassicisme. Pour saisir le sens le plus large de cette interprétation, il est nécessaire de faire « inter-venir » (c'est le cas de le dire) le Moyen Âge. Dans la phase transitoire entre deux renaissances de la culture classique, vient se loger un troisième âge qui est justement le Moyen Âge. Le « Moyen Âge » (en tout cas l'idée que nous nous en faisons) s'oppose à l'Antiquité classique sous beaucoup d'aspects, en un certain sens il en est la réaction. Quelques mots pour mieux comprendre le raisonnement : qui tombe amoureux de l'Antiquité refuse et condamne le Moyen Âge ; et *vice versa*, qui, jusqu'à il y a peu, était fasciné par les formes et les idéaux classiques se jette à corps perdu dans le rêve du Moyen Âge, y trouvant des valeurs qu'il juge opposées et qui l'attirent davantage. Ainsi, si l'Antiquité est le berceau de la rationalité, à l'origine de la philosophie et des lois, le Moyen Âge, lui, peut être le symbole d'une irrationalité positive qui produit poésie et sentiment. Si l'âge classique est à la base de l'idée d'universalité, le Moyen Âge est vu au contraire comme les racines de l'identité nationale, le point de départ de la différenciation entre les nations, la forge du mythe entendu comme l'expression authentique d'un peuple entier. Si l'âge classique est le temps et le lieu des civilisations solaires de la Méditerranée, le Moyen Âge devient, en contrepoint, le temps et le lieu des civilisations septentrionales, de la nuit et de la lune. Enfin, si l'âge classique est le temps de l'esclavage, le Moyen Âge sera le temps de la liberté individuelle, de la vitalité barbare. Ainsi, le Moyen Âge anticlassique devient lui-même un canon classique, et le *Nibelungenlied*,

ont précédés, les deux éléments dont est composée la nôtre. Toutes les questions politiques, et également religieuses, se réduisent pratiquement à cela. C'est le grand dualisme qui traverse notre société » (<http://hope.edu/academic/english/verduin/homepage.html>, consulté le 25-06-2011, semble inactif au 15 octobre 2014). La phrase a d'abord été citée par H. Butterfield, *Man on his Past. The Study of the History of Historical Scholarship*, Cambridge, University Press, 1955, p. 212.

8. Voir Settis, *Le futur du classique*, *op. cit.*, p. 152, qui analyse cette définition proposée par E. Howald en 1948.

le chant médiéval considéré à l'origine de la nation, se transforme en « Iliade germanique » de l'Allemagne romantique⁹.

Bref, comme le sentiment identitaire d'une communauté se forme très souvent en s'inventant un ennemi, ainsi l'idée même de Moyen Âge a acquis une signification en se confrontant à une autre idée. C'est seulement si on les oppose l'une à l'autre que ces deux époques peuvent exister : s'il n'y a pas de Moyen Âge sans Renaissance, l'inverse se vérifie également. Ce raisonnement est central parce qu'il montre que le Moyen Âge en tant que concept (et surtout comme concept politique) naît sous le signe d'une opposition. Notre idée du Moyen Âge s'est cependant teintée d'une connotation ultérieure, celle de contrepoint non seulement à l'« Antiquité », mais aussi à la « modernité ». Celle-ci, en raison de son équivalence avec le concept de « changement », est considérée, de façon tendanciellement positive, vue du côté progressiste et, de façon tendanciellement négative, du côté réactionnaire. L'opposition marquée par le médiévalisme peut, de fait, prendre un caractère réactionnaire quand on veut revenir au Moyen Âge en récupérant ou en créant une tradition ; ou bien elle peut avoir un caractère révolutionnaire lorsqu'elle imprègne un mouvement de contestation qui utilise quelques symboles médiévaux, retrouvant dans ces symboles un exemple de solidarité sociale et de rébellion contre l'ordre établi. En historicisant le discours, le Moyen Âge, comme métaphore et miroir de la réaction ou de la révolution, constitue la clé de voûte de la construction interprétative qui est arrivée jusqu'à aujourd'hui¹⁰.

Les usages de l'idée de Moyen Âge comme d'un âge d'or auquel on rêve et que l'on pourrait reproduire dans l'actualité sont nombreux et radicalement

9. [Anonyme], *La chanson des Nibelungen*, trad. du moyen-haut allemand par D. Buschinger et J.-M. Pastré, préf. D. Buschinger, Paris, Gallimard, coll. L'aube des peuples, 2001 [H. de Boor, K. Bartsch (éd.), *Das Nibelungenlied*, Wiesbaden, Brockhaus, 1956] ; sur l'opposition classicisme-Moyen Âge, voir aussi Ch. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, 2^e éd., Paris, Boutique de l'histoire, 2002, p. 19-22.

10. Le concept de Moyen Âge apparaît souvent comme métaphore, allégorie ou « miroir » de l'actualité. Voir par exemple B. Tuchman, *Un lointain miroir, le XIV^e siècle des calamités*, Paris, Fayard, 1991 [éd. orig. *A Distant Mirror: The Calamitous Fourteenth Century*, New York, Alfred A. Knopf, 1978]. F. Cardini, « Medievisti "di professione" e revival neomedievale », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 33-52, ici p. 41 ; R. Bordone, « Il medioevo nell'immaginario dell'Ottocento italiano », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medioevo*, 100, 1995-1996, *Studi medievali e immagine del medioevo fra Ottocento e Novecento*, p. 109-149, ici p. 115 ; E. Menestò (éd.), *Il medioevo: specchio ed alibi*, Atti del convegno di studio svoltosi in occasione della seconda edizione del Premio internazionale Ascoli Piceno, Ascoli Piceno, 13-14 mai 1988, Spolète, Cisam, 1997 ; G. M. Spiegel, « The Changing Faces of American Medievalism », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch des Mittelalters, 19.-21. Jahrhundert/Uses and Abuses of the Middle Ages : 19th-21st Century/Usages et Mesusages du Moyen Âge du XIX^e au XXI^e siècle*, Munich, Wilhelm Fink, 2009, p. 45-53, ici p. 45.

différents entre eux ou, au contraire, se fondent les uns dans les autres, pouvant se décliner en termes anarchistes, progressistes, réactionnaires, conservateurs, nationalistes, sécessionnistes, européens, racistes, écologistes, existentialistes, religieux... Le réservoir est tellement vaste que l'on finit par se demander si cela a un sens d'essayer d'y définir une logique interne, ou si au contraire cet effort de remise en ordre conceptuel ne tiendrait pas seulement à la tournure d'esprit d'hommes qui travaillent quotidiennement à repenser le Moyen Âge et essaient de le rendre compréhensible. L'objet que nous nous efforçons de fixer malgré une vision malheureusement brouillée ressemble peut-être à une constellation. Des étoiles distantes dans leurs insondables espaces sidéraux ne prennent le sens d'un dessin qu'à travers le point de vue de l'observateur. Les étoiles ne se connaissent pas entre elles, elles n'ont pas conscience d'une logique qui les tiendrait unies. La nuit, le marin cherche sa route en regardant le ciel, et le voilà qui se met à raconter des histoires de divinités. Tel est notre cas : en dehors des métaphores, le sujet d'étude que nous nous attachons à présenter est, selon toute apparence, privé de connexions. Notre point de vue est celui d'un médiéviste curieux qui cherche à donner un sens au mot « Moyen Âge ». Et c'est justement ce mot, terme fixe de référence, qui permet de proposer une clé de lecture unique. En fait, le Moyen Âge représente vraiment un terme de comparaison très diffus, puisqu'il est perçu comme le lieu autre qui s'oppose à la modernité et la dépasse à travers le nostos, le voyage de retour qui, depuis trois millénaires, accompagne notre existence d'hommes de l'Occident, pour nous ramener à la maison. Par conséquent, l'idée de Moyen Âge constitue une part essentielle et incontournable de l'examen critique de l'idée de modernité¹¹. Ce qui, tout bien pensé, est évident, en ce que le concept de Moyen Âge a été forgé justement pour s'acquitter de cette fonction dialectique : d'abord à l'époque de la Renaissance, pour le mettre en cause comme coupable, et puis à l'époque romantique, pour l'appeler à la rescousse comme compagnon d'armes pour représenter le renouveau spirituel.

De l'opposition ternaire monde classique/Moyen Âge/modernité ont émergé deux interprétations générales qui sont encore celles dont nous disposons dans le monde contemporain quand nous assignons au Moyen Âge un jugement de valeur. L'héritage de la Renaissance, sur lequel se sont greffées la culture de la Réforme protestante puis la culture des Lumières et enfin celle marxiste, a forgé l'idée négative du Moyen Âge. Époque de barbarie qui a

11. Voir en général J. Le Goff, *Storia e memoria*, Turin, Einaudi, 1977-1982, repris partiellement dans l'édition française *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, étude générale sur l'idée du temps, en particulier sur les oppositions progrès/réaction (édition italienne seulement), passé/présent, antique/moderne (dans les deux éditions).

détruit la plus grande civilisation de tous les temps, le Moyen Âge négatif est un lieu opaque, irrationnel et malveillant, décadent au plus haut point dans son incapacité à consentir au développement, manquant de la possibilité de produire un art véritable, profondément injuste dans ses systèmes sociaux fondés sur les vexations et les injustices, privé d'une structure étatique digne de ce nom, brutal et violent, traversé par la rage de factions adverses, bloqué par une religion superstitieuse qui a envoyé au bûcher pléthore de gens innocents. C'est en somme le Moyen Âge du droit de cuissage (*ius primæ noctis*), des serfs de la glèbe, des papes corrompus, des sorcières, des massacres, de la faim et de la peste.

Vice versa, l'héritage culturel qui tire son origine principalement de la réforme catholique, qui perdure dans l'érudition française et italienne de l'âge moderne, et dans la littérature anglaise, et qui culmine enfin dans le mouvement romantique, a forgé l'idée positive du Moyen Âge. Celui-ci est un univers de symboles : c'est le temps des châteaux forts et des contes de fées, de la magie et des chevaliers, des dames aux chapeaux pointus, des trouvères, des bardes et jongleurs, des marchands industriels, de la régénération d'une civilisation fondée sur les « valeurs éternelles » de la patrie, de la foi et du héros¹².

De la même façon, et pour des raisons partiellement similaires, la subdivision entre Moyen Âge négatif et Moyen Âge positif se rapporte en partie à des positions politiques et historiographiques distinctes, définissables respectivement comme progressistes et conservatrices, ou bien comme de « gauche » et de « droite ». Vu de gauche, le Moyen Âge est une période essentiellement négative ; vu de droite, c'est une période essentiellement positive¹³. Cette répartition nette est brutale et imprécise, puisque les lieux de contact, les contaminations et les inversions sont fréquents et considérables. Sans l'ombre d'un doute, il existe des Moyen(s) Âge(s) considérés de façon positive par des mouvements progressistes et, *vice versa*, de façon négative par des mouvements conservateurs. Le jugement de valeur se renverse souvent en confrontant la culture anglo-saxonne avec les cultures continentales : nous aurons l'occasion de réfléchir à tout cela. Toutefois, nonobstant les nombreux et nécessaires *distinguos*, la subdivision théorique est utile pour organiser

12. La bibliographie contemporaine sur le développement des représentations du Moyen Âge est très vaste, à commencer par G. Falco, *La polemica sul medioevo*, Turin, Biblioteca storica subalpina, 1933 [nouv. éd., Naples, Guida, 1988]. Aujourd'hui, beaucoup de manuels d'histoire médiévale consacrent un chapitre, initial ou final, à l'« idée de Moyen Âge », puisque la notion que la représentation culturelle d'un phénomène est aussi une donnée historique, donc analysable historiquement, est désormais admise.

13. Voir par exemple, pour la France, Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 199-201.

l'analyse en termes généraux et pour comprendre l'utilisation que l'on fait déjà du Moyen Âge dans la politique contemporaine dès la fin du XVIII^e siècle.

Les chemins qui, à travers le Moyen Âge, portent vers le jour ou vers la nuit ne sont pas parallèles, mais s'enchevêtrent en permanence, parce que le même mot est fuyant et fonctionne justement grâce à son ambiguïté. C'est ainsi qu'il est facile de rencontrer des symboles ou des tropes considérés comme médiévaux, dont nous nous servons pour dire et penser des choses diamétralement opposées. Les chevaliers sont, si on le veut, des hommes purs et sans taches ou bien des pillards sanguinaires : ce sont des croisés imprégnés d'une solide foi chrétienne ou bien des colonisateurs sans scrupules ; ou encore, avec les bardes et les druides, ils sont les ultimes témoins d'un savoir antique, pré-chrétien et païen. Les chemins se croisent aussi dans les consciences des personnes, puisqu'il n'est pas dit que ceux qui aujourd'hui se rapprochent du médiévalisme le fassent dans une intention politique. Ceux qui lisent les romans de *fantasy*, qui écoutent de la musique *gothic*, qui, dans un parc d'attractions, entrent dans le château de Merlin avec la même joie et la même curiosité que quand ils visitent Pierrefonds, Neuschwanstein et Gradara, qui se livrent à des jeux de rôle aux scénarios médiévaux, qui sont fascinés par les mystères des templiers, leurs secrets et leurs trésors, qui vivent même une virtuelle *second life* en compagnie de tous ces autres pseudo-amis connectés en réseau, se donnant des noms de dames, de dragons et de chevaliers, construisant des châteaux, des boutiques d'artisans ou des navires qui appareillent vers l'inconnu, tous ceux-là, habituellement, sont simplement des passionnés de cette époque ancienne qu'ils recréent en esprit à l'aide de descriptions stéréotypées. Leur sentiment principal – complètement apolitique – est celui de la nostalgie ; nostalgie d'une terre verte, de passions authentiques et, dans l'absolue virtualité de ce qu'ils vivent, nostalgie d'une vraie vie, d'un Saint Graal perdu.

Le Moyen Âge, du romantisme jusqu'à nos jours, est certainement un réservoir de nostalgie, sans qu'il soit nécessairement connoté politiquement. La nostalgie, inversement, devient politique quand elle se conjugue avec un dessein de retour au passé : quand cet éloge du temps passé (*la laudatio temporis actis*), que les hommes expérimentent immédiatement après être sortis de la jeunesse, se traduit par une volonté réactionnaire. En somme, les mêmes figures qui définissent notre idée du Moyen Âge, par exemple les sorcières et les chevaliers, peuvent avoir une signification politique ou ne pas l'avoir : en elles-mêmes, elles sont inertes.

Ce ne sont pas les seules routes qui nous conduisent à l'idée de Moyen Âge : d'autres chemins d'interprétation s'enchevêtrent avec les précédents, lui donnant un sens encore plus complexe. De fait, il est aussi possible de penser au

Moyen Âge à travers un autre couple d'oppositions, comme avant et comme ailleurs. Le Moyen Âge est souvent interprété comme l'époque qui se place à l'origine de la modernité. Situé dans un segment précis de l'histoire occidentale, en un temps « antérieur », celui-ci contient potentiellement les éléments dont l'expression propre arrivera par la suite à maturité dans les institutions et la société des époques suivantes. Par exemple, le Moyen Âge comme âge de fondation et matin de l'Occident peut être considéré comme le moule dans lequel les Francs deviennent français et les Germains allemands, dans lequel la nation et l'État commencent à s'identifier l'une à l'autre, dans lequel se forment les classes sociales et l'idée d'Europe. Penser le Moyen Âge de cette façon veut dire lui attribuer un sens précis dans le parcours historique, qui est le sens du construire et du devenir. Dans ce cas, toute distinction trop rigide entre pensée de droite – conservatrice ou réactionnaire – et pensée de gauche – progressiste ou révolutionnaire – ne doit pas être formulée ; qu'il soit vu d'un côté ou de l'autre, le Moyen Âge est considéré comme une partie d'un parcours plus ou moins téléologique, mais ressenti de toute façon comme nécessaire. Un conservateur pourra penser que le beau Moyen Âge doit être exalté et imité, et trouvera dans les institutions de son époque – l'État, la patrie, l'Église, la monarchie – la réverbération des traditions anciennes, tandis qu'un penseur progressiste retiendra que le sombre Moyen Âge doit être remplacé, mais pas pour autant oublié, puisqu'il reste une partie incontournable du parcours de l'affranchissement social : sans les révoltes des paysans et des artisans, sans les mouvements hérétiques, sans Robin des Bois, Cecco Angiolieri et François Villon, les révolutions ne seraient jamais arrivées. Enfin, souvent droite et gauche n'évitent pas ce que Bloch appelait l'« idole des origines¹⁴ » et peuvent être toutes les deux darwiniennes dans l'application de l'idée d'évolution historique, adaptée au concept de civilisation progressive de la société, des États, des individus, en un mot, de l'humanité.

À l'idée du Moyen Âge comme temps historique de l'« avant », préambule et origine du monde actuel, s'ajoute une autre vision, anhistorique, mythique et symbolique, qui conçoit le Moyen Âge comme un ailleurs, un lieu qui n'a pas de relation avec le contemporain¹⁵. Sa scansion chronologique, sa place entre Antiquité et modernité n'ont pas d'importance : il est en effet le récipient qui confère une forme à l'imaginaire. C'est le terreau qui, quoi qu'il ne soit

14. M. Bloch, « Apologie pour l'histoire ou métier d'historien », *Cahier des Annales*, 3, 1949.

15. Sur le Moyen Âge comme « mythe essentiellement non historique », voir R. Bordone, *Lo specchio di Shalott. L'invenzione del medioevo nella cultura dell'Ottocento*, Naples, Liguori, 1993, p. 11-16, ici p. 12. Voir également G. Sergi, *Antidoti all'abuso della storia. Medioevo, medievisti, smentite*, Naples, Liguori, 2010, p. 361.

pas nécessairement lié à des intentions politiques, a permis la naissance du roman gothique, a coloré le conte de fées traditionnel, a engendré la *fantasy* et la récente obsession du Graal. Cependant, on arrive aussi par d'autres routes à un Moyen Âge qui, imprégné d'intentions politiques, crée le mythe du héros primitif et du chevalier solitaire, du chemin existentiel et antagoniste interdit aux non-initiés, c'est-à-dire le Moyen Âge de la soi-disant « Tradition ». Il en est de même du Moyen Âge parfait, du temps où les hommes vivaient en contact étroit avec une nature non encore contaminée par les désastres écologiques, en rapport direct avec le sacré : cela entendu dans une optique aussi bien chrétienne qu'écologiste ou néopaienne. Celui-ci est le temps – le non-temps – de multiples interprétations « actualisantes » et décontextualisées pour lesquelles le déroulement de l'histoire est accessoire.

Reste le fait que le Moyen Âge suscite l'inquiétude¹⁶. En effet, sa valeur antinomique perdure irrésolue en chacun de nous et dans notre ressenti commun. Qui a affaire au mot « Moyen Âge » lui attribue, selon les moments, d'une fois à l'autre, un des deux jugements de valeur qui ont été mis en évidence. Le Moyen Âge des fées et des châteaux forts se télescope dans notre esprit avec celui des bûchers, des sorcières et des hérétiques. Et, que l'on me pardonne cette vulgarité, le Moyen Âge de l'« amour courtois » est exactement à l'opposé de celui contenu dans l'expression *I'm going to get medieval on your ass*, phrase du film *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino (1994), devenue idiomatique pour parler de la torture la plus brutale¹⁷.

Moyen Âge devenu classique dans sa façon d'être anticlassique ; Moyen Âge moderne ou antimoderne, réactionnaire, révolutionnaire ou même anarchique ; Moyen Âge positif ou négatif ; politique ou apolitique, temps d'un avant nécessaire ou au contraire ailleurs absolu : telle est donc la spécificité de ce mot extraordinaire qui nous offre si souvent un double visage. Le médiévalisme politique utilise à plein toutes ces représentations. C'est le cas depuis plus de deux siècles, depuis la fin du XVIII^e siècle, mais la période concernée

16. P. Delogu, *Introduzione alla storia medievale*, 2^e éd., Bologne, il Mulino, 2003, p. 14 : « Le Moyen Âge comme période historique, ou, si on veut, comme image mythique constitue un problème pour la conscience moderne ; c'est-à-dire qu'il suscite l'inquiétude, se présentant alternativement comme une période à exorciser ou un idéal à contempler. »

17. *I am going to get medieval on your ass* ; littéralement : « Je vais devenir médiéval sur ton cul. » Voir C. Dinshaw, *Getting Medieval. Sexualities and Communities, Pre- and Post-Modern*, Durham, Duke University Press, 1999. Je trouve aussi sur un blog cette remarque : l'adjectif *medieval* pourrait avoir une connotation négative à cause de sa forte assonance avec le vocable *evil*, qui se prononce de la même façon : Ch. Hodgson, « Podictionary, the Podcast for Word Lovers » (<http://podictionary.com/?p=533>, consulté le 2-02-2010, semble inactif le 15-10-2014 ; <http://www.lastfm.fr/music/Charles+Hodgson/podictionary+---the+podcast+for+word+lovers+-+M+words>, consulté le 9-07-2014).

par ce livre est beaucoup plus limitée : nous entendons ici raisonner seulement sur la façon dont on a utilisé le « sens commun du Moyen Âge » dans les dernières décennies, en lui conférant cent connotations politiques diverses. Le choix du segment chronologique est dû à deux considérations. La première tient au fait que le Moyen Âge, après quelques décennies de calme relatif, est revenu sur la scène depuis la fin des années 1960. Depuis lors, ses usages politiques non seulement n'ont pas diminué mais ont au contraire été amplifiés par les bouleversements de la scène politique mondiale et par certains événements qui ont marqué notre époque et se sont inscrits symboliquement dans la mémoire collective, de la chute du mur de Berlin en 1989 à l'écroulement des Tours jumelles de New York en 2001. Depuis quarante ans, on retrouve le Moyen Âge partout. On lui attribue aussi bien une signification négative, en tant que métaphore d'une civilisation prête à succomber, qu'une signification positive, comme incitation à réagir en cherchant des exemples dans le passé, que ce soient les druides, les chevaliers ou les preux lombards.

La seconde raison du choix de ce segment chronologique est au contraire dictée par le fait que, justement depuis le début des années 1970, les historiens, et les médiévistes en particulier, se sont rendu compte de l'intérêt culturel que cache le médiévalisme contemporain (donc pas seulement le médiévalisme du XIX^e siècle, déjà bien connu) et ont commencé à observer avec attention ce phénomène. Par conséquent, le succès du médiévalisme de nos années trouve une correspondance précise dans son analyse historiographique. Dans notre cas, cette analyse n'a pas plus d'intention apologétique que destructrice, elle se veut, autant que possible, critique mais constructive.

Les chapitres qui suivent traitent des macro-interprétations principales de l'idée de Moyen Âge. Les deux premiers suivent la trace du Moyen Âge représenté comme le temps de l'obscurité, de l'injustice, tandis que les dix autres affrontent le thème du Moyen Âge fantasmé comme lumière du matin, à l'origine de beaucoup d'identités politiques contemporaines. Dans tous les chapitres, on se demande pourquoi et comment se sont construites ces représentations culturelles ; puisque, que ce soit bien clair, on se déplace presque toujours au milieu des « inventions de la tradition » et des « communautés imaginées », concepts anthropologiques accueillis par l'historiographie du début des années 1980¹⁸. Avec le premier concept, résumé à l'extrême, on

18. On se réfère à E. J. Hobsbawm, T. Ranger (éd.), *L'invention de la tradition*, 2^e éd., Amsterdam, Éditions Amsterdam, 2012 [éd. orig. *The Invention of Tradition*, Cambridge, University Press, 1983] ; B. Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte/Poche, 2006 [éd. orig. *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983, nouv. éd. 1991].

prend conscience que des traditions occidentales que nous croyions pluri-séculaires ou millénaires sont en réalité beaucoup plus récentes, remontant généralement au XIX^e siècle. Le second concept peut au contraire se résumer à observer que l'identité des communautés organisées est, pour la plus grande part, un artefact culturel, fruit de l'activité de maîtres à penser¹⁹ et de la diffusion médiatique, jusqu'aux mouvements de masse, selon une forme modulaire, c'est-à-dire toujours identifiable mais qui s'adapte aux différentes éventualités. Les communautés ne prennent conscience d'elles-mêmes qu'une fois qu'elles ont été décrites.

L'historiographie contemporaine est pleinement consciente du rôle fondateur de l'interprétation et de ce que la construction de la mémoire est un instrument artificiel qui peut aussi se transformer en « producteur de faux ». Aussi bien l'homme qui se souvient que la société qui transmet, reconstruit ou même invente la mémoire de soi choisissent, sélectionnent, interprètent, expliquent, oublient, redécouvrent, exagèrent, redimensionnent, changent l'ordre des antériorités et des postériorités, déterminent les causes et les effets puis les inversent, construisent ou détruisent, attribuent un sens, c'est-à-dire une direction à l'histoire, même quand l'histoire, comme dit une chanson des années 2000, « un sens, elle n'en a pas²⁰ ». Peut-être la nature ne fait-elle pas de sauts (*natura non facit saltus*), mais la mémoire si. Et c'est pour cela que les études sur les pièges qui se cachent derrière l'usage et l'abus du grand mot « Histoire » sont aujourd'hui nombreuses²¹. Justement pour ces raisons, la médiévistique ne peut se dispenser de se poser des questions aussi bien sur le « sens commun du Moyen Âge » que sur ses usages politiques. La perception, quand bien même serait-elle fiction, falsification ou invention des traditions, concourt pleinement à former une idée accomplie de cette période, elle est en partie provoquée par ces mêmes historiens et surtout détermine des conséquences factuelles, concrètes.

19. N.d.t. : en français dans le texte.

20. V. Rossi, *Un senso*, 2004 : *Voglio trovare un senso a questa storia, anche se questa storia un senso non ce l'ha* [« Je veux trouver un sens à cette histoire même si cette histoire n'a pas de sens »].

21. Quelques exemples récents non exclusivement centrés sur le Moyen Âge : D. Lowenthal, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, New York, The Free Press, 1996 ; U. Fabietti, V. Matera, *Memoria e identità. Simboli e strategie del ricordo*, Rome, Meltemi, 1999 ; M. Sanfilippo, *Storia e immaginario storico nella rete e nei media più tradizionali*, 2001 (<http://dspace.unitus.it/handle/2067/25/>, consulté le 9-03-2010/02-07-2014) ; J. Ryan, *Cultures of Forgery: Making Nations, Making Selves*, New York, Routledge, 2003 ; E. Traverso, *Il passato: istruzioni per l'uso. Storia, memoria, politica, Verone, Ombre Corte*, 2006 ; S. Pivato, *Vuoti di memoria. Usi e abusi della storia nella vita pubblica italiana*, Rome/Bari, Laterza, 2007 ; M. Caffiero, M. Procaccia (éd.), *Vero e falso. L'uso politico della storia*, Rome, Donzelli, 2008 ; L. Canfora, *La storia falsa*, Milan, Rizzoli, 2010 ; Sergi, *Antidoti all'abuso della storia...*, op. cit.

Ce raisonnement interpelle directement ceux dont le métier est de raisonner sur les sources produites durant les dix siècles du Moyen Âge. Les médiévistes, justement, ont une bonne carte à jouer, puisqu'ils sont en mesure d'instaurer des comparaisons entre le Moyen Âge, qui affleure des sources qu'ils analysent, et le sens commun du Moyen Âge, qu'ils trouvent exprimé dans la société contemporaine. Ce sont eux qui, ayant développé des termes efficaces de comparaison, se trouvent outillés pour reconnaître les différences, les contradictions, les distorsions, et aussi pour leur donner une signification en termes historiques²².

Bref, on parle dans ce livre de ce que déjà Érasme de Rotterdam appelait *opinionēs*, qui ne sont pas la réalité des choses. Comme le disait la Folie, faisant son propre éloge, ce sont les opinions et non la réalité qui donnent à l'homme le bonheur²³. Mais aussi, parfois, le malheur.

22. Parmi les textes les plus récents et significatifs relatifs aux diverses instrumentalisationes du Moyen Âge, y compris celles déterminées par des intentions politiques (textes avec lesquels on tisse dans ces pages un continuel dialogue), mentionnons : Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit. ; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit. ; P. J. Geary, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Flammarion, 2011 [éd. orig. *The Myth of Nations : The Medieval Origins of Europe*, Princeton, University Press, 2002] ; F. Cardini, *Templari e templarismo. Storia, mito, menzogna*, Rimini, Il Cerchio iniziativa editoriale, 2005 ; V. Ortenberg, *In Search of the Holy Grail. The Quest for the Middle Ages*, New York, Hambledon Continuum, 2007 ; Bak et al. (dir.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., qui contient les Actes du colloque de Budapest, 30 juin-11 juillet 2003 et 30 mars-2 avril 2005. Parmi les colloques les plus récents, voir G. Scarre, R. Conningham (éd.), *Appropriating the Past. Philosophical Perspectives on the Practice of Archaeology*, Cambridge, University Press, 2013 ; « Medievalism. 22nd International Conference at Western Ontario, London (On, Canada), 4-6 octobre 2007 », publié partiellement dans J. M. Toswell (éd.), *The Year's Work in Medievalism*, 2008, Eugene (Oregon), Wipf & Stock Publishers, 2009 ; et, parmi ceux dont on attend les actes, « Medievalism, Colonialism, Nationalism: A Symposium », UCR (University of California-Riverside), 7-8 novembre 2008 ; « The Middle Ages in the Modern World », University of St Andrews (Scotland), 24-28 juin 2013. J'ai eu la possibilité d'anticiper et d'évaluer quelques-unes des considérations contenues dans ce livre (et surtout de recevoir des suggestions enrichissantes) durant les discussions qui ont suivi certaines de mes interventions à des colloques et des séminaires tenus entre 2008 et 2011 en Italie, aux États-Unis et en Hongrie, et, après la publication de la version originale de ce livre, également en Catalogne, au Portugal et en Écosse.

23. *Nimium enim desipiunt qui in rebus ipsis felicitatem hominis sitam existimant. Ex opinionibus ea pendet* [« L'erreur est énorme de faire résider le bonheur dans les réalités : il dépend de l'opinion qu'on a d'elles »], Érasme, *Éloge de la folie*, trad. de Pierre de Nolhac, Paris, Garnier-Flammarion, 1992 [1964] chap. XLV, p. 53-54.

Chapitre premier

L'Occident néomédiéval

Le vingt-cinq septembre douze cent soixante-quatre, au petit jour, le duc d'Auge se pointa sur le sommet du donjon de son château pour y considérer, un tantinet soit peu, la situation historique. Elle était plutôt floue. Des restes du passé traînaient encore çà et là, en vrac. Sur les bords du ru voisin, campaient deux Huns ; non loin d'eux un Gaulois, Éduen peut-être, trempait audacieusement ses pieds dans l'eau courante et fraîche. Sur l'horizon se dessinaient les silhouettes molles de Romains fatigués, de Sarrasins de Corinthe, de Francs anciens, d'Alains seuls. Quelques Normands buvaient du calva.

R. QUENEAU, *Les fleurs bleues* (1965)

« On se croirait au Moyen Âge » est un commentaire qui nous monte aux lèvres chaque fois que nous nous trouvons confrontés à des cas d'injustice, malversation, inefficacité, arriération, stupidité, ignorance, obscurantisme, prévarication, violence. La métaphore de l'âge sombre comme synonyme de période de décadence est utilisée en permanence comme mesure de comparaison pour décrire les infamies du monde contemporain. Les exterminations de masse, les pogroms et le « choc de civilisation » entre l'islam et l'Occident se colorent de sinistres *déjà-vu*¹ dans les siècles obscurs dans lesquels vivaient nos ancêtres.

Même quand nous avons affaire à nos petits ennuis quotidiens, le Moyen Âge nous vient immédiatement en aide pour construire des similitudes. Si l'on veut par exemple critiquer l'université (une institution dont, soit dit en passant, les origines remontent réellement au XII^e siècle), on parlera des professeurs comme de barons², tandis que les lieux dans lesquels ils exercent

1. N.d.t : en français dans le texte.

2. N.d.t. : dans le jargon universitaire italien, on qualifie de *baroni* les professeurs qui dominent les facultés, un peu à la manière dont nous utilisons en France le terme « mandarin ». Deux qualifications qui en disent long sur l'autoreprésentation des deux systèmes...

leur pouvoir, facultés, départements, instituts, deviennent à nos yeux de véritables fiefs³. Et ceci parce que « système féodal » est synonyme de « système injuste ». Si, au contraire, un policier diligent cache son système de contrôle radar derrière un buisson le long d'une ligne droite déserte, pour dresser ensuite une contravention salée pour excès de vitesse, eh bien, là encore, notre imagination nous conduira à tisser une comparaison avec les impôts iniques, les péages routiers, les harcèlements et les vexations de ce brigandage légal auquel se livraient les seigneurs médiévaux. Tout cela a naturellement aussi des conséquences touristiques : en Europe, tout château qui se respecte se doit d'inspirer la terreur, avoir des cachots, une chambre de torture et si possible quelques pièges, roues dentées, billots, haches et ceintures de chasteté. Comme cela, à peine en est-on sorti qu'on se faufile entre autos et camions, et que l'on peut respirer de nouveau.

Le lieu commun selon lequel le Moyen Âge est une terre d'ombre a une origine illustre et reste encore aujourd'hui celui qui est de loin le plus diffusé. Tant et si bien que même sa version romantique amendée, dans laquelle le Moyen Âge a été au contraire un temps de haute civilisation, s'en est trouvée réduite à devenir son nécessaire corollaire dans les discussions de salon. Pour simplifier au maximum la façon dont, depuis tant de siècles, nous nous représentons le Moyen Âge comme un âge de ténèbres, il est nécessaire de faire référence exclusivement à deux phases : l'initiale et la finale. En fait, comme chacun sait, le Moyen Âge commence avec les invasions barbares du v^e siècle et se termine avec la grande crise du xiv^e siècle⁴. À ses débuts, nous trouvons la mort de l'Empire romain, l'assaut victorieux de cultures considérées comme inférieures, l'effondrement du nombre d'habitants, la disparition des villes, la fuite des gens à la campagne, l'économie qui se contracte jusqu'à un niveau de simple subsistance ; à la fin, nous trouvons la guerre de Cent Ans et les guérillas, aussi nombreuses que désastreuses, conduites par des bandes de mercenaires, la dépression démographique, les famines récurrentes, l'Inquisition, la chasse aux sorcières et, surtout, la peste. Comprimé entre barbares et pestiférés, le Moyen Âge fait réellement peur : c'est le temps de la brutalité, des danses macabres, des flagellants, des tortures, de la crainte de la fin imminente du monde.

3. Un exemple : M. Di Santo, G. Donzelli, A. Montaruli, « Il Feudo : sprechi, privilegi e nepotismi negli Atenei » (www.ladestra.info/?p=10195/, consulté le 2-02-2010, semble inactif le 2-12-2014 ; <http://www.ilgiornale.it/news/baroni-e-feudi-denuncia-degli-studenti.html> consulté le 2-12-2014).

4. N.d.t. : dans le découpage italien, le xv^e siècle est plus clairement considéré comme histoire moderne, alors que, dans le découpage français, il est volontiers considéré comme Moyen Âge à tous points de vue.

Cette idée du Moyen Âge (qui vient de la Renaissance et surtout des Lumières) s'est formée grâce à un procédé qui, du millénaire médiéval, n'a pris en compte que le début et la fin, refusant de considérer comme digne d'être mentionné ce qui se trouvait au milieu. Il s'agit d'une construction idéologique et d'une représentation mentale très efficaces. Elles sont cependant configurées de la même façon que si, voulant nous-mêmes raconter la vie d'un homme, nous nous limitions à décrire la mort en couches de sa mère puis, tout de suite après, la décrépitude de sa vieillesse. Ainsi a fait Francesco Milizia (1725-1798) qui, dans une contraction mirobolante de sept siècles, a décrit de cette façon l'art gothique : « Le gothique est une grossièreté introduite dans l'art après la ruine de l'Empire romain détruit par les Goths, et pour cette raison appelé gothique⁵. »

L'interprétation du Moyen Âge comme temps des ténèbres est encore utile de nos jours ou, plutôt, elle l'est surtout aujourd'hui, pour exprimer une grande variété de lamentations, toutes convergentes vers l'idée de fond que l'âge dans lequel nous vivons lui est en quelque façon sinistrement comparable. Il s'agit d'interprétations largement partagées qui ont un impact notable sur l'action publique et qui, par conséquent, délimitent de façon assez claire l'idée de Moyen Âge. Dans un cas, celui de ce qu'on appelle *New Medievalism*, on arrive même à une systématisation théorique du rapport contemporanéité/Moyen Âge. Ce phénomène est si important dans ses postulats et ses conclusions qu'il suffirait à lui seul à justifier l'utilité d'une analyse du médiévalisme⁶. La sensation selon laquelle notre monde est en train de devenir un nouveau Moyen Âge est extraordinairement présente dans notre contemporain, et il suffit de faire un tour sur le Web pour s'en rendre compte. Outre les discours sur la crise des institutions publiques et l'absence de valeurs morales, les auteurs des innombrables blogs et forums de discussion ont l'habitude d'enjoliver leurs considérations de références convenues à la barbarie médiévale, aux viols, aux guerres et aux violences d'alors. Mais la même chose arrive également à des personnes autorisées qui écrivent dans la presse nationale. Il me vient immédiatement à l'esprit deux cas relatifs à des questions difficiles de ces derniers temps : il m'est arrivé de lire par exemple que la Mafia reflète un système de rapport de force et un contrôle du territoire qui seraient simultanément de type barbare et féodal⁷ ; que certains pays en voie de développement et

5. F. Milizia, s. v. « Gotico », *Dizionario delle belle arti del disegno*, Bassano, Remondini, 1797, tome I, p. 270.

6. Voir *infra*, p. 37.

7. F. Alberoni, « Se lo Stato ha il consenso è piú forte dei barbari. L'esempio virtuoso della Sicilia negli anni Novanta », *Corriere della Sera*, 9 juin 2008, p. 1 (<http://archiviostorico.corriere>).

surpeuplés (comme la Chine) sont en train d'acheter des terres cultivables en Afrique et d'y instaurer un nouveau servage de la glèbe⁸.

On se dit que ce mode de pensée n'est pas totalement nouveau et qu'il est même le plus ancien de tous, puisque l'idée de Moyen Âge est née vraiment comme une fille dégénérée de l'histoire. Et, par conséquent, quand bien même ce serait un paradoxe, parler en mal du Moyen Âge constitue l'attitude philologiquement la plus correcte. Il est vrai que, même en laissant de côté nos ancêtres les plus lointains, penser que la situation mondiale empire d'année en année n'est pas une nouveauté, s'agissant d'un processus présent pendant tout le xx^e siècle et rendu bien tangible par ses désastres : les guerres mondiales, l'endoctrinement et l'exploitation des masses, la colonisation et la décolonisation, la terreur de la bombe atomique, jusqu'aux peurs de plus en plus récentes et diversement partagées : la faim, le sous-développement des pays du Sud du monde, la pollution, la perte des traditions et identités régionales, la mondialisation des systèmes économiques et de production, le choc des civilisations, le réchauffement planétaire, le trou dans la couche d'ozone, la mort de la forêt, l'émergence de maladies inconnues et le retour d'autres que l'on croyait éradiquées, au moins en Occident.

Même la superbe crise économique dans laquelle nous nous débattons en ces années est supposée exhaler un fort parfum de Moyen Âge. En juin 2010, le ministre Giulio Tremonti, ayant l'intention de simplifier le panorama législatif et de modifier deux articles de la Constitution italienne pour favoriser la reprise, a expliqué qu'aujourd'hui nous ne sommes pas capables d'être compétitifs parce que nous sommes bloqués par une « folie réglementaire » de type néomédiéval :

De la même façon que dans l'ancien Moyen Âge l'économie entière était bloquée par les octrois et péages de taxes d'entrée et de sortie aux portes des cités, dans les ports, aux cols, ainsi notre territoire actuel est peuplé d'une infinité de totems juridiques [...]; le vrai Moyen Âge est terminé en tant que Moyen Âge. Mais le nouveau Moyen Âge, qui se présente à nous comme la caricature juridico-démocratique du précédent, nous entraîne vers une mort lente⁹.

it/2008/giugno/09/Stato_consenso_piu_forte_dei_co_9_080609037.shtml, consulté le 2-02-2010/7-07-2014). Il vaut la peine de rappeler que, entre les adjectifs « barbare » et « féodal », il faudrait insérer une période de cinq siècles.

8. D. Quirico, « Africa in vendita in cambio di cibo. La Fao denuncia: rischio catastrofe. Milioni di ettari ad arabi e cinesi per coltivazioni intensive di riso », *La Stampa*, 26 mai 2009 (www.lastampa.it/redazione/cmsSezioni/esteri/200905articoli/44048girata.asp, consulté le 2-02-2010/02-07-2014); E. Vigna, 2009, « Asia e Africa: la nuova lotta alla servitù della gleba », *Corriere della Sera Magazine*, 23, 23 juillet 2009, p. 69.

9. Le texte figure dans le rapport qui accompagne le projet de loi constitutionnelle pour la modification des articles 41 et 118 de la Constitution italienne. Voir « Tremonti spiega come

On peut trouver des témoignages de cette attitude de dégoût pour le monde dans lequel on vit à n'importe quelle époque, et elles sont, entre autres, très présentes dans la littérature médiévale. Elles sont devenues nettement plus envahissantes après la Première Guerre mondiale. La transformation de l'époque contemporaine en un Moyen Âge effrayant est évoquée à différentes occasions : par exemple par José Ortega y Gasset qui, déjà en 1930, voyait dans le phénomène de la rébellion des masses au *xx*^e siècle une nouvelle invasion barbare « verticale », c'est-à-dire provenant de l'intérieur et autodestructrice pour la société¹⁰. Toutefois, la réception généralisée de ce type d'imaginaire médiéval est plus récente, pouvant remonter, autant qu'on puisse le savoir, à la seconde moitié des années 1960 et surtout au début des années 1970, c'est-à-dire à la période où le Moyen Âge s'est à nouveau signalé à l'attention et à la curiosité d'un public toujours plus vaste, correspondant aux dernières années du boom économique et à la première crise financière et énergétique de l'Occident, après des décennies de développement presque ininterrompu.

Une des conséquences de la crise de l'idée de progrès a été un retour symbolique au Moyen Âge, qui s'est développé selon deux directions divergentes. La première consiste en une sorte de fuite dans le Moyen Âge, considéré comme un ailleurs héroïque et fabuleux, à regretter et à rêver : il s'agit d'un des moteurs aussi bien déjà du mouvement romantique du *xix*^e siècle que plus tard de la littérature et du cinéma *fantasy* au *xx*^e siècle, et nous en reparlerons plus en détail par la suite. L'autre direction, inversement, est celle de l'horreur de la contemporanéité en tant que ressentie comme néomédiévale : c'est-à-dire celle dont on parle dans ces premiers chapitres. La raison en est claire : la faim, la peste et la guerre, c'est-à-dire l'épouvantable triade des furies que nous attribuons au Moyen Âge, se reproduisent telles quelles dans la « faim du monde », le sida (avec également le SARS des poulets, la vache folle, les attaques à l'anthrax, la grippe porcine, le virus Ebola...) et naturellement le soi-disant « choc des civilisations » et la Troisième Guerre mondiale.

Des années 1970 à aujourd'hui, on peut énumérer de nombreux romans, films et bandes dessinées à la frontière entre *revival* médiéval et science-fiction, qui nous ont décrit avec une abondance de détails macabres l'imminence d'une possible catastrophe (nucléaire, d'effondrement de la production, etc.)

uscire dal medioevo per liberare le imprese », *Il Sole 24 ore*, 26 juin 2010 (www.ilsole24ore.com/art/notizie/2010-06-26/usciamo-medioevo-liberare-imprese-080300.shtml?uuid=AYhEiQ2B, consulté le 8-07-2010/2-07-2014). Mais voir également le commentaire sévère de E. Conte, professeur d'histoire du droit italien, id., « Medioevo negato » (www.youtube.com/watch?v=VuAqOVvFzCA, consulté le 8-07-2010/2-07-2014).

10. J. Ortega y Gasset, *La révolte des masses*, Paris, Les Belles Lettres, 2010 [éd. orig. « La rebelión de las masas », *Revista de Occidente*, 8, 1930].

qui nous fera retomber directement dans le plus profond des Moyen Âge¹¹. Ce sont des anti-utopies, pas très éloignées de certaines d'autres produites dans le courant du xx^e siècle, dans lesquelles sont évoquées des sociétés aliénées, guerres des mondes et apocalypses, mais qui rajoutent comme ingrédient nécessaire le fait de projeter le Moyen Âge dans le futur. Dans le genre « post-atomique » ou « apocalyptique » le cercle se ferme et le Moyen Âge revient effronté et barbare : bandes armées, cités détruites, population chassée des villages, déserts sans fin, l'humanité réduite à survivre en exploitant ce qui reste de l'antique technologie constituent le scénario de ce type de films : comme *Soleil vert*, *New York ne répond plus*, *Les guerriers de la nuit*, le cycle de *Mad Max*, *New York 1997*, en passant par *Un monde sans terre* jusqu'à *Doomsday*¹².

Si ceci est un premier tableau de l'exploitation de l'idée inusable du Moyen Âge comme temps de crise et de catastrophe, nous pouvons essayer de réfléchir de manière un peu plus systématique aux dernières années, dans lesquelles il semble qu'il soit fait un usage parfois asphyxiant du Moyen Âge comme métaphore. La première façon de se référer aujourd'hui au Moyen Âge est de type millénariste¹³. Dans sa forme la plus simple, elle est neutre, en ce sens qu'elle ne débouche pas sur une véritable théorie politique. Entre ceux qui aujourd'hui attendent la fin du monde d'un moment à l'autre et ceux qui ont inventé et dénigré le Moyen Âge, il y a une grande différence. Les hommes des xv^e et xvi^e siècles le refusaient au profit du mirage d'un âge d'or encore plus ancien ; de la même façon, retournant le point de vue, la pensée progressiste des deux derniers siècles et demi a refusé en grande partie le Moyen Âge, en persistant dans la conviction optimiste que l'homme était capable de s'améliorer sans cesse. Inversement, aujourd'hui, beaucoup de ceux qui jugent négativement l'époque contemporaine, la comparant avec mépris au Moyen Âge, s'y sentent emprisonnés, comme enserrés dans les griffes d'un dragon dont il semble impossible de se dégager. Pour eux, le monde dépérit dans une décadence dont on ne voit pas la fin. Il s'agit d'une attitude mentale

11. R. Vacca, *Medioevo prossimo venturo: la degradazione dei grandi sistemi*, Milan, Mondadori, 1972 (nouv. éd., 1997). Les mêmes parallèles entre un xiv^e siècle épouvantable et un xx^e siècle aussi terrible sont explicités dans Tuchman, *Un lointain miroir, le xiv^e siècle des calamités*, op. cit. ; voir N. Cantor, *Inventing the Middle Ages: The Lives, Works and Ideas of the Great Medievalists of the Twentieth Century*, Londres, Harper Perennial, 1993, p. 17. Pour donner un exemple beaucoup plus récent mais dans la même ligne de pensée, voir J. H. Kunstler, *The Long Emergency: Surviving the Converging Catastrophes of the Twenty-first Century*, Boston, Atlantic Monthly Press, 2005.

12. V. Attolini, « Cinema di Fantascienza e medioevo », *Quaderni medievali*, 8, 1983, p. 137-148.

13. Eco, « Dieci modi di sognare il medioevo », art. cité ; G. Duby, *An 1000 an 2000. Sur les traces de nos peurs*, Paris, Textuel, 1995 ; L. Pandimiglio, « Estote parati. L'attesa della fine del millennio », *Quaderni medievali*, 25, 2000, p. 64-80 ; Sanfilippo, *Storia e immaginario storico*, op. cit., partie I, chap. VI, « Apocalissi di fine millennio ».

intéressante parce qu'elle nous donne la possibilité de tenter des comparaisons entre la façon de penser le futur pendant le Moyen Âge et la façon dont beaucoup d'entre nous se le représentent de nos jours : *Hora novissima tempora pessima sunt : vigilemus*¹⁴.

La catégorie de référence peut être celle de « postmoderne », avec la conviction, aussi vague que répandue, de vivre une époque où l'on se défie de la modernité, opposant l'idée de décadence à l'idée positive des Lumières, d'un progrès continu de l'histoire et de la perfectibilité continue de la raison humaine. Au Moyen Âge, on a pensé que le monde « vieillissait » et que les choses considérées comme les meilleures – l'incarnation et la résurrection du Christ, l'apogée de l'Empire – étaient déjà advenues. On a aussi considéré – dans le Nord viking – que le déclin du monde et le déclin des dieux Ases, c'est-à-dire le Ragnarök, étaient imminents. Pour ce motif, la dimension postmoderne a été assimilée non sans raison au concept de décadence qui a imprégné pendant tant de siècles la civilisation médiévale, jusqu'à établir une sorte d'équivalence entre « postmodernité » et « néomédiévalisme ». L'utilisation du Moyen Âge peut effectivement être considérée dans cette perspective comme une des façons – pas la seule mais une des plus facilement compréhensibles – dont se décrit elle-même la culture actuelle : en un certain sens, le Moyen Âge devient une de ses catégories interprétatives. C'est ainsi que Franco Cardini résume le concept :

À la recherche de modèles ou au moins d'analogies pour lire plus aisément à l'intérieur de ses angoisses, l'homme d'aujourd'hui les identifie à des thèmes et des époques qui parlent à sa propre culture le langage du Moyen Âge¹⁵.

Croire à la fin imminente du monde a donné naissance dans les années 1970 et 1980 à de nombreuses sectes et à quelques courants spécifiques de la culture *New Age*. Après beaucoup d'autres prédictions, une énième fin du monde devait advenir en 2012 (le 21 décembre très exactement), à cause de tempêtes magnétiques confirmées par le calendrier maya¹⁶. Une autre la

14. « C'est la dernière heure, les temps sont très mauvais : soyons vigilants », Bernard de Morval, *De contemptu mundi* (ca 1140), v. 1.

15. Cardini, « *Medievisti "di professione" ...* », art. cité, p. 47. Sur le rapport entre Moyen Âge et postmodernité, voir plus spécialement F. Alberoni et al., *Documenti su il nuovo medioevo*, Milan, Bompiani, 1973 ; U. Eco, *Dalla periferia dell'impero*, Milan, Bompiani, 1977, nouv. éd. : *Dalla periferia dell'impero, Cronache da un nuovo medioevo*, Milan, Bompiani, 2003 (qui comprend aussi des essais du début des années 1970) ; *Postmodern Medievalisms*, numéro monographique de *Studies in Medievalism*, 13, 2005.

16. Par exemple il *Venerdì di Repubblica* a titré le numéro 1109, 19 juin 2009 : « 2012. È la fine del mondo (e non ho niente da mettermi) » [« 2012. C'est la fin du monde (et je n'ai rien à me mettre) »]. À l'automne 2009, est sorti le film catastrophe intitulé 2012.

suivrait en 2036 par la faute de l'astéroïde 99942 Apophis qui devrait tomber sur notre planète : nouveau corps céleste de mauvais augure, à comparer avec les comètes, déjà détestées par les chroniqueurs médiévaux.

Deux moments paroxystiques de terreur se sont déjà produits récemment, le 31 décembre 1999 et le 11 septembre 2001. À l'aube de l'an 2000, la crainte d'une imminente catastrophe planétaire a pris un aspect médiéval, quand, dans les mois qui l'ont immédiatement précédé, la peur d'un « bogue du millénaire » (en réalité un petit problème informatique résidant dans le fait d'avoir programmé les ordinateurs en datant les années à deux chiffres au lieu de quatre) a fait craindre pour le sort de l'humanité. L'alarme avait déjà été déclenchée en 1998 par la communauté de la Toile, grâce à l'œuvre des prophètes de malheur dont est emplie l'Amérique, et s'est répandue avec le temps comme une tache d'huile dans le « village global ». Le passage au troisième millénaire a plongé bon nombre de personnes dans un véritable état de panique, suscitant des vagues de psychose collective qui ont été comparées – aussi bien par ceux qui croyaient en la catastrophe que par les sceptiques – à la terreur présumée de ces hommes qui auraient attendu en tremblant l'avènement de l'an mil. En 1999, l'Apocalypse, Joachim de Flore et Nostradamus sont revenus à la mode. Il s'agissait d'une tragédie annoncée, non pas divine mais provoquée par l'homme, une débâcle technologique que le *Corriere della Sera* a présentée dans son numéro du 31 décembre 1999 avec cette photo en première page : une voiture à cheval. Dans la plaine de Megiddo (le nom actuel d'Armageddon) dans la vallée de Jezreel, des centaines de chrétiens américains se sont réunis pour assister à la lutte finale entre le Bien et le Mal. Finalement, entre la peur que disparaissent les comptes en banque et celle que les missiles nucléaires soient hors de contrôle, entre les feux d'artifices et les flots de champagne, le 1^{er} janvier 2000 est arrivé comme n'importe quel autre jour du calendrier astronomique. Le « bluff du millénium » comme il a été appelé tout de suite après, a provoqué des soupirs de soulagement bien plus amples que mille ans plus tôt, quand la quasi-totalité de la population n'avait pas la moindre idée de l'année dans laquelle elle vivait. Et puis, se sont déroulées à Rome les solennelles célébrations du Jubilé catholique, temps cyclique et parfait du pardon divin, institué pour la première fois par Boniface VIII en l'an 1300.

L'année d'après, ce fut réellement la catastrophe. Le 11 septembre 2001 ont eu lieu l'attaque du Pentagone et l'écroulement des Tours jumelles de New York, à la suite de deux attentats commis à l'aide d'avions détournés. Cette date est si fortement imprimée dans notre mémoire qu'elle reste un marqueur temporel bien plus important que l'an 2000 : après le 11-Septembre, le monde a changé et nous sommes entrés dans une nouvelle ère. Pour certains,

un nouveau Moyen Âge. L'amas de ruines, le nombre des morts, le lieu de mémoire qu'est devenu aujourd'hui *Ground Zero* nous introduisent à l'aspect le plus politiquement important de la métaphore médiévale des dernières années, constituant un barycentre perspectif. L'écroulement des Tours était totalement inattendu, mais, depuis, il a été considéré par beaucoup comme prophétiquement avéré, comme une apocalypse américaine ou une nouvelle tour de Babel. L'idée de Moyen Âge paraît étrangère à tout cela mais, en réalité, elle en est largement partie prenante, utilisée cette fois dans une théorie aux développements importants. L'écroulement des Tours a en fait été interprété comme un point de non-retour qui nous a conduits tout droit à un « choc de civilisation », déjà annoncé depuis longtemps, entre la modernité et la barbarie, par un scénario mondial dans lequel, en syntonie avec la pensée postmoderne, beaucoup de certitudes ont sauté¹⁷.

Une des théories qui sous-tendent cette analyse est ce qu'on appelle le *New Medievalism*, qui propose des analogies structurelles entre Moyen Âge et âge contemporain. Ce schéma de pensée, déjà bien développé par certains auteurs italiens au début des années 1970, a été formalisé à la fin de cette décennie par Hedley Bull et s'est amplifié surtout dans le courant des années 1990 jusqu'à constituer un système doctrinal relativement homogène, pouvant servir à expliquer l'évolution instable des relations internationales¹⁸. Son point fort est l'affirmation de l'existence d'étroites affinités entre l'époque actuelle et l'âge prémoderne, c'est-à-dire justement le Moyen Âge. Ce dernier est perçu essentiellement dans un sens négatif, en tant que paradigme de la désagrégation et

17. S. P. Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 2000 [éd. orig. *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996]. Les huit civilisations opposées seraient la chinoise, la japonaise, l'hindoue, la musulmane, l'orthodoxe, l'occidentale, la latino-américaine et l'africaine.

18. Alberoni et al., *Documenti su il nuovo medioevo*, op. cit. ; Eco, *Dalla periferia dell'impero*, op. cit. ; H. Bull, *The Anarchical Society. A Study on Order in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1977. Une anticipation du parallèle entre Moyen Âge et âge contemporain au sujet de la privatisation de la chose publique est déjà présente chez Branca, « Premessa », dans id. (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini...*, op. cit., p. IX et suiv. Parmi les principales études qui proposent le concept de *New Medievalism*, on peut rappeler R. Matthews, *Back to the Dark Age: World Politics in the Late Twentieth Century*, Washington, School of Foreign Service, 1995 ; St. J. Kobrin, « Back to the Future: Neo-medievalism and the Post-modern Digital World Economy », *The Journal of International Affairs*, 51, 1998, p. 361-386 ; J. Rapley, « The New Middle Ages », *Foreign Affairs*, 85, 2006, p. 95-103 ; A. Gamble, « Regional Blocks, New Order and the New Medievalism », dans M. Telò (éd.), *European Union and New Regionalism. Regional Actors and New Governance in a Post-hegemonic Era*, 2^e éd., Londres, Ashgate, 2007, p. 21-36 ; Ph. Williams, « From the New Middle Ages to a New Dark Age: The Decline of the State and Us Strategy », *Strategic Studies Institute United States Army War College*, juin 2008 (www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/display.cfm?pubID=867, consulté le 2-02-2010/2-07-2014).

de l'inexistence de l'État, bien que aucun divulgateur de cette doctrine n'envisage sérieusement la possibilité d'un véritable « retour au Moyen Âge ».

Mais elle comporte aussi une interprétation positive qui, justement à partir des analogies entre Moyen Âge et contemporanéité, détermine une direction pour l'action politique. C'est le cas, en Italie, du fédéralisme au sens néomédiéval, théorisé par Gianfranco Miglio et promu par la Ligue du Nord¹⁹. Ou bien le « retour » peut faire l'objet d'une interprétation plus neutre, son issue dépendant finalement de notre comportement : comme dans la comparaison serrée entre l'actuelle Union européenne et le Saint-Empire romain proposée par Jan Zielonka²⁰. Selon de nombreux points de vue, nous serions, en somme, en train de « marcher en crabe », c'est-à-dire à reculons²¹.

L'État territorial et national, avec sa juridiction souveraine, son armée, ses lois, ses frontières, son économie, sa langue, sa culture, ses groupes dirigeants et ses citoyens, est un produit de l'âge moderne ; au Moyen Âge, il n'existait rien de comparable. À présent, l'État, au sens moderne du mot, est entré dans une crise, peut-être irréversible, qui entraîne le délitement de ses prérogatives et de ses fonctions. Ce sont d'autres acteurs politiques, qui ne sont pas liés à l'État, qui établissent désormais les rapports de force en termes économiques et politiques, dans un ordre nouveau difficilement compréhensible et qui, pour certains, tend à l'anarchie. Ce sont des systèmes en compétition, des autorités fragmentées, superposées et qui s'entrecoupent, des territoires géographiques et virtuels, non contrôlables parce qu'ils ne font pas partie de la chose publique au sens traditionnel du terme. Ces acteurs politiques sont les peuples et les nations, qui souvent ne se reconnaissent pas dans un État ou qui n'ont pas réellement d'État qui les représente ; ce sont les structures religieuses, les organisations internationales non gouvernementales, les organisations multinationales pour le contrôle de la politique, de l'économie et des finances mondiales, les sociétés multinationales de production et de services, les armées privées, les cartels économiques, mais aussi ceux de la

19. À partir de ce spécialiste qui a réélaboré dans une forme originale la pensée du juriste Carl Schmitt sur les cultures prémodernes et modernes, voir par ex. G. Piombini, *Prima dello Stato. Il Medioevo della libertà*, Treviglio, L. Faccio editore, 2004. Sur le médiévalisme de la Ligue du Nord, voir plus spécialement les chap. IX et XI.

20. J. Zielonka, *Europe as Empire: The Nature of the Enlarged European Union*, Oxford, University Press, 2006. L'argument est discuté *infra*, chap. XII.

21. Voir U. Eco, *À reculons comme une écrevisse*, Paris, Grasset, 2006, p. 7-12 [éd. orig. *A passo di gambero. Guerre calde e populismo mediatico*, Milan, Bompiani, 2006], pages également consultables sur le site « laRepubblicaSpettacoliCultura.it », 31 juin 2006 (www.repubblica.it/2006/a/sezioni/spettacoli___e___cultura/nuovoec/nuovoec/nuovoec.html, consulté le 31-03-2010/02-07-2014).

drogue et du terrorisme, et n'importe quels groupes ethniques, mouvements, partis ou lobbies qui s'affichent chacun à son tour sur la scène politique pour revendiquer un rôle. Bref, le Mouvement indépendantiste écossais, l'Unesco, la Cour pénale internationale de La Haye, l'Organisation mondiale du commerce, Greenpeace, les *no-global* et la société Coca-Cola partagent le scénario sociopolitique du cartel de Medellin et d'Al-Qaïda. À cette situation, il faut également ajouter le cyberspace, c'est-à-dire le réseau des télécommunications et du Web, qui permet de montrer et d'accomplir quelque acte que ce soit de n'importe quelle partie du monde, rendant obsolète le concept de limites frontalières : RAI, CNN, Al-Jazeera, France Télévisions, Microsoft et Google sont évidemment des acteurs politiques. Enfin, à la mobilité toujours plus grande des personnes appartenant à des cultures diverses est associé le problème de l'intégration qui, jusqu'à hier – en pleine décolonisation –, était résolu en ce sens que les pays d'accueil, c'est-à-dire les anciens colonisateurs, tentaient d'obtenir, autant que faire se peut, l'adhésion des immigrés à leur propre modèle culturel et à leur propre organisation juridique. Mais on reconnaît maintenant l'existence d'identités multiples. Les immigrés revendiquent le droit de conserver leur propre culture, leur langue, leur style de vie et leurs convictions religieuses, si bien que se pose la question : comment faire quand ces attitudes ne sont pas prévues ou sont contraires au système préexistant ? La devise *cuius regio, eius et religio* – que la religion soit celle de celui qui domine la région –, qui résume la paix d'Augsbourg de 1555 et trouve sa confirmation avec la paix de Westphalie en 1648 (événement qu'habituellement les théoriciens des relations internationales considèrent, plus ou moins indûment, comme le *terminus a quo* de l'origine de l'État moderne), ne fonctionne plus. De la même façon que ne fonctionne plus l'identité absolue entre souveraineté et territoire, qui a été énoncée justement dans ces traités et qui aurait déterminé le schéma général des rapports entre les États pendant trois siècles et demi.

De tout cela découle une forte ambiguïté de la légitimité du pouvoir, des sources de cette légitimité, des rapports entre public et privé, de la définition même de public et privé, de l'attribution certaine de l'autorité et même de la souveraineté, qui peuvent être détenues par des acteurs politiques de n'importe quel type et non plus seulement par les gouvernements des États.

Les États vacillent, ils ne réussissent plus à gouverner. Le monde fluctue entre globalisation et régionalisation, les deux éléments d'une assiette géopolitique extrêmement mouvante. Et voilà que s'affiche, plus fort que jamais, la métaphore médiévale qui explique ce phénomène de mondialisation qui tend apparemment à l'anarchie. Les similitudes qu'elle propose entre Moyen Âge et postmodernité sont multiples : l'absence des États territoriaux, le polycentrisme du pouvoir, la cohabitation d'acteurs politiques superposés,

enchevêtrés et de différentes natures, souverains, hiérarques ecclésiastiques, seigneurs féodaux, citoyens et « peuples » ; s’y ajoutent, parmi beaucoup d’autres encore, le manque de toute notion de juridiction reliée à un territoire bien défini et la précarité des rapports de force.

Quelques exemples suffiront à mieux comprendre de quoi il est question. De la même façon qu’une grande société de production est aujourd’hui assujettie au droit des pays dans lesquels elle a son activité et dans le même temps est capable d’exercer des pressions politiques, un seigneur du Moyen Âge peut ainsi prêter simultanément serment d’allégeance à plusieurs suzerains dont il conditionne ainsi la politique. De même qu’un État contemporain délègue quelques-unes de ses fonctions publiques à des acteurs privés, un vassal au Moyen Âge – ou même un seigneur qui devient vassal seulement par la suite – se voit attribuer des fonctions publiques et les confond avec son propre patrimoine, privatisant ainsi l’État. C’est typiquement le cas en Italie des péages autoroutiers, dont on affirme qu’ils ont gardé le caractère de « tribut », bien que ce soit maintenant un revenu que s’approprient des sociétés privées succédant à l’État, lesquelles n’ont plus affaire à des citoyens mais à des clients.

De même que l’État n’est plus capable de maintenir le plein contrôle de quelques zones (par exemple les banlieues urbaines dégradées des grandes villes qui deviennent des zones « franches » gérées par des organisations criminelles), de même au Moyen Âge cette dimension de « non-contrôle » du territoire est la plus évidente et la plus répandue : le roi a un pouvoir limité, et d’autres acteurs, bien qu’à l’origine non légitimés, s’imposent sur la scène. Même les solutions à cette incapacité à « tenir » un territoire sont néomédiévales : de la même façon que l’on peut rétribuer des mercenaires – les *contractors* – ou, en Italie et dans d’autres pays, instituer des rondes de citoyens qui font des surveillances, au Moyen Âge on enrôlait des milices privées, des compagnons d’aventure et, évidemment, des veilleurs pour faire des rondes. Et si le Moyen Âge – nous le savons bien – est l’époque des châteaux et des forteresses, de même aujourd’hui quelques riches citoyens se protègent des pièges du monde extérieur en entourant de murs et de moyens de défense adéquats leur propre habitation ou même la totalité d’une communauté (cela vaut pour tous les villages fortifiés d’Israël). Il arrive aussi, surtout dans ces dernières années de crise économique, que le réseau capillaire des infrastructures que l’État essaie de maintenir commence à se délabrer, puis disparaît, comme à l’époque du haut Moyen Âge les antiques infrastructures impériales : routes, ponts, forteresses, cités, pôles commerciaux. On perd le contrôle du tissu de connexion ; on ferme ou l’on privatise les voies ferrées secondaires, les compagnies aériennes nationales et les services publics en général, tandis qu’en face on affecte des sommes énormes à des projets pharaoniques au fort

impact symbolique : ponts immenses et trains à grande vitesse, comme les grandes cathédrales au milieu des cabanes et de la boue.

Et si, à l'âge postmoderne, il n'est plus possible de parler de frontières, au Moyen Âge non plus le tracé des frontières n'est pas linéaire : ce sont des zones nébuleuses dans lesquelles se rencontrent et se fondent les cultures. Inversement, les paradis fiscaux sont des paradis justement parce qu'ils continuent à faire valoir leur propre droit interne et sont donc, si l'on veut, comparables aux fiefs frontaliers, dans lesquels à l'âge moderne on faisait de la contrebande. Comme les sociétés commerciales ayant leur siège dans un État peuvent choisir le droit d'un autre pour se soumettre à sa réglementation, comme dans les contrats commerciaux internationaux les contractants peuvent décider de se placer sous une loi « neutre », c'est-à-dire différente de celle de l'État d'appartenance de l'une ou l'autre des parties, ou bien de subordonner certaines parties du contrat aux lois de différents États, ainsi, dans le haut Moyen Âge est en vigueur la personnalité des lois, par laquelle l'individu ne vit pas selon l'organisation juridique du pays dans lequel il habite, mais selon celle de sa famille personnelle : ce qui veut dire que, pour un même acte juridique et une même procédure civile ou pénale, on peut utiliser plusieurs lois de concert. Enfin, le choc de civilisation qui, dans le monde d'aujourd'hui, opposerait l'islam à l'Occident se serait également produit au Moyen Âge, au temps des croisades.

Le Moyen Âge et son contrepoids postmoderne prennent une valeur positive quand on attribue à leur dynamisme une signification constructive, tandis qu'ils prennent une valeur négative quand le même concept se décline dans un sens péjoratif, se transformant en incertitude, indétermination, anarchie. Du point de vue des historiens aussi bien de l'âge médiéval que de l'âge moderne, ces analogies sont intéressantes mais réclament des ajustements. En fait, la théorie néomédiévale a fait sienne l'idée de la fluidité et de la présence simultanée de plusieurs systèmes et cultures hybrides, c'est-à-dire du Moyen Âge entendu comme époque en mouvement, très présente dans la médiévistique contemporaine à la suite de la « dissolution du mythe du grand État comme pierre de touche pour exprimer des jugements d'approbation ou de condamnation²² ». Aujourd'hui, on parle communément d'inculturation, de dynamisme, de processus de construction, d'expérimentation des

22. O. Capitani, *Medioevo passato prossimo: appunti storiografici tra due guerre e molte crisi*, Bologne, il Mulino, 1979, p. 263. Voir Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., p. 103-109.

systèmes politiques et des assiettes sociales²³. Tout le contraire, finalement, de ce Moyen Âge figé, représenté par exemple par la soi-disant « pyramide féodale », l'admirable construction des vassaux, vavasseurs et petits vassaux de ces derniers qui fut érigée au XIX^e siècle, lieu commun d'ailleurs encore solide, enraciné dans ma mémoire grâce aux illustrations du manuel de l'école élémentaire. Le *New Medievalism* se fonde cependant sur des modèles rigides qui ne tiennent pas compte concrètement des modalités effectives de développement des civilisations médiévales et de celles de l'âge moderne, se servant seulement d'elles comme d'un second terme de comparaison dont la structure est déterminée une fois pour toutes. Tant le Moyen Âge que la modernité fonctionnent comme des concepts immobiles, alors que les recherches sur le terrain ont considérablement compliqué les cadres généraux de référence. Le système de gouvernement compromissaire, déterminé par des équilibres changeants, des acteurs pluriels, des groupes informels de gestion du pouvoir, des oligarchies, ainsi que le manque de frontières rigides – même en présence d'un État national –, que les spécialistes du néomédiévalisme attribuent au Moyen Âge en opposition nette à l'âge moderne, afin de construire la métaphore néomédiévale, est au contraire une caractéristique européenne de tout l'Ancien Régime dans lequel la paix de Westphalie est un événement important, mais interne. Par conséquent, pour pouvoir mieux soutenir ses thèses, le néomédiévalisme devrait prendre en compte l'idée de long Moyen Âge, qui va jusqu'aux révolutions française et industrielle. La période pendant laquelle on a théorisé et tenté efficacement d'arriver à une forme de gouvernement dans lequel tout était dans l'État et rien en dehors de lui a duré relativement peu, de Napoléon à la Seconde Guerre mondiale, et même, dans ce cas, avec de nombreuses exceptions à la règle. Et encore aujourd'hui, nonobstant la prétendue désagrégation progressive de l'État, le système des États-nations est tout de même assez fort pour que l'obtention de l'indépendance nationale soit encore un idéal politique répandu : qu'on prête seulement attention à la façon dont s'organisent et à ce que revendiquent les États d'Europe orientale et de l'ex-Union soviétique²⁴. Finalement la théorie néomédiévale s'épuise à cause de l'incommensurabilité des termes de comparaison mais reste efficace comme métaphore. Si elle n'avait pas mis sur le tapis le Moyen Âge, avec ses évocations barbares, elle n'aurait probablement pas fonctionné.

23. G. Tabacco, *Sperimentazioni del potere nell'alto medioevo*, Turin, Einaudi, 1993 ; S. Carocci (éd.), *La mobilità sociale nel medioevo*, Rome, École française de Rome, 2010 ; Sergi, *Antidoti all'abuso della storia...*, op. cit., partie III, « Medioevo senza chiusure ».

24. Voir chap. XI.

Chapitre II

Nouveaux barbares et éternels croisés

– Vive la sacro-sainte couronne impériale! cria Kurt.
– Et mort au sultan! répondit la sentinelle. Mais je vous en prie, lorsque vous arriverez au quartier général, demandez-leur quand ils se décideront à me relever, je suis en train de prendre racine!

I. CALVINO, *Le vicomte pourfendu* (1951)¹

Or donc, nous voici de nouveau au Moyen Âge : il n'y pas de quoi se réjouir. Le catastrophisme et, en partie, le *New Medievalism* donnent forme à la sensation de malaise et d'insécurité qui naît de la considération que le monde n'est plus celui que nous connaissons. Le saut dans les ténèbres du Moyen Âge est, pour certains, un fait réel, pour d'autres il n'est que métaphorique et, même dans ce second cas, il débouche souvent sur des méditations sinistres.

Mais sommes-nous déjà tous retombés dans les temps obscurs ? Naturellement non. Le Moyen Âge est un concept versatile et polysémique, et on l'utilise principalement – dans le champ politique – pour définir une opposition. Si le Moyen Âge est le terme de comparaison négatif, alors son équivalent positif ne peut qu'être la modernité. Dans la société mondialisée dans laquelle tout bouge et tout est simultanément, qui sont donc les hommes du Moyen Âge ? Et, inversement, qui sont les hommes modernes ? Les premiers évidemment sont ceux qui provoquent la crise qui fait régresser la société, tandis que les seconds sont ceux qui défendent leur culture et l'état de prospérité qu'ils ont atteint et ne veulent pas perdre à cause des derniers arrivés : ce sont les défenseurs de la modernité classique qu'ils ont créée de leurs mains. Par conséquent, si le néomédiévalisme soutient la thèse d'un retour collectif au Moyen Âge entendu comme situation postmoderne, en réalité une partie substantielle de l'opinion publique occidentale ne connaît pas ou n'applique pas cette catégorisation qui peut facilement être taxée d'absurdité. Comment

1. N.d.t. : Italo Calvino, *Le vicomte pourfendu*, Paris, Gallimard, 2002.

penser que le riche Occident puisse être en train de retourner au Moyen Âge ? Si tel est le cas, ce n'est pas de sa faute. Si tel est le cas, il est nécessaire de le défendre. C'est justement de ces considérations que naît un énième emploi de notre métaphore politique.

Cette fois, le Moyen Âge n'est pas le symbole d'un Occident qui implose par consommation, comme dans la perception catastrophiste et dans quelques développements de la théorie du *New Medievalism*, mais bien le symbole de l'Occident qui craint de succomber face à la menace de l'autre, de l'ennemi qui envahit et détruit, s'insinuant d'abord d'une façon apparemment inoffensive, puis prenant soudainement le dessus, jusqu'à provoquer l'écroulement du système. Une catastrophe donc, qui, comme dans une épidémie, commence par l'agression d'un corps sain. Posée en ces termes, la théorie du retour aux temps obscurs a des origines très anciennes, dérivant surtout de la pensée grecque – depuis Hésiode –, puis des réflexions des penseurs de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge sur la décadence du monde, de l'anthropomorphisation de l'histoire dotée d'une enfance heureuse, d'une maturité prospère et d'une horrible sénescence, enfin de l'application de ce cycle biologique à la dissolution des institutions civiles. Ces sombres pressentiments, déjà formalisés, dans une vision véritablement anthropomorphe de la civilisation, dans le *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler (1918-1922)², nous rapprochent aujourd'hui comme jamais de saint Augustin, Orose et Grégoire le Grand.

En ce qui concerne notre propos, ces pressentiments sont déjà répandus dans les années 1970 et toujours plus ressentis comme une réalité avérée dans le cours des années 1980, en concomitance avec le début du démantèlement du *welfare* et de l'État social dans plusieurs pays occidentaux, à commencer par la Grande-Bretagne. Depuis la fin de cette décennie jusqu'à maintenant, leur croissance devient exponentielle. Le virage a été pris entre 1989 et les années immédiatement suivantes, en correspondance avec la fin de l'opposition entre l'Occident et le bloc soviétique,

La victoire de Solidarność en Pologne (4 et 18 juin 1989), le démantèlement du rideau de fer en Hongrie (23 août 1989), la démolition du mur de Berlin (9 novembre 1989), la première guerre contre l'Irak (2 août 1990-28 février 1991), la réunification de l'Allemagne (3 octobre 1990), la dissolution du pacte de Varsovie (1^{er} juillet 1991), la déclaration d'indépendance de la Fédération de Russie (24 août 1991) sont les dates principales du nouveau scénario

2. O. Spengler, *Le déclin de l'Occident*, t. 1, *Forme et réalité*, t. 2, *Perspectives de l'histoire*, trad. de M. Tazerout, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 1948 [éd. orig. *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München 1918-1922] ; F. Cardini, « Rileggere Spengler », 1^{er} septembre 2008 (www.francocardini.net/Appunti/1.9.2008a.html, consulté le 2-02-2010/6-07-2014).

dans lequel le Moyen Âge a commencé à représenter la grande allégorie qui explique toute chose en termes de choc frontal. À considérer ces dates empilées (et en passant sous silence les troubles de la place Tian'anmen à Pékin, en avril 1989), j'avoue qu'un historien du Moyen Âge, habitué à la chronologie large des quarts de siècle, se trouve dépaycé et ne réussit pas à s'orienter facilement, bien qu'il ait déjà été adulte à cette époque.

Comme l'a écrit Tzvetan Todorov, l'espoir dans un nouvel ordre mondial qui aurait suivi la fin de l'opposition entre Est et Ouest a été totalement déçu :

Une petite vingtaine d'années plus tard, il faut bien constater que cet espoir était illusoire. [...] La grande confrontation entre Est et Ouest avait relégué à l'arrière-plan des hostilités et des oppositions qui n'allaient pas tarder à resurgir³.

L'écroulement du bloc soviétique et de l'idéologie communiste n'a pas signifié la réunification du monde sous un même drapeau ou une même idéologie, puisqu'une opposition à la fois vieille et nouvelle s'est immédiatement affichée avec force : celle entre diverses aires culturelles auxquelles ont été attribués des degrés de civilisation différents⁴. En clair, il s'agit de la proclamation de l'existence d'une opposition entre civilisation occidentale et barbarie.

Nous entrons dans les eaux troubles de la métaphore de l'aigle impériale. La civilisation par excellence, naturellement, c'est Rome, et après elle l'Amérique qui, avec ses royaumes vassaux périphériques, est l'héritière de la *translatio Imperii* initiée par Constantin et poursuivie par Charlemagne et Frédéric I^{er} Barberousse, pour ensuite aborder outre-Atlantique. Certains se souviendront de l'incipit de la lettre qu'un obscur écrivain du « Pont Ausin »⁵ envoya à l'empereur Ford en 1977 :

3. T. Todorov, *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 12.

4. Voir Huntington, *Le choc des civilisations*, op. cit. (mais avec une longue tradition antérieure : il suffit de penser à Arnold Toynbee). Dans les années où le livre de Huntington est paru, faisait fureur un jeu de stratégie pour ordinateur, *Civilization*, créé par Sid Meier en 1991, dont l'objectif était de développer un grand empire dans le cours des millénaires. Les civilisations parmi lesquelles on pouvait choisir étaient au nombre de quatorze. En choisissant la civilisation américaine, on avait la surprise de partir avec un avantage initial. En outre, le système de gouvernement capable d'assurer la plus grande prospérité (mais aussi celui le plus difficile à conserver) était la démocratie. On gagnait en détruisant les autres civilisations ou bien en réussissant à coloniser l'espace le premier.

5. N.d.t. : « Ponto Ausonio » est une création d'Umberto Eco qui fait ici un jeu de mots par allusion au Pont Euxin. Le lecteur italien, plus familier de l'Antiquité classique de par son éducation, comprend intuitivement l'allusion.

Ad Gerald Fordulum Balbulum, Foederatorum Indianarum ad Occasum Vergentium Civitatum Principem. À toi, Princeps et Imperator, lumière des Indes Occidentales, régent de la Pax Atlantique, au Sénat et au Peuple Américain, Salut⁶!

L'ironie d'Umberto Eco fait ensuite place à un ton nettement plus sinistre. En 1992, c'est la fin qui est annoncée dans le livre de Gore Vidal, évoquant le Moyen Âge jusque dans le titre qui paraphrase Edward Gibbon, *Déclin et chute de l'Empire américain*⁷. Ces dernières années, on retrouve continuellement cette analogie dans d'innombrables titres de livres et dans les blogs⁸.

Si l'Occident ressemble à l'Empire romain finissant, alors la métaphore se ferme en évoquant les barbares qui arrivent de l'extérieur et qui en mineraient les fondations et voudraient le détruire. On trouve une nouvelle opposition entre civilisation et barbarie dans le choc entre peuples riches et peuples pauvres, entre le Nord et le Sud, entre l'Ouest et l'Est du monde. En Europe la comparaison, digne de La Palice, que l'on fait souvent est celle que l'on construit entre les mouvements de population qui caractérisent notre monde contemporain et les invasions barbares, les *Völkerwanderungen* des IV^e-VI^e siècles. Les anciens communistes, roumains, polonais, moldaves, ukrainiens, même les albanais si isolés envahissent l'Occident et sont considérés comme les nouveaux barbares. Depuis le début des années 1990, nous assistons à un déluge de livres, de films, de programmes télévisés qui, le plus souvent, mais pas toujours, dans une veine humoristique, nous informent de ces « nouvelles invasions barbares », transformant la métaphore en un lieu commun entré dans les usages⁹. Et puis, il y a ceux qui viennent du Sud :

6. Eco, *Dalla periferia dell'impero*, op. cit., p. 7-10. Voir aussi id., *Crisi della Pax Americana*, p. 194 et suiv.

7. G. Vidal, *Decline and Fall of the American Empire*, Tucson, Odonian Press, 1992.

8. Par ex., N. Ferguson, *Colossus: The Rise and Fall of the American Empire*, Londres, Penguin, 2004 ; parmi les multiples blogs et articles sur le Web, voir S. Wojtowicz, « *The Fall of the American Empire* », 1993 (www.slawcio.com/republic.html, consulté le 3-02-2010/2-07-2014) ; J. Quinn, « *Decline and Fall of the American Empire* », 2 août 2009 (www.financialsense.com/editorials/quinn/2009/0802.html, consulté le 3-02-2010/2-07-2014).

9. Métaphore anticipée par Eco, *Dalla periferia dell'impero*, op. cit., p. 194. Dans le film postatomique italien, *I nuovi barbari* (1982), se déroulant en 2019, les bandes les plus féroces sont celles des « Templiers ». Parmi les exemples les plus récents : *Les invasions barbares*, programme télévisé sous la direction de Daria Bignardi entre 2004 et 2011. Dans le film canadien homonyme (2003), se profile en arrière-plan l'attaque des Tours jumelles. Son metteur en scène, Denys Arcand, fut déjà l'auteur, en 1986, du film *Le déclin de l'Empire américain*. Voir aussi, pour un autre ex., M. Warschawski, « Les nouveaux barbares », *Alternatives International*, 22 février 2007 (www.alterinter.org/article641.html?lang=fr consulté le 4-02-2010/2-07-2014) : ici, les nouveaux barbares sont les Israéliens et les Américains. Alessandro Baricco examine la transformation

Africains, Kurdes, peuples sans terres qui meurent en se débattant en haute mer, sur des radeaux qui chavirent en Méditerranée, hommes et femmes encore plus pauvres, encore plus arriérés technologiquement, et donc coupables de barbarie et d'« antimodernité¹⁰ ». Hommes et femmes encore plus éloignés culturellement, et même musulmans, comme l'étaient leurs ancêtres tristement célèbres qui ont coupé en deux le *Mare nostrum* et ont provoqué – au moins selon Henri Pirenne – le vrai début du Moyen Âge au VII^e siècle¹¹.

De nombreux partis surfent sur la vague de la peur de l'autre, dans ce qui est présenté comme un « choc de civilisation » désormais inéluctable. La métaphore médiévale joue dans tout cela un rôle qui est loin d'être secondaire, parce qu'elle rend bien apparent – en ce qu'elle le reconduit dans la catégorie du retour redoutable d'un fait déjà intervenu – ce qui est loin d'être clair et qui, en fait, ne s'est pas produit durant l'âge tardo-antique et le haut Moyen Âge, mais qui arrive pour la première fois aujourd'hui. La métaphore médiévale est une « image du passé [qui] modifie la perception du présent¹² ». Elle déresponsabilise les acteurs politiques qui se démènent, convaincus d'agir pour faire obstacle à des processus historiques que l'on suppose subrepticement analogues à des processus anciens¹³.

L'Occident exporte la civilisation, mais certains affirment que, en même temps, il se barbarise¹⁴. Ainsi, de vastes secteurs de l'opinion publique ont eu la possibilité ces vingt dernières années de se créer une représentation efficace de l'ennemi présumé, le barbare, celui qui est exclu de la « civilisation » (terme

« barbare » de notre société non en termes d'invasion ou d'apocalypse, mais comme une mutation extrêmement profonde qui nous touche tous et que nous avons nous-mêmes provoquée : id., *Les barbares : essai sur la mutation*, trad. de Françoise Brun, Vincent Raynaud, Paris, Gallimard, 2014 [éd. orig. *I barbari. Saggio sulla mutazione*, Milan, Feltrinelli, 2006].

10. Sur l'opposition Nord-Sud, précisément dans cette optique allégorique, voir par ex. J.-Ch. Rufin, *L'Empire et les nouveaux barbares*, Paris, Lattès, 1992.

11. H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, Presses universitaires de France, 1992 [1937]. Sa thèse, selon laquelle le vrai Moyen Âge n'aurait commencé qu'avec la conquête arabe de la Méditerranée, a été réfutée mais continue cependant à poser une question d'une importance fondamentale. Voir à ce propos Capitani, *Medioevo passato prossimo...*, op. cit., p. 75-101. Une présentation synthétique du débat historiographique se trouve dans G. Vitolo, *Medioevo. I caratteri originali di un'età di transizione*, Florence, Sansoni, 2000, p. 104-106.

12. Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit. Peut-être justement pour ne pas tomber dans l'analogie barbarie/chute de l'Empire qui aurait des conséquences négatives pour sa thèse, Todorov n'utilise jamais le concept de « barbare » en se référant aux populations présentes dans l'Empire romain ou à ses confins, mais le concept de « barbare » au sens hellénistique du terme.

13. Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 16-18.

14. Voir par ex. J. Monnerot, « Racisme et identité nationale », *Itinéraires*, 1990 (http://julesmonnerot.com/RACISME_IDENTITE.html, consulté le 3-02-2010/2-07-2014).

absolutisé et non argumenté), et, par conséquent, la possibilité de se créer une représentation tout aussi efficace de soi-même comme paladin et croisé, ou comme défenseur du *limes*, de l'ancienne frontière de l'Empire. Pour ceux-ci, l'ouverture des frontières et l'élargissement de l'Union européenne à l'est ne peuvent être reçus de façon positive, ils rappellent au contraire l'édit de 212, par lequel Caracalla a concédé la citoyenneté romaine à tous les sujets de l'Empire, mais en ouvrant simultanément la route à son effacement, c'est-à-dire au Moyen Âge.

Si les parties xénophobes au gouvernement et les associations anti-immigrés sont désormais un fait commun à toute l'Europe occidentale, l'Amérique, sous la précédente administration des républicains, est le pays dans lequel le « choc des civilisations », fondu dans la métaphore médiévale des nouveaux barbares, a jusqu'à maintenant atteint le plus haut degré d'incandescence, essentiellement pour illustrer les rapports avec l'islam. Les prémisses sont, comme toujours, lointaines, puisque, derrière l'opposition déclarée entre islam et Occident, qui a remplacé l'opposition Union soviétique/Occident, il faut prendre en compte une version révisée du vieil « orientalisme », c'est-à-dire de cette représentation de l'Orient élaborée au cours du XIX^e siècle à travers des formules stéréotypées (relâchement des mœurs, paresse, cruauté, exotisme, irrationalité, mysticisme, fanatisme, despotisme, etc.), vision qui est devenue le réservoir de tout un univers symbolique¹⁵. De même, ce procédé est analogue à celui des premières études ethnographiques, selon lesquelles les populations indigènes africaines et amérindiennes sont des « populations primitives », c'est-à-dire objectivement similaires à nos ancêtres : sauf qu'elles, peuplades éternellement mineures, n'ont pas évolué, tandis que nous, si.

Une seconde prémisse à la création de cette antinomie concerne la façon dont l'Amérique se représente comme paradigme de la modernité, justement par opposition au Moyen Âge, symbole de l'antimoderne. Il s'agit en fait d'une manière de concevoir le rapport avec la « vieille Europe », qui tire son sens de la périodisation même du Moyen Âge (lequel se termine justement par la « découverte de l'Amérique ») et qui est solidement établie déjà à la fin du XIX^e siècle. Après avoir vécu, avec le reste de l'Occident, une longue période

15. E. W. Said, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 [éd. orig. *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978] ; J. M. Ganim, *Medievalism and Orientalism: Three Essays on Literature, Architecture and Cultural Identity*, New York, Palgrave MacMillan, 2008 ; W. Calin, « Is Orientalism Medievalism? Or, Edward Said, are you a Saracen? », dans Toswell (éd.), *The Year's Work in Medievalism*, 2008, op. cit.

d'engouement romantique pour le Moyen Âge, l'Amérique s'en est éloignée¹⁶. Quand Marc Twain, en 1889, publie son livre *Un Américain à la cour du roi Arthur*, en se moquant de l'idéalisation du Moyen Âge et, par la même occasion, du Vieux Continent, le divorce est déjà consommé¹⁷. Il faut considérer *Le fantôme de Canterville* d'Oscar Wilde (1887) de la même façon : le contraste entre le vieux monde anglais et la modernité américaine est rendu par une parodie de roman gothique, et le pauvre fantôme de sir Simon Canterville se trouve contraint d'utiliser le miraculeux « lubrifiant Soleil Levant » de fabrication américaine pour huiler ses chaînes qui grincent¹⁸. Ce comportement perdure jusqu'à maintenant : quand, dans les premiers jours de décembre 2009, une jeune Américaine a été condamnée pour le meurtre en Italie d'une amie, une campagne a été déclenchée aux États-Unis contre cette sentence prononcée par le tribunal de Pérouse, accusé d'avoir agi sous l'influence de « superstitions moyenâgeuses¹⁹ ». On ne pouvait pas s'attendre à autre chose, s'est-on dit, de la part d'une petite ville arriérée de l'Italie profonde et même de l'Italie entière, puisque, comme on a pu le lire un certain temps sur Wikipédia : *Les lois italiennes descendent directement de l'Inquisition*²⁰. À la place du procès judiciaire, fondé sur l'audition des preuves et des témoignages, réjouissez-vous, bonnes gens, voici venu le temps du procès médiatique fondé sur la très ancienne

16. Voir en général B. Rosenthal, P. E. Szarmach (éd.), *Medievalism in American Culture*, Binghamton (NY), Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1989 ; Bordone, *Lo specchio di Shalott...*, op. cit., p. 199-210 ; M. Sanfilippo, *Il medioevo secondo Walt Disney. Come l'America ha reinventato l'Età di Mezzo*, Rome, Castelvecchi, 1993 ; *Medievalism in North America*, numéro monographique des *Studies in Medievalism*, 6, 1994 ; A. Lupack, B. Tapa Lupack, *King Arthur in America*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001. Dans les colloques internationaux d'études médiévales à Kalamazoo (Michigan) le thème du médiévalisme en Amérique du Nord a souvent été traité.

17. M. Twain, *Un Yankee à la cour du roi Arthur*, Dinan, Terre de Brume, 1994 [éd. orig. *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court*, New York, Charles L. Webster & Company, 1889].

18. O. Wilde, *Le fantôme de Canterville et autres contes*, trad. de J. Castier, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche Jeunesse, 1979 [éd. orig. « *The Canterville Ghost* », *The Court and Society Review*, III, 1887, p. 183-186, 207-211, nouv. éd., Londres, The Electric Book Company, 2001].

19. B. Severgnini, « Amanda e il tifo sbagliato dell'America », *Corriere della Sera*, 4 décembre 2009, p. 1, 24-25 (http://archiviostorico.corriere.it/2009/dicembre/08/Amanda_tifo_sbagliato_dell_America_co_8_091208009.shtml, consulté le 21-06-2011/2-07-2014).

20. « Murder of Meredith Kercher » (wikipedia.org/wiki/Murder_of_Meredith_Kercher), consulté le 15-12-2009 ; le site, considéré explicitement comme « non neutre », ne contenait déjà plus la phrase. Lors d'un nouveau contrôle le 21 juin 2011, le site était protégé et non modifiable. Le lien entre le procès d'Amanda Knox et l'Inquisition peut d'ailleurs être retrouvé sur de nombreux sites. Amanda Knox a été acquittée en appel en septembre 2011, puis à nouveau condamnée en cassation en janvier 2014. Le lien était toujours actif en juillet 2014.

idée préconçue que « ce qui est beau est forcément bon ». Sauf que l'on peut se demander en fin de compte de quel côté il faut chercher le « Moyen Âge »...

Si l'on retourne en arrière de quelques années, l'accusation de vivre au Moyen Âge ne pouvait pas fonctionner pleinement à l'égard de l'Union soviétique et de ses alliés. Ennemis sans aucun doute, ogres mangeurs d'enfants ; et même, avec l'intention de rappeler leur cruauté et leur inefficacité proprement asiatiques, les membres du Parti ou du Politburo pouvaient être qualifiés de satrapes. Mais les deux superpuissances en lutte pour la conquête de l'espace et pour le contrôle de la planète se reconnaissaient mutuellement le fait d'être « modernes », même si les deux modèles de développement divergeaient à la racine. Autre chose, au contraire, est le rapport avec l'islam. Déjà, au début des années 1980, Oriana Fallaci, envoyée comme reporter en Afghanistan à l'époque où les talibans étaient encore considérés comme les héroïques adversaires de l'Armée rouge (et les Irakiens, défenseurs de l'Occident contre le lion iranien), se déchaînait contre la *Realpolitik* occidentale en affirmant à propos des miliciens afghans : « [...] Chaque fois qu'ils s'adressaient à Dieu pour tirer au mortier, j'avais un frisson d'horreur. Il me semblait vivre encore au Moyen Âge²¹. »

Après le 11 septembre 2001, la conviction de se trouver désormais face à un choc de civilisation – c'est-à-dire à un choc entre modernité et Moyen Âge – est devenue monnaie courante pour de nombreuses années. L'Amérique a perdu son invulnérabilité : New York en 2001 était comme Rome en 410, en proie aux hordes d'Alaric. Le 14 septembre 2001, le journaliste bien connu Thomas Friedman écrivait que l'islam était depuis des années déchiré par une guerre civile entre « modernistes » et « médiévalistes ». Entre les deux, les Américains auraient dû soutenir les *good guys*, qui certainement n'étaient pas les seconds²².

Selon l'historien médiéviste Bruce Holsinger, après le 11 septembre le médiévalisme est devenu en Amérique un paradigme journalistique et politique pour comprendre les cinq premières années de la « guerre au terrorisme ». Tous les principaux hommes politiques du gouvernement, de George W. Bush à Donald Rumsfeld, ont employé à cette période la métaphore médiévale dans leurs discours sur le terrorisme international d'origine islamique

21. O. Fallaci, *La rage et l'orgueil*, Plon, Paris, 2002, p. 93 [éd. orig. *La rabbia e l'orgoglio*, Milan, Rizzoli, 2001]. L'idée identique que l'Afghanistan était plongé dans le Moyen Âge le plus sombre, d'où la justification de l'intervention soviétique, était par ailleurs partagée par la gauche militante : voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 201.

22. Th. L. Friedman, « Foreign Affairs: Smoking or Non-Smoking? », *The New York Times*, 14 septembre 2001 (www.racematters.org/friedmansmokingornonsmoking.htm, consulté le 5-02-2010/2-07-2014).

fondamentaliste. Ils l'ont fait aussi bien en parlant d'eux-mêmes comme de « nouveaux croisés » (en attribuant donc aussi au Moyen Âge une valeur positive : nous en reparlerons sous peu) qu'en assignant aux terroristes et aux dirigeants des pays terroristes le brevet de *medievalists*, c'est-à-dire d'hommes du Moyen Âge. Cependant, en bon anglais, le mot *medievalist* ne désigne pas un homme vivant au Moyen Âge mais un spécialiste de l'étude du Moyen Âge : d'où le trouble de l'historien Holsinger, qui se voyait comparé, au moins par les termes utilisés, à Oussama ben Laden, à Saddam Hussein et à Al-Zarquawi, ce qui l'a poussé à rédiger un petit livre incisif²³.

La chaîne des analogies est simple et facile à reconstruire : le Moyen Âge est barbare, rustre, arriéré, violent, fanatique et antimoderne, par conséquent antiaméricain, puisque l'Amérique représente, traditionnellement, le futur. Les terroristes islamiques sont également barbares, non civilisés, arriérés, fanatiques et antimodernes et, de plus, antiaméricains : ce sont donc des hommes du Moyen Âge. C'est ainsi que s'est affirmée, dans les jours hallucinants qui ont suivi le 11 septembre 2001, l'équivalence entre Moyen Âge et terrorisme islamique²⁴.

Bruce Holsinger a poussé son analyse jusqu'à examiner les liens entre la vision des néoconservateurs américains et la théorie du *New Medievalism*. Les terroristes sont des hommes médiévaux surtout parce qu'ils sont tribaux, sous-développés et fanatiques. Ils agissent d'une manière tactiquement médiévale, c'est-à-dire astucieuse, en s'adaptant à chaque situation, en conduisant une guerre asymétrique, mobile, malignement intelligente, qui combine des sensibilités médiévales, c'est-à-dire mal dégrossies, avec une technologie moderne, qui utilise des « bombes sales », qui veut provoquer une pandémie avec l'anthrax, tout à fait comme les semeurs de peste et exactement comme cela arrive dans les films catastrophe. Ils nient l'État, faisant en revanche partie de ces organisations internationales criminelles qui sont en train d'imposer un scénario néomédiéval et qui démolissent l'ordre constitué. Et même certains États, dans lesquels le fondamentalisme islamique se comporte en maître, sont des « États terroristes ». Il en découle l'assertion que, pour combattre efficacement et gagner la « guerre contre le terrorisme », il est nécessaire que l'Amérique abandonne la voie du droit international et adopte

23. Br. Holsinger, *Neomedievalism, Neoconservatism, and the War on Terror*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2007.

24. Pour les références dans la presse française de 1998 à 2001, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 320-322. Même équivalence, mais avec une interprétation différente, dans F. Cardini, G. Lerner, *Martiri e assassini. Il nostro medioevo contemporaneo*, Milan, Rizzoli, 2002. Voir aussi la recension de B. Placido, « I martiri tecnologici dell'Islam ci stanno trascinando dentro a un nuovo medioevo contemporaneo », *la Repubblica*, 27 juin 2002, p. 32.

une nouvelle doctrine pour sa propre sécurité ; qu'elle s'approprie à son tour une stratégie astucieuse, en reprenant l'avantage, en acceptant le défi sur un nouveau champ de bataille. Au Moyen Âge, il faut répondre par le Moyen Âge, c'est-à-dire par le non-État.

Par conséquent, le néomédiévalisme, en tant qu'il est *deregulation*, justifie les comportements jusqu'alors illégitimes. Pour ces raisons, un taliban, un membre d'Al-Qaïda et même un simple soldat capturé doivent être assujettis à un droit particulier que les États-Unis peuvent fixer eux-mêmes, comme s'ils devaient réglementer une question interne à la nation américaine. Puisqu'il est un homme du Moyen Âge, donc un homme qui, pour le *New Medievalism*, vit « sans État », le terroriste ne peut être considéré comme citoyen d'un État souverain (comme pourtant continue théoriquement à l'affirmer l'article 15 de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948) ; on ne doit ni lui reconnaître la qualité de militaire et d'ennemi combattant ni lui accorder les garanties de la convention de Genève, même s'il a été capturé en uniforme, par exemple en Irak ou en Afghanistan. Si l'on déclare la faillite de l'État afghan, il en découle que les talibans ne sont pas des soldats, mais des bandes armées et des terroristes internationaux contrôlés par des seigneurs féodaux. Et voilà que le *New Medievalism*, appliqué à la « guerre contre le terrorisme », permet aux États-Unis de s'approvisionner en présupposés idéologiques et juridiques qui conduisent, pour donner seulement deux exemples emblématiques, à la définition de la « guerre préventive » et à la prison de Guantanamo, qui ne reçoit pas des prisonniers de guerre, mais des criminels. En somme, selon Holsinger, on change la « nature ontologique de l'ennemi²⁵ ». Pour avoir d'autres exemples du même genre, il n'est cependant pas nécessaire de revenir au Moyen Âge, puisque ce type de traitement reflète celui qui était infligé aux « bandits », c'est-à-dire aux résistants, par les armées d'occupation : cela évoque beaucoup plus la Seconde Guerre mondiale que la troisième croisade.

La métaphore médiévale est bien loin de constituer l'apanage du seul Occident. Certes, le vocable employé n'est pas exactement « Moyen Âge », puisque la culture islamique (comme du reste les autres cultures non complètement occidentalisées) n'utilise pas cette périodisation. Cependant, les références à des événements marquants, que nous datons du Moyen Âge et qui ont vu s'affronter l'islam et la chrétienté, sont innombrables.

25. Holsinger, *Neomedievalism...*, op. cit., p. 72. Pour une autre comparaison intéressante entre le terrorisme et le concept de « pirate », paradigme contemporain de l'adversaire universel, voir D. Heller-Roazen, *The Enemy of All: Piracy and the Law of Nations*, New York, Zone Books, 2009.

Une connexion importante avec le Moyen Âge nous ramène immédiatement aux talibans et à Al-Qaïda. Les déclarations des membres de l'administration républicaine des États-Unis d'Amérique concernant l'antimodernisme et par conséquent le médiévalisme des terroristes et des fondamentalistes islamistes ne naissent pas d'analyses exclusivement comparatives, mais de faits et d'affirmations qui proviennent précisément de ces milieux. Les talibans et les membres d'Al-Qaïda jugent réellement que la modernité est quelque chose d'impur, ils sont véritablement antidémocrates et anti-Occident, et luttent pour un « retour » au glorieux VII^e siècle des conquêtes arabes. L'analyse américaine, par conséquent, se saisit d'un aspect authentique et prouvé de la vision talibane du monde²⁶.

Mais, à partir de là, le pas qui consiste à considérer l'ensemble de l'islam comme médiéval, et donc anti-occidental voire suspect de terrorisme, est vite franchi. Le 26 septembre 2001, le président du Conseil italien Silvio Berlusconi affirmait que la civilisation occidentale était supérieure à la civilisation islamique et que l'islam avait mille quatre cents ans de retard²⁷. Nonobstant les protestations, cette façon de penser les rapports de l'Occident avec l'islam s'est diffusée un peu partout. Le risque est celui de créer une spirale sans fin, une spirale dont nous sommes tous témoins. Nombreux sont ceux qui se rappellent les effets de la publication par le principal quotidien danois, le *Jyllands-Posten*, de quelques dessins satiriques représentant Mahomet, le 30 septembre 2005. Onze pays islamiques ont protesté officiellement auprès du Danemark ; certains ambassadeurs ont été rappelés, quelques ambassades occidentales attaquées, et l'ambassade danoise de Beyrouth incendiée ; les produits danois ont été boycottés et un prêtre italien tué en Turquie. Ces dessins ont été republiés par de nombreux journaux occidentaux qui revendiquaient la liberté de la presse ; l'un d'eux a même été entrevu à la télévision, imprimé sur le tee-shirt porté sous sa chemise par le ministre italien Roberto Calderoli. Après une attaque du consulat italien à Bengazi en Libye, qui a fait plusieurs morts, le ministre a démissionné²⁸. Les attentats parisiens de janvier 2015 s'inscrivent à leur manière, sinistre, dans cette plongée dans la violence.

En définitive, les réponses politiques qui naissent des analyses néomédiévalistes des néoconservateurs américains courent le risque de confondre

26. L. Wright, *The Looming Tower. Al Qaeda's Road to 9/11*, Londres, Penguin, 2007, p. 233 et suiv. Voir la proclamation du « califat de l'État islamique d'Irak et du Levant » (juin 2014).

27. Voir S. Folli, « Tra orgoglio culturale ed equivoco politico », *Corriere della Sera*, 27 septembre 2009, p. 9 (http://archiviostorico.corriere.it/2008/giugno/09/Stato_consenso_piu_forte_dei_co_9_080609037.shtml, consulté le 2-02-2010/7-07-2014).

28. Sur l'événement, voir Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 231 et suiv.

tout bonnement l'islam avec le fondamentalisme et d'amener les musulmans – tous les musulmans – à se considérer comme des anti-Occidentaux par naissance. Ces analyses ne doivent pas conduire à accepter par force le champ de bataille comme il est proposé par un adversaire qui reste le seul terrorisme : bien qu'il soit vrai que les terroristes islamiques se battent pour quelque chose qui ressemble à un retour à ce que nous appelons le Moyen Âge, cela ne signifie pas qu'il soit nécessaire de nous « médiévaliser » à notre tour pour leur faire obstacle. C'est pourtant ce qui est arrivé, puisqu'on a non seulement modifié la nature ontologique de l'ennemi, mais on a tenté en outre de changer également celle de l'ami, en utilisant la métaphore médiévale comme une réalité et en considérant les « défenseurs de l'Occident » comme de nouveaux croisés. En fait, outre la référence au VII^e siècle, ce sont aussi et surtout les croisades qui ont fait leur retour aujourd'hui pour représenter, de part et d'autre, le terrain miné de la confrontation. Puisque l'islam s'est défendu contre les croisades, l'actualisation de ces événements lointains (qui est un leitmotiv présent pendant tout le XX^e siècle) conduit à voir les Américains, les Israéliens et les Occidentaux en général comme les continuateurs naturels des auteurs des invasions qui commencèrent à la fin du XI^e siècle et furent arrêtées à la bataille de Hattin (4 juillet 1187), sauf à ressusciter avec le colonialisme²⁹. Les vainqueurs des croisades, ce sont les Arabes, et ils s'en souviennent.

Comme l'écrivait Amin Maalouf en 1983 : « Israël est assimilé dans l'acception populaire comme dans certains discours officiels à un nouvel État croisé » et « le monde arabe ne peut pas se résoudre à considérer les croisades comme un simple épisode d'un passé révolu³⁰ ». Déjà en 1956, on estimait en Égypte l'expédition de Suez à l'aune de la troisième croisade, qui avait été principalement anglo-française. Et, le 13 mai 1981 : « Le turc Mehmet Ali Ağca [tira] sur le pape après avoir expliqué dans une lettre : “J'ai décidé de tuer Jean-Paul II, chef suprême des croisés”³¹. » Dans les années 1990, on a assisté à une *escalation*, due à l'élargissement du conflit. Les Américains sont les artisans des nouvelles *crusades for oil*, comme le proclame le titre d'un livre récent³². Et, alors que je cherchais des informations sur le Web, un dessin qui

29. B. Lewis, *From Babel to Dragonmans*, Oxford, University Press, 2004 ; A. Maalouf, *Les croisades vues par les Arabes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1983, p. 283 : « Des trois divisions de l'armée palestinienne, une porte encore le nom de Hittin (Hattin). »

30. *Ibid.*, p. 284.

31. *Ibid.* Par ailleurs, Ali Ağca, à peine sorti de prison en janvier 2010, a déclaré être Jésus-Christ et a annoncé l'imminente fin du monde. Voir par ex. « Ali Ağca torna libero: “Io sono Gesù” », *La Stampa.it*, 18 janvier 2010 (www.lastampa.it/redazione/cmsSezioni/esteri/20100118rticoli/51353girata, consulté le 4-02-2010/2-07-2014).

32. A. Y. Zalloum, *Oil Crusades: America through Arab Eyes*, Londres/Ann Arbor (Mi), Pluto Press, 2007.

est reproduit sur de nombreux sites m'a frappé : il représente George Bush costumé en chevalier médiéval, agenouillé, donnant sa bénédiction d'une main et s'appuyant de l'autre sur un bouclier sur lequel est représentée la pompe d'extraction d'un puits de pétrole³³.

Dans ses divers messages de 2001 et 2002, Oussama Ben Laden a évoqué à propos de l'OTAN le regroupement de royaumes qui lança la troisième croisade (1189-1192), il a comparé Bush à Richard Cœur de Lion et ses alliés à Frédéric I^{er} Barberousse et Saint Louis³⁴. L'Amérique, naturellement, est l'Empire du mal : une épithète déjà forgée par Ronald Reagan pour l'Union soviétique. En novembre 2006 encore, à l'occasion du voyage de Benoît XVI en Turquie, l'organisation d'Al-Qaïda en Irak accusait le pape de « préparer une croisade contre les pays islamiques³⁵ ». Le même rapprochement entre Occidentaux et croisés n'a pas manqué de refaire surface en mars 2011, en Libye, durant la révolution qui s'est vue soutenue militairement par l'OTAN. Non seulement Kadhafi a affirmé se moquer des missiles lancés dans cette « croisade contre l'islam », mais Poutine également a déclaré que la résolution 1973 du Conseil de sécurité de l'ONU du 17 mars 2011, qui autorise la communauté internationale à utiliser tous les moyens nécessaires pour protéger la population civile et imposer le « cessez-le-feu », plus qu'un acte de droit international « rappelait un appel médiéval à la croisade » et par conséquent justifiait le réarmement russe³⁶.

La figure de Saladin est celle autour de laquelle, durant tout le xx^e siècle, s'est majoritairement développé le mythe de la résistance héroïque et de la victoire finale sur l'« Occident croisé³⁷ ». Unificateur de l'islam du Tigre à la Cyrénaïque et du Yémen à la Syrie du Nord, libérateur de Jérusalem en 1187,

33. Par ex., dès qu'on trouve sur Google les termes « Bush », « Crusade », « Oil » (<http://saquito.net/?p=44>, consulté le 4-02-2010/semble inactif au 20-10-2014).

34. Voir O. Guido, « Osama è ancora vivo: ecco il suo nuovo video », *Corriere della Sera*, 20 mai 2002, p. 6 (http://archiviostorico.corriere.it/2002/Osama_ancora_vivo_ecco_suo_co_o_0205208769.shtml, consulté le 4-02-2010/2-07-2014). En revanche, dès le début des opérations militaires, Tony Blair, le Premier ministre britannique, a été surnommé par *Le Monde* « Tony Cœur de Lion » : voir, à ce propos, Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 321.

35. « Turchia, Benedetto XVI è arrivato a Istanbul. Al Qaeda: "Sta preparando la crociata" » [« Turquie, Benoît XVI est arrivé à Istanbul. Al Qaïda : "Il est en train de préparer la croisade" »] (www.rainews24.rai.it/it/news.php?newsid=65653, consulté le 18-01-2010/2-07-2014). Voir G. Miccoli, *In difesa della fede. La Chiesa di Giovanni Paolo II e Benedetto XVI*, Milan, Rusconi, 2007, p. 318.

36. Voir par ex. « Medvedev contro Putin: "Astensione scelta giusta, non si tratta di una crociata" » [« L'abstention est un juste choix, il ne s'agit pas d'une croisade »], *Il Messaggero*, 22 mars 2011, p. 2.

37. A.-M. Eddé, *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008, p. 9-10, et le chap. VI, par. 28 : « Le mythe du héros arabe », p. 570-582.

Saladin est devenu l'icône par excellence de l'unité de l'islam victorieux. Aussi bien le président égyptien Gamal Abdel Nasser que le président irakien Saddam Hussein (qui se déclarait successeur du sultan en emphasiant leur commun lieu de naissance : Tikrit) se sont identifiés à cette figure suspendue entre mythe et réalité, en se présentant comme les nouveaux chefs charismatiques capables de gagner la guerre. Et, récemment, c'est jusqu'au Premier ministre puis président turc Erdoğan qui a été accueilli dans sa patrie comme le « nouveau Saladin³⁸ ».

Leur insuffisante compréhension des sociétés non confessionnelles et le refus du concept de laïcité de l'État permettent aux fondamentalistes de penser de manière encore plus solide le lien entre l'actualité et les croisades médiévales, en tant qu'opposées et opposables encore aujourd'hui au jihad entendu comme guerre sainte : on serait donc en présence d'une « guerre de religion » qui vaudrait pour les deux parties³⁹. Le parallèle entre jihad et croisades, qui correspond à un parallélisme supposé entre deux sociétés tout compte fait similaires en ce que toutes deux prennent appui sur la religion, est un message facile à diffuser parce qu'il est élémentaire ; toutefois, il n'a pas de sens historique. Le parallèle ne résiste pas, d'abord parce que les croisades sont des faits datés survenus à une époque bien précise, alors que le jihad est une prescription coranique : les unes sont passées, l'autre est actuel. En outre, jihad est un terme qui ne saurait être réduit à un synonyme de « guerre sainte », parce qu'il signifie « conflit » et possède un spectre d'acceptions beaucoup plus large⁴⁰. Ce que les historiens (même catholiques) jugent privé de sens s'appuie cependant sur le fait que certains mouvements chrétiens traditionalistes et cette même administration américaine dirigée par Bush – toujours elle – ont parlé de ce conflit comme d'une nouvelle croisade, en attribuant à ce terme une valeur réellement religieuse et positive. Le mot « croisade »,

38. R. de Mattei, préf. à A. Del Valle, *Perché la Turchia non può entrare in Europa*, Milan, Guerini e Associati, 2009.

39. Fallaci, *La rage et l'orgueil*, op. cit., p. 27 : « Vous ne comprenez pas, vous ne voulez pas comprendre qu'une croisade à l'envers est en marche. Une guerre de religion qu'ils appellent jihad, guerre sainte », p. 90-91 : « Vous ne comprenez pas ou vous ne voulez pas comprendre que nous avons à faire avec une croisade à l'envers », voir aussi p. 106.

40. Huntington, *Le choc des civilisations*, op. cit., soutient que les religions représentent la principale caractéristique identitaire des civilisations, ce qui fait que le choc entre ces dernières se présente vraiment comme une guerre de religion. Voir cependant Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 154-162 ; M. Meschini, *Il jihad e la crociata: guerre sante asimmetriche*, Milan, Ares, 2007. Dur jugement de F. Cardini, « Franco Cardini e il falso scontro di civiltà », 3 mai, sur YouTube (www.youtube.com/watch?v=fZGZMb6iilk, consulté le 17-10-2009, semble inactif au 8-07-2014 ; <http://www.youtube.com/watch?v=oePWGnnlRzI>, consulté le 8-07-2014) : « Le choc des civilisations est un bobard idéologique travesti en étude sociologique. »

en fait, condense en lui-même la totalité de notre discours : comme l'idée de Moyen Âge, il a vraiment un double visage. On a même écrit et glosé sur une « dixième croisade », en plaçant dans une séquence logique et temporelle la mission de guerre contemporaine et les neuf croisades médiévales⁴¹.

En Italie, la réaction à l'islam est en train de devenir, ces dernières années, particulièrement forte et, naturellement, se place souvent sous le signe du médiévalisme actualisé. J'ai, par exemple, lu un livre d'histoire dans lequel est écrit :

Je crois que nous devons être reconnaissants à ceux qui ont fait les croisades pour deux motifs : – avant tout parce que, à tant de siècles de distance, ils témoignent qu'on peut vivre et mourir pour la foi ; – en second lieu, parce qu'à travers leur sacrifice notre liberté d'aujourd'hui a été d'une façon ou d'une autre efficacement sauvegardée⁴².

Si en 1967 Paul VI avait restitué aux Turcs les étendards des galères vaincues à Lépante, *a contrario* voilà qu'apparaissent, en Italie, des partis politiques comme la *Lega Nord* (« Ligue du Nord », depuis 1989) et *Forza Nuova* (depuis 1997), qui font de l'intégrisme catholique orienté contre l'islam un de leurs étendards⁴³. Le symbole de *Forza Nuova* est représenté par deux marteaux en marche (les mêmes qui apparaissent dans le film *Pink Floyd The Wall*). Ses adhérents se veulent les « nouveaux chevaliers d'un Moyen Âge postmoderne, croisés en première ligne pour défendre l'Europe blanche⁴⁴ ». Et voilà que naissent des revues comme *Lépante* et *Racines chrétiennes*, et des cercles politiques comme *Militia Christi*, qui, dirigé par Roberto de Mattei, vice-président du Conseil national pour les Recherches de 2003 à 2011, se définit comme un « mouvement politique catholique » et possède une section pour les jeunes,

41. Voir « Tenth Crusade », Wikipédia (http://en.wikipedia.org/wiki/Tenth_Crusade, consulté le 9-08-2011/2-07-2014). À la date de la dernière consultation du site, l'entrée était présente seulement en anglais, en japonais et, significativement, en arabe. Il faut d'ailleurs remarquer que la neuvième croisade (1271-1272) est généralement considérée comme faisant partie de la huitième (1270).

42. L. Negri, *False accuse alla Chiesa. Quando la verità smaschera i pregiudizi*, Casale Monferrato, Piemme, 1997, p. 127. Voir Eco, *À reculons comme une écrevisse*, *op. cit.*, p. 29-34, et chap. IV, p. 270-313, « Le retour aux croisades ».

43. Sur le drapeau de la Ligue du Nord, la croix blanche sur fond rouge (originellement le drapeau de la ville de Milan), voir le commentaire d'E. Voltmer, *Il carroccio*, Turin, Einaudi, 1994, p. 28 : « À travers lui est très bien exprimé l'esprit de croisade qui anime ce mouvement de protestation et de renouveau. »

44. C. Cernigoï, « Nuova destra, radici vecchie », *terrelibere.org*, 21 mars 2005 (<http://old.terrelibere.org/doc/nuova-destra-radici-vecchie>, consulté le 4-02-2010/8-07-2014).

intitulée Saint Louis IX⁴⁵. Le 8 août 2008, l'eurodéputé de la Ligue du Nord Mario Borghezio a prononcé, dans l'église de la Commanderie de Gênes, aujourd'hui siège des Chevaliers de Malte – que la commune voulait transformer en un centre interreligieux – un serment solennel de chevalier croisé :

Nous chevaliers combattants jurons de défendre toujours et par tous les moyens nécessaires la Commanderie de Prè pour défendre la chrétienté de la profanation de l'islam. Je le jure⁴⁶.

Donc, croisés contre combattants pour la foi et chrétienté contre islam. En raisonnant de cette façon, on a amorcé un mécanisme interprétatif qui, même s'il est fondé sur des présupposés actualisants du Moyen Âge historique, ne conduit pas à une confrontation entre une « vision médiévale », celle du fondamentaliste islamique, fondée sur l'anarchie, et une vision « moderne », celle occidentale, fondée sur l'État de droit, mais bien à une opposition entre deux visions qui, pour recourir à contrecœur à l'usage de la métaphore, deviennent toutes les deux « médiévales ». De fait, celles-ci justifient et emploient des moyens d'affrontement illégitimes et estiment que la confrontation est un authentique « choc de civilisation » fondé – d'un côté comme de l'autre – sur des bases religieuses. Comme si ce qui distingue vraiment aujourd'hui l'Occident des terroristes et des pays islamiques fondamentalistes (et qui permet aussi la publication d'un livre comme celui que vous êtes en train de lire) était une foi différente dans une théocratie politique analogue, alors que, au contraire, c'est la possibilité et la capacité d'affirmer que société, État et religion ne sont pas des principes superposés, comme ils l'ont justement été au Moyen Âge. Il est vrai que le Moyen Âge est terminé depuis longtemps, tandis que le médiévalisme triomphe.

Qu'on ne croie pas non plus qu'utiliser la croisade comme l'éternel symbole de la défense de l'Occident face à l'islam mette tout le monde d'accord. Saint Louis, le roi croisé qui dans l'immédiat après-guerre était encore considéré en France comme un des « fondateurs providentiels de l'Empire colonial », n'est plus aujourd'hui, en dehors des cercles catholiques traditionalistes, un symbole politique⁴⁷. Saladin, qui déjà dans le Moyen Âge occidental représentait l'idéal du chevalier magnanime (Dante le place dans les limbes, alors qu'il met Mahomet en enfer), est aujourd'hui probablement, comme l'écrit Anne-Marie

45. Voir www.militiachristi.it/, consulté le 4-02-2010/2-07-2014.

46. A. Costante, « Rassegna Stampa sul comizio anti islamico dell'eurodeputato della Lega Nord Borghezio » (www.ildialogo.org/islam/BorghezioAGenova10082008.pdf, consulté le 8-01-2010/2-07-2010).

47. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 91 et suiv.

Eddé, le « seul souverain musulman de l'histoire auquel les studios de Hollywood puissent imaginer de donner un rôle de héros⁴⁸ ». Effectivement, en 2005, est sorti un film sur les croisades, *Kingdom of Heaven*, un film aux évidentes références actualisantes, mais placé sous le signe d'un mutuel respect, de la tolérance et de l'aspiration commune à la paix : Saladin, avec sa sagesse et sa noblesse, en est peut-être le personnage le plus mémorable⁴⁹.

À partir de Voltaire et surtout après la publication de *L'encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, la culture progressiste n'accepte plus, de façon générale, de porter un jugement positif sur les croisades ; et parfois avec des simplifications analogues mais en sens contraire à celles dont il s'est agi jusque-là, il lui arrive même de les juger comme des épisodes de barbarie et de violence avec lesquels a été imposée la *Western civilization*⁵⁰. Par ailleurs, l'utilisation de l'idée de croisade à des fins instrumentales et anti-islamiques a rencontré des adversaires sur plusieurs fronts, également dans les milieux conservateurs ou qui peuvent au moins être définis comme de droite. Il y a en effet des historiens catholiques et conservateurs qui décrivent les croisades comme le temps et le lieu d'une rencontre fertile entre les cultures⁵¹. C'est ainsi que le désormais célèbre prénom « Oussama » a également été porté par un émir arabe du XII^e siècle qui a entretenu des rapports d'amitié avec les templiers⁵². Un courant de pensée interne à ce qu'on appelle le « postfascisme » est ouvertement islamophile : non seulement, comme on peut l'imaginer, parce qu'il est anti-israélien, mais aussi parce que, suivant la veine interprétative de Frédéric Nietzsche, René Guénon et Julius Evola, il retrouve dans l'islam ces valeurs

48. Eddé, Saladin, *op. cit.*, p. 10.

49. V. Attolini, « Le Crociate di Ridley Scott », *Quaderni medievali*, 30, 2005, p. 141-152 ; Eddé, Saladin *op. cit.*, p. 565 ; S. Kudsieh, « Neo-Medieval Adaptations of the Myth of Saladin: The Case of Sir Walter Scott's "Talisman" (1825) and Ridley Scott's "Kingdom of Heaven" (2005) », communication présentée au colloque « Medievalism », 22nd International Conference at Western Ontario, Londres (Ontario, Canada), 4-6 octobre 2007. Sur le cinéma et les croisades, voir N. Haydock, E. L. Ridsen (éd.), *Hollywood in the Holy Land. Essays on Film Depictions of the Crusades and Christian-Muslim Clashes*, Jefferson (Nc), McFarland, 2009.

50. F. Cardini, « Le Crociate fra Illuminismo ed età napoleonica », dans E. Menestò (éd.), *Le Tenebre e i Lumi. Il medioevo tra Illuminismo e Rivoluzione*, Atti del convegno di studio svoltosi in occasione della terza edizione del Premio internazionale Ascoli Piceno, 9-11 juin 1989, Ascoli Piceno, Amministrazione comunale, 1990, ici p. 54-55, 67-78. Voir à présent par ex. K. Armstrong, *Holy War. The Crusades and their Impact on Today's World*, New York, Anchor Books, 2001.

51. F. Cardini, *Studi sulla storia e sull'idea di crociata*, Rome, Jouvence, 1993 ; id., *L'invenzione del nemico*, Palerme, Sellerio, 2006.

52. F. Gabrieli, « Le crociate viste dall'Islam », dans Branca (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini...*, *op. cit.*, p. 183-198, ici p. 196 et suiv.

traditionnelles communes (et non chrétiennes) qui seraient en train de se perdre en Europe⁵³. Son symbole pourrait être Frédéric II Hohenstaufen, qui pendant sa croisade négocia la paix au lieu de combattre et qui « poursuit le rêve politique et ésotérique de la rencontre – et peut-être de la fusion – entre Occident chrétien et civilisation musulmane⁵⁴ ». Rien de plus éloigné, donc, de la Ligue du Nord, qui non seulement déteste les musulmans, mais déteste aussi Frédéric II, en sa qualité d'ennemi acharné de la Ligue lombarde au XIII^e siècle⁵⁵.

Plus complexe et controversé est le discours relatif à la position prise par l'Église romaine à l'égard des croisades et de leur actualisation. Avant de l'examiner, il est opportun de garder à l'esprit que, dans l'usage massif de la métaphore médiévale auquel nous assistons aujourd'hui, les derniers souverains pontifes eux-mêmes sont souvent considérés comme « néomédiévaux ». Nous lisons par exemple dans un blog :

Il faut le dire clairement, le néomédiévalisme commence surtout à partir du pontificat d'un grand pape médiéval : Jean-Paul II⁵⁶.

Nous retrouvons des jugements similaires exprimés également par d'illustres savants qui entretiennent une grande familiarité avec le Moyen Âge : en 1985, Umberto Eco a évoqué à propos du pape Wojtyła une *heroic fantasy* médiatique⁵⁷, tandis que, en 1982, Jacques Le Goff parlait avec une finesse ambiguë du succès du Moyen Âge (le Moyen Âge est intrinsèquement ambigu), en le retrouvant dans le pontife :

Je crois qu'une expression particulièrement spectaculaire du succès du Moyen Âge et de son mythe s'incarne aujourd'hui dans le pape actuel. Ce pape qui, avec son comportement, avec ses idées, avec sa parole, est un homme du Moyen Âge, mais qui en même temps est l'homme des mass media, dont il se sert parfaitement. Pour moi, l'actuel pape Jean-Paul II, c'est le Moyen Âge plus la télévision.

53. L. Lanna, F. Rossi, *Fascisti immaginari: tutto quello che c'è da sapere sulla destra*, Florence, Vallecchi, 2003, p. 237-247 ; Eco, *À reculons comme une écrevisse*, op. cit., p. 283-284. Sur les croisades comme équivalent du jihad, les unes et l'autre guerres saintes (mais au Moyen Âge), et donc symbole positif d'une unité d'esprit traditionnelle, en dépit de leur opposition, voir J. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, 3^e éd., Rome, Edizioni Mediterranee, 2007 [éd. orig. Milan, U. Hoepli, 1934], p. 167 et suiv. [trad. franç. *Révolte contre le monde moderne*, Paris, Guy Trédaniel, 1991, nouv. éd. 2009]. Sur le Moyen Âge de la « Tradition » voir le chap. VII.

54. Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 247.

55. M. Brando, *Lo strano caso di Federico II di Svevia. Un mito medievale nella cultura di massa*, préf. de R. Licinio, postface de F. Cardini, Bari, Palomar, 2008.

56. A. Cavallo, « Il nuovo medioevo. Seconda parte: il Giubileo », 18 août 2000 (www.eurionome.it/medioevo2.html, consulté le 10-03-2010/2-07-2014).

57. Eco, « Dieci modi di sognare il medioevo », art. cité, p. 195.

C'est en définitive un symbole, le résumé, l'expression même des liens qui existent entre le monde actuel et le Moyen Âge⁵⁸.

Deux jours après la mort du pape (2 avril 2005), Francesco Alberoni a signé en première page du *Corriere della Sera* un article intitulé « Les armes du dernier prophète : foi, espérance, technologie », qu'il commençait par ces mots :

À mon avis, il y a eu trois très grands papes dans l'histoire : Grégoire VII, Innocent III et le pape Wojtyła⁵⁹.

Au Moyen Âge solaire des trois plus grands souverains pontifes a fait immédiatement écho un article de Primo Mastrantoni, président de l'Association des droits pour les usagers et consommateurs (Aduc) qui se terminait de façon polémique : « Jean-Paul II, un pape médiéval ? », inversant par conséquent le point de vue par la simple utilisation de l'« autre façon » de comprendre le Moyen Âge⁶⁰. Plus récemment (janvier 2009), le théologien allemand Hans Küng a interprété la tentative de Benoît XVI de réintégrer au sein de l'Église catholique quatre évêques lefebvristes – dont un niait l'holocauste – sur le même mode du retour au Moyen Âge ténébreux de l'Église obscurantiste⁶¹.

Les interprétations de l'Église et de ces deux papes comme médiévaux – dans un sens décidément négatif – contestent le retour en arrière vers la hiérarchisation, les formes de culte plus traditionnelles, la perte de rôle des laïcs, le refroidissement du dialogue avec les autres religions, en critiquant l'interprétation normalisante plutôt que novatrice du concile Vatican II faite par Jean-Paul II et le cardinal Ratzinger, devenu depuis le pape Benoît XVI. Une accusation de retour au Moyen Âge, donc, en tant que le pape fait œuvre de restauration : ce qui, si on regarde vers le XIX^e siècle, a un sens plus que métaphorique. Toutefois, il est bon de se remémorer qu'il s'agit de dénominations imposées de l'extérieur, qui ne correspondent pas à la façon dont

58. J. Le Goff, *Intervista sulla storia*, Rome/Bari, Laterza, 1982, p. 132 ; Cardini, « Medievisti “di professione” ... », art. cité, p. 33.

59. F. Alberoni, « Le armi dell'ultimo profeta: fede, speranza, tecnologia », *Corriere della Sera*, 4 avril 2005, p. 1 (http://archiviostorico.corriere.it/2005/aprile/04/armi_dell_ultimo_profeta_fede_co_g_050404246.shtml, consulté le 10-03-2010/6_07-2014).

60. P. Mastrantoni, « Giovanni Paolo II: un papa medievale? », 4 avril 2005, Aduc. Associazione per i diritti degli utenti e dei consumatori (www.aduc.it/comunicato/giovanni+paolo+ii+papa+medievale_8656.php, consulté le 10-03-2010/2-07-2014). Sur le jugement de « pontife des contradictions » qui a été émis sur les vingt-sept années de règne de Jean-Paul II, voir Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 10.

61. L. Annunziata, « Intervista ad Hans Küng », dans *In mezz'ora*, programme de Rai-tre, 8 février 2009 (www.tg3.rai.it/dl/RaiTV/programmi/media/ContentItem-62172e41-2f7e-4cd5-b50c-c7537f371847.html?pp=2, consulté le 2-02-2010/2-07-2014) ; « Küng, attacco a Benedetto XVI. “Riporta la Chiesa al medioevo” », la *Repubblica*, 15 octobre 2009, p. 27.

l'Église pense et utilise le Moyen Âge, mais qui fonctionnent bien parce qu'elles reposent sur une classification commode et éprouvée. Ce qu'on appelle aujourd'hui « Moyen Âge », ce n'est pas Grégoire VII, mais Pie XII et, en général, tout l'antimodernisme qui, de ce pape, remonte jusqu'à son prédécesseur Pie IX, béatifié en 2000⁶².

Mais retournons aux croisades. Il est bien connu que le Saint-Siège s'est opposé par tous les moyens diplomatiques à sa disposition à l'entrée en guerre contre l'Irak et s'est certainement bien gardé de regarder la mission conduite par les États-Unis comme une croisade, ce qui aurait justifié la prétention – *theocon* – de considérer également le conflit comme une guerre de religion, dans laquelle le nouvel Urbain II aurait été George W. Bush. De cette façon, Jean-Paul II a empêché que s'instaure une opposition axiomatique entre chrétienté-Occident et islam-Orient. Cette intention était si ferme que l'on peut également la retenir comme une des causes de la décision de ne plus faire usage du titre pontifical d'origine tardo-antique, de « patriarche d'Occident », usage qui aujourd'hui pourrait conduire à des interprétations impropres⁶³. De même, il est bien connu que le Saint-Siège et les hautes hiérarchies catholiques, bien qu'elles ne montrent pas toujours une pleine unité d'intentions, ont jusqu'alors freiné – mais pas arrêté – le zèle des catholiques traditionalistes, surtout en ce qui concerne la politique de l'immigration : par exemple, en protestant contre le « serment croisé » de l'europarlementaire Borghezio. Au début de décembre 2009, la Ligue du Nord s'est déchaînée contre le cardinal archevêque de Milan Dionigi Tettamanzi, le traitant d'imam à cause de ses ouvertures vers l'islam, tout en prétendant néanmoins donner une interprétation authentique de la tradition de l'Église catholique⁶⁴.

62. L'argument est repris *infra*, chap. x.

63. Voir Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, « Communiqué concernant la suppression du titre de "Patriarche d'Occident" », *Annuaire pontifical*, 2006 (www.vatican.va/.../rc_pc_chrstuni_doc_20060322_patriarca-occidente_f, consulté le 10-09-2014) : « Actuellement la signification du terme "Occident" renvoie à un contexte culturel qui ne se réfère pas seulement à l'Europe occidentale, mais s'étend des États-Unis d'Amérique à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, se différenciant ainsi des autres contextes culturels. Évidemment, une telle signification du terme "Occident" n'entend pas décrire un territoire ecclésiastique et ne peut être utilisée comme définition d'un territoire patriarcal. Si on veut donner au terme "Occident" une signification applicable au langage juridique ecclésial, il pourrait seulement être compris en référence à l'Église latine. Pour autant le titre de "patriarche d'Occident" décrirait la relation spéciale de l'Évêque de Rome à cette dernière, et pourrait exprimer la juridiction particulière de l'Évêque de Rome dans l'Église latine. Par conséquent, le titre de "Patriarche d'Occident", peu clair depuis l'origine, devenu obsolète au fur et à mesure de l'évolution de l'histoire, n'est pratiquement plus utilisable. Continuer à l'utiliser n'a donc plus de sens. »

64. « Onorevole Tettamanzi... », *La Padania*, 6 décembre 2009, p. 1 ; G. Reguzzoni, « Come un gregge senza pastore », *ibid.*, 8 décembre 2009. Une référence au Moyen Âge est toujours

On ne retrouve pas dans les discours du pape les croisades évoquées par l'administration Bush et amplement présentes dans le vocabulaire politique des intégristes catholiques. Cependant, la guerre sainte islamique a été mentionnée le 12 septembre 2006, au cours de la leçon magistrale sur le rapport entre foi et raison, prononcée par Benoît XVI à l'université de Ratisbonne. Le pape, en effet, a cité l'empereur byzantin Manuel II Paléologue, qui à la fin du XIV^e siècle, a dit à un savant perse :

Montre-moi donc ce que Mahomet a apporté de nouveau, et tu y trouveras seulement des choses méchantes et inhumaines, comme son commandement de répandre au moyen de l'épée la foi qu'il prêchait.

La citation du texte médiéval, un passage qui doit se comprendre dans le contexte d'une leçon universitaire compliquée, a suscité des protestations si violentes dans le monde musulman que le souverain pontife a tenu à confirmer au cours de l'Angélus qui a suivi, retransmis en direct par la chaîne Al Jazeera, qu'elle ne reflétait pas sa pensée, en exprimant ses regrets pour les réactions qu'il avait provoquées⁶⁵. S'en est suivie également une petite correction dans le passage du texte publié par rapport à celui qui avait été lu : une interjection ajoutée pour souligner que le raisonnement de l'empereur byzantin n'était pas partagé par le pontife romain⁶⁶. Toutefois, ce qui est dit est dit, surtout si l'on considère que le discours de Ratisbonne se poursuivait en déclarant le caractère non raisonnable d'une foi qui prétend s'affirmer par la violence : par conséquent, l'islam et le jihad, cités directement, et non le christianisme et la croisade, dont le pape n'a pas parlé. Dans ce cas, le silence à propos de la croisade nous empêche de mener à son terme le parallèle : le jugement sur le jihad est clair, celui sur la croisade n'est pas exprimé.

possible : voir G. Zizola, « Un ritorno al medioevo e alla lotta per le investiture », *la Repubblica*, 7 décembre 2009, p. 13 : « De la façon dont elle a été présentée, cette révolte du pouvoir civil contre une charge ecclésiastique fait régresser la science politique moderne à la querelle des investitures de l'an mille [n.d.t. : sic!] ».

65. « Discorso di Benedetto XVI all'Università di Ratisbona », texte intégral, 12 septembre 2006, *Radio Vaticana* (www.vaticanradio.net/iti/Articolo.asp?c=94879, consulté le 4-02-2010, ne semble pas actif au 7-07-2014 ; http://fr.radiovaticana.va/storico/2006/09/22/texte_int%C3%A9gral_du_discours_de_beno%C3%AEt_xvi_%C3%A0_ratisbonne/fr1-95586, en français, 7-07-2014). Voir les considérations de Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 256-265 ; Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 314 et suiv.

66. Le texte lu disait : « De façon étonnamment brusque, brusque au point de nous surprendre, [l'empereur] s'adressa à son interlocuteur en lui posant simplement la question centrale du rapport entre religion et violence en général. » L'expression rendue ici en italiques a été corrigée par « brusque au point d'être pour nous inacceptable ». On notera que l'inacceptabilité de la question posée par Manuel Paléologue ne relève pas du fond mais de la forme, c'est-à-dire du ton sur lequel elle a été posée.

Et c'est une occasion manquée, parce que dans une autre circonstance le pape a condamné péremptoirement les guerres « affrontées en invoquant de part et d'autre le nom de Dieu⁶⁷ ».

Jean-Paul II et Benoît XVI – n'en déplaise à ceux qui sont plus « papistes que le pape » – n'ont pas regardé les croisades avec bienveillance⁶⁸. Ceci n'autorise toutefois pas l'Église à se considérer comme fautive. Si erreur il y a eu, elle doit être imputée à la responsabilité des hommes – les croisés et les membres du clergé – qui se sont éloignés de l'esprit de l'Évangile. Les hommes et même les institutions ecclésiastiques peuvent s'être trompés, mais pas l'Église, qui est guidée par le Saint-Esprit et chemine vers le salut. La croisade peut être une page grise dans l'histoire de l'Église, mais en aucun cas elle ne représente l'Église, qui est le « corps mystique du Christ » et dont l'essence s'inscrit dans un dessein théologique et eschatologique, donc non historique⁶⁹. Cela revient à dire que les croisés, englués dans le rythme de l'histoire, ont eu tort, mais que l'Église est restée pure. Le *distinguo* est très net : le pape peut demander pardon pour les péchés commis par les fils de l'Église, mais n'attribue jamais leurs fautes à cette dernière⁷⁰.

67. « Incontro con i rappresentanti di alcune comunità musulmane. Discorso di Sua Santità Benedetto XVI, arcivescovo di Colonia », 20 août 2005 (www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2005/august/documents/hf_ben-xvi_spe_20050820_meeting-muslims_it.html, consulté le 4-02-2010/2-07-2014).

68. L. Accattoli, *Quando il papa chiede perdono: tutti i mea culpa di Giovanni Paolo II*, Milan, Mondadori, 1997 ; id., « La “purificazione della memoria” da Giovanni Paolo II a Benedetto XVI », conférence de Luigi Accattoli aux « Mercoledì della Cattolica », 6 juin 2007 (www.luigiaccattoli.it/blog/?page_id=430, consulté le 4-02-2010/2-07-2014). Le 14 mai 2001, Jean-Paul II demanda pardon pour le sac de Constantinople par les participants à la quatrième croisade (1202-1204). Accattoli reprend une affirmation de 2002 de celui qui était alors le cardinal Joseph Ratzinger : « En ce qui concerne les croisades, on peut citer une affirmation du cardinal Ratzinger figurant dans un texte sur saint François d'Assise, lequel songea d'abord à se croiser (c'était l'époque où se préparait justement la quatrième croisade du *mea culpa* de Woytila) mais par la suite, dit le cardinal, quand il eut connu vraiment le Christ, il comprit que les croisades n'étaient pas la juste voie pour défendre les droits des chrétiens en Terre sainte, mais qu'il fallait vraiment prendre à la lettre le message de l'imitation du crucifié. ».

69. Jean-Paul II, *Mémoire et identité : conversations au passage entre deux millénaires*, Paris, Larousse/Flammarion, 2005, p. 36-39, 91-95, 123-130, 183-187.

70. Fallaci, *La rage et l'orgueil*, op. cit., p. 89 : « Permettez-moi une question, votre Sainteté ? Vous avez demandé aux fils d'Allah de vous pardonner les Croisades lancées par vos prédécesseurs pour récupérer le Saint-Sépulcre ? Ah, oui, c'est vrai ? Mais les fils d'Allah Vous ont-ils demandé pardon de l'avoir pris, le Saint-Sépulcre ? ». En tout cas, le pardon fut demandé par Jean-Paul II pour la quatrième croisade qui, en plus d'avoir déjà été condamnée par Innocent III pendant les combats, fut tournée contre l'Empire byzantin et non contre les musulmans.

La distinction entre la pureté de l'entité abstraite et l'impureté événementielle⁷¹ de ses fils est certes compréhensible, mais seulement dans une logique qui considère l'histoire comme insérée dans la théologie et n'admet pas le relativisme. En l'admettant, il faudrait reconnaître que, pendant le Moyen Âge, l'Église, bien qu'étant toujours la même institution au cours des siècles que celle qui est arrivée jusqu'à nous, a exprimé des modes de vivre et de penser autant partagés alors qu'ils sont différents de ceux d'aujourd'hui. L'idée de croisade comme « guerre juste » a été parfaitement ecclésiale, bien qu'aujourd'hui elle ne le soit plus, dans la mesure où c'est la religion chrétienne dans son ensemble qui a connu, à travers le temps, de profonds processus de mutation⁷². Pour autant, d'un point de vue strictement historique, ce raisonnement ne fonctionne pas : l'Église médiévale qui a proclamé les croisades était l'Église authentique dans une phase de son histoire, et les croisés étaient ses enfants les plus dévots. Combattre pour libérer le Saint-Sépulcre ouvrait la voie du paradis. En définitive, parler de croisade n'est pas consensuel. La référence au Moyen Âge reste un instrument, que ce soit en Orient ou en Occident, si bien que l'on a vraiment envie de dire, avec Giuseppe Sergi : « Tout cela ou presque pourrait très bien aller à condition que l'on cesse de jouer avec l'histoire⁷³. »

Et maintenant, où nous conduit donc le Moyen Âge ? Le 22 janvier 2009, tous les journaux américains ont relaté l'information que, en mettant les pieds à la Maison-Blanche pour la première fois, le *staff* du nouveau président Barack Obama y a retrouvé le « Moyen Âge » (*dark ages*) à cause du manque absolu de technologie avancée en matière de télécommunications. En somme, l'ère Bush a été immédiatement étiquetée comme une époque obscure dont on était enfin sorti : exactement comme on parlait de « chasse aux sorcières » pendant le maccarthisme des années 1950. Le 21 juillet 2009, à quarante années exactement du débarquement du premier homme sur la lune, en composant sur le moteur de recherche Google la phrase exacte *Obama is the Messiah*, j'ai vu apparaître 80 800 résultats. En tapant ensuite *Obama is the Antichrist*, j'en ai trouvé 57 400. À Noël 2010, le pape Benoît XVI a comparé la crise des valeurs de notre époque à la fin de l'Empire romain⁷⁴. À la même période, entre novembre 2010

71. N.d.t. : en français dans le texte.

72. Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 212 et suiv.

73. Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., p. 53.

74. A. Riccardi, « Se il papa evoca la caduta dell'Impero », *Corriere della Sera*, 21 décembre 2010, p. 1, 50 (http://archiviostorico.corriere.it/2010/dicembre/21/Papa_Evoca_Caduta_dell_Impero_co_9_101221003.shtml, consulté le 21-06-2011/2-07-2014) ; G. G. Vecchi, « Viviamo la crisi che fu dell'Impero Romano », *ibid.*, p. 25 (<http://archiviostorico.corriere>).

et janvier 2011, les scandales du « Bunga Bunga » et du « Ruby Rubacuori », avec pour acteur le président du Conseil Silvio Berlusconi, ont ravivé la sensation que l'Italie s'enfonçait dans un climat de Bas-Empire, qu'elle tombait « en chute libre vers un Moyen Âge cathodique », qu'elle se réduisait, pour le dire comme Dante (*Purgatoire*, VI, 78), à un bordel⁷⁵.

Pour finir, le 22 juin 2011, le Norvégien Anders Behring Breivik, âgé de trente-deux ans, a fait exploser une voiture piégée dans le centre d'Oslo, provoquant huit morts et trente blessés, et, immédiatement après, a commis un massacre parmi les jeunes qui participaient à un camp d'été organisé par la Ligue de la jeunesse du Parti travailliste sur l'île minuscule d'Utøya, tuant avec une arme à feu soixante-neuf personnes et en blessant soixante-six. Des soixante-dix-sept personnes qui ont perdu la vie, cinquante-cinq avaient moins de vingt ans. Le tueur s'est proclamé « chevalier justicier commandant des chevaliers templiers d'Europe⁷⁶ ». Son nom de bataille est « Sigurd le croisé ». Féroce anti-islamique, son manifeste-réquisitoire de plus de mille cinq cents pages, qui porte en frontispice la grande croix des templiers, décrit dans les plus petits détails la guerre que la nouvelle milice des *Pauperes commilitones Christi Templique Solomonici* (Pauvres compagnons du Christ et du Temple de Salomon, PCCTS), qu'il a fondée en 2002, devra mener à partir de maintenant jusqu'en 2083 contre l'islam, le marxisme et le multiculturalisme pour sauver l'Europe. Son travail, lucide, méthodique et obsessionnel, peut se lire sur le Web⁷⁷. Parmi de nombreuses autres considérations, il livre une

it/2010/dicembre/21/Viviamo_crisi_che_dell_Impero_co_g_101221022.shtml, consulté le 21-06-2011/2-07-2014).

75. « Silvio Berlusconi ou le scandale permanent », *Le Monde*, 1^{er} novembre 2010, p. 1 ; M. Brambilla, « Basso Impero », *La Stampa.it*, 12 novembre 2010 (<http://www.lastampa.it/2010/11/12/cultura/opinion/editoriali/basso-impero-x7TAy5Zk8wXohrVRR5lAKM/pagina.html>, consulté le 21-06-2011/2-07-2014) : voir Eco, *À reculons comme une écrivaine*, op. cit., p. 227-229 (déjà paru dans *L'Espresso*, octobre 2002) ; C. De Gregorio, « Le altre donne », *L'Unità. Blog. Invece*, 18 janvier 2011 (<http://concita.blog.unita.it/le-altre-donne-1.266857>, consulté le 21-06-2011/2-07-2014) : « Les voilà les dégâts des quinze années que nous avons traversées, le voilà le délit politique commise, le saut en chute libre vers le Moyen Âge cathodique, l'Italie, enfin, réduite à un bordel. »

76. *Justiciar knight commander for knights Templar Europe and one of the several leaders of the National and pan-European patriotic resistance movement.*

77. Andrew Berwick [alias Anders Behring Breivik], « 2083. A European Declaration of Independence. De Laude Novae Militiae. Pauperes commilitones Christi Templique Solomonici », Londres, 2011 (www.slideshare.net/darkandgreen/2083-a-european-declaration-of-independence-by-andrew-berwick, consulté le 26-06-2011/2-07-2014). Le 26 juin 2011, l'eurodéputé de la Ligue du Nord Mario Borghezio (celui du « serment croisé » prononcé à Gênes en 2008), pendant une émission de Radio24, a affirmé que les positions exprimées par Breivik « sont des positions que l'on peut certainement partager [...] »

histoire des croisades et expose la nécessité de leur reprise dans le monde contemporain à travers le nouvel ordre templier, lequel devra devenir une armée victorieuse. De cet ordre, il décrit les grades, les uniformes et récompenses, les formules de serment, les rites d'initiation, les garanties d'indulgences, jusqu'à la forme que devront avoir les tombes des morts au combat. Le document contient également le journal des préparatifs des attentats, jusqu'à l'heure, 12 h 51, du jour même des massacres. À 15 h 25 minutes et 22 secondes, la bombe a explosé ; moins de deux heures plus tard, Breivik le templier a commencé à tirer.

certaines des idées exprimées, en dehors de la violence, sont bonnes, je dirais même, pour certaines, excellentes [...] soutenir la nécessité d'une forte réforme chrétienne même en termes de croisade contre cette dérive islamiste terroriste et fondamentaliste de la religion islamique, et cette tentative de conquête de l'Europe – le projet d'un califat européen – eh bien, c'est sacrosaint » (www.youtube.com/watch?v=_XK8XRzt8E, consulté le 4-08-2011/2-07-2014). Le même jour, interviewé par Radio Téhéran, Borghezio a confirmé ses positions, bien qu'en condamnant la violence atroce de l'épisode (http://www.youtube.com/watch?v=ohXOS_6wONE, consulté le 4-08-2011/10-07-2014).

Chapitre III

Il était une fois... le Moyen Âge

Qui contrôle le présent contrôle le passé.

G. ORWELL, 1984 (1949)

Nous nous sommes quittés avec un commentaire sur l'ère Bush, qui, à peine terminée, a été accusée d'avoir été tristement médiévale. Maintenant, c'est de l'ère Kennedy que nous repartons. Cette même Maison-Blanche qui, en 2009, a été qualifiée de médiévale en raison de la pauvreté de son équipement technologique était appelée *Camelot* dans la période 1961-1963. Dans le sillage de l'énorme succès de la comédie musicale homonyme d'Alan Jay Lerner, dont la première a eu lieu moins d'un mois après les élections de 1960, les conseillers du président sont devenus les chevaliers de la Table ronde, tandis que John Fitzgerald et son épouse Jacqueline étaient Arthur et Guenièvre¹. Pratiquement cinquante ans après, plusieurs observateurs, établissant quelques parallèles entre les sourires des familles Kennedy et Obama, se sont demandé si on n'assistait pas au retour de *Camelot* à la Maison-Blanche². C'est ainsi que, en soixante ans environ, l'Amérique aurait connu quatre retours au Moyen Âge : deux fois sous le signe des ténèbres (le maccarthisme et le gouvernement Bush) et deux fois sous le signe resplendissant de la chevalerie du roi Arthur (les gouvernements Kennedy et Obama). Par ailleurs, dans ces dernières années, cette même administration Bush a été critiquée non seulement

1. La comparaison a été faite pour la première fois par J. Steinbeck. Sur ce sujet, voir Br. A. Rosenberg, « Kennedy in Camelot: The Arthurian Legend in America », *Western Folklore*, 35, 1976, p. 52-59 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 167 et suiv.

2. Voir par ex. N. Tucker, « Barack Obama, Camelot's New Knight », *The Washington Post*, 29 janvier 2008 (www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2008/01/28/AR2008012802730.html, consulté le 10-03-2010/3-07-2014) ; « "Camelot". Returning to the White House? », *The Early Show*, 7 novembre 2008 (<http://www.cbsnews.com/news/camelot-returning-to-the-white-house/>, consulté le 17-02-2010/8-07-2014) ; N. Bryant, « Obama Echoes Jfk's Camelot Romance », *Bbc News*, 15 janvier 2009 (<http://news.bbc.co.uk/2/hi/americas/7786440.stm>, consulté le 10-03-2010/6-07-2014).

parce que sinistrement « médiévale », mais aussi pour son exact contraire. En effet, elle n'a absolument pas respecté la grande tradition de la *Magna Carta*, dont on voudrait bien que la leçon de liberté, sanctionnée par la loi, perdure encore aujourd'hui³. George W. Bush serait par conséquent un personnage inquiétant aussi bien en tant qu'homme élevé au rang de symbole du Moyen Âge obscur que parce qu'il aurait oublié le Moyen Âge lumineux. Lui-même a accusé les intégristes fanatiques de médiévalisme brutal, anarchique et féodal, en se considérant néanmoins comme un croisé investi de la mission de les vaincre : en déclinant les deux faces de l'idée du Moyen Âge, on peut arriver jusque-là, même dans une terre comme l'Amérique, qui, à cette époque historique, était encore inconnue des Occidentaux.

Dans les premiers chapitres, ont été présentées quelques réflexions sur le Moyen Âge en tant que concept négatif. Dans les cas déjà examinés, notre âge sombre fonctionnait, par rapport à l'âge contemporain, comme second terme de comparaison. À part le cas du *New Medievalism*, que l'on peut placer sur un terrain neutre, et mis à part l'usage parfois également positif de l'idée de croisade (un usage qui est cependant partie intégrante d'un scénario de conflit violent), en général, aussi bien le Moyen Âge que la postmodernité ont jusqu'ici été jugés aussi sinistres l'un que l'autre. C'est d'une « analogie » qu'il s'agissait : nous étions autant qu'eux de pauvres malheureux. Maintenant le discours prend une direction en partie différente. Le sujet de tous les chapitres qui suivent est semblable, puisque là aussi nous retrouvons une critique de l'actualité faite à travers des références continues au Moyen Âge. La métaphore reste présente, mais elle est inversée. Nous allons parler maintenant de Moyen Âge non plus en termes de similitude, mais bien d'opposition. Il ne s'agit plus d'analogie mais de distance. Nous devons utiliser maintenant une figure rhétorique qui, du parallèle, passe à l'antithèse. Antithèse entre une civilisation corrompue, notre civilisation actuelle, et une civilisation que l'on croit avoir été meilleure, celle du Moyen Âge. Le Moyen Âge revient non pas pour nous épouvanter, mais pour nous enchanter. Ceci s'avère possible dans la mesure où, nous ne nous lassons pas de le répéter, l'expression Moyen Âge, qui est polysémique, a accumulé tant de significations au cours

3. N. Turse, « Repealing the Magna Carta », *Mother Jones*, 6 janvier 2006 (<http://motherjones.com/politics/2006/01/repealing-magna-carta>, consulté le 10-03-2010/3-07-2014) ; P. Linebaugh, *The Magna Carta Manifesto, Liberties and Commons for All*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2008, p. 11, 267 ; voir p. 275 : « La Magna Carta est exigée pour lever le secret d'État. La Magna Carta est nécessaire pour les prisonniers de Guantánamo. » Le livre de Linebaugh est une étude des emplois, des interprétations et des omissions auxquels ont été soumis deux documents du XIII^e siècle (la célèbre *Magna Carta* et la *Charter of the Forest*), du XVI^e siècle jusqu'à l'époque contemporaine.

des siècles qu'il contient en puissance tantôt une condamnation, tantôt une célébration. On se propose donc de réfléchir sur ce second aspect du thème en décrivant les nombreuses façons dont l'époque médiévale est utilisée pour procurer des termes de référence positifs aux instances politiques des dernières quarante années.

La lecture du Moyen Âge comme une époque positive doit être replacée dans le champ plus ample de la critique de l'idée de progrès. Il s'agit d'une nouvelle querelle des anciens et des modernes⁴ dans laquelle, contrairement à ce qui est arrivé aux XVII^e et XVIII^e siècles, la palme de la victoire a été attribuée aux anciens. En ce sens, la dette contractée envers la culture du XVIII^e finissant et du XIX^e siècle est colossale : du luddisme, c'est-à-dire du mouvement de révolte contre le machinisme, en passant par Novalis et Chateaubriand, par John Ruskin, les préraphaélites et William Morris, on peut arriver jusqu'au mouvement écologique contemporain, en remarquant que l'évocation est toujours la même. On parle d'un monde non contaminé, d'un paradis perdu qui précède l'horreur de la massification, du consumérisme, de la pollution et de la robotisation : un monde de forêts vierges, d'individus héroïques et de peuples libres soutenus par une foi authentique.

Le médiévalisme est un mouvement culturel multiforme né en Angleterre vers 1760, qui s'est exprimé avec plus ou moins d'intensité selon les lieux et a subi diverses métamorphoses. Élément unificateur, il a connu une ample diffusion dans toute l'Europe et les États-Unis pendant le XIX^e siècle⁵. Ce long siècle multiforme, du progrès et de la réaction, de la poésie et de l'histoire, de l'industrie, de la science et de la guerre, a été aussi le temps du Moyen Âge. La genèse du « sens commun du Moyen Âge » est à chercher proprement là :

4. N.d.t. : en français dans le texte.

5. La bibliographie sur le sujet devient plus importante d'année en année. Parmi les titres les plus significatifs en langue italienne : *Il sogno del medioevo...*, op. cit. ; Bordone, *Lo specchio di Shalott...*, op. cit. ; *Studi medievali e immagine del medioevo...*, op. cit. ; G. Cavallo, C. Leonardi, E. Menestò (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, vol. I, *Il medioevo latino*, t. 4, *L'attualizzazione del testo*, Rome, Salerno Editrice, 1997 ; P. Boitani, M. Mancini, A. Varvaro (éd.), *ibid.*, vol. 2, *Il medioevo volgare*, t. 4, *L'attualizzazione del testo*, Rome, Salerno Editrice, 2004 ; E. Castelnovo, G. Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, *Il medioevo al passato e al presente*, Turin, Einaudi, 2004. Parmi les nombreux titres en d'autres langues, on doit signaler au moins Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., qui se réfère à la France ; M. Alexander, *Medievalism. The Middle Ages in Modern England*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2007 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit. : les deux derniers intéressent principalement le monde anglo-saxon. Une bibliographie sur cette matière mise à jour en continu est consultable sur la page Web créée en 2009, « Medievalism Timeline », *Medievally Speaking* (<http://medievally-speaking.blogspot.com/2010/11/medievalism-timeline.html>, consulté le 21-06-2011/3-07-2014).

d'autant que « romantisme » et « médiévalisme » sont restés longtemps deux termes interchangeables⁶. Cela n'est pas arrivé parce que l'idée de Moyen Âge serait née alors – en effet elle était déjà vieille de plusieurs siècles – mais parce que c'est seulement pendant cette période que s'est produite une première et complète socialisation des opinions et que s'est développée une culture politique diffuse, qui s'est déplacée des cours et des salons vers les cafés, les théâtres, les places publiques et ces lieux virtuels de société que sont les revues et les journaux. Le concept même de Moyen Âge, qui est tout sauf immédiatement intelligible, puisqu'il suppose la compréhension de la notion d'« histoire » dans laquelle il doit être inséré, ce concept ne pouvait avoir aucun impact sur les masses avant cette période. Certes, le Moyen Âge existait déjà, mais il était encore tapi dans la tête d'une poignée d'hommes. En revanche – et nous abordons les raisons pour lesquelles il est nécessaire de s'occuper du médiévalisme du XIX^e siècle pour pouvoir comprendre aussi l'époque contemporaine –, pendant le XIX^e siècle, le Moyen Âge est devenu un mythe répandu dans la bourgeoisie et même dans les couches populaires.

Le peuple a reçu les instruments pour penser et représenter l'histoire dans le temps même où on l'informait qu'il avait une histoire. Jamais jusqu'alors on n'avait proposé, en dehors de la religion, un mode d'interprétation du cheminement de l'homme aussi répandu et envahissant. La littérature populaire et celle destinée à la jeunesse naissent justement pendant cette période où l'Europe entière est imprégnée d'un sentiment romantique pour le Moyen Âge, de sorte que ces littératures reçoivent une sorte d'imprinting dans cette direction. Il est évident que ce n'est pas grâce à la lecture directe des œuvres historiographiques ou de celles des théoriciens du médiévalisme, comme Viollet-le-Duc, Pugin et Ruskin, que le message est passé, mais bien par la force du principe général. Le médiévalisme était un message choc, omniprésent, qui se voulait clair, unitaire et efficace, qui présentait l'histoire comme un récit, une évocation vivante des temps passés et donc des ancêtres de chacun, dans chaque pays. On racontait sur un mode coloré – images en mouvement qui préludent

6. La coïncidence des significations se retrouve déjà dans Herder, à la fin du XVIII^e siècle, voir M. Domenichelli, « Miti di una letteratura medievale. Il Nord », dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 293-325, ici p. 293. Voir en général *Romanticismo/Medievalismo*, numéro monographique de *La Questione romantica*, 5, 7/8, 1999. En italien, le substantif *medioevo*, lui-même (traduction de *medium aevum*, du XVII^e siècle) et l'adjectif *medievale* ne se rencontrent pas avant le XIX^e siècle : s. v. « Medievale », *Dizionario etimologico italiano*, Florence, G. Barbera, 1975. En anglais également, l'adjectif *medieval* se trouve pour la première fois en 1827, voir Cl. A. Simmons, « Medievalism: Its Linguistic History in Nineteenth-Century Britain », *Studies in Medievalism*, 17, 2009, p. 28-35, ici p. 29 et suiv. [N.d.t. : en France, « Moyen Âge » apparaît en 1640 adapté du latin de la Renaissance *medium aevum*.]

au cinéma – le marché, les paysans, le village, l'adoubement des chevaliers, la construction des cathédrales, la bataille rangée, l'installation d'un peuple sur sa terre. Le médiévalisme était présent dans des objets visibles par tous (les grands monuments, les musées, les expositions nationales, les mises en scène de plein air), culturellement partagés (les chansons, les airs d'opéra) et économiquement assez accessibles (l'artisanat d'imitation, les éditions à bon marché de contes, de légendes et de romans, les gravures, jusqu'aux collections de figurines et de timbres).

L'énorme capacité d'impact de ce *revival* médiéval est surtout liée à la diffusion du roman historique, aux illustrations et à l'architecture, néogothique, néoromane et même, en Espagne, néomauresque. Puisque les sources iconographiques et matérielles des derniers siècles du Moyen Âge sont beaucoup plus abondantes et plus riches que celles des époques plus reculées, ces derniers siècles sont devenus une sorte de paradigme visuel censé avoir compris en lui-même tout le millénaire médiéval. Un croisé pouvait endosser une armure de tournoi du xve ou xvi^e siècle, et une damoiselle du xiii^e siècle était de toute façon vêtue comme une dame de cette époque tardive, avec un chapeau conique comme une fée. Il s'agit d'un procédé de standardisation qui a créé un stéréotype du costume lié à la réalité du bas Moyen Âge, de la Renaissance, voire du xvi^e siècle. Et c'est précisément cet automne du Moyen Âge, utile pour vêtir (et travestir...) aussi bien les chefs barbares que les croisés, qui est arrivé jusqu'à nous – à travers les illustrations des romans pour la jeunesse et plus spécialement le cinéma – sans gros changement⁷.

7. Sur le cinéma à thème médiéval, voir en général V. Attolini, *Immagini del medioevo nel cinema*, Bari, Dedalo, 1993 ; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 63-68 ; G. Gandino, « Il cinema », dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 737-755 ; M. Sanfilippo, *Historic Park. La storia e il cinema*, Rome, Elleu multimedia, 2004, p. 99-134 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 193-223 ; K. J. Harty, *The Reel Middle Ages: American, Western and Eastern European, Middle Eastern and Asian Films about Medieval Europe*, 2^e éd., Jefferson (Nc), McFarland, 2006 ; N. Haydock, *Movie Medievalism. The Imaginary Middle Ages*, Jefferson (Nc), McFarland, 2008 ; M. Sanfilippo, « Cavalieri di celluloido », dans M. Mesirca, F. Zambon (éd.), *Il revival cavalleresco. Dal Don Chisciotte all'Ivanhoe (e oltre)*, Pise, Pacini, 2010, p. 243-254, également en ligne (<http://dSPACE.unitus.it/bitstream/2067/950/Testo%20Sanfilippo.doc>, consulté le 30-08-2010/3-07-2014). Des genres spécifiques ont aussi fait l'objet de monographies : par exemple Sanfilippo, *Il medioevo secondo Walt Disney...*, op. cit. ; id., *Camelot, Sherwood, Hollywood. Re Artù e Robin Hood dal medioevo inglese al cinema americano*, Rome, Cooper, 2006 ; B. Olton (éd.), *Arthurian Legends on Films and Television*, Jefferson (Nc), McFarland, 2008 ; P. Dalla Torre, *Giovanna d'Arco sullo schermo*, Rome, Studium, 2004 ; M. W. Driver, S. Ray, J. Rosenbaum (éd.), *The Medieval Hero on Screen: Representations from Beowulf to Buffy*, Jefferson (Nc), McFarland, 2004 ; Haydock, Ridsen (éd.), *Hollywood in the Holy Land*, op. cit. La revue *Quaderni medievali*, active de 1976 à 2005, contient de nombreux articles consacrés au cinéma. Un site Web sur le sujet est *Cinema e medioevo* (www.cinemedioevo.net, consulté le 20-02-2010/9-11-2014).

Mais pour quelles raisons ce mythe médiéval a-t-il connu un tel succès ? Il s'agit d'une question fondamentale car y répondre peut également permettre d'expliquer la réutilisation du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Le point de départ dont il faut tenir compte est le suivant : le Moyen Âge constitue, dans la culture occidentale, un des lieux de prédilection pour y placer le « merveilleux », tantôt de manière lumineuse et bienfaisante, avec la magie des fées et la *quête*⁸ des chevaliers, tantôt de manière terrifiante et sinistre, ou bien, comme l'on disait justement au XIX^e siècle, gothique, avec les fantômes, le mystère et les sorcières. L'expression « Moyen Âge » est tellement évocatrice de cette ambiance fantastique qu'elle en est devenue un synonyme⁹. Il s'agit d'une superposition de significations qui n'existent pas dans l'idéalisation des autres époques : les concepts d'âge antique, d'âge moderne et d'âge contemporain ne suscitent pas immédiatement cet accord de pensées. En revanche, le conte populaire lui-même est toujours situé dans cet « âge moyen » : il ne s'agit pas là des fables d'auteur, comme celles des recueils de Perrault et La Fontaine, non plus que des fables d'Ésope, mais bien des contes traditionnels.

Cependant, quand nous parlons de magie, de fées et de héros, nous nous référons à des formes archétypales de l'imaginaire qui répondent à des exigences humaines profondes et universelles. Ces archétypes n'auraient nul besoin d'être situés dans un temps historique déterminé, mais il serait suffisant de placer leur évocation dans un temps autre, ancien, dans la mesure où tous les mythes sont racontés au passé antérieur. Il s'agit bien du temps du « Il était une fois ». En dehors de l'Occident, le Moyen Âge n'est pas considéré comme un réceptacle adapté, bien qu'on retrouve dans les récits persans, africains ou dans ceux des Indiens d'Amérique les mêmes archétypes. Le Moyen Âge, par conséquent, correspond à une mise en scène des contes européens, mais ce n'est pas leur essence qu'il représente, mais leur couleur.

Notre problème de fond n'est donc pas tant de saisir ce qu'il y a pu avoir de réellement médiéval dans les relectures historiques et artistico-littéraires du Moyen Âge au XIX^e siècle, c'est-à-dire en quoi les analyses historiographiques et les réécritures étaient conformes aux sources médiévales. Ce qui compte vraiment est de comprendre que le processus complexe qui s'est déroulé au cours du XIX^e siècle a été celui de colorer de teintes « médiévalisantes » des

8. N.d.t. : en français dans le texte.

9. G. De Turris, « L'immaginario medievale nel fantastico contemporaneo », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 93-109 ; Bordone, « Il medioevo nell'immaginario... », art. cité ; id., « Medioevo oggi », dans Cavallo et al. (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, I, t. 4, op. cit., p. 261-299 ; M. Oldoni, « Il significato del medioevo nell'immaginario contemporaneo », dans *Medioevo reale, medioevo immaginario. Confronti e percorsi culturali tra regioni d'Europa*, Atti del convegno, Torino, 26-27 mai 2000, Turin, Città di Torino, 2002, p. 187-208.

situations existentielles archétypiques et fantastiques même non médiévales. Les frères Grimm, Victor Hugo, Walter Scott et Robert Louis Stevenson ainsi que Gustave Doré et Walter Crane et des centaines d'autres auteurs grands et petits ont, en un mot, historicisé le « Il était une fois », en l'appelant « Moyen Âge ».

Il s'agit de ce que nous pourrions qualifier de normatisation du fantastique, d'un processus d'adaptation de la fable et de la légende au gabarit de la civilisation médiévale. En colorant les archétypes, le mot même de « Moyen Âge » s'est transformé en un terme qui évoque le mythe. Le fantastique, le mystérieux, le féerique ont été normés, conformément à un modèle canonique, à un code de communication compris par tous. Il ne s'agit pas, évidemment, d'un procédé nouveau : précisément au Moyen Âge et de façon différente pendant la Renaissance, le lien tissé avec la Grèce et la Rome antique se caractérise par une approche analogue aussi bien de l'histoire que de la mythologie de ces civilisations. Puis, à l'époque moderne, des auteurs comme l'Arioste, le Tasse, Cervantes, Spenser et Shakespeare, avant-garde et précurseurs du médiévalisme, avaient déjà recréé leur Moyen Âge, en favorisant une nouvelle lecture. Mais nous nous trouvons dans notre cas face à un pouvoir d'impact bien plus important, qui atteint les illettrés et les jeunes.

Même sans le romantisme, les thèmes fantastiques préexistant dans la culture populaire auraient continué à assumer leur fonction : les héros combattent et sont victorieux, nous le savons, mais pas forcément en cote de mailles. Ces thèmes fantastiques, cependant, se sont revêtus d'atours courtois au cours du XIX^e siècle. Entre la fin de ce siècle et les premières décennies du suivant, le Moyen Âge est devenu un stéréotype de prédilection du récit fantastique. Nous pouvons donc dire que le XIX^e siècle a bien changé définitivement la façon de représenter le fantastique en Europe et en Occident, en ce qu'il l'a médiévalisé, lui a fourni un scénario « historique ».

Et voilà que se consolide alors un canon, un index des motifs de l'imaginaire médiéval populaire, qui persiste pratiquement inchangé jusqu'à nos jours, comme on peut le voir, pour donner un exemple quelconque, dans la bande dessinée *Wizard of Id* (depuis 1964). Les personnages types sont le roi et la reine, la dame et la damoiselle (généralement en détresse), le prince, le chevalier, le trouvère ou le ménestrel, le jongleur, le barde, le moine, le marchand, l'aubergiste, le paysan, le serf, le pape, l'empereur, la fée, la sorcière, l'inquisiteur, le dragon, l'enchanteur, l'ermite, le saint, le rebelle, le loup, le barbare, le nécromancien, le filou, le voleur, l'homme d'église... À qui avons-nous affaire ? À Chaucer ? À Boccace ? Ils sont bien loin désormais, cachés derrière tant de récritures. Les lieux types dans lesquels se déroulent les histoires sont la cathédrale, la cité, la forêt, la lice du tournoi, le champ de

bataille et naturellement le château. Celui-ci, pour être conforme à la norme, doit avoir des créneaux (guelfes ou gibelins¹⁰), un pont-levis, des trappes, quatre tours, si possible cylindriques et peut-être même avec un toit conique. Sans créneaux, ce n'est pas un château, ou bien c'est un château raté. Et puis il faut nécessairement qu'il y ait des fenêtres géminées et trilobées, des arcs en ogive, des sculptures de monstres, de grandes cheminées, des tapisseries et des peaux de bêtes. S'agit-il d'un vrai château fort? Absolument non : c'est un *Idealtypus* qui prend surtout pour modèle les châteaux de Pierrefonds et de Neuschwanstein (dont dérive, pour bien nous comprendre, le château de la Belle au Bois dormant de Walt Disney) et qu'il est très facile de retrouver, aujourd'hui encore, dans les publications pour les enfants¹¹.

Les historiens, les architectes, les illustrateurs et les romanciers du XIX^e siècle ont formaté l'opinion publique et lui ont proposé des modèles qui ont sédimenté. Leur Moyen Âge patiné et en partie inventé est resté vivant dans la vulgate parce qu'il présentait deux avantages considérables : celui d'être décrit d'une façon catégorique et celui d'être toujours présent aux yeux des gens. Le Moyen Âge est resté vivant parce que, pendant le XIX^e siècle, il a largement été construit et reconstruit, en adoptant des moyens mimétiques qui ne se souciaient pas de distinguer – sauf exception – l'éventuel élément original du postiche : un discours qui valait autant pour l'architecture que pour les costumes et les décors, transplantés par la suite au cinéma. La masse des artefacts proposés comme médiévaux est tellement imposante qu'elle a conditionné de façon durable toutes les interprétations postérieures. Encore aujourd'hui, quiconque n'a pas une préparation philologique ne peut pas arriver à distinguer (et n'a pas de raison de le faire) entre le Moyen Âge inventé au XIX^e siècle et celui « réel », c'est-à-dire celui auquel on peut recourir historiquement, qui a aussi le défaut d'être moins monumental, moins complet, imparfait parce que corrodé par les ans. Pour quelle raison un Anglais et un

10. N.d.t. : guelfes, rectangulaires, gibelins, en queue d'aronde.

11. La littérature sur les châteaux néomédiévaux qui, avec les églises, les édifices universitaires et les sièges des institutions publiques représentent les éléments dominants du néogothique est très vaste, à commencer par K. Clark, *The Gothic Revival. An Essay in the History of Taste*, Londres, John Murray, 1928. Diverses études sur le sujet se trouvent dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Art e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit. ; voir en outre plus spécialement N. R. Kline (éd.), *Castles: An Enduring Fantasy*, Plymouth, State College Art Gallery, 1985 ; T. Lazzari, *Castello e immaginario dal Romanticismo a oggi*, Parme, Battei, 1991 ; Bordone, *Lo specchio di Shalott...*, op. cit., p. 121-137, 173-184 ; Sanfilippo, *Il medioevo secondo Walt Disney...*, op. cit. ; R. Licinio, « Castelli reali, castelli virtuali, castelli immaginari », *Quaderni medievali*, 22, 1997, p. 94-118 ; R. R. Taylor, *The Castles of the Rhine: Recreating the Middle Ages in Modern Germany*, Waterloo (Ontario), Wilfried Laurier University Press, 1998 ; A.-M. Thiesse, *La création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999, p. 146-149.

Hongrois devraient-ils savoir que les sièges de leurs parlements ont été édifiés au XIX^e siècle, étant donné que leurs nations respectives – justement représentées par ces édifices – remontent au Moyen Âge ? Et pourquoi donc un Italien devrait-il savoir que les costumes de la fête citadine – symbole de son identité civique – ressemblent beaucoup plus à des costumes d’opéra ou de cinéma qu’à ceux des miniatures médiévales ? C’est donc à partir du *revival* du XIX^e siècle que le monde contemporain a pu construire un imaginaire collectif et l’appeler, *sic et simpliciter*, proprement « Moyen Âge ».

Quel est le sens politique de tout cela ? Si on se limitait à son rôle de collecteur d’éléments fantastiques, le Moyen Âge assumerait un rôle important dans la construction des imaginaires occidentaux, mais on devrait s’arrêter là. En réalité, le facteur décisif dont nous subissons encore aujourd’hui les conséquences réside dans le fait que le sens du lointain, du merveilleux, du sacré et du mystérieux a coïncidé avec le sentiment politique identitaire. Moyen Âge ne signifie pas seulement magie, qu’elle soit blanche ou noire, mais surtout patrie historique, lieu (également dans le sens physique du terme à travers les monuments, les *lieux de mémoire*¹²), sens de l’appartenance à une communauté, à un groupe, à une religion et même à une secte. C’est le pivot sur lequel tourne une grande partie du médiévalisme politique.

Les mouvements artistiques et littéraires du XIX^e siècle, à première vue étrangers aux dures réalités de la vie quotidienne, qu’ils devraient transcender dans leur immatérialité, se connotent d’un sens politique profondément enraciné sans lequel ils ne sont pas compréhensibles. Naturellement, le médiévalisme de la Restauration n’est pas celui de la révolution de Juillet, et celui de 1848 n’est pas celui du *Risorgimento* italien, des nations irrédentistes de l’Europe orientale ou du Royaume-Uni, des guildes de travailleurs, du panslavisme russe, de la fondation du deuxième Reich ou du décadentisme des dernières années du XIX^e siècle. Son instrumentalisation s’est pliée à toutes les interprétations possibles : conservatrice, révolutionnaire, patriotique, néoguelfe ou néogibelin¹³, individualiste (le héros solitaire) et collective (la cité travailleuse, le peuple en action), tant et si bien qu’on a pu en parler comme

12. N.d.t. : en français dans le texte.

13. N.d.t. : les termes de néoguelfe (néoguelfisme) et néogibelin (néogibelinisme) ont été utilisés dans l’Italie de la seconde moitié du XIX^e siècle, par référence aux luttes entre les gibelins originaires pro-impériaux et les guelfes originaires papaux, pour caractériser les partisans de l’Église (et originaires d’une unité italienne sous l’égide pontificale) et ceux de la construction d’une nation italienne par opposition à l’Église (avec pour objectif avant 1870 la disparition totale de l’État pontifical romain, et après 1870 la relégation de l’Église hors de la sphère du politique).

d'un « grand répertoire de métaphores polyvalentes mais ambiguës¹⁴ ». En fait, le médiévalisme politique du XIX^e siècle, né avec un caractère réactionnaire et contre-révolutionnaire prononcé, a été aussi révolutionnaire, libéral, constitutionnaliste et parlementaire. L'ont utilisé non seulement Chateaubriand, grand homme de la Restauration postnapoléonienne, mais également Friedrich Engels, auteur avec Marx du *Manifeste du Parti communiste* ; s'en sont servis aussi bien John Ruskin, qui aspirait à un retour au Moyen Âge dans sa pureté originelle, que son disciple Walter Crane, qui en a donné une lecture socialiste, ou enfin Richard Wagner, pour construire le mythe de la grande Allemagne. Il s'est agi d'un véritable langage partagé, divulgué par cent « bardes de la nation » qui, partant du fantomatique Ossian, arrivent jusqu'à Giosue Carducci et William Butler Yeats¹⁵.

Selon les préceptes du XIX^e siècle, à présent de nouveau fort en vogue, le Moyen Âge est le temps d'avant, le temps des rois nationaux qui assurent la naissance de l'État dans les grands pays comme la France, l'Espagne et l'Angleterre déjà pleinement institutionnalisés, ou qui, à l'inverse, dans les pays encore « irrédentistes » au XIX^e siècle, comme l'Italie, la Pologne ou l'Irlande, représente le temps sacré de la liberté précédant les invasions, ressenties comme féroces et sans âme, des impérialismes d'autrui, que cet autre soit anglais, autrichien, espagnol, allemand, russe ou turc. « L'histoire c'est la nation – écrivait Guizot –, c'est la patrie à travers les siècles¹⁶. »

La recherche du début, du jour de la fondation trouve dans le courant du XIX^e siècle une réponse parfaite dans l'identification des premières implantations de la *gens*, de ses plus anciennes chansons, des héros guerriers, des consécration royales et des batailles gagnées, anticipations des nouvelles batailles qu'on est appelés à mener et des nouveaux rois que l'on veut mettre sur le trône. Ce temps, qui de fait est sans temps, même quand il est scrupuleusement daté durant le haut Moyen Âge et le Moyen Âge central, se prête à l'affaire en imposant la catégorie historique et éthique de justice, selon laquelle ce ne sont pas les vainqueurs de l'heure présente qui ont le bon droit de leur côté, mais bien ceux qui « étaient déjà là » : les peuples qui les premiers

14. Bordone, « Il medioevo nell'immaginario... », art. cité, p. 115. Il montre le caractère contradictoire du jugement sur le Moyen Âge en Italie, *ibid.*, p. 128.

15. Les études sur le médiévalisme politique du XIX^e siècle sont nombreuses et représentatives de pratiquement toutes les nations contemporaines, si bien qu'il est difficile de ne proposer que quelques exemples. Voir Thiessse, *La création des identités nationales...*, *op. cit.* ; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, ici p. 185-202, 230-241 ; J. Leerssen, *National Thought in Europe: A Cultural History*, Amsterdam, University Press, 2006 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, *op. cit.*, p. 99-117 ; Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, *op. cit.*, p. 25-26.

16. F. Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 2^e éd., Paris, Michel Lévy Frères, t. 1, 1858, p. 28.

asséchèrent les marais et arrachèrent les forêts, qui construisirent et défendirent leurs cités. Le conquis se rachète et redevient potentiellement maître de sa terre en apportant comme titre de propriété la présence ancestrale sur un territoire. Le mécanisme de pensée selon lequel la raison se tient du côté de celui qui y était déjà et pas de celui qui est arrivé après par la force des armes est à la base de tous les mouvements nationalistes et irrédentistes du XIX^e siècle, et de très nombreux mouvements politiques contemporains : par exemple, les conflits ethniques dans les Balkans et le conflit israélo-palestinien. Le recours au Moyen Âge devient indispensable pour démontrer une continuité qui assurerait un droit de priorité¹⁷.

L'ennemi, en ce qu'il est antithétique, est donc l'élément nécessaire pour produire la synthèse et créer de l'identité¹⁸. De là, découle la grande époque des héros, de ceux qui combattent pour leur peuple et leur patrie, aussi bien celle qui existe déjà mais qui est en péril que celle qui doit, nécessairement, trouver sa forme accomplie dans l'État qui un jour – on l'espère bientôt – renaîtra : le Cid Campeador, Alexandre Nevski, Robin des Bois, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell, William Wallace, Jan Huss et Alberto da Giussano. Parce que, c'est clair, le héros médiéval fonctionne bien en tant qu'il est l'*exemplum* de tout un peuple entendu comme sujet actif et combattant. Et il fonctionne aussi bien pour les intellectuels des États nationaux consolidés que, d'une façon analogue, pour les intellectuels appartenant aux mouvements patriotiques aspirant à la formation d'un État qui les gouverne : Grecs, Italiens, Bohémiens, Slovaques, Hongrois, Polonais, Serbes, Slovènes, Croates, Macédoniens, Roumains, Bulgares..., c'est-à-dire ceux qui œuvrent à l'intérieur des Empires autrichien et ottoman ; Écossais, Gallois, Irlandais, Bretons, Occitans, Basques, Catalans..., c'est-à-dire les indépendantistes actifs dans la sphère des Empires occidentaux britannique, français et espagnol : chacun avec ses propres batailles médiévales, avec ses chansons et ses héros ; chacun avec la pleine (encore que présumée) conscience que le Moyen Âge aurait été l'origine de sa nation¹⁹.

17. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 232-233 : « Or il est difficile selon le principe national de poser une date de prescription en matière d'ancienneté d'occupation du sol. [...] Cas extrême : la revendication serbe sur le Kosovo, proclamé sanctuaire de la nation puisque s'y déroula en 1389 la grande bataille contre l'Empire ottoman marquant la fin d'un royaume serbe indépendant. » Voir aussi Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 21, pour le concept d'acquisition initiale.

18. Cardini, *L'invenzione del nemico*, op. cit. ; G. Ricci, « Il nemico ufficiale. Discorsi di crociata nell'Italia moderna », dans F. Cantú, G. Di Febo, R. Moro (éd.), *L'immagine del nemico. Storia, ideologia e rappresentazione tra età moderna e contemporanea*, Rome, Viella, 2009, p. 41-55.

19. Voir *infra*, chap. XI.

C'est justement l'étroite contiguïté entre le sens historique et le sens du merveilleux, fruit d'opérations culturelles bien déterminées qui ont choisi et réinterprété quelques éléments médiévaux en en laissant de côté beaucoup d'autres, qui représente le point fort du médiévalisme politique tant du XIX^e siècle que contemporain, surtout à cause de la parfaite concordance avec la théorie de la formation primordiale des identités à travers les mythes de fondation. Identité locale, identité nationale, traditions, héroïsme et sens du merveilleux, vérité historique et légende, tout cela peut converger vers le même mot « Moyen Âge », au XIX^e siècle comme aujourd'hui. Un chevalier qui a réellement vécu, symbole de la nation, et un héros de légende, voire de conte, étant représentés de la même façon, sont par conséquent interprétés sur le même mode. La bataille de Legnano²⁰ ou Jeanne d'Arc ont une assignation spatio-temporelle précise, mais en réalité elles suscitent des émotions parce qu'elles sont perçues comme des mythes. Elles sont simultanément un « ici » et un « ailleurs ».

Ce sont des mythes, mais bien différents de ceux de la mythologie comme on l'entend généralement, par exemple ceux de la mythologie classique. En fait, le temps mythique du Moyen Âge est présenté comme un temps « vrai », réellement intervenu, descriptible en termes historiques et pour cela crédibles, qui contient des faits établis encore que parfois non prouvés. Tous les lieux communs sur le Moyen Âge, dont nous rencontrerons un grand nombre dans le chapitre suivant, ont été, à un moment donné, des interprétations historiographiques acceptées²¹. Les véritables fabricants de mythes ont été les historiens et les archéologues. C'est-à-dire que cela s'est produit alors même que l'on faisait un usage savant de la méthode critique et de l'analyse philologique méticuleuse appliquées aussi bien aux sources littéraires qu'aux traces matérielles. Bien que, en plus d'une occasion, les auteurs du XIX^e siècle (et pas seulement les historiens de profession) aient déjà été effleurés par des doutes substantiels quant à l'admissibilité de quelques interprétations

20. N.d.t. : la bataille de Legnano a eu lieu en 1176 et a mis aux prises l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse et la Ligue lombarde qui défendait l'autonomie des cités du Nord de l'Italie face au pouvoir impérial. Elle est devenue pour la Lega Nord le symbole de la résistance victorieuse de la Padanie au gouvernement italien.

21. Vues d'ensemble récentes dans Cantor, *Inventing the Middle Ages...*, op. cit. ; Studi medievali e immagine del medioevo fra Ottocento e Novecento, op. cit. ; E. Artifoni, « Il medioevo nel Romanticismo. Forme della storiografia fra Sette e Ottocento », dans Cavallo et al. (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, I, t. 4, *L'attualizzazione del testo*, op. cit., p. 175-221 ; E. Occhipinti, « Gli storici e il medioevo. Da Muratori a DUBY », dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 207-228 ; Sergi, *Antidoti all'abuso della storia...*, op. cit., p. 237-338.

apodictiques²², de toute façon, l'historiographie, l'archéologie et la « muséalisation » du Moyen Âge, « reconstruit exactement », ont énormément renforcé l'interprétation mytho-poétique, puisqu'elles se sont superposées à celle-ci sans l'éliminer et l'ont même légitimée scientifiquement, en partageant avec elle la « mission » de jeter les fondations de l'histoire de la patrie en un véritable programme politique²³.

Nés dans le même milieu, médiévisme et médiévalisme se sont différenciés au cours du temps ; il ne pouvait pas en être autrement. L'historiographie du Moyen Âge tire la physionomie qui est la sienne de la réinterprétation continue, dans l'actualité, des données historiques offertes par les études sur le Moyen Âge, des nouvelles avancées de la recherche et des questions auxquelles les historiens sont appelés à répondre. Il en découle le fait que l'historiographie est toujours un processus en devenir : les certitudes d'une génération peuvent être contestées par une génération suivante, et le même chercheur a tout à fait le droit de changer d'idée en procédant à des recherches, puisque le relativisme et le doute méthodique, contre lesquels tant de voix s'élèvent aujourd'hui, sont et restent la pierre angulaire de la discipline²⁴. Même si la parole révisionnisme est perçue comme négative (comme il arrive souvent avec

22. Voir par exemple, sur le haut degré de conscience et de connaissance des dynamiques historiques de la part de quelques auteurs, sur la non-plausibilité de l'histoire des communes, simplement entendue naïvement comme histoire de la nation italienne, Bordone, « *Il medioevo nell'immaginario...* », art. cité, p. 111 et suiv., à propos de Massimo d'Azeglio ; et O. Capitani, « *Carducci e la storia d'Italia medievale. Controriflessioni inattuali* », dans A. Mazzon (éd.), *Scritti per Isa. Raccolta di studi offerti a Isa Lori Sanfilippo*, Rome, Istituto storico italiano per il medioevo, 2008, p. 101-114.

23. Voir Cl. Fawcett, P. L. Kohi (éd.), *Nationalism, Politics and the Practice of Archaeology*, Cambridge, University Press, 1996 ; T. Champion, M. Diaz-Andreu (éd.), *Nationalism and Archaeology in Europe*, Boulder (Co), Westview Press, 1996 ; S. Jones, *The Archaeology of Ethnicity: Constructing Identities in the Past and Present*, Londres/New York, Routledge, 1997 ; Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 204-210 ; G. Iggers, « *The Uses and Abuses of History and the Responsibility of the Historians: Past and Present* », dans 19th *International Congress of Historical Sciences, 6-13 August 2000. Proceeding Acts: Reports, Abstracts and Round Table Introductions*, Oslo, University of Oslo, 2000, p. 83-100 ; A. D. Smith, *The Nation in History. Historiographical Debates about Ethnicity and Nationalism*, Jérusalem, Brandeis/Historical Society of Israël, 2000 ; *Antiquité, archéologie et construction nationale au XIX^e siècle*, numéro monographique des *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 123/2, 2001 ; Cl. A. Simmons (éd.), *Medievalism and the Quest for the "Real" Middle Ages*, Londres, Routledge, 2001 ; G. Klaniczay, E. Marosi (éd.), *The Nineteenth-Century Process of "Musealization" in Hungary and Europe*, Budapest, Collegium Budapest for Advanced Study, 2006 ; B. Effros, « *The Germanic Invasions and the Academic Politics of National Identity in Late Nineteenth-Century France* », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 81-94 ; M. Baár, *Historians and Nationalism. East-Central Europe in the Nineteenth Century*, Oxford, University Press, 2010.

24. Voir les chap. VII et X.

les terminaisons en -isme), en réalité, l'écriture historique ne peut être pensée que comme une autocorrection continue, tendant toujours cependant (et en ceci elle se différencie du révisionnisme) à la reconstruction la plus exacte et la plus intellectuellement honnête possible des dynamiques du passé. La médiévistique est, par conséquent, une discipline en évolution continue, qui possède une capacité autoréflexive et a changé à de multiples reprises au cours des deux cents dernières années. La façon d'étudier et de comprendre d'un historien du XIX^e siècle ne correspond pas à la nôtre, et toutes les questions auxquelles notre collègue d'il y a deux siècles était tenu de répondre ne nous intéressent plus nécessairement.

L'historiographie du XX^e siècle, parcourue de tensions souvent opposées, n'a pas donné une vision unitaire et théologique des processus historiques, exprimant au contraire des concepts toujours plus nuancés et critiques. Et ce n'est pas tout : elle s'est trouvée en concurrence avec d'autres sciences qui, nées dans la seconde moitié du XIX^e siècle, se sont rapidement élevées au rang d'acteurs – et dans certains cas ont tenu le rôle principal – dans l'interprétation du monde des humains : la psychologie, l'anthropologie et surtout la sociologie. Ce qui, un siècle avant, pouvait être théorisé en termes historiques et présenté selon des modèles narratifs est devenu le domaine d'investigation de disciplines qui ont développé leurs propres épistémologies distinctes de l'historiographie, considérée parfois comme une vieille dame. Ce n'est pas tout à fait par hasard que les plus illustres historiens de l'époque comprise entre les années 1930 et les années 1960, comme Bloch, Braudel et Febvre, soient ceux qui ont cherché (et remarquablement trouvé) un compromis, transformant l'historiographie en une science sociale comparable aux autres : c'est-à-dire une sociologie particulièrement attentive au déroulement diachronique.

L'enrichissement des sciences humaines et leur spécialisation ont eu comme effet positif une incroyable augmentation des possibilités de poser et résoudre les problèmes ; mais, en contrepartie, il est devenu impossible de suivre avec la compétence nécessaire les développements d'un secteur dans lequel on n'est pas spécialiste. Puisque l'histoire (comme la sociologie et les autres disciplines) devient académique, elle n'est plus en situation de parler à tous. L'osmose du XIX^e siècle entre les champs de savoir s'est amenuisée et quelquefois tarie. Vus à plus de cent ans de distance, l'architecte Viollet-le-Duc, le romancier Stevenson, le critique d'art Ruskin et l'historien Cattaneo ne semblent pas, au fond, penser le Moyen Âge de façon très différente l'un de l'autre : ils l'aiment, le racontent, le revivent et l'actualisent. Bien que pleinement conscients du statut épistémologique différent et des méthodologies qu'ils adoptent, ils regardent toujours dans la même direction. Il n'en est pas ainsi au XX^e siècle : la médiévistique étudie ses thèmes, change d'idées, se

corrige, cherche de nouvelles voies, évalue de nouvelles sources et considère parfois comme inconvenante la participation de l'historien aux sollicitations de la contemporanéité, qui risquent de l'entraîner dans un anachronisme blâmable. Mais les résultats de l'historiographie arrivent amortis et sont connus avec retard (s'ils sont jamais connus), aussi bien de ceux qui pratiquent des formes d'analyses sœurs (sociologues, journalistes, historiens spécialistes d'autres époques) que de ceux à qui « l'accès au chantier est interdit²⁵ ». La professionnalisation de l'historiographie a eu ainsi un résultat assez inattendu : celui de couper le savoir académique du sens commun. Le mode de connaissance et de représentation du Moyen Âge est divisé en deux voies : une historiographie pratiquée par le monde universitaire (un milieu bien peu présent en termes d'impact démographique jusqu'à 1968) et un sens commun de base. L'interaction entre ces deux formes de compréhension de l'histoire (en l'occurrence, l'histoire médiévale) est toujours restée plutôt limitée²⁶. À ceci s'est ajouté qu'une certaine école (surtout en Allemagne et en Italie, pays dans lesquels la tradition de l'essai²⁷ est faible) a privilégié, et privilégie encore souvent, une forme d'écriture qui, bien qu'à bon droit technique, débouche parfois sur le technicisme et par conséquent sur un message hermétique, nourrissant une véritable aversion pour la vulgarisation²⁸. La conséquence est évidente : l'espace de communication sur le Moyen Âge, qui au XIX^e siècle était entièrement occupé par des historiens-lettrés, a été investi par d'autres. C'est ainsi que le Moyen Âge est connu en Italie en grande partie à travers *L'histoire*

25. G. Sergi, préface à l'édition italienne de P. J. Geary, *Il mito delle nazioni: Le origini medievali dell'Europa*, Rome, Carocci, 2009, p. 9-15, ici p. 10, pour le concept de « mise à jour asynchrone ».

26. Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., p. 10-12, à propos de l'« inefficacité des recherches professionnelles sur les déformations de la mémoire collective » ; B. Stock, *La voce del testo. Sull'uso del passato*, Rome, Jouvence, 1995 [éd. orig. *Listening for the Text. On the Uses of the Past*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990], p. 78 et suiv., à propos de la « fracture entre médiévisme académique et culture générale » ; J. Le Goff, avec la collaboration de J.-M. de Montremy. *À la recherche du Moyen Âge*, Paris, Audibert, 2003, p. 15 : « La riche école médiévale française, malgré ses succès scientifiques, semble n'avoir rien changé dans les médias et les idées reçues. » De manière analogue, Settis, *Le futur du classique*, op. cit., p. 28 et suiv., parle d'un vrai « divorce entre la "science de l'Antiquité" et les usages de l'antique que nous voyons dans la culture courante de notre époque ». Sur les lieux communs, outre Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., voir F. Marostica (éd.) *Medioevo e luoghi comuni*, Naples, Tecnodid, 2004 ; A. Brusa, « Un prontuario degli stereotipi sul medioevo », *Cartable de Clío*, V, 4, 2004 (www.mondimedievali.net/pre-testi/stereotipi.htm, consulté le 10-03-2010/3-07-2014) ; M. Bull, *Thinking Medieval: An Introduction to the Study of the Middle Ages*, New York, Palgrave MacMillan, 2005 ; Sergi, *Antidoti all'abuso della storia...*, op. cit., p. 359-364.

27. N.d.t. : en français dans le texte.

28. R. Iorio, « Medioevo e divulgazione », *Quaderni medievali*, 13, 1988, p. 163-170 ; Pivato, *Vuoti di memoria...*, op. cit., p. 29-36.

d'Italie en bande dessinée et par les livres des journalistes Indro Montanelli et Roberto Gervaso²⁹. De la même façon, et certainement pas par hasard, la personnalité italienne la plus représentative, qui est automatiquement associée au Moyen Âge, est Umberto Eco, sémiologue insigne et romancier raffiné. Et, par conséquent, pour utiliser les mots de Giuseppe Sergi : « Le Moyen Âge des non-médiévistes (modernistes sociologues, anthropologues, écrivains) a un grand succès justement parce qu'il correspond à la culture commune et à ce à quoi le grand public s'attend³⁰. »

Le médiévalisme est un phénomène culturel, social et politique qui répond à d'autres exigences et se structure d'une manière totalement différente de celle de l'historiographie du Moyen Âge. Celui qui « utilise » le Moyen Âge n'a pas habituellement l'intention de l'examiner et de le comprendre dans sa problématique ni de le contextualiser : au contraire, s'il ne peut en profiter pour établir un parallèle avec le monde contemporain, le Moyen Âge ne lui sert à rien. Ce qui signifie, entre autres choses, que ce Moyen Âge aimé ou instrumentalisé n'existe pas comme un objet en soi, mais existe seulement dans la mesure où il se nourrit des réverbérations de la contemporanéité : c'est le reflet d'un miroir qui déforme l'image d'origine, puisque *nunc videmus per speculum in aenigmate*, nous voyons à présent comme dans un miroir, d'une manière confuse³¹. Et il n'est pas rare que ce reflet dans le miroir puisse même ne pas avoir d'image derrière lui, puisque l'image peut être contenue dans le miroir, c'est-à-dire en nous-même. De surplus, celui qui « utilise » le Moyen Âge n'a aucunement l'intention de modifier l'idée qu'il en a. Pour être pleinement apprécié, le Moyen Âge ne doit subir aucune modification : le chevalier, le pape et l'empereur, la nation, la communauté et leurs identités doivent être

29. I. Montanelli, R. Gervaso, *L'Italia dei secoli bui: il medioevo sino al Mille*, Milan, Rizzoli, 1965 ; id., *L'Italia dei comuni: il medioevo dal 1000 al 1250*, Milan, Rizzoli, 1967 ; id., *L'Italia dei secoli d'oro: il medioevo dal 1250 al 1492*, Milan, Rizzoli, 1967 ; E. Biagi, *Storia d'Italia a fumetti*, t. 1, *Dai barbari ai capitani di ventura*, Milan, Mondadori, 1979 ; R. Iorio, « Medioevo e giornalismo », dans *Il sogno del medioevo...*, op. cit., p. 119-125.

30. Sergi, *L'idea di medioevo...*, op. cit., p. 14 de l'édition augmentée italienne de 2005.

31. Paul, 1 Co, 13,12. Pour le médiévalisme du XIX^e siècle (mais l'analogie avec le présent est forte), voir Bordone, *Lo specchio di Shalott...*, op. cit., p. 9 et 14 : « L'histoire larmoyante de sortilège, d'amour, de mort et de chevalerie de la "Lady of Shalott" [...] se prête par certains aspects à être accueillie comme une métaphore de l'imaginaire collectif du Moyen Âge : de ce temps fabuleux, en fait, on ne recueille jamais une image directe, dérivée des sources contemporaines, mais toujours et seulement le reflet de ce miroir déformant que fut la fantaisie du XIX^e siècle, fidèlement reproduite sur la toile de l'iconographie romantique. [...] Certes : il s'agit d'un miroir, ce n'est pas le Moyen Âge de nos sources qui, au contraire, se tient en dehors de cette fenêtre. Mais nous, nous le savons très bien, ce n'est pas là que nous chercherons la réalité de cet âge du milieu. Celle que nous cherchons dans ce miroir est une autre histoire. »

figés en une image limpide³². Il en découle que le médiévalisme, par rapport à la médiévistique, est un objet moins mobile, qui a subi moins de changements au cours du temps.

Le Moyen Âge, on l'aura compris désormais, est un temps pour toutes les saisons. C'est une période tellement vaste et si lointaine, dans le sentiment commun, qu'elle perd toute connotation historique réelle. Une indétermination de fond en est la marque distinctive. Sa position suspendue et à la limite entre histoire et fiction, donc capable de se nourrir de tous les ingrédients, a perduré également dans son utilisation politique contemporaine. C'est là que le conte, la légende, le mythe et l'histoire trouvent leur point de jonction. Plus, c'est justement cette indécision entre histoire et légende, entre politique et imagination qui fait sa fortune. Mais le médiévalisme est mimétique : c'est un mythe qui se présente comme étant l'histoire. Au XIX^e siècle comme aujourd'hui, c'est là son atout maître.

32. Pour des considérations analogues sur l'Antiquité classique, voir Settis, *Le futur du classique*, op. cit., p. 78-82, 84-93, 151-168. Voir aussi B. Coccia (éd.), *Il mondo classico nell'immaginario contemporaneo*, Rome, Apes, 2008.

Chapitre IV

Le Moyen Âge identitaire

- Et de quoi veux-tu être sûr? interrompit Torrismondo.
- Les décorations, les grades, le cérémonial, les titres... Tout ça c'est du chiqué! Tous ces beaux écus avec les exploits et les devises des paladins, tu crois qu'ils sont en fer? On y passerait le doigt au travers.

I. CALVINO, *Le chevalier inexistant* (1959)¹

À la fin du XIX^e siècle, la passion pour le Moyen Âge connut d'abord une longue période de cohabitation avec d'autres modes, puis d'assoupissement. Le médiévalisme commença à décliner lorsque d'autres formes d'expressions culturelles côtoyèrent le romantisme pour finalement s'y substituer. On arriva, dans certains cas, à des syncrétismes, comme on le constate facilement en architecture et dans les arts graphiques, dans le passage du néogothique à l'éclectisme et enfin à l'art nouveau, et aussi dans le mouvement littéraire décadentiste. Puis on aboutit à un véritable rejet du goût « médiévalisant », au bénéfice de la recherche d'une sobriété des formes, d'une tension vers le positivisme, l'abstraction, le pragmatisme, le socialisme, le matérialisme, le progressisme et tous ces -ismes que le romantisme et le médiévalisme, son fils rêveur et alangui, étaient bien loin de pouvoir reproduire. La devise « Tuons le clair de lune » du futurisme italien tua également le chevalier Parsifal et la noble dame Laldòmine de Giosue Carducci² :

1. N.d.t. : Italo Calvino, *Le chevalier inexistant*, trad. de Maurice Javion, revue par Mario Fusco, Paris, Gallimard, 2002.

2. G. Carducci, *Confessioni e battaglie*, Rome, Sommaruga, 1884, p. 218 ; F. T. Marinetti, *Tuons le clair de lune*, Paris, Fayard/Mille et une Nuits, 2005 [éd. orig. *Uccidiamo il chiaro di luna!* Milan, Edizioni Futuriste di Poesia, 1911] ; id., *Abbasso il Tango e Parsifal! Lettera futurista circolare ad alcune amiche cosmopolite che danno dei thè-tango e si parsifalizzano*, Milan, 14 janvier 1914 : « Parsifal est la dévalorisation systématique de la vie [...] Purulence polyphonique d'Amfortas. Somnolence pleurnicharde des Chevaliers du Graal. Satanisme ridicule de Kundry... Passéisme! Passéisme! Assez! »

Oh noble dame Laldòmine, montrez-vous au balcon toute vêtue d'argent pour ouïr l'ultime poème d'amour de la poésie italienne, qui fut. Sortez, sortez noble dame, avant que ne tombe et nous enveloppe l'humide soir.

Le médiévalisme fut compté au nombre des « belles choses de très mauvais goût³ » : on considéra qu'il était balourd, tape-à-l'œil, ridicule, excessivement orné, trop coloré et en même temps poussiéreux, parvenu et faux. Le château de Pierrefonds fut montré du doigt comme l'exemple parfait de la façon dont un monument *ne devait pas* être restauré. Comme ce fut le cas pour le long XIX^e siècle tout entier, la dernière rafale de mitraille sur le médiévalisme fut infligée par la Première Guerre mondiale, guerre fratricide, fangeuse et bien peu chevaleresque qui fit crouler tous les empires centraux, dont les cendres donnèrent naissance à de nombreux États-nations⁴. La saison du grand *revival* médiéval se conclut par deux coups de clairon. Le premier fut la canonisation de Jeanne d'Arc (1920), héroïne des fantassins alignés dans les tranchées qui l'avaient vue resplendir entre les nuages. Le second fut la naissance de l'État libre d'Irlande (1922), qui obtint du Royaume-Uni son indépendance par le recours aux armes mais aussi grâce à la contribution fondamentale de lady Augusta Gregory et de William Butler Yeats, chantres de l'épopée celtique et du patriotisme irlandais : Yeats obtint le prix Nobel en 1923 parce qu'il avait donné « expression à l'esprit d'une nation entière⁵ ». À part des cas particuliers (le plus important de tous, l'allemand, que nous rencontrerons un peu plus loin), l'usage politique du Moyen Âge, sans évidemment s'évanouir, fut aussi beaucoup plus limité que précédemment.

3. N.d.t. : il s'agit d'une citation cachée d'un passage d'un poème fameux du poète « crépusculaire » Guido Gozzano, « L'amica di nonna Speranza ».

4. Sur le thème du médiévalisme et de la Première Guerre mondiale, voir M. Girouard, *The Return to Camelot: Chivalry and the English Gentleman*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1981, p. 275-293 ; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 235 et suiv. ; Domenichelli, « Miti di una letteratura medievale... », art. cité, p. 322-325 ; A. J. Frantzen, *Bloody Good: Chivalry, Sacrifice, and World War I*, Chicago, University Press, 2004 ; Alexander, *Medievalism...*, *op. cit.*, p. 210 et suiv. ; St. Goebel, *The Great War and Medieval Memory. War, Remembrance and Medievalism in Britain and Germany, 1914-1940*, Cambridge, University Press, 2007 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, *op. cit.*, p. 158 ; M. Passini, *La fabrique de l'art national. Le nationalisme et les origines de l'histoire de l'art en France et en Allemagne 1870-1933*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012, p. 191-228 ; T. di Carpegna Falconieri, « Il medievalismo e la grande guerra », *Studi storici*, 56/1, p. 49-78 ; Stock, *La voce del testo...*, *op. cit.*, p. 70, 76, considère en revanche la Seconde Guerre mondiale comme un tournant en ce qui concerne les attitudes envers le Moyen Âge institutionnalisé par la conception romantique. Pour son analyse du médiévalisme, voir spécialement les p. 70-79.

5. Nobel Prize (<http://nobelprizeorg/nobel/prizes/literature/laureates/1923/> consulté le 10-03-2010/3-07-2014). Sur le médiévalisme de Yeats, voir Alexander, *Medievalism...*, *op. cit.*, p. 142 et ad *indicem*. Voir aussi *infra*, chap. IX.

L'agonie du médiévalisme fut cependant très longue, et sa mort, en fait, n'arriva jamais. En plein xx^e siècle, dans la période comprise entre les années 1920 et les années 1960, il n'existait plus comme phénomène de mode et avait même une connotation résiduelle, puisqu'il était souvent confiné dans les romans pour jeunes et les films de « cape et d'épée ». Mais c'est justement pendant cette période de retraite, de reflux et de refus général que l'on compte des exemples illustres de la survie de l'idéalisation du Moyen Âge. Ceux-ci ont été une sorte de pont et ont fourni, à contre-courant, l'aliment philosophique et littéraire aux générations qui, à partir de la fin des années 1960, ont réélabore la matière à l'intérieur de mouvements d'opinion et, dans certains cas, dans de véritables idéologies structurées.

Nous parlons de l'alternative conservatrice catholique au « modernisme » ; de la « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de la République de Weimar ; de Theodor Adorno et Max Horkheimer, qui ont dénoncé l'impossibilité d'un rapport positif entre progrès humain et civilisation des machines ; nous nous référons à Herbert Marcuse, philosophe du « grand refus » contre le socialisme et contre le capitalisme. Nous parlons d'auteurs très différents les uns des autres et qui par certains côtés ne sont pas du tout comparables, mais qui se sont approprié le Moyen Âge comme instrument de lecture de la contemporanéité : metteurs en scène au souffle existentiel comme Carl Theodor Dreyer (*La passion de Jeanne d'Arc*, 1928), Roberto Rossellini (*Les onze Fioretti de François d'Assise*, 1950), Ingmar Bergman (*Le septième sceau*, 1957), de romanciers, spécialistes des mythes, juristes, philosophes et poètes comme Raymond Aron, Jorge Luis Borges, Italo Calvino, Louis-Ferdinand Céline, Mircea Eliade, Thomas Stearns Eliot, Georges Friedmann, Stefan George, René Guénon, Romano Guardini, Ernst Jünger, György Lukács, Jacques Maritain, Attilio Mordini, José Ortega y Gasset, Mervyn Peake, Ezra Pound, Carl Schmitt, Georges Sorel, Oswald Spengler, John Steinbeck, John Ronald Reuel Tolkien, Terence Hanbury White, William Butler Yeats, pour arriver finalement à Pier Paolo Pasolini.

Pasolini, certes, auteur inconfortable, marxiste honni à droite et contesté à gauche pour ses thèmes jugés réactionnaires⁶. Et, avant lui, Antonio Gramsci, avec ses réflexions sur la nécessité de récupérer le « folklore progressif » des classes subalternes⁷. Ces derniers noms ne sont pas hors de propos puisque, si beaucoup d'entre les auteurs cités ont été et sont aujourd'hui

6. Thème sur lequel on peut consulter aujourd'hui A. Baldoni, G. Borgna, *Una lunga incompiensione. Pasolini fra destra e sinistra*, Florence, Vallecchi, 2010.

7. A. Gramsci, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de philosophie, 1992 (cahiers 19 à 29) [éd. orig. : « Osservazioni sul "folklore" », dans *Quaderni del carcere*, Turin,

considérés comme les points d'appui d'une culture conservatrice, voire dans certains cas réactionnaire, en réalité les mouvements qui n'apprécient pas la modernité et proclament la nécessité d'un retour à des rythmes de vie précédents sont transversaux. Le mal de vivre contemporain a été dénoncé aussi bien à droite qu'à gauche, et le Moyen Âge, en tant que symbole immobile et éternel de l'âge préindustriel et antimoderne par excellence, a été mis sur la table par tous les partis. Il suffit de penser au fait que le parti écologiste des Verts, né en Allemagne dans les années 1980 et présent dans différents parlements occidentaux, est nettement aligné à gauche⁸. Ou bien de se souvenir que le fondateur de Greenpeace, David Taggart, « racontait s'être inspiré dans son engagement environnemental de la lutte des Hobbits de la Terre du Milieu contre la terre désolée du Mordor, source de pollution et d'horreurs industrielles⁹ ». En fait, Tolkien est, dans les pays anglo-saxons, un auteur aimé de la culture hippie et du milieu écologiste¹⁰. On trouvait écrit partout dans les années 1960 et 1970 *Frodo lives* ; les Ents, les pasteurs des arbres, peuvent être considérés comme un symbole d'union avec la nature¹¹. Au contraire, en Italie, où il est considéré comme un auteur de droite, Tolkien a enrichi de son imaginaire quelques générations de néo- et postfascistes¹². Avec son ami Clive Staples Lewis, Tolkien peut être également lu d'un point de vue chrétien¹³. Comme le Moyen Âge qu'il est souvent appelé à représenter, Tolkien a, lui aussi, bien plus d'une signification.

Einaudi, 1948-1951, et aussi, éd. critique de l'institut Gramsci, éd. par V. Gerratana, 2^e éd., Turin, Einaudi, 2008, Quaderno 27, XI, 1935].

8. Ce nonobstant, c'est justement la position antiprogressiste qui permet à J. Le Goff de considérer le mouvement écologiste comme « réactionnaire » : id., *Storia e memoria*, op. cit., p. 222 ; voir également Eco, *À reculons comme une écrevisse*, op. cit., p. 175.

9. Citation de P. Gulisano, *Tolkien. Il mito e la grazia*, Milan, Ancora, 2001, p. 172 ; voir aussi P. Curry, *Defending Middle-Earth. Tolkien: Myth and Modernity*, Boston, Mariner Books, p. 44.

10. J. R. R. Tolkien, *Le seigneur des anneaux*, trad. de Francis Ledoux, Paris, Christian Bourgois, 1972, 1973, 1986 [éd. orig. *The Lord of the Rings*, Londres, Allen & Unwin, 1954-1955].

11. Parmi la copieuse bibliographie sur le sujet, signalons deux titres récents : M. D. C. Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia, Scholarship and Critical Assessment*, New York/Oxford, Routledge, 2006 (pour cet argument spécifique, voir A. K. Siewers, s. v. « Environmentalist Readings of Tolkien », p. 166-167) ; K. Chance, A. K. Siewers (éd.), *Tolkien's Modern Middle Ages*, New York, Palgrave MacMillan, 2009.

12. R. Arduini, s. v. « Italy: Reception of Tolkien », dans Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, op. cit., p. 299 et suiv. Le sujet est traité *infra*, chap. VII.

13. Br. J. Birzer, s. v. « Christian Readings of Tolkien », dans Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, op. cit., p. 99-101. Pour des exemples italiens, voir Gulisano, *Tolkien. Il mito e la grazia*, op. cit. ; G. Spirito Ofm Capp, *Tra San Francesco e Tolkien. Una lettura spirituale del «signore degli anelli»*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2006 ; A. Monda, *L'anello e la croce:*

Le médiévalisme est un phénomène qui a explosé de nouveau à la fin des années 1960 et perdure encore partiellement, si bien que nous pouvons dire que, depuis quarante ans, nous avons assisté à d'innombrables petites renaissances¹⁴. Petites par rapport au XIX^e siècle, mais aussi significatives en tant que phénomènes de masse. L'actuelle réévaluation du Moyen Âge – ou mieux, des Moyen(s) Âge(s), puisque beaucoup sont les déclinaisons possibles de l'idée qu'on se fait de cette période – doit être comprise en termes généraux. Elle peut être reçue comme une expression culturelle qui, bien que changeant plusieurs fois de physionomie, est restée homogène dans ses traits distinctifs. Ceux-ci ne doivent pas être cherchés dans les importantes acquisitions historiographiques dont s'est enrichie la fin du XX^e siècle, mais plutôt dans la re proposition – élargie jusqu'à des niveaux inimaginables par les anciens et nouveaux moyens de communication – du sédiment culturel du XIX^e siècle. Sans en être toujours conscients, les passionnés du Moyen Âge se comportent selon le mode décrit par Giosue Carducci en la lointaine année 1879, en marge de sa *Chanson de Legnano* :

Il est licite pour un poète, s'il le veut et le peut, d'aller en Perse et en Inde et aussi en Grèce et au Moyen Âge : les ignorants et les paresseux ont le droit de ne pas le suivre¹⁵.

Le Moyen Âge est un ailleurs spatio-temporel dans lequel on veut retourner, il est exotisme et sentiment. Les spécialistes contemporains ont bien perçu la matrice romantique – qui vit en fait encore des succès de la culture du XIX^e siècle – du *revival* qui caractérise les dernières décennies du XX^e siècle et la première du XXI^e siècle.

significato teologico de «*Il signore degli anelli*», Soveria Mannelli, Rubbettino, 2008. Voir De Turrís, «*L'immaginario medievale...*», art. cité, p. 107. À travers son cycle des *Chroniques de Narnia* (1950-1956), Clive Staples Lewis a délibérément présenté une allégorie christique. Voir en général R. Hein, *Christian Mythmakers: C. S. Lewis, Madeleine L'Engle, J. R. R. Tolkien, George MacDonald, G. K. Chesterton & Others*, Chicago, Cornerstone Press, 1998.

14. Sur le Moyen Âge qui est actuellement « dans le vent », voir P. Monnet, « Introduction », p. 17, dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 15-20. Sur le « second grand retour du Moyen Âge en France » à partir des années 1960, par ailleurs incomparable par ses dimensions avec celui de l'ère romantique, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 261. Depuis quelques années est active la Society for the Study of Popular Cultures and the Middle Ages (<http://popularcultureandthemiddleages.blog-spot.com>, consulté le 20-10-2009/3-07-2014).

15. G. Carducci, « Della canzone di Legnano, I, Il Parlamento », dans *Poesie di Giosue Carducci* MDCCCL-MCM, 7^e éd., Bologne, Zanichelli, 1908, p. 1035-1046, ici p. 1046.

Comme l'écrit Franco Cardini :

Notre *revival* médiéval est en réalité un nouveau romantisme ; le succès de Tolkien, du *Perceval* de Rohmer, de *l'Excalibur* de Boorman ne s'explique pas par le néo-Moyen Âge, mais bien par le néonéogothique¹⁶.

Outre ce qui a été dit dans le chapitre précédent, pour saisir combien le XIX^e siècle a été un filtre de l'actuel médiévalisme, on peut faire référence, comme exemple caractéristique, au mouvement *dark* ou *gothic* ou encore *goth*, né en Grande-Bretagne à cheval sur les années 1970 et 1980, et toujours bien vivant. Ses adhérents se distinguent par leur façon de s'habiller (utilisation d'accessoires métalliques, habits noirs, dentelles blanches, maquillage blanc et noir, ongles noirs) et par un genre musical spécifique¹⁷. Les atmosphères gothiques, les ténèbres, la lune, la mort, les fantômes, les vampires, les sorcières, les bûchers, les feux follets et les brouillards éternels, en somme la peur qui se cache dans l'imaginaire négatif du Moyen Âge, sont ce qui attire profondément ceux qui déclarent appartenir au mouvement *gothic*. Le Moyen Âge plaît parce qu'il fait peur, parce que sa lumière est sinistre. Ce mouvement est, par conséquent, particulièrement intéressant justement dans la perspective de l'étude du médiévalisme, puisque c'est en lui qu'apparaît avec évidence, encore plus que dans les autres cas, le fait que le Moyen Âge ici révoqué ne pourrait pas exister s'il n'avait été coloré par la culture romantique d'une teinte évidemment noire. Ce Moyen Âge correspond au roman gothique, au *Château d'Otrante* de Walpole et à ses infinis dérivés¹⁸. Il ne pourrait pas exister sans Ossian, sans Bram Stoker et son *Dracula*, sans la mode victorienne et sans Allan Edgar Poe. Tim Burton, peut-être l'artiste le plus significatif pour sa capacité à évoquer les atmosphères gothiques (on pense à un film comme *Edward aux mains d'argent*, de 1990), est simultanément un auteur néomédiéval et un auteur néoromantique. Pour le dire autrement, c'est son caractère néoromantique qui le rend néomédiéval.

16. Cardini, « *Medievisti "di professione"...* », art. cité, p. 45.

17. *Gothica. La generazione oscura degli anni Novanta*, Bologne, Tunnel, 1997. Pour les rapports avec le satanisme, voir M. Introvigne, « *The Gothic Milieu* », dans J. Kaplan, H. Löow (éd.), *The Celtic Milieu. Oppositional Subcultures in an Age of Globalization*, Walnut Creek (Ca)/Lanham (Md), AltaMira Press/Rowman and Littlefield, 2002, p. 138-151.

18. La littérature en la matière est très vaste. Voir G. Germann, « *Dal Gothic Taste al Gothic Revival* », dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 391-438 ; M. Aldrich, *Gothic Revival*, Londres [etc.], Phaidon Press, 1997 ; Alexander, *Medievalism...*, op. cit., p. 1-49 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 27-87, 149 et suiv. ; E. McEvoy, C. Spooner (éd.), *The Routledge Companion to Gothic*, Abingdon/New York, Routledge, 2007.

Il s'agit des reflets d'un âge lointain, qui à son tour en réverbère un autre, encore plus reculé : et nous verrons à plusieurs reprises combien ce rêve du Moyen Âge néoromantique conditionne aussi les instances politiques contemporaines. Auparavant, il faut cependant réaffirmer avec fermeté que la connotation politique n'est pas un élément nécessaire du médiévalisme. Anarchistes, fascistes ou communistes, républicains ou démocrates, conservateurs ou travaillistes, la couleur politique ne revêt pas une importance immédiate. Dans la seconde moitié des années 1960, puis pendant toutes les années 1970, avec un premier pic à cheval entre celles-ci et les années 1980 et avec un second apogée à la fin du millénaire, le Moyen Âge a continué à être à la mode parmi des personnes de convictions politiques très diverses. Par exemple, la folie pour le Graal et pour les templiers, qui est typique d'une utilisation du Moyen Âge par la droite, est en réalité partagée par un grand nombre de personnes ; c'est même l'unique sujet pour lequel, aujourd'hui, la grande majorité des gens montrent quelque intérêt pour le Moyen Âge. Cependant, cette passion est en elle-même neutre et apolitique.

Le médiévalisme est si transversal que, depuis la fin des années 1960, la *fantasy* est devenue le genre littéraire le plus diffusé en Occident : une suprématie qu'elle détient encore et qui nous rejoint à travers l'incroyable succès de la saga de Harry Potter¹⁹. Nous pouvons peut-être dater le déferlement de ce genre littéraire (avec ses innombrables sous-catégories : *dark*, *heroic*, *sword & sorcery*, *gothic*...) en 1965, c'est-à-dire à la sortie de l'édition économique américaine du *Seigneur des anneaux* de John R. R. Tolkien, dont 150 000 exemplaires furent vendus en un an²⁰. Depuis lors, les principaux chefs-d'œuvre du genre se concentrent dans les années 1970 : comme le cycle de *Terremer* (1968-1972)

19. J. K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorciers*, Paris, Gallimard, 1998 [éd. orig. *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1998] ; *Harry Potter et la chambre des secrets*, Paris, Gallimard, 1999 [éd. orig. *Harry Potter and the Chamber of Secrets*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1999] ; *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, Paris, Gallimard, 1999 [éd. orig. *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2000] ; *Harry Potter et la coupe de feu*, Paris, Gallimard, 2001 [éd. orig. *Harry Potter and the Goblet of Fire*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2001] ; *Harry Potter et l'Ordre du phénix*, Paris, Gallimard, 2003 [éd. orig. *Harry Potter and the Order of the Phoenix*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2003] ; *Harry Potter et le prince de sang-mêlé*, Paris, Gallimard, 2005 [éd. orig. *Harry Potter and the Half-blood Prince*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2005] ; *Harry Potter et les reliques de la mort*, Paris, Gallimard, 2007 [éd. orig. *Harry Potter and the Deathly Hallows*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2007].

20. D. Grotta, *The Biography of J. R. R. Tolkien*, Philadelphie, Running Press, 1976 ; De Turrís, « L'immaginario medievale... », art. cité, p. 104 ; L. Del Corso, P. Pecere, *L'anello che non tiene. Tolkien fra letteratura e mistificazione*, Rome, Minimum Fax, 2003, p. 50-64. L'adaptation cinématographique des romans dans les trois films de Peter Jackson, 2001-2003, a également eu un grand succès.

d'Ursula Le Guin et la trilogie centrée sur Merlin (1970-1981) de Mary Stewart, qui a été considérée comme le « Geoffroy de Monmouth du XX^e siècle²¹ ».

La littérature fantastique, spécialement quand elle est intégrée dans un scénario d'un médiévalisme latent (comme c'était traditionnellement le cas au XIX^e siècle), suscite des émotions aussi profondes que le conte²². On peut interpréter la passion pour le Moyen Âge fantastique comme une réponse, placée sous le signe de l'évasion, à la crise de l'idée de progrès. En ce sens, la littérature de *fantasy*, avec son éternelle opposition entre bien et mal, entre héros et monstres, fonctionne à merveille, bien qu'il ne faille jamais sous-évaluer sa composante de produit commercial²³.

En plus de la *fantasy*, mais étroitement liés à ce genre narratif, il faut se souvenir des « jeux de rôle », c'est-à-dire des mises en scène d'histoires, presque toujours situées dans un Moyen Âge fantastique, par un groupe d'amis qui campent des personnages de chevaliers, elfes, magiciens, voleurs, etc. Les jeux de rôle connurent un succès incroyable dans les années 1970 et 1980, depuis le célèbre *Donjons et dragons* (1974), et perdurent jusqu'à nos jours, à travers les innombrables communautés néomédiévales qui vivent virtuellement sur la Toile et qui représentent l'évolution technologique de ces jeux de dés désormais antédiluviens. Rappelons-nous, entre toutes, la populeuse Society for Creative Anachronism (fondée en 1966) qui prétend avec orgueil être une « organisation internationale consacrée à la recherche et à la création des arts et des techniques de l'Europe d'avant le XVII^e siècle ». Son « monde connu » est constitué de dix-neuf royaumes avec plus de 30 000 membres²⁴.

Et les choses ne sont pas allées diversement dans le champ musical. À partir de la moitié des années 1960, puis surtout pendant toute la décennie

21. U. K. Le Guin, *Le sorcier de Terremer*, Terremer, t. 1, Paris, Le livre de Poche, 2007 [éd. orig. *A Wizard of Earthsea*, Berkeley (Ca), Parnassus Press, 1968] ; *Les tombeaux d'Atuan et L'ultime rivage*, Terremer, t. 1, Paris, Le livre de Poche, 2007 [éd. orig. *The Tombs of Atuan*, New York, Atheneum Books, 1971, et *The Farthest Shore*, New York, Atheneum Books, 1972] ; la série s'est continuée avec, successivement, M. Stewart, *La grotte de cristal*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [éd. orig. *The Christal Cave*, New York, William Morrow, 1970], *Les collines aux mille grottes*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [éd. orig. *The Hollow Hills*, Londres, Holder & Stoughton, 1973], *Le dernier enchantement*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [éd. orig. *The Last Enchantment*, Londres, G. K. Hall, 1981] ; la série a continué par la suite.

22. Voir par exemple S. De Mari, *Il drago come realtà. I significati storici e metaforici della letteratura fantastica*, Milan, Salani, 2007.

23. D. Marshall (éd.), *Mass Market Medieval: Essays on the Middle Ages in Popular Culture*, Jefferson (Nc), McFarland, 2007 ; Del Corso, Pecere, *L'anello che non tiene...*, op. cit., p. 132-157.

24. Society for Creative Anachronism (www.sca.org, consulté le 20-10-2009/3-07-2014). Aux *neomedievalist communities* a été dédiée une session d'études au 44th International Congress of Medieval Studies, Kalamazoo (Michigan), 7 mai 2009.

suivante, le Moyen Âge a été une terre à découvrir et défricher. Pendant cette période se sont formés énormément de groupes soucieux de la récupération philologique des traditions populaires, et on a expérimenté des fusions avec la musique rock et pop. Le « folk médiéval » a été alors un genre en vogue, représenté par des groupes fameux et des auteurs-compositeurs, nouveaux ménestrels, comme les Jethro Tull en Angleterre, les Tri Yann en Bretagne, les Chieftains en Irlande, les Ougenweide en Allemagne, Angelo Branduardi en Italie, qui ont exploré la tradition des textes et des mélodies médiévaux, tirés de préférence du répertoire des pays celtes. Mais les Pooh, en 1973, publiaient également l'album *Parsifal*, et en cette même année les Genesis signaient *Selling England by the Pound* : un disque regorgeant de références au Moyen Âge, depuis la chanson *Dancing out with the Moonlit Knight* jusqu'à *The Battle of Epping Forest*, qui décrit en termes de conflit médiéval une rixe entre deux bandes rivales de banlieue. Depuis lors, la musique contenant des réminiscences médiévales fait partie du bagage culturel de tout l'Occident, elle évolue avec le *progressive rock*, le *heavy metal*, le *gothic*, l'*electro-dark*, jusqu'à la *neo-medieval music*, répandue spécialement dans les pays d'Europe du Nord, et jusqu'aux suggestions musicales pseudo-grégoriennes et/ou satanistes.

Mais venons-en aux conséquences politiques. À partir de 1968, la passion pour le Moyen Âge a également coloré les mouvements politiques transversaux, souvent de jeunes, lesquels, au nom de l'imagination au pouvoir, s'élevaient contre la monotonie de la vie quotidienne et attaquaient le système, de droite, de gauche ou d'un point de vue anarchique et libertaire. Une raison significative de la renaissance du médiévalisme à partir de la fin des années 1960 est politique. Et ce n'est pas étonnant, étant donné que tout, mais vraiment tout était alors considéré comme politique. Comme l'a écrit Mario Capanna :

L'élément central qui émerge est la non-neutralité de la culture, de la science, de la technique. C'est la finalité politique (et sa gestion) qui décide la nature du savoir, le caractère de la science, l'efficacité de la technique, au service du prolétariat et de son émancipation ou contre eux²⁵.

Le médiévalisme politique qui renaît à la fin des années 1960 a connu de nombreuses reformulations et s'est manifesté sous trois formes principales. La première, caractéristique des années 1970, se rattache à la volonté de récupérer les traditions populaires qui étaient en train de se perdre et s'exprime

25. M. Capanna, *Formidabili quegli anni*, Milan, Garzanti, 2002, p. 80 et suiv. Voir aussi *ibid.*, p. 268 : « Rien n'est neutre. De l'art à la science, à la culture, à la religion : rien, pas même le concept selon lequel rien n'est neutre. C'est une des "découvertes" majeures de 1968. »

principalement à travers la musique et le théâtre : c'est le temps des ballades, des auteurs-compositeurs et du théâtre de rue (voir le présent chap. VI).

La seconde forme est, si l'on veut, une sorte de spécialisation du scénario médiéval sous la forme d'une fascination renouvelée pour la chevalerie, le Grand Nord et le monde celte. Même s'il s'agit évidemment d'une tradition romantique et qui persiste durant tout le ^{xx}e siècle, en réalité elle paraît elle aussi s'être ravivée récemment : c'est la récupération de la Tradition, c'est-à-dire de la spiritualité et de la mystique chrétiennes médiévales, comme aussi des mythes et croyances non chrétiens mais également rapportés à la période médiévale. C'est le Moyen Âge de l'Irlande, de la Scandinavie et de l'Allemagne, le temps des pubs disséminés dans tous les coins d'Europe, des croix celtiques, du Saint Graal, des templiers et du néopaganisme druidique et viking (voir les chap. VII, VIII et IX). Tout comme la première forme est fortement liée à la culture de gauche, de même la seconde apparaît généralement comme l'expression d'une culture de droite, bien que, à partir des années 1980, la distinction entre droite et gauche soit concrètement toujours plus floue et incertaine. C'est justement cette seconde forme de médiévalisme qui paraît constituer, dans les années 1990 et dans la première décennie du nouveau millénaire, le mode standard de représentation habituelle du Moyen Âge, qui repose désormais en grande partie sur les épaules des templiers et des chercheurs du Graal.

Enfin, la troisième forme de médiévalisme politique avec laquelle l'actualité nous force à compter est celle à laquelle se rattache parfaitement le concept de « Moyen Âge identitaire ». Déjà dans les années 1970, mais avec une croissance exponentielle bien perceptible depuis le début des années 1990, les mouvements politiques d'inspiration identitaire (c'est-à-dire se référant à des sentiments d'appartenance à un endroit particulier, à une région, à une nation, voire à l'Europe entière) utilisent le Moyen Âge comme le fil directeur pour retrouver la trace des appartenances primordiales à leur propre communauté culturelle, linguistique, religieuse ou même ethnique (voir chap. V, X, XI et XII). Le processus se poursuit depuis le début du ^{xix}e siècle, quand l'âge médiéval fut repensé, dans toute l'Europe, comme l'espace historique dans lequel s'étaient formées les identités civiques et les nations, et n'a jamais réellement marqué de coup d'arrêt, si bien que, encore aujourd'hui, l'identification entre Moyen Âge et origine des identités locales et/ou nationales représente une interprétation historique amplement (et docilement) acceptée. Dans les deux dernières décennies surtout, le mot « identité » est devenu une sorte de véritable *passé-partout*²⁶ utilisé n'importe où pour justifier les opinions

26. N.d.t. : en français dans le texte.

politiques personnelles, les rattachant à la conviction que la communauté de référence s'est toujours distinguée de toutes les autres en tant qu'elle est dotée de caractères propres, originaux et très anciens. Des caractères que l'on veut sauvegarder et défendre, en définissant officiellement une véritable politique de la mémoire qui fournit un canon dans lequel se reconnaître. En France a été institué en mai 2007 un ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire²⁷. En Espagne, en revanche, a été promulguée en septembre 2007 la *Ley de memoria histórica* pour ceux qui subirent des persécutions pendant la guerre civile et la dictature : bien que d'un esprit contraire à celui du ministère français de l'Identité nationale, cette loi montre elle aussi clairement l'intention de vouloir régler la mémoire en lui donnant une forme juridique²⁸. Enfin, en Italie, à plusieurs reprises, certains représentants politiques ont invité à brûler les livres d'histoire écrits par les auteurs de gauche²⁹.

Le médiévalisme politique est partie prépondérante, sinon même dans certains cas constitutive, du *cultural heritage cult*, jeu de mots linguistique qui signifie « vénération pour l'héritage culturel ». Né avec une préoccupation

27. Ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire [n.d.t. : ce ministère n'existe plus depuis l'élection de François Hollande en mai 2012]. Sur le site officiel on lisait : « Telle est l'ambition de ce nouveau ministère : lutter contre l'immigration irrégulière, organiser l'immigration légale en favorisant le développement des pays d'origine afin de réussir l'intégration et de conforter l'identité de notre Nation » (www.immigration.gouv.fr/spip.php?page=dossiers_them_org&numrubrique=3II, consulté le 20-10-2009). Voir à ce propos le jugement sévère de Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 136-142.

28. R. Escudero Alday, J. A. Martin Pallin (éd.), *Derecho y Memoria histórica*, Madrid, Trotta Editorial, 2008. Sur la signification sociale et politique du passé – également médiéval – dans l'Espagne contemporaine, voir aujourd'hui G. Tremlett, *Ghosts of Spain: Travels through Spain and its Silent Past*, New York, Walker & Company, 2007 ; D. Coleman, S. R. Doubleday (éd.), *In the Light of Medieval Spain. Islam, the West, and the Relevance of the Past*, préf. de G. Tremlett, New York, Palgrave MacMillan, 2008. À ce vaste thème et à sa signification spécifique pour le Moyen Âge, a été consacrée la session d'étude « The Ideological Use of the Middle Ages in Contemporary Iberia », dans 44th International Congress of Medieval Studies, cité. En Italie également, a été présenté devant le Sénat en 2013-2014 un projet de loi (*Disegno di Legge 54 della 17^a Legislatura*) qui prévoyait d'introduire un délit de « négationnisme », concernant la négation de « faits incontestables comme l'extermination des juifs ou d'autres minorités », voir le site officiel du Sénat de la République italienne, *Sezione Leggi e documenti, Atto Senato n° 54* (<http://www.senato.it/leg/17/BGT/Schede/Ddliter/39351.htm>, consulté le 17-10-2014).

29. Voir par exemple A. Berardinelli, R. Chiaberge, « Università. La sinistra dei baroni », *Corriere della Sera*, 5 mai 1997, p. 27 (http://archiviostorico.corriere.it/1997/maggio/05/UNIVERSITA_sinistra_dei_baroni_co_o_9705058258.shtml consulté le 12-03-2010/3-07-2014). Voir également M. Caffiero, « Libertà di ricerca, responsabilità dello storico e funzione dei media », dans id. et Procaccia (éd.), *Vero e falso. L'uso politico della storia*, op. cit., p. 3-26, ici p. 11.

élitiste – par exemple celle des pères fondateurs de la nouvelle Europe qui ont rafraîchi le mythe de Charlemagne –, le culte pour l'héritage culturel s'est dilaté jusqu'à se transformer en ce qui a été défini comme une *popular crusade* impliquant tous les groupes sociaux³⁰.

Très différentes entre elles et demandant pour cette raison à être présentées avec quelques détails de plus, les formes du médiévalisme qui, en quelque façon, exaltent le Moyen Âge comme une époque dorée et comme la « lumière du matin », se ressemblent pour deux raisons : la première est que, à travers elles, on perçoit la mise en œuvre d'une politique de la mémoire ; la seconde est qu'une telle politique ne correspond pas, généralement, à une vision historique de la période médiévale, mais bien à une lecture anhistorique et mythique dont la matrice date substantiellement du XIX^e siècle³¹.

30. Lowenthal, *Possessed by the Past...*, op. cit. ; W. Frijhoff, « Cultural Heritage in the Making: Europe's Past and its Future Identity », *Annual of Medieval Studies at Ceu*, 14, 2008, p. 233-246, ici p. 233 et suiv. Sur le mythe de Charlemagne, voir *infra*, chap. XII.

31. Stock, *La voce del testo...*, op. cit., p. 80 et suiv.

Chapitre V

Marchands et arbalétriers : un Moyen Âge des villes

Une fois passés, songes et souvenirs sont la même chose.

U. PIERSANTI, *L'uomo delle Cesane* (1994)

C'est une glorieuse journée de mai. Nous sommes à Assise, la cité de saint François et de sainte Claire. Le « Très noble quartier haut » (*Nobilissima Parte de Sopra*) et le « Magnifique quartier bas » (*Magnifica Parte de Sotto*), les deux quartiers qui composent idéalement la cité, se défient en une série de compétitions : cortèges solennels, épreuves d'adresse, chants, défis lancés en vers, représentations théâtrales. On renouvelle de cette façon la tradition médiévale des chants du mois de mai qui étaient exécutés par des bandes de jeunes se promenant dans la ville, sur les places et sous les balcons des demoiselles. Une jeune fille est élue Dame du Printemps. On célèbre la fin de l'hiver, le retour du soleil, des fleurs et de l'amour. Cette fête médiévale, resplendissante de cortèges, de porteurs de bannières, de dames, de chevaliers, d'arbalétriers, de magistrats urbains et résonnant de chants, tambours et clairons, dure trois jours et concerne toute la population, qui se retrouve, avec les touristes et les curieux, immergée dans l'atmosphère du temps jadis. La nuit, quand le feu et l'obscurité font danser les ombres et quand les odeurs naturelles sont plus fortes, la magie de l'illusion de l'ancien atteint son degré le plus intense :

Trois nuits de mai marquent notre cœur
en précieuses notes le conte se mêle à la vérité
et l'histoire antique se renouvelle encore une fois
folle magie joyeuse de notre fête¹.

1. Couverture de la revue *Calendimaggio di Assisi*, 1, 2010, p. 1.

Attestée à l'époque médiévale, la fête du 1^{er} Mai (*Calendimaggio*) d'Assise reparait en 1927, est suspendue pendant la Seconde Guerre mondiale et réactivée en 1947. Depuis 1954, elle a pris une forme quasi inchangée². Si, depuis Assise, nous commençons à déambuler en Ombrie, nous trouvons à peu de kilomètres le Chante-Mai de Terni, les joutes de la Quintaine à Foligno, le *palio* des *Terzieri* de Città della Pieve et celui de Trevi, le *palio* des Colombes à Amelia, la fête des Cierges et le *palio* de l'Arbalète à Gubbio, les jeux des Portes à Gualdo Tadino, le marché des *Gaite* à Bevagna³, la fête du Voile à Giove, la course de l'Anneau à Narni, la joute du Lys à Monteleone di Orvieto, le *palio* de saint Ruffin à Assise, le *palio* de Valfabbrica... Mais le choix de partir de l'Ombrie est arbitraire. Nous pouvons commencer notre voyage à Sienne, siège du *palio* le plus célèbre du monde ; de là, nous pouvons nous rendre à Arezzo, où l'on célèbre la joute du Sarrazin, et puis nous déplacer dans toute la Toscane. Pris dans ce tourbillon, nous devons courir dans les Marches pour assister à la Quintaine d'Ascoli Piceno, et puis peut-être faire un saut au *palio* d'Asti et à la foire du *Carroccio* à Legnano, pour n'évoquer que quelques autres fêtes célèbres parmi des centaines de parodies. Sans naturellement oublier les Journées médiévales de Saint-Marin, la cité-État au centre de la Péninsule qui, unique entre toutes, a maintenu son indépendance de commune médiévale et qui en est fière : ici, le Moyen Âge reconstruit est faux et postiche, mais la liberté est bien réelle. Dans le Sud de l'Italie également, bien qu'avec une moindre concentration, le phénomène des « fêtes médiévales » est très présent, souvent associé au souvenir des Turcs ou à la glorification des dynasties souveraines : comme dans le défilé des Turcs à Potenza et dans le *palio* de la Pastèque d'Altavilla Irpina ; les célébrations qui évoquent la mémoire de Frédéric II Hohenstaufen sont, en particulier, très nombreuses⁴.

En bref, dans toute l'Italie, des centaines de villes et de bourgs célèbrent, surtout au printemps et pendant l'été, leurs fêtes médiévales. Et la même chose se produit dans beaucoup d'autres pays européens, avec parfois une densité au kilomètre carré, par exemple en France, équivalente ou de peu inférieure à celle que l'on peut constater en Italie du Nord. Dans les pays de tradition celtique, on assiste à une explosion de manifestations : d'abord et peut-être le plus important, le Festival interceltique de Lorient en Bretagne

2. *Calendimaggio di Assisi* (www.calendimaggiodiassisi.it, consulté le 15-12-2009/3-07-2014).

3. N.d.t. : ville divisée en quatre quartiers, dits *Gaite*.

4. R. Iorio, « Medioevo turistico », *Quaderni medievali*, 27, 2002, p. 157-166 ; M. Interino, *Medioevo «reale» e medioevo «immaginario» nelle rievocazioni storiche contemporanee: Campania e Basilicata*, tesi di laurea, Università degli studi di Urbino, année académique 2004-2005 ; Brando, *Lo strano caso di Federico II...*, op. cit.

(depuis 1971). En Champagne, Provins fait de la publicité pour sa fête médiévale⁵ en rappelant que la ville est le *Moyen Âge à une heure de Paris*⁶, tandis qu'à Aigues-Mortes, en Camargue, on fête la Saint-Louis en reconstruisant le navire qui l'emmena outre-mer et en allumant des feux sur les remparts. En Angleterre, entre cent manifestations similaires, on reconstitue aussi la bataille d'Hastings. En Espagne, il y a la longue série des *Fiestas de Interés Turístico Nacional*. Dans les pays scandinaves et en Pologne, se déroulent des rencontres de communautés néovikings, dans d'autres pays d'Europe de l'Est, les sites médiévaux les plus célèbres (pensons par exemple au château de Visegrád et au parc national commémoratif d'Ópusztaszer en Hongrie, ou à Český Krumlov, ville de Bohême) hébergent des évocations historiques avec figurants en costume, pendant qu'en Croatie on commémore chaque année la bataille navale entre les Génois et les Vénitiens au cours de laquelle fut capturé Marco Polo⁷. L'utilisation de décors médiévaux pour les fêtes et en général pour les manifestations culturelles des communautés est un phénomène en plein épanouissement. Comme l'écrit Ilaria Porciani, se poursuit encore aujourd'hui le

revival des traditions locales dont beaucoup, comme on sait, inventées dans les deux dernières décennies. Elles se sont diffusées de manière croissante et toujours plus visible dans toute la Péninsule, donnant vie à des fêtes populaires qui s'appuient sur les divisions entre arrondissements et quartiers, bannières, symboles et appartenances qui ne semblent pas exclusivement élaborés à l'intention des touristes⁸.

Ce type de médiévalisme ne se retrouve quasiment que dans les communautés petites et moyennes, tandis qu'il ne semble pas prendre pied dans le tourbillon des grandes villes, qui ont des identités partagées moins fortes et plus segmentarisées, à l'exception du cas des équipes de sport. Ce médiévalisme peut avoir une signification politique quand, par son entremise, est affirmée l'appartenance à certains mouvements, comme c'est le cas des reconstitutions historiques organisées, en Italie, par le parti de la Ligue du Nord. On entend témoigner grâce à la fête d'un vivre-ensemble, d'une appartenance à une communauté, c'est-à-dire à une polis : il s'agit d'un événement

5. N.d.t. : en français dans le texte.

6. N.d.t. : en français dans le texte.

7. N. Budak, « Using the Middle Ages in Modern-day Croatia », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 241-262, ici p. 258.

8. I. Porciani, « Identità locale-identità nazionale: la costruzione di una doppia appartenenza », dans O. Janz, P. Schiera, H. Siegrist (éd.), *Centralismo e federalismo tra Ottocento e Novecento. Italia e Germania a confronto*, Bologne, il Mulino, 1997, p. 141-182, ici p. 142.

politique au sens originel du terme, qu'on ne peut rattacher ni à des positions conservatrices ni à des positions progressistes, et pouvant les englober toutes les deux. De même, la lutte entre factions intracitadines, qui en Italie calque servilement celle – vraiment ancienne – de la compétition entre les *contrade*⁹ siennoises, a pour fonction d'exorciser la guerre et les désaccords en les ritualisant et les ramenant à une paix conclusive.

Ces manifestations ont une signification notable dans nos sociétés, en mettant à découvert un amalgame social qu'autrement, dans les journées de routine, il n'est pas donné de discerner. Elles créent la cohésion sociale sous le signe de la fête, de l'inversion, du déguisement et du renouveau : elles apparaissent semblables aux fêtes du carnaval, temps suspendu de la joie et de la dérision, et aux fêtes qui célèbrent le début du printemps, agrémentées de souriantes petites reines de mai. En outre, dans plusieurs cas, ces fêtes locales véhiculent le sentiment religieux, en travestissant des traditions anciennes, des fêtes patronales et des processions. Enfin, leur fonction est également économique, puisqu'elles finissent par représenter une source consistante de recettes pour les communautés qui les organisent, entraînant également des retombées considérables pour le territoire¹⁰. Il s'agit d'un aspect que l'on peut relier au marché de masse et au Moyen Âge du loisir, que les administrateurs locaux ont bien présents à l'esprit, tant et si bien qu'en général ils se tiennent toujours en première ligne dans leur organisation. En somme, tous ces événements sont, simultanément, « un spectacle public, touristique, et une affaire secrète dont seulement [les citoyens] peuvent saisir le sens profond¹¹ ».

Mais s'agit-il vraiment de fêtes médiévales, pour lesquelles nous sommes capables de retrouver une tradition continue qui remonterait à tant de siècles ? Si on les envisage sous l'angle d'un rapport idéal et symbolique, ces manifestations peuvent être considérées d'une certaine façon comme héritières des civilisations qui nous ont précédés. De fait, la fête de rue est, pendant le Moyen Âge et bien au-delà, un événement important de l'existence. Le climat joyeux, les jeux d'adresse, les tournois, les tours, les mâts de cocagne, les chansons de corps de garde, les déguisements, le carnaval font partie non seulement de notre imaginaire référentiel de l'Ancien Régime, mais sont également

9. N.d.t. : quartiers.

10. S. Cavazza, « La tradizione inventata. Utilità sociali (ed economica) della festa e del folklore », *Golem L'indispensabile*, VII, 8 août 2002 (www.golemindispensabile.it/articolo.asp?id=952&num=19&sez=269, consulté le 10-04-2009/6-07-2014). Sur l'utilisation commerciale du médiévalisme contemporain, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 256-260, 318 et suiv. ; Marshall (éd.), *Mass Market Medieval...*, op. cit. ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 225-235.

11. Voltmer, *Il carroccio*, op. cit., p. 22, se référant au palio de Sienne.

une composante constitutive des modes de vie d'alors. De la même façon, la grande importance que revêt la nourriture dans ces fêtes fait partie d'un univers symbolique qui appartient non seulement au Moyen Âge, mais aussi à des générations de femmes et d'hommes beaucoup plus proches qui, dans la « grande bouffe » concentrée sur peu de jours (par exemple à l'occasion du battage), trouvaient la même satisfaction et la même joie que celles que nous éprouvons en allant d'une auberge à l'autre, servis par des hôtes en costume, à boire du vin en pichet de terre, à manger des soupes de légumes et d'épeautre, et de la viande grillée sur des braises. De même, le sens de l'appartenance lié aux manifestations de jubilé – aussi bien religieux que séculier – a été, déjà au Moyen Âge, un élément fondateur des sociétés : on peut se rappeler, pour donner un exemple parmi d'autres, les jeux de l'Agone et du Testaccio qui se tenaient à Rome et servaient également à affirmer l'identité civique. Toutefois, d'un point de vue historique, ces manifestations contemporaines n'ont pas de liens directs avec le Moyen Âge. Elles représentent plutôt, comme l'écrit Giosue Musca à propos du 1^{er} Mai (*Calendimaggio*) d'Assise, un « Moyen Âge rêvé, imaginé et reconstruit avec une extraordinaire participation et capacité d'identification de bien deux mille personnes qui transforment leur ville en un musée vivant de l'imaginaire historique¹² ».

Même si certains *palii* sont réellement anciens (par exemple les compétitions à cheval qui existaient déjà au XIII^e siècle à Asti et Ferrare), on perçoit en réalité entre le Moyen Âge et l'actualité des fractures impossibles à combler. Et même les célébrations qui remontent vraiment et de façon ininterrompue au premier âge moderne – comme, exemple le plus important de tous, le *palio* de Sienne – n'ont pris une coloration médiévale que bien plus tard. Certes, le *palio* se courait également aux XVII^e et XVIII^e siècles mais, avec les cortèges et les bannières, ce n'était pas le Moyen Âge que l'on représentait mais bien l'orgueilleuse cité de Sienne dans sa contemporanéité.

Depuis quand les manifestations civiques et aussi, en partie, les fêtes religieuses se sont-elles donc teintées de couleurs médiévales ? Et quand a-t-on commencé à inventer ces nouvelles traditions ? En Italie, tout ceci est arrivé, en une première phase, entre les dernières décennies du XIX^e siècle et la Seconde Guerre mondiale. Pendant cette période, on a affublé d'atours médiévaux ou Renaissance quelques traditions encore existantes, tandis que d'autres traditions – endormies depuis des siècles ou simplement inexistantes – ont été reconduites dans la forme, souvent pseudo-philologique, qu'elles auraient dû

12. G. Musca, « Profumo di medioevo. Il Calendimaggio ad Assisi », *Quaderni medievali*, 20, 1995, p. 133-152, ici p. 150 (<http://centri.univr.it/rm/biblioteca/SCAFFALE/m.htm>, consulté le 25-06-2011/3-07-2014).

avoir au Moyen Âge. La phase la plus aiguë de cette « récupération » des traditions citadines s'est faite en particulier pendant le *Ventennio* fasciste¹³. Datent, par exemple, de cette période le 1^{er} Mai (*Calendimaggio*) d'Assise (1927), le Chante-Mai de Terni (1928), la joute du Sarrazin d'Arezzo (1931), le jeu du Pont à Pise (1935), la foire du *Carroccio* de Legnano (1935) et le *palio* de Ferrare (1937). En fait, le fascisme qui, comme on sait, a utilisé au plus haut degré la récupération du mythe de la Rome impériale n'a pas exclu pour autant le Moyen Âge¹⁴. Dans une seconde phase, qui commence dans les années 1960 et perdure selon une progression continue, les traditions néomédiévales se sont diffusées jusqu'à atteindre également des centres beaucoup plus petits. Chaque année, quelques villages s'inventent leurs fêtes médiévales, flamboyant neuves. Même ces nouvelles traditions, cependant, s'appuient sur les modes de représentation figurative du Moyen Âge qui étaient déjà propres au XIX^e siècle, durant lequel ont été fixées les formes canoniques pour décrire cette époque : c'est justement pour cette raison que les réévocations historiques présentent très souvent les chevaliers et les dames en costume tardomédiéval ou Renaissance.

Aujourd'hui, partout en Europe, les villes célèbrent les grandes heures de leur histoire en se concentrant sur la période médiévale. Quelles sont les raisons de ce choix qui, par la force des choses, exclut ou englobe d'autres possibilités ? Pour quels motifs la mise en scène est-elle, quasiment sans exception, médiévale ou, au plus tard, Renaissance ? Les raisons sont naturellement

13. N.d.t. : le *Ventennio* est l'appellation usitée en Italie de la période qui couvre la double décennie fasciste de la prise de pouvoir de Mussolini (30 octobre 1922) jusqu'au 25 juillet 1943.

14. Le parallèle idéologique entre civilisation médiévale et formation de l'identité italienne a été au contraire amplifié, avec un fort soutien des intellectuels et des membres des milieux dirigeants locaux. La signification politique de cette époque historique fut reléguée sur un plan de coparticipation au niveau de la cité plus que de la nation ; cela revient à dire que la patrie nationale était représentée par Rome tandis que les patries-cités étaient représentées par le Moyen Âge. Cela permit la présence simultanée de langages architecturaux autrement inconciliables : d'une part, la construction de l'EUR [quartier romain d'architecture fasciste voulu par Mussolini, n.d.t.], de l'autre, la restauration en style gothique – y compris pendant les années 1930 – de villes comme Arezzo et San Gimignano. Le régime adopta le médiévalisme citadin tout en supervisant sa représentation. Il le fit pour des raisons économiques – de relance du tourisme – mais aussi pour éduquer la population, si bien qu'à ce propos on peut désormais parler à bon droit de « folklorisme d'État ». Voir S. Cavazza, *Piccole patrie. Feste popolari tra regione e nazione durante il Fascismo*, 2^e éd., Bologne, il Mulino, 2003, p. 183 et suiv., 198 et suiv., 207 et suiv. ; Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 267 et suiv. ; M. D. Lasansky, *The Renaissance Perfected: Architecture, Spectacle, and Tourism in Fascist Italy*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2004 ; T. di Carpegna Falconieri, « "Medieval" Identities in Italy: National, Regional, Local », dans J. Geary, G. Klaniczay (éd.), *Manufacturing Middle Ages. Entangled History of Medievalism in Nineteenth-Century Europe*, Amsterdam, Brill, 2013, p. 317-345.

enchevêtrées. La première d'entre elles est simple : généralement, les monuments les plus anciens, comme les fortifications, le château ou la cathédrale, remontent à cette époque et par conséquent représentent encore un témoignage illustre et tangible du passé (bien que ces monuments aient souvent été lourdement restaurés, comme de juste, au XIX^e siècle). En outre, d'innombrables villes, surtout allemandes et d'Europe de l'Est, sont effectivement de fondation médiévale. Mais alors, que devrait-il se produire dans les cités fondées par les Romains, voire à une époque encore plus reculée ? En Italie, en Espagne ou en Provence, nous devrions assister à la floraison de célébrations glorifiant les anciens Romains. Pourtant, ce n'est pas cela qui arrive : dans ces cas aussi, les symboles utilisés pour représenter l'identité de la communauté sont quasiment toujours médiévaux. Il n'existe pas, ou quasiment pas, de fêtes des Étrusques ou des Romains, de fêtes des Huns ou des Sarmates. Mis à part le petit guerrier Astérix, les Gaulois non plus ne sont pas vraiment appréciés, sinon revêtus de leur costume celte, donc lui aussi substantiellement médiéval. Au contraire, partout nous n'avons pratiquement affaire qu'à de nobles dames et de preux chevaliers. La raison de ce choix sous le signe (et le songe) du Moyen Âge doit être rattachée essentiellement au médiévalisme d'époque romantique qui a établi la parfaite équivalence entre le Moyen Âge et l'appartenance à une communauté bien précise : c'est le vrai cœur du problème. Ce discours peut être décliné à tous les niveaux, du village à la nation ; mais il apparaît comme plus particulièrement significatif, pour la présente analyse, dans le cadre des villes. Les villes médiévales, en effet, sont considérées comme les pierres de fondation non seulement des édifices, mais encore plus du sentiment d'identité civique des habitants, forts de leur cohésion et de leur unité. On disait jadis : « L'air de la cité rend libre », en faisant allusion au fait que les paysans devenus citoyens se seraient délivrés du servage. Les villes médiévales ont représenté, surtout dans l'interprétation du XIX^e siècle, le lieu de vie de ces hommes actifs qui, par leur travail et leur intelligence, ont permis de dépasser la « barbarie féodale » : elles sont pensées comme le berceau des libres bourgeois et comme la forge qui les a trempés. Ce qui compte, par conséquent, ce n'est pas la ville de pierre, l'*urbs*, qu'elle soit romaine ou même étrusque : ce qui compte, c'est que l'ensemble de ses habitants – la *civitas* – ait eu pour la première fois au Moyen Âge la conscience d'être un groupe, ait fondé les corporations, se soit donné une organisation propre, ait lutté pour sa liberté. C'est ainsi que François Guizot, qui en voulait à Walter Scott parce que dans son roman il avait décrit improprement un bourgeois de Liège, mettait en garde le public dans une de ses fameuses leçons :

Il en a fait un vrai bourgeois de comédie, gras, mou, sans expérience, sans audace, uniquement occupé de mener sa vie commodément. Les bourgeois de

ce temps, Messieurs, avaient toujours la cote de mailles sur la poitrine, la pique à la main ; leur vie était presque aussi orageuse, aussi guerrière, aussi dure que celle des seigneurs qu'ils combattaient¹⁵.

Cette interprétation de l'histoire médiévale est adaptée à une grande partie de l'Europe, mais fut pensée en particulier pour décrire les pays dans lesquels le réseau des villes était plus dense. Dans ce cadre, le cas de l'Italie centrale et du Nord a par conséquent pris d'énormes proportions. C'est depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle que s'est de plus en plus répandue l'idée selon laquelle la période communale avait représenté le moment le plus grand et le plus solennel de l'histoire médiévale italienne. Dans l'impossibilité de créer une véritable théorie de la nation liée à l'existence d'un État médiéval – comme en revanche cela se produisait dans d'autres parties de l'Europe –, les intellectuels italiens du XIX^e siècle ont exalté au plus haut degré la valeur identitaire des « petites patries », les cités communales, riches, libres, fières, actives et regorgeant d'œuvres d'art splendides. Dans un univers culturel qui, partout, trouvait dans le Moyen Âge une nouvelle alternative aux mythes classiques des origines, en Italie, on emprunta le chemin de la rencontre dialectique entre identité locale et identité nationale, en soulignant comment la nation s'était progressivement formée principalement à travers les cités. Moyen Âge, donc, en tant que Moyen Âge urbain : l'identité citadine en tant que base fondamentale et mythe moteur du sentiment d'appartenance, point de départ également de l'italianité. C'est de cela que jaillirent au XIX^e siècle les fameuses commémorations du serment de Pontida et de la bataille de Legnano¹⁶.

À cette façon de penser le Moyen Âge correspond encore aujourd'hui l'idée qu'un sentiment d'identité civique acquiert une force plus grande quand il

15. F. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, 6^e éd., Paris, Didier et Cie, 1856, p. 213 et suiv. Sur le sujet, voir J.-M. Moeglin, « La bourgeoisie et la nation française d'après les historiens français du XIX^e siècle », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 121-133.

16. Les études en la matière sont nombreuses ; on peut signaler au moins les suivantes : I. Porciani, « Il medioevo nella costruzione dell'Italia unita : la proposta di un mito », dans R. Elze, P. Schiera (éd.), *Il medioevo nell'Ottocento in Italia e in Germania*, Bologne, il Mulino, 1988, p. 163-191 ; id., « Identità locale-identità nazionale... », art. cité ; J. Petersen, « L'Italia e la sua varietà. Il principio della città come modello esplicativo della storia nazionale », dans Janz et al (éd.), *Centralismo e federalismo...*, op. cit., p. 327-346 ; C. Sorba, « Il mito dei comuni e le patrie cittadine », dans M. Ridolfi (éd.), *Almanacco della Repubblica. Storia d'Italia attraverso le tradizioni, le istituzioni e le simbologie repubblicane*, Milan, B. Mondadori, 2003, p. 119-130 ; S. Soldani, « Il medioevo del Risorgimento nello specchio della Nazione », dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 163-173 ; M. Vallerani, « Il comune come mito politico. Immagini e modelli tra Otto e Novecento », *ibid.*, p. 187-206 ; Carpegna Falconieri, « "Medieval" Identities in Italy... », art. cité.

est représenté à travers des réévocations médiévalisantes. On estime qu'il est impossible de se passer du Moyen Âge pour raconter les origines et les moments de gloire de sa propre communauté. Nous avons, par conséquent, affaire à un médiévalisme à la fois scénographique, taillé sur mesure pour les réévocations historiques, et identitaire, symbole parfait du sentiment d'appartenance à une communauté : depuis cent cinquante ans, les choses n'ont guère changé. Après la perte de toute référence à la naissance et à l'affirmation de la classe des bourgeois, alors qu'elle était par ailleurs le cheval de bataille de toute l'interprétation historique du XIX^e siècle et qu'elle fut consacrée par Henri Pirenne, le réceptacle plus vaste, celui qui se réfère à une communauté d'habitants vague et incertaine, unie dans le symbole du Moyen Âge, est resté intact.

Mais pourquoi justement, depuis les années 1970 – et encore plus depuis les années 1990 –, assistons-nous à une nouvelle et massive récupération de ces thèmes ? Pour une seule et même raison : une réponse au sentiment de perte des traditions à travers le désir d'en retrouver la mémoire. Hobsbawm écrit :

Pour 80 % de l'humanité, le Moyen Âge se termine d'un coup dans les années 1950, ou, mieux encore, on en ressent la fin dans les années 1960¹⁷.

Cette considération de l'illustre historien, qui se réfère naturellement à une idée négative du Moyen Âge, peut aussi être lue d'une autre manière : certes, le monde salua avec soulagement le fait d'être sorti de cette époque obscure mais, à peine quelques années plus tard, il commençait à en éprouver une poignante nostalgie. Cette attitude culturelle, typiquement postmoderne, est exactement la même que celle que nous rencontrerons dans le prochain chapitre, à propos de la recherche des traditions populaires par des mouvements artistiques et intellectuels de gauche. Dans le cas du recours aux fêtes du *palio* et aux foires médiévalisées, cependant, la formule s'avère différente en ce qu'elle parcourt de nouveau un chemin déjà expérimenté et fortement imprégné d'idéalisme politique, pris dans son acception civique/identitaire, au point de s'avérer clairement néoromantique.

Le jour où nous nous sommes aperçus qu'il n'existait plus de maréchaux-ferrants, de forgerons et de vanniers, nous avons immédiatement voulu recréer leurs ateliers à ciel ouvert, en tant que musées des traditions et des

17. E. J. Hobsbawm, *L'âge des extrêmes. Histoire du court XX^e siècle (1914-1991)*, Bruxelles, Complexe, 1994 [éd. orig. *The Age of Extremes. The Short Twentieth Century 1914-1991*, Londres/New York, Michael Joseph/Vintage Books, 1994] ; P. P. Pasolini, *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, 1976, p. 64 : « [...] Le monde paysan, après quelque quatorze mille ans de vie, a pratiquement disparu d'un coup » [éd. orig. *Scritti corsari*, Milan, Garzanti, 1975].

métiers disparus. Il s'agit bien entendu d'ateliers d'exposition, sans l'odeur de la pauvreté. De fait, la réévocation sélective du passé permet de survoler ceux de ses aspects qui sont le moins agréables, en sauvant ce qui nous plaît le plus, en proposant une nouvelle mémoire à partager. Que cette mémoire se fonde sur des données historiques ou qu'elle soit au contraire totalement fictive n'a guère d'importance : pour avoir envie de regarder en arrière, de récrire ou de rêver un passé qui n'existe pas, il faut que le sentiment de rupture soit fortement vécu. Il faut se donner du mal pour se souvenir et se convaincre que ce monde que nous avons laissé derrière nous et qui n'existe plus avait tant d'aspects positifs. Naturellement, il n'y a pas que les réévocations des foires du Moyen Âge qui naissent de cette façon. C'est aussi le cas des publicités du *Mulino Bianco*¹⁸ – lieu d'innocence, vieille et savoureuse beauté – ainsi que des publicités pour la Nutella, bonne comme celle que mangeait déjà maman, le tout inséré dans un « passé de conte qui parcourt les spots publicitaires à travers une série de rappels à la tradition rurale¹⁹ ».

Ce Moyen Âge pittoresque fonctionne à merveille en ce qu'il est séparé de la mémoire du vécu de nos pères. Au contraire, il est magique, plein de jongleurs et d'avaleurs de feu, de lutins et peut-être même de dragons. Très *New Age*, il est l'opposé de cet environnement souvent pauvre et rural qui fut abandonné par les générations de migrants qui quittaient les campagnes entre les années 1950 et 1970, et dont le souvenir ne s'est pas transmis aux enfants²⁰. Ou peut-être est-ce le rêve des fables racontées pendant la veillée, qui n'étaient pas histoire, mais fantaisie à l'état pur. Ici, au contraire, on aurait affaire à l'histoire. Une fois perdu le lien de mémoire entre grands-parents, parents et enfants, on peut bien réinventer le passé. Depuis que le monde est monde, celui qui a enfin obtenu le bien-être se pourvoit d'un nouveau passé, en harmonie avec la situation qu'il a atteinte. Les marchands anoblis le faisaient, qui s'achetaient les portraits d'ancêtres à tant le mètre ; les nobles le faisaient, qui inventaient des « généalogies incroyables », et on continue à le faire encore aujourd'hui²¹. En définitive, l'utilisation du Moyen Âge comme outil de marquage identitaire peut aussi constituer, dans certains cas, la déclaration involontaire d'une perte de mémoire collective et elle peut être, simultanément, la tentative de démentir cette perte, en ne recourant pas cependant à l'histoire mais

18. N.d.t. : fabricant de biscuits omniprésent en Italie.

19. Pivato, *Vuoti di memoria...*, op. cit., p. 61-74, ici p. 61 et suiv.

20. *Ibid.*, p. 38-41.

21. R. Bizzocchi, *Généalogies fabuleuses. Inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Rue d'Ulm, 2010 [éd. orig. *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologne, il Mulino, 1995].

à sa métamorphose en un sens mythique. Dans *Le fantôme de Canterville*, Oscar Wilde fait dire au riche Américain qui s'est acheté un château en Angleterre : « Je connais des tas de gens qui donneraient cent mille dollars pour avoir un grand-père, et bien plus encore pour avoir un fantôme de famille²². »

Le médiévalisme a été (et est encore) aussi cela : un pittoresque fantôme, une réévoquant ectoplasmique du passé par ceux qui ne savent plus dire le nom et le métier de leurs grands-pères. Maintenant, certes, il ne faut pas faire flèche de tout bois. Toutes les réévoquant historiques ne sont pas totalement inventées, et même quelques-unes, les moins récentes, peuvent se vanter d'apporter un grand soin philologique à leur reconstruction du Moyen Âge. Il y a des associations qui promeuvent les études en la matière et qui veillent à l'exactitude de ce qui est représenté, comme par exemple la Fédération italienne des jeux historiques²³. Le 1^{er} Mai (*Calendimaggio*) d'Assise lui-même offre la particularité de comprendre en son sein une section que nous pourrions qualifier d'ésotérique, non ouverte au public mais destinée à n'être attentivement évaluée, en termes de cohérence historique, que par des jurés (souvent d'éminents historiens), lesquels désignent l'équipe gagnante. La population d'Assise et celle de Sienne célèbrent leurs jours de fête avec une telle participation affective et un sentiment identitaire si fort qu'elles trouvent les nombreux touristes embarrassants et vivent suspendues entre le besoin et le refus d'accueillir ceux qui, provenant du monde extérieur, ne peuvent absolument pas comprendre cette expérience totalisante.

Cependant, quand l'institution de la fête est récente et peu structurée, et quand la volonté de mise en œuvre est principalement économique et touristique, la force majeure du médiévalisme identitaire réside en un formidable contresens : en fait, ce médiévalisme devrait fonctionner comme contre-proposition à la mondialisation. Le retour aux origines plus ou moins supposées est une réponse « à la perte du "sens du chez-soi" que l'on éprouve dans les grands marchés²⁴ ». Face au dépaysement provoqué par les centres commerciaux, le *fast food* et les grandes chaînes de produits et de services, le Moyen Âge, avec le *slow food*, un compagnon de route, devrait assumer cette fonction. Mais il y a contresens dans le fait que même cette réponse d'opposition à l'enseigne du Moyen Âge est homologuante et globalisante. Cela n'est pas nouveau : la contestation véhiculée par le rock est aussi un produit du marché, et nous nous sommes tous aperçus depuis longtemps que les éventaires des Indiens d'Amérique écoulent tous des produits identiques. Le modèle du

22. Wilde, *The Canterville Ghost*, op. cit., p. 30.

23. Voir www.feditgiochistorici.it/, consulté le 12-02-2010/3-07-2014.

24. Porciani, « Identità locale-identità nazionale... », art. cité, p. 141.

Moyen Âge de foire est amplement standardisé, tant dans les costumes que dans les contenus culturels (littérature et cinéma *fantasy*), dans les manifestations (compétitions qui imitent très souvent le *palio* de Sienne, jongleurs, saltimbanques, auberges et boutiques), que même et toujours plus, dans les objets proposés à la vente, comme c'est le cas par exemple des « petites fées » et des « trolls ». Et, puisque le « celtisme » est l'une des clés de lecture du Moyen Âge à l'époque contemporaine, on en arrive carrément aux cas étranges et fréquents de foires médiévales, de *palii* et de tournois qui, en Italie comme en Espagne ou dans n'importe quel autre pays européen, proposent des figurants d'opéra lyrique en costumes du xv^e siècle sur un fond musical celtique : une sorte de *celtic fusion* qui n'a assurément rien à voir avec le Moyen Âge, mais qui est exécutée avec des mélodies, des rythmes et des instruments qui, dans la perception populaire, sont désormais systématiquement associés à cette époque²⁵.

Il s'agit donc d'un Moyen Âge qui raconte une identité singulière, mais qui est en réalité modulaire, répétitif, exportable et, justement pour cela – parce qu'il est immédiatement reconnaissable –, cher à ceux qui aiment fureter. Il arrive parfois que le cadre néomédiéval transforme un lieu, qui, de lui-même, serait défini par ses éléments originaux, ses monuments et ses œuvres d'art, en un non-lieu similaire à tant d'autres. Finalement, le village médiéval lui aussi est souvent un village global. Avec une différence : ici au moins, les gens se rencontrent et s'amusent.

25. Voir le chap. IX.

Chapitre VI

Le peuple et les saltimbanques : un Moyen Âge anarchique et de gauche

- Ça dépend, de quoi ça dépend?
- Tout dépend d'où tu regardes le monde.

Jarabe DE PALO, *Depende* (1998)

C'est une glorieuse journée de mai, nous sommes en 1968. Entre drapeaux rouges et lacrymogènes, *flower power* et contestation, on pourrait se dire que le Moyen Âge n'est pas vraiment chez lui. En réalité – on l'avait déjà anticipé –, une fois encore, le Moyen Âge est là. Au mois de mai 1968, les étudiants français défilent en scandant ces vers de Verlaine :

C'est vers le Moyen Âge énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste¹.

Donc, en avant avec le Moyen Âge. Et cependant, on reste étonnés. En réalité, si on regarde autour de nous, son utilisation aujourd'hui comme outil politique est quasi exclusivement le fait de mouvements de droite. Dans les années 1970 et 1980 également, l'usage politique du Moyen Âge a été surtout un phénomène de droite, comme on le verra plus spécialement dans les trois prochains chapitres. Et puis il existe un autre motif de surprise, philosophique celui-là : la culture progressiste, quand elle n'est pas greffée sur d'orgueilleux nationalismes, n'éprouve aucune bienveillance particulière à l'égard du Moyen Âge, parce qu'il appartient au passé. La révolution regarde devant elle et, dans *l'Internationale*, on chante : *Du passé faisons table rase², tabula rasa.*

1. P. Verlaine, « Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste ! », dans *Sagesse*, Bruxelles/Paris, Goemaere/Librairie catholique, 1881, t. 10, v. 2-4 ; cit. de Iorio, « Medioevo e giornalismo », art. cité, p. 125.

2. N.d.t. : en français dans le texte.

L'amélioration de la condition humaine est graduelle et se réalise à travers des processus – par exemple, la lutte des classes pour le marxisme – qui conduiront à une société parfaite. Donc les époques de l'histoire de l'homme occidental qui défilent l'une après l'autre – l'âge antique, le Moyen Âge, l'âge moderne, jusqu'à l'époque contemporaine – suivent un parcours évolutif. La société médiévale, ou bien féodale, est meilleure que l'antique, esclavagiste, mais pire que la moderne, bourgeoise et capitaliste (bien que celle-ci soit beaucoup plus cynique et brutale, ne se voilant plus d'illusions religieuses et politiques)³, et bien pire que l'actuelle, pendant laquelle le prolétariat a acquis une conscience de classe. De la même façon, la pensée anarchique ne peut que refuser le Moyen Âge, un temps de rois, de prêtres, de castes et d'un ordre aussi figé qu'injuste. Et que pourrions-nous donc bien en faire, de ce Moyen Âge qui, par essence, est un temps d'ombre ?

Si les choses se présentaient exactement en ces termes, ce chapitre ne serait pas à sa place : il serait mieux de l'insérer parmi les chapitres initiaux, ceux qui traitent de l'obscurité médiévale. Et cela serait tout à fait correct si on se référait seulement à la révolution culturelle chinoise (1966-1969), ou à la révolution khmère de Pol Pot, qui, au Cambodge, entraîna entre 1975 et 1979 la destruction systématique et le massacre « de quiconque savait lire et écrire et, par conséquent, était porteur de cette terrible maladie appelée passé⁴ ».

Mais les choses ne se présentent pas en ces termes, parce que – on l'a déjà dit en évoquant Gramsci et Pasolini – penser au passé et y trouver des valeurs n'est pas une attitude réactionnaire – les « tigres de papier » de la pensée maoïste –, et la tradition n'est pas nécessairement contre-révolutionnaire. Entre le milieu des années 1960 et la fin de la décennie suivante, beaucoup d'intellectuels et d'artistes culturellement situés à gauche ont utilisé le Moyen Âge en lui attribuant des connotations positives. En fait, le marxisme s'est profondément interrogé sur le rapport entre tradition et modernité. En Italie, le processus, qui apparaît déjà mûr à travers la collecte de contes populaires italiens faite par les soins d'Italo Calvino, se retrouve conjointement avec le vertigineux développement économique des années 1960 et peut être par conséquent considéré comme un effet de ce qu'on a appelé la « seconde révolution industrielle⁵ ».

3. K. Marx, Fr. Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Flammarion, 1998, p. 75-76 [éd. orig. *Manifest der kommunistischen Partei*, Londres, Bildungs Gesellschaft für Arbeiter, 1848].

4. T. Terzani, *Fantasma. Dispari dalla Cambogia*, Milan, Longanesi, 2008, p. 246.

5. *Contes italiens*, recueillis par Italo Calvino, Paris, Gallimard, coll. Folio/Bilingue, 1995 [éd. orig. *Fiabe italiane: raccolte dalla tradizione popolare durante gli ultimi cento anni e trascritte in lingua dai vari dialetti da Italo Calvino*, Turin, Einaudi, 1956].

Anne-Marie Thiesse écrit ainsi à propos du folklore après la Seconde Guerre :

Toutefois, l'apogée de l'industrialisation occidentale dans les années 1960, peu avant le basculement vers une nouvelle phase de la modernité, et la réduction drastique de la paysannerie comme catégorie sociale donnent lieu à un nouveau mouvement de promotion de la culture traditionnelle : il se présente comme protestataire, de gauche et juvénile. En Italie, des ethnologues et des artistes militants qui se réclament des analyses gramsciennes entreprennent de créer un folklore moderne et révolutionnaire, notamment musical, qui reprend les rythmes et les mélodies de la musique populaire traditionnelle, en lui donnant, par les textes, un contenu politique protestataire. En France, durant la décennie qui suit Mai 68, le monde rural et ses traditions sont érigés en bastions de la lutte anticapitaliste. L'utopie progressive-régressive entend dépasser les contradictions de la société contemporaine en proposant, par le retour à un monde précapitaliste, de substituer, au productivisme des valeurs comme la convivialité, la fraternité communautaire et le respect de la nature⁶.

Ce même processus de réacquisition de la culture populaire à travers la musique est un cheval de bataille du mouvement folk anglais et américain, avec la récupération des ballades, comme les *green forest ballads*, qui revisitent le motif ancien du braconnage et de la prévarication des seigneurs, et une grande partie du répertoire de Joan Baez⁷. Ce sont des chansons au contenu pas toujours ouvertement politique, qui ne sont que très rarement vraiment médiévales, mais se rattachent de toute façon à la veine de la tradition populaire, de la communauté des gens ordinaires, à laquelle on doit restituer sa voix collective. Pendant les années 1960, le *medieval pop* est également très présent dans les pays d'Europe de l'Est (avec, par exemple, des groupes comme Sfinx et Phoenix en Roumanie), bien que dans ce cas il ait été décliné sous forme d'art nationaliste, donc non alternatif, mais au contraire allié aux régimes communistes qui, de cette façon, après les événements de 1968 à Prague, ont commencé à prendre leur distance avec l'Union soviétique⁸.

6. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 276.

7. Voir à ce propos R. Leydi, *Il folk music revival*, Palerme, Flaccovio, 1972 ; id., « La canzone popolare », dans *Storia d'Italia*, Turin, Einaudi, 1973, t. 5, p. 1181-1249 ; en ce qui concerne plus particulièrement ce thème, voir P. Moliterni, « Medioevo, musica popolare e "folk music revival" », *Quaderni medievali*, 2, 1977, p. 175-187.

8. F. Curta, « Pavel Chinezul, Negru Voda, and "Imagined Communities": Medievalism in Romanian Rock Music », *Studies in Medievalism*, 13, 2005, p. 3-16 (www.clas.ufl.edu/users/fcurta/phoenix.pdf, consulté le 12-03-2010/3-07-2014), à voir aussi pour d'autres pays d'Europe orientale ; id., « The Reinvention of the Middle Ages in the Romanian Rock Music »,

On peut aussi tenir un discours analogue à propos de la diffusion du théâtre. En remontant en Italie à la tradition de la *commedia dell'arte*, beaucoup de groupes folkloriques et de troupes de théâtre ont donné vie dans les années 1970 à une récupération du théâtre populaire, ramenant à la lumière leur sincérité expressive – souvent dialectale – ainsi que leur valeur contestataire, en tant que valorisation de la tradition paysanne face au mensonge de la civilisation bourgeoise des machines, des usines et de l'histoire racontée par les vainqueurs. Même si le contenu des textes pouvait être varié, c'était la performance en elle-même qui constituait un acte éminemment politique.

Cependant, à part quelques exceptions, les ballades et les pièces de théâtre reproduites en Italie, en France, en Roumanie ou aux États-Unis n'étaient pas vraiment médiévales. Au contraire, elles ne remontent pas, généralement, plus loin que les XVI^e ou XVII^e siècles (comme, pour en rappeler quelques-unes parmi les ballades les plus célèbres, *Greensleeves*, *Geordie*, *Scarborough Fair* et *Barbara Allen*)⁹. La récupération des traditions populaires, en fait, ne nécessite pas de revenir réellement au Moyen Âge, mais seulement jusqu'au folklore des sociétés rurales que la civilisation moderne est en train de balayer. En ce sens, nous ne pouvons accepter l'idée de Moyen Âge que dans une acception très large, comme un Moyen Âge très long, encore plus étendu que le Moyen Âge long de l'École des *Annales* (qui se termine avec la Révolution française et la révolution industrielle). En somme, celui dont parle Franco Cardini quand il écrit :

Il ne faut pas se faire d'illusions : désormais, nous, les hommes de l'âge nucléaire et informatique, sommes beaucoup plus loin de nos propres prédécesseurs d'il y a deux ou trois générations, de nos grands-parents, que ceux-ci ne le furent (en termes de mentalité et de rythmes de vie) des gens du XIII^e ou XIV^e siècle¹⁰.

Dans le passé anhistorique à restituer, la ballade peut être considérée comme médiévale, même quand elle ne l'est pas. Et cela parce qu'elle appartient à un autre temps, celui que l'on n'a pas connu et que l'on voudrait reconquérir : le temps des animaux abrités à l'étage du dessous, des vêtements cousus à la main et des veillées au coin du feu. C'est le même processus mental et sentimental qui a mené à la redécouverte de mille et mille foires paysannes, de cortèges chevaleresques et de joutes citadines.

dans « What, in the World, is Medievalism? Global Reinvention of the Middle Ages (A Panel Discussion) », session d'étude du 44th International Congress of Medieval Studies, cité.

9. Fr. J. Child (éd.), *The English and Scottish Popular Ballads*, New York, The Folklore Press, 2, 1957 [1882-1898], p. 84, 209, 271.

10. Cardini, « Medievisti “di professione”... », art. cité, p. 50.

Mais le Moyen Âge du peuple, c'est aussi beaucoup plus. La culture populaire repense son propre passé, qui, pour la pensée anarchique et de gauche, est un passé de larmes et de sang, complètement différent, par conséquent, du passé étincelant des *palii* citadins. Le peuple, c'est-à-dire le prolétariat, doit conserver la mémoire pour se réapproprier la tradition qui est en train de se perdre et pour retrouver une conscience de classe renouvelée qui permettra une palingénésie de la société. Les anarchistes et les marxistes ne célèbrent pas les chevaliers, ils ne chantent pas d'hymne à l'ordre sacré du Moyen Âge. Au contraire, ils dénoncent son horreur en exaltant dans le même temps la solidarité sociale et la rébellion des classes subalternes. Le Moyen Âge, en réalité, est fait de révoltes. À l'intérieur d'un jugement substantiellement négatif, au milieu des vexations des « petits seigneurs », de l'or empoisonné des marchands et des horreurs de la monarchie et de la théocratie, l'attention se concentre sur ce sujet social imprégné d'une positivité innée qu'est le peuple, c'est-à-dire les paysans, les misérables, les sans-terres, précurseurs du prolétariat. Un peuple qui souffre, mais qui déjà lutte pour un futur libéré ; pas encore dans les termes d'une véritable révolution, mais dans sa préfiguration : c'est déjà la lutte des classes qui, selon l'historiographie marxiste, aurait été menée entre serfs de la glèbe et feudataires dans le haut Moyen Âge, entre hommes du peuple et puissants, et entre travailleurs et patrons au bas Moyen Âge. En somme, entre *oratores*, *bellatores* et *laboratores* – les trois ordres de l'imaginaire médiéval –, les marxistes préfèrent nettement les derniers, pourvus de faucille et marteau¹¹.

Tout ceci n'est pas neuf, mais solidement ancré dans la construction de l'idée de Moyen Âge, élaborée pendant les Lumières, et surtout dans sa réélaboration au XIX^e siècle sur un mode révolutionnaire. Le peuple a son histoire, et celle-ci doit être racontée. La positivité partielle du Moyen Âge, confiée aux classes subalternes et non aux classes dominantes, se vérifie dans les deux caractéristiques attribuées au peuple médiéval : le fait d'être solidaire et celui d'être rebelle.

Au cours du XIX^e siècle ont été conçues des reconstructions historico-sociales utopiques, qui attribuent à quelques peuples, particulièrement aux Slaves et aux Germains, l'existence d'un protocommunisme primordial et naturel, d'une véritable solidarité de classe qui ne connaît pas la propriété privée et préfigure l'égalité et la fraternité¹². La solidarité sociale s'exprime dans les communes qui, selon l'interprétation partagée au XIX^e siècle, ont vaincu la féodalité, ainsi que dans les corporations médiévales présentées par certains

11. G. Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.

12. N.d.t. : en français dans le texte.

historiens comme anticipatrices des forces démocratiques des travailleurs. Le travailleur médiéval vivait de toute façon mieux que le contemporain : la féodalité représente certainement un système économique plus arriéré comparé au capitalisme bourgeois, mais par ailleurs un système social moins aliénant et plus humain, puisqu'il était encore construit sur un vaste réseau de liens de solidarité que justement le capitalisme aurait désarticulé¹³. C'est ainsi que, au XIX^e siècle, la solidarité sociale est également reproduite dans un sens néomédiévaliste, par exemple, à la fin du siècle, dans le mouvement des *Arts and Crafts* de William Morris et Walter Crane, avec sa production anti-industrielle d'œuvres artisanales qui prenait modèle sur les corporations médiévales¹⁴. C'est justement le fort impact du « médiévalisme social » du XIX^e siècle de Morris, mais également de Cobbett, Pugin, Disraeli, Ruskin, Hopkins, etc., associé au grand mythe du rachat représenté par Robin des Bois et au pacte social garanti par la *Magna Carta*, qui constitue probablement les raisons de fond pour lesquelles encore aujourd'hui, dans les pays anglo-saxons, les références politiques au Moyen Âge peuvent prendre des connotations progressistes bien plus souvent que cela n'arrive en Europe continentale où, inversement, on en fait une lecture principalement conservatrice et même réactionnaire. Dans les années qui nous intéressent de plus près, le médiévalisme aide à comprendre la longue genèse des mouvements de contestation des années 1960 : en ce sens, on peut considérer que Tolkien a représenté, pour les hippies, ce que déjà William Morris, son père spirituel, avait représenté pour les progressistes anglais fin de siècle¹⁵. L'imaginaire politique, joint à la solidarité sociale et à l'idée de la réalisation collective d'un vaste projet populaire, est un thème bien présent dans le film *Andreï Roublev* (1966) du dissident russe Andreï Tarkovski¹⁶, et constitue le thème politique de fond du roman *Les piliers de la terre* (1989) de Ken Follett, romancier connu et travailliste

13. Voir par exemple L. Mumford, *Technique et civilisation*, Paris, Seuil, coll. Esprit, 1950, p. 163-165 [éd. orig. *Technics and Civilisation*, New York, Harcourt Brace and Company, 1934], à propos de la « nouvelle barbarie », représentée par la phase « paléotechnique », c'est-à-dire par la première industrialisation déshumanisante du XIX^e siècle qui aurait provoqué une « abjection pire que celle du plus obscur Moyen Âge ».

14. M. R. Grennan, *William Morris: Medievalist and Revolutionary*, New York, King's Crown Press, 1945 ; J. Banham, J. Harris (éd.), *William Morris and the Middle Ages*, Manchester, University Press, 1984 ; Alexander, *Medievalism...*, op. cit., p. 167-172, 176-180, 219 et suiv. ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 75-81 et notes ; E. Sasso, *William Morris tra utopia e medievalismo*, Rome, Aracne, 2007. Sur le concept de « socialisme féodal », honni par Marx et Engels parce que considéré comme totalement réactionnaire, voir le *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 103-105.

15. N.d.t. : en français dans le texte.

16. V. Attolini, « Andrej Roublev, l'artista e la storia », *Quaderni medievali*, 1, 1976, p. 193-202.

anglais actif¹⁷. On arrive ainsi aux luttes antifiscales et aux grèves générales qui enflammèrent l'Angleterre sous le gouvernement de Margaret Thatcher, comparées récemment aux révoltes paysannes du XIV^e siècle¹⁸.

Tout ce travail autour des traditions populaires et de l'identité des pauvres gens n'aurait toutefois peut-être pas survécu longtemps et surtout n'aurait pas été ancré aussi solidement dans le Moyen Âge si, en plus d'épouser la mode contemporaine néomédiévale, il n'avait pas trouvé un appui solide – également en termes de cohérence philologique – dans l'historiographie. Le lien entre le Moyen Âge et la gauche devient plus évident et politiquement pertinent si on raisonne sur un aspect caractéristique de la période comprise entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1980 : l'extension à un vaste public de la culture historique¹⁹. Bien que l'intérêt fût alors tourné surtout vers l'histoire sociale et politique contemporaine (par conséquent vers l'histoire comme science du présent), le Moyen Âge aussi en avait une part. En un temps relativement limité, peut-être vingt ans, certains historiens réussirent à transformer la médiévistique en une discipline capable de parler à tous et fortement orientée vers le social. Alors que la mode était aux romans de *fantasy* fondés sur des stéréotypes médiévalisants tirés principalement des *chansons de geste*²⁰, en France on étudiait l'imaginaire produit pendant le Moyen Âge, c'est-à-dire qu'on analysait un thème – les cadres mentaux – qui était simultanément le résultat d'une recherche détaillée à partir des sources et une réponse adéquate aux intérêts des non-spécialistes²¹. L'affirmation de la fréquentation des amphithéâtres universitaires comme phénomène de masse se conjugua avec la divulgation généralisée de l'historiographie des *Annales*, qui est fondamentalement structuraliste et donc marxiste dans ses présupposés initiaux, trouvant cependant une forme d'expression attrayante dans le retour au récit historique de la *Nouvelle Histoire*²². Non plus seulement des tableaux

17. K. Follett, *Les piliers de la terre*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 1992 [éd. orig. *The Pillars of the Earth*, Londres/New York, MacMillan/William Morrow, 1989]. En 2010, une minisérie a été tirée du roman pour la télévision.

18. D. Horspool, *The English Rebel: One Thousand Years of Trouble-Making from the Normans to the Nineties*, Londres, Viking, 2009.

19. A. Caracciolo, « Il mercato dei libri di storia. 1968-1978 », *Quaderni storici*, 14, 1979, p. 765-777. Le pic éditorial des livres d'histoire a eu lieu en Italie en 1975. Voir aussi L. Blandini, « Dopo il '68. Editoria e problemi del passato », *ibid.*, p. 1152-1164. Sur le rapport complexe entre la médiévistique italienne et le marxisme des années 1970, voir Capitani, *Medioevo passato prossimo...*, *op. cit.*, p. 286 et suiv.

20. N.d.t. : en français dans le texte.

21. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 249-253.

22. N.d.t. : en français dans le texte.

et des graphiques, donc, mais des histoires. Capables de raconter, les acteurs de ce qu'on a appelé le « revival du récit » rencontrèrent la faveur du public, retrouvant la clé perdue²³. Plaident en ce sens des textes comme *Le dimanche de Bouvines* de Georges Duby (1973) ou *Montaillou* d'Emmanuel Le Roy Ladurie (1975) qui, rien qu'en Italie, s'est vendu à 250 000 exemplaires²⁴. Les vases communicants entre université et intérêt du public se rouvrirent donc dans les années 1970, faisant de certains livres d'histoire, d'histoire médiévale surtout, de véritables best-sellers.

Les gens du commun sont « sans histoire », parce que l'histoire, ce sont toujours les vainqueurs qui la font. Comme on le lit au début du film *Braveheart* : « L'histoire est écrite par ceux qui ont pendu les héros. » Et les gens du commun, les paysans au travail, n'ont pas laissé de traces, si bien que le duc d'Auge, alors qu'il considère la situation historique du haut de son château, ne les discerne pratiquement pas : « Quelques manants grattaient çà et là le sol misérable, mais ils comptaient peu dans le paysage, à peine perceptibles²⁵. » Mais dans ce monde médiéval dominé par l'injustice sociale et l'arrogance de celui qui est au pouvoir, des voix se sont élevées pour appeler à la désobéissance (et, de temps en temps, le duc d'Auge aussi en a fait les frais). En vérité, le peuple n'est jamais resté silencieux : le mythe de Robin des Bois, le brigand qui vole les riches pour donner aux pauvres, en est la grande métaphore²⁶. C'est le devoir des intellectuels de rappeler à notre conscience

23. Sur le revival du récit, voir L. Stone, « The Revival of Narrative. Reflexions on a New Old History », *Past and Present*, 28/85, 1979, p. 3-24 ; P. Burke, « History of Events and the Revival of Narrative », dans id. (éd.), *New Perspectives on Historical Writing*, Cambridge, Polity, 1991, p. 283-300 ; M. Mustè, *La storia. Teoria e metodi*, Rome, Carocci, 2005, p. 70-72.

24. G. Duby, *Le dimanche de Bouvines : 27 juillet 1241*, Paris, Gallimard, 1973 ; E. Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan : de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975. Voir S. Gensini, « Presentazione », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 11-17, ici p. 13. En France, il a été tiré jusqu'à aujourd'hui à plus de 300 000 exemplaires : Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 178 et suiv., 252.

25. Queneau, *Les fleurs bleues*, op. cit., p. 67.

26. Voir St. Knight, *Robin Hood: A Complete Study of the English Outlaw*, Oxford/Cambridge (Mass.), Blackwell, 1994 ; id., *Robin Hood: A Mythic Biography*, Ithaca (New York), Cornell University Press, 2003 ; en italien, Sanfilippo, *Camelot, Sherwood, Hollywood...*, op. cit., qui offre un ample panorama. Entre 1958 et 1961, la revue *Past and Present* accueille un débat sur la signification de Robin des Bois comme symbole de la révolte paysanne, ou, *vice versa*, des revendications de la petite noblesse de campagne, la *gentry* : voir, à ce propos, id., *Camelot...*, op. cit., partie II, chap. IX, « Il dibattito storico », avec la bibliographie de référence. Depuis 1977, dans le Veneto, émet la Radio Sherwood, qui fut fondée par un collectif proche des positions de *Autonomia operaia* et qui est encore aujourd'hui une voix de la gauche extraparlamentaire : voir « Radio Sherwood », *Wikipédia* (http://it.wikipedia.org/wiki/Radio_Sherwood, consulté le 3-03-2010/3-07-2014).

l'histoire des pauvres, des marginaux et de ceux qu'on appelle « différents », et qui le sont seulement parce que condamnés par une perspective déformée et fondée sur un ordre injuste. Dans un environnement où ont été créées des œuvres comme *La vision des vaincus* de Nathan Wachtel (1971), sur l'invasion de l'Amérique du Sud considérée du point de vue des Indiens ; comme *Le fromage et les vers* de Carlo Ginzburg (1976), qui raconte la vision du monde d'un meunier et derrière lui de toute une culture près de s'éteindre ; comme les livres sur les misérables de Bronisław Geremek, à commencer par ceux sur les marginaux de Paris (1971-1972), qui racontent et expliquent le Moyen Âge des bas-fonds ; comme les innombrables études sur les mouvements hérétiques du bas Moyen Âge, envisagés dans une optique sociale comme lutte contre la normalisation imposée par l'Église romaine, et les études analogues sur la sorcellerie, âme populaire et féminine, culture alternative et ancestrale condamnée comme déviante... eh bien, dans ce vaste environnement culturel, même les artistes politiquement engagés ont reproduit, décrit et aimé l'histoire des « victimes de ce monde » en traçant une longue parabole allégorique²⁷.

Si nous trouvons là quelques présupposés historiographiques, en revanche, entrer dans le détail des textes des auteurs non historiens de profession devient un problème ardu. Plus que jamais, il serait dans ce cas nécessaire de proposer des distinctions efficaces à l'intérieur d'une nébuleuse qui est rien moins que claire. Nous avons affaire à des auteurs qui ont été étiquetés comme appartenant à des mouvements ou comme propagandistes d'idées qu'ils ne partageaient pas : comme c'est le cas de De André, anarchiste libertaire catalogué *ex officio* à gauche mais cher aussi à la droite, et de Tolkien, qui a été classé, mais seulement en Italie, comme un auteur de droite. La chose n'a pas à surprendre ou scandaliser, puisque n'importe quelle œuvre de l'esprit, à peine rendue publique, vit de l'interprétation de ses usagers²⁸.

27. N. Wachtel, *La vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971 ; C. Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980 [éd. orig. *Il formaggio e i vermi : il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1976] ; B. Geremek, *Les marginaux parisiens aux XIV^e-XV^e siècles*, Paris, Flammarion, 1976 [éd. orig. *Ludzie marginesu w średniowiecznym Paryżu XIV-XV wiek*, Wrocław/Varsovie, 1971] ; id., *I bassifondi di Parigi nel medioevo : il mondo di François Villon*, Rome/Bari, Laterza, 1972 [éd. orig. *Życie codzienne w Paryżu Franciszka Villona*, Varsovie, 1972].

28. Voir J. R. R. Tolkien, « Foreword to the Second Edition », 1966 : « Je pense que beaucoup confondent "applicabilité" avec "allégorie". Mais l'une réside dans la liberté du lecteur, et l'autre est imposée intentionnellement par l'auteur. » Voir T. Shippey, *J. R. R. Tolkien: Author of the Century*, New York, Harper Collins, 2001, p. 187-193 ; voir également cet avant-propos, p. 12, dans *La fraternité de l'anneau (Le seigneur des anneaux, partie I)*, nouv. édition, nouv. trad. de Daniel Lauzon, ill. de Alan Lee, Paris, Christian Bourgois, 2014.

On compte un grand nombre d'intellectuels anarchistes ou alignés à gauche qui ont écrit, chanté, adapté ou représenté pour le grand écran des thèmes et des scénarios médiévaux à divers titres, nécessaires pour exprimer leur conception de l'art ou une dimension existentielle personnelle, sans pour autant véhiculer – dans ces occasions – des messages ouvertement politiques : comme, par exemple, certaines chansons de Francesco Guccini (*Ophelia*, en 1968), de Bob Dylan (*All Along the Watchtower*, en 1968), de Joan Baez (*Sweet Sir Galahad*, chantée pour la première fois à Woodstock en 1969). Tous ces exemples sont intéressants parce qu'ils renforcent l'idée que le Moyen Âge fantastique n'a pas été un tabou pour la gauche, bien qu'il ait été si loin de la lutte des classes et de l'engagement politique. Très représentatifs sont les exemples de John Steinbeck – auteur entre autres des romans « arthuriens » *Tortilla Flat* (1937) et *La geste du roi Arthur et de ses preux chevaliers* (publié à titre posthume en 1976) –, d'Italo Calvino, qui écrivit dans les années 1950 sa célèbre *Trilogie de nos ancêtres*, suscitant par ailleurs beaucoup de désaccord entre ses compagnons de parti, et d'Umberto Eco, qui dans le roman *Le nom de la rose* (1980) voulut également mettre en relief les ressemblances entre les luttes paupéristes du XIV^e siècle et les convulsives années de plomb du terrorisme en Italie²⁹.

29. J. Steinbeck, *Tortilla Flat*, Paris, Gallimard, 1972 [éd. orig. *Tortilla Flat*, New York, Covici-Friede, 1935] ; id., *Le roi Arthur et ses preux chevaliers*, Paris, J'ai lu, 2001 [éd. orig. Ch. Horton (éd.), *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1976]. Sur Steinbeck et son remake de l'œuvre de Malory, voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 167 et suiv., et la bibliographie élaborée par L. F. Hodges, « John Steinbeck's *The Acts of King Arthur and His Noble Knights* », dans *An Arthuriana/Camelot Project Bibliography* (www.lib.rochester.edu/camelot/acpbibs/hodges.htm, consulté le 19-03-2010/6-07-2014). Le chevalier inexistant de Calvino fut considéré comme une allégorie du Parti communiste, dans sa dimension de machine bureaucratique tournant à vide. Des références à la conscience de classe des travailleurs affleurent dans le roman (I. Calvino, *Romanzi e racconti*, 7^e éd. dir. par C. Milanini, éd. par M. Barenghi, B. Falchetto, Milan, Mondadori, 2000, t. 1, p. 1062). Calvino écrivit lui-même à propos de la signification sociopolitique de son livre (*ibid.*, p. 1362) : « Dans le *Chevalier* [on peut trouver] la critique de l'organisation man dans une société de masse. Je dirais que c'est justement le *Chevalier*, où les références au présent semblent plus lointaines, qui dit quelque chose qui touche de plus près aux situations de notre temps. » U. Eco en 2003 a explicité quelques analogies politiques contenues dans *Le nom de la rose*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2002 [éd. orig. *Il nome della rosa* Milan, Bompiani, 1980] : « Au cours de la narration, je me suis aperçu qu'émergeaient – à travers ces phénomènes médiévaux de révolte non organisée – des aspects similaires à ce terrorisme que nous étions en train de vivre justement dans la période pendant laquelle j'écrivais, plus ou moins vers la fin des années 1970. Certainement, même si je n'avais pas d'intention précise, tout ceci m'a amené à souligner ces ressemblances, si bien que, quand j'ai découvert que la femme de Fra Dolcino s'appelait Margherita, comme la Margherita Cagol femme de Curcio, morte dans des conditions plus ou moins analogues, je l'ai expressément citée dans le récit. Si elle s'était appelée autrement,

Mais qui donc utilisait politiquement le Moyen Âge dans les années 1970 ? Il est inutile de le chercher du côté des usines, des syndicats, des piquets de grève, des manifestations, des meetings et des grèves : ce n'est pas là qu'on en trouve trace. Le Moyen Âge se devine dans les chansons et le théâtre, mais sans que lui soient reconnues d'ordinaire des caractéristiques qui le distinguent de la tradition populaire la plus générale. Ce n'est que rarement qu'il a été étroitement et explicitement lié à la bataille politique, représentant en revanche une des multiples sources possibles d'inspiration artistique. À cette vue d'ensemble, s'oppose une exception d'importance qui constitue le sens profond du discours politique centré sur le Moyen Âge. Dans les années 1960 et 1970, le filon qui marque vraiment son utilisation à gauche est celui de la rébellion sous le signe de l'inversion. Le mot d'ordre est : « renverser le point de vue » vers le bas et vers la marge, vers le grotesque, le satirique, jusqu'au goût pour le trivial, le licencieux et le pornographique³⁰ : « Entre plaisanteries et jeux, on peut dire de grandes vérités », disaient Chaucer et, après lui, le Pasolini des *Contes de Canterbury* (1972)³¹.

On peut se souvenir de tant de films et de romans dans lesquels on respire cet air irrévéréncieux, ce récit d'un Moyen Âge des marginaux, des pauvres, des chevaliers ridicules³². Ce sont des œuvres qui participent de la satire cinglante des années 1970, qui se traduit en Italie dans les rires acides de la comédie à l'italienne. Œuvres qui, même dans ce cas, ne brandissent pas un message politique, mais ont été créées par des auteurs qui ont exprimé ouvertement leur appartenance à la gauche : comme les deux films *L'armée Brancaleone* (1966) et *Brancaleone s'en va-t-aux croisades* (1970) de Mario Monicelli, très célèbres en Italie, ou bien comme le roman *Il Pataffio* de Luigi Malerba, une « grosse farce » d'inspiration populaire, et le cycle de sept récits pour la jeunesse écrits par Malerba et Tonino Guerra intitulé *Millemosche* (*Millemouches*, 1969-1973)

peut-être ne me serait-il pas venu à l'idée de mentionner son nom, mais je n'ai pas pu résister à cette sorte de clin d'œil au lecteur », dans A. Fagioli, « Il romanziere e lo storico. Intervista a Umberto Eco », *Lettera internazionale* (www.letterainternazionale.it/testi_htm/eco_75.htm, consulté le 12-03-2010/4-07-2014).

30. N.d.t. : en français dans le texte.

31. La phrase est prononcée par le cuisinier qui s'adresse directement à Pasolini/Chaucer dans le film *Les contes de Canterbury*, et reprend à la lettre une phrase de l'aubergiste dans le Prologue du récit du cuisinier de Chaucer, v. 31 (*A man may seye ful sooth in game and pley*, [« Un homme peut à travers le jeu dire pleine vérité »]).

32. Sur ces thèmes, voir L. D'Arcens, *Comic Medievalism. Laughing at the Middle Ages*, Woodbridge, D. Brewer, 2014.

où l'on raconte les aventures de trois personnages obsédés par la faim³³. Dans ces mêmes années, le film *Monty Python : Sacré Graal* (1974) se moque de tout un chacun : aussi bien de la « commune anarcho-syndicaliste » des paysans autogestionnaires que des preux chevaliers de Camelot, qui trottinent à pied pendant que leurs serviteurs les suivent en imitant le bruit du pas des chevaux avec des noix de coco.

Mais c'est surtout dans le film de Pier Paolo Pasolini, *Le décameron* (1971), que Moyen Âge et engagement politique (bien que, encore une fois, de façon implicite) se conjuguent avec la force la plus grande, dans la magie charnelle des corps et de la nourriture, et dans le ton désinvolte du peuple qui parle et chante en napolitain dans la profondeur des ruelles où le temps est arrêté, en se moquant du monde bourgeois et clérical. À l'époque où il dirigeait le film, Pasolini avait l'intention d'écrire un essai qu'il aurait intitulé *Comment récupérer au profit de la révolution quelques affirmations réactionnaires ?* L'essai ne fut pas écrit, mais le film est la traduction cinématographique de ces idées qui étaient les siennes, déjà maintes fois exprimées. Regarder vers le passé n'est pas un geste réactionnaire, mais une forme de révolution :

Moi je suis une force du passé.
 Mon amour est dans la seule tradition.
 Je viens des ruines, des églises,
 Des retables, des villages
 Oubliés sur les Apennins ou les Préalpes,
 Où ont vécu mes frères³⁴.

33. L. Malerba, *Il pataffio*, Milan, Bompiani, 1978 ; T. Guerra, L. Malerba, *Millemosche mercenario*, Milan, Bompiani, 1969 ; id., *Millemosche senza cavallo*, Milan, Bompiani, 1969 ; id., *Millemosche fuoco e fiamme*, Milan, Bompiani, 1970 ; id., *Millemosche innamorato*, Milan, Bompiani, 1971 ; id., *Millemosche e il leone*, Milan, Bompiani, 1973 ; id., *Millemosche e la fine del mondo*, Milan, Bompiani, 1973 ; id., *Millemosche alla ventura*, Milan, Bompiani, 1974. [Un seul volume paru en France comprend *Millemouches sans cheval* et *Millemouches mercenaire*, trad. de Nino Frank, Paris, Denoël, 1972.] En outre : id., *Storie dell'anno Mille*, Milan, Bompiani, 1972, et *Nuove storie dell'anno Mille*, Milan, Bompiani, 1981, avec les mêmes personnages, *Millemosche [Millemouches]*, *Carestia [Famine]* et *Pannocchia [Ëpi de maïs]*. Voir G. Musca, « Il medioevo di Luigi Malerba », *Quaderni medievali*, 4, 1979, p. 182-194.

34. P. P. Pasolini, « Io sono una forza del passato », dans id., *Poesia in forma di rosa*, Milan, Garzanti, 1964.

*Io sono una forza del Passato.
 Solo nella tradizione è il mio amore.
 Vengo dai ruderi, dalle chiese,
 dalle pale d'altare, dai borghi
 dimenticati sugli Appennini o le Prealpi,
 dove sono vissuti i fratelli.*

Le Moyen Âge est un lieu poétique hors du temps et antithétique au présent. C'est la vie réelle archaïque, corporelle, si bien que Pasolini a justement intitulé *Trilogie de la vie* les films qui se déroulent dans l'ambiance de son Moyen Âge insouciant et existentiel, coloré et pouilleux : *Le décameron*, précisément, avec les *Contes de Canterbury* (1972) et les *Mille et une Nuits* (1974)³⁵. La mort est ailleurs, elle nous est beaucoup plus proche, dans la sombre tristesse de *Salò ou les 120 journées de Sodome* (1975), le premier film d'une *Trilogie de la mort* que Pasolini ne put mener à son terme parce qu'il fut assassiné.

Avec Pier Pasolini, les principaux acteurs de l'usage politique du Moyen Âge relu d'un point de vue obstinément humain ont été peut-être Georges Brassens, Jacques Brel, Fabrizio De André et Dario Fo³⁶. Différents les uns des autres – il n'y a que Dario Fo que l'on puisse considérer comme un communiste appartenant pleinement au mouvement politique, tandis que les autres ont été antidogmatiques et libertaires –, tous ces auteurs reprennent les thèmes immortels du monde à l'envers, le carnaval, le charivari³⁷, la folie, la tradition de la satire antibourgeoise, le monde des humbles, des exclus, des exploités, des vagabonds, des prostituées, des morts de mort violente, qui deviennent aussi, dans les temps modernes, les alcooliques et les drogués. Le Moyen Âge est fait, comme la modernité, de va-nu-pieds, de pendus, de vilains – êtres génétiquement inférieurs « enfantés par un pet d'âne » – et aussi de moines dont la place en enfer est le trou du cul du diable³⁸.

35. Voir à ce sujet R. Escobar, « Pasolini: il passato e il futuro », *Quaderni medievali*, 2, 1977, p. 155-174 ; A. Blandeau, *Pasolini, Chaucer and Boccaccio*, Jefferson (Nc), McFarland, 2006 ; ainsi que V. Marinelli, *Pasolini e il medioevo: fuga nell'utopia tra sacro e profano*, tesi di laurea, Università degli studi di Urbino, a.a. 2005-2006.

36. Ch. Tinker, *Georges Brassens and Jacques Brel. Personal and Social Narratives in Post-war Chanson*, Liverpool, University Press, 2005 ; G. Guastella, P. Pirillo (éd.), *Menestrelli e giullari: il Medioevo di Fabrizio De André e l'immaginario medievale nel Novecento italiano*, Atti del convegno « Il Medioevo di Fabrizio De André », Bagno a Ripoli, 16 octobre 2010, Florence, Edifir, 2012. Une lecture comparative de De André et Pasolini est proposée par R. Giuffrida, « In direzione ostinata e contraria », dans F. De André, *Parole. I testi di tutte le canzoni*, Rome, Ricordi/la Repubblica/L'Espresso, 2009, p. 3-11, ici p. 5 et suiv. Une lecture sur sa réception à droite (parmi d'autres raisons, précisément pour « son répertoire médiévalisant »), dans Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 136-139. Sur Dario Fo, voir L. Binni, *Attento te... Il teatro politico di Dario Fo*, Vérone, Bertani, 1975 ; id., *Dario Fo*, Florence, La Nuova Italia, 1977. Sur ses thèmes médiévaux, voir G. Musca, « Il medioevo di Dario Fo », *Quaderni medievali*, 2, 1977, p. 164-178 ; S. Soriani, « Mistero buffo di Dario Fo e la cultura popolare tra medioevo e rinascimento », *ibid.*, 28, 2003, p. 102-137.

37. N.d.t. : en français dans le texte.

38. N.d.t. : *Partoriti da un peto d'asino* : l'auteur tire l'expression du *Mistero Buffo*, « La nascita del villano », dans lequel le vilain naît réellement du pet d'un âne. Quant aux moines dont la place en enfer est le trou du cul du diable, ils évoquent la scène finale de la version cinématographique des *Contes de Canterbury* par Pasolini.

Le jongleur fils du peuple est pour Dario Fo celui qui « au peuple prenait sa colère pour la rendre ensuite au peuple, médiatisée par le grotesque, par la “raison”, afin que le peuple prenne conscience de sa propre condition ». Le bateleur est un révolutionnaire avec une mission sociale³⁹. Il est comme le paysan Bertoldo, comme le fou des cartes à jouer, comme le saint fou de la tradition russe et comme le fol d'Érasme qui, dans l'absurdité de ses facéties obscènes, est le seul à être sincère et l'unique à qui les puissants permettent de plaisanter et de leur dire la vérité⁴⁰. Comme le fait naturellement Dario Fo, lui-même saltimbanque, fou et bouffon, qui dénonce l'horreur du monde moderne. Déjà en 1968, il écrit avec Enzo Jannacci une chansonnette, *J'ai vu un roi*, qui, dans la simplicité de ses vers et de sa mélodie, est une attaque virulente contre les « patrons ». Quelques années après, rappelant la tempête politique qui a suivi la mort de Giuseppe Pinelli, précipité d'une fenêtre de la questure de Milan, Dario Fo compare les commissaires de police aux chevaliers : « [Ils] appartenaient aux milites, ces professionnels de l'ordre établi que nous appelons aujourd'hui officiers de police, commissaires⁴¹. »

En somme, Dario Fo est celui qui, avec ses collaborateurs et les troupes de théâtre qui l'ont suivi, a employé en toute conscience le Moyen Âge populaire comme arme politique. Dans sa relecture du célèbre duel poétique *Rosa fresca aulentissima* (« Rose fraîche si parfumée ») de Cielo d'Alcamo⁴², et dans d'autres de ses réinterprétations de la littérature du bas Moyen Âge comme œuvre du peuple, plutôt que comme produit de l'élite intellectuelle (comme ce fut en fait presque toujours le cas en réalité), il fut imité par la philologue Mara Amara qui, en corrigeant seulement deux lettres des deux premiers mots du premier tercet de la *Divine Comédie* de Dante, leur a restitué, à ce qu'elle dit, leurs sens originel d'une « masturbation féminine en manque d'un pénis en érection », en soutenant en outre avoir trouvé ce texte transmis dans un recueil de chants populaires proto-féministes du xv^e siècle.

Nel mezzo del cammin di nostre dita
(Au milieu du chemin de nos dix doigts...⁴³)

39. Dario Fo, *Mystère bouffe : jonglerie populaire*, Paris, Dramaturgie Éditions, 1998, p. 42 [éd. orig. *Mistero Buffo. Giullarata popolare in lingua padana*, Cremona, Tip. lombarda, 1968 ; nouv. éd. *Mistero Buffo. Giullarata popolare*, éd. par F. Rame, Turin, Einaudi, 1997, p. 12].

40. Érasme, *Éloge de la folie*, op. cit., XXXV-XXXVI, p. 43-45.

41. Fo, *Mistero Buffo*, op. cit., p. 46.

42. Dans G. Contini (éd.), *Poeti del Duecento*, Milan/Naples, Ricciardi, 1960, t. 1, p. 177-185.

43. M. Amara, « Per una lettura femminista della *Commedia* di Dante », *Quaderni di controultura*, 5, 1974, p. 3-15.

mi ritrovai per una selva oscura
ché la diritta via era smarrita⁴⁴.

En revanche, le Moyen Âge des chanteurs est un lieu de l'esprit. Brassens reprend la célèbre *Ballade des dames du temps jadis* de Villon, tandis que Brel décrit sa Belgique avec ces célèbres vers mélancoliquement néogothiques :

Avec des cathédrales comme uniques montagnes
Et des noirs clochers comme mâts de cocagne
Où des diables en pierre décrochent les nuages⁴⁵.

Mais ces auteurs s'enflamment dans la métaphore politique médiévale : Georges Brassens chante *Le verger du roi Louis* (1960), dans lequel le beau verger du roi est en réalité un champ de pendus, et Jacques Brel le fameux *Les bourgeois* (1962) : « Les bourgeois, c'est comme les cochons... » ; en 1967, Fabrizio De André signe avec Paolo Villaggio la chanson *Charles Martel revient de la bataille de Poitiers*, qui lui vaut un procès, dans laquelle le preux vainqueur des Arabes en 732 est réduit à un putassier qui fuit pour ne pas payer sa prestation à une prostituée.

Georges Brassens et Fabrizio De André chantent de nouveau les vers brûlants de *La ballade des pendus* de François Villon⁴⁶ ; De André crie avec Cecco Angiolieri *Si j'étais le feu* (1968) et, comme Brassens, s'identifie à ces poètes maudits d'un Moyen Âge de fortes passions, de sentiments exacerbés et de délinquants au grand cœur. Si bien que, écrivant une préface aux œuvres de Villon, dont il se déclare l'élève, De André s'adresse à lui directement⁴⁷, tandis que Brassens écrit une chanson, *Le moyenâgeux* (1966), dans laquelle il regrette de ne pas avoir vécu au Moyen Âge, où il aurait pu marcher sur les traces de François Villon :

Pardonnez-moi, Prince, si je suis foutrement moyenâgeux. Ah ! que n'ai-je vécu, bon sang ! entre quatorze et quinze-cent. J'aurais retrouvé mes copains !

44. N.d.t. : jeu de mots entre *nostra vita* (notre vie) et *nostra dita* (nos doigts), Dante, *Divine Comédie*, trad. de Jacqueline Risset, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, *L'enfer*, chant I :

« Au milieu du chemin de notre vie
je me retrouvai par une forêt obscure
car la voie droite était perdue. »

45. J. Brel, *Le plat pays*, 1962.

46. *La ballade des pendus* fut également chantée par Serge Reggiani en 1961 et évoquée à nouveau dans une scène du film *Brancaleone s'en va-t-aux croisades*, intitulée « La ballade de l'intolérance ».

47. F. De André, « Prefazione », dans F. Villon, *Poesie*, éd. par L. De Nardis, 2^e éd., Milan, Feltrinelli, 2008, p. I-IV.

Dans le monde qui a été renversé et qui est donc retourné à sa juste position, les gens sont les vrais gens. Les héros sont les grands poètes maudits des XIV^e et XV^e siècles. Ce sont les femmes qui attendent inutilement leurs maris (De André, *File la laine*, 1974) ou qui implorent leur grâce de juges sans pitié (la ballade de *Geordie*, dans le répertoire de Fabrizio De André et de Joan Baez) ou qui meurent sur le bûcher, fatiguées de la guerre (*Joan of Arc* de Leonard Cohen, 1971, traduite par De André en 1974). Ce sont les femmes héroïques et puissantes dans la « *fantasy féministe* » de Marion Zimmer Bradley⁴⁸. Ce sont ceux qui combattent pour un monde meilleur, comme les *Ciampi*, Étienne Marcel et les auteurs de jacqueries. Ce sont ceux qui protestent contre l'Église : Joachim de Fiore, Jacopone da Todi, Wyclif, les Fraticelles et les Lollards, souvent cités par Dario Fo, et naturellement François d'Assise, qui devient un contestataire dans le film homonyme de Liliana Cavani de 1966⁴⁹. Et encore Jan Huss, ce dernier évoqué dans la chanson *Printemps de Prague* de Francesco Guccini (1970), qui voit sa mort sur le bûcher renouvelée par le sacrifice de Jan Palach, qui s'immola par le feu devant les chars de l'armée soviétique. *Vice versa*, les ennemis sont les patrons et les hiérarchies. Par-dessus tout, Boniface VIII, auquel Dario Fo dédie une satire dévastatrice⁵⁰.

« Un éclat de rire vous enterrera » : un des slogans les plus en vogue en 1968 fut peut-être la principale clé de lecture du médiévalisme politique pendant ces années. Même si cet éclat de rire laissait un goût amer dans la bouche.

On ne trouve quasiment plus aujourd'hui ce mode de représentation du Moyen Âge. On peut croire que quelques apories de fond ont eu le dessus et ont empêché de construire une spéculation politique cohérente avec le modèle. En fait, le Moyen Âge reste une période obscure : les révoltes des paysans, des hérétiques et des ouvriers ont été réprimées dans le sang, et représentent une phase immature de la révolution⁵¹. Le Moyen Âge fonctionne si on le regarde la tête en bas, comme un monde à l'envers ; mais si on le redresse à nouveau, voilà qu'il ne fonctionne plus. Et puis, si on se réfère aux sources

48. M. Zimmer Bradley, *Les brumes d'Avalon*, Paris, Livre de poche, 2008 [éd. orig. *The Mists of Avalon*, New York, Alfred A. Knopf, 1983]. Voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 132.

49. V. Attolini, « Francesco d'Assisi e tre registi », *Quaderni medievali*, 1, 1976, p. 165-170.

50. Fo, *Mistero Buffo*, op. cit., p. 105-119.

51. Voir Marx, Engels, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 112 et suiv. : « Les premières tentatives du prolétariat pour faire triompher directement son propre intérêt de classe à un moment d'agitation générale, dans la période du renversement de la société féodale, ont nécessairement échoué, tant du fait de l'état encore embryonnaire du prolétariat qu'en raison de l'absence des conditions matérielles de son émancipation qui sont précisément le résultat de l'époque bourgeoise. »

médiévales et si on essaie d'y relire l'esprit du peuple, on doit reconnaître que la documentation dont nous disposons nous transmet le souvenir d'un monde imprégné du sens du sacré. Il n'existe au Moyen Âge, et nous le savons quasi intuitivement, ni art pictural profane ni expressions théâtrales qui ne soient des représentations sacrées. Pour conjuguer le christianisme avec une vision vraiment profondément laïque du monde, il faut devenir hérétique même dans l'athéisme : il faut des auteurs du calibre de Fabrizio De André, qui relit les évangiles apocryphes, de Pier Paolo Pasolini, avec *l'Évangile selon saint Mathieu*, et de Dario Fo, qui humanise le Christ jusqu'à le faire devenir, lui aussi, un « pauvre Christ ». Mais il s'agit précisément d'auteurs qui se sont toujours engagés « en direction obstinée et contraire ».

En plus de cela, et peut-être par-dessus tout, la concurrence de la droite dans l'utilisation du Moyen Âge, plus organique bien qu'en rien plus exacte, a entraîné le dépérissement du médiévalisme de gauche : comment utiliser les mêmes symboles sans courir le risque d'être, pour le moins, mal compris ? Seul Dario Fo continue à situer ses œuvres au Moyen Âge⁵². Le prix Nobel de littérature lui a été conféré en 1997 avec la motivation suivante : « Dans la tradition des bateleurs médiévaux, il fustige le pouvoir et restitue leur dignité aux humiliés⁵³. »

À part les fêtes villageoises, le film *Les visiteurs* (1993) et quelques autres cas qui sont substantiellement apolitiques, aujourd'hui le Moyen Âge ne fait plus rire : d'autres imaginaires médiévaux ont pris la place. Le *grammelot*, la *koiné* linguistique de Dario Fo obtenue au moyen d'une réinvention de quelques dialectes médiévaux de la plaine du Pô, a fait une fin tout à fait imprévue dans la création de la Padanie de la Ligue du Nord, qui utilise elle aussi le Moyen Âge comme une étiquette identitaire, mais d'une façon très différente. Peut-être peut-on encore retrouver chez les animateurs des centres sociaux et dans les *medieval fairs* des hippies et wiccans quelques traces de ce Moyen

52. Voir par exemple *L'amore e lo sghignazzo*, Parme, Guanda, 2007, dans lequel les deux récits « Eloisa », p. 11-51, et « Storia di Mainfreda eretica di Milano », p. 55-67, sont situés dans un cadre médiéval.

53. Nobel Prize (http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1997/, consulté le 10-03-2010/6-07-2014). Au début de l'année 2013, Dario Fo a déclaré qu'il avait trouvé dans le comique Beppe Grillo – qui est actuellement en Italie un homme politique à la tête d'un mouvement protestataire – des ressemblances marquées avec les personnages de son œuvre. Absolument comme eux (et également comme lui même), Beppe Grillo jouerait le rôle des bateleurs médiévaux, capables d'enflammer la rue grâce à ses charges satiriques contre le pouvoir. Voir T. Kington, « We need a surreal fantasist like Beppe Grillo to rescue Italy, says Nobel-winning playwright Dario Fo », *The Guardian*, 3 mars 2013 (<http://www.theguardian.com/world/2013/mar/02/beppe-grillo-dario-fo-italy>, consulté le 18-10-2014).

Âge qui amusait⁵⁴. C'est seulement dans les dernières années que s'affirme progressivement un nouvel emploi du Moyen Âge dans une optique progressiste, en ce qu'il est considéré comme un temps d'ouverture multiculturelle dans le continent européen : mais c'est un aspect auquel nous consacrerons d'autres pages⁵⁵.

En juin 2008, en pleine crise de l'énergie, le ministre de l'Économie italien Giulio Tremonti a inventé la *Robin Hood Tax*, en annonçant qu'il allait taxer ceux qui profitent du pétrole cher. Cette utilisation d'un héros du peuple par Tremonti, ministre de Centre-droit, a suscité un chœur de réactions à gauche. Et il est naturellement facile sur le Web de tomber sur des sites contenant des dessins humoristiques d'Obama en nouveau Robin des Bois/*Robin Hood*, ou plutôt en *Obama Hood*⁵⁶. La question de savoir si Robin des Bois est le champion du peuple (enlever aux riches pour donner aux pauvres) ou de la Couronne (fidèle au souverain légitime qui devra revenir) fait partie intégrante du médiévalisme et est présente dans le débat historiographique⁵⁷. Cependant, comme beaucoup d'autres arguments contenus dans ce livre, étiqueter Robin des Bois comme un héros de droite ou de gauche n'a aucun sens du point de vue de l'histoire médiévale.

54. Voir *infra*, chap. IX.

55. Voir *infra*, chap. XII.

56. Voir par exemple : http://api.ning.com/files/1PTg2heQqtiUZaNiVpBzQSbyCro8wpId4pWXsIlB2mD2JbjYOvD1J7U2bD84ZOsEqy7W32EPx8IXhXTWtp7aUpPeWAZMv19/MJO_CUC_Obama_Hood.jpg/, consulté le 10-03-2010, semble inactif au 1^{er} novembre 2014 ; <http://thankw.com/wp-content/uploads/2009/03/obama-hood-and-his-merry-men-thankw-300x240.jpg/>, consulté le 10-03-2010/16-12-2014.

57. Sanfilippo, *Camelot...*, *op. cit.*, partie II, chap. IX.

Chapitre VII

Templiers et Saint Graal : un Moyen Âge de la Tradition

– Hé, paladin, c'est à vous que je parle ! insista Charlemagne. Pourquoi diantre ne montrez-vous pas votre visage à votre roi ?

La voix sortit, nette, de la ventaille du heaume :

– C'est que je n'existe pas, sire.

I. CALVINO, *Le chevalier inexistant* (1959)

Gauche et droite, progrès et réaction entretiennent des relations différentes avec le médiévalisme. De nombreux mouvements politiques de droite, ressentant une affinité avec le Moyen Âge, en font un usage important et laudateur, tandis que, comme on a tenté de l'explicitier, la culture de gauche entretient avec lui des rapports contrastés. Droite et gauche apparaissent cependant relativement similaires dans leur façon d'utiliser le Moyen Âge quand, par son intermédiaire, elles entendent affirmer une contreculture. Un certain marxisme l'a recherché dans les traditions populaires, réduites au silence et invitées aujourd'hui à parler de nouveau. Une certaine droite a, au contraire, réclamé au Moyen Âge des exemples et des modèles pour affirmer une culture alternative à la culture contemporaine, au capitalisme, au libéralisme, à la démocratie, à l'égalitarisme et au socialisme, en la retrouvant dans le concept de « Tradition », dans l'idée de la survie et de la défense de valeurs ressenties comme pérennes. Dans les deux cas, il s'agit d'un Moyen Âge pensé comme lieu d'antithèse, d'opposition aux modèles officiels et orthodoxes établis par ceux qui détiennent, à l'époque contemporaine, le pouvoir économique et intellectuel. Le peuple à la recherche d'une délivrance et le petit mouvement protestataire, « révolutionnaire par tradition », qui trouve un guide et un code de comportement dans les valeurs attribuées à un Moyen Âge à contre-courant, sont, du point de vue du médiévalisme, deux faces de la même médaille. Le bateleur qui, à travers sa folie, dit la vérité n'est pas très différent de Perceval, chevalier ingénu et « pur fou ». Et Pier Paolo Pasolini voulait

arriver à la révolution par la tradition : on peut donc bien comprendre que, bien que partant d'une distance abyssale, quelques lecteurs de Julius Evola puissent l'apprécier avec le temps. Les similitudes s'arrêtent là, mais elles ne sont pas négligeables.

Le principal élément qui concourt à la formation de l'imaginaire médiéval dans les mouvements de droite est la chevalerie. Par conséquent, après avoir parlé du peuple et des saltimbanques, nous arrivons maintenant au temps des chevaliers : il ne s'agit plus de baladins qui renversent le monde, mais bien de combattants loyaux. La figure du chevalier renferme en elle-même le Moyen Âge entier : avec le château, il en est la synthèse la plus concise, reconnue comme telle par quiconque est invité à définir cette époque en deux mots. Gianfranco De Turrís écrit à ce propos : « Je crois que l'on peut affirmer sans aucun doute que, dans l'acception commune, populaire, le Moyen Âge est la chevalerie¹. »

Immédiatement après la sortie du film *Excalibur* (1981), on lisait dans une revue de droite pour jeunes :

Nous voudrions que ce retour au Moyen Âge ne soit pas une mode passagère dans l'attente qu'en naissent d'autres, une fuite devant la réalité par écœurement de l'époque contemporaine, mais une vision du monde, un style de vie, où les caractères pour ainsi dire héroïques du Moyen Âge seraient pris en exemples et intériorisés pour résister à la laideur d'aujourd'hui².

Le *topos* du chevalier sans peur et sans reproche, investi d'une mission salvatrice pour lui-même et pour les autres, s'éloignant parce qu'il sait qu'il doit chercher ailleurs la vérité, seul contre le monde avec sa petite poignée de compagnons d'armes, preux, courageux et doté d'un sens aigu de l'honneur, dérive d'une complexe stratification de mythes³. La chevalerie a été un système social et un système de valeurs ; déjà projetée dans l'imaginaire au

1. De Turrís, « L'immaginario medievale... » art. cité, p. 101. M. Revelli s'est penché sur le rapport entre droite et Moyen Âge (traité aussi dans les deux chapitres suivants), « Il medioevo della Destra : pluralità di immagini strumentali », *Quaderni medievali*, 8, 1983, p. 109-136. À propos de la chevalerie, voir p. 131 : « La chevalerie médiévale est, en effet, le vrai "lieu consacré" dans lequel le néofascisme traditionnel identifie et élabore son propre idéal-type anthropologico-culturel. » Voir en outre id., « Panorama editoriale e temi culturali della destra militante », dans *Nuova destra e cultura reazionaria negli anni Ottanta*, Cuneo, Istituto storico della Resistenza, 1983, p. 49-74.

2. F. Pellegrino, « Excalibur: il film! », *La Mosca Bianca*, 5, 1981, dans Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 163.

3. Ample répertoire bibliographique sur le sujet dans A. Barbero, *La cavalleria medievale*, Rome, Jouvence, 2000. Pour les œuvres générales, voir *ibid.*, chap. 11, p. 40-44 ; pour la « réutilisation », voir le chap. x, p. 120-122.

Moyen Âge à travers les canaux littéraires, elle a bénéficié d'une survie persistante mais altérée à l'époque moderne et a été substantiellement reforcée au XIX^e siècle, un siècle au cours duquel l'imaginaire chevaleresque d'époque médiévale et protomodernisme a été considéré non pas comme une projection des systèmes sociaux, mais bien comme un facteur correspondant à la réalité. La quête⁴ du chevalier est devenue un fait historique dans lequel imaginaire et quotidien ont fini par se confondre.

Historicisé comme l'ont été beaucoup de mythes médiévaux, et donc devenu paladin héroïque d'un peuple, d'une nation et de leur spiritualité innée ainsi que de leur capacité guerrière, le chevalier médiéval a nourri l'imaginaire de tout l'Occident et, contextuellement, a représenté l'un des mythes moteurs du nationalisme. Cela s'est produit dans presque toutes les nations, avec une force particulière en France, dans les pays celtiques, en Angleterre, en Espagne et en Allemagne, c'est-à-dire dans les nations qui, directement ou de façon indirecte, possèdent les principales sources médiévales sur la chevalerie, comme *L'histoire des rois de Bretagne* de Geoffrey de Monmouth, les récits gallois des *Mabinogion*, les légendes irlandaises des *Túatha Dé Danan* et de *Cuhulain*, le *Cantar de mio Cid*, le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, ainsi que les nombreuses *chansons de geste*⁵ en langue d'oc et en langue d'oïl, et de très nombreux autres témoignages littéraires⁶. Dans ses déclarations au nom de la *France libre*⁷, le général de Gaulle – vu lui-même par ses contemporains comme un grand chevalier du Moyen Âge – citait toujours Jeanne d'Arc⁸.

4. N.d.t. : en français dans le texte.

5. N.d.t. : en français dans le texte.

6. Quelques éditions : Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, 1992 ; *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1993 ; W. von Eschenbach, *Parzival*, trad. de Danielle Buschinger, Jean-Marc Pastré, Paris, Honoré Champion, coll. Traduction des classiques du Moyen Âge, 2010 ; *Poème du Cid*, Paris, Damas Hinard, Imprimerie Impériale, 1858, exemplaire en provenance de la bibliothèque municipale de Lyon, numérisé par Books.Google ; et aussi Lady A. Gregory, *Gods and Fighting Men*, Londres, Forgotten Books, 2007 [1904].

7. N.d.t. : en français dans le texte

8. Il la citait cependant avec Danton et Clemenceau : J. Touchard, *Le gaullisme, 1940-1969*, Paris, Seuil, 1978, p. 41. Sur les interprétations et les utilisations aux fins de propagande du personnage de Jeanne d'Arc jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'œuvre de référence est celle de G. Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, préf. de Régine Pernoud, Paris, Albin Michel, 1993 [éd. orig. *Jeanne d'Arc in der Geschichte: Historiographie – Politik – Kultur*, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1989]. Sur les œuvres qui ont pour sujet l'héroïne française, « star bibliographique » absolue, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 96-114, ici p. 107 et suiv. pour les usages politiques plus récents ; Dalla Torre, *Giovanna d'Arco sullo schermo*, op. cit. Sur la « médiévalisation » du général de Gaulle, devenu « connétable de France » et « majestueux comme une cathédrale gothique » dans l'imaginaire des contemporains, ou même critiqué par Roosevelt et

La composante nationaliste-identitaire des mythes chevaleresques des XIX^e et XX^e siècles se conjugue de façon indissociable avec son interprétation religieuse, puisque la figure du chevalier représente en même temps la patrie et la foi à son plus haut degré, qui est celui de l'héroïsme. Dans de très nombreux cas, comme dans celui du Cid Campeador espagnol, dans le cas français de Jeanne d'Arc, dans les croisades et les saints chevaliers (Martin, Georges, Michel, Jacques Matamaures, Louis IX...) et, en partie, dans le mythe des templiers et celui du Graal, cette lecture chrétienne de la chevalerie a été vécue comme un retour au Moyen Âge, selon un parcours qui nous a rejoints à travers les textes de René Guénon, par les usages politiques franquistes en Espagne, et ensuite par le biais des composantes nationalistes catholiques ultras de partis d'extrême droite, comme le Front national de Jean-Marie Le Pen et la régénération du catholicisme traditionnel dans les dernières années (voir le chap. X)⁹. Dans d'autres cas encore, comme celui du Ku Klux Klan dans les États américains du Sud, le mythe arthurien et les chevaliers médiévaux, devenus *ghostly knights*, ont fourni un support symbolique pour affirmer la supériorité de la race blanche et de la religion protestante sur les races et les religions inférieures : Noirs, juifs, catholiques¹⁰. Les chevaliers teutoniques ont également eu un sort similaire : envisagés d'un point de vue allemand, ils ont apporté la civilisation dans le monde primitif et sous-humanisé des Slaves. Vus par les Russes, au contraire, ils représentent les « ancêtres des fascistes actuels », comme nous le savons grâce au film célèbre de Sergueï

par Churchill pour le fait de se croire lui-même Jeanne d'Arc, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 140-142.

9. A. Frigerio, « Francisco Franco e la Pietra Filosofale », *Storia in Network*, II, 71, septembre 2002 (www.storiain.net/arret/num71/artic3.asp, consulté le 21-03-2010, semble inactif au 8-07-2014, voir en revanche, <http://win.storiain.net/arret/num195/artic7.asp>, consulté le 8-07-2014), avec bibliographie ; il s'arrête sur l'identification de Franco avec les *caudillos*, les rois catholiques d'Asturie. En 1939, une fois Madrid conquise, le Généralissime voulut « que la chorégraphie et le cérémonial s'inspirent expressément de l'entrée d'Alfonse VI et du Cid à Tolède après la défaite des Arabes (1085) ». Sur les rapports entre franquisme et croisade, voir H. R. Southwork, *El mito de la cruzada de Franco*, Barcelone, Debolsillo, 2008 [1963] ; J. Andrés-Gallego, L. de Llera, « ¿Cruzada o guerra civil? El primer gran debate del regimen de Franco », dans M. Tedeschi (éd.), *Chiesa cattolica e guerra civile in Spagna nel 1936*, Naples, Guida, 1989, p. 103-128. Pour J.-M. Le Pen (dont la vénération pour Jeanne d'Arc et l'identification de la France au catholicisme sont bien connues, à commencer par le baptême de Clovis au début du VI^e siècle, ainsi que Vercingétorix, Saint Louis, Roland, les soldats de la Première Guerre mondiale, de la guerre d'Indochine et d'Algérie), voir J.-M. Le Pen, *Les Français d'abord*, Paris, Carrère-Lafon, 1984.

10. L. Finke, « Knights in White Robes: Chivalry and the Klan », dans « Uses, Abuses and Misuses of the Arthurian », session d'études du 44th International Congress of Medieval Studies, cité.

M. Eisenstein, *Alexandre Nevski*¹¹. Le fier et fidèle peuple russe du XIII^e siècle s'oppose à la férocité des chevaliers teutoniques, en combattant pour sa liberté l'année précédant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop et trois ans avant le début des hostilités germano-russes (juin 1941). Les chevaliers teutoniques sont des êtres diaboliques et portent les tristement célèbres croix noires ; les casques de leurs fantassins rappellent explicitement ceux de l'armée allemande. Le sinistre évêque qui bénit les troupes, symbole à la fois de la perfide Église romaine et du Reich, porte de petites croix gammées sur sa mitre. Cependant, le héros qui les défait est aussi un cavalier, tout comme le saint cavalier Alexandre Nevski, dont on trouvait à nouveau l'effigie sur les billets russes de mille roubles dans les années 1990.

Le mythe de la chevalerie médiévale a aussi trouvé des débouchés et des interprétations de type ésotérique, partiellement chrétiennes, non chrétiennes ou explicitement antichrétiennes. De ce point de vue, il apparaît comme caractéristique des mouvements qui se réclament – précisément en relation avec l'usage qu'ils font du Moyen Âge – du national-socialisme. Le point de départ réside toujours dans la conviction que le temps présent est un temps de crise, alors que le passé médiéval renferme des trésors de sagesse et de vérité. Redécouvrir, transmettre et exploiter ce patrimoine de la Tradition est un devoir pour ceux qui ont reçu la lumière de la connaissance¹². Beaucoup de ces legs remontent à une Antiquité lointaine ; pendant le Moyen Âge, ils ont été préservés et transmis grâce à des groupes d'initiés – cathares, templiers, sorcières, alchimistes, Fidèles d'Amour... – et puis sont restés secrètement en vie durant les époques successives à travers une chaîne ininterrompue d'initiations qui ont assuré le maintien de la « philosophie pérenne », du savoir authentique et originaire. Le Moyen Âge, temps de la réification de ce savoir, est donc l'époque à laquelle il faut tendre pour redevenir purs. Celui-ci

11. Citation de Gandino, « Il cinema », art. cité, p. 738. Voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 114 et suiv.

12. Une définition synthétique du « monde de la Tradition » peut se lire dans « Sein und Werden », *Die Literatur*, 3, 1935, recension du livre que Gottfried Benn fit en 1935 de l'édition allemande d'Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit., republiée p. 438-444 de l'édition italienne de 2007, p. 440 : « Qu'est-ce que le monde de la Tradition ? Il s'agit avant tout d'une nouvelle image évocatrice, non d'un concept historique naturaliste mais d'une vision, d'une position, d'une magie. Quelque chose d'universel, de souterrain et de surhumain est évoqué, dans une représentation qui peut être possible et vive, où subsistent les restes de cette universalité, comme des approximations de celle-ci, jusqu'à être exception et signe d'un élitisme, d'une dignité. En fonction de la Tradition, les différentes civilisations se libèrent de ce qu'elles ont d'humain et d'historique, les principes de leur genèse sont placés sur un plan métaphysique, où ils peuvent être recueillis à l'état pur et où ils fournissent l'image de l'homme primitif, supérieur, transcendant, de l'homme de la Tradition. »

contient en effet les archétypes de toutes choses : de la vérité, de la sacralité du pouvoir et de l'identité des peuples. C'est le temps des héros, des chevaliers, des vrais croyants, de la majesté sacerdotale et de l'Empire.

Il est compliqué d'identifier les courants ésotériques qui assimilent le Moyen Âge au symbole du retour à un âge parfait. Ils se forment entre la fin du XIX^e siècle et la Première Guerre mondiale, au cours d'une phase de l'histoire culturelle de l'Occident dans laquelle, à côté du positivisme qui explique tout rationnellement, sont présentes des poussées vers l'occultisme et la magie, qui se traduisent par la naissance de sociétés secrètes, comme la Golden Dawn, la Société Thulé et l'ordre des Nouveaux Templiers. Ces deux dernières sont aussi les premières organisations en Occident à reprendre le svastika comme leur propre symbole. C'est surtout dans la période comprise entre les deux guerres mondiales que ces sociétés initiatiques fournissent des aliments à certains mouvements politiques qui revendiquent l'urgence d'une récupération des traditions ancestrales, celtiques et germaniques, pour permettre le renouveau de la société, de la nation ou du monde entier, et débouchent sur ce qui a été appelé par Giorgio Galli le « nazisme magique¹³ ». Le grand public n'a pratiquement eu notion de l'existence de ce nazisme, qui s'intéresse aux cultes païens, à la mystique orientale et aux puissants objets sacrés, que par les films d'Indiana Jones (*Les aventuriers de l'arche perdue* et *Indiana Jones et la dernière croisade*) ; mais en réalité la composante ésotérique et occultiste du mouvement national-socialiste concourt à définir plus complètement son idéologie dans son entier, à commencer précisément par l'adoption du svastika, symbole solaire « aryen », pour continuer avec le concept eschatologique de l'institution d'un nouvel Empire, c'est-à-dire du Troisième Reich¹⁴.

La volonté de refonder l'ancien Empire germanique médiéval est une des clés pour comprendre cet élan vers le Moyen Âge et vers ses symboles ésotériques. En Allemagne, contrairement aux autres nations, le Moyen Âge continua à être présenté comme le principal élément distinctif et identitaire

13. G. Galli, *Hitler e il Nazismo magico*, 4^e éd., Milan, Rizzoli, 2007 [1989] ; id., *La magia e il potere. L'esoterismo nella politica occidentale*, Turin, Lindau, 2004 ; N. Goodrick-Clarke, *Les racines occultes du nazisme*, Rosières-en-Haye, Camion Blanc, 2010 [éd. orig. *The Occult Roots of Nazism: Secret Aryan Cults and Their Influence on Nazi Ideology*, New York, Nyu Press, 1993] ; S. Lionello, R. Menarini, *La nascita di una religione pagana. Psicoanalisi del Nazismo e della propaganda*, Rome, Borla, 2008. Sur la variante italienne, voir G. De Turris (éd.), *Esoterismo e fascismo*, Rome, Edizioni Mediterranee, 2006 ; F. De Giorgi, *Millenarismo educatore. Mito gioachimita e pedagogia civile in Italia dal Risorgimento al fascismo*, Rome, Viella, 2010.

14. M. Stolleis, « Le Saint-Empire romain de nation allemande, le Reich allemand et le Troisième Reich. Transformation et destruction d'une idée politique », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 34/3, 2007, p. 19-37.

jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, sans ruptures irréparables avec le XIX^e siècle. Le modèle de la *renovatio Imperii* était au centre de la politique allemande au temps des empereurs de la maison des Hohenzollern. Il suffit de se rappeler le monument de Kyffhäuser, datant des années 1890-1896. Au faite de la montagne, l'empereur Guillaume I^{er} se dresse à cheval ; sous lui, Frédéric I^{er} Barberousse est représenté sur son trône, quasiment fondu dans la roche, en train de se réveiller d'un long sommeil. Le premier est la *renovatio* du second¹⁵. Après la fin de la Première Guerre mondiale et la constitution de la fragile République de Weimar, bien qu'elle ne fût pas affichée, la nostalgie pour le Reich était toutefois présente et représentative du sentiment nationaliste frustré par la défaite, comme le révèlent les principales œuvres historiographiques de l'époque (*Kaiser, Rom und Renovatio* de Percy Ernst Schramm et *Kaiser Friedrich der Zweite* d'Ernst Kantorowicz), ainsi que l'œuvre poétique de Stefan George, avec son mouvement *Geheimen Deutschland* (« Allemagne secrète »)¹⁶. Ce furent les préludes, avec la fondation du mouvement du Graal (1929) d'Oskar Ernst Bernard. Le résultat fut le Troisième Reich : une issue qui n'était pas évidente et fut d'ailleurs fermement repoussée par Kantorowicz, mais qui, dans notre propos, est toutefois à considérer comme une conséquence historique directe de ces courants, dans la mesure où c'est surtout le nazisme qui fit sienne la glorification de l'idée impériale¹⁷.

15. Sur le monument, voir G. Mai, *Das Kyffhäuser-Denkmal 1896-1996. Ein nationales Monument im europäischen Kontext*, Vienne/Cologne/Weimar, Böhlau Verlag, 1997. Sur les prémises romantiques, voir O. Dann, « Die Tradition des Reiches in der frühen deutschen Nationalbewegung », dans R. Elze, P. Schiera (éd.), *Italia e Germania. Immagini, modelli, miti fra due popoli dell'Ottocento*, Bologne/Berlin, il Mulino/Duncker & Humblot, 1988, p. 65-82 ; P. Raedts, « The Once and Future Reich. German Medieval History between Retrospection and Resentment », dans Bak (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 193-204.

16. P. E. Schramm, *Kaiser, Rom und Renovatio: Studien und Texte zur Geschichte des römischen Erneuerungsgedankens vom Ende des karolingischen Reiches bis zum Investiturstreit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1929 ; E. Kantorowicz, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, G. Bondi, 1927 [repris dans id., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2000] ; St. George, « Geheimen Deutschland », dans *Das Neue Reich* [1928], repris dans id., *Werke*, Stuttgart, Klett/Cotta, t. 1, 1984, p. 425-428.

17. Sur les rapports entre académie et nazisme, voir O. G. Oexle (éd.), *Nationalsozialismus in den Kulturwissenschaften*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004. Alors que Cantor, *Inventing the Middle Ages...*, op. cit., p. 79-117, considère que Kantorowicz est très proche du nazisme, R. Delle Donne arrive à des conclusions opposées, dénonçant le « raisonnement analogique » incorrect qui emphatise les éléments réellement ou supposément communs dans des positions en réalité très différentes, en rappelant que le cénacle *Geheimen Deutschland* [« Allemagne secrète »] de Stefan George a été condamné en 1937 pendant le XIX^e Historikertag : R. Delle Donne, « Kantorowicz e la sua opera su Federico II nella ricerca moderna », dans A. Esch, N. Kamp (éd.), *Federico II. Convegno dell'Istituto storico germanico di Roma nell'VIII centenario della*

Le nouveau Reich entendait être, comme le révèle son nom même, la continuation historique de l'Empire allemand médiéval, dans une perspective de renouveau radical qui tirait au moins en partie sa propre tension eschatologique de la relecture du prophétisme du bas Moyen Âge¹⁸. Les Allemands continuaient à être la race élue, dans un but d'hégémonie et de conquête qui assumait des dimensions essentiellement européennes, donc justement compréhensibles à travers l'outil préféré de récupération du Moyen Âge : la grande Allemagne, l'expansion vers l'est, la soumission ou l'anéantissement des races inférieures, comme déjà l'avaient fait les chevaliers teutoniques. Les empereurs souabes furent glorifiés et, en 1943, peu avant le débarquement allié en Sicile, on élaborait un plan pour mettre en sécurité en Allemagne les corps d'Henri VI, de Frédéric II et de leurs familiers enterrés dans la cathédrale de Palerme¹⁹.

Les principaux symboles médiévaux chers à la mystique nazie, le Graal et la sainte Lance, ont été recherchés en tant qu'objets matériels, dans une optique de célébration et de réification de l'Allemagne païenne et de l'Empire gibelin, celui de Frédéric I^{er} Barberousse et de Frédéric II. Le Graal en particulier, considéré comme un objet magique d'une extrême puissance, fut recherché par l'officier SS Otto Rahn sur le site de Rennes-le-Château, où il aurait été conservé par les cathares. La croisade déclenchée contre eux par le pape au début du XIII^e siècle aurait été elle-même une « croisade contre le Graal », et le château cathare de Montségur aurait été le lieu historique de Monsalvat, le château du Graal²⁰. Le chevalier Parsifal, rendu céléberrime par l'opéra de

nascita, Tübingen, Max Niemeyer, 1996, p. 67-86, ici p. 68 et suiv., 72-76. Notre intention est de rappeler combien la nostalgie pour l'Empire (comme lieu historique ou mythique) et sa palingénésie souhaitée ont représenté, en Allemagne, un élément de construction de l'identité nationale pendant une très longue période. C'est en ce sens que l'on trouve un *continuum* interprétatif qui rejoint le national-socialisme et qui, sans néanmoins aucun lien direct de causalité, implique aussi Kantorowicz (qui se référait à l'Empire médiéval) et George (qui rêvait de l'Antiquité classique et du Sud).

18. N. Cohn, *The Pursuit of the Millennium*, Londres, Secker & Warburg, 1957.

19. Brando, *Lo strano caso di Federico II...*, op. cit., p. 77-82.

20. O. Rahn, *Croisade contre le Graal*, 2^e éd., Paris, Stock, 1974 [éd. orig. *Kreuzzug gegen den Graal*, Fribourg, Urban Verlag, 1933]. Sur la question de Rennes-le-Château et l'étrange personnage de l'abbé Saunière, qui à la fin du XIX^e siècle y aurait découvert le trésor des templiers, c'est-à-dire le Graal (qui à son tour aurait été une effigie de la Madeleine), sur les successives contrefaçons jusqu'aux suites les plus récentes de cette histoire dans le roman *Da Vinci Code* de D. Brown, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2014 [éd. orig. *The Da Vinci Code*, New York (etc.), Doubleday, 2003], voir F. Cardini, M. Introvigne, M. Montesano, *Il Santo Graal*, 2^e éd., Florence, Giunti, 2006, p. 191-212 ; Cardini, *Templari e templarismo...*, op. cit., p. 147 et suiv., avec bibliographie ; M. Introvigne, « Il "Codice Da Vinci" : ma la storia è un'altra cosa », 2003 (www.cesnur.org/2003/mi_davinci.htm, consulté le 12-03-2010/5-07-2014 avec adresse

Wagner, est au centre exact de cette « quête » compliquée du Graal qui, une fois retrouvé, aurait fait reflourir la « terre désolée ».

D'un point de vue plus rigoureusement conceptuel, la valorisation du Moyen Âge constitue l'une des bases sur lesquelles reposent les thèses de René Guénon, celui des auteurs qui a eu la majeure influence sur la pensée appelée encore aujourd'hui de la « Tradition » et diffusée dans beaucoup de mouvements de droite²¹. Selon Guénon, le monde actuel se trouve dans la phase finale du *kali-yuga* hindou, c'est-à-dire dans l'âge obscur qui correspond au cycle ultime – négatif – de l'humanité terrestre et qui prélude à un renouvellement épocal. Au cours du *kali-yuga*, qui dure six mille années et peut se concevoir comme un obscurcissement progressif de la vraie connaissance, il y a eu quelques phases de nette aggravation et de décadence, et d'autres phases de « rectifications », c'est-à-dire de retour à la Tradition. Le Moyen Âge (qui pour Guénon va de Charlemagne au XIV^e siècle) représente l'époque la plus proche de nous dans laquelle s'est produite une rectification grâce au christianisme. La période de l'Antiquité classique, par conséquent, est une période pire que le Moyen Âge, parce qu'elle est plus rationnelle et moins traditionnelle. Pendant le Moyen Âge, le christianisme (mieux encore, le catholicisme) a restauré un « ordre normal », dans lequel la première place est occupée par le sacré et non par la matérialité. Pendant le Moyen Âge, le pouvoir ne vient pas du bas, mais du haut ; contemplation et action sont en équilibre ; la première place est toujours réservée à la contemplation, à la spiritualité et à l'intuition comme processus mental suprarationnel ; la science médiévale n'est pas un pur calcul profane de données qui exclut la transcendance, mais a une approche sacrée (que l'on pense à l'alchimie) qui mène à une connaissance authentique et complète. Par la suite, Renaissance et Réforme ont entraîné une chute verticale de la Tradition en Occident. L'époque actuelle, matérialiste, individualiste et pragmatique, constitue le stade final et le plus terrible de l'histoire de l'humanité pendant cette phase du cycle.

Guénon pensait qu'une rectification du monde moderne était possible si on rétablissait à nouveau une phase similaire à celle du Moyen Âge catholique, puisque le catholicisme est l'unique religion occidentale dans laquelle il reconnaissait quelques résidus d'un « esprit traditionnel ». Cependant,

org/2005/) ; Eco, *À reculons comme une écrevisse*, op. cit., p. 343-345 ; id., *Histoire des lieux de légende*, Paris, Flammarion, 2013, p. 409-429 [éd. orig. *Storia delle terre e dei luoghi leggendari*, Milan, Bompiani, 2013].

21. Voir spécialement R. Guénon, *La crise du monde moderne*, Paris, Bossard, 1927. Sur Guénon, voir A. Iacovella (éd.), *Esoterismo e religione nel pensiero di René Guénon*, Atti del convegno di Roma, 10 novembre 2001, Accademia di Romania, postface de L. Arcella, Carmagnola (To), ArktoS, 2009.

puisque les cultures orientales sont en bonne partie encore dépositaires d'une tradition authentique, vivante et peu contaminée par l'Occident, cette fonction de rectification aurait dû passer par la connaissance de l'esprit oriental, et donc surtout par celle de la civilisation musulmane, qui pour Guénon était très proche de la civilisation occidentale du Moyen Âge. Le devoir de poursuivre cette rectification dans le sens d'un retour à une Tradition intégrale était confié à une élite intellectuelle, un petit groupe de personnes capables de comprendre et d'agir.

La représentation de Guénon et celle des autres auteurs qui lui sont proches s'opposent à d'autres théories, aussi bien à celles progressistes qu'à celles nombreuses mais différentes qui refusent la modernité, puisqu'elle ne considère pas comme valide la conception du temps entendu comme développement linéaire, réhabilitant au contraire la notion, présente dans un grand nombre de cultures traditionnelles, de temps cyclique, d'un « éternel retour ». L'utilisation de cette catégorie permet de penser à la récupération des valeurs traditionnelles non dans une optique réactionnaire, d'un véritable retour en arrière, mais au contraire dans une optique révolutionnaire : en regardant en avant, on parcourt le cycle et on revient donc à une condition meilleure et préexistante, laquelle toutefois ne se situerait pas dans le passé, mais dans le futur. D'où l'apparent paradoxe dans la définition de « révolution traditionnelle ».

La conception de Guénon, qui a influencé sous différents points de vue la pensée antimoderne, est encore bien présente dans quelques mouvements « traditionalistes », comme on peut facilement l'observer en naviguant entre associations, blogs et forums de discussion²². Du reste, si on lit aujourd'hui la préface de sa *Crise du monde moderne* sans connaître sa date de publication, qui est 1927, on peut aisément la considérer comme un texte des vingt dernières années. La proposition de Guénon a également des liens avec l'antimodernisme catholique, dont on parlera un peu plus avant, mais elle s'en écarte évidemment par sa totale hétérodoxie et par son ouverture aux religions et philosophies orientales²³. Si bien que Guénon, en 1930, se convertit au soufisme, qu'il jugea plus fidèle à la Tradition.

22. Par exemple le Centro Studi la Runa (www.centrostudilaruna.it, consulté le 31-03-2010/5-07-2014). Un livre connu de R. Guénon, *Le roi du monde*, Paris, Ch. Bossé, 1927, a donné son titre à une chanson de Franco Battiato.

23. Sur les lectures catholiques de l'Empire médiéval, particulièrement en Allemagne et dans l'Autriche de l'entre-deux-guerres, voir Kl. Breuning, *Die Vision des Reiches. Deutscher Katholizismus zwischen Demokratie und Diktatur (1929-1934)*, Munich, Hueber, 1969. Voir aussi P. Tommissen, « Carl Schmitt e il renouveau cattolico degli anni Venti », 16 décembre 2006

C'est de ce type de proposition que naissent quelques-unes des réflexions philosophiques de ce qu'on a appelé la Nouvelle Droite française, un mouvement idéologique d'extrême droite (dont le représentant principal fut Alain de Benoist) qui s'est développé à cheval sur les années 1960 et 1970. À travers les études conduites par le Groupement de recherches et études pour la civilisation européenne (Grece), il proposait une résurrection de l'héritage culturel européen, au moyen d'un retour à ses origines non chrétiennes et préchrétiennes, c'est-à-dire à la culture gréco-latine et celto-germanique. En Italie, la vision du monde prônée par Guénon et, à ses côtés, l'influence exercée par la Nouvelle Droite se révèlent importantes principalement à la lumière de la relecture et de la réélaboration autonome qu'en donna Julius Evola, considéré généralement par les mouvements italiens de la Tradition comme le penseur sans conteste le plus autorisé et le plus influent²⁴. Chez Evola, qui semble l'artisan principal du transfert du message initiatique de Guénon vers une direction politique et idéologique, on retrouve décrits et expliqués symboliquement tous les mythes médiévaux chers à la droite « traditionnelle ». Le Moyen Âge chevaleresque constitue précisément un des points d'appui fondamentaux de son discours.

Julius Evola, même s'il s'insérait dans la Tradition telle qu'elle avait été conçue par Guénon, contestait principalement l'interprétation chrétienne du Moyen Âge occidental faite par le maître. Selon Evola, la reprise de la civilisation traditionnelle au cours du Moyen Âge ne résulte pas du tout du christianisme (qui est un produit du judaïsme, s'est greffé sur une civilisation déjà décadente et a détruit Rome), mais bien de la civilisation ariano-nordique, du Moyen Âge féodal, chevaleresque et impérial, c'est-à-dire « gibelin » dans un sens sacré. Une première « syncope de la Tradition occidentale » s'est en fait produite avec la fin de Rome, laquelle a cependant été suivie d'une translation de l'Empire vers des races nordiques, lesquelles ont donné une vie nouvelle à la *romanitas*, permettant une dernière grande apparition de la Tradition en Occident. Le point culminant est atteint avec le Saint-Empire romain germanique, dans lequel la Tradition émet, avec les empereurs souabes, son « ultime éclat lumineux²⁵ ». On trouve en effet pour la dernière fois dans cette institution la plénitude de la tradition royale, qui est indissolublement sacerdotale

(<http://carl-schmitt-studien.blogspot.com/2006/12/piet-tommissen-carl-schmitt-e-il.html>, consulté le 21-03-2010/5-07-2014).

24. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit. (livre complété entre 1931 et 1932) ; id., *Il Mistero del Graal e la tradizione ghibellina dell'Impero*, Bari, Laterza, 1937 [5^e et nouv. éd., *Il Mistero del Graal*, avec un essai introductif de F. Cardini, Rome, Edizioni Mediterranee, 1997 ; trad. franç. *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline*, Paris, Éditions traditionnelles, 2000].

25. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit., p. 71.

et guerrière. La première crise, donc, est causée par l'Église romaine, qui, avec la lutte pour les investitures, a provoqué la subversion de la Tradition, commettant une véritable hérésie en postulant la supériorité du sacerdoce sur l'Empire, c'est-à-dire en compromettant l'unité de la fonction royale et sacerdotale. Après les empereurs souabes, il n'y a plus rien de bon : se succèdent les impérialismes et l'État, qui n'est pas sacré et qui finit par devenir une simple organisation plébéienne.

La chevalerie médiévale elle aussi, qui jurait loyauté à l'Empire et qui le reconnaissait par conséquent (et non le pape ou la religion chrétienne) comme l'unique autorité spirituelle de rang universel, avait reproduit en elle la synthèse des fonctions guerrière et sacerdotale, puisque ses membres faisaient partie d'une caste militaire consacrée, appartenant à un ordre supra-territorial et supranational. Tout autres que chrétiens, les chevaliers avaient des rituels initiatiques (la veillée d'armes, la pénitence, le jeûne, le bain lustral, l'adoubement, la bénédiction des armes) et accomplissaient des actions (la dévotion pour la dame aimée, la quête du Graal) cachant des rituels ésotériques. Les coutumes, apparemment chrétiennes également, servaient exclusivement comme élément mimétique et de façade, dans une logique exotérique, d'adhésion seulement formelle au christianisme dévotionnel, jugé comme un genre inférieur de spiritualité.

Le cas le plus représentatif est celui des templiers, « ascétiques guerriers, ayant renoncé aux plaisirs du monde pour une discipline qui ne se pratiquait pas dans les monastères mais sur les champs de bataille, avec une foi consacrée plus par le sang et la victoire que par les prières²⁶ ». Leur destruction par Philippe le Bel et par le pape constitue par conséquent une seconde raison de la crise correspondant à la fin de l'Empire œcuménique.

Puisque dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, qui conte avant tout une histoire du Graal située au début du XIII^e siècle en langue allemande, le château qui le conserve est appelé Temple et ses gardiens Templiers, il ne fut pas difficile à Evola, à la suite de nombreux auteurs précédents, de rattacher le mythe templier à celui des chevaliers du Saint Graal, jusqu'à en proposer une identification parfaite²⁷.

Pour Evola, la « saga du Graal », non catholique, non eucharistique, mais pourvue au contraire d'un caractère héroïque et initiatique qui renvoie à une spiritualité d'un tout autre type, est clairement liée à la « religion royale ».

26. *Ibid.*, p. 132.

27. Voir A. E. Waite, *The Hidden Church of the Holy Grail: Its Legends, and Symbolism Considered in their Affinity with Certain Mysteries of Initiation and Other Traces of a Secret Tradition in Christian Times*, Londres, Rebman Ltd, 1909. Voir à ce sujet Cardini, *Introvigne, Montesano, Il Santo Graal*, *op. cit.*, p. 12 et suiv. ; Cardini, *Templari e templarismo...*, *op. cit.*, p. 122.

Chercher et trouver le Graal, le « plus haut idéal de la chevalerie médiévale », signifient en fait accomplir une « restauration royale », symbolisée par la guérison du roi. Les chevaliers doivent, par conséquent, restaurer un ordre nouveau :

Le Moyen Âge attendait le héros du Graal, afin que le chef du Saint-Empire romain germanique devienne une image ou une manifestation du « Roi du Monde » lui-même, de sorte que toutes les forces en reçoivent une nouvelle ferveur, l'Arbre sec refleurisse, une impulsion indiscutable surgisse pour vaincre toute usurpation, tout antagonisme, tout déchirement, que soit véritablement en vigueur un ordre solaire, que l'empereur invisible soit aussi manifeste et que l'« Âge du Milieu » – le Moyen Âge – ait également le sens d'un Âge du Centre²⁸.

C'est pour Evola l'« âme secrète de la chevalerie ». Proche en cela de la pensée catholique antimoderne dont on parlera dans un prochain chapitre, Evola estime donc que la dernière époque traditionnelle se termine avec le déclin de l'œkoumène médiéval, c'est-à-dire avec la fin de l'universalité de l'Empire. Son Moyen Âge de la Tradition correspond à une période qui précède la seconde moitié du XIII^e siècle et qui voit dans le XII^e siècle (celui des templiers, des croisades, des grands empereurs et des premières légendes du Graal) un âge d'or. Les États nationaux, la renaissance, l'individualisme, l'« irréalisme », la « régression des castes », le collectivisme et tout ce qui s'ensuit, jusqu'à la néfaste contemporanéité représentée par les monstres russe et américain, constituent les phases successives de la « chute de l'Occident ».

Il y a un remède à tout cela, même s'il est provisoire et si Evola lui-même le considère de peu d'efficacité pour agir sur les processus de « dégénérescence » qu'il juge désormais irréversibles, sinon comme une ultime ligne de défense. La solution, c'est-à-dire le « redressement » du monde moderne retournant à la Tradition, doit passer non par l'entremise d'une élite intellectuelle mal définie dans le style de Guénon, mais bien par la formation concrète d'une élite aristocratique de chevaliers, constitués en un ordre imprégné de valeurs et d'idéaux guerriers et ascétiques. C'est ainsi qu'il écrit dans l'introduction à sa traduction italienne de Guénon :

Nous croyons qu'un concept beaucoup plus approprié et moins équivoque [par rapport à celui d'élite intellectuelle] serait celui d'un *Ordre*, à l'exemple des Ordres qui existaient aussi bien dans le Moyen Âge européen que dans d'autres civilisations. Une tradition, même initiatique, peut vivre dans un Ordre, mais dans une formation à caractère viril, s'exprimant dans un style de vie bien défini, et à travers un contact plus réel avec le monde de l'action et de l'histoire²⁹.

28. Evola, *Il Mistero del Graal*, op. cit., p. 159.

29. Id., « Introduzione », dans R. Guénon, *La crisi del mondo moderno*, Rome, Edizioni Mediterranee, 1972, réimpr. 2003, p. 7-16, ici p. 13 et suiv.

Dans un autre texte, Evola est encore plus explicite :

Seule une toute petite minorité pourrait comprendre que, comme les Ordres monastiques ascétiques ont assumé un rôle fondamental dans le chaos matériel et moral auquel donna lieu l'écroulement de l'Empire romain, de même un Ordre de nouveaux Templiers serait d'une importance décisive en un monde qui, comme l'actuel, présente des formes beaucoup plus poussées de dissolution et de délitement intérieur qu'en cette période³⁰.

Et nous voilà finalement arrivés par cette voie aux chevaliers actuels et aux nouveaux templiers : *Les templiers sont parmi nous* était le titre d'un livre des années 1960³¹. Nous nous en sommes rendu compte le 22 juillet 2011, face au carnage perpétré par Anders Behring Breivik (lequel par ailleurs ne semble pas connaître l'œuvre d'Evola). Parmi ces nouveaux templiers, quelques-uns sont affiliés à des mouvements politiques d'extrême droite, lesquels, s'étant formés une autoreprésentation chevaleresque, se définissent par les mots concluant le *Mystère du Graal* d'Evola comme les « seuls à pouvoir légitimement s'appeler les vivants³² ». C'est toujours par cette entremise que deviennent possibles les analogies entre les ordres chevaleresques du Moyen Âge et les SS, comparés par Evola « à un Ordre, dans le sens ancien du terme³³ ».

Julius Evola publia ses principaux textes concernant le Moyen Âge impérial et chevaleresque dans les années 1930, dans une perspective orientée vers l'Allemagne hitlérienne. Les éditions qui le rendirent très connu des milieux

30. Id., *Il Mistero del Graal*, op. cit., p. 224.

31. G. de Sède, *Les templiers sont parmi nous, ou l'énigme de Gisors*, Paris, Julliard, 1962.

32. Evola, *Il Mistero del Graal*, op. cit., p. 225. La phrase est étonnamment semblable à une phrase de *Braveheart*: *Every man dies, but not every man really lives* [« Tous les hommes meurent, mais tous les hommes ne vivent pas réellement »]. Sur les mouvements actuels qui se réfèrent aux templiers et au Graal, voir Revelli, « Il medioevo della Destra... », art. cité ; M. Introvigne, « Il Graal degli esoteristi », dans M. Macconi, M. Montesano (éd.), *Il Santo Graal. Un mito senza tempo dal medioevo al cinema. Atti del convegno internazionale di studi su « Le reliquie tra storia e mito: il Sacro Catino di Genova e il Santo Graal »*, Gênes, De Ferrari & Devega, 2002, p. 191-210 ; id., « Mito cavalleresco ed esoterismo contemporaneo », dans F. Cardini (éd.), *Monaci in Armi. Gli Ordini religioso-militari dai Templari alla battaglia di Lepanto: Storia ed Arte*, Rome, Retablo, 2005, p. 160-168 ; Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 153-158, 459-470. Sur la longue histoire des mythes templiers, qui commence déjà au XVI^e siècle et qui a connu une myriade de variantes, ainsi que sur les œuvres traitant des templiers les plus diffusées aujourd'hui et sur les liens avec les « complots séditieux », voir surtout Cardini, *Templari e templarismo...*, op. cit., p. 121-151. Récomment, A. Nicolotti, *I Templari e la Sindone. Storia di un falso*, Rome, Salerno Editrice, 2011.

33. J. Evola, « Le SS, guardia e "ordine" della rivoluzione crociuncinata », *La vita italiana*, décembre 1938, nouv. éd. Rome, Raido, 1998 ; voir Revelli, « Il medioevo della Destra... », art. cité, p. 133 ; G. De Turrís, *Elogio e difesa di Julius Evola: il barone e i terroristi*, préf. de G. Galli, Rome, Edizioni Mediterranee, 1997, p. 63 et suiv.

néofascistes italiens sont cependant datées respectivement de 1969 (*Rivolta contro il mondo moderno*) et 1972 (*Il Mistero del Graal*). Ce sont les années – nous l'avons déjà vu – de la plénitude du *revival* du Moyen Âge, qui prit également alors des teintes de protestation. En Italie, les lecteurs d'Evola écoutaient De André et lisaient Nietzsche, Pound, Kerouac, Céline. Ils lisaient surtout *Le seigneur des anneaux* de Tolkien, traduit pour la première fois intégralement en italien en 1970³⁴. Au cours des années 1960, les jeunes sympathisants des mouvements appelés la Nuova Destra (Nouvelle Droite) renouvelèrent leur façon de concevoir le militantisme et de le représenter sous des formes symboliques. Les symboles chers au fascisme – le faisceau de licteur et le salut romain –, la glorification du *Ventennio* et de la République sociale italienne côtoyèrent les modèles puisés dans Evola et l'exaltation de la tradition nordique, celtique et chevaleresque, attribuant surtout à Tolkien le rôle de « créateur du mythe ». Dans l'univers de Tolkien, il y a en effet beaucoup d'éléments répondant à leurs aspirations qu'ils pouvaient faire leurs. Parmi ceux-ci, on trouve la lutte éternelle entre le bien et le mal, que Tolkien a racontée comme une guerre victorieuse entre les peuples libres de l'Occident et le Seigneur Obscur, avec ses orques monstrueux qui viennent d'Orient : c'est la guerre de Gondor et de Rohan contre Mordor, qui, en résolvant l'allégorie, deviendrait la lutte entre l'Europe traditionnelle et l'Union soviétique. On y trouve aussi la dimension existentielle du voyage et de l'épreuve, et le rôle de la Compagnie de l'Anneau, qui représente un petit groupe d'êtres libres, héroïques, fidèles et courageux, capables de vaincre le mal en allant le débusquer jusque dans les plus obscures profondeurs. On y trouve encore la conception de la décadence de la Terre du Milieu, relatée au moyen d'une chronologie divisée en quatre âges du monde, à travers le souvenir de lieux d'une Antiquité reculée et parfaite (Numenor et les Terres immortelles), à travers la participation à l'histoire de races meilleures (les elfes, les nains, les hommes des royaumes antiques) et, *vice versa*, à travers la dégénérescence des elfes en orques, la description des horreurs que Sauron accomplit dans les terres et les esprits qu'il assujettit peu à peu et que Saruman exécute dans la petite et verte Comté qui finit sous ses griffes. On y trouve aussi, dans les assauts de Gondolin, de Helm et de Minas Tirith le mythe de la défense acharnée, de la gloire de se battre même dans des conditions désespérées. On y trouve enfin le très ancien mythe du retour du roi caché, rendu grâce à l'utilisation de symboles-archétypes : les racines profondes qui ne gèlent pas, l'Arbre desséché de Minas Tirith qui doit reflleurir,

34. Sur la réception de Tolkien dans les milieux italiens d'extrême droite, voir De Turris, « L'immaginario medievale... », art. cité ; Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, *op. cit.*, p. 219-224 ; Del Corso, Pecere, *L'anello che non tiene...*, *op. cit.*

l'épée brisée qui sera reforgée et, par-dessus tout, le personnage d'Aragorn, le roi guerrier qui, en qualité de *duce*, est prédestiné à régner³⁵.

Il n'est pas difficile d'entrevoir dans les éléments du mythe construit par Tolkien une symétrie avec beaucoup de ce qu'on retrouve écrit surtout dans Evola (qui, par exemple, utilise justement la métaphore de l'arbre sec). Ce qui ne signifie pas que Tolkien ait pensé donner ce type de signification à son œuvre : il fuyait en fait explicitement les allégories et, entre autres, accusait le nazisme d'avoir dénaturé l'esprit nordique³⁶. Cela signifie cependant, et c'est évident, que Tolkien, philologue germaniste en plus d'être auteur de littérature fantastique, avait fait siens les mêmes contenus mythiques et littéraires qui, préexistants, avaient été aussi à la base des considérations d'Evola sur le thème de la Tradition. Mais, d'une manière différente de ce qui est arrivé dans d'autres pays, ce fut justement le filtre des écrits d'Evola qui permit à l'œuvre de Tolkien de s'insérer dans la culture de la Nouvelle Droite italienne. C'est précisément à cause de cette assimilation que Tolkien fut considéré par la gauche (mais seulement en Italie) comme un auteur réactionnaire et fasciste. C'est ainsi que De Turrís écrit à propos de la réception du *Seigneur des anneaux* et de son « autre monde tout à fait accompli et vraisemblable » :

De celui-ci, de ses personnages, de ses thèmes implicites et explicites, chaque lecteur réussit à extraire l'aspect (ou les aspects) le(s) plus conforme(s) à sa(leur) nature : le mirage rural, anti-industriel et écologique ; le sens de l'héroïsme et

35. Y.-M. Bercé, *Le roi caché. Mythes politiques populaires dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1990.

36. Tolkien, *La fraternité de l'anneau (Le seigneur des anneaux, partie I)*, op. cit., « Avant-propos », p. 11-12 : « Quant à une signification cachée, au "message", l'auteur n'en voit pas et n'en a jamais vu. Mon livre n'est pas allégorique, pas plus qu'il n'a trait à l'actualité. [...] On pourrait imaginer d'autres scénarios en fonction des goûts ou des opinions de ceux qui apprécient l'allégorie ou les références à l'actualité. Mais je déteste cordialement l'allégorie dans toutes ses manifestations, et je l'ai toujours détestée depuis que j'ai l'âge et la méfiance qu'il faut pour détecter sa présence. Je préfère beaucoup l'histoire, vraie ou feinte, avec son applicabilité variable suivant la pensée et l'expérience des lecteurs. » Voir Gulisano, Tolkien. *Il mito e la grazia*, op. cit., p. 175-177 ; Del Corso, Pecere, *L'anello che non tiene...*, op. cit., p. 90, 126-128 ; A. Cortellessa, *Quando mettono mano alla pistola sfodero subito la cultura*, postface, ibid., p. 203-217, ici p. 211-213 ; C. Medail, « Tolkien: Non cercate la politica tra gli elfi », *Corriere della Sera*, 1^{er} novembre 2003, p. 31 (http://archiviostorico.corriere.it/2003/novembre/01/Tolkien_Non_cercate_politica_tra_co_o_031101203.shtml, consulté le 12-03-2010/10-07-2014). Voir aussi, dans « J. R. R. Tolkien », Wikipédia, le paragraphe « Politics and Race » (http://en.wikipedia.org/wiki/J._R._R._Tolkien, consulté le 30-03-2010/5-07-2014) ; en italien et en français (avec différents contenus) : « John Ronald Reuel Tolkien », Wikipédia, paragraphes « Posizioni politiche e idee religiose » et « Interpretazioni politiche » (http://it.wikipedia.org/wiki/John_Ronald_Reuel_Tolkien, consulté le 30-03-2010/5-07-2014), ainsi que C. A. Leibiger, s. v. « German Race Laws », dans Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia...*, op. cit., p. 237.

du devoir accompli, de la mission et de la « camaraderie³⁷ » ; la spiritualité, le mysticisme et une profonde sacralité ; une nouvelle liberté en liaison avec la nature ; la dimension du merveilleux ; le symbolisme initiatique³⁸.

L'appropriation de la mythologie de Tolkien par les néofascistes eut un impact notable surtout à partir de la seconde moitié des années 1970 : il y eut de 1977 à 1980 trois « camps Hobbit », qui se structurèrent comme des rassemblements nationaux, dans lesquels de nouveaux groupes musicaux se firent connaître et où se créèrent des agrégations de jeunes impensables auparavant. À ceux-ci succédèrent également, sur une échelle moins vaste, des Rassemblements d'Elrond et des Rassemblements de la Comté. De la même façon, l'épopée de Tolkien donna son nom à de nombreuses revues et à des maisons d'édition spécialisées provenant clairement de cette matrice idéologique : comme la revue *Eowyn*, fondée en 1976 et qui porte le nom de la guerrière de Rohan qui tue le roi des Nazgûl.

Le processus de rupture provoqué par la récupération politique de Tolkien fut très significatif. Non seulement parce que, de cette façon, on se dota d'un nouveau répertoire d'images qui rendait obsolètes beaucoup des références historiques du Mouvement social italien, mais surtout parce que la lecture de Tolkien étant un phénomène de masse, on en vint à créer pour la première fois une correspondance entre les références culturelles du petit groupe politique et celles de très nombreuses personnes par d'autres côtés totalement étrangères à celui-ci. Tolkien, en somme, « avait amené la jeune droite à sortir du ghetto³⁹ ».

Par conséquent, une partie substantielle de la notion de Moyen Âge chevaleresque initiatique et de sa possible utilisation en matière politique passe, en Italie, par la lecture de Tolkien et, à ses côtés, par celle d'Evola⁴⁰. Partant des

37. N.d.t. : De Turrís écrit : *della missione e del cameratismo*. *Cameratismo* est très connoté : ce sont les *camerati* du fascisme, et le terme ne peut plus s'employer dans l'Italie contemporaine que par ironie ou en se réclamant du fascisme.

38. De Turrís, « L'immaginario medievale... » art. cité, p. 108.

39. Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 223. Sur l'histoire des mouvements néofascistes italiens, voir N. Rao, *La Fiamma e la Celtica*, Milan, Sperling & Kupfer, 2006.

40. La querelle sur l'utilisation politique de Tolkien en Italie est encore vive. En plus du livre de L. Del Corso et P. Pecere, *L'anello che non tiene...*, op. cit., voir A. M. Orecchia, « I cacciatori di Frodo. Tolkien tra destra e sinistra nella stampa italiana », dans C. Bonvecchio (éd.), *La filosofia del Signore degli anelli*, Milan/Udine, Mimesis, 2008, p. 153-179. Voir également par exemple la discussion entre Roberto Arduini et Gianfranco De Turrís : G. De Turrís, « Scoop dell'Unità: gli Hobbit sono di sinistra », *il Giornale*, 8 janvier 2010, p. 31 (<http://www.ilgiornale.it/news/scoop-dell-unit-hobbit-sono-sinistra.html>, consulté le 16-02-2010/8-07-2014) ; R. Arduini, « Liberate Tolkien da De Turrís », *l'Unità*, 13 janvier 2010, p. 37 (<http://archivio2.unita.it/v2/carta/showoldpdf.asp?anno=2010&mese=01&file=13CUL37a>, consulté

génération de la fin des années 1960, elle arrive jusqu'à nos jours, souvent par le truchement des groupes musicaux. Plusieurs ensembles de « musique alternative » ou de « rock identitaire » néofascistes tirent leurs noms de la mythologie de Tolkien, comme par exemple la *Compagnia dell'Anello* (Compagnie de l'Anneau), depuis 1976. Certains de ces groupes ont été reconstitués ou fondés en référence à ce même monde imaginaire au cours des années 1990 (Contea, *Terre di Mezzo*, *Contea Modern European Folk*). Renvoyant en revanche directement à l'imaginaire chevaleresque, on peut se souvenir par exemple des *Amici del Vento* (les Amis du Vent), fondés en 1975, et de leur chanson *Scudiero* (« Écuyer ») ou *Bianco Scudiero* (« Blanc Écuyer »), ou bien des 270 bis, groupe fondé en 1993 par Marcello De Angelis (député au Parlement italien dans les rangs du Peuple de la liberté jusqu'au début de 2013), dont le nom découle de l'article du code pénal qui fait obstacle aux associations subversives et auquel on doit des chansons comme *Oceano di guerrieri* (« Océan de guerriers ») et *Non nobis Domine*, cette dernière sur les templiers : « Jacques de Molay, maintenant comme hier, tes saints chevaliers ne tremblent pas sur les brasiers. »

Après la transformation du Mouvement social italien en Alliance nationale (1994), cette dernière ayant ensuite rejoint le Peuple de la liberté (2009), les mouvements néofascistes sont marginalisés et fragmentés ; ils ne sont toutefois pas insignifiants, surtout parce qu'ils s'expriment grâce à des signes prépolitiques d'appartenance identitaire : la mode *skinhead*, les manifestations des supporteurs de foot ultras. Ils prennent des positions extrémistes et proposent une culture de l'alternative dans un scénario politique global qui semble toujours plus orienté vers la droite.

Dans l'idéalisation du Moyen Âge qui – en faisant abstraction de la couleur politique – s'impose aujourd'hui avec toujours plus de force, on reconnaît un médiévalisme semblable sous beaucoup d'aspects à celui de la « Tradition ». Il s'agit de la diffusion dans un vaste public d'une interprétation ésotérique et symbolique qui a une portée dont les postfascistes actuels se rendent parfaitement compte. Ainsi, par exemple, dans le livre *Fascisti immaginari*, on peut lire ces mots à propos de l'ésotérisme des années 1960 et 1970 :

C'étaient les prémisses intellectuelles de ce qui, dans l'imaginaire mondial, deviendrait la mode de *X-Files* et *Indiana Jones* et qui, en Italie, fut à l'origine du succès de l'émission de télévision « *Stargate* » réalisée par Roberto Giacobbo et Fabio Andriola. [...] La route, finalement, a été longue : il a fallu tout le

le 16-02-2010, inactif le 8 juillet 2014 ; voir en revanche <http://www.unita.it/culture/liberate-tolkien-da-de-turris-1.12425>, consulté le 8-07-2014). Voir aussi L. Pellegrini, « Compagno Hobbit. Riprendiamoci, Tolkien, non è di destra », *la Repubblica*, 20 mai 2010, p. 44-45.

xx^e siècle, mais à la fin l'ésotérisme est sorti à découvert. Des salons bourgeois du début du siècle, transitant par les réunions de carbonari entre les deux guerres et les cénacles néofascistes des années 1950, aboutissant en quelque façon à la semi-officialité dans les années 1970 avec la revue *Conoscenza religiosa* d'Elémire Zolla et de nombreux livres de Rusconi et Adelphi, l'ésotérisme est entré finalement en force dans l'imaginaire populaire également grâce aux films, aux romans et aux bandes dessinées⁴¹.

On trouve derrière ce parcours homologuant des processus structurels et non contingents : un rapprochement entre des positions un temps très éloignées, marqué également par l'adhésion à un catholicisme de type traditionnel et un retour toujours plus diffus à des positions interprétatives de caractère non seulement religieux mais franchement magique. Ces positions conduisent certainement à une attention accrue envers les sphères du sacré et du mythe, mais en même temps, quand elles deviennent extrêmes, elles imposent des explications du monde exclusivement symboliques, qui ne sont plus déterminées par l'expérience sensible ni par les questions et les résultats (toujours susceptibles de correction) de la recherche⁴². Parmi les symboles qui sont employés, templiers, chevaliers, royauté sacrée, Saint Graal et Tolkien ont toujours le vent en poupe.

Vu la portée de ce phénomène complexe, il paraît opportun, à ce point de l'analyse, de réfléchir de façon plus détaillée sur le « sens de l'histoire », un sens que celle-ci, en réalité, n'a pas. L'interprétation dominante qui est donnée aujourd'hui du Moyen Âge (et d'autres civilisations exotiques et anciennes comme celles des Égyptiens ou des Mayas) par la culture de masse est très semblable à celle que nous venons d'examiner : le Moyen Âge est perçu comme le temps des arcanes profonds et des mystères qui perdurent jusqu'à nos jours. La présentation du Moyen Âge communément faite par beaucoup d'émissions de télévision très regardées est de façon générale substantiellement différente de celle du xx^e siècle. Le xx^e siècle, en effet, est décrit dans les documentaires par un récit continu de faits, cohérent dans son déroulement, assorti de témoignages à la première personne faits par ceux qui ont vu et vécu. Au moins de ce point de vue (mais uniquement de celui-là), de tels documentaires sont encore assimilables au sens large à la culture historique, parce qu'il est nécessaire d'utiliser comme structures de base les concepts de

41. Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 157.

42. M. Caffiero, « Miracoli e storia », *Micromega*, 22, supplément, décembre 2007, p. 126-133 ; Eco, *À reculons comme une écrevisse*, op. cit., p. 131 et suiv., 333-353.

source et de déroulement diachronique⁴³. Le Moyen Âge des émissions télévisées est, en revanche, différent. C'est un mystère à découvrir. Souvent, c'est une énigme à clé qui tourne autour du mythe templier et de celui, considéré comme étroitement apparenté, du Saint Graal, ou bien autour des hérésies, des cathares, des alchimistes, des mages, des sorcières, de Frédéric II et de tous les rois endormis sous les montagnes. C'est une transformation de l'histoire en histoire-spectacle, certes, mais également quelque chose de plus⁴⁴.

Pour justifier la diffusion de toutes ces formes d'approche de l'idée de Moyen Âge, on peut et on doit invoquer le délitement des certitudes, la crise de l'idée de progrès et la perte de confiance dans la pleine et positive rationalité de l'homme qui innerve tout le xx^e siècle : le médiévalisme est, en ce sens, très *New Age* et, toujours en ce sens, son utilisation par des représentants de l'extrême droite de la « Tradition » n'apparaît pas différente de celle qu'en font les catholiques ultraconservateurs, mais aussi les adeptes des « nouvelles religions », si bien qu'aujourd'hui l'importance de l'opposition et de la distinction entre droite et gauche, si déterminante dans les années 1960, dans ce cas particulier (mais en réalité également sous beaucoup d'autres angles) apparaît toujours moins nette. Non pas dans le sens d'une acquisition généralisée des thèmes et sensibilités progressistes, mais plutôt en sens contraire. En fait, notre époque boulimique de biens de consommation a aussi un appétit désespéré, encore que très désordonné, d'irrationnel, comme si, malgré les promesses de la science d'expliquer et de comprendre chaque chose, elle percevait la présence de cette partie de l'humain qu'on ne peut, par sa nature, ni expliquer ni comprendre, du moins en termes rationnels. Un des rôles d'une religion organisée et largement acceptée est celui d'offrir une structure de rites et de symboles, une expression sensible à tout cela. À part la récupération du catholicisme traditionnel qui concerne certains pays, cette structure en Occident a en grande partie disparu, laissant un vide qu'on essaie de remplir avec ce qu'offre le marché. Le mythe du paradis perdu (ou, plus prosaïquement, celui de l'enfance heureuse perdue) oriente l'intérêt en direction du passé, un passé paré des attributs d'une perfection ineffable. Les druides étaient des sages et des écologistes, le savoir ancien s'est perdu, et ainsi de suite. Nous croyons beaucoup plus en la maxime médiévale « le monde

43. Qu'on puisse y retrouver un mélange de documents et de fiction, que ces mêmes « documentaires » aient été, pour la majeure partie des cas, des moyens de propagande, et enfin que le montage des documentaires propose une linéarité tendancieuse des développements historiques, qui est bien difficilement acceptable du point de vue de l'historien, sont des arguments qui ressortent de ce livre. Il existe en français un jeu de mots entre *documentaire* et *documenteur*.

44. Caffiero, « Libertà di ricerca... », art. cité, p. 3-16 ; F. Olivo, « Storia. Il grande spettacolo », *Il Messaggero*, 3 janvier 2010, p. 21.

vieillit » que n'y croyaient nos aïeux. En ce sens, nous éprouvons une sorte de « sympathie » pour le Moyen Âge. En peu de mots, l'Occidental urbanisé moyen est psychologiquement affamé de « sens du mystère » et de « mythes de l'âge d'or ». Le Moyen Âge qui fait recette aujourd'hui est donc un Moyen Âge postmoderne, auquel se réfère une culture qui considère que la vision d'un monde en progrès ordonné est complètement tombée à l'eau. Dans cette acception, il ne revêt quasiment plus aucun intérêt comme période historique, alors qu'il assume un rôle énorme comme mythe. Si on adopte une distinction fondamentale présente dans les textes de Mircea Eliade, Claude Lévi-Strauss, René Guénon et de nombreux autres spécialistes d'anthropologie et d'histoire des religions, le Moyen Âge est aujourd'hui conçu entièrement à l'intérieur d'une catégorie de temps mythique, plutôt que dans celle d'un temps historique⁴⁵.

Beaucoup de spécialistes voient dans cette utilisation du Moyen Âge une perte généralisée du sens de l'histoire. L'usage mythique du Moyen Âge correspond aujourd'hui à la non-connaissance que l'on a de nos jours de toute l'histoire, depuis l'Antiquité jusqu'à l'histoire contemporaine⁴⁶. L'histoire médiévale est perçue aujourd'hui comme située dans un ailleurs, dans un espace-temps arrêté quelque part, privé de coordonnées diachroniques et qui, exactement comme l'Antiquité classique, est « segmenté [...] en unités minimales décontextualisées et réutilisables à volonté » : en ceci, les colonnes doriques sont l'égal des chevaliers du Temple⁴⁷. Son utilisation est de nature symbolique et allégorique, et sa fonction essentielle n'est pas de restabiliser une quelconque certitude du passé, mais bien de retrouver les liens avec l'actualité en proposant des *figurae* archétypiques. En somme, le discours que l'on tient aujourd'hui communément sur le Moyen Âge n'est pas de type historique, mais plutôt de type magico-religieux⁴⁸. Ainsi, les catégories interprétatives qui dominent aujourd'hui dans le « sens commun du Moyen Âge »

45. Voir en général L. Arcella, P. Pisi, R. Scagno (éd.), *Confronto con Mircea Eliade : archetipi mitici e identità storica*, Milan, Jaca Book, 1998 ; « Tempo del mito-Tempo della storia », séminaire franco-italien, Rome, École française de Rome, février-mai 2009, février-mai 2010.

46. Settis, *Le futur du classique*, op. cit., ici p. 137 et suiv. ; Pivato, *Vuoti di memoria...*, op. cit., passim ; A. Scurati, « Un uomo senza storia », *La Stampa*, 26 août 2008, p. 31 ; P. Monnet, « Introduction », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 18. Sur le refus de l'histoire par l'actuelle classe politique britannique, voir Alexander, *Medievalism...*, op. cit., p. 255 et suiv. Une évaluation sévère qui couvre la globalité des rapports entre politique et culture, et entre jugement critique et dogmatisme a été faite par A. Asor Rosa, *Il grande silenzio: intervista sugli intellettuali*, éd. par S. Fiori, Rome/Bari, Laterza, 2009.

47. Settis, *Le futur du classique*, op. cit., p. 39.

48. G. Musca, « L'altro medioevo », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 19-32, ici p. 27.

sont celles qui font usage de l'analogie symbolique, c'est-à-dire de la ressemblance entre deux ou plusieurs éléments qui permettent de se représenter un lien structurel entre eux, d'un point de vue que l'on pourrait définir comme chamanique, magique, homéopathique et aussi poétique mais, sans aucun doute, ni historique ni scientifique. Une racine de mandragore doit produire des effets sur la santé des hommes : non parce qu'elle est vénéneuse, mais parce qu'elle ressemble à un petit homme. Non parce que nous pouvons empiriquement analyser les processus chimiques provoqués par son ingestion, mais parce qu'on remarque une analogie formelle entre deux objets.

C'est justement pour cela que, dans le processus de sélection des sources utiles pour trouver le sens profond de cette période, peuvent être retenus – tout à fait incorrectement – à la fois les témoignages produits alors, comme les *chansons de geste*⁴⁹ ou les *Eddas* noroises, et les revisitations successives, les romans courtois réécrits au XIX^e siècle, la littérature et le cinéma *fantasy*, en des réverbérations et redondances spéculaires entre objets apparemment assimilables, qui ne prévoient aucune hiérarchie et placent toutes choses sur le même plan. Souvent, celui qui se trouve face à un roman de Chrétien de Troyes – du XII^e siècle – ne réussit pas à le distinguer des histoires écrites à l'époque contemporaine, des romans de Tolkien et de la littérature *fantasy*. La nécessité de comprendre la différence entre un chevalier historique, un chevalier imaginé par un auteur médiéval et un chevalier de conte réinventé au XIX^e ou au XX^e siècle n'est pas ressentie, puisque ce qu'il est important de comprendre, ce qui fascine vraiment, est l'archétype du chevalier⁵⁰.

Le Moyen Âge est ressenti comme une transfiguration de l'enfance, alternative existentielle et philosophique à la banalité contemporaine, temps de valeurs immortelles : ceux qui affrontent le problème « Moyen Âge » comme *topos* sont pleinement conscients de tout cela. Sans aucun doute, le mythe est un fait réel et doit être compris. Gianfranco De Turreis, par exemple, écrit ainsi :

Le Moyen Âge n'est pas seulement un *topos* historique [...] ; mais il est aussi un *topos* symbolique, mythique, si l'on veut spirituel, et comme tel il est par

49. N.d.t. : en français dans le texte.

50. Voir Del Corso, Pecere, *L'anello che non tiene...*, op. cit., p. 132-157, à propos de l'interprétation de la littérature *fantasy*, y compris la plus grossièrement commerciale, comme mythe « authentique ». Probablement peu de gens savent que le personnage de Wart (Moustique), c'est-à-dire le jeune Arthur qui ne sait pas encore qu'il est le roi prédestiné à régner, est un personnage créé par Terence Hanbury White dans le roman *La quête du roi Arthur*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2008, pour les tomes 1, 2, 3, et Paris, Joëlle Losfeld, 2009, pour le tome 4 [éd. orig. *The Once and Future King*, Londres, Collins, 1958], rendu célèbre par le film *Merlin l'enchanteur*, 1963, de Disney, mais qui n'existe pas comme tel dans la littérature médiévale.

conséquent possible de l'interpréter avec des instruments qui ne sont pas seulement ceux de la pure et simple analyse historique⁵¹.

On peut partager ce raisonnement, même si l'analyse historique est malheureusement impure et n'est pas simple. Une fois admis que la connaissance est une valeur universelle et que les façons de la rejoindre sont multiples, chacun est libre de choisir la route qu'il estime la meilleure. L'exégèse de type symbolico-structural utilise, comme outil, le critère de l'analogie qui compare plusieurs éléments et leur trouve une signification commune : les exégètes médiévaux des Saintes Écritures furent précisément maîtres dans l'utilisation de ce procédé. Le problème se pose quand l'interprétation symbolique se prétend analyse historique et tente de s'y substituer. En effet, l'emploi d'éléments déterminés du passé comme catégories symboliques est une opération légitime qui mène – entre autres – à une vision du monde de type allégorique et poétique : comme c'est le cas, en ce qui nous concerne, de toute l'œuvre de Guénon. Mais affirmer que les catégories symboliques que le poète – en tant que créateur – détermine pour son propre compte correspondent véritablement à des catégories historiques que l'on peut rencontrer dans l'époque « autre » qui est évoquée, ceci est une affirmation tout à fait arbitraire. On relève ce procédé antihistorique dans deux cas : quand l'analogie et la similitude sont utilisées pour expliquer un rapport de cause à effet entre plusieurs éléments, sans recourir à d'autres preuves, et quand, à l'aide de l'interprétation des symboles – en réalité bien datés et faciles à rattacher à un contexte –, on veut décrire un processus historique qui se développerait au cours du temps, avec un avant et un après, en embrassant et comparant des circonstances complètement différentes.

Quelques exemples – même si certains d'entre eux sont étrangers au cadre spécifique de ce livre – permettront d'explicitier le raisonnement. Les pyramides mayas et les pyramides égyptiennes peuvent être étudiées de manière comparative, et les résultats, s'ils se réfèrent par exemple à la conception de l'espace ou bien aux connaissances astronomiques et à l'habileté technique de ceux qui les ont construites, peuvent avoir de la valeur. Ceci, cependant, ne nous autorise pas à affirmer que les Mayas et les Égyptiens se seraient connus ou qu'ils auraient possédé en commun une technologie provenant d'un autre monde. À travers la simple analyse comparative, qui construit *ex novo* un rapport structurel entre des objets qui simplement se ressemblent ou sont en quelque façon proches, on peut arriver à dire, comme il m'est arrivé de le découvrir récemment, qu'Aquisgrana ne correspond pas à Aix-la-Chapelle,

51. De Turris, « L'immaginario medievale... » art. cité, p. 97.

Aachen, mais bien à un village de la région des Marches (Italie), et que les paysages fantastiques que l'on voit dans le tableau de la *Joconde* de Léonard de Vinci et dans les portraits du duc et de la duchesse d'Urbino peints par Piero della Francesca correspondent à des montagnes bien reconnaissables, évidemment celles qui se dressent aux alentours de la maison de celui qui écrivait ces choses⁵².

Pour se rapprocher de nos thèmes, le mythe du Graal a produit plusieurs grilles d'interprétation de type symbolico-structural, qui sont utilisées pour expliquer les rapports de cause à effet et pour rétablir une chronologie dans le sens de l'origine, de la durée et de la continuité. Parmi les multiples possibilités, en voilà quelques-unes des plus connues : comme on l'a vu, dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, le Graal (qui est une pierre et non un calice) est conservé dans un lieu appelé Temple et les chevaliers préposés à sa garde sont appelés *Templeise*. Trois mots proches, et le tour est joué : le Graal est le trésor des templiers⁵³. Ce trésor aurait rejoint l'Europe apporté par sainte Madeleine et par Joseph d'Armathie, ou bien serait arrivé avec la croisade pour finir ensuite dans les mains des cathares, lesquels, naturellement eux aussi en rapport étroit avec les templiers, le gardaient à Rennes-le-Château, à moins que les templiers ne l'aient bien caché à Gisors. Mais le Graal est aussi à Valence, à Gênes, à Castel del Monte et dans le trésor impérial de Vienne. Si le Graal est le Saint Suaire, alors évidemment c'est à Turin qu'il est. Ou bien, pour suivre une autre piste, le Graal n'est plus un objet, mais, comme l'a divulgué récemment Dan Brown à la suite de tant d'auteurs précédents, c'est la tombe de Marie-Madeleine, femme du Christ, donc mère

52. Comitato per lo studio della presenza carolingia in val di Chienti [Comité pour l'étude de la présence carolingienne dans le val de Chienti] (Région des Marches, Italie) (www.youtube.com/watch?v=6hJ-OZ5jMIQ, consulté le 12-03-2010/5-07-2014) ; G. Carnevale, *La Val di Chienti nell'alto medioevo carolingio: fu la «Francia» delle origini e la culla dell'Europa* [Le val de Chienti durant le haut Moyen Âge carolingien fut la « France » des origines et le berceau de l'Europe], Civitanova Marche, Comitato per lo studio della presenza carolingia in Val di Chienti, 2003 ; R. Borchia, O. Nesci, *Il paesaggio invisibile. La scoperta dei veri paesaggi di Piero della Francesca*, Ancône, Il lavoro editoriale, 2008 : le livre, comme on le lit sur la couverture, « a inventé une nouvelle science : le *landscape busting* » ; id., *Codice P. Atlante illustrato del paesaggio della Gioconda*, Milan, Electa, 2012.

53. Cette identification perdure dans les innombrables publications qui, depuis les années 1960 jusqu'à aujourd'hui, remplissent les rayons des librairies, et a comme unique référence apparente précisément l'œuvre littéraire de Wolfram von Eschenbach, qui n'est certes pas l'unique texte médiéval sur le Graal. La question qu'il faut se poser n'est pas : les templiers furent-ils les gardiens du Graal ? Mais bien : pour quelle raison le poète aurait voulu parler des templiers dans son *Parzival* ?

de ses fils et réceptacle/gardien de sa descendance, le sang royal, *sang-réal*⁵⁴, qui vient jusqu'à nous en passant par les rois mérovingiens⁵⁵, comme arrivent jusqu'à nous depuis une Antiquité reculée les francs-maçons, constructeurs du temple de Salomon et donc eux aussi templiers. Le Graal peut encore provenir d'une tradition arabo-pers, ou bien peut-être serait-ce le chaudron sacré des Celtes, passé dans la tradition occidentale (non seulement comme récit, mais matériellement), grâce aux chevaliers des cycles de romans arthuriens et de quelques textes des *Mabinogion* gallois. En ce cas, il vaut mieux le chercher dans l'abbaye de Glastonbury, où fut découverte en 1190 la tombe d'Arthur, ou bien dans l'île d'Avalon, où Arthur attend qu'on le réveille. Ou bien encore le Graal est une allégorie du grand œuvre des alchimistes, ou fait allusion à un rituel de fertilité : le vase féminin qui est rendu fécond par la sainte Lance, la terre hivernale désolée qui redevient jardin au printemps grâce au soleil-Perceval doté d'attributs virils.

Le Graal est aujourd'hui tout cela (et beaucoup d'autres choses encore). Cardini écrit :

Il reste cependant enveloppé dans la brume dont émergent des hypothèses. Reste le fait que quand on parle du Graal, notre sujet est une construction littéraire : sa date de naissance coïncide avec la fin du XII^e siècle, son texte de base est le roman de Chrétien [de Troyes]. Et le grand succès du thème du Graal n'est certainement pas suffisant pour nous faire passer de la littérature au mythe, ni de la littérature à l'histoire. Les liens entre la première, le second et la troisième restent, de toute façon, obscurs, peut-être arbitraires, voire inexistantes⁵⁶.

Les traces d'une continuité entre la recherche du Saint Graal ou l'ordre des templiers et notre époque ne peuvent en aucune façon être documentées historiquement, c'est-à-dire établies à travers la recherche et l'analyse de sources produites dans le cours du temps. Les traditions qui ont créé ces continuités fictives ont toutes été forgées entre le XVII^e et le XX^e siècle, en pleine conscience de leur fonction légitimante du passé. Des Graal, il y en a des dizaines, autant qu'il y a de versions littéraires médiévales de sa légende, et d'autres seront encore produites par centaines, grâce à la ferveur éditoriale de nos années. Le lien avec le présent est très fort : il passe par les parallèles, les allégories et les

54. N.d.t. : en français dans le texte.

55. Brown, *Da Vinci Code*, op. cit., et *Da Vinci Code*, 2003 (film). Dans la même veine, voir aujourd'hui par exemple D. J. Tabor, *La véritable histoire de Jésus. Une enquête scientifique et historique sur l'homme et sa lignée*, Paris, Robert Laffont, 2007 [éd. orig. *The Jesus Dynasty: The Hidden History of Jesus, His Royal Family, and the Birth of Christianity*, New York, Simon & Schuster, 2006].

56. F. Cardini, « Il Graal evoliano tra simbolismo ed esoterismo », dans Evola, *Il Mistero del Graal*, op. cit., p. 13-28, ici p. 14.

paroles cryptées. Mais le Graal de Rennes-le-Château et de Dan Brown nous explique le présent, pas le Moyen Âge.

Et l'on retrouve ici le problème de fond : la tentative de greffer l'exégèse symbolico-structurale dans la durée et sans sources adéquates, en lui attribuant une connotation de « réalité historique », est, du point de vue des historiens, une erreur, une parodie d'études anthropologiques, un comparatisme hasardeux. Ce procédé est cependant ressenti comme indispensable : pour parler de tradition, il est nécessaire de partir d'une origine et d'arriver jusqu'à aujourd'hui sans césure. Les trous qui restent au milieu rendent le parcours fragmentaire ; il n'est plus intelligible et est incapable de fournir des réponses au présent. La solution à portée de main est celle de l'historicisation du mythe et, dans notre cas précis, précisément du mythe médiéval. C'est un procédé qui, au lieu de s'affaiblir au fur et à mesure des avancées de la médiévistique, voit sa vigueur croître.

Que les chevaliers aient eu leur propre code de l'honneur est véridique ; que les templiers aient gardé jalousement leurs secrets, parmi lesquels les rituels d'initiation, est également vrai. Que les cathares aient exprimé une foi en totale opposition avec le magistère romain est indiscutable, tout comme il est certain que la littérature médiévale est en partie mystique et recèle aussi certains modes d'interprétation ésotériques. Mais ces données ne peuvent être battues comme les cartes d'un jeu, et encore moins comme des tarots divinatoires⁵⁷. Penser que Dante soit compréhensible grâce à la secte des « fidèles d'Amour », que Frédéric II ait édifié Castel del Monte, avec son « étrange » forme octogonale, conformément à des relevés astrologico-astronomiques précis qui le rendent cousin de la pyramide de Khéops, que saint Bernard de Clairvaux ait appartenu à une famille de druides et que, pour cette raison, les templiers aient détenu le Graal, ou que Jésus-Christ soit « gaélique » en tant que « galiléen », ou bien qu'au contraire ce soit Jules César parce que, en latin, les deux noms portent les mêmes initiales (J. C.), ou encore que l'« Évangile selon saint Marc soit en fait le récit de la guerre civile romaine, depuis le Rubicon jusqu'à l'assassinat et à l'apothéose de César », tout ceci est certes fascinant et aussi très divertissant, mais n'est pas historiquement vrai, c'est-à-dire n'est pas arrivé⁵⁸.

57. U. Eco, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 1994, p. 69 et suiv. [éd. orig. *I limiti dell'interpretazione*, Milan, Bompiani, 1990] ; p. 118-122 pour la « frénésie analogique » du livre de René Guénon, *Le roi du monde*, op. cit.

58. M. P. Pozzato et al. (éd.), *L'idea deforme. Interpretazioni esoteriche di Dante*, Milan, Bompiani, 1989 (le titre est un anagramme de « Fedeli d'Amore », sur lesquels voir L. Valli, *Il linguaggio segreto di Dante e dei « Fedeli d'Amore »*, Rome, Optima, 1928) ; Eco, *Les limites de l'interprétation*, op. cit., p. 114-118 ; Brando, *Lo strano caso di Federico II...*, op. cit., p. 211-224. Sur le Christ

Dans la meilleure des hypothèses, on démontre les liens non documentés en utilisant la lecture comparative et symbolique. Cette dernière n'est toutefois pas destinée à répondre à n'importe quelle question qui lui serait posée : si moi, je condamne à mort quelqu'un seulement parce qu'il ressemble à un assassin, je ne serai pas un juge auquel on peut se fier. Il ne faut pas s'étonner si une grande partie des interprétations présentées dans ce chapitre ne trouvent pas d'écho dans l'historiographie académique, alors qu'au contraire elles sont présentes dans une avalanche de textes flirtant avec le mystère. Tout simplement, l'approche de ces thèmes n'est pas historiographique.

Umberto Eco définit de cette façon le Moyen Âge de la Tradition :

C'est le Moyen Âge syncrétiste qui voit dans la légende du Graal, dans l'épisode historique des chevaliers du Temple, et à partir de ceux-ci à travers l'affabulation alchimique et les Illuminati de Bavière, jusqu'à l'actuelle maçonnerie de type écossais, se dévider une seule et même histoire initiatique continue. Acritique et antiphilologique, ce Moyen Âge vit d'allusions et d'illusions, il réussit toujours et admirablement à déchiffrer, n'importe où et sous n'importe quel prétexte, le même message. Heureusement, pour nous et pour les adeptes, le message a été perdu, ce qui transforme l'initiation en processus sans fin, rose-croix et délice pour les privilégiés qui résistent, imperméables à l'habitus popperien⁵⁹ de la falsification, dévots aux paralogismes de la sympathie universelle. Mystique et syncrétiste, il inscrit voracement dans sa propre histoire intemporelle tout ce qui ne peut être ni prouvé, ni falsifié⁶⁰.

Michel Pastoureau également, auteur d'un livre sur le Moyen Âge symbolique, ne mâche pas ses mots quand il écrit :

Aucun domaine des recherches portant sur le Moyen Âge n'a peut-être été autant galvaudé par des travaux et des livres de médiocre qualité (pour ne pas dire plus). En matière de « symbolique médiévale » – notion vague dont on

comme Jules César, voir F. Carotta, « Il Cesare incognito. Da Divo Giulio a Gesù », mai 2002 (www.scribd.com/doc/4074287/Il-Cesare-incognito-Da-Divo-Giulio-a-Gesu, consulté le 16-03-2010/5-07-2014). L'article (qui est aussi devenu un livre) a tout l'air d'être un pseudo-essai, comme le sont par exemple ceux de la revue *HotHair*, mais, il a été pris au sérieux : voir par exemple S. Breathnach, « The Jesus Joke », *Irish Criminology*, 2007 (www.scribd.com/doc/10062380/The-Jesus-Joke-Part-I-by-Seamus-Breathnach, consulté le 16-03-2010/6-07-2014) ; « Francesco Carotta », Wikipédia (http://en.wikipedia.org/wiki/Francesco_Carotta, consulté le 16-03-2010/5-07-2014).

59. N.d.t. : Karl Popper (1902, Vienne-1994, Londres), philosophe des sciences du xx^e siècle. Il critique la théorie vérificationniste de la signification et invente la réfutabilité comme critère de démarcation entre science et pseudo-science.

60. Eco, « Dieci modi di sognare il medioevo », art. cité, p. 197 ; Del Corso, Pecere, *L'anello che non tiene...*, op. cit., p. 129 (« confusion systématique d'analogie avec identité »), 171-173.

abuse –, le public et les étudiants n’ont le plus souvent droit qu’à des ouvrages racoleurs ou ésotérisants, jonglant avec le temps et l’espace et mêlant dans un galimatias plus ou moins commercial la chevalerie, l’alchimie, l’héraldique, le sacre des rois, l’art roman, les chantiers des cathédrales, les croisades, les Templiers, les Cathares, les vierges noires, le Saint Graal, etc.⁶¹.

D’une façon peu différente, mais avec encore plus de force, Franco Cardini faisait déjà en 1986 des coupes drastiques dans les interprétations instrumentales provenant aussi bien de la droite que de la gauche :

Que le Moyen Âge des très purs chevaliers soit de la camelote, ni plus ni moins que celui des sorcières féministes et des Ciompi syndicalistes⁶², est vrai : mais c’est précisément contre ces usages et ces abus de l’histoire que le médiéviste doit se battre⁶³.

Julius Evola a joué sur d’autres tableaux et avec d’autres règles : il a explicité en plus d’une occasion sa méthode, qui dédaigne l’analyse historique en ce qu’elle est retenue comme « profane⁶⁴ ». Dans certains cas, quelques fortes suggestions intellectuelles partagées ont fait aboutir cet auteur à des conclusions semblables à celles proposées par l’historiographie contemporaine : comme la conception du divorce entre sacerdotalité et royauté impériale, consommé dans la seconde moitié du XI^e siècle, qui vit en effet non

61. M. Pastoreau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004, p. 12-13.

62. N.d.t. : les Ciompi composaient la classe sociale la plus pauvre des travailleurs de l’industrie textile dans la Florence du XIV^e siècle.

63. Cardini, « Medievisti “di professione”... », art. cité, p. 44. Voir aussi R. Iorio, « Chi si serve del Graal? », *Quaderni medievali*, 23, 1998, p. 176-190, ici p. 176 : « On s’étonne encore de l’intensité et de la manière avec lesquelles le Moyen Âge est utilisé dans la diffusion culturelle comme réservoir de mémoires bariolées et d’assertions, et que ses siècles soient des forêts pour le braconnage de symboles référentiels et de légitimations. »

64. Par exemple dans les « Premesse » à *Il Mistero del Graal*, op. cit., p. 37 : « La caractéristique de la méthode que nous, en opposition à celle profane – empirique ou critique –, appelons “traditionnelle” est de mettre en relief le caractère universel d’un symbole ou d’un enseignement en le rapportant à d’autres qui lui correspondent dans d’autres traditions, afin d’établir la présence de quelque chose de supérieur et d’antérieur à chacune de ces formulations, différentes entre elles, mais cependant équivalentes. [...] Si, dans ce qui va suivre, précisément, nous appliquons une telle méthode, ce n’est pas le chemin emprunté par les érudits modernes. Avant tout, ceux-ci, plus que de vraies correspondances, établissent des dérivations opaques, c’est-à-dire qu’ils recherchent le fait empirique et toujours incertain de la tradition matérielle de certaines idées ou légendes, d’un peuple à un autre, d’une “littérature” à une autre, en ignorant que, partout où agissent des influences d’un niveau plus profond que celui de la seule conscience individuelle, une correspondance et une transmission peuvent avoir lieu également par des voies tout à fait différentes de celles ordinaires, sans conditions précises de temps et d’espace, sans contacts historiques extérieurs. » Sur la méthode et sur le rapport entre temps historique et temps mythique dans Evola, voir son introduction à *Rivolta contro il mondo moderno*, p. 28 et suiv.

l'Empire mais la papauté dans une situation révolutionnaire⁶⁵. À l'inverse, dans beaucoup d'autres cas, comme dans la défense acharnée d'une « âme de la chevalerie » exclusivement ésotérique et même païenne, les conclusions d'Evola ne peuvent trouver aucun point de rencontre avec les sources médiévales. Mais, de par sa nature même, son travail d'exégèse ne prétend pas être considéré comme historiographique, et sur ce point tous les historiens tombent d'accord.

65. C. Violante, « Aspetti della politica italiana di Enrico III prima della sua discesa in Italia (1039-1046) », *Rivista storica italiana*, 64, 1952, p. 157-176, 293-314, actuellement dans id., *Studi sulla cristianità medioevale. Società, istituzioni, spiritualità*, recueillis par P. Zerbi, Milan, Vita e Pensiero, 1972, p. 249-290, ici p. 252 et suiv. Voir G. M. Cantarella, *Il sole e la luna. La rivoluzione di Gregorio VII papa, 1073-1085*, Rome/Bari, Laterza, 2005. Derrière cette conception, on trouve la théorie de Georges Dumézil sur les trois fonctions dans les sociétés indoeuropéennes, dont la première – la fonction royale – contient à la fois sacralité et royauté. La réception de la théorie de Dumézil a été très importante en médiévistique : voir surtout Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, op. cit. ; B. Grévin, « La trifonctionnalité dumézilienne et les médiévistes : une idylle de vingt ans », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 30/1, 2003, p. 169-189.

Chapitre VIII

Guerriers du Walhalla : un Moyen Âge du Grand Nord

– Tant d’histoire dit le duc d’Auge au duc d’Auge, tant d’histoire pour quelques calambours, pour quelques anachronismes. Je trouve cela misérable. On n’en sortira donc jamais ?

R. QUENEAU, *Les fleurs bleues* (1965)

Dans le livre *Le retour du roi*, dernier de la trilogie de Tolkien *Le seigneur des anneaux*, les deux gigantesques et menaçantes statues des anciens souverains de Numenor lèvent impérieusement la main, « avec la paume tournée vers l’extérieur, en signe d’avertissement, gardiens silencieux d’un royaume disparu depuis des époques immémoriales¹ ». Naturellement, le geste des anciens rois a également été interprété comme un salut romain, bien que le bras levé soit le gauche². De fait, les rois Anárion et Isildur empoignent de la main droite la hache de guerre. Ce qui sort par la porte rentre par la fenêtre. La hache nous introduit en effet dans un univers de symboles en étroite continuité avec celui qui précède. Dans l’acception la plus répandue, le Moyen Âge est résumé par la chevalerie, mais aussi par la barbarie. Le barbare est un sauvage qui transgresse les lois élémentaires de la vie en commun ; il est l’autre, le symbole de la fracture avec le monde civilisé ; il est celui qui se trouve du côté du chaos, de l’arbitraire, qui ne reconnaît pas l’ordre social et qui combat

1. Tolkien, *Le seigneur des anneaux*, *op. cit.*, p. 428-429.

2. Voir à titre d’exemple « Se An non ama il saluto romano », 22 janvier 2007 (<http://santosepolcro.splinder.com/post/10657801>, consulté le 6-06-2010, semble inactif au 10-07-2014 ; voir en revanche, <http://santosepolcro1.blogspot.fr/2007/01/se-non-ama-il-saluto-romano.html>, consulté le 10-07-2014). D’autre part le prétendu « salut romain » est une invention moderne : M. Winkler, *The Roman Salute: Cinema, History, Ideology*, Columbus, Ohio State University Press, 2009.

avec brutalité et cruauté³. En somme, il devrait être le contraire du chevalier : de fait, on en a parlé en ce sens dans le second chapitre. Et cependant, la barbarie représente également, depuis longtemps, un mythe positif, qui, depuis peu, a été considérablement réévalué. Le barbare comme guerrier féroce mais pur et loyal, qui combat les injustices, sorte de chevalier à demi nu (qui a donc emprunté beaucoup à la chevalerie, mais est beaucoup moins courtois que le bon Galahad), est partie intégrante de l'imaginaire collectif, rendu fameux par le personnage de *Conan le barbare* de Robert Erwin Howard (1932) et célébré par mille romans *fantasy* de *sword and sorcery* et mille illustrations, parmi lesquelles celles de Frank Frazetta. Ce personnage que, en tant que fruit de l'imagination, on supposerait devoir être redoutable seulement dans son monde fantastique, est en réalité un symbole auquel il est possible d'attribuer également une signification politique. Ou plutôt, son origine même est de nature politique. Dans l'image du barbare plus encore que dans celle du chevalier, le concept de positivité de la violence et de la guerre purificatrice apparaît comme évident.

La conviction de l'existence d'une vitalité barbare et d'une bonté innée dans les peuples de race pure, plus proches de l'état naturel, non sujets à la corruption provoquée par le croisement avec des peuples et des cultures inférieurs ou décadents – dont on trouve trace en Occident au moins de la *Germania* de Tacite jusqu'à Vico, Montesquieu et au bon sauvage de Rousseau –, a été amplement discutée par les historiens des premières cinquante années du XIX^e siècle, célébrée par des hommes de culture tout au long de ce siècle, et représente un des mythes moteurs les plus répandus qui aient jamais été créés pour expliquer l'ethnogenèse des nations et pour justifier la supériorité d'un peuple sur un autre, d'une race sur une autre. La barbarie est vivifiante et ne mène pas à la destruction de la civilisation, mais à sa palingénésie, puisque le barbare est un individu libre, fort et héroïque, capable de vaincre, avec une violence inouïe mais motivée, la pourriture d'une société corrompue – c'est-à-dire l'Empire romain déliquescant – et d'imposer un nouvel ordre fondé sur des valeurs éthiques différentes et plus authentiques : la force, la liberté, la justice, la solidarité, la loyauté, la pureté. La conquête, en somme, est le droit exercé par un peuple meilleur, et la guerre n'est pas seulement juste, c'est une libération explosive de forces.

Cette théorie historiographique et philosophique, née en réalité pour expliquer la genèse de l'aristocratie en tant que lignée de vainqueurs d'origine franque, a évolué durant les premières décennies du XIX^e siècle et a fini

3. Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 34-36, avec d'autres exemples. Voir aussi Sanfilippo, « *Storia e immaginario storico* », art. cité, partie I, chap. IV : « *Arrivano i barbari* ».

par doter d'une origine historique tous les peuples d'Europe, grâce à l'élaboration d'une doctrine qui a été appelée « théorie de la conquête⁴ ». Celle-ci se définit par le fait d'attribuer une signification fondatrice au choc entre les races, entendues ici comme lignées ou ethnies : par conséquent, précisément, aux invasions barbares. Le discours initialement proposé pour la France par Augustin Thierry fonctionne pour n'importe quel pays dans lequel le Moyen Âge peut assumer une valeur fondatrice à travers l'image historiographique du conflit entre ethnies et l'installation dans un territoire déterminé de peuples qui le conquièrent et le transforment en un « État national », dirigé par un souverain qui en devient le héros primitif, comme Clovis, Charlemagne, Alfred le Grand et Guillaume le Conquérant, Tomislav de Croatie, Mieszko et Boleslaw de Pologne, Árpád et Étienne de Hongrie.

En France, en Angleterre, en Espagne, en Italie et dans de nombreux autres pays, la théorie de la conquête sert à justifier l'osmose et l'hybridation entre différents peuples et cultures, entre vainqueurs et vaincus, qui, grâce à leur croisement, salutaire en définitive, donnent vie à une nation aux caractères originaux. C'est le cas de la rencontre entre Francs et Gallo-Romains en France et entre Celtes et Anglo-Saxons, puis entre Anglo-Saxons et Normands en Angleterre. En Allemagne et, en partie, dans d'autres pays de culture germanique, comme les pays scandinaves, qui n'ont pas subi la domination romaine et ont connu plus tard l'avènement du christianisme, la même théorie est au contraire poussée à l'extrême. En refusant l'idée d'une « contamination » advenue par l'entremise du contact avec les autres cultures et les autres ethnies, on affirme le concept selon lequel la « race » germanique est toujours restée pure. Les « Germains » de Tacite seraient les ancêtres de ces mêmes peuples – Goths, Vandales, etc. – qui ont donné le coup de grâce, juges implacables et éminemment justes, au délabré, à l'immoral, au métis, au chrétien et méditerranéen Empire romain. Et ils seraient naturellement les ancêtres des actuels Allemands, selon une perspective qui ne laisse aucune place à la compréhension (sur laquelle nous devons revenir), du fait que l'ethnogenèse est un processus dynamique et continu, et qu'elle n'est jamais donnée une fois pour toutes. Et puisqu'ils seraient ethniquement et culturellement supérieurs à tous les autres, ces peuples auraient le droit d'imposer leur propre civilisation. Le Moyen Âge devient, par conséquent, une suite de la civilisation germanique, son émanation qui se détache de son moment originaire, les grandes invasions, c'est-à-dire les migrations de peuples.

4. G. Gargallo di Castel Lentini, *Storia della storiografia moderna*, t. 4, *La teoria della conquista*, Rome, Bulzoni, 1998 ; Cl. Nicolet, *La fabrique d'une nation : la France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003.

Considérer que la nation se forme par la conquête, affirmer que les populations barbares sont en réalité celles qui portent les valeurs les plus authentiques et les plus pures, se réclamer du Grand Nord comme mythe originaire, anticlassique, guerrier et victorieux, renverser et contre-renverser les rapports de force entre les peuples, en considérant l'ennemi comme non civilisé, et conférer à tout ceci un caractère d'ethnicité antihistorique puisque ancestrale, existant *ab origine*, signifient aussi la possibilité de considérer que l'on peut répéter et justifier tout ce qu'on affirmait déjà s'être produit durant le Moyen Âge : les Allemands doivent aller vers l'est et conquérir les Slaves, parce qu'ils sont supérieurs à eux. Les Russes doivent représenter, comme héritiers de Byzance et comme les plus purs représentants du slavisme, tout le monde oriental orthodoxe⁵. En conséquence, si un peuple en conquiert un autre pour le civiliser (et il a tout à fait le droit de le faire, puisqu'il lui est supérieur et donc œuvre pour son bien), le concept même de civilisation européenne – dont la genèse est de nouveau retrouvée dans le Moyen Âge, toujours à partir des invasions barbares – devient applicable n'importe où⁶. Les différentes nations européennes, investies d'une tradition qui remonte à un passé illustre, détiennent des titres pour conquérir et gouverner le reste du monde. L'âge positiviste et le colonialisme entre les XIX^e et XX^e siècles auraient conduit à une exacerbation de ces théories, nées pour expliquer les invasions barbares. Jusqu'à aboutir, comme conséquence extrême, aux théories national-socialistes sur la race et à leurs atroces applications⁷.

La culture germanique au sens large du terme, avec son exaltation du Nord en tant qu'image du choc inéluctable entre peuples conquérants et peuples conquis, entre barbares civilisés et Romains barbares, entre fiers païens

5. Pour une introduction en langue italienne au panslavisme, voir D. Caccamo, *Introduzione alla storia dell'Europa orientale*, Rome, Carocci, 1991, ici p. 67-81 ; W. Giusti, *Il panslavismo*, préf. de D. Caccamo, Rome, Bonacci, 1993 [éd. orig. Milan, Istituto per gli studi di politica internazionale, 1941]. Voir aussi *infra*, chap. XI.

6. Voir spécialement S. Gasparri, « I Germani immaginari e la realtà del Regno. Cinquant'anni di studi sui Longobardi », dans *Atti del XVI congresso internazionale di studi sull'alto medioevo*, Spolète, Cisam, 2003, t. 1, p. 3-28 ; id., *Prima delle nazioni. Popoli, etnie e regni fra antichità e medioevo*, Rome, Nis, 1997 ; A. Gillett (éd.), *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, Turnhout, Brepols, 2002 ; W. Pohl, « Modern Uses of Early Medieval Ethnic Origins », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 55-70 ; I. Wood, « The Use and Abuse of the Early Middle Ages, 1750-2000 », dans M. Costambeys, A. Hamer, M. Heale (éd.), *The Making of the Middle Ages. Liverpool Essays*, Liverpool, University Press, 2007, p. 36-53 ; S. Gasparri, C. La Rocca, *Tempi barbarici. L'Europa occidentale tra antichità e medioevo (300-900)*, Rome, Carocci, 2012 ; I. Wood, *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, Oxford, University Press, 2013.

7. Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 56 et suiv., avec une bibliographie.

adorateurs de Wotan et faibles judéo-chrétiens, est à la base de la glorification nazie des Nibelungen. Les grands héros de la tradition barbare donèrent leurs noms à de vastes plans stratégiques : l'opération Attila contre la France (Attila est en effet un personnage du *Nibelungenlied*, ce n'est pas un Mongol), l'opération Alaric pour occuper l'Italie au cas où elle serait sortie de l'Axe, l'opération Walkyrie pour réprimer une éventuelle révolte du peuple en Allemagne (dénomination qui allait être utilisée ensuite pour intituler la tentative de coup d'État contre Hitler du 20 juin 1944). Siegfried est un barbare, mais finalement il ressemble à Parsifal. Il est comme lui un homme de guerre, blanc et allemand.

La défaite de l'Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale et sa division en deux États, la sécularisation de la société occidentale et, tout particulièrement, des sociétés scandinaves, le feu de barrage qui, pendant des années, a été opposé à toute manifestation de nationalisme allemand ou d'idéologies racistes, la tentative de créer une identité européenne multiculturelle ont mis en sommeil ce type de théories et leurs conséquences politiques. Au cours des années 1980, cependant, des manifestations de ce genre sont redevenues très présentes dans le scénario occidental. Peut-être peut-on en distinguer trois typologies fondamentales que nous allons rapidement décrire.

Les groupes néofascistes ou néonazis déclarés – aujourd'hui nombreux surtout en ex-Allemagne de l'Est, mais présents dans toute l'Europe et également en Amérique et en Australie – utilisent des symboliques non seulement dérivées du national-socialisme et de la mythologie celtique, mais aussi, en grande quantité, de la mythologie nordique et de ce qu'on pourrait définir comme l'imaginaire barbare : la hache à double tranchant, le marteau de Thor, les runes. Comme en Italie, déjà dans les années 1970, *Avanguardia Nazionale*, dont le symbole était la rune d'Othala, comme *Terza Posizione* (avec la rune du Guerrier), et comme *Meridiano Zero* (avec la rune de la Vie). L'esprit du Grand Nord, en somme, est bien présent dans les mouvements d'extrême droite, y compris ceux de la Tradition que nous avons décrits dans le chapitre précédent. Ainsi, la couverture d'un livre connu en Italie, *Fascisti immaginari*, représente un groupe de guerriers médiévaux armés de haches, qui fut dessiné dans un des camps Hobbit⁸.

De la même façon, le mouvement de jeunes *Naziskin*, ou *Hammerskin*, né en Angleterre à la fin des années 1970 en tant que branche politisée du mouvement plus général *Skinhead* (têtes rasées), est en croissance lente et continue. Il revêt une connotation marquée d'anticommunisme et de racisme qui se traduit aussi par certaines références au mythe barbare, passant évidemment par

8. Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit.

sa glorification du nazisme et, souvent, par l'usage d'une symbolique reprise des unités SS⁹.

Enfin, la troisième façon d'évoquer aujourd'hui le germanisme des origines est représentée par les religions néopaïennes qui se réfèrent à la mythologie nordique. Le néopaganisme de matrice germanique est présent dans tous les pays dans lesquels vivent des communautés d'origine nord-européenne (ou, comme on continue encore à dire parfois, aryenne) : donc en Allemagne, dans les pays scandinaves et dans tous les pays anglo-saxons, y compris l'Australie¹⁰. Dans ce cas également, nous avons affaire à des mouvements culturels et à de véritables « nouvelles religions », dont on doit la première récupération dans une optique identitaire à l'analyse proto-anthropologique des auteurs du XIX^e siècle, et une forte idéalisation successive pendant le national-socialisme où elles constituaient elles aussi un élément distinctif et déterminant de ce qui a été appelé le « nazisme magique¹¹ ». La conception de fond qui sous-tend ce *revival* est toujours la même : ceux qui professent ces cultes se considèrent comme les rénovateurs d'une culture préchrétienne de racine celto-germanique, qui a survécu malgré les assauts répétés livrés contre elle par le monde du pouvoir et de l'orthodoxie, c'est-à-dire par le christianisme inquisitorial et niveleur¹².

Une représentation de ce conflit souterrain entre une culture plus ancienne et la culture chrétienne est présente dans le film *La source* d'Ingmar Bergman (1959), qui tire son sujet d'une légende suédoise du XIV^e siècle et commence avec cette invocation de la servante : « Odin, écoute-moi, dieu Odin, viens à moi ! » La femme vit dans une maison chrétienne dominée par la figure nouvelle d'un Christ mourant sur la croix. Jalouse de la fille du patron, la servante use d'un sortilège ancien pour la faire mourir. Par la suite, la vierge est

9. M. Blondet, *I nuovi barbari. Gli skinheads parlano*, Milan, Effedieffe, 1993.

10. Le phénomène est également attesté en Italie : voir M. Introvigne, A. Menegotto, P. L. Zoccatelli, « Aspetti spirituali dei revival celtici e tradizionali in Lombardia », Regione Lombardia, Cesnur, 2001 (www.cesnur.org/celti/, consulté le 12-03-2010/5-07-2014), qui fournit aussi la bibliographie générale de référence.

11. Galli, *Hitler e il Nazismo magico*, op. cit.

12. À la base de cette conception – la même que celle présente dans la « Tradition » –, il y a une théorie avancée par Alice Margaret Murray dans les premières décennies du XX^e siècle. À la suite des auteurs précédents, l'auteure reconnaissait dans la sorcellerie médiévale et moderne la continuation des religions païennes préchrétiennes : voir *The God of the Witches*, Londres, S. Low, Marston & Company, 1933. Cette théorie, bien que considérablement redimensionnée par les historiens, est en réalité applicable et appliquée à tous les mouvements néopaïens contemporains, du culte d'Odin à la Wicca. Pour une analyse synthétique, voir Introvigne, Menegotto, Zoccatelli, « Aspetti spirituali dei revival... », art. cité ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 130 et suiv.

réellement tuée par trois bergers, ce qui déclenche les remords de la servante-sorcière, qui se considère comme responsable, et également la vengeance atroce du père de la jeune fille, qui accomplira un rituel païen pour se préparer au carnage. Dans ce monde en équilibre entre christianisme et paganisme (dans lequel Dieu cependant ne se manifeste dans aucune des deux religions), une source jaillit finalement sous le cadavre de la vierge blonde, petit miracle d'espérance¹³.

Dans les nouvelles religions dont il est question, le Moyen Âge représente la période transitoire qui a permis de transmettre les savoirs et rituels de l'Antiquité jusqu'au monde moderne et contemporain. Les plus anciennes sources à notre disposition (comme par exemple les *Eddas*), même quand elles renvoient à des traditions orales remontant au passé, ont en effet été fixées par écrit pendant le bas Moyen Âge¹⁴. De ce point de vue, donc, ces religions ne se considèrent pas comme nouvelles, mais bien, tout au contraire, comme ancestrales. Il en est ainsi de la religion appelée éténiste (*Heathenry*), odiniste ou *Asatru* (néologisme qui signifie « foi dans les Ases »), à son tour subdivisée en divers courants, auxquels on attribue le dénominateur commun de proposer les cultes païens nordiques comme ils ont été racontés principalement dans les *Eddas*. Ces courants sont généralement apolitiques et réfutent même toute relation avec le nazisme et les théories de la race, au nom d'une vision du monde tolérante, pacifique et naturaliste. Nés dans les années 1940, ils ont été formalisés dans les années 1960 et ont été considérés comme des « religions admises » (pour utiliser une terminologie constantinienne) par les pays scandinaves au cours d'une période qui va de 1974 (en Islande) à 2007 (en Suède). Ils peuvent être considérés comme le fer de lance, c'est-à-dire la manifestation la plus radicale, d'un mouvement beaucoup plus ample et qui nous intéresse décidément beaucoup, qui peut être qualifié de *revival* nordique, naturellement dans le cadre du Moyen Âge. Quelques groupes musicaux récents (comme par exemple *Faun*, *The Moon and the Nightspirits*, *Fayrierie*, *Omnia*) en constituent la voix la plus expressive en véhiculant des messages poétiques et philosophique néopaïens. On qualifie généralement ces groupes de représentants du genre *pagan folk*, terme qui peut être interchangeable avec celui de *medieval folk*. Le Moyen Âge est donc païen.

13. Sur la filmographie du metteur en scène, voir F. Cardini, « Il medioevo nei film di Ingmar Bergman », *Quaderni medievali*, 3, 1978, p. 132-144. Une autre prophétesse païenne et viking se trouve dans le film *Le treizième guerrier*, 1999 ; voir St. Airlie, « Visions of Vikings: Sagas, Cinema and History », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 135-143, ici p. 140.

14. *L'Edda. Récits de mythologie nordique*, Paris, Gallimard, 1991.

Ces cultes sont partie intégrante du *revival* viking, un phénomène déjà romantique, lequel connaît une grande diffusion surtout ces dernières années¹⁵. Dans les îles Shetland, on célèbre le Milieu de l'hiver en mettant le feu à une barque viking. Dans les pays scandinaves et en Pologne, on trouve de nombreuses communautés néovikings qui reconstruisent les armes, les techniques de combat, la vie quotidienne des anciens conquérants des mers, et qui accomplissent de véritables pèlerinages vers quelques lieux traditionnels où l'on célèbre des sortes de *medieval fairs*, foires médiévales. Mais puisque le dénominateur commun est le sentiment d'appartenance aux peuples provenant du Nord et qui se sont ensuite répandus partout sur les continents (rappelons-nous aussi que ce sont les Vikings qui ont découvert l'Amérique!), ces mêmes communautés sont aujourd'hui très présentes dans tous les pays anglo-saxons, jusqu'en Australie¹⁶. On peut ainsi rappeler que la Society for Creative Anachronism a également sa section viking, et qu'il existe des associations comme la New Varangian Guard (constituée en 1981) et la Surdthird of Jómsborg (née en 1988). La première reprend le mythe d'une unité militaire norroise qui servait au x^e siècle l'empereur byzantin et qui, aujourd'hui, est stationnée en Australie. La seconde en revanche se réfère à la forteresse semi-légitime de Jómsborg qui, située en Poméranie, hébergea, à cheval entre les x^e et xi^e siècles, une compagnie de fiers mercenaires vikings.

Si, comme on l'a dit, le *revival* de l'esprit nordique réfute en général tout lien avec le nazisme et le racisme, il existe toutefois des mouvements qui, tout en faisant usage de ce même répertoire des symboles, sont au contraire fortement politisés¹⁷. L'historien des religions Mattias Gardell a étudié le cas américain, que nous connaissons seulement en Europe à travers les « nazis de l'Illinois », détestés des Blues Brothers¹⁸. Pour ces groupes (qui adhèrent à des courants religieux appelés wotanisme et irminisme), la menace constituée par le multiculturalisme des États-Unis peut être vaincue seulement par le retour à la pureté de la race, liée à la religion païenne des adorateurs de Wotan. Ce credo finit par représenter le modèle du temps légendaire durant lequel la race arienne était incontaminée. Wotan, en effet, a créé la race blanche. Ces

15. S. Airlie, « Visions of Vikings... », art. cité, avec bibliographie ; S. Trafford, A. Pluskowski, « Antichrist Superstars: The Vikings in Hard Rock and Heavy Metal », dans Marshall (éd.), *Mass Market Medieval...*, op. cit., p. 57-73.

16. S. Balliff Straubhaar, « Jómsvíkingar and Varangian Guardsmen, from Brisbane to Perth », dans 44th International Congress on Medieval Studies, cité ; sur le médiévalisme en Australie, voir St. Trigg (éd.), *Medievalism and the Gothic in Australian Culture*, Turnhout, Brepols, 2005.

17. Revelli, « Il medioevo della Destra... », art. cité, p. 130.

18. M. Gardell, *Gods of the Blood: the Pagan Revival and White Separatism*, Durham (Nc), Duke University Press, 2003.

racistes religieux se considèrent comme d'anciens héros, des guerriers du Walhalla destinés à restaurer la pureté ancestrale de jadis. Même à coups de fusil. Les dimensions du phénomène commencent à préoccuper les autorités. Étant donné que, à la différence de ce qui est arrivé dans les pays scandinaves, les religions éténistes ne sont pas officiellement reconnues aux États-Unis, le problème s'est récemment posé de permettre ou d'interdire aux détenus qui s'affirment croyants d'exhiber le symbole de leur foi, le marteau de Thor.

Il y a quelques années seulement, la production d'un film sur Beowulf a déclenché une vague de réactions de la part des groupes néonazis et racistes, mais également de la part des adeptes de la religion *Asatru*. Beowulf, le héros vainqueur du monstre Grendel, est en effet un mythe identitaire qui fonctionne dans tout le Nord, car le poème médiéval est écrit en anglo-saxon, mais les références culturelles qu'il renferme sont beaucoup plus larges. C'est donc une icône culturelle de la mer du Nord valide pour l'Angleterre, le Danemark, la Suède et l'Allemagne, connue de nombreuses personnes principalement grâce au film de 1999 interprété par Christophe Lambert (qui cependant est du genre « post-apocalyptique » mis en scène dans un futur néomédiéval) et par le film *La légende de Beowulf*, de 2007, dans lequel la mère du monstre Grendel est interprétée par Angelina Jolie. C'est cependant un troisième film qui a posé problème, *Beowulf Prince of the Geats*, lui aussi de 2007¹⁹. Ici, en effet, les acteurs qui incarnent successivement le héros, de sa jeunesse jusqu'à la vieillesse, ne sont pas de race blanche et n'ont jamais donné jusque-là leur visage à un Écossais immortel. Ce sont au contraire deux Afro-Américains, Jayshan Jackson et Damon Linch III. Le choix d'un personnage noir est consubstantiel à l'intrigue du film, puisque ce Beowulf est censé être le fils d'un explorateur africain arrivé jusque dans les mers septentrionales : il n'y avait, de la part des scénaristes, aucune intention politique et rien d'assimilable à la recherche d'une identité africaine primordiale²⁰. Par conséquent, ceux-ci ne s'attendaient absolument pas au tollé qu'ils allaient susciter. Déjà en 2005, pendant la préparation du film, des mails contenant des menaces de mort ont été

19. Voir à ce propos R. Scott Nokes, « Beowulf: Prince of the Geats, Nazis, and Odinists », *Old English Newsletter*, XLI, 3, 2008, p. 26-31 (www.oenewsletter.org/OEN/pdf/nokes41_3.pdf, consulté le 12-03-2010/10-07-2014).

20. C'est au contraire le cas dans le documentaire de P. P. Pasolini, *Carnets de note pour une Orestie africaine*, DVD Carlotta film, 2009 [Appunti per un'Orestiade africana, 1970], et le livre de M. Bernal, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF, 1996-1999, 2 vol. [éd. orig. *Black Athena: The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, Newark (NJ), Rutgers University Press, 1987-1991-2006, 3 vol.]. On rencontre également dans le film au sujet viking, *Le treizième guerrier, un outsider*, l'Arabe Ibn Fadlan, personnifié par Antonio Banderas : voir Airlie, « Visions of the Vikings... », art. cité, p. 139.

adressés au metteur en scène, Scott Wegener, et des blogs qui se déchaînaient contre cette « insulte à la race blanche » sont apparus. Il y a eu quelqu'un pour écrire : « Quelle serait la réaction si Bruce Willis était choisi pour interpréter le rôle de Martin Luther King? Ou si Brad Pitt jouait le rôle de Pancho Villa? » Le National Socialist Movement (un mouvement néonazi américain) a affirmé que Beowulf représentait le « guerrier idéal germanique et aristocratique, et par conséquent un exemple moral pour notre société ». Les héros, en fait, sont forcément blonds : comme le boucher norvégien Anders Behring Breivik, qui n'a pas manqué d'inclure dans son manifeste-mémorial quelques autoporraits narcissiques²¹.

21. Behring Breivik, « 2083. A European Declaration of Independence », art. cité, p. 1510-1516. Voir M. Gardell, « The Roots of Breivik's Ideology: Where does the Romantic Male Warrior Ideal Come from Today? », *Eutopia. Institute of Ideas on Islam, Diversity and Democracy*, 2 août 2011 (www.eutopiainstitute.org/2011/08/the-roots-of-breiviks-ideology-where-does-the-romantic-male-warrior-ideal-come-from-today, consulté le 9-08-2011/5-07-2014).

Chapitre IX

Druides et bardes : un Moyen Âge celtique

On peut se consoler avec les fragments de représentations sacrées médiévales, dans lesquelles Dieu parle *cornish* et le diable anglais.

C. MAGRIS, *Le Isole Fortunata* (1989)

On a parlé de chevalerie et du Nord. C'est-à-dire des valeurs de la Tradition, du courage guerrier, de la foi ; des individus purs et non corrompus, qui connaissent les secrets du Graal et des runes ; des contrecultures anticlasi-ques, antichrétiennes et antimodernes, qui auraient une origine antique, auraient perduré au Moyen Âge et auraient survécu jusqu'à nos jours dans de minuscules « compagnies de l'Anneau ». Il existe un autre *topos* qui reflète toutes ces conditions, qui en ajoute d'autres spécifiques et qui caractérise autant, sinon d'une façon encore plus dense, l'imaginaire politique du Moyen Âge à l'époque contemporaine, en ajoutant et mélangeant tous les éléments identifiés jusqu'alors : il s'agit du *new celtic revival*.

Le phénomène de l'actuelle reviviscence des traditions celtiques est considérable et remonte lui aussi aux années 1960 mais, à partir des années 1970, il a évolué d'une façon qui ne donne pas de signe d'épuisement¹. Il se combine avec l'affirmation renouvelée de l'identité communautaire en offrant, comme nous l'avons vu dans le cas des fêtes citadines, une représentation homogène et standardisée. La musique celtique avec fifres, harpes et cornemuses d'Alan Stivell et des Chieftains, fondés en 1963, jusqu'au programme radiophonique américain bien connu *The Thistle and Shamrock* (« Le chardon et le trèfle »), avec ses énormes catalogues musicaux en vente sur Internet, ainsi que les pubs irlandais, le ciel d'Irlande toujours changeant, les célébrations de Samhein et même la fête de Halloween, acculturation chrétienne de la fête celtique de Beltane, inconnue sous cette forme en Italie il y a seulement vingt ans, sont

1. Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, *op. cit.*, p. 119-142, chap. v, « The Celtic Bandwagon », p. 143-174, chap. vi, « King Arthur », avec bibliographie.

aujourd'hui chez eux dans tout l'Occident. À la différence des mythes du Nord, relativement moins exportables en ce qu'ils proposent une composante ethnique, le celtisme est aujourd'hui répandu pour deux raisons.

La première naît de la façon dont il a été reproposé en combinaison avec le genre *fantasy*, dont il représente un des cadres les plus courants. Le monde a été inondé de matériel celtique, présenté comme la renaissance ou la continuation d'une très ancienne tradition de culte à mystères, sage et parfaite. L'opération a si bien réussi que, désormais, très nombreux sont ceux qui associent le concept de passé magique et lointain avec celui de monde celtique. En tant que tradition alternative, le celtisme est sans aucun doute vainqueur. Comme les mythes du Nord, il est lui aussi à la base de la présence de nouvelles religions qualifiées de « vieilles religions » ou « religions traditionnelles ». Celles-ci appartiennent au mouvement néopaïen, promeuvent la paix et l'harmonie, et surtout un rapport intime et totalisant avec la nature et sa magie : ce sont le druidisme ou le celtisme qui se présentent comme une continuation des cultures druidiques, et la Wicca qui affirme être le prolongement de cultes ésotériques médiévaux qui, à leur tour dérivés d'antiques traditions païennes, furent considérés comme de la sorcellerie et quasi exterminés par l'Église². De cela découle, soit dit en passant, la suspicion à propos d'un Harry Potter sorcier et donc antichrétien : un jugement qui paraît n'avoir vraiment aucun rapport avec les intentions du cycle de Joanne Kathleen Rowling. L'auteure a récemment ajouté un dernier ingrédient celtique et médiévalisant à ses histoires, en publiant les *Contes de Beedle le barde*, qu'elle attribue à un barde magicien du xv^e siècle³.

La seconde raison du succès actuel du celtisme réside dans le fait que, à travers les mythes gaéliques, le cycle arthurien et les vieilles terres britanniques et irlandaises, il répond bien, surtout en ce qui concerne la culture américaine, à l'exigence de trouver une patrie ancestrale. De ce point de vue, il est peut-être possible de dire que le système contemporain est une réponse fonctionnelle à la tentative de recherche de ses propres racines et, en même temps, un énième symptôme de l'impact de la culture des États-Unis sur

2. Ph. Carr Gomm, *La renaissance druidique. La voix du druide contemporain*, Paris, Guy Trédaniel, 2001 [éd. orig. *The Druid Renaissance: The Voice of Druidry Today*, Thorson, Harper-Collins Canada, 1996, nouv. éd. *The Rebirth of Druidry. Ancient Earth Wisdom for Today*, Rockport (Ma), Element Books Ltd, 2003] ; Introvigne, Menegotto, Zoccatelli, « Aspetti spirituali dei revival... », art. cité, avec bibliographie ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 127-137.

3. J. K. Rowling, *Les contes de Beedle le barde*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2013 [éd. orig. *The Tales of Beedle the Bard*, s. l., Children's High Level Books/Bloomsbury, 2007]. Dans l'édition italienne (*Le fiabe di Beda il Bardo*, Milan, Salani, 2008), le nom du barde a été traduit en utilisant celui du grand écrivain anglo-saxon Bède le Vénérable, qui a vécu entre les vii^e et viii^e siècles.

tout l'Occident. C'est ainsi que se diffusent aux États-Unis les *Medieval and Renaissance Fairs*, événements de courte durée appréciés des *wiccans* et *hippies*, qui se retrouvent tous ensemble, vêtus de longues tuniques, autour des évenementaires sur lesquels les produits biologiques non OGM se mêlent aux recettes remontant au Moyen Âge.

Jusqu'à maintenant, nous avons parlé du celtisme, mais pas encore vraiment du Moyen Âge. En réalité, la connexion est étroite et nous l'avons déjà entrevue à propos du genre *fantasy* et des sorcières (même si nous devons toujours garder à l'esprit que le phénomène de la sorcellerie et de sa persécution n'est pas, en réalité, caractéristique du Moyen Âge). Le lien entre celtisme et Moyen Âge n'est pas, en apparence, immédiat, étant donné que, lorsqu'on parle de bardes et de druides, on devrait faire référence à une période plus ancienne que la période médiévale. Ainsi, très justement, dans la célèbre bande dessinée *Astérix*, on raconte avec humour la rencontre entre les fiers Gaulois de Bretagne et les Romains envahisseurs. Les aventures d'*Astérix* et d'*Obélix* sont situées vers 50 avant Jésus-Christ et elles aussi ont été et sont encore, de façon surprenante, soumises à des instrumentalisation politiques⁴.

Malgré cela, les mythes celtiques – à l'instar de ceux germaniques et « nordiques » – sont généralement considérés comme une façon de représenter le Moyen Âge à l'époque contemporaine, et cela pour diverses raisons, mais avant tout parce que ce nouvel usage reprend en grande partie des motifs romantiques qui donnèrent forme au premier *revival*, celui qui, pour bien nous comprendre, eut comme premier prophète Macpherson, l'inventeur d'Ossian,

4. Être celte signifie être antiromain, et pour y arriver il est nécessaire de prendre au sérieux *Astérix* et peut-être encore plus *Assurancetourix*, puisque celui-ci est barde. Voir Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 17 : « La France des années gauliennes a fait un large succès à *Astérix*, qui jouait du comique d'anachronisme en projetant sur “nos ancêtres les Gaulois” la “check-list” identitaire nationale. » *Astérix* peut donc fonctionner remarquablement aussi bien pour le nationalisme français que pour le séparatisme breton. Sur *Astérix* comme mythe de la droite, symbole de la France profonde, défenseur de l'identité, voir Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 41-44. Cependant, à la fin du XIX^e siècle, le culte de Vercingétorix était l'apanage de la gauche, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 127 et suiv., 163. Récemment, à l'occasion du cinquantième anniversaire des débuts de la bande dessinée, *Astérix* et ses Gaulois ont été taxés d'extrémisme, de localisme et d'être les ennemis de toute forme de mélange culturel. Les Romains redeviendraient finalement les « gentils », symbole de multiculturalité et de modernité ; voir D. Naso, « Altro che Asterix. Noi stiamo con Cesare », *Ffweb Magazine*, 27 octobre 2009 (www.ffwebmagazine.it/ffw/page.asp?VisImag=S&Art=2599&Cat=I&I=immagini/Foto%20AC/asterixio_int.jpg&IdTipo=0&TitoloBlocco=Tag%20Cloud&Tipo=TagCloud&Tag=lega&Page=I&Tchar=, consulté le 12-03-2010, semble inactif au 10-07-2014 ; voir en revanche http://www1.adnkronos.com/Archivio/AdnAgenzia/2009/10/28/Politica/FUMETTI-FFWEBMAGAZINE-ASTERIX-UN-LEGHISTA-PREFERIAMO-CESAREADNKRONOS_181109.php, consulté le 10-07-2014).

et comme épigone William Butler Yeats⁵. C'est en effet justement de l'Irlande romantique médiévalisée par Yeats que naît une bonne partie du *revival* celtique des années qui nous sont les plus proches. Une autre raison de la médiévalisation du celtisme tient au fait qu'on peut le rattacher à l'actuel retour des mythes nordiques, en tant qu'il partage avec eux la dimension de *continuum* de la civilisation protohistorique jusqu'à la civilisation médiévale, sans la césure représentée par Rome. La phase protohistorique se poursuit en plein Moyen Âge sans s'interrompre. Et puisque la tradition ancestrale celtique, elle aussi nordique et alternative à la tradition classique, est arrivée jusqu'à nous grâce à des monuments de pierre d'une Antiquité reculée et à des textes écrits qui inversement ne remontent pas avant le Moyen Âge, eh bien dolmens, menhirs, contes et ballades peuvent être interprétés, sans interruption, comme les vestiges d'une civilisation ancienne qui résiste. Une dernière raison de l'association entre monde celtique et Moyen Âge provient du fait que le cycle littéraire le plus fameux du Moyen Âge, c'est-à-dire le cycle breton de Merlin, d'Arthur et de ses nobles chevaliers, est simultanément médiéval et celtique. Le Saint Graal, dont la légende arrive jusqu'à nous par l'entremise des textes médiévaux, cacherait un substrat beaucoup plus ancien, et le Graal lui-même ne serait autre que le chaudron magique des druides, source dispensatrice de prospérité, de magie et de richesse : en somme, le chaudron plein d'or qui est au pied de l'arc-en-ciel⁶. À côté du Graal, même les traditions typiquement irlandaises (comme le Petit Peuple, les *Leprechauns* et les *Túatha Dé Danan*) et galloises (les contes des *Mabinogion*) peuvent trouver place dans un Moyen Âge celtique et fantastique. On est ainsi arrivés à une double identification : le Moyen Âge est celtique et magique. Ou même, il est magique *parce* qu'il est celtique. Dans le celtisme, nous trouvons tout ce qu'il faut : la tradition, le mystère, le mysticisme, le conte, la magie, le Graal. La *fantasy*, qui en tant que genre littéraire et cinématographique n'a aucun besoin de se fonder sur des reconstructions historiques, est peut-être la principale responsable de la superposition synchronique entre lieux, temps et personnages qui, évidemment, ne se sont jamais rencontrés : dans une œuvre d'immagination peuvent tranquillement cohabiter druides, bardes, dames, comtes et chevaliers (en plus des ogres et des dragons naturellement), dans un environnement qui est, par convention narrative, médiéval.

5. J. Leerssen, *Remembrance and Imagination: Patterns in the Historical and Literary Representation of Ireland in the Nineteenth Century*, Notre Dame (In), University Press, 1997.

6. Par exemple R. Sh. Loomis, *The Grail, from Celtic Myth to Christian Symbol*, Cardiff/New York, University of Wales Press/Columbia University Press, 1963 ; N. D'Anna, *Il Santo Graal. Mito e realtà*, San Donato Milanese, Archè-Edizioni PiZeta, 2009.

Ce nouveau *revival* celtique médiévalisé est si répandu qu'il a influencé d'une manière déterminante la représentation actuelle du Moyen Âge. L'idée principale que l'on se fait aujourd'hui du Moyen Âge est de nouveau romantique. Le genre de la *fantasy* a progressivement déplacé l'image standard du Moyen Âge, en la changeant de ténébreuse, inquisitoriale et violente en fantastique et fabuleuse, mais, dans le même temps, il l'a uniformisée en une proposition imitative, valide sous toutes les latitudes. L'influence majeure de ce celtisme médiéval est perceptible si l'on réfléchit à la façon dont le Moyen Âge est représenté par le type des caractères d'écriture. Quand j'étais enfant – et encore jusqu'à il y a une vingtaine d'années –, le style de caractère avec lequel j'identifiais le Moyen Âge était le gothique. Aujourd'hui, au contraire, l'écriture appropriée pour identifier le Moyen Âge sans autre précision en est principalement une autre : il s'agit de l'onciale, accompagnée par la semi-onciale⁷. Ces graphies du haut Moyen Âge ont été présentes dans les îles d'outre-Manche jusqu'à la conquête normande. Après avoir subi quelques modifications, elles ont également été imprimées : il s'agit des caractères gaéliques dont regorge l'Irlande contemporaine. C'est justement dans cette typisation anglo-irlandaise, dérivée à son tour de modèles romains (après l'évangélisation de saint Augustin de Canterbury), que l'on peut reconnaître l'écriture typique du Moyen Âge tel qu'il est imaginé aujourd'hui. Et voilà donc l'ogre Shrek (personnage d'un film de 2001) qui utilise comme papier hygiénique un manuscrit écrit en onciale. Il s'agit clairement d'une allusion aux vieux films de contes produits par Disney, qui commençaient tous par l'ouverture d'une page d'un livre ancien ; mais ces livres étaient plutôt écrits en gothique, certainement pas en onciale. La même graphie est également employée dans le titre du *Lexikon des Mittelalters*, un des monuments de la médiévistique contemporaine⁸. L'adoption des caractères de l'onciale, non pas aigus, mais arrondis, peut découler précisément de l'association du Moyen Âge à un temps celtique et légendaire, peuplé de gnomes, de fées et de lutins. Ce n'est pas pour rien que l'écriture des elfes inventée par Tolkien, elle aussi arrondie et gracieuse, ressemble à ces graphies. Le celtisme est finalement un phénomène si important qu'il a changé profondément l'actuelle représentation du Moyen Âge.

7. T. di Carpegna Falconieri, « Dalla gotica all'onciale, Considerazioni paleografico-sociologiche sulla tipizzazione attuale della scrittura medievale », *Quaderni medievali*, 27, 2002, p. 186-195 ; M. H. Smith, « Du manuscrit à la typographie numérique. Présent et avenir des écritures anciennes », *Gazette du livre médiéval*, 27, 2008, p. 51-78, ici p. 59-61, 72 et suiv. (www.menestrel.fr/IMG/pdf/Smith_Paleotypo.pdf, consulté le 13-03-2010/5-07-2014).

8. *Lexikon des Mittelalters*, Munich/Zurich, Artemis/Winkler-Verlag, 1980-1993, vol. I-VI ; Munich, LexMa-Verlag, 1995-1998, vol. VII-IX.

Cependant, tout ce que nous venons d'écrire a également des liens avec la politique. Ceci ne signifie pas que le celtisme laisse des traces seulement dans ce domaine ; c'est même tout à fait le contraire et il est probable que, pour beaucoup de lecteurs de romans de *fantasy* et beaucoup de buveurs de Guinness, la nouvelle que leurs gestes pourraient être considérés comme des marqueurs d'identité politique est une découverte ! Quand Angelo Branduardi « chante Yeats » et Fiorella Mannoia intitule une de ses chansons *Le ciel d'Irlande*, il semble vraiment que la politique n'ait pas à s'en mêler.

La Wicca et les nouvelles religions celtiques sont des expressions culturelles apolitiques ou prépolitiques qui, cependant, dans les pays anglo-saxons, dévoilent quelques affinités avec les mouvements d'inspiration démocratique, avec ceux anarchistes et surtout avec la culture *New Age*. Le néo-Moyen Âge produit donc des néopaïens plutôt différents les uns des autres, également en politique, tandis que les odinistes ne semblent pas porteurs de requêtes progressistes, mais tiennent beaucoup à leur matrice ethnique, les druidistes et les *wiccans* (en particulier dans leur composante féminine, résultat d'une culture largement féministe) se reconnaissent éventuellement en ces dernières⁹. Et cependant, ils peuvent eux aussi être définis en un certain sens comme « réactionnaires » en ce qu'ils croient transmettre des secrets anciens et pouvoir revenir à un ordre ancestral de type matriarcal.

Mais on doit chercher le déclencheur de l'utilisation politique du celtisme dans le romantique « réveil des nations » et dans la recherche contemporaine d'épopées, de chants, de romans, d'œuvres d'art, de sources historiques et de monuments, ainsi que dans les mouvements indépendantistes correspondants qui ont innervé le XIX^e siècle et qui, dans toute l'Europe, ont identifié précisément dans le Moyen Âge le lieu historique de l'origine de la nation¹⁰. Les communautés structurées en clans, comme celles présentes en Écosse et en Irlande, ont développé à des époques relativement anciennes (mais pas nécessairement médiévales) un sentiment en quelque façon comparable, encore que de loin, avec le sentiment national contemporain, puisqu'il existait déjà des éléments déterminants de leur identité, comme l'utilisation d'une langue propre, l'usage de vêtements caractéristiques, et une notion marquée de leur altérité face au royaume d'Angleterre. Par-dessus tout, le sentiment du passé collectif était fort parce que la structure du clan les rendait tous, seigneurs et paysans, membres d'un même groupe conçu dans sa continuité généalogique, avec la mythisation des ancêtres communs, ce qui conduisait,

9. Voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 131 et suiv.

10. Voir les chap. III et XI.

par ailleurs, à une fragmentation des identités plutôt qu'à un vrai sentiment national au sens moderne.

Le sentiment d'appartenance répandu dans les pays celtiques (spécialement en Écosse et en Irlande) est donc plus ancien que celui qui est présent dans tant d'autres pays, mais il est également soumis aux mutations de l'histoire puisque ces identités aussi, quoique considérées comme ancestrales, sont en réalité changeantes. Arriver vraiment au Moyen Âge ou même à l'Antiquité en suivant un fil continu de traditions est impossible, parce que les césures sont pluriséculaires. Le kilt n'est pas attesté avant le XVIII^e siècle ; le druidisme est une religion qui a vu ses débuts durant ce même siècle et a été refondée dans les dernières décennies ; au cours du XIX^e siècle, le pays de Galles se remplit de Stonehenge en miniature ; le drapeau breton avec les hermines a été dessiné en 1923¹¹. Le caractère celtique universel est une construction philologique moderne, fondée sur le fait que des peuples réellement d'origine ancienne, mais par ailleurs très distants les uns des autres, sont réunis par la particularité de parler (ou de vouloir redécouvrir) des langues de la même souche. Il s'agit d'une construction politique fondée surtout sur l'identification d'un « ennemi commun », c'est-à-dire les Français pour les Bretons et les Anglais pour les autres. Ainsi, les Écossais actuels appellent les Anglais « Sassenachs », Saxons, en prétendant se retrouver encore aujourd'hui dans les positions de ce premier Moyen Âge qui vit les Celtes en position défensive face à l'invasion saxonne ; mais les Écossais des Lowlands du XVIII^e siècle et du premier XIX^e siècle, comme Walter Scott, ne se définissaient pas du tout comme gaéliques, mais bien, eux aussi, comme « teutoniques¹² ».

Le celtisme reste un des mythes moteurs les plus anciens des identités nationales, mais il date quasiment entièrement des XVIII^e et XIX^e siècles. Il est intimement apparenté au médiévalisme et représente peut-être, avec le mouvement allemand, le niveau le plus élevé atteint, en termes de construction de l'épopée nationale, comme outil d'opposition à l'*englishness* et dans une dialectique partiellement opposée au sentiment de *britishness* dont l'élaboration

11. C. Bertho, « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 6/35, 1980, p. 45-62 (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1980_num_35_1_2099, consulté le 12-03-2010/5-07-2014) ; voir en général les essais contenus dans Hobsbawm, Ranger (éd.), *L'invention de la tradition*, op. cit., spécialement celui de H. Trevor Roper ; id., *The Invention of Scotland: Myth and History*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2008. Voir aussi Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 198-201 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 123 et suiv. ; Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 62 et suiv., avec bibliographie.

12. Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 127.

fut poursuivie par l'Empire à l'époque victorienne¹³. En effet, et c'est bien évident, Merlin, Arthur et les nobles chevaliers de la Table ronde sont des personnages fondateurs non seulement pour le mythe nationaliste celtique mais aussi pour la construction identitaire de l'« anglicité » et, de façon plus extensive, de la « britannicité ». Il suffit de se rappeler pour cela (parmi tant d'autres manifestations d'ailleurs plus anciennes) *Les idylles du roi* de Tennyson¹⁴. Le mythe arthurien peut par conséquent fonctionner parfaitement, aussi bien pour représenter la monarchie du Royaume-Uni et de la « Grande »-Bretagne, que pour symboliser la sécession, l'identité exclusive et la vigoureuse défense contre l'invasion. D'où, par exemple, les récentes disputes à propos de sites historiques de la Cornouaille, qui feraient partie de l'*English heritage* ou, au contraire, d'un *Cornish heritage* bien distinct.

Un premier, très long *celtic revival* peut être daté de la période comprise entre le milieu du XVIII^e siècle et les années proches de 1922, date où naquit l'État libre d'Irlande, séparé du Royaume-Uni. Le second *celtic revival* est, au contraire, celui qui part des toutes premières années 1970 – quand, par exemple, fut repris en Irlande l'enseignement bilingue – et qui perdure encore aujourd'hui. Ce *revival* correspond, politiquement, à l'irrédentisme breton, gallois, écossais, irlandais et *cornish*, qui utilise aussi nécessairement le Moyen Âge pour s'exprimer – en tant que le celtisme est justement construit dans un cadre de référentiels essentiellement médiéval – et qui conduit à l'identification des sites historiques de la Table ronde (à Caerleon), de l'île d'Avalon, de Tintagel¹⁵. La sortie du film *Braveheart* de Mel Gibson (1995), dans lequel on

13. Sur la « britannicité » et l'« anglicité », voir *ibid.*, p. 107 et suiv., p. 146. Veronica Ortenberg rappelle comment l'*englishness* fut sacrifiée au XIX^e siècle à l'idéal plus vaste de la *britishness*, tant et si bien qu'encore aujourd'hui les références historiques typiquement anglaises, comme la figure du roi Alfred le Grand, sont perçues et proposées comme génériquement britanniques. Sur le *revival* actuel du nationalisme proprement anglais, qui fait par exemple usage du symbole de saint Georges, voir *ibid.*, p. 108 et suiv. L'identité écossaise elle-même ne conduit pas nécessairement comme on sait à une vision séparatiste, puisque l'Écosse fut définie au XIX^e siècle comme la « gardienne des valeurs du Royaume-Uni », avec le château de Balmoral, son whisky, les cornemuses et le kilt porté par les régiments et les princes du sang, voir Thiesse, *La création des identités nationales...*, *op. cit.*, p. 198 et suiv.

14. A. Tennyson, *Les idylles du roi*, Dinan, Terre de brume, 2011 [éd. orig. *The Idylls of the King*, 1856-1885, actuellement, J. M. Gray (éd.), Londres, Penguins Classic, 1983]. Sur le mythe arthurien dans les pays anglo-saxons, il existe une bibliographie presque infinie, voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, *op. cit.*, p. 143-174, ici p. 158 et suiv. à propos de Tennyson, p. 171 et suiv. à propos des dernières trente années. En langue italienne, il est utile de voir Sanfilippo, *Camelot...*, *op. cit.*, qui en analyse et commente les filons d'interprétation jusqu'en 2006. Voir aussi D. L. Hoffman, E. S. Sklar (éd.), *Arthur in Popular Culture*, Jefferson (Nc), McFarland, 2002 ; Olton (éd.), *Arthurian Legends on Films and Television*, *op. cit.*

15. Voir à ce sujet l'article ironique de J. Nobel, « Tintagel: The Best of English Twinkie », dans Hoffman, Sklar (éd.), *King Arthur in Popular Culture*, *op. cit.*, p. 36-44 ; B. Earl, « Places don't Have

raconte l'épopée de William Wallace et de ses Écossais au XIV^e siècle contre les Anglais dépeints comme des êtres tout simplement perfides, a créé des situations tendues¹⁶.

C'est justement parce qu'il s'agit non seulement d'un réceptacle très ample avec une tradition structurée, mais aussi d'un divulgateur de messages indépendantistes et libertaires, qui utilise comme scénario un Moyen Âge déjà aimé et partagé pour d'autres raisons, que le celtisme en politique est également accepté en dehors des sphères géographiques constituées par ses régions d'appartenance. D'une façon différente de ce qui arrive en Amérique, où le celtisme n'a pas véritablement de connotation politique (et, quand il l'a, elle porte l'empreinte ou de l'anarchisme ou du progressisme), et à la différence de ce qui se produit en Écosse, en Bretagne ou au pays de Galles, pays dans lesquels existe une cause patriotique très marquée, les utilisations politiques continentales sont d'orientation souvent conservatrice. Le celtisme est perçu comme un retour à des traditions partagées et à un âge d'or européen, puisqu'on peut dire que dans tous les pays de l'Ouest du Vieux Continent il y a eu, à une période déterminée, une phase celtique, non seulement en Bretagne ou au pays de Galles, mais aussi en Allemagne, en France, en Espagne ou en Italie¹⁷. Ce n'est pas la même chose, par exemple, avec le mouvement indépendantiste Euskadi qui a les mêmes revendications et s'identifie lui aussi avec le Moyen Âge du royaume de Navarre, mais à qui fait défaut le mythe moteur commun qui fait office de liant et qui s'affirme, au moins en partie, justement dans l'imaginaire médiéval standardisé de la vision celtique. Presque tous les Européens, à un certain moment de leur histoire, peuvent dire qu'ils ont été celtes. Tous, en outre, connaissent le roi Arthur et Merlin l'enchanteur, et considèrent ces personnages presque comme des amis d'enfance. Peu d'Européens, au contraire, peuvent dire qu'ils ont été basques.

Bretons, Gallois, Écossais et Irlandais sont considérés comme les épigones d'une civilisation ancienne, un temps prédominante, qui se sont battus et se battent contre l'envahisseur, si bien qu'ils sont élevés au rang de symbole d'une lutte contre l'oppression, dans une perspective également antimoderne et donc particulièrement proche de la pensée de la Tradition, comme,

to Be True to Be True. The Appropriation of King Arthur and Cultural Value of Tourist Sites », dans Marshall (éd.), *Mass Market Medieval...*, op. cit., p. 102-112 ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 173.

16. T. Shippey, « Medievalism and Why they Matter », *Studies in Medievalism*, 17, 2009, p. 45-54, ici p. 50.

17. J. Markale, *Les Celtes et la civilisation celtique. Mythe et histoire*, Paris, Payot, 1969 ; V. Kruta, *Aux racines de l'Europe. Le monde des Celtes*, Paris, Kronos, 2001 ; E. Percivaldi, *I Celti. Una civiltà europea*, Florence, Giunti, 2003.

en Belgique, la Jeune Europe (fondée en 1962) et, en Italie, les mouvements d'extrême droite d'inspiration évolienne¹⁸. En Italie, on relève facilement la présence de deux emplois du celtisme, d'intentions politiques opposées mais de climat presque identique. La première utilisation est celle des néofascistes et postfascistes, en vérité pas seulement italiens, qui depuis les premières années 1980 ressentent des sentiments fraternels croissants à l'encontre de l'indépendantisme écossais et encore plus de l'irlandais. Ces mouvements partagent, comme on l'a vu, le même imaginaire médiéval représenté par le Graal et par Excalibur, et déclinent le celtisme dans un registre paneuropéen, très souvent (et paradoxalement, vu les origines du phénomène de masse) à visées anti-américaines. Ils estiment que la musique celtique est la « dimension européenne de la musique ethnique¹⁹ » et ont revendiqué la croix celtique comme symbole principal. L'origine et la bonne fortune de ce signe politique sont à rechercher ailleurs, mais il a également acquis avec le temps cette signification contemporaine celtique et nordique, comme on peut le déduire par exemple de la chanson de 1980, *Terra di Thule* du groupe La Compagnia dell'Anello :

Dans une plaine baignée de soleil
 les gens du Nord sont tous alignés
 blonds guerriers au casque d'argent
 Le Cercle et la Croix claquent au vent²⁰.

Nous avons déjà traité de cet usage particulier du Moyen Âge dans les précédents chapitres. Tournons-nous donc vers une seconde utilisation du

18. Il faut noter par ailleurs que René Guénon ne croyait pas en une tradition druidique préservée. Voir *La crise du monde moderne*, op. cit., p. 58-61 : « Nous ne nions pas la survivance d'un "esprit celtique" qui peut encore se manifester sous des formes diverses, comme il l'a fait déjà à différentes époques ; mais, quand on vient nous assurer qu'il existe toujours des centres spirituels conservant intégralement la tradition druidique, nous attendons qu'on nous en fournisse la preuve, et, jusqu'à nouvel ordre, cela nous paraît bien douteux, sinon tout à fait invraisemblable. »

19. Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 259 et suiv. ; voir M. Martelli, *La lotta irlandese. Una storia di libertà*, préf. de F. Cardini, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2006 ; G. Armillotta, *I popoli europei senza stato. Viaggio attraverso le etnie dimenticate*, Rome, Jouvence, 2009, p. 15-18 pour la Bretagne, 39-44 pour la Cornouaille, 63-68 pour le pays de Galles et 145-152 pour l'Écosse.

20. La croix celtique est entrée en Italie, en provenance de France, comme un des symboles de la Jeune Europe de Jean Thiriart, et avait déjà fait son apparition pendant la guerre d'Algérie. Sans lien originnaire avec le celtisme, elle s'y est installée à partir de la fin des années 1970. Elle a été copiée un nombre infini de fois, à cause de la simplicité de reproduction du symbole et, en Italie, elle a été déclarée illégale en 1993. Voir à ce propos Lanna, Rossi, *Fascisti immaginari...*, op. cit., p. 132-135 ; Rao, *La Fiamma e la Celtica*, op. cit.

celtisme en Italie, qui est bien plus récente et se fonde franchement sur des bases ethniques présumées. De fait, le parti de la Ligue du Nord s'est trouvé un nouveau passé antérieur, en s'appropriant d'une façon singulière le *revival* celtique²¹. Puisque le Nord de l'Italie fut habité par des populations celtes (Insubres, Libuens, Célodures²² et Cénomans), la Padanie elle-même serait, par conséquent, un pays celte, et la civilisation romaine n'aurait donc été autre chose qu'une invasion étrangère. Le fait que Milan ait été capitale de l'Empire, que Virgile soit né à Mantoue, Catulle à Sirmione et Tite-Live à Padoue ne trouve plus une place adéquate dans le récit : s'il faut se souvenir d'un héros, le seul qui vaille la peine d'une commémoration est le Gaulois Brennus qui prit Rome en 390 avant Jésus-Christ. On n'attache aucune valeur au fait que ces Celtes étaient eux aussi des envahisseurs, arrivés en Italie du Nord au v^e siècle avant Jésus-Christ, et qui furent entièrement et définitivement assimilés par les Romains. D'ailleurs, ce n'est pas tant à ces Celtes que l'on pense lorsqu'on organise les fêtes avec cornemuses et figurants coiffés de casques à cornes, mais bien aux Gallois, Écossais et Irlandais, dont on partage le sort en souffrant sous la botte de l'envahisseur.

La cache de Manerbio, la plus importante découverte de monnaies celtiques en Europe, fut peut-être la caisse commune et le sanctuaire de peuplades fédérées. Il découle de cela que :

Ces pièces donnent à penser que [les Insubres, Libuens et Cénomans] s'intéressaient à d'importants projets fédéraux [...] et étaient capables de redéfinir leurs rapports avec les Romains dans le sens de l'autonomie²³.

Le fédéralisme devient un caractère fondamental des populations celtiques padanes, comme cela l'aurait été pour la Ligue des cités lombardes aux XII^e et

21. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 286. Voir par exemple G. Ciola, *Noi Celti e Longobardi. Le altre radici degli Italiani. L'Italia celtica preromana, l'Italia germanizzata dei secoli bui*, 2^e éd., Spinea (Ve), Edizioni Helvetia, 1997. On peut trouver de nombreux articles d'histoire ancienne et médiévale dans la revue *Quaderni padani* de la *Libera compagnia padana*, depuis 1995 (www.laliberacompania.org, consulté le 12-03-2010 / 5-07-2014).

22. N.d.t. : en inventant la tribu mythique des « Celoduri », l'auteur crée un jeu de mots difficilement traduisible en français. Le néologisme italien *celodurismo* qualifie à partir de l'expression *ce l'ho duro* (littéralement, « je l'ai dur », à connotation clairement sexuelle) l'attitude mentale de machisme revendiqué, populiste et conquérant qui a été largement reprise par le fondateur, les cadres et les troupes de la Lega Nord, la même Lega qui prétend fonder son refus du centralisme, voire de la nation italienne, sur l'origine celtique des peuples de l'Italie du Nord. Le terme *celodurismo* étant à la fois comique et automatiquement compris par un lecteur italien, la tribu des Celoduri n'a, outre-Alpes, pas besoin d'être présentée...

23. Voir la préface du maire de Brescia, Paolo Corsini, au livre de E. A. Arslan, F. Morandini (éd.), *La monetazione delle genti celtiche a nord del Po tra IV e I secolo a C. Il tesoro di dracme in argento di Manerbio*, Milan, Et, 2007.

XIII^e siècles. C'est de cette façon qu'on construit le *continuum* avec l'actuelle revendication fédéraliste de la Ligue du Nord et l'accusation envers *Roma ladrona* (« Rome la voleuse »).

Placé dans le vaste flux de l'affirmation renouvelée de l'identité nationale que nous percevons bien depuis le début des années 1990, le cas du celtisme légiste apparaît comme particulièrement intéressant, parce qu'il est sorti pratiquement de rien. Il représente par conséquent un exemple de tradition inventée dont il est aisé de reconnaître la genèse très récente. Celle-ci doit être attribuée essentiellement à une forme de mimétisme volontaire qui naît de la prise de conscience de l'impact du celtisme sur la culture de masse, et qui cependant s'en éloigne radicalement, puisque le parti de la Ligue du Nord est aussi durement anti-européen. Ainsi, à côté d'une construction identitaire qui se fonde sur des motifs autochtones (la Ligue lombarde et sa guerre contre Barberousse, que nous verrons dans le onzième chapitre), la Ligue du Nord s'est créé une identité celtique, en introduisant par exemple un rite matrimonial au cours duquel les époux boivent du cidre et échangent des bracelets en guise d'anneaux²⁴. Elle a en outre élevé au rang d'emblème ce qu'on appelle le « soleil des Alpes », symbole solaire tournant semblable à d'autres de triste mémoire. À ce qu'il paraît, il existe aussi des bardes padaniens²⁵.

24. Voir par exemple E. Rosaspina, « Un rito celtico per le prime nozze padane », *Corriere della Sera*, 21 septembre 1998, p. 5 (http://archiviostorico.corriere.it/1998/settembre/21/rito_celtico_per_prime_nozze_co_o_98092113405.shtml, consulté le 10-06-2010/10-07-2014).

25. Giovanni Padani, *Primule Verdi*, « Scrivi anche tu le storie Padane, diventa un bardo Padano », 2001-2002 (<http://digilander.libero.it/primuleverdi/fantasy/bardo-padano.html>, consulté le 12-03-2010/5-07-2014). Voir Del Corso, Pecere, *L'anello che non tiene...*, op. cit., p. 7.

Chapitre X

Pontifes et saints : un Moyen Âge catholique

Il songea [...] à la vieille madame de Tremouillac qui, s'étant réveillée un matin de bonne heure et ayant aperçu un squelette assis dans un fauteuil auprès du feu et lisant son journal intime, avait dû garder le lit pendant six semaines avec une fièvre cérébrale, et qui, après sa guérison, s'était réconciliée avec l'église, et avait rompu ses relations avec ce sceptique notoire, M. de Voltaire.

O. WILDE, *Le fantôme de Canterville* (1887)

Après nous être plongés dans les utilisations du Moyen Âge faites par ceux qui ont retrouvé en lui un sens politique et/ou spirituel sous le signe de l'alternative, du retour ou de l'ailleurs, nous voudrions procéder à une analyse qu'il faut bien considérer comme encore plus complexe, en proposant quelques réflexions sur l'utilisation politique de l'idée de Moyen Âge dans la culture chrétienne – et plus spécifiquement dans celle catholique – des dernières décennies. Parmi les nombreux thèmes figurant dans ce livre, celui-ci est peut-être le plus difficile à développer, pour une raison qui, au contraire, est simple. Alors que les mouvements politiques, culturels et religieux dont on a parlé jusque-là sont des phénomènes nés et mûris pendant une période comprise entre les XVIII^e et XX^e siècles – ils sont donc tous largement postmédiévaux –, le christianisme, inversement, ne l'est pas. Le christianisme était déjà adulte au Moyen Âge, et le Moyen Âge ne constitue même qu'un long segment de son histoire. Les institutions qui ont donné forme à la religion chrétienne, les Églises, les ordres, les communautés de fidèles, ont des origines profondément enracinées dans un temps qui précède l'âge médiéval, et beaucoup de celles-ci se sont structurées durant cette période.

Contrairement au mythe d'une religion *wiccan*, druidique ou odiniste qui aurait perduré, la papauté romaine est vraiment – historiquement – une institution opérante au Moyen Âge comme aujourd'hui. La cohérence apparente de la tradition catholique est telle qu'elle a elle-même servi de modèle

de référence à ceux qui, inversement, se sont trouvés contraints de repenser leur propre histoire comme un *continuum* sans en avoir la preuve. Le problème devient donc celui d'évaluer la continuité et la césure, la tension entre théologie et histoire. Mais la question du rapport entre christianisme et Moyen Âge est très complexe. Si, par exemple, pour expliquer la relation entre un phénomène médiéval (comme la chevalerie) et sa récupération actuelle, nous avons invoqué les concepts de temps historique et de temps mythique, nous pourrions le faire également en cette occasion, mais en ayant bien conscience cependant que l'enchevêtrement de ces deux dimensions est dans ce cas bien plus profond, et que les points où finit le parcours historique et où commence la dimension atemporelle et dogmatique, et par voie de conséquence la sphère mythique, ne sont pas facilement distinguables.

Le protestantisme continental, luthérien et calviniste, a besoin du Moyen Âge « positif » de façon seulement limitée, parce qu'il se reporte toujours à un modèle remontant plus haut dans le temps, qui est celui de la première *sequela Christi* (engagement à la suite du Christ) de l'Église primitive. Nonobstant quelque distinctions obligées – parmi lesquelles, avant tout, la récupération d'une dimension individuelle de la spiritualité médiévale –, on peut arriver à soutenir que le protestantisme refuse substantiellement le Moyen Âge dans sa dimension de catégorie positive politico-religieuse et publique, puisqu'il est considéré comme une période décadente de la religiosité superstitieuse, qui fait usage d'images et d'objets basement matériels, et de l'Église romaine corrompue : c'est ce qu'enseigne déjà l'historiographie de Flacius Illyricus et des Centuriateurs de Magdebourg¹. Le Moyen Âge est identifié à la tradition et à l'immobilisme, alors que la Réforme représente la modernité et le dynamisme : elle a donc une fonction d'opposition éminente. L'œuvre célèbre de Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), radicalisa cette polarisation idéologique². Peut-être est-ce pour cette raison que, dans les pays de tradition protestante, le mythe du Moyen Âge, bien que par d'autres aspects très présent, ne semble pas aujourd'hui se décliner comme une catégorie politico-religieuse, et quand il le fait, il emploie alors comme éléments de référence des thèmes génériques (la chevalerie) ou non chrétiens (les religions païennes, l'ésotérisme). Ou bien, au contraire, il reprend les arguments anciens de la dispute anticatholique et antipapiste : ce qui est encore bien perceptible aujourd'hui, par exemple si on lit sous un angle politico-religieux

1. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 215-218.

2. M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Presses Pocket (Agora), 1991 [éd. orig. « Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus », *Archiv für Sozialwissenschaften und Sozialpolitik*, I, 20-21, 1904-1905] ; Stock, *La voce del testo...*, op. cit., p. 131-133.

quelques romans et longs métrages récents, comme *Da Vinci Code* (2003) et *La papesse Jeanne* (2009).

Le cas de l'anglicanisme, sur lequel se sont arrêtés Veronica Ortenberg et Michael Alexander, est totalement différent³. La culture anglo-saxonne protestante, outre qu'elle a constitué un apport fondamental et fondateur au médiévalisme en général, a également offert une haute image de la religiosité médiévale en l'élevant au rang d'une véritable catégorie, en ce que le rapport avec la tradition, ressentie comme autochtone, est proposé dans une perspective non d'opposition mais de continuité. D'où, au XIX^e siècle, le grand mouvement artistique préraphaélite qui est aussi profondément mystique ; d'où le jaillissement du *revival* traditionaliste de la High Church, résumé dans l'expression populaire *smells and bells*, que l'on pourrait traduire par « encens et cloches⁴ ». D'où la récupération d'un Moyen Âge qui s'illumine dans l'édification des grandes cathédrales néogothiques – telles de hautes forêts du Septentrion – et dans les édifices universitaires, lieux de culture à associer à la spiritualité monastique⁵. Il s'agit d'une religiosité qui se poursuit au XX^e siècle, tout d'abord, par exemple, grâce à l'utilisation de l'éthique chevaleresque de saint Georges par le scoutisme de lord Baden-Powell, et ensuite par l'entremise de l'œuvre littéraire de nombreux auteurs.

Mais, dans les pays de culture anglicane, le Moyen Âge ne peut servir à reproposer des valeurs qui impliqueraient l'adhésion d'une communauté chrétienne universelle, puisqu'elle serait soumise au magistère romain, qui est au contraire le point nodal de l'interprétation catholique du Moyen Âge. Si, du plan de la plus haute spiritualité traduite dans les symboles, on passe à l'examen du thème des institutions ecclésiastiques œuvrant sur le territoire et du thème des hiérarchies, alors se crée au sein de l'anglicanisme un problème quasi insurmontable pour définir le rapport entre continuité – nécessaire pour célébrer son propre héritage – et césure, elle aussi nécessaire, mais cette fois pour marquer la rupture avec Rome, donc justement le Moyen Âge. Ce n'est pas pour rien que le *revival* anglo-saxon est, dans une mesure non négligeable, anglo-catholique (qu'on pense au cardinal Newman au XIX^e siècle, ou à des auteurs comme Chesterton et Tolkien au XX^e siècle). Ce n'est pas pour rien que les penseurs protestants qui se réclament de la haute valeur du Moyen Âge chrétien ont souvent été suspectés d'être papistes et crypto-catholiques.

3. Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 81-85, 157, 177 et suiv. ; Alexander, *Medievalism...*, op. cit., p. 50-64, 212, 245-261.

4. Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 83.

5. C. A. Bruzelius, « Il gotico nell'architettura universitaria », dans Castelnovo, Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 483-490.

Procédons donc à une évaluation, même schématique, du médiévalisme catholique. Ici le discours se présente apparemment de façon linéaire, puisque la tradition, qui comprend l'Église des origines mais aussi la totalité de la période médiévale, n'est pas mise en discussion. L'histoire est, tout entière, *historia salutis*, « histoire du salut », et ne connaît pas d'interruptions. Le modèle de la *christianitas* médiévale est celui d'une société organisée en *ordines* parfaits (c'est-à-dire qui ne doivent pas être modifiés), lesquels cohabitent harmonieusement et en synergie, chacun respectant son propre rôle, adhérant à un seul credo et obéissant à une seule hiérarchie. La *societas christiana* est donc, selon la philosophie et l'historiographie catholiques, un des caractères originaux et à l'origine de la civilisation médiévale, et le Moyen Âge devient une « époque d'une civilisation globale, tendant à une réalisation organique de soi-même⁶ ». D'un point de vue éthique et politique, retourner à l'esprit du Moyen Âge signifie alors retourner à un idéal unitaire de la société qui correspond en tout et pour tout à l'Église, société parfaite. Le thème du christianisme médiéval comme moment unificateur de la société est une des bases sur lesquelles se fonde le débat, très vif ces dernières années, sur les « racines chrétiennes » de l'Europe, que nous affronterons dans un prochain chapitre.

Évidemment, pour que ce schéma puisse apparaître dans toute sa limpidité, il est nécessaire de considérer le primat pontifical en tant qu'existant *ab origine* et non en tant que résultat du processus historique qu'il a été dans les faits. Il est nécessaire de considérer la tradition apostolique comme univoque et ininterrompue, en reléguant les empereurs au rôle de simples laïcs et les antipapes au rôle d'hérésiarques schismatiques, et de juger comme un corps étranger à la communion sociale tout ce qui, au Moyen Âge, a été opposition, dissension ou même simple diversité. Les autres religions pratiquées en Europe sont incongrues et de pures survivances démoniaques : *omnes dii gentium daemonia* (« tous les dieux sont des démons »). Les hérésies redeviennent un crime de lèse-majesté, une tentative manquée de subvertir l'ordre divin et naturel. L'idée que, au cours du Moyen Âge, a été présent plus d'un christianisme n'est acceptable que dans la mesure où l'on reconnaît qu'ensuite le christianisme qui avait raison est celui qui a vaincu. Ainsi Jean-Paul II, célébrant en 1996 le premier millénaire de l'archi-abbaye de Pannonhalma en Hongrie, prononça un discours dans lequel il affirma que « commémorer les mille années de la fondation de Pannonhalma signifiait [...] remonter en mémoire jusqu'à cette situation d'unité entre les croyants qui caractérisa

6. R. Manselli, « Il medioevo come Christianitas: una scoperta romantica », dans Branca (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini ...*, op. cit., p. 51-89, ici p. 89.

le premier millénaire⁷ ». Certes, le pontife entendait se référer au fait que le Grand Schisme entre Orient et Occident ne s'était pas encore produit (1054), mais penser au premier millénaire de la chrétienté comme à une longue période originale d'unité entre les croyants n'est pas historiquement fondé : c'est plutôt le contraire qui arriva, et c'est à partir de lancinantes oppositions que l'on parvint à la définition d'une poignée d'orthodoxies distinctes.

Au lieu d'un Moyen Âge inversé antagoniste et hétérodoxe, caractéristique de certains usages que nous avons entrevus tant à gauche (chap. VI) qu'à droite (chap. VII), nous affrontons ici un Moyen Âge officiel, orthodoxe et légitimiste. Et afin que ce schéma soit encore plus organiquement structuré, il est nécessaire de faire référence avant tout à la période comprise entre la moitié du XII^e et le début du XIV^e siècle, un laps de temps qu'en 1997 Jean-Paul II appelait l'« âge d'or⁸ ». C'est-à-dire la période de l'effective primauté romaine, de l'unité hiérarchique, juridique, liturgique et théologique de l'Église.

Effectivement, le concept d'Empire chrétien et celui de société chrétienne sont vraiment largement présents au Moyen Âge. Le mythe de l'universalité de la Rome chrétienne et impériale également est déjà authentiquement médiéval et imprègne toute cette époque : le Moyen Âge a aimé Rome plus que la Renaissance, parce qu'il a considéré qu'il était son continuateur et non son créateur. Il a tenu en vie un illustre vieillard au lieu de tenter de réveiller un

7. Jean-Paul II, « Con grande gioia sono venuto pellegrino », dans J. Pál, Á. Somorjai (éd.), *Mille anni di storia dell'arcidiocesi di Pannonhalma*, Rome, Académie de Hongrie, 1997, p. 7-11, ici p. 7.

8. « Le Moyen Âge chrétien à l'époque de son âge d'or, en réfléchissant sur les données de la Révélation et sur les apports de la philosophie grecque, avait exprimé dans les "transcendants" sa propre vision de la réalité : chaque entité, en tant qu'elle participe à l'Être, est vraie, bonne et belle. [...] Une acquisition capitale de la pensée médiévale était celle selon laquelle l'homme, dans l'acte de connaître, s'ouvre à la réalité objective, laquelle se pose devant lui comme terme de son étonnement et par cela même de son respect, en plus de sa créativité. Étaient ainsi tracées les lignes fondamentales non seulement d'une conception du réel, mais de la propre position de l'homme face au monde. La pensée moderne, quelle que soit l'interprétation que l'on veut en donner, a substitué au principe de réalité la recherche de la certitude par le moyen de ce qu'on appelle le "doute méthodique". La conséquence a été que l'homme, perdant progressivement le sens de l'étonnement et du respect pour la réalité extérieure et indépendante de lui, a commencé à prétendre s'ériger au centre du cosmos avec une présomption croissante de domination », Jean-Paul II, « Message du Saint-Père au Meeting pour l'amitié entre les peuples », Rimini, 24-30 août 1997, *Traces. Revue internationale de communion et de libération* (http://www.traces-cl.fr/?id=497&id_n=388 9-07-2014/14-11-2014). Voir L. Negri, *Contro storia. Una rilettura di mille anni di vita della Chiesa*, Turin, San Paolo, 2000, p. 9 et suiv. Voir aussi Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, op. cit., p. 117 et suiv.

mort⁹. François d'Assise également est certainement un homme du Moyen Âge, mais son message va au-delà, et pas à cause d'une récupération docte et postérieure, mais bien grâce à des institutions qui se sont maintenues vivantes à travers les siècles. Il existe bien des césures cachées, et elles ont été nombreuses : le souvenir de François n'a pas été choisi par hasard, parce que la mémoire du saint a changé de nombreuses fois au cours des siècles, jusqu'à devenir le saint de la paix¹⁰. Et, cependant, le tissu a été réparé il y a déjà si longtemps qu'il est aujourd'hui très difficile de reconnaître les ravaudages qui laissent encore entrevoir l'œuvre de restauration et le travail de recomposition qui, *a posteriori*, montrent un dessin limpide et une trame unie.

En réalité, une part non négligeable de ce que nous considérons comme authentiquement médiéval est le fruit de la pensée catholique et anglicane restauratrice, néothomiste, opposée aux Lumières, antiprogressiste et antimoderne des XIX^e et XX^e siècles : c'est depuis le XIX^e siècle que l'on a commencé à penser au Moyen Âge comme à la grande époque de la foi unique, encore libre de la lutte entre les différentes confessions¹¹. L'idée d'une Europe unie dans le christianisme est le rêve (et cela a été réellement le projet) d'Innocent III et, six cents années après, c'est le rêve (et le regret) de Novalis : c'est un territoire qui se trouve entre le rêve d'un futur qui ne s'est pas réalisé et le rêve d'un passé qui n'a pas existé. Ce projet médiéval et ce regret romantique sont ce qui a uni vraiment l'Europe dans le christianisme :

Les temps ont existé, pleins de splendeurs et de magnificence, où l'Europe était une terre chrétienne, où tout ce continent formé et façonné humainement n'était le domicile que d'une chrétienté, avec un même et puissant intérêt commun liant entre elles les provinces les plus éloignées de ce vaste royaume spirituel. Sans empire temporel considérable, il y avait une autorité suprême qui régnait sur les grandes forces politiques et les maintenait unies. Immédiatement au-dessous

9. A. Giardina, A. Vauchez, *Il mito di Roma da Carlo Magno a Mussolini*, Rome/Bari, Laterza, 2000 ; *Roma antica nel medioevo. Mito, rappresentazioni, sopravvivenze nella «Respublica Christiana»*, Milan, Vita e Pensiero, 2001.

10. Voir C. Frugoni, *Francesco e l'invenzione delle stimmate: una storia per parole e immagini fino a Bonaventura e Giotto*, Turin, Einaudi, 2010 ; R. Michetti, « Francesco d'Assise et l'essence du cristianesimo. A proposito di alcune biografie storiche e di alcuni studi contemporanei », dans *Francesco d'Assisi fra storia, letteratura e iconografia*, Atti del seminario, Rende, 8-9 mai 1995, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1996 p. 37-67 ; id., « François d'Assise et la paix révélée. Réflexions sur le mythe du pacifisme franciscain et sur la prédication de paix de François d'Assise dans la société communale du XIII^e siècle », dans R. M. Dessí (éd.), *Prêcher la paix, et discipliner la société : Italie, France, Angleterre (XIII^e-XV^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2005, p. 279-312 ; T. Calì, R. Rusconi (éd.), *San Francesco d'Italia. Santità e identità nazionale*, Rome, Viella, 2011 ; A. Marini, « Storia contestata: Francesco d'Assise e l'Islam », *Franciscana*, 15, 2012, p. 1-54.

11. Manselli, « Il medioevo come Christianitas... », art. cité.

d'elles s'étendait le corps innombrable d'une institution dont l'accès était ouvert à tous, qui en exécutait les directives et s'efforçait avec ardeur d'en affermir le bienfaisant pouvoir¹².

Donc, la *Santa Romana Repubblica* (pour citer le titre d'un livre de Giorgio Falco) a été autant l'expression d'une culture dominante surtout aux XI^e-XIII^e siècles que des cultures, beaucoup plus proches de nous, qui ont régénéré ces projets dans une intention politique : ce sont les filles d'Innocent III, mais aussi de Novalis et de Chateaubriand¹³. Elles sont, au moins en partie, le résultat d'une réélaboration *ex post*, qui a créé un sens de l'unité en choisissant le matériel historique le plus approprié.

Dans cette perspective, l'après-Moyen Âge est un délabrement progressif : les États-nations ont miné l'*auctoritas* pontificale et l'universalisme chrétien ; la Renaissance a introduit un néopaganisme naturaliste ; la Réforme protestante a détruit l'unité des chrétiens, a donné vie au germe néfaste de l'individualisme et a inventé le capitalisme ; les Lumières et la Révolution ont engendré l'athéisme, l'étatisme et le relativisme historique : autant de marches d'un parcours en descente qui a dénaturé l'humanité. La Révolution française marque le point radical de bifurcation. Elle représenterait le « plus haut degré de corruption jamais atteint¹⁴ », faisant disparaître ce qui était encore en vie du Moyen Âge, c'est-à-dire le concept de nature sacrée de l'autorité et du pouvoir, et les institutions féodales, c'est-à-dire fondées sur le rapport interpersonnel de fidélité et non sur l'abstraction de la bureaucratie d'un État sinistre et oppressif : au Moyen Âge, Kafka n'aurait rien eu à écrire.

C'est là le jugement exprimé, naturellement avec des gradations significatives, par tant de penseurs catholiques¹⁵ et surtout par Jacques Maritain qui

12. Novalis, *Œuvres complètes. I. Romans-Poésies-Essais*, édition établie, traduite et présentée par Armel Guerne, Paris, Gallimard, 1975, p. 307 [éd. orig. *Die Christenheit oder Europa*, 1798, 1^{re} éd. 1826, repris dans id., *Schriften. Die Werke Friedrich von Hardenbergs*, R. Samuel et al. (éd.), Stuttgart, Kohlhammer, 1960-1977, t. 3, p. 507-525, ici p. 507]. L'œuvre a été écrite en 1798, mais publiée seulement en 1826. Voir à propos de ce texte le commentaire de Manselli, « Il medioevo come Christianitas... », art. cité, p. 64 : « Ce texte doit être considéré comme le vrai manifeste concernant l'historiographie romantique sur le Moyen Âge en Allemagne » ; F. Cardini, *Europa. Le radici cristiane*, 2^e éd., Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2002, p. 23 et suiv.

13. G. Falco, *La Santa Romana Repubblica: profilo storico del Medioevo*, Milan/Naples, Ricciardi, 1954. Voir Manselli, « Il medioevo come Christianitas... », art. cité, ici p. 63-69, 74-82. Sur les positions de Falco, Morghen, Manselli et Miccoli au sujet de l'« équation » Moyen Âge = chrétienté, voir Capitani, *Medioevo passato prossimo...*, op. cit., surtout p. 304 et suiv.

14. Voir Le Goff, *Storia e memoria*, op. cit., p. 211, à propos des positions des réactionnaires réalistes, les ultras.

15. Par exemple, R. Guardini, *Das Ende der Neuzeit: ein Versuch zur Orientierung*, Bâle, Hess, 1950 ; A. Kobiłiński, *Modernità e postmodernità. L'interpretazione cristiana dell'esistenza al tramonto dei*

refusa la modernité pour un retour souhaité au Moyen Âge. Pour lui, après l'éclatant premier âge du christianisme, aurait suivi le second âge, celui des temps modernes, qui aurait causé l'éclipse du sacré. Un « troisième âge », qu'il voyait proche, aurait conduit à la nouvelle chrétienté¹⁶.

L'Église catholique a été l'unique institution du xx^e siècle à opposer une très dure résistance au « modernisme », entendu comme défense philosophique du positivisme, du relativisme historique, de la lecture historico-critique de la Bible et, en même temps, du subjectivisme. Elle l'a fait en prônant une alternative qui affirme la prééminence du corps social – c'est-à-dire de la communauté des croyants soumise au magistère ecclésiastique – sur l'État et sur l'individu. C'est précisément le terme exact de « médiévalisme » qui entra dans l'âpre querelle¹⁷ qui fit suite à la publication de l'encyclique *Pascendi* de Pie X (1907) « sur les erreurs du modernisme¹⁸ ». L'opposant au « modernisme », Georges Tyrrell, lui attribua une signification franchement négative et rétrograde, alors qu'Agostino Gemelli inaugura la revue *Vita e Pensiero* (« Vie et Pensée ») avec l'article polémique « *Medioevalismo* », dans lequel il porta aux nues la période médiévale comme étant la plus structurée et limpide de l'histoire de l'homme : « Voilà notre programme ! Nous autres, nous sommes tous des médiévalistes¹⁹. »

tempi moderni nel pensiero di Romano Guardini, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1998 ; A. Mordini, *Il tempio del Cristianesimo*, Turin, Cet, 1963 ; E. Malynski, *Fedeltà feudale-dignità umana*, préf. de M. Tarchi, Padoue, Edizioni Ar, 1976 ; Revelli, « *Il medioevo della Destra...* », art. cité, p. 118 et suiv.

16. J. Maritain, *Antimoderne*, Paris, Édition de la Revue des jeunes, 1922 ; id., *Humanisme intégral. Problèmes temporels et spirituels d'une nouvelle chrétienté*, Paris, Fernand Aubier, 1936 ; M. Grosso, *Alla ricerca della verità: la filosofia cristiana dans É. Gilson et J. Maritain*, préf. de P. Viotto, Rome, Città Nuova, 2006.

17. N.d.t. : en français dans le texte.

18. On peut trouver le texte de l'encyclique *Pascendi Dominici gregis* sur le site officiel du Saint-Siège (http://www.vatican.va/holy_father/pius_x/encyclicals/documents/hf_p-x_enc_19070908_pascendi-dominici-gregis_fr.html, consulté le 11-02-2010/6-07-2014).

19. G. Tyrrell, *Medievalism. A Reply to Cardinal Mercier*, Londres, Longmans, Green & Company, 1908, ici p. 143-146 (www.archive.org/details/medievalismreplyootyrriala, consulté le 11-02-2010/6-07-2014) ; voir par exemple p. 143 et suiv. : « Son opposé est le médiévalisme, qui, en tant que fait, est seulement la synthèse effectuée entre la foi chrétienne et la culture du bas Moyen Âge, mais qui de façon erronée se suppose lui-même d'antiquité apostolique ; qui nie que le travail de synthèse soit nécessaire et doive perdurer aussi longtemps que perdure l'évolution intellectuelle, morale et sociale de l'homme ; qui pour cela fait de l'expression médiévale du catholicisme son expression originale et finale. Médiévalisme est un terme absolu, modernisme est un terme relatif. » A. Gemelli, « *Medioevalismo* », *Vita e pensiero. Rassegna italiana di cultura*, 1, 1914, p. 1-24. Voir par exemple p. 2 : « Nous voulons une culture qui réponde aux exigences les plus légitimes, aux aspirations les plus profondes et inextinguibles de l'esprit

Le débat sur le sens à donner au « Moyen Âge chrétien » a été, au sein du monde catholique, enflammé pendant tout le xx^e siècle. À la position médiévaliste ou traditionaliste s'est opposée durement celle moderniste²⁰ – exprimée en Italie par des historiens comme Ernesto Buonaiuti, Raffaello Morghen et Raoul Manselli – qui, en substance, a revendiqué l'absolue licéité et la nécessité de comprendre la religion dans une perspective historique, en analysant les sources, en avançant des hypothèses circonstanciées et en les considérant comme réfutables, en utilisant la méthode scientifique et en évaluant la période médiévale non comme l'expression achevée de l'Église universelle, mais comme un processus dynamique dans lequel la spiritualité et les institutions se sont manifestées de manière complexe et variée. C'est la raison profonde pour laquelle on fonda en Italie deux types de chaires (qui existent encore) : celles d'« histoire de l'Église » et celles d'« histoire du christianisme ».

En outre, l'idée de Moyen Âge ne s'est pas nécessairement prêtée à la défense à outrance de la tradition en tant qu'opposée à une modernité corrompue : un philosophe catholique comme Étienne Gilson a soutenu que la science moderne n'a pas émergé de l'opposition et du dépassement de l'« obscurantisme » ecclésiastique médiéval, mais qu'elle a au contraire trouvé dans la continuité, dans la tradition unitaire un parcours qui proclame les racines chrétiennes de la pensée scientifique et philosophique moderne²¹. Pour lui, au contraire, les hommes des XIII^e et XIV^e siècles, les créateurs de la *quaestio scolastica*, sont bien plus modernes que les humanistes, lesquels, précisément parce qu'ils rendaient un culte à l'Antiquité, devaient en même temps détester l'âge moderne. Ce n'est pas pour rien que, pour eux, l'architecture *moderne* et la lettre *moderne* étaient respectivement des constructions horribles et des caractères d'écriture gothiques²². Le Moyen Âge, donc, non comme tradition mais comme modernité.

humain, en reconnaissant les valeurs suprêmes de notre vie. Et nous croyons qu'une culture ayant ces caractéristiques ne peut être donnée que par celui qui demande les principes de vie au Moyen Âge » ; p. 5 : « Nous, nous sommes médiévalistes ; et nous le sommes parce que nous reconnaissons que ce qu'on appelle la culture moderne est le plus farouche ennemi du christianisme et parce que nous reconnaissons qu'il est vain de parler d'adaptations, de pénétration. »

20. Pour les œuvres produites entre la fin du XIX^e siècle et les deux premières décennies du XX^e siècle par les historiens modernistes sur des thèmes médiévaux, voir F. De Giorgi, *Il Medioevo dei modernisti. Modelli di comportamento e pedagogia della libertà*, Brescia, Editrice La Scuola, 2009.

21. Parmi ses nombreux ouvrages, voir É. Gilson, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 1930 ; voir Grosso, *Alla ricerca della verità...*, op. cit.

22. Gilson, « Le Moyen Âge comme "saeculum modernum"... », art. cité, p. 8 et suiv.

Si l'Église a réfuté le modernisme (Buonaiuti, qui était prêtre, fut excommunié et réduit à l'état laïc), la même Église est cependant également l'unique institution du xx^e siècle à avoir donné une réponse normative au problème du rapport entre modernité et tradition, avec le concile Vatican II (1962-1965). Les années de cette réforme (qui ont aussi provoqué un ample débat historiographique sur le Moyen Âge) ont été considérées comme une régénération spirituelle, à travers laquelle le symbole du catholicisme médiéval prenait progressivement un sens, comme l'a écrit Christian Amalvi, « ouvert et polyphonique²³ ». Et le message franciscain de paix tout comme la tentative de rapprochement avec les autres confessions chrétiennes et l'hébraïsme allaient précisément dans cette direction.

Nonobstant la référence à la tradition bimillénaire de l'Église et la volonté de récupérer l'œcuménisme paulinien des origines, le concile Vatican II et la réforme liturgique entrée en vigueur en 1970 doivent cependant être considérés comme les détonateurs de la nouvelle explosion de la querelle dialectique entre défenseurs de la tradition et innovateurs. Mais cette fois à front renversé, puisque c'est l'Église qui a donné la première le signe du changement. Celui-ci, bien que proposé comme une œuvre de réforme inscrite dans le sillon de la tradition, a été, de fait, interprété également comme un profond renouvellement, c'est-à-dire comme une révolution²⁴. D'un certain côté, le concile Vatican II a préparé l'Église aux événements de 1968, en lui permettant de les vivre ou de les affronter avec plus de moyens : dans le cas contraire, non seulement on n'aurait pas vu les « communautés chrétiennes de base » ni les guitares dans les églises, mais peut-être que le nombre de catholiques aurait diminué encore un peu plus. Une multitude de croyants et d'intellectuels se sont alignés, si bien que c'est justement à Jacques Maritain que Paul VI a remis son message pour les hommes de science. D'un autre côté, cependant, le concile Vatican II a enclenché un processus de réaction de la part de ceux qui l'ont refusé à la racine, en le considérant non pas en termes de réforme, d'une nouvelle Pentecôte ecclésiale respectueuse de la tradition, mais bien comme une absolue et abusive *novatio*.

23. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 218.

24. Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 16. Il est bon de se souvenir que le christianisme confesse le besoin d'un retour conscient au passé, au temps parfait de la pureté, en utilisant la catégorie de la réforme, de la *re-formatio* et de la *re-novatio*. C'est déjà arrivé tant de fois au Moyen Âge, et non seulement à l'âge moderne et à l'âge contemporain. Cela signifie que, bien qu'elle se place dans la ligne continue de la tradition, qui n'a jamais été reniée, l'Église est aussi l'artisan conscient des césures entre les époques de son histoire. Les synodes œcuméniques ont marqué des virages profonds, de sorte que réforme, réaction et restauration sont des formes qui, dans les faits, peuvent se traduire en des révolutions non déclarées.

L'hémorragie traditionaliste, forte surtout en France, s'unit autour de la figure de monseigneur Marcel-François Lefebvre, qui en 1970 fonda la Fraternité saint Pie X, en vint à la rupture officielle avec l'Église romaine en 1975 et fut excommunié en 1988. Sur sa tombe on peut lire *Tradidi quod et accepi* (« J'ai transmis ce que j'ai reçu »)²⁵. Déjà, dans les premières années 1970, l'intégrisme catholique se conjugua avec la formation de mouvements politiques d'extrême droite, comme le Front national de Jean-Marie Le Pen (1972), mais resta marginal pendant vingt ans, présent dans des milieux aristocratiques et cléricaux traditionalistes.

Tout ce discours appartiendrait donc à une phase apparemment conclusive de la longue querelle²⁶ entre modernité et tradition, si le front traditionaliste n'avait pas acquis – à partir des années 1990 – un consensus toujours plus vaste, se proposant comme un des éléments de forte affirmation de l'identité politique dans les pays qui conservent une base catholique : en France, en Espagne, au Portugal, en Pologne, en Autriche et en Italie. De fait, le traditionalisme catholique se présente aujourd'hui comme une réponse organisée et structurée au thème du « choc des civilisations », une réponse entendue principalement comme défense des « racines chrétiennes » de l'Europe et de chacune de ses nations ou régions, face au risque de l'« islamisation ». Selon ce mode de pensée, la « Turquie en Europe » donne des frissons, et le dialogue avec les autres religions, tenté du temps de Jean XXIII et de Paul VI, n'est pas considéré comme réalisable, que ce soit d'un point de vue historique – parce qu'on craint une contamination qui conduit à l'anéantissement – ou d'un point de vue théologique – parce que la religion catholique ne peut être une parmi les autres, étant considérée comme l'unique foi authentique²⁷.

Aujourd'hui plus que dans un passé proche, est réapparue au sein de l'Église la demande d'une spiritualité parfois appelée « médiévale », de sa manifestation symbolique et explicite à travers la célébration de la messe en latin, le chant polyphonique romain et le chant monodique grégorien, à travers les ornements et les gestes solennels de l'ancienne liturgie catholique, rendue « barbare » par la guitare et par les applaudissements à la fin des célébrations²⁸. Le médiévalisme assume une fonction importante dans la

25. Paul, 1 Co, 11, 3.

26. N.d.t. : en français dans le texte.

27. Voir par exemple Del Valle, *Perché la Turchia non può entrare in Europa*, op. cit. ; « La Turchia in Europa. Beneficio o catastrofe? », numéro monographique de *Lepanto*, 28/178, 2009. Voir en outre Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 318 et suiv.

28. Voir par exemple E. Cuneo, D. Di Sorco, R. Mameli, *Introito ad altare Dei: il servizio all'altare nella liturgia romana tradizionale*, Vérone, Fede & Cultura, 2008.

description de l'identité politique traditionaliste, en ce que la période médiévale est définie comme le temps idéal où la société européenne était ordonnée au nom du christianisme et luttait contre le non-chrétien. Revoilà donc les croisés, les templiers et naturellement les saints qui ont défendu et défendent encore l'Occident. C'est peut-être aussi grâce à son usage des symboles médiévalisants présents dans l'imaginaire commun que cette culture, jugée extrémiste jusqu'à il y a peu de temps, est aujourd'hui ressentie comme moins antagoniste et plus en phase avec les instances de contrôle et de défense sociale, rassemblant autour d'elle des consensus qui proviennent de milieux qui étaient difficilement compatibles auparavant. En exceptant (si cela est vraiment possible) le credo originaire, le mouvement traditionaliste catholique montre aujourd'hui des liens étroits, également dans la symbolique adoptée, avec le néoconservatisme protestant américain²⁹. Quelques milieux de la droite postfasciste, qui dans l'esprit de la Tradition avaient sélectionné pendant des décennies des références étrangères au christianisme, paraissent converger également vers le catholicisme traditionnel. Il s'agit, évidemment, d'un phénomène qui n'est pas nouveau, que nous avons déjà trouvé dans la France rurale et médiévalisante de la propagande du gouvernement de Vichy, dans le franquisme espagnol, dans l'union précoce entre tradition primordiale et tradition catholique, que l'on retrouve chez certains des penseurs des années 1950 et 1960, dans le mouvement ultrar réactionnaire de Jean-Marie Le Pen. En Italie, entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, l'organisation extrémiste néofasciste *Movimento Politico Ordine Nuovo* (« Mouvement politique de l'Ordre Nouveau »), outre le symbole « barbare » de la hache à deux tranchants et la devise des SS « Mon honneur s'appelle fidélité », avait comme hymne *La Vendéenne*, une vieille chanson contre-révolutionnaire célébrant les insurrections antijacobines. Toutefois, l'impression de fond est qu'actuellement on exhibe plus facilement que dans le passé ce syncrétisme entre traditions politiques tout compte fait difficilement compatibles. On peut ainsi se référer au mouvement italien *Forza Nuova* (actif depuis 1997) et au *Freiheitliche Partei Österreichs* qui, dirigé par Jörg Haider, devint en 1999 le second parti d'Autriche. Un exemple pertinent semble être celui de Gianni Alemanno, ministre de l'Agriculture puis maire de Rome, qui, en mai 2006, a montré à la télévision la croix celtique qu'il portait au cou. À la présentatrice qui lui demandait pour quelle raison il la portait, Alemanno a répondu que c'était un symbole du christianisme celtique et un souvenir d'un ami tragiquement disparu. Deux ans après, il a affirmé qu'il avait fait bénir sa croix

29. Eco, *À reculons comme une écrevisse*, op. cit., p. 325-327 ; L. Copertino, *Spaghettoni. La deriva neoconservatrice della destra cattolica italiana*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2008.

pendant un voyage au Saint-Sépulcre. Que la croix cerclée soit un emblème du christianisme celtique est un fait, mais, d'après certains commentateurs, il paraissait bien improbable que Gianni Alemanno l'ait portée, dans des temps plus anciens, en lui attribuant précisément cette signification dévote, plutôt que celle d'une appartenance militante néofasciste³⁰. Au contraire, les partisans de la Ligue du Nord, comme on a pu le constater, peuvent être en même temps des croisés prêts à combattre pour la foi, mais aussi des Celtes païens qui, autour d'un grand prêtre, dédient des hymnes au dieu Pô³¹.

Le Moyen Âge représente un espace-temps propice au partage des symboles sous le signe du christianisme : les chevaliers, les croisades et les Celtes pieux de *Braveheart*. Filippo Burzio l'avait déjà écrit en 1935, en reprochant à Evola son antichristianisme :

Si l'on met de côté la question métaphysique – sur le terrain historique un idéal nous unit : la Chevalerie. Mais la Chevalerie n'était pas seulement l'art de la guerre, elle était aussi générosité et piété ; en elle se réalisait pleinement [...] la « synthèse chrétienne » [...] ; or, ce point, vous l'oubliez³².

De nouvelles milices du Temple se forment aujourd'hui, de nouveaux ordres chevaleresques qui se retrouvent, comme on l'a vu, avec des mouvements politiques de matrice différente mais, cette fois, sous le signe de l'orthodoxie catholique. Les templiers ne sont pas les gardiens d'un savoir mystérieux et antiromain (ou même antichrétien : *Militia Templi* est également le nom d'un groupe musical sataniste), mais ils sont les catholiques défenseurs du Saint-Sépulcre de Jérusalem, célébrés dans la *Laus novae militiae* de saint Bernard de Clairvaux³³. La récente découverte historique de leur absolution par le pontife Clément V au cours du procès qui leur a été intenté, une découverte qui, à son tour, a absous le pape puisqu'elle a fait endosser la majeure responsabilité de leur condamnation et de leur destruction par le roi de France Philippe Le Bel,

30. F. Ceccarelli, « Gianni crociato eclettico tra Evola e il Santo Sepolcro », *la Repubblica*, 22 avril 2009, p. 9.

31. A. Tornielli, « Il Carroccio prega il dio Po ma non tradisce la Chiesa », *il Giornale*, 23 août 2009 (<http://www.ilgiornale.it/news/carroccio-prega-dio-po-non-tradisce-chiesa>, consulté le 15-02-2010/6-07-2014).

32. F. Burzio, recension de J. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit. (www.centrostudiolaruna.it/evolaburzio.html, consulté le 12-03-2010/6-07-2014).

33. Bernard de Clairvaux, *Éloge de la nouvelle chevalerie*, éd. par P. Y. Emery, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 48-132 [Bernardus Claraevallensis Abbas, « Liber ad milites Templi de laude novae militiae », dans Alim, *Archivio della latinità italiana del medioevo* ([http://alim.dfl.univr.it/alim/letteratura.nsf/\(volumiid\)/5d132c8796219a21c1256e38003b6a35!opendocument&vs=genere](http://alim.dfl.univr.it/alim/letteratura.nsf/(volumiid)/5d132c8796219a21c1256e38003b6a35!opendocument&vs=genere), consulté le 12-03-2011/7-07-2014)].

a été particulièrement bien accueillie dans le climat de ces dernières années³⁴. C'est ainsi que des personnes aux croyances politiques très différentes aiment les templiers mais ne s'aiment pas entre elles³⁵. Tout comme « croisade », « Tolkien » et « Moyen Âge », « templier » est un mot qui revêt de nombreuses significations.

La réponse et la proposition de la hiérarchie catholique face à ce type de sollicitations sont très articulées. À beaucoup de points de vue, l'Église continue de cheminer sous le signe de l'œcuménisme et du dialogue entre les religions : la divergence est, de ce point de vue, forte avec ceux qui appellent à un inéluctable « choc de civilisations ». De la même façon, la grande époque médiévale de l'évangélisation en Orient est présentée elle-même, dans sa dimension interculturelle, comme une action efficace accomplie sous le signe du respect de la culture des peuples avec qui les missionnaires entrèrent en contact³⁶. Et, cependant, le changement de parcours est évident pour beaucoup, et les accusations de « retour au Moyen Âge » auxquelles nous avons fait allusion dans le second chapitre regardent précisément dans cette direction.

Ce qui, pendant le pontificat de Jean-Paul II, a semblé un problème de retour à des positions préconciliaires est apparu comme plus accentué dans le pontificat de son successeur Benoît XVI, dont les idées traditionalistes étaient déjà connues quand il était cardinal. Il a mis en accusation les années « cacophoniques » qui ont suivi Vatican II, durant lesquelles le concile lui-même aurait été déformé et mal interprété comme le signe d'une ouverture sans discrimination et anarchisante³⁷. Le pontife conteste en outre radicalement la culture des Lumières en tant que première responsable de la critique du christianisme, unique détenteur de la vérité³⁸. La philosophie des Lumières n'est pas considérée comme rationnelle et ne conduirait donc pas à la vérité, mais bien aux horreurs des trois derniers siècles, alors que le christianisme

34. B. Frale, *Il papato e il processo ai Templari. L'inedita assoluzione di Chinon alla luce della diplomazia pontificia*, Rome, Viella, 2003.

35. Cardini, *Templari e templarismo...*, op. cit., p. 122.

36. Jean-Paul II, « Encyclique *Slavorum Apostoli* », Typographie polyglotte Vaticane, 1^{er} janvier 1985, dans *Les encycliques de Jean-Paul II*, Paris, Pierre Tequi, 2005 (www.vatican.va/edocs/ITA1223/_INDEX.HTM, consulté le 21-03-2010/6-07-2014) ; id., p. 115, 125-128 : « I santi Cirillo e Metodio precursori dell'inculturazione », *matinata di studio*, Roma, Pontificia Università Gregoriana, 3 décembre 2009 ; voir Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 165 et suiv.

37. Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 18 et suiv., 28 et suiv., 147.

38. J. Ratzinger, « Vérité du christianisme ? Conférence à la Sorbonne », 27 novembre 1999, *La documentation catholique*, 82/97, 2000, p. 29-35 ; voir Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 275. Pour la position – plus équilibrée, encore qu'elle aussi fortement critique – de Jean-Paul II envers les Lumières, voir son *Mémoire et identité*, op. cit., p. 19-21, 119-121, 131-134.

– présenté comme le véritable héritier de la philosophie grecque – serait, lui, au contraire, rationnel. En suivant le modèle de la longue tradition néoscholastique du XIX^e siècle, on prône les grands philosophes tardo-antiques et médiévaux, saint Augustin, saint Thomas et saint Bonaventure, à l'exégèse desquels ce même pontife s'est longuement attelé, en reconnaissant en saint Thomas l'accomplissement de la « synthèse harmonique » entre foi et raison³⁹.

Même le choix du nom de Benoît, qui rappelle, outre le saint homonyme, le nom de Benoît XV (1914-1922), a semblé vieux jeu, présage d'une volonté restauratrice qui précède les Jean et les Paul. Le pape a tenté de réintégrer au sein de l'Église les schismatiques lefebvriens, ce qui a fait l'objet de contestations dans la mesure où cela a été considéré comme le résultat d'un projet réactionnaire qu'il aurait déjà médité à l'époque de son cardinalat. Il a recommencé à utiliser quelques ornements qu'on ne voyait plus depuis longtemps (depuis le pontificat de Jean XXIII), a accordé de nouveau la permission de célébrer la messe selon l'ancien rite romain (celui de 1962, figurant dans le missel romain de Jean XXIII, mise à jour du missel de saint Pie V). La liturgie tridentine accentue la distance entre clercs et laïcs : le prêtre tourne le dos aux fidèles, et la messe ne peut être chantée par le peuple de Dieu. La reprise de quelques formules de prière, surtout celle pour le salut des Hébreux, a suscité de fortes perplexités. Ces dernières ont été accentuées par le fait que la liberté religieuse de tous les croyants, reconnue au cours du concile Vatican II, est à nouveau remplacée par la nette affirmation que l'Église catholique est l'unique dépositaire de la vérité : une rigidification doctrinale source de difficultés pour continuer le parcours œcuménique vers la rencontre avec les autres religions, non moins que pour collaborer avec les non-croyants.

On a réaffirmé dans les dernières années avec une énergie renouvelée l'interprétation de fond qui fut celle, antimoderniste, de l'encyclique *Pascendi* (1907) et, dans un temps encore plus reculé, du *Syllabus* de Pie IX (1864) et de toute l'apologétique catholique anti-*Risorgimento*, antirationaliste et anti-Lumières, qui utilise comme mythes moteurs négatifs le spectre de la Révolution française, le complot judéo-maçonnique et le piège de l'unification de l'Italie, et comme mythes moteurs positifs les insurrections antijacobines (surtout la Vendée) et le brigandage postunitaire (pro-Bourbons en Italie)⁴⁰. Ainsi, alors

39. Benoît XVI, *Insegnamenti di Benedetto XVI*, t. 1, avril-décembre 2005, Rome, Librairie du Vatican, 2006, p. 175, cité par Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 311.

40. Pie X, *Pascendi Dominici gregis*, op. cit. ; Pie IX, *Catalogue des Erreurs Modernes selon le Syllabus de Pie IX*, Paris, Pierre Téqui, 2001. Voir Caffiero, « Libertà di ricerca... », art. cité, p. 13-16. Il n'est pas simple de comprendre s'il s'agit seulement d'un projet de restauration promu par ce pontificat ou d'une réalité qui implique vraiment l'Église catholique dans sa dimension mondiale. Aujourd'hui, on ressent toujours plus fortement l'écart entre les positions romano-centriques

que les atlas et les théories d'un État fondé sur l'ethnie ancestrale ramènent l'Europe orientale vers le XIX^e siècle et le premier XX^e siècle (nous le verrons dans le prochain chapitre), à Rome, l'Église suit une route parallèle. La simultanéité des deux phénomènes est frappante : d'une part, un néoromantisme néomédiéval, de l'autre un antimodernisme qui, déjà au début du XX^e siècle, était appelé « médiévalisme⁴¹ ». C'est dans cette pensée forte et sûre d'elle-même que s'ancre la diffusion de messages par des chaînes de radio (comme, en Italie, Radio Maria) qui, pour combattre le recours fréquent à des mages et devins, ne taxent pas ces croyances de superstition mais les jugent œuvre du démon et, par conséquent, en en dénonçant l'origine maligne, en accréditent l'efficacité. Mais on rejette aussi les théories scientifiques « qui se passent de Dieu » : on se remet à exalter le créationnisme comme la seule doctrine qui puisse déchiffrer la naissance de l'univers, en excluant catégoriquement la théorie scientifique évolutionniste⁴².

Tout ceci, cependant, n'est pas vraiment le Moyen Âge, sinon dans l'acception négative et extrinsèque que nous avons définie et discutée essentiellement dans le second chapitre. C'est, en revanche, l'expression d'un malaise désormais séculaire que l'Église romaine nourrit vis-à-vis de la modernité. Ce discours resurgit maintenant en force, avec une grande capacité de persuasion, en se proposant comme référence principale (puisque très solide aux plans institutionnel et médiatique) pour d'autres modes de représentation du monde de caractère mystique, ésotérique et symbolique, arrivant ainsi à une

et les orientations de nombreuses conférences épiscopales et de très nombreux croyants. Voir par exemple R. Chiaberge, *Lo scisma. Cattolici senza papa*, Milan, Longanesi, 2009.

41. Tyrrell, *Medievalism. A Reply...*, op. cit., p. 143 et suiv. ; Gemelli, « Medioevalismo » art. cité.

42. Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, op. cit., p. 96 : « Les origines de l'histoire – le croyant le sait – sont à rechercher dans le livre de la Genèse. » Voir par ex. M. Blondet, *L'uccellosauro ed altri animali: la catastrofe del darwinismo*, Milan, Effedieffe, 2002 ; R. De Mattei, *Evoluzionismo. Il tramonto di una ipotesi*, Sienne, Cantagalli, 2009. Voir cependant G. Filoramo, *La Chiesa e le sfide della modernità*, Rome/Bari, Laterza, 2007, spécialement le chap. VI ; ainsi que P. Odifreddi, *In principio era Darwin. La vita, il pensiero, il dibattito sull'evoluzionismo*, Milan, Longanesi, 2009 ; et aussi sur le site « Dimissioni del vicepresidente del Cnr Roberto de Mattei » (www.petizionionline.it/petizione/dimissioni-del-vicepresidente-del-cnr-roberto-de-mattei/3730, consulté le 21-06-2011/6-12-2014). Par ailleurs, il est bien connu que, dans l'interprétation ironique de Raymond Queneau, les peintures rupestres des hommes préhistoriques ont été peintes par le duc d'Auge à la fin du XVIII^e siècle. Elles aussi sont donc matériellement un produit des Lumières. Queneau, *Les fleurs bleues*, op. cit., p. 221 : « Ils savaient vachement bien dessiner les paléolithiques... Des faux ? Qu'est-ce que tu veux dire ? C'est tous des faux. Oh, si c'était des faux ça se saurait ; Moi, je le sais. D'où tu sais ça ? T'as rêvé ? C'est un type au XVIII^e siècle qui a peint tout ça. Pourquoi il aurait peint tout ça ? Pour emmerder les curés. »

alliance avec d'autres formes postmodernes du refus du moderne qui, il y a seulement vingt ans, n'était pas concevable dans de telles dimensions⁴³.

Mais quel est donc le Moyen Âge que l'Église ressent vraiment comme sien et qui se traduit aussi par un message politique ? Il est ici surtout intéressant de considérer un élément particulier et distinctif : le fait que le pape intervienne encore aujourd'hui sur cette époque lointaine lui ajoute de nouvelles caractérisations, pour tout dire, la modifie. Nous nous référons aux canonisations de saints d'époque médiévale qui ont été proclamées dans les dernières années. Peu nombreuses, il est vrai, elles ont été réellement significatives. Jean-Paul II a canonisé 482 saints, plus que tous ceux qui ont eu l'honneur de ce rite depuis plusieurs siècles. Beaucoup d'entre eux sont des personnes qui ont vécu aux XIX^e et XX^e siècles ; un nombre non négligeable d'entre eux remontent à l'époque moderne, alors que les saints médiévaux ne sont pas plus de dix. Si la Sicilienne sainte Eustochia Smeralda Calafato (1434-1485), canonisée en 1988, ne nous dit pas grand-chose, le discours prend de l'importance si l'on se souvient de sainte Agnès de Bohême (1211-1282), fille d'Ottokar I^{er}, canonisée le 12 novembre 1989. Une princesse est faite sainte trois jours après la chute du mur de Berlin, dans une Tchécoslovaquie périlante, peu de jours avant la « révolution de Velours » qui renversa le gouvernement socialiste⁴⁴. On doit évoquer avec elle sainte Edwige, reine de Pologne (1374-1399), canonisée le 8 juin 1997, et sainte Cunégonde (Kinga) (1224-1292), autre reine de Pologne, honorée par ce rite le 16 juin 1999. À côté de ces saintes princesses, nous rappellerons également la reprise du culte de saint Mainard (1134/1136-1196), premier évêque de la Livonie, aujourd'hui Lettonie (8 septembre 1998), la canonisation de la tertiaire dominicaine Zdislava de Lembert (1120-1252), le 21 mai 1995, et du prêtre Jean de Dukla (1414-1484), le 10 juin 1997.

Or, constater la sainteté d'un homme ou d'une femme qui ont vécu au Moyen Âge et donc permettre de cette façon que l'on célèbre des messes et que l'on construise des églises à leur nom, est un acte que l'on peut qualifier de politique. Proclamer la sainteté d'un homme médiéval semble représenter une action encore plus forte que canoniser un homme ou une femme contemporains, puisque, au moyen de cet acte, c'est le concept de continuité de l'Église qui est exalté et la légitimité de l'intervention sur la tradition confirmée. Ici,

43. Voir Caffiero, « Miracoli e storia », art. cité ; R. Michetti, « La Chiesa romana, le modernità e la paura della storia tra medioevo e nuovi tempi », *Studi storici*, 48/2, 2007, p. 557-568.

44. P. Pitha, « Agnes of Prague. A New Bohemian Saint », *Franciscan Studies*, 67/72, 1990, p. 325-340 ; Ch.-F. Felskau, « Samtene Revolution und "našý středověk". Das mittelalterliche Böhmen in der Forschung Tschechiens und auf seinem Buchmarkt während der Transformation (ca 1990-2000) », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 263-278.

nous n'avons pas affaire à des personnages souvent considérés comme « néo-médiévaux », comme saint Pie de Pietrelcina (« Padre Pio », canonisé le 16 juin 2002)⁴⁵, mais à des personnages authentiquement médiévaux, qui ont vécu à cette époque ancienne et – selon la pensée catholique – été ramenés à la gloire de leur foi dans les pays d'Europe de l'Est qui ont secoué le joug soviétique athée et marxiste. Dans les pays slaves, aussi bien catholiques qu'orthodoxes, le Moyen Âge chrétien est de nouveau considéré comme indispensable à la construction de l'identité nationale. Il n'existe pas dans ces pays une « histoire » véritable avant l'évangélisation médiévale en provenance de Rome ou de Constantinople, avant l'introduction de l'écriture grâce aux textes chrétiens et avant la conversion des chefs. À la différence de ce qui est survenu en Europe occidentale et septentrionale, où la Rome antique ou bien la culture celtique, anglo-saxonne, germanique ou scandinave peuvent représenter une alternative historique, pour les peuples slaves l'alternative au Moyen Âge, et au Moyen Âge chrétien, est seulement « préhistorique », c'est-à-dire tribale et non documentée par des sources écrites⁴⁶. Nous verrons dans le prochain chapitre quelques-uns de ces aspects d'un point de vue régional ; il faut pour l'instant retenir que, du point de vue romain, établir la sainteté d'un roi ou d'une reine médiévaux en Europe de l'Est signifie réaffirmer l'identité historique nationale de ces pays sous le signe du magistère apostolique, de la foi catholique et de la royauté sacrale, en traçant ainsi une ligne continue qui part précisément du Moyen Âge et qui juge la période du socialisme réel comme une simple parenthèse. Ces rois et reines sont montrés, pour utiliser le titre d'un livre de Gábor Klaniczay, comme *Holy Rulers and Blessed Princesses*, gouvernants sacrés et princesses bénies, témoins d'une foi aussi ancienne qu'authentique et impérissable, qui part de saint Étienne de Hongrie (969-1038) pour rejoindre Charles d'Autriche (1887-1922), récemment béatifié⁴⁷.

45. Michetti, « La Chiesa romana, le modernità e le paure », art. cité, p. 567.

46. Voir Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, op. cit., p. 95 : « En effet, en parlant de baptême, on ne se réfère pas seulement au sacrement de l'initiation chrétienne reçu par le premier souverain historique de la Pologne, mais aussi à l'événement qui fut décisif pour la naissance de la nation et pour la formation de son identité chrétienne. En ce sens, la date du baptême de la Pologne marque un tournant. En tant que nation, la Pologne sort alors de sa préhistoire et commence à exister dans l'histoire. [...] À partir du Baptême, les diverses tribus commencent à exister comme polonaises. » Voir *ibid.*, p. 76 et suiv., 105, 156.

47. G. Klaniczay, *Holy Rulers and Blessed Princesses: Dynastic Cults in Medieval Central Europe*, Cambridge, University Press, 2002. Sur la béatification de l'empereur Charles, voir « Homélie de Jean-Paul II », dimanche 3 octobre 2004, site officiel (www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/homilies/2004/documents/hf_jp-ii_hom_20041003_beatifications_it.html, consulté le 12-03-2010/6-07-2014).

Jean-Paul II a donné à la Pologne, la Bohême et la Lettonie ses saintes reines et ses saints évêques et prêtres, entendant ainsi renouer les liens entre Rome et l'Europe de l'Est catholique, en utilisant aussi le recours au Moyen Âge et à sa tradition de foi. Benoît XVI, qui le 1^{er} mai 2011 a béatifié son prédécesseur, a fait quelque chose de similaire, en se tournant cependant vers l'Occident ; les saints ayant vécu à l'époque médiévale et qu'il a proclamés sont Simon de Lipnica, Bernardo Tolomei et Nuno de Santa Maria Álvares Pereira (1360-1431), celui qui nous intéresse le plus. Ce chevalier, commandant en chef de l'armée, fut l'artisan de l'indépendance du Portugal contre la Castille et est considéré comme le fondateur de la famille royale et impériale de Bragançe. Il était déjà vénéré comme saint immédiatement après sa mort – on l'appelait *o Santo Condestável* –, et ses exploits furent chantés par Camões. Il entra dans les ordres après une vie passée sur les champs de bataille et fonda le célèbre couvent du Carmel de Lisbonne.

La canonisation de saint Nuno revêt une notable importance politique et a suscité l'incompréhension en Espagne, depuis toujours opposée à la perspective de compter parmi les saints le général qui lui infligea la mémorable défaite d'Aljubarrota (14 août 1385). C'est surtout le fait de canoniser un homme de guerre qui a généralement produit des réactions de stupeur et de contrariété, tandis qu'il provoquait des commentaires très favorables dans les milieux catholiques traditionalistes. Massimo Introvigne, président du Centro Studi sulle Nuove Religioni et membre du mouvement *Alleanza Cattolica*, écrit ainsi :

Si, par conséquent, certains ont cherché à minimiser la longue phase « militaire et guerrière » de la vie de saint Nuno – comme si ç'avait été pratiquement seulement « au crépuscule de sa vie » dans un couvent que s'était manifestée sa sainteté –, Benoît XVI met au contraire l'accent sur la « figure exemplaire » du Connétable principalement en sa qualité de chevalier, *miles Christi* : une vocation dont la chevalerie est l'emblème et le nom, qui certes se manifeste à diverses époques de façons différentes mais qui reste une voie éminente de sainteté pour le laïc catholique qui consacre sa vie « au service du bien commun et de la gloire de Dieu⁴⁸ ».

Et en effet, le texte de l'homélie pontificale prononcée à l'occasion de la canonisation (23 avril 2009) contient une référence directe à la *militia Christi*, bien que le lien entre sainteté et condition militaire soit en réalité plus flou. Le fait d'avoir été un excellent chef militaire chrétien est considéré comme un

48. M. Introvigne, « Benedetto XVI e San Nuno Alvares Pereira. Le lezioni di una canonizzazione », 2009 (www.cesnur.org/2009/mi_nuni.htm, consulté le 12-03-2010/6-07-2014).

caractère fondamental de la sainteté de Nuno, mais le contexte belliqueux est considéré également comme « apparemment » peu favorable à une vie de foi et d'oraison :

« Sachez que le Seigneur a mis à part son fidèle, le Seigneur entend quand je crie vers lui » (Psaume 4, 4). Ces mots du Psaume responsorial expriment le secret de la vie du bienheureux Nuno de Santa Maria, héros et saint du Portugal. Les soixante-dix années de sa vie se déroulent dans la seconde moitié du XIV^e siècle et dans la première du XV^e siècle qui virent cette nation consolider son indépendance vis-à-vis de la Castille et puis s'étendre au-delà des océans – non sans un dessein particulier de Dieu – en ouvrant de nouvelles routes qui devaient être propices à l'avènement de l'Évangile du Christ jusqu'aux confins de la terre. Saint Nuno se sent l'instrument de ce dessein supérieur, enrôlé dans la *militia Christi*, c'est-à-dire dans le service du témoignage que chaque chrétien est appelé à donner dans le monde. Ce qui le caractérise est une intense vie d'oraisons et la confiance absolue dans l'aide divine. Bien qu'il fût un excellent militaire et un grand chef, il ne permit jamais à ses dons personnels de primer sur l'action suprême qui vient de Dieu. Saint Nuno s'efforçait de ne pas mettre d'obstacles à l'action de Dieu dans sa vie, imitant la Sainte Vierge pour Laquelle il avait une grande dévotion et à Laquelle il attribuait publiquement ses victoires. Au crépuscule de sa vie, il se retira dans le couvent du Carmel qu'il avait fait construire. Je suis heureux de montrer à l'Église entière cette figure exemplaire marquée par la présence d'une vie de foi et d'oraisons dans un contexte apparemment peu favorable à cela, ce qui prouve que quelle que soit la situation, même à caractère militaire et de conflit, il est possible d'agir et de mettre en œuvre les valeurs et les principes de la vie chrétienne, surtout si celle-ci est consacrée au service du bien commun et de la gloire de Dieu⁴⁹.

Ce discours, dans lequel on retrouve le dessein providentiel de la colonisation portugaise, la confiance du soldat dans l'aide divine et les victoires que le saint attribuait à l'intercession de la Madone, apparaît difficilement conciliable avec le discours pontifical du 20 août 2005 rappelé dans le second chapitre :

Combien de pages d'histoire relatent les batailles et les guerres affrontées en invoquant, de part et d'autre, le nom de Dieu, comme si combattre l'ennemi et tuer l'adversaire pouvait lui être agréable ! Le souvenir de ces tristes événements devrait nous remplir de honte, en sachant bien que des atrocités sont commises

49. *Omelia del Santo Padre Benedetto XVI, Sagrato della Basilica Vaticana, dimanche 26 avril 2009* (http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/homilies/2009/documents/hf_ben-xvi_hom_20090426_canonizzazioni_it.html, consulté le 16-02-2010/6-07-2014).

au nom de la religion. Les leçons du passé doivent nous servir à éviter de répéter les mêmes erreurs⁵⁰.

Sans aucun doute, à Aljubarrota⁵¹ également, le roi de Castille Jean I^{er} comptait sur l'aide de ce même Dieu et de cette même Vierge qui, en cette occasion, auraient offert leur soutien à dom Nuno. Il nous reste à procéder à une dernière confrontation. En 1969, Paul VI a rendu facultative la fête de la Saint-Georges, le chevalier chrétien qui vainquit le dragon et dont l'existence historique est mise en doute⁵². Benoît XVI, au contraire, a canonisé un chevalier médiéval. En quarante ans, le monde semble avoir fait, plutôt qu'une révolution, une rotation.

50. Voir *supra*, chap. II. Sur l'évangélisation en dehors de l'Europe, « épopée glorieuse, sur laquelle la question de la colonisation jette toutefois une ombre », voir Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, *op. cit.*, p. 123-129, ici p. 127. Pour une position radicale marquée par l'intégrisme, voir par exemple 1492-1992: *Cinque secoli di epopea missionaria e civilizzatrice*, numéro monographique de *Lepanto*, 11/125, septembre-novembre 1992.

51. N.d.t. : la bataille d'Aljubarrota eut lieu entre les troupes portugaises, avec à leur tête Jean I^{er} de Portugal et dom Nuno Álvares Pereira, et l'armée de Jean I^{er} de Castille.

52. Sur le saint et son interprétation politique, voir aujourd'hui G. Oneto, *Il santo uccisor del drago. San Giorgio, patrono della libertà*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2009, p. 101-108 : « Significations les plus récentes », pour son utilisation à l'époque contemporaine, comme dans la Russie soviétique et en Catalogne. Pour l'Angleterre, voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, *op. cit.*, p. 108 et suiv., 135 et suiv.

Chapitre XI

Peuples et souverains : un Moyen Âge des nations

L'histoire est falsifiée dans ses données essentielles, dans l'intérêt de la classe gouvernante. Les bibliothèques et les librairies sont épurées de toutes les œuvres considérées comme non orthodoxes. Les ténèbres de l'obscurantisme menacent à nouveau d'étouffer l'esprit humain.

Manifeste de Ventotene¹, A. SPINELLI, E. ROSSI,
E. COLORNI (août 1941)

Le 28 juin 1989 (le 15 juin du calendrier orthodoxe, jour de la Saint-Vitus), à six cents années exactement de la bataille de Kosovo Polje (le « champ des Merles »), dans laquelle les Serbes furent vaincus par les Ottomans, le président nouvellement élu de la république de Serbie, Slobodan Milošević, tient, précisément sur le site de la bataille, un discours solennel devant un million de compatriotes. La bataille livrée au Moyen Âge, symbole de la trahison et de la désunion des chefs, mais aussi de l'héroïsme et du courage du peuple serbe à toutes les époques de son histoire, est utilisée en un contrepoint martelant aux revendications contemporaines :

L'héroïsme du Kosovo a inspiré notre créativité pendant six siècles, il a nourri notre orgueil et ne nous permet pas d'oublier que nous fûmes un temps une grande armée, courageuse et fière, une des rares qu'on ne pouvait pas vaincre même dans la défaite. Six siècles plus tard, nous sommes maintenant à nouveau engagés dans des batailles, et nous devons affronter des batailles. Ce ne sont pas des batailles armées, bien qu'on ne puisse encore exclure celles-ci. Cependant, indépendamment du genre des batailles, aucune d'entre elles ne peut être gagnée sans détermination, courage et sacrifice, sans les nobles qualités qui étaient présentes ici, sur le champ du Kosovo dans les temps passés. [...] Que la mémoire de l'héroïsme du Kosovo vive éternellement² !

1. N.d.t. : ce manifeste a été rédigé par des militants antifascistes déportés et détenus sur l'île de Ventotene. Son titre complet est « Pour une Europe libre et unie. Projet de manifeste ».

2. La présentation officielle de l'événement eut encore un caractère yougoslave, bien que son intention fût déjà celle d'exalter le peuple serbe. On peut lire le discours traduit en italien sur

Ce discours est une étincelle dans un dépôt d'essence. Après deux années d'ardentes tensions au sein de la république fédérale de Yougoslavie, le 25 juin 1991, la Croatie et la Slovénie déclarent leur propre indépendance, suivies par la Bosnie en 1992. Les guerres de Croatie et de Bosnie – les premières luttes à être menées en Europe depuis 1945 – se succèdent jusqu'à la fin de 1995. En 1999, l'OTAN bombarde les Serbes jusqu'à leur retrait complet du Kosovo. L'expression que l'on entend le plus souvent dans ces années est « nettoyage ethnique » : une opération méticuleuse d'éradication tellement horrible qu'on l'étiquette forcément comme « médiévale³ ».

À travers l'exemple yougoslave, qui a été le plus sanglant, nous entreprenons une réflexion sur l'usage instrumental que l'on fait aujourd'hui du Moyen Âge dans une optique nationaliste. Dans les années 1980, quand le système mondial des deux superpuissances était encore sur pied, la situation était complètement différente. En Europe de l'Ouest, les États nationaux, qui versaient déjà dans une crise pluridécennale d'identité, ne semblaient pas vouloir réaffirmer à tout prix les principes éternels et immuables du sentiment national, travaillant, au contraire, pour créer l'Union européenne. Et ils se passaient certainement volontiers du Moyen Âge comme mythe moteur de l'identité, en en réservant l'usage quasi exclusivement aux mouvements d'extrême droite.

Les mouvements indépendantistes en Europe de l'Ouest étaient eux aussi présents, mais les régions historiques dans lesquelles on revendiquait une pleine émancipation étaient désormais engagées dans une forme d'autonomie contrôlée et qui n'était plus considérée comme dangereuse pour l'intégrité de l'État, dans lequel étaient à leur tour mis en œuvre de larges processus de décentralisation. En Europe de l'Est, les nationalismes qui couvaient sous la cendre (et déjà bien plus que cela, pour des raisons diverses, en Yougoslavie, en Roumanie et en Pologne), continuaient à être contenus par la grande chape

le site : « [JUGOINFO] 28 giugno 1989 : l'abietto discorso » (<https://it.groups.yahoo.com/neo/groups/crj-mailinglist/conversations/topics/1112>, consulté le 6-02-2010/6-07-2014). Voir à ce propos P. J. Geary, « Quando le nazioni rifanno la storia. La fondazione dell'Europa », conférence, Modène, 6 septembre 2005 (www.storiairreer.it/Materiali/Materiali/Medioevo/gearyOK.pdf, consulté le 15-01-2010/6-07-2014) ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 90-92, 117 ; Shippey, « Medievalisms and Why they Matter », art. cité, p. 51 ; Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 67-68 ; et surtout Ch. Mylonas, *Serbian Orthodox Fundamentals. The Quest for an Eternal Identity*, Budapest, Ceu, 2003, p. 152 et suiv. ; D. Djokic, « Whose Myth? Which Nation? The Serbian Kosovo Myth Revised », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 215-233, avec bibliographie.

3. Voir Le Goff, *À la recherche du Moyen Âge*, op. cit., p. 15 : « Récemment, Carla Del Ponte, procureur général du Tribunal pénal international, dénonçait la “purification ethnique” menée par Slobodan Milošević comme une pratique “moyenâgeuse”. »

soviétique et par l'idéal supérieur de l'internationalisme socialiste⁴. Mais, le mur de Berlin à peine tombé (1989), l'Union soviétique à peine désintégrée, les nationalismes sont réapparus, aussi bien – de façon limitée – en Europe de l'Ouest que surtout en Europe de l'Est, et également dans d'autres parties du monde⁵. Alors que nous pensions aller vers la globalisation, tout à coup, une fois le bouchon sauté, nous nous sommes trouvés face à un mouvement d'escalade des « petites patries ».

En Occident, comme les États se trouvaient en position d'acteurs politiques toujours plus fragilisés face à l'avancée de ce qu'on appelle le nouveau « désordre médiéval » (on a traité de cet aspect dans les premiers chapitres du livre), et comme, d'autre part, les séparatistes étaient pleinement persuadés du fait que leur peuple en souffrance avait une origine – même ethnique – à rechercher dans le Moyen Âge, les demandes d'autonomie et d'indépendance, quelquefois accompagnées de formes de xénophobie et souvent teintées de médiévalisme, ont été ressenties avec une force renouvelée par les peuples sans État des régions historiques, tandis que d'autres « vieilles patries », jusqu'alors silencieuses, ont élevé leur voix, comme la Carinthie⁶. D'autres encore, inversement, ont surgi de nulle part : comme en Italie, la nation padane, qui, en qualité de « République du Nord », a proclamé son indépendance le 16 juin 1991, et, en tant que « Padanie », le 15 septembre 1996.

Outre les mouvements liés au celtisme, dont nous avons déjà parlé, le phénomène du médiévalisme identitaire de matrice romantique est encore présent dans le Midi de la France et dans quelques vallées des Alpes piémontaises sud-occidentales. Le mouvement occitan, si fort au XIX^e siècle et tendant à un

4. Évidemment, nous parlons de réalités sociales profondément différentes les unes des autres et comparables seulement sous un certain point de vue : la liberté qui se respirait en Hongrie dans les années 1980 n'a rien à voir avec la situation roumaine ou russe.

5. Anderson, *L'imaginaire national...*, op. cit. ; voir Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 218-219, à propos de l'usage du « mythe » zoulou dans l'Afrique actuelle et de ses parallèles avec l'Europe : « Cette instrumentalisation de l'histoire par les responsables politiques rappelle les manipulations de certains nationalistes européens, par exemple l'exploitation de l'anniversaire de la bataille du Kosovo par Slobodan Milosevic ou celle du baptême de Clovis par Jean-Marie le Pen. »

6. Par exemple, Jörg Haider, le dirigeant du Parti libéral nationaliste de la Carinthie (Fpö), se présenta le 29 avril 2001 à l'exposition sur l'art et les costumes médiévaux de Friesach en arborant un habit de fauconnier, un magnifique aigle royal (ou plutôt impérial) posé sur le gant. Ou bien, pour proposer un autre exemple, un certain Franz Fuchs – qui au milieu des années 1990 envoya quelques lettres explosives – avait l'habitude de faire également suivre ces missives de lettres normales, dans lesquelles il déclarait appartenir à la « Troupe Combattante du duc Odilon de Bavière », se référant à un personnage qui avait vécu au VIII^e siècle et qui guerroyait contre les Slaves en Carinthie : voir « Die Geschichte der "Bajuwarischen Befreiungsarmee" des Franz Fuchs » (www.antifa.co.at/antifa/bba.PDF, consulté le 12-03-2010/6-07-2014).

panprovençalisme qui se reconnaissait dans la tradition troubadour et dans le vieux comté de Toulouse (il suffit de se souvenir de Frédéric Mistral, prix Nobel en 1904), a rencontré, surtout dans les années de l'après-guerre, des consensus politiques de caractère autonomiste, avec la création du Parti nationaliste occitan (1959). Ce mouvement existe encore aujourd'hui, tant et si bien que le 24 mars 2007 a été proclamée l'existence du « Gouvernement provisoire occitan pour la République fédérale et démocratique des pays d'Oc », lequel, vu avec intérêt en Catalogne, est considéré par ses membres comme un « acte important pour faire reconnaître aux yeux du monde l'existence d'une nation occitane⁷ ». Cependant, le mouvement a été de nos jours fortement redimensionné et, généralement, ceux qui parlent les nombreuses variantes des langues de type provençal et occitan ont le plus souvent l'intention de valoriser des identités culturelles spécifiques, dans la pleine conscience désormais bien ancrée qu'une « Grande Occitanie » n'a jamais existé, ni linguistiquement, ni socialement, ni institutionnellement⁸.

Le même médiévalisme identitaire est, en revanche, beaucoup plus présent en Catalogne et dans les régions françaises limitrophes, comme le Roussillon, mais également dans la zone d'Alghero en Sardaigne. Dans la « Gran Catalunya », outre le fait de la particularité linguistique, la mémoire de l'adhésion précoce au monde carolingien et de l'immense royaume méditerranéen du bas Moyen Âge est sans cesse ravivée⁹. Ces médiévalismes ressemblent beaucoup au celtisme, parce qu'ils colorent de teintes néoromantiques les instances séparatistes, mais ils s'en éloignent surtout par le fait que, contrairement à lui, ils se révèlent moins exportables¹⁰.

7. « Es constitueix el Govern Provisional Occità per a la República Fédéral i Democràtica dels Països d'Oc », *Ràdio Catalunya*, 2 mai 2007 (www.radiocatalunya.ca/noticia/1629/, consulté le 13-03-2010, semble inactif au 6-07-2014 ; voir en revanche <http://estat-catala.editboard.com/t3342-occitania-forma-un-govern-provisiona>, consulté le 6-07-2014).

8. Voir spécialement A. Touraine et al., *Le pays contre l'État : luttes occitanes*, Paris, Seuil, 1981 ; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 173-180. Pour des positions critiques contre l'idéologie nationaliste occitane, voir le site de la *Consulta Provenzale* (www.consultaprovenzale.org/, consulté le 13-03-2010, semble inactif au 8-07-2014 ; voir en revanche <http://consultaprovenzale.blogspot.fr/>, consulté le 8-07-2014). Pour un point de vue opposé, voir Armillotta, *I popoli europei senza stato...*, op. cit., p. 79-92.

9. A. Balcells, *Història del nacionalisme Català: dels origens al nostre temps*, Barcelone, Generalitat de Catalunya, 1992 ; D. Conversi, *The Basques, the Catalans and Spain. Alternative Routes to Nationalist Mobilisation*, Londres, Hurst, 1997 ; Armillotta, *I popoli europei senza stato...*, op. cit., p. 23-33.

10. Toutefois, le provençalisme aussi a eu, surtout dans le passé, des liens étroits avec le fascisme « ésotérique », à travers le souvenir des persécutions cathares et de la tradition troubadour exaltée par Ezra Pound, qui passe aussi par la cour de Frédéric II. Voir R. Facchini, « Il neocatarismo. Genesi e sviluppo di un mito ereticale (secoli XIX-XXI) », *Società e storia*, 143,

En Espagne et en Grande-Bretagne, il y a en revanche longtemps que le processus de déconcentration est avancé, alors qu'il est beaucoup moins perceptible en France et qu'il fait l'objet en Italie de débats incessants. Par ailleurs, dans les régions historiques comme la Catalogne, la Bretagne et l'Écosse et dans celles pseudo-historiques comme la Padanie, les séparatistes n'ont pas atteint pleinement leur but, si bien que la carte géographique de l'Europe occidentale (à part l'Allemagne évidemment) reste la même qu'en 1945. Le panorama est en revanche tout à fait différent en Europe de l'Est et dans l'ex-Union soviétique, où les revendications nationalistes ont conduit à la réaffirmation d'une forte conscience identitaire dans les pays qui existaient déjà, et à une rapide émancipation et à l'indépendance – parfois contrariée – dans beaucoup d'autres cas. La Yougoslavie et l'URSS se sont brisées, et des dizaines de petits et grands États ont pointé leur nez sur les cartes de géographie :

Il était déjà clairement apparu qu'avec la chute du mur de Berlin on marchait à reculons, au moment où la géographie politique de l'Europe et de l'Asie était radicalement modifiée. Les éditeurs d'atlas avaient dû mettre au pilon toutes leurs réserves, rendues obsolètes parce que y figuraient l'Union soviétique, la Yougoslavie, l'Allemagne de l'Est et autres monstruosités ; ils avaient dû s'inspirer des atlas publiés avant 1914, avec leur Serbie, leur Monténégro et ainsi de suite¹¹.

L'Europe des années 1990 et de la première décennie du nouveau millénaire ressemble donc à celle que nous connaissions il y a quatre-vingt-dix ans et est même bien plus compliquée, parce que d'une part la Yougoslavie s'est dissoute et que d'autre part les Empires allemand, austro-hongrois, russe et ottoman n'existent plus.

Après avoir été l'épine dorsale de quasiment tous les nationalismes, en Europe occidentale, le Moyen Âge ne joue plus un rôle considérable pour définir l'identité de l'État-nation, mais on le trouve utile pour donner du sens aux « petites patries » et à la « grande patrie européenne », institutions qui se voudraient fortement identitaires mais qui ne sont pas organisées sous forme étatique¹². En Europe orientale, dans les Balkans et en Russie, au contraire, depuis vingt ans déjà, est en cours une définition globale de l'histoire dans laquelle la récupération des identités historiques singulières des

2014, p. 33-67 ; voir également Cavazza, *Piccole patrie...*, op. cit., p. 55 et suiv., pour les contacts (à l'exclusion cependant de l'aspect séparatiste) entre le fascisme italien et le « félibrisme » fondé par Frédéric Mistral.

11. Eco, *À reculons comme une écrevisse*, op. cit., p. 8-9 ; Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 17.

12. Sur l'Europe, voir le chap. suiv.

États et des nations sous le signe du Moyen Âge assume une fonction tout à fait considérable. Il s'agit d'un médiévalisme qui a été défini comme « contagieux » et qui frappe tous les pays ex-communistes, de l'Estonie au nord jusqu'à la Bulgarie au sud¹³.

État et nation, c'est-à-dire respectivement l'institution et le corps social, sont encore pensés comme nécessairement coïncidents, contrairement à la tendance du reste du monde occidental¹⁴. Et le Moyen Âge qui, dans les pays d'Europe de l'Ouest, est désormais la métaphore du non-État est considéré dans les pays de l'Est européen comme le fondement aussi bien de l'État que de la nation. Les exemples possibles sont très nombreux, mais limitons-nous à quelques cas significatifs, en commençant par les symboles d'usage. Sur les billets de banque imprimés dans les premières années 1990 et actuellement en circulation en Bulgarie, Moldavie, Pologne, République tchèque, Slovaquie, Ukraine, Hongrie... (qui sont toutes des républiques), sont à nouveau représentés, en tant que pères de la nation, les souverains médiévaux. En Russie, nous retrouvons les roubles à l'effigie de saint Alexandre Nevski, en Macédoine les denars avec les icônes byzantines de l'archange Gabriel et de la Vierge, dans la République tchèque les couronnes avec sainte Agnès de Bohême. Les noms mêmes des monnaies actuelles, en Croatie et en Ukraine, reprennent ceux de celles attestées au Moyen Âge. Quand la Slovénie

13. « The Contagious Middle Ages in Post-Communist East Central Europe », Exhibition, Budapest, *Open Society Archives at the Central European University (Osa)*, 15 septembre-20 octobre 2006 ; Berkeley University (Ca), 1^{er} novembre 2007-31 janvier 2008 (www.osaarchivum.org/files/exhibitions/middleages/index.html, consulté le 30-03-2010/6-07-2014) : « L'exposition présentait la résurrection du Moyen Âge dans les pays ex-communistes : dans les batailles politiques, les anniversaires de l'État et de l'Église ; les célébrations des millénaires, les canonisations des saints nationaux, le revival des traditions archaïques et des idéologies qui les incarnaient, la réémergence des sites de culte païen, des spectacles de marionnettes de cire, arts martiaux, tournois, produits touristiques et gastronomiques, films, concerts rock, festivals. » Voir G. Klaniczay, « Medieval Origins of Central Europe. An Invention or a Discovery? », dans R. G. Dahrendorf et al. (éd.), *The Paradoxes of Unintended Consequences*, Budapest, Ceu, 2000, p. 251-264 ; A. Ivanišević, A. Lukan, A. Suppan (éd.), *Klio ohne Fesseln? Historiographie in östlichen Europa nach den Zusammenbruch der Kommunismus*, Francfort-sur-le-Main, P. Lang, 2003 ; G. Klaniczay, « Political Use of the Middle Ages in Post-Communist Central and Eastern Europe », dans « Uses and Abuses of the Middle Ages, 19th-21st Century », Budapest, Central European University, 30 mars-2 avril 2005 ; S. Antohi, P. Apor, B. Trencsényu (éd.), *Narratives Unbound. Historical Studies in Post-Communist Eastern Europe*, Budapest/New York, Ceu, 2007 ; Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., passim. Un discours à part est celui du médiévalisme en Grèce, pour lequel voir D. Ricks, P. Magdalino (éd.), *Byzantium and the Modern Greek Identity*, Londres, Centre for Hellenic Studies/King's College, 1998.

14. Gamble, « Regional Blocs... », art. cité. Ceci, exception faite, évidemment, des cas extrêmes comme celui du Front national de J.-M. Le Pen.

a commencé à battre monnaie en euros (à partir de 2007), elle a frappé les pièces de deux centimes à l'image de la « pierre du Prince », la base renversée d'une colonne ionique jadis utilisée pendant le Moyen Âge dans la cérémonie de couronnement du duc de Carantanie. Pourtant, elle se trouve non pas en Slovénie mais en Carinthie : d'où la « préoccupation » exprimée par le gouvernement autrichien et la nette prise de position de Haider, qui a modifié l'endroit où l'on conserve cet objet symbolique si important pour chacune des deux nations¹⁵.

À Poznań, en Pologne, on discute sans fin de la reconstruction ou non – et selon quelles formes architecturales – du château royal¹⁶. En Hongrie, on a restauré le monument national d'Ópusztaszer, qui héberge un immense tableau circulaire exécuté à la fin du XIX^e siècle, un *Panorama* qui retrace avec un fort impact visuel l'installation des Magyars dans leur territoire du X^e siècle. L'archi-abbaye Saint-Martin de Pannonhalma, *Mons Sacer Pannoniae*, qui a fêté ses mille ans en 1996 et qui devint au XIX^e siècle un lieu fondamental pour l'identité hongroise, récupère aujourd'hui cette fonction de rassemblement. En juillet 2011, on y a inhumé le cœur de l'archiduc Otto de Habsbourg (1912-2011), fils du dernier empereur d'Autriche-Hongrie¹⁷. Cette même république de Hongrie a réadopté comme symbole national les armoiries de la maison royale des Arpád accostées d'une double croix, le tout surmonté de la couronne de saint Étienne, qui, depuis l'année 2000, n'est plus conservée dans un musée mais au siège du Parlement national. Une autre couronne et un autre saint, Georges, ornent les armes de la république de Géorgie, tandis que Cyril et Méthode triomphent à nouveau dans les pays orthodoxes. En Serbie, nous retrouvons saint Sava (XIII^e siècle), appartenant à la dynastie Nemanja, élément central pour la formation de l'identité nationale. En Bosnie, revit la mémoire de la bienheureuse Catherine (XV^e siècle), femme de l'avant-dernier roi Étienne-Thomas, qui vécut en exil à Rome en qualité de tertiaire franciscaine après l'invasion musulmane de son pays.

Derrière ces symboles, qui renvoient tous au passé et très souvent au Moyen Âge, on perçoit la reviviscence d'idées politiques précises. En Bulgarie, la mode est de nouveau au mythe historiographique des proto-Bulgares, grâce

15. « Pietra del Principe » (http://it.wikipedia.org/wiki/Pietra_del_Principe, consulté le 6-02-2010/6-07-2014) ; Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 68.

16. R. Grzesik, « The Middle Ages as a Way of Popularization of a Region: The Case of Poznań », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 278-285, ici p. 281 et suiv.

17. Le corps a été en revanche inhumé dans la crypte impériale de Vienne. Voir M. Ricci Sargentini, « Muore Otto, ultimo erede dell'impero asburgico », *Corriere della Sera* 5 juillet 2011, p. 19 (http://archiviostorico.corriere.it/2011/luglio/05/Muore_Otto_ultimo_erede_dell_co_8_110705041.shtml, consulté le 7-08-2011/6-07-2014).

auquel on réaffirme l'identité particulière du peuple face au paradigme slave qui fut typique de l'époque socialiste¹⁸. En Hongrie, de très nombreuses études concernent l'histoire de la monarchie médiévale¹⁹. Là encore, entre 1995 et 2000, à l'époque de la célébration du premier millénaire de l'État hongrois, soixante-dix nouveaux monuments ont été dédiés au roi saint Étienne²⁰. Le nœud inextricable de la Transylvanie, hongroise ou roumaine, se révèle à nouveau brûlant, et on défend avec vigueur de part et d'autre d'hypothétiques raisons d'être « arrivés les premiers ». En Slovaquie, on considère la Grande Moravie du IX^e siècle comme l'« unique prédécesseur national possible » du nouvel État²¹. En Ukraine – qui se trouve depuis avril 2014 en situation de conflit armé précisément pour des questions de nationalisme –, pro-Russes et pro-Ukrainiens se disputent pour savoir qui est le véritable héritier de la principauté de Kiev et sur l'identité même des Ukrainiens²². Le directeur de l'Institut d'histoire russe de l'Académie des sciences insiste de façon « agressive » sur le fait que les Varègues, les fondateurs vikings de la Rus', avec leur prince Ryurik, auraient été en réalité des Slaves²³. Mais la Russie est un cas à part : elle célèbre les tsars de toutes les époques, en 2000 elle a proclamé saints et martyrs Nicolas II et sa famille, et elle se perçoit de nouveau comme la sainte Mère Russie. Et cependant – en nette opposition avec les autres pays de l'Est –, dans l'opinion publique et dans les intentions du gouvernement, l'exaltation

18. « The Contagious Middle Ages... » art. cité (www.osaarchivum.org/files/exhibitions/middleages/06/02/index.html, consulté le 30-03-2010/8-12-2014). N.d.t : l'auteur veut parler ici de l'exploitation non scientifique à des fins idéologiques dans la Bulgarie actuelle d'un processus historique qui a véritablement eu lieu (les proto-Bulgares étaient effectivement un peuple de langue turque dont une fraction s'est superposée dans les Balkans à un fond de population slave pour former une première construction étatique bulgare danubienne, rapidement slavisée au cours du haut Moyen Âge).

19. P. Kovács, « Storiografia politica, nuove prospettive », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo*, 113, 2011, IV Settimana di studi medievali. *La Storiografia ungherese dal 1989 ad oggi*, p. 315-321.

20. G. Klaniczay, « Studi medievali in Ungheria dopo il 1998 nel contesto dell'Europa Centrale », *ibid.*, p. 323-347 ; Bak et al. (éd.), « Vorwort », dans *id.*, *Gebrauch und Missbrauch...*, *op. cit.*, p. 9-13, ici p. 9.

21. Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 68, avec bibliographie.

22. M. Kizilov, « "Autochthonous" Population, Ethnic Conflicts and Abuse of the Middle Ages in Ukraine and the Autonomous Republic of Crimea », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, *op. cit.*, p. 297-311.

23. S. A. Ivanov, « Medieval Pseudo-History and Russian National Identity Crisis », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, *op. cit.*, p. 235-239, ici p. 238.

de la grandeur du passé plus récent est également déjà revenue, si bien que l'hymne national russe est aujourd'hui, de nouveau, l'hymne soviétique²⁴.

Nous pourrions continuer à donner des exemples pendant des pages et des pages, en rappelant également que l'utilisation du Moyen Âge et de l'histoire en général a comporté – en période de guerre – la destruction systématique des monuments de l'ennemi, c'est-à-dire de ses lieux de mémoire²⁵. Il semble que ces exemples suffisent largement à donner une idée du climat que l'on respire dans ces vingt dernières années, climat partiellement tempéré par l'europanisme que nous verrons dans le prochain chapitre.

Cette récupération de l'identité nationale, très souvent sous le signe du Moyen Âge, est une réponse en contrepoint au nivellement et à la répression imposés par les régimes socialistes²⁶. Dans les pays de l'Est, à l'exception de la Russie, le refus du communisme est presque complet (bien que souvent les cadres dirigeants proviennent encore des rangs du Parti) et la *damnatio memoriae* des symboles est totale : devant le Parlement de Budapest, flotte un drapeau aux couleurs de la Hongrie avec, au centre, là où fut apposé un temps l'emblème de la République socialiste, un grand trou. Le passé proche est nié au nom d'un nationalisme et d'une symbolique qui rappellent directement la période précédant la Première Guerre mondiale.

Ce qui ne signifie pas forcément que, sous les régimes socialistes, il n'y avait pas de nationalisme et, par conséquent, un usage politique de l'histoire, principalement par l'intermédiaire du folklore d'État : il serait absurde de le croire, tant il est vrai que Ceaușescu, par exemple, poussa jusqu'à

24. *Ibid.*, p. 235. Sur la récupération de la religiosité dans le sentiment patriotique des pays de l'Est, voir Thiesse, *La création des identités nationales...*, *op. cit.*, p. 279 et suiv. ; G. Klaniczay, « New Religious Cult and Modern Nationalism », dans « Uses and Abuses of the Middle Ages in Central and Eastern Europe: From Heritage to Politics », a Program for University Teachers, Advanced PhD Students, Researchers and Professionals in the Social Sciences and Humanities, Budapest, Central European University, 30 juin-11 juillet 2003 ; pour la Serbie : Mylonas, *Serbian Orthodox Fundamentals*, *op. cit.* ; Djokic, « Whose Myth », *art. cité*, p. 216 ; pour la Bohême : Felskau, « Samtene Revolution... », *art. cité* ; pour la Roumanie : A. Pippidi, « Anniversaries, Continuity, and Politics in Romania », dans Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, *op. cit.*, p. 325-335, *ici p. 333 et suiv.* ; pour la Russie, J. Garrard, C. Garrard, *Russian Orthodoxy Resurgent: Faith and Power in the New Russia*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2008.

25. Pour la Croatie, Budak, « Using the Middle Ages... », *art. cité*, p. 243 ; pour la Crimée, Kizilov, « "Autochthonous" Population... », *art. cité*, p. 309 et suiv.

26. J. Le Goff, *La vieille Europe et la nôtre*, Paris, Seuil, 1994, p. 59 ; F. P. Tocco, « Europa: complesso di identità. In margine al processo di unificazione monetaria europea », *Quaderni medievali*, 27, 2002, p. 140-156, *ici p. 146*.

l'extrême le culte des grands ancêtres et la célébration de l'âme nationale²⁷. L'historiographie marxiste polonaise également fut notoirement à l'avant-garde dans ses recherches universitaires, mais, sous le régime socialiste, elle se distingua par l'étude approfondie de la dynastie Piast (qui jouit d'un grand pouvoir en Europe centrale) et non de celle des Jagellons, qui conquit au contraire une bonne moitié de la Russie d'Europe²⁸. On étudiait la lutte de classes des paysans et la naissance de l'État, si bien qu'en 1962 le premier millénaire polonais fut salué triomphalement : évidemment pas en mémoire du « baptême du duc Mieszko », qui advint seulement en 966, mais bien comme la véritable date de fondation de l'État, consécutive à la concession du titre ducal par l'empereur. Discuter d'histoire ecclésiastique, religieuse, du symbolisme, du pouvoir sacré des rois, d'ethnicité (sinon sous la forme russe et soviétique du panslavisme qui englobait tout) n'était pas admissible. De nouveaux symboles et de nouveaux mythes fondateurs étaient réélaborés, opérant en partie des syncrétismes conscients avec les traditions précédentes : c'étaient les mythes de la superproduction industrielle, des héros de la révolution bolchevique et de la résistance antiallemande. En Russie, alors que l'on procède à la destruction des églises orthodoxes et de la cathédrale moscovite du saint Sauveur elle-même, « le cadavre embaumé de Lénine devient la relique du nouveau régime²⁹ ». Et le passé, certes, restait, mais son rôle était marginalisé, puisqu'on regardait en avant : « Le passé est disqualifié en tant qu'archaïsme aliénant destiné à disparaître dans la nouvelle société communiste³⁰. » Il y avait sans aucun doute des esprits indépendants, comme le metteur en scène Tarkovski et comme les historiens de l'École de Varsovie, Geremek et Modzelewski, qui s'occupaient d'histoire médiévale justement pour éviter la confrontation continue avec l'époque présente et qui entendaient

27. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 277-282 ; Pippidi, « Anniversaries... », art. cité, p. 330-332. Sur les conflits identitaires déjà présents en Yougoslavie avant l'éclatement de la guerre, voir G. Troude, *Conflits identitaires dans la Yougoslavie de Tito, 1960-1980*, Paris, Association Pierre Belon, 2007, avec bibliographie.

28. Ce fait reprend de l'importance dans la dialectique politique contemporaine : en décembre 2004, la Douma russe a substitué à la fête nationale du 7 novembre (date du début de la révolution d'Octobre) celle du 4 novembre, à laquelle on commémore la libération de Moscou de l'occupation polonaise de 1612. Voir Ivanov, « Medieval Pseudo-History... », art. cité, p. 239.

29. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 278. Sur le millénarisme médiéval transmis non seulement dans le nazisme mais aussi dans le marxisme, voir Cohn, *The Pursuit of the Millennium*, op. cit. ; F. Dimitri, *Comunismo magico. Leggende, miti e visioni ultraterrene del socialismo reale*, Rome, Castelvechi, 2004.

30. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 278.

de cette façon protéger le « tissu organique du patrimoine national³¹ ». Mais les ouvertures partielles des années 1950 et 1960, après le stalinisme, s'étaient refermées à la fin de la décennie avec le Printemps de Prague.

Après 1989, la nation redevient au contraire médiévale et chrétienne, et la référence au Moyen Âge est bien loin d'être métaphorique, puisqu'elle est au contraire fondatrice³². La différence par rapport au passé est tout à fait notable, avant tout par le degré de diffusion auquel on est arrivé spécialement au cours des années 1990 ; en second lieu, par la façon dont la nation et le Moyen Âge sont racontés : aujourd'hui, « sang et sol prennent une importance impensable dans le discours officiel communiste³³ ». C'est ainsi que s'exprimait en 1998 le président de la République croate Franjo Tuđman, dans son introduction à un livre sur le roi Tomislav :

Ce qu'il a [Tomislav] réalisé dans le premier quart du x^e siècle a été obtenu aujourd'hui par le peuple croate, avec son armée, par terre et sur mer. [...] La Croatie ressuscite de nos jours, après de nombreux siècles, parce qu'elle a conservé la mémoire du roi Tomislav, qui pour cela est sacré pour tous les Croates³⁴.

Selon certains interprètes :

Nous sommes face au réveil ethnique, à l'épanouissement de ces nationalismes organiques et au système polémologique diffus à qui ils ont donné vie : l'État national. [...] Le siècle se termine avec la renaissance [...] des antiques Nations, qui invoquent explicitement leurs cultures et croyances traditionnelles³⁵.

Pour notre part, nous estimons en revanche que nous nous trouvons dans un continent qui poursuit une marche à deux vitesses : tandis que l'Europe occidentale construit (culturellement aussi, et avec de notoires difficultés) l'Union européenne, en cherchant de possibles solutions qui puissent jouer

31. K. Modzelewski, « Bronislaw Geremek storico polacco nel contesto europeo », dans *Lo storico Bronislaw Geremek, protagonista dell'89 polacco ed europeo*, Journée d'étude, Rome, Accademia dei Lincei, 21 avril 2009. Les interventions sont visibles en audiovidéo sur le site de *Radio Radicale* (www.radioradicale.it/scheda/277258, consulté le 31-03-2010/6-07-2014).

32. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., passim. Pour la zone des Balkans, nombreux exemples dans Budak, « Using the Middle Ages... », art. cité, p. 243-244. Pour la Slovénie, voir M. Verginella (éd.), *Fra invenzione della tradizione e ri-scrittura del passato: la storiografia slovena degli anni Novanta*, numéro monographique de *Qualestoria*, 27/1, 1999.

33. Ivanov, « Medieval Pseudo-History... », art. cité, p. 238. Voir R. W. Ayres, S. M. Saideman, *For Kin or Country. Xenophobia, Nationalism, and War*, New York, Columbia University Press, 2008.

34. Cité par Budak, « Using the Middle Ages... », art. cité, p. 258.

35. C. Risé, « Julius Evola, o la vittoria della Rivolta », dans *Evola, Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit., p. 17-22, ici p. 21.

un rôle d'intermédiaire entre le vieux sens de l'État et l'émergence des patries régionales, en Europe orientale sont repris tels quels les thèmes remontant au XIX^e siècle du nationalisme pur et dur, avec les mêmes inventions et inversions qu'alors. Et avec toutes les conséquences néfastes qui en découlent : comme l'écrit Eric J. Hobsbawm, avec les traités de Versailles et du Grand Trianon, qui suivirent la Première Guerre mondiale,

[en Europe], le principe directeur de la réorganisation de la carte consistait à créer des États-nations ethnico-linguistiques. [...] La tentative fut désastreuse, comme on a pu le voir encore dans l'Europe des années 1990. Les conflits nationaux qui ont déchiré le continent au cours de cette décennie sont les « vieux poulets » de Versailles revenus une fois de plus « se faire rôti³⁶ ».

Ce thème renforce, s'il en était besoin, le concept de « siècle bref » (1914-1991) théorisé par le même Hobsbawm : sous l'angle des catégories historico-politiques, les actuels pays de l'Est tendent à sauter par-dessus ce siècle à pieds joints, en jetant aux orties non seulement la Stasi et les purges staliennes, mais beaucoup, beaucoup plus. On peut ainsi arriver à de véritables mystifications, comme il arrive de l'observer aujourd'hui dans une certaine historiographie russe proche du pouvoir, face à laquelle un historien ne peut que lever les bras au ciel, puisque, à peine terminée la censure communiste, « une avalanche de littérature pseudo-académique s'est abattue sur les lecteurs russes³⁷ ». Nous trouvons ainsi le mathématicien Anatolij Fomenko, auteurs de divers livres d'« histoire » russe, dont l'apport à nos connaissances est résumé ainsi par le *Corriere della Sera* du 12 juillet 2008 :

Fomenko affirme avoir étudié la position des étoiles au cours des siècles et l'avoir confrontée aux documents antiques. Eh bien, toute l'histoire doit être réécrite, parce que ce que nous pensions être survenu dans l'Antiquité doit au contraire être replacé au Moyen Âge. Le Christ, donc, naquit en 1053 et fut crucifié en 1086. La première Rome était en réalité Alexandrie, qui, au XI^e siècle, fut transférée sur le Bosphore et devint Byzance (le nom, naturellement vient du russe *Bis Antik*, seconde antique). Le mathématicien soutient ensuite que cette cité était également connue sous d'autres noms, Jérusalem et Troie. Avec un rare équilibrisme temporel, il soutient que la guerre racontée par Homère n'est autre que le sac de Constantinople par les croisés. Mais voyons plus avant. Quand Byzance s'affaiblit, naquit Moscou, son héritière directe, et la ville que nous connaissons comme Rome, sur les côtes du Latium. Il est évident que cette théorie renforce les thèses des slavophiles. L'Empire russe ne naît même plus

36. E. Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes...*, op. cit., p. 56.

37. Ivanov, « Medieval Pseudo-History... », art. cité, p. 236.

comme héritier de Rome (et par conséquent de l'Occident), mais parallèlement à Rome, et pour cela n'a rien à voir avec notre civilisation³⁸.

Le danger n'est pas seulement dans les excès, que l'esprit critique (si et où il existe encore) est capable de reconnaître, et ceci bien que les divagations de Fomenko soient aujourd'hui très populaires en Russie, terre qui semble posséder non pas une mémoire proprement nationale, mais bien une non-mémoire de forme impériale³⁹. Le danger réside surtout dans les évidences, c'est-à-dire dans la re proposition d'interprétations historiques qui sont en adéquation avec le sens commun, en ce que profondément conditionnées par des thèmes et des motifs narratifs qui ont occupé le devant de la scène pendant très longtemps. À travers le sens commun de l'histoire, on retrouve dans le Moyen Âge l'origine de la nation, du sentiment national et même de l'ethnicité ancestrale et immuable⁴⁰.

L'aspiration à la liberté, plutôt que de se diriger vers l'expérimentation de nouvelles formes d'agrégation, a trouvé ses symboles de référence dans le passé qui précède la période que l'on souhaite oublier. On est retournés non seulement aux atlas imprimés avant 1914, mais également aux projections politiques de la nation trouvées grâce au Moyen Âge, qui furent typiques du XIX^e siècle et des deux premières décennies du XX^e siècle⁴¹. Le principal mode de penser et d'utiliser le Moyen Âge dans les pays de l'Est et dans les Balkans repart de là.

Cependant, la conviction qu'il y a eu des continuités ethnico-culturelles du Moyen Âge le plus profond jusqu'à nos jours est réellement un effet de la culture romantique. L'identification de la nation avec le peuple, c'est-à-dire le fait de considérer que nation et peuple ont toujours été la même chose, et, découlant de cela, l'existence primordiale d'un « sentiment national » diffus

38. F. Dragosei, « Così il Cremlino riscrive la storia », *Corriere della Sera*, 12 juillet 2008, p. 41 (http://archiviostorico.corriere.it/2008/luglio/12/Cosi_Cremlino_riscrive_storia_co_9_080712108.shtml, consulté le 10-03-2010/8-07-2014), commentant A. T. Fomenko, *Antiquity in the Middle Ages. Greek and Bible History*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1999. Voir Ivanov, « Medieval Pseudo-History... », art. cité, qui à propos de Fomenko écrit (p. 237) : « Il est absolument impossible de reproduire les arguments de Fomenko : du premier au dernier mot, ils n'ont aucun sens. »

39. Ivanov, « Medieval Pseudo-History... », art. cité, p. 237 et suiv. Les Ukrainiens ne seraient pas en reste : selon une théorie pseudo-scientifique, la langue ukrainienne est une des plus anciennes du monde, à la base du sanskrit, et la mythologie ukrainienne est la plus ancienne mythologie indo-européenne, d'après Kizilov, « "Autochthonous" Population... », art. cité, p. 299 et suiv. Certain Roumains, en revanche, évoquent la fondation de Troie par les Daces, voir Pippidi, « Anniversaries... », art. cité, p. 333.

40. Voir *supra*, chap. III.

41. Voir aujourd'hui Baár, *Historians and Nationalism...*, *op. cit.*

dans la population, est également principalement une création de la culture du XIX^e siècle. Que ces théories soient substantiellement fausses résulte de l'historiographie des trente dernières années : jusqu'à des temps relativement proches, presque tous – y compris les historiens – étaient convaincus qu'elles étaient pleinement fondées. Comment ne pas croire à la considération évidente que les « Germains » sont les ancêtres des Allemands et que les Francs sont déjà des Français ? C'est-à-dire qu'ils constituent la contrepartie, ancienne mais déjà parfaitement délimitée, des peuples contemporains respectifs⁴² ? Il s'agit d'une compréhension erronée, qui confond les plans de la réalité, qui ne tient pas compte des infinies césures de l'histoire, qui confère une unité ethnique à des populations fluides, amalgamées et très différentes entre elles, qui néglige les différences culturelles des constructions de la mémoire selon les groupes sociaux qui les ont produites et qui, enfin, attribue aux peuples une mémoire historique ininterrompue. Quand bien même, en effet, un territoire déterminé n'aurait hébergé qu'un seul peuple (et bien entendu pas plus d'un), peuple qui aurait connu une continuité ethnique du Moyen Âge à nos jours – et la chose devrait être démontrée au cas par cas –, peut-on pour autant penser que ce même peuple ait également possédé une continuité identitaire, c'est-à-dire qu'il se soit senti comme tel pendant des siècles et des siècles ? Et que, précisément en vertu de cette identité ancestrale, il ait pu développer un projet politique qui l'aurait nécessairement conduit à l'autodétermination ?

Le Moyen Âge en tant que prémisse nécessaire et indiscutable des nations contemporaines est un axiome qui ne fonctionne pas. Déjà Benedetto Croce, en des temps désormais lointains, liait le nationalisme, spécialement le nationalisme allemand, au romantisme et à sa « religion du Moyen Âge », pour arriver à la conclusion qu'il s'agissait d'interprétations « perverses » de l'histoire :

Mais si la religion du Moyen Âge était la principale et la plus divulguée, elle n'était pas la seule ; et, à côté d'elle, et partageant avec elle les rôles, s'élevait déjà la religion de la lignée et du peuple, de ce peuple qui, faute d'information et de réflexion historiques suffisantes, était estimé le créateur et le maître du Moyen Âge, du peuple germanique, dont on recherchait, découvrait et célébrait désormais la valeur dans chaque coin d'Europe. [...] Toutes ces choses, considérées dans leur source, étaient des perversions en ce qu'elles substituaient le particulier à l'universel, le contingent à l'éternel, la créature au créateur⁴³.

42. Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 56.

43. B. Croce, « Introduzione alla Storia d'Europa nel secolo XIX » [1931], dans id., *Filosofia, Poesia, Storia*. Extraits des œuvres complètes de l'auteur, Milan, Adelphi, 1996, p. 1262-1314, ici p. 1306 et suiv.

Aujourd'hui, les historiens suivent avec une grande attention le processus de réutilisation des catégories culturelles du XIX^e siècle qui créent le nationalisme en instrumentalisant le Moyen Âge⁴⁴. Parmi eux, les historiens médiévistes, dont beaucoup sont actifs en Europe de l'Est, observent une grande vigilance critique qui paraît plus que jamais nécessaire⁴⁵. Il existe des

44. Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 11-23 ; Geary, Klaniczay (éd.), *Manufacturing Middle Ages*, op. cit., passim. Voir par exemple Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 133 : « À l'aube du XIX^e siècle, les nations n'ont pas encore d'histoire. Même celles qui ont déjà identifié leurs ancêtres ne disposent que de quelques chapitres incomplets d'une narration dont l'essentiel est encore à écrire. » Tout aussi éloquent est Budak, « Using the Middle Ages... », art. cité, p. 242 : « La rhétorique politique de la plus grande partie des deux dernières décennies n'était pas fondée sur les connaissances actuelles du Moyen Âge mais plutôt sur sa réinterprétation par les historiens et hommes politiques du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. » Voir Pasolini, *Écrits corsaires*, op. cit., p. 83-88, 85-86 : « L'univers paysan [...] est un univers transnational qui ne reconnaît tout bonnement pas les nations ; il est ce qui reste d'une société précédente (ou d'une somme de sociétés précédentes toutes très semblables), et la classe dominante (nationaliste) a modelé ce reste selon ses propres intérêts et ses buts politiques. [...] C'est ce monde paysan éclairé, prénational et préindustriel, qui a survécu jusqu'à il y a quelques années, que je regrette... » Voir surtout Anderson, *L'imaginaire national...*, op. cit. ; E. J. Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge, University Press, 1983 ; Ryan, *Cultures of Forgery...*, op. cit. ; Leerssen, *National Thought in Europe...*, op. cit. ; ainsi que P. Rossi, *L'identità dell'Europa. Miti, realtà, prospettive*, Bologne, il Mulino, 2007, p. 119-134, chap. « Identità locali, identità nazionali, identità europea ». Dans le courant des années 1990 ont été fondées de nombreuses revues internationales pour étudier les nationalismes, par exemple : *Nations and Nationalism*, 1995, et *National Identities*, 1999. Pour un panorama des principales positions historiographiques : J. M. Faraldo, « Modernas e imaginadas. El nacionalismo como objeto de investigación histórica en las dos últimas décadas del siglo XX », *Hispania*, 61/3, 2001, p. 933-964.

45. Les projets de recherche sont nombreux, importants et interconnectés. Parmi les publications les plus significatives, il faut rappeler au moins : Gasparri, *Prima delle nazioni...*, op. cit. ; id., « I Germani immaginari e la realtà del Regno », art. cité ; Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit. ; Gillett (éd.), *On Barbarian Identity...*, op. cit. ; W. Pohl, « Aux origines d'une Europe ethnique. Identités en transformation entre Antiquité et Moyen Âge », *Annales : Histoire, Sciences sociales*, 60/1, 2005, p. 183-208 ; G. Cracco et al. (éd.), *Europa in costruzione. La forza delle identità, la ricerca di unità (secoli IX-XIII)*, Atti della XLVI settimana di studio del Centro per gli studi italo-germanici in Trento, Trente, 15-19 septembre 2003, Bologne, il Mulino, 2006 ; F. Bougard, L. Feller, R. Le Jan (éd.), *Les élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellements*, Turnhout, Brepols, 2006 ; Wood, « The Use and Abuse of the Early Middle Ages », art. cité ; Klaniczay, « Medieval Origins of Central Europe... », art. cité ; I. Garizpanov, P. J. Geary, P. Urbańczyk (éd.), *Franks, Northmen, and Slavs: Identities and State Formation in Early Medieval Europe*, Turnhout, Brepols, 2008 ; Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit. ; Geary, Klaniczay (éd.), *Manufacturing Middle Ages...*, op. cit. ; Gasparri, La Rocca, *Tempi barbarici*, op. cit. ; Wood, *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, op. cit. Parmi les projets de recherche, rappelons le projet américain *Creating Ethnicity: The Use and Abuse of History*, dirigé par Patrick Geary (1994-1996, Ucla, Center for Medieval and Renaissance Studies), et les nombreux projets dirigés par Gábor Klaniczay au Collegium Budapest (fondé en 1992) et à la Central European University, qui ont concouru

scientifiques qui croient en un « socle dur » de la naissance des sentiments nationaux déjà au bas Moyen Âge, mais avec une forte recontextualisation et une limitation aux élites de gouvernement⁴⁶. D'autres historiens, et c'est la majorité, estiment en revanche, avec des arguments fondés sur d'excellentes bases heuristiques, que la naissance de nos identités nationales ne serait pas antérieure au XVIII^e siècle, voire au XIX^e siècle, et qu'elle serait le fruit d'opérations politiques et culturelles tout à fait conscientes. Les uns et les autres excluent que l'on puisse parler de continuités biologiquement ethniques du haut Moyen Âge à aujourd'hui, en affirmant dans tous les cas l'absolue prééminence des données culturelles et en soulignant également la fluidité et l'instabilité de ces éléments dans le temps.

En fait, pendant tout l'Ancien Régime, le sentiment d'appartenance s'est fondé sur d'autres présupposés que la nation, tels que la foi religieuse, la loyauté envers son propre seigneur ou souverain, l'identité municipale ou en tout cas circonscrite à un lieu délimité, et surtout l'appartenance à une classe. Il est indubitable que l'ethnicité existait, comme facteur distinctif, également au Moyen Âge, et qu'elle devenait importante surtout dans les épisodes de confrontation directe, par exemple pendant les expéditions militaires ou commerciales : elle n'était pourtant pas prédominante. Un élément d'une identité partagée beaucoup plus fortement pouvait être, par exemple, la vénération pour un saint patron. La « nation » existe aussi, naturellement, pendant l'Ancien Régime, mais c'est un marqueur social beaucoup plus qu'ethnique et c'est un concept quasi exclusivement aristocratique. Le terme « nation », en fait, ne désigne pas le peuple, mais ses seigneurs. Cela apparaît de manière tout à fait évidente en Pologne, dans le concept de *Szlachta*, qui était la nation en tant que noblesse. Qu'on pense aux idées de race, d'origine et de généalogie

significativement à l'internationalisation des études. Parmi eux, le projet de recherche intitulé *Medievalism, Archaic Origins and Regimes of Historicity. Alternatives to Antique Tradition in the Nineteenth Century in Europe*, dirigé par G. Klaniczay et P. J. Geary, rassemblait de nombreux organismes de recherches européens et des États-Unis (www.colbud.hu/medievalism/, consulté le 3-03-2011/6-07-2014). Aux Pays-Bas, on trouve le *Study Platform on Interlocking Nationalisms (Spin)*, dirigé par Joep Leerssen, depuis 2008 (www.spinnet.eu/, consulté le 31-03-2011/6-07-2014). Pour l'Italie, on doit rappeler le projet de recherche (Cofin), *I Longobardi e l'identità italiana: riflessione storiografica, prove materiali, memoria locale e falsificazioni tra '800 e '900*, coordonné par Stefano Gasparri, Università di Venezia Ca'Foscari, 2004. Pour un panorama sur les récents développements de l'historiographie dans les pays d'Europe orientale, voir M. Sághy (éd.), « Fifteen-Year Anniversary Reports », *Annual of Medieval Studies at Ceu*, 15, 2009, p. 169-365, également en ligne (www.rm.unina.it/biblioteca/scaffale/volumi.htm#MarianneSaghy, consulté le 25-06-2011/6-07-2014)

46. Par exemple, voir J. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?*, Paris, Seuil, 2003, p. 230-233 ; Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., p. 9-12, 52-55.

développées dans toutes les aristocraties européennes à partir du bas Moyen Âge, c'est-à-dire depuis que la classe aristocratique s'enferma dans les rangs de la noblesse et des patriciats. Noblesse est Antiquité : tout le monde sait cela. Plus une famille est capable de remonter à des temps reculés et plus elle se considère comme illustre. On peut arriver à la Rome antique, aux héros classiques, ou, plus fréquemment, au Moyen Âge : toutes les familles d'aristocrates se vantent d'avoir eu au moins un aïeul croisé, si elles ne décident pas d'arriver jusqu'à un consul ou à un chef barbare. Le mécanisme d'invention de la tradition, au moyen duquel on attribua également des origines des plus anciennes aux *parvenus*⁴⁷, à condition qu'ils fussent économiquement bien dotés, est l'exacte correspondance, dans l'Ancien Régime, de ce qui s'est fait depuis la fin du XVIII^e siècle en transférant le concept de nation aux peuples. Le même glissement de signification s'est produit pour le mot *race* : pendant l'Ancien Régime, *race* signifie lignage aristocratique (par exemple *race capétienne*⁴⁸), et n'a rien à voir avec une connotation ethnique. D'un point de vue historiographique, nous nous trouvons face à une démocratisation de « généalogies incroyables », que nous déchiffrons clairement dans de nombreux auteurs des premières décennies du XIX^e siècle. Du Moyen Âge, en fait, on ne se sent pas héritiers, mais fils biologiques⁴⁹.

Ce même discours peut être proposé d'une façon encore plus immédiatement intelligible si l'on se réfère à la langue comme à l'un des éléments principaux de construction de l'identité. En 1807-1808, Fichte écrit que la langue déterminait la nation et, en effet, la totalité des mouvements nationalistes du XIX^e siècle se sont réclamés de la « question de la langue » comme du signe le plus manifeste à mettre en avant pour étayer l'existence d'une identité séculaire partagée par le peuple⁵⁰. Mais, si cela est vrai et si, effectivement, les nations contemporaines ont été construites avec l'aide d'une langue nationale, il est également vrai que ces langues nationales ont été, partout, des langues cultivées, parfois recréées à la table de travail, parfois même fondées *ex novo* au moyen de l'invention (c'est-à-dire, en définitive, la falsification) de quelques épopées nationales. Les langues ont été également, pendant des siècles, des éléments de démarcation sociale beaucoup plus qu'ethnique, et *My Fair Lady* peut encore en témoigner. Le peuple (celui qui devrait être la

47. N.d.t. : en français dans le texte.

48. N.d.t. : en français dans le texte.

49. Soldani, « Il medioevo del Risorgimento », art. cité, p. 152.

50. J. G. Fichte, *Reden an die deutsche Nation*, Berlin, 1808.

nation) ne parlait pas en Italie l'idiome national, l'italien de Dante, mais une infinité de variantes locales⁵¹.

Ce n'est pas ici l'endroit pour corriger de façon approfondie cette erreur d'évaluation, nous renvoyons pour cela à des études qui font autorité ; le problème de l'identité des populations médiévales européennes est concrètement un des plus débattus de la médiévistique contemporaine. Reste cependant le fait que l'interprétation historiographique précédente, indestructible en tant que lieu commun, est l'implantation de base sur laquelle fut fondé – et se fonde encore aujourd'hui – le médiévalisme politique dans son habit de récepteur des identités nationales : il s'agit là d'un costume qui, taillé sur mesure comme une belle *redingote*⁵² ou un brillant uniforme de dragon, est celui qui s'adapte également le mieux à notre médiévalisme contemporain. Actuellement, il arrive souvent de trouver exprimées côte à côte, provenant des mêmes mouvements, deux positions opposées issues de la culture de ce XIX^e siècle, toujours proche, nonobstant les années qui passent : d'un côté, la négation de la théorie de l'évolution, du rationalisme scientifique et par conséquent des certitudes de la modernité, mais, de l'autre, la nette affirmation du déterminisme biologique de la race et de l'ethnie, qui trouve précisément sa source d'inspiration dans l'évolutionnisme.

Naturellement, les études que l'on fait aujourd'hui ne proposent pas du tout une « image idyllique d'un Moyen Âge multiculturel », puisque cette époque a été aussi durablement marquée par des conflits interethniques⁵³. Ce qui cependant se reconstruit, et par conséquent s'affirme, c'est l'altérité substantielle du Moyen Âge par rapport au monde actuel. Pressés par l'urgence du contemporain (parce que l'ethnicisme et le nationalisme ont déchaîné des guerres également au nom du Moyen Âge, et parce que même à Venise – dans un port de la Méditerranée qui a été la capitale d'un Empire – on va à la chasse du code génétique des « Vénitiens AOC⁵⁴ »), les historiens doivent affronter la tâche d'évaluer d'une manière responsable le rapport des prétendues identités culturelles et ethniques « médiévales » avec les faits historiques qu'ils peuvent vérifier. Et ils ont reconduit ces identités dans le vaste lit de l'« invention de la

51. Voir par exemple Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 67-81, 113-131 ; Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 102 et suiv. Sur les falsifications, voir en particulier Ryan, *Cultures of Forgery...*, op. cit. ; J. M. Bak, P. J. Geary, G. Klaniczay (éd.), *Manufacturing a Past for the Present: Forgery and Authenticity in Medievalist Texts and Objects in Nineteenth-century Europe*, Amsterdam, Brill, 2014.

52. N.d.t. : en français dans le texte.

53. Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 70. Voir aussi Sergi, *Antidoti all'abuso della storia...*, op. cit., p. 161 et suiv.

54. R. Bianchini, « Caccia al dna dei veneziani doc », *la Repubblica*, 12 novembre 2009, p. 1, 23.

tradition », en dénonçant leur valeur instrumentale et leur origine tout autre que reculée. Ainsi Patrick Geary, dans son livre *Quand les nations refont l'histoire : l'invention des origines médiévales de l'Europe*, a amplement démontré que l'ethnogenèse est un processus dynamique et continu, certainement pas une donnée acquise une fois pour toutes. Qu'ont à voir les peuples européens du haut Moyen Âge avec les prétentions du nationalisme ethnique de nos jours ? La réponse de Geary est explicite : « Rien⁵⁵. »

De la même manière, Giuseppe Sergi écrit :

Il n'est pas acceptable que le Moyen Âge européen soit traité comme la berge sur laquelle on peut pêcher – avec des discours opportunistes souvent mal informés – les légitimes origines de grandes formations nationales du XIX^e siècle ou les racines méconnues de revendications régionales à vocation néonationaliste. Ce monde est à lire de l'intérieur et, s'il n'est pas traité comme un point d'appui instrumental, il nous donne bien peu de ce que les propagandistes et les non-historiens veulent y trouver. [...] Le Moyen Âge est bien peu « national » et non seulement parce qu'il était très fractionné, mais aussi parce qu'il n'y a rien de téléologique dans les lignes de recomposition qui affleurent dans ses siècles finaux : il n'y avait, finalement, rien de préconstitué par des identités supposées de longue durée des peuples qui les habitaient en majorité dans la manière dont se sont dessinés les nouveaux États⁵⁶.

Ce retour à l'interprétation du XIX^e siècle, un véritable néoromantisme médiévalisant, est aujourd'hui omniprésent, mais apparaît très clairement dans deux cas non comparables par d'autres aspects. Le premier est celui des Serbes, avec lesquels nous avons commencé ce chapitre. Son évidence naît du fait que les nationalistes serbes actuels non seulement se réfèrent à la Grande Serbie médiévale, mais se déclarent explicitement eux-mêmes « néoromantiques » et ont conscience de la dette contractée envers le XIX^e siècle. Aujourd'hui, en Serbie, surgissent un peu partout des centres, également des centres académiques, où l'on étudie la généalogie et l'histoire du peuple, et où l'on republie telles quelles les éditions d'œuvres historiques du XIX^e siècle⁵⁷.

55. Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 202, 219 : « L'histoire des peuples européens au haut Moyen Âge ne peut aucunement servir d'argument dans les débats politiques et idéologiques contemporains. »

56. Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., p. 52-53.

57. R. Radić, *Srbi pre Adama i posle njega, Istorija jedne zloupotrebe: Slovo protiv «novoromantičara»* [« Les Serbes avant Adam et après lui : une histoire d'un mauvais usage, une parole contre les "néoromantiques" »], 2^e éd., Beograd, Stubovi kulture, 2005. Voir aussi Djokic, « Whose Myth? Which Nation? », art. cité. Ivan Djurić (1947-1997), président du « Forum libéral de Serbie » fut le premier universitaire à dénoncer, au début des années 1990, l'instrumentalisation de l'usage de l'histoire, en rappelant combien sont distantes des nôtres les catégories mentales

L'autre cas est celui de la Ligue du Nord. Le mythe fondateur de la Padanie qui cohabite avec le celtisme est en réalité celui de la Ligue lombarde, qui, aux XII^e et XIII^e siècles, combattit victorieusement l'empereur. La bataille de Legnano, le serment de Pontida, le *Carroccio* sont les symboles de la nouvelle nation. En octobre 2009, est paru au cinéma le film *Barbarossa*, une fresque de l'aspiration à l'indépendance du « peuple padanien » du XII^e siècle⁵⁸.

Le phénomène du médiévalisme de la Ligue du Nord tire ses origines d'une doctrine politique qui, formulée par Gianfranco Miglio, préconise la fin de l'État moderne et prévoit la nécessité de repenser les structures dans un sens fédéraliste, en prenant de nouveau en compte la validité des systèmes politiques antérieurs, en particulier ceux propres aux institutions corporatives et territoriales – cités franches, fédérations – autour desquelles s'articulait la société du bas Moyen Âge. Nonobstant cette approche théorique que l'on pourrait qualifier de postmoderne, le Moyen Âge de la *Lega*, en réalité, constitue aussi et surtout un excellent exemple de l'effet durable du médiévalisme du XIX^e siècle sur la culture politique italienne. Ce parti adopte en effet comme mythe originaire non tant la Ligue lombarde érigée par les Communes contre l'empereur, que l'« idée de Ligue lombarde » qui a été forgée au cours du XIX^e siècle⁵⁹. La Ligue du Nord (dont le cœur, avant de se transformer en une

des hommes du passé et combien sont résistants, récents et erronés les topoi qui caractériseraient les nations. Voir I. Djurić, *Vlast, opozicija, alternativa* [« Pouvoir, Opposition, Alternative »], éd. par S. Biserko, Kragujevac, Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji [Comité d'Helsinki pour les droits humains en Serbie], 2009, par ex. p. 50 et suiv., 62 et suiv. ; voir aussi id., *Istorija: pribeziste ili putokaz* [« L'histoire, refuge ou panneau indicateur »], Sarajevo, Svetlost, 1990 ; id., « Les racines historiques du conflit serbo-croate », *Études*, 4/3754, octobre 1991, p. 293-303. Pour un panorama bibliographique et synthétique des écrits pseudo-historiques de nationalistes serbes, on peut lire M. Vukašinovic, « At the Beginning, there Were Serbs. The Concept of Magnifying a Nation's History, the Case of a Publishing Agency Catalogue » (www.1989history.eu/upload/1247826070.pdf, consulté le 12-08-2010/06-07-2014). La majeure partie des « néoromantiques » sont aujourd'hui liés au Parti démocratique serbe de Vojislav Koštunica et au Parti radical serbe de Vojislav Šešelj.

58. T. di Carpegna Falconieri, « Barbarossa e la Lega Nord: a proposito di un film, delle storie e della Storia », *Quaderni storici*, 34, 2009, p. 859-878.

59. E. Sestan, « Legnano nella storiografia romantica », dans id., *Scritti vari*, éd. par G. Pinto, Florence, Le Lettere, 1991, t. 3, *Storiografia dell'Otto e Novecento*, p. 221-240 ; M. Fubini, « La Lega lombarda nella letteratura dell'Ottocento », dans *Popolo e stato in Italia nell'età di Federico Barbarossa: Alessandria e la Lega lombarda. Relazioni e comunicazioni al XXXIII congresso storico-subalpino per la celebrazione dell'VIII centenario della fondazione di Alessandria* (Alessandria, 6-7-8-9 octobre 1968), Turin, Deputazione subalpina di storia patria, 1970, p. 399-420 ; Voltmer, *Il carroccio*, op. cit., p. 13-21 ; P. Brunello, « Pontida », dans M. Isnenghi (éd.), *I luoghi della memoria. Strutture ed eventi dell'Italia unita*, Rome/Bari, Laterza, 1997, p. 15-28 ; N. D'Acunto, « Il mito dei comuni nella storiografia del Risorgimento », dans *Le radici del Risorgimento*, Atti del XX Convegno del Centro di studi Avellaniti, Fonte Avellana, 28-30 août 1996, s. n., s. l. 1997,

fédération de mouvements dans les années 1980, était un parti précisément appelé Ligue lombarde) utilise les stéréotypes médiévaux forgés au XIX^e siècle pour mener sa propre bataille politique. Par exemple, le chevalier qui se trouve sur tous les drapeaux – Alberto da Giussano – est une statue de la fin du XIX^e siècle et, sur le site Web du parti, on peut lire la poésie *Il Giuramento di Pontida* de Giovanni Berchet : une poésie du *Risorgimento* que, jusqu'à il y a peu, tous les enfants italiens apprenaient par cœur à l'école⁶⁰.

Cette manière de présenter le Moyen Âge politique est restée la vulgate des manuels scolaires au moins jusqu'à l'époque où j'étais moi-même à l'école élémentaire, dans les années 1970. Si on parlait des Communes, on parlait déjà des Italiens ; les guerres de la Ligue lombarde contre les empereurs étaient assimilées aux guerres d'indépendance ; si on étudiait la bataille de Legnano, on n'aurait jamais songé à utiliser, comme source, l'historien Rahevinus, puisqu'on disposait au contraire comme « sources authentiques » de la poésie du *Risorgimento*, des compositions de Prati, Berchet et Carducci, ou des tableaux de Massimo d'Azeglio.

p. 243-264 ; Sorba, « Il mito dei comuni e le patrie cittadine », art. cité ; Soldani, « Il medioevo del Risorgimento... », art. cité ; Vallerani, « Il comune come mito politico... », art. cité ; P. Grillo, *Legnano 1176. Una battaglia per la libertà*, Rome/Bari, Laterza, 2010, p. 192-198.

60. Mouvement Giovani Padani, « Il Giuramento di Pontida. Giovanni Berchet » (www.giovanipadani.leganord.org/articoli.asp?ID=5260, consulté le 12-03-2010/6-07-2014). Le nouveau serment prononcé par Umberto Bossi le 20 mai 1990, est celui-ci : « Je jure fidélité à la cause de l'autonomie et de la liberté de nos peuples qui, aujourd'hui comme il y a mille ans, s'incarnent dans la Ligue Lombarde et dans ses organes dirigeants démocratiquement élus », Mouvement Giovani Padani, 20 mai 1990, « Il Rinnovo del Giuramento di Pontida del 7 aprile 1167 » www.giovanipadani.leganord.org/articoli.asp?ID=5807, consulté le 12-03-2010/6-07-2014). Pour une analyse politique des premières années (quand le recours aux motifs du médiévalisme identitaire est déjà parfaitement structuré), voir R. Biorcio, « La Lega come attore politico : dal federalismo al populismo regionalista », dans R. Mannheimer, *La Lega Lombarda*, Milan, Feltrinelli, 1991, p. 34-82, ici p. 67-72. Pour quelques analyses du médiévalisme de la lega, voir R. Iorio, « Il giuramento di Pontida », *Quaderni medievali*, xv, 30, 1990 p. 207-211, ici 211 (sur les membres de la Lega « successeurs apocryphes de Pontida ») ; S. Cavazza, « L'invenzione della tradizione e la Lega lombarda », *Iter-percorsi di ricerca*, no. 8, 1994, p. 197-214 ; E. Voltmer, *Il carroccio*, op. cit., p. 24-31 ; I. Porciani, « Identità locale-identità nazionale... », art. cité, p. 142 et suiv. ; T. di Carpegna Falconieri, « Barbarossa... », art. cité, p. 874 et suiv. ; A. Spiriti, « L'Alberto da Giussano », dans F. Benigno, L. Scuccimarra (éd.), *Simboli della Politica*, Rome, Viella, 2010, p. 85-98. Cf. Ch. Duggan, *The Force of Destiny. A History of Italy since 1796*, Londres/Allen Lane, Penguin Books Ltd, 2007, p. 668 et suiv. : « Sous le leadership charismatique de Bossi la Ligue promeut une vigoureuse culture pseudo-ethnique, postulant l'existence d'une nation "padane", faisant l'éloge du dialecte lombard et des autres idiomes locaux du Nord, et puisant sélectivement dans l'histoire pour trouver des points d'appui pour conforter sa thèse de l'unité intrinsèque et essentielle du Nord. On y use et abuse des références à la Ligue Lombarde du XII^e siècle (ce qui est paradoxal, si on pense à l'utilisation qu'en avaient fait les patriotes italiens pendant le *Risorgimento*) ».

Forte de la connaissance de cette grande histoire narrative « élémentaire », la Ligue du Nord a inversé la rhétorique du *Risorgimento*, selon laquelle la Ligue lombarde des XII^e et XIII^e siècles représentait la glorieuse épopée italienne contre l'opresseur étranger, pour la transformer en celle des Lombards contre l'opresseur centralisateur : *Roma Capitale*⁶¹. Donc, on pouvait parler au XIX^e siècle de l'unification de la patrie, et aujourd'hui, à l'inverse, on parle de la sécession du Nord de l'Italie en utilisant les mêmes stéréotypes sur le Moyen Âge. La bataille de Legnano, c'est en somme comme Arthur et Merlin pour les Gallois qui affrontent les Anglais : comme beaucoup d'autres définitions dont regorge notre médiévalisme, elle a deux visages. Cela signifie, entre autres choses, que, sans le *Risorgimento* qui a uni l'Italie, la Ligue du Nord n'aurait pas aujourd'hui les instruments rhétoriques pour proclamer sa volonté de la diviser. Son héros est Alberto da Giussano, un personnage imaginaire conçu environ cent cinquante ans après la période à laquelle il aurait vécu. Celui-ci, comme tant d'autres personnages du Moyen Âge identitaire, ressemble au camarade Ogilvy, un héros de guerre créé à partir de rien, que Georges Orwell évoque dans son roman 1984 :

Le camarade Ogilvy, inexistant une heure plus tôt, était maintenant une réalité. Une étrange idée frappa Winston. On pouvait créer des morts, mais il était impossible de créer des vivants. Le camarade Ogilvy qui n'avait jamais existé dans le présent, existait maintenant dans le passé, et quand la falsification serait oubliée, son existence aurait autant d'authenticité, autant d'évidence que celle de Charlemagne et Jules César⁶².

61. N.d.t. : depuis une réforme du 3 octobre 2010, la commune de Rome a été dotée d'une plus grande autonomie dans la gestion de son territoire et a pris à cette époque officiellement la dénomination de *Roma Capitale*.

62. G. Orwell, 1984, Paris, Gallimard, 1950, p. 68 [éd. orig. *Nineteen Eighty-Four*, Londres, Secker and Warburg, 1949].

Chapitre XII

Empereurs et voyageurs : un Moyen Âge de l'Europe unie

Enfin! Là-bas au fond, c'était lui, Charlemagne! Il s'avancait sur un cheval qui semblait plus grand que nature, sa barbe étalée sur sa poitrine, ses mains posées sur le pommeau de la selle. Régner et guerroyer, pas de trêve, pas de repos : il avait quelque peu vieilli, depuis la dernière fois où ces soldats l'avaient vu.

I. CALVINO, *Le chevalier inexistant* (1959)

C'est une glorieuse journée de juin de l'année 1767. Cosimo Piovasco di Rondò, douze ans, grimpe sur un arbre en signe de protestation parce qu'il ne veut pas manger un plat d'escargots. Depuis lors, la vie du Baron perché se déroule entièrement dans les arbres des bois entre Ombrosa et Olivabassa. Mais son territoire est beaucoup plus vaste, comme il l'explique à son amoureuse sur l'escarpolette :

Partout jusqu'où on peut arriver en marchant dans les arbres, de ci de là, derrière le mur, dans l'oliveraie, jusque sur la colline, de l'autre côté de la colline, dans le bois, dans les terres de l'Évêque... – Et jusqu'en France? – Jusqu'en Pologne et jusqu'en Saxe¹...

Renversons cette grande forêt verte qu'est l'Europe : à la base de tous ces arbres, nous pouvons imaginer une myriade de racines qui s'entrelacent. Ce sont les « racines de l'Europe » : une expression qui, dans les dernières années, est très répandue et présente dans le débat politique et culturel². Très

1. I. Calvino, *Le baron perché*, trad. de Juliette Bertrand, Paris, Gallimard, 2002, p. 39.

2. B. Geremek, *Le radici comuni dell'Europa*, Milan, il Saggiatore, 1991 ; Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?*, op. cit. ; Cardini, *Europa. Le radici cristiane*, op. cit. ; id., S. Valzania, *Le radici perdute dell'Europa. Da Carlo V ai conflitti mondiali*, postface de L. Canfora, Milan, Mondadori, 2006 ; R. De Mattei, *De Europa: tra radici cristiane e sogni postmoderni*, Florence, Le Lettere, 2006 ; M. Introvigne, *Il segreto dell'Europa. Guida alla riscoperta delle radici cristiane*, Milan, SugarCo, 2007.

proche de ce concept, il y a celui d'identité européenne, qui l'englobe. De fait, si les racines sont les composantes constitutives saisies à travers le devenir historique, lesquelles continuent à alimenter – pour autant qu'elles soient vivaces et non desséchées – la culture européenne, l'identité est en revanche l'arbre dans son entier : ce qui nous définit et nous donne la conscience d'être européens. Cosimo Piovasco tenta même d'écrire un « Projet de Constitution d'un État idéal fondé sur les arbres » ; en revanche, il nous incombe de réfléchir au thème non moins enchevêtré de la constitution d'une Europe qui a de si nombreuses racines.

L'intérêt pour connaître et comprendre l'identité en passant également par le passé naît de la constatation que la forêt européenne est peu luxuriante. À de si nombreuses racines, en fait, ne correspond pas un sentiment identitaire partagé, et l'Europe continue à être une patrie qui n'existe pas³. Toujours plus intégrée du point de vue économique, toujours plus uniforme (nous mangeons les mêmes produits, nous nous habillons de la même façon et nous regardons le même genre d'émissions de télévision), l'Europe cependant n'est pas unie, car il lui manque certains piliers qui pourraient la transformer en une communauté, comme le système judiciaire, le gouvernement, la politique extérieure et, naturellement, le sens d'appartenance et de fraternité exprimé par un patrimoine symbolique.

Le processus d'intégration, également culturel, mis en route avec succès au début des années 1950, a connu plusieurs phases de stagnation. Le traité de Maastricht de 1991, avec la transformation de la Communauté économique européenne en Union européenne, n'a pas été suivi d'une politique culturelle efficace sous le signe d'un sentiment partagé qui n'apparaît aux yeux des citoyens que dans le drapeau commun (hissé pour la première fois en 1986). L'élargissement postérieur de l'Union à de nombreux pays de l'aire orientale a ensuite aiguisé des tensions assoupies. Certes, l'introduction d'une monnaie unique, l'euro, a constitué, également du point de vue symbolique, une avancée importante de l'*idem sentire*, et cependant, comme cela a été écrit, « l'euro ne fait pas un idéal⁴ ». Et, par-dessus tout, il n'est même pas la monnaie courante

3. Thiesse *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 288 ; Rossi, *L'identità dell'Europa...*, op. cit., p. 12-25, 268 ; Cardini, *Europa. Le radici cristiane*, op. cit., p. 8 et suiv. ; id., Introduction, dans S. Taddei, *Per quale Europa? Identità europea, fisco, prevenzione, assistenza. Una sussidiarietà praticabile*, Rome, Jouvence, 2006, p. 9-16, ici p. 15. Voir F. Chabod, *Storia dell'idea d'Europa*, Bari, Laterza, 1961 ; A. Pagden (éd.), *The Idea of Europe from Antiquity to the European Union*, Washington/Cambridge, Woodrow Wilson Center Press-University Press, 2002 ; G. Delanty, *Inventing Europe: Idea, Identity, Reality*, Londres, MacMillan, 2005.

4. Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 18.

de tous les pays européens, pas même de ceux qui font partie de l'Union. En somme, une fois l'Europe faite, il faudrait faire aussi les Européens.

L'intérêt de comprendre et de transmettre le sens de l'identité européenne provient aussi du fait que son insuffisante capacité d'implication ne produit pas seulement un vide, mais amorce également des mécanismes réactionnels. Ceux-ci en réduisent encore plus la portée quand ils tendent au repli sur les identités nationales ou locales, comme on l'a déjà vu dans le chapitre précédent. Le défaut de ratification de la Constitution européenne par la France et la Hollande (2005), où se sont déroulés des référendums populaires, est éloquent. Ainsi, alors même que nous devons considérer le monde comme globalisé et que nous sommes désormais arrivés à dépasser l'idée de l'Étatisation, les gouvernements des pays de l'Union continuent souvent à exprimer des intérêts substantiellement nationaux. Après un demi-siècle, on a vu réapparaître les spectres « exorcisés pour longtemps » du nationalisme, de l'ethnocentrisme, du racisme⁵. De même, la crise dans laquelle verse l'euro-péisme contribue à renforcer les « identités réactionnelles » bien connues qui se déterminent à partir de l'individuation d'un adversaire. C'est le cas désormais classique de l'islam : comme si les citoyens européens de foi islamique ne participaient pas à la formation de l'identité commune. L'urgence toujours invoquée de reconnaître – reconnaissance juridique incluse – les racines « chrétiennes de l'Europe » peut avoir, près de ceux qui n'en reconnaissent pas la portée dans un sens historiciste et avant tout l'enchevêtrement avec tant d'autres racines, précisément la valeur d'une déclaration de guerre contre tout ce qui n'est pas chrétien. Enfin, la difficulté toujours plus grande à définir l'Occident entraîne aussi par elle-même la formation progressive d'une crise identitaire de grande dimension. L'Occident, qui désignait un temps l'Europe, puis l'Europe, les pays anglo-saxons et quelques pays latino-américains, comprend également aujourd'hui des cultures non occidentales, alors que, dans le même temps, les divergences entre Europe et États-Unis apparaissent – selon de nombreux observateurs de l'une et l'autre rives de l'Atlantique – toujours plus importantes.

Qu'est-ce donc aujourd'hui que l'Europe ? Et surtout, qui sont les Européens et pourquoi le sont-ils ?

Pendant longtemps, le recours au patrimoine historique commun, dans lequel puiser pour construire l'Europe, a été considéré avec suspicion. L'ombre de la Seconde Guerre mondiale invitait à la prudence dans le recours à l'histoire comme argument unificateur. L'histoire européenne, de fait, est faite de guerres fratricides, sinistrement « médiévales » même quand les combats ont

5. Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit., p. 11.

lieu au xx^e siècle⁶. Le 21 avril 2009 on a commémoré à Rome la mémoire d'un grand historien et homme politique, Bronisław Geremek, auteur d'un livre consacré justement aux racines communes de l'Europe et avocat convaincu de la nécessité de rendre le Parlement européen directement responsable de la mémoire historique⁷. Romano Prodi a souligné à cette occasion comme il est impossible d'utiliser l'histoire en guise de liant, dans la mesure où, en regardant derrière nous, l'on trouve seulement des guerres et des divisions. Selon lui, la construction de l'Europe a échoué au début du nouveau millénaire précisément quand nous nous sommes mis à chercher des racines communes⁸. Par conséquent, utiliser le passé nous conduit dans un cul-de-sac, alors que ce sont tout particulièrement les historiens qui doivent avoir le sens du futur. Et c'est justement un historien, Girolamo Arnaldi, qui a rappelé que, dans le *Manifeste de Ventotene* d'Altiero Spinelli (1941) – première tentative de penser à l'Europe unie contre tous les totalitarismes, alors qu'on était en pleine guerre –, il ne se trouve pas un seul mot à propos du passé entendu comme motif d'unité pour les Européens⁹. Le passé, en réalité, divise. Et, en effet, le problème d'arriver à une mémoire historique partagée, pourtant nécessaire, ne peut être résolu, comme parfois on le voudrait et comme parfois on le fait, à travers un déclassement des déchirements qui ont mis en pièces le continent, ou grâce à une reconsidération injustifiable des responsabilités, qui, dans la meilleure des hypothèses, conduisent à écrire une histoire édulcorée ou révisée, et dans la pire au négationnisme¹⁰.

6. Voir par exemple Fallaci, *La rage et l'orgueil*, op. cit., p. 193, qui compare la Résistance italienne contre les Allemands à une guerre entre hommes égaux, appartenant à la même culture : « Il me paraissait avoir combattu au Moyen Âge, quand Florence et Sienne se faisaient la guerre et l'eau de l'Arno [sic pour de l'Arbia] devenait rouge de sang. » Voir aussi Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 237 ; Brando, *Lo strano caso di Federico II...*, op. cit., p. 92-95 ; A. Osti Guerrazzi, « Unni! I Tedeschi nella percezione degli Italiani », communication au colloque international, « Abgehört – Intercettazioni. Krieg und Nachkrieg der faschistischen Achsenbündnisse im Lichte neuer Quellen. Guerra e dopoguerra dell'Asse alla luce di nuove fonti », Convegno internazionale, Romae, Istituto storico germanico, 1^{er}-2 avril 2009 ; Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 64 ; Grillo, *Legnano...*, op. cit., p. 197.

7. Geremek, *Le radici comuni dell'Europa...*, op. cit. ; *Lo storico Bronislaw Geremek...*, op. cit.

8. R. Prodi, « Testimonianza », dans *Lo storico Bronislaw Geremek...*, op. cit.

9. G. Arnaldi, « Testimonianza », ibid. (en conclusion du témoignage de R. Prodi) ; A. Spinelli, E. Rossi, E. Colorni, « Manifesto per un'Europa Libera e Unita [Manifesto di Ventotene, 1941] », dans A. Spinelli, *Il Manifesto di Ventotene e altri scritti*, Bologne, il Mulino, 1991.

10. Voir par exemple, à propos de l'Italie d'aujourd'hui, A. Del Boca (éd.), *La Storia negata. Il revisionismo e il suo uso politico*, Vicence, Neri Pozza, 2009.

Toutefois, la voie suivie ces dernières années par l'Union européenne et par de nombreux intellectuels est justement celle de mettre en relief le rôle de la culture – et également de l'histoire, avec tout ce que cela implique de responsabilités – dans le projet de construction de ce que Mikhaïl Gorbatchev appela « notre maison commune¹¹ ». On peut aussi rappeler le projet de Bronisław Geremek de créer une université européenne ; la perspective d'arriver à un « Espace européen de la recherche » ; les programmes sponsorisés par l'Union pour développer une histoire commune dans les manuels scolaires franco-allemands ; le projet éditorial intitulé « Faire l'Europe », promu par les éditeurs de cinq nationalités et les volumes de la collection « Yearbook of European Studies » ; le lancement de projets communs dans le domaine de l'histoire, projets soutenus surtout par l'European Science Foundation, et par le musée de l'Europe à Bruxelles (depuis 1998), qui se propose d'être un lieu de mémoire¹² pour tous les Européens¹³. La culture devrait par conséquent devenir le « troisième pilier de la construction européenne, aux côtés de l'économie et des institutions juridico-politiques¹⁴ ».

Mais quel est l'héritage culturel dans lequel devraient se reconnaître les Européens ? Nombreuses sont, évidemment, les possibilités : on a par exemple souligné le rôle fondateur des Romains ou, inversement, comme on l'a vu, celui des Celtes et du mythe arthurien, ou bien celui de la philosophie en général et surtout celle des Lumières, ou encore de la Loi, aussi bien la *common law* que le droit romain¹⁵. Au romantisme aussi, bien qu'il ait été l'artisan

11. M. Gorbatchev, *La casa comune europea*, Milan, Mondadori, 1989.

12. N.d.t. : en français dans le texte.

13. P. Morawski, « Geremek e l'Europa: tra memoria e sfide », dans *Lo storico Bronislaw Geremek*, op. cit. Sur les manuels franco-allemands, voir Monnet, « Introduction », art. cité, p. 15 ; sur l'European Science Foundation (www.esf.org/research-areas/humanities.html, consulté le 20-12-2009/6-07-2014). On peut en particulier rappeler trois programmes de recherche de l'ESF : *The Transformation of the Roman World* ; *Representations of the Past: The Writing of National Histories in Europe* ; *Technology and the Making of Europe, 1850 to the Present (Inventing Europe)*. Sur le musée de l'Europe (<http://europa-museum.org/>, consulté le 15-02-2010/6-07-2014). Voir aussi Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, op. cit.

14. Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 281.

15. Quelques exemples récents : Percivaldi, *I Celti...*, op. cit. ; Kruta, *Aux racines de l'Europe...*, op. cit. ; P. Grossi, *L'Europa del diritto*, Rome/Bari, Laterza, 2007 ; J.-N. Robert, Rome, *la gloire et la liberté. Aux sources de l'identité européenne*, Paris, Les Belles Lettres, 2008. Sur le mythe arthurien et ses difficultés à représenter la formation de l'unité européenne « au moyen de l'agression et la guerre », voir K. Gerner, « King Arthur, Charlemagne and Soros: Aggression and Integration in Europe », dans *Yearbook of European Studies*, Amsterdam, Rodopi, 2, 1999, p. 37-68 ; P. Toczyski, « Carolingian References in the Europeanization Process », dans « What, in the World, is Medievalism? Global Reinvention of the Middle Ages (A Panel Discussion) », session d'étude

des nationalismes, on peut assigner un rôle important dans la construction de l'Europe : rappelons-nous Guizot, auteur de l'*Histoire de la civilisation en Europe*. Les frères Grimm eux-mêmes, outre qu'ils étaient les pères de la patrie allemande, peuvent être rangés parmi les premiers unificateurs de l'Europe¹⁶.

C'est la volonté d'affirmer dans le présent les racines communes chrétiennes qui a provoqué le débat politique le plus ardent. Elle a été affirmée à de nombreuses reprises par les papes. D'abord par Paul VI, qui en 1964 a attribué à saint Benoît le titre de fondateur de l'Europe, puis par Jean-Paul II, pape polonais et slave, qui en 1980 a conféré le même titre à Cyrille et Méthode, auteurs d'une « Contribution éminente à la formation des racines chrétiennes de l'Europe¹⁷ ». Jean-Paul II a exhorté en de nombreuses occasions les Européens – au temps de la division en deux blocs et après la chute du Mur – à retrouver dans le christianisme les raisons de l'unité, en poursuivant la mission d'une nouvelle évangélisation comme programme de tout son pontificat¹⁸. Nous avons connu un moment de tension aiguë en 2003-2004, à la suite de la requête, déposée par quelques pays de l'Union et contestée par d'autres, d'inscrire dans le préambule de la Constitution européenne une mention explicite des racines chrétiennes communes. Enfin, l'avant-dernier pape a voulu se désigner comme chrétiennement européen, y compris par le choix de son nom, Benoît, par lequel il a entendu évoquer également la figure du père du monachisme occidental, « point fondamental de référence pour l'unité de l'Europe et [...] rappel fort aux racines chrétiennes de sa culture et de sa civilisation auxquelles on ne peut renoncer¹⁹ ». La route menant à la ruine sur laquelle l'Europe lui paraît engagée naît de l'oubli de sa propre identité fondée sur des valeurs chrétiennes.

Dans ce débat général, le Moyen Âge assume une part prépondérante, et les universitaires historiens sont eux aussi profondément impliqués. Le Moyen Âge, de fait, est une époque historique reconnue comme fondatrice – depuis

du 44th International Congress of Medieval Studies, cité. Sur la valeur identitaire de la philosophie, voir Rossi, *L'identità dell'Europa...*, op. cit., p. 13, 114-117, 232.

16. R. Romano, *Europa*, Rome, Donzelli, 1996, p. 15 ; Thiesse, *La création des identités nationales...*, op. cit., p. 64 et suiv.

17. « Enciclica *Slavorum Apostoli* » [1985], dans Giovanni Paolo II, *Tutte le Encicliche*, Milan, Edizioni Paoline, 2005, chap. xxv, p. 322 ; www.vatican.va/edocs/ITA1223/_INDEX.HTM, consulté le 01-03-2010/6-07-2014, VII, 25 [pour la version française voir, *Les encycliques de Jean-Paul II*, Paris, Pierre Tequi, 2005]. Voir Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 164.

18. Voir Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, op. cit. ; Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 160-195.

19. « Ragioni della scelta del nome Benedetto », *Udienza generale del 27 aprile 2005* (www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/audiences/2005/documents/hf_ben-xvi_aud_20050427_it.html, consulté le 20-12-2009/6-07-2014). Voir aussi Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 273 et suiv.

la période romantique – par presque tous les pays européens ; et, par conséquent, il devrait être possible de trouver la trace dans cette époque de quelques caractères originaux de la civilisation commune. Naturellement, c'est possible, pourvu que l'on observe quelques nécessaires précautions²⁰.

En substance, il y a aujourd'hui deux façons d'évoquer le Moyen Âge pour y retrouver les racines communes de l'actuelle identité européenne. La première consiste à rechercher ce qui a formé des éléments d'union ; la seconde cherche au contraire à évaluer les éléments d'union dans la diversité. Il s'agit de deux façons d'entendre le Moyen Âge, qui paraissent à première vue quasi opposées, mais qui, au contraire, ont de nombreux points de contact, à moins que l'on ne veuille prendre des positions extrêmes. Lorsque cela arrive, nous nous trouvons face à un conflit entre deux Moyen Âge : le premier, immobile, hiérarchique, doté d'une cohésion sociale et religieuse, le second, chaotique et contingent. Naturellement, aucune de ces deux positions ne fait montre de conscience du sens de l'histoire, qui ne peut se contenter d'une approche axiomatique, avec une seule explication considérée comme valable, mais requiert une approche complexe et donc, on peut l'espérer, également englobante.

Le premier symbole médiéval de l'union européenne est Charlemagne²¹. On trouve le recours à l'ancien souverain en habit de fondateur dès 1949, dans l'immédiat après-guerre, dans un des prix les plus prestigieux qui sont conférés annuellement aux grands hommes – hommes politiques en absolue majorité – qui ont construit l'Europe : c'est le prix Charlemagne (Karlpreis, Charlemagne Prize, Premio Carlomagno) de la ville d'Aix-la-Chapelle. Récemment (depuis 2008), la cérémonie s'est enrichie d'une session destinée aux jeunes Européens de seize à trente ans. Il existe en outre une « médaille Charlemagne pour les médias européens », attribuée à des personnalités et des institutions qui se sont distinguées dans le secteur de la communication. En 1965, dans les années 1990 et en 2003, des expositions importantes ont été organisées sur l'empereur, sur les Francs et sur les Alamans, sur les relations entre chrétiens, Hébreux et musulmans au temps de l'Empire²². Même le drapeau européen qui fut initialement proposé imitait l'étendard de Charlemagne²³.

20. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?*, op. cit., p. 13 : « Mais il tentera aussi de prouver que ces siècles (IV^e-XV^e siècle) ont été essentiels, et que, de tous les héritages à l'œuvre dans l'Europe d'aujourd'hui et de demain, l'héritage médiéval est le plus important. »

21. Gerner, « King Arthur, Charlemagne and Soros... », art. cité ; Toczyski, « Carolingian References... », art. cité ; Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., ici p. 110 et suiv.

22. Wood, « The Use and Abuse of the Early Middle Ages », art. cité, p. 48 et suiv.

23. Toczyski, « Carolingian References... », art. cité.

Que l'empereur ait des titres pour être reconnu comme un des pères de l'Europe est un fait qui n'est pas contestable²⁴. De fait, les sources de son époque l'appelaient déjà *Pater Europae*, et il est évident que l'Empire carolingien, dont on peut certes discuter le caractère transitoire, idéalisé et précaire, a été une institution qui a modifié pendant des siècles – sous le signe de l'unité – les sociétés qui commençaient à devenir européennes²⁵. Au temps de son extension maximale, l'Empire est arrivé à comprendre une grande partie de l'Europe continentale, jusqu'à l'Espagne septentrionale et à l'Italie centro-septentrionale, et à l'est jusqu'à la Hongrie d'aujourd'hui. Il a donc été l'unique tentative réussie d'unir une grande partie du continent en une institution politique. L'unification des types de rapport avec le pouvoir souverain et avec l'autorité, celle du système judiciaire, des poids et des mesures, de la liturgie, de la vie monastique et canoniale, de la langue (le latin) et de l'écriture (la caroline) sont autant d'éléments qui ont concouru à la formation d'une *koïné* culturelle qui a survécu pendant des siècles à la disparition de l'Empire comme entité politique. Une entité qui était vraiment européenne, puisque son barycentre n'était plus l'aire méditerranéenne, devenue frontière et zone d'échange avec le monde islamique, mais bien l'Europe continentale.

L'époque carolingienne fonctionne bien comme précédent et *exemplum*, principalement en vertu du fait que, au cours du IX^e siècle, l'idée d'Empire, qui n'avait rien à voir avec un État moderne mais qui aspirait à l'universalité, fut renouvelée. Exception faite de quelques différences évidentes (comme le pouvoir considéré comme d'origine divine), l'idée de l'Empire médiéval répond précisément à la façon dont on voudrait créer aujourd'hui une conscience européenne, comme synthèse des peuples qui, bien que dans la reconnaissance réciproque de leurs particularités et identités, adhèrent à l'existence d'un principe d'organisation de degré supérieur. C'est ainsi que l'idée d'Empire, traduite en une moderne macrorégion parmi les autres régions du globe, est employée par quelques interprètes du *New Medievalism*.

24. F. Cardini, *Carlomagno. Un padre della patria europea*, Milan, Rusconi, 1998 ; A. Barbero, *Charlemagne*, Paris, Payot, 2004 [éd. orig. *Carlo Magno. Un padre dell'Europa*, Rome/Bari, Laterza, 2000] (on notera que, dans les deux cas, le substantif *padre* est précédé de l'article indéterminé) ; G. Andenna, M. Pegrari (éd.), *Carlo Magno: le radici dell'Europa*, numéro monographique de *Cheiron. Materiali e strumenti di aggiornamento bibliografico*, 19/37, 2002 ; R. Mc Kitterick, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, University Press, 2008 ; voir aussi D. Balestracci, *Ai confini dell'Europa medievale*, Milan, B. Mondadori, 2008, p. 21-24, et bibliographie p. 40-43.

25. La référence bibliographique la plus significative sur le sujet me semble encore être *Nascita dell'Europa ed Europa carolingia: un'equazione da verificare*, Atti della XXVII Settimana di studi del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spoleto, 19-25 avril 1979, Spolète, Cisam, 1981.

Ceux-ci non seulement parlent de l'Empire américain, mais utilisent aussi le Saint-Empire romain comme un précédent de l'Union européenne, bien qu'en gardant à l'esprit les différences évidentes : la première de toutes, du point de vue géopolitique, réside dans le fait que l'Empire médiéval était un espace économique et culturel essentiellement clos²⁶. Le parallèle est fait dans le livre récent de Jan Zielonka²⁷ : pour cet auteur, les années qui ont suivi 1989, qui ont conduit l'Union européenne à incorporer des États auparavant membres du pacte de Varsovie et de l'Union soviétique, ont impliqué une transformation vers un caractère impérial de la vieille Union européenne. C'est ainsi que la conception même de l'union a changé, en dépassant définitivement l'époque des nationalismes qui a suivi la paix de Westphalie (1648). Si l'Europe de l'âge moderne est vue comme une structure bien définie et hiérarchisée, l'Europe de l'Empire médiéval est le paradigme – pour le néo-Moyen Âge – d'une variété de situations politiques, d'identités multiples, de cultures hétérogènes et de frontières indécises et mouvantes : on a déjà parlé de cela dans le second chapitre. En fait, l'Union européenne est en train de se transformer non pas en un nouvel État mais en un organisme beaucoup plus complexe, où les États d'Europe orientale qui y sont récemment entrés jouent un rôle fondamental.

D'autres empereurs que Charlemagne pourraient également revendiquer leur place : des Ottoniens, qui ont repoussé les confins de l'Europe beaucoup plus à l'est, à Frédéric I^{er} Barberousse, fondateur du droit romain (s'il n'était pas autant considéré comme allemand), jusqu'aux souverains de la maison des Habsbourg et à Napoléon, s'ils n'avaient pas été les uns si catholiques et l'autre si français. Il n'y a qu'à Charlemagne que l'on attribue un rôle véritablement fondateur, et cela vient de ce que l'empereur est considéré comme transnational, aussi bien à l'ouest, en France, qu'au centre, en Allemagne, et qu'à l'est. Le prénom de Charles est si évocateur qu'en polonais « roi » se dit *król*, en hongrois *király*, en lituanien *karalius*, mots qui dérivent tous de *Carolus*. Et c'est dommage pour les épouses de Charles, dont les prénoms ne désignent pas forcément la reine, peut-être parce que l'empereur en eut cinq.

Unique entre tous les souverains médiévaux et modernes, Charles figure dans les cycles mytho-poétiques de nombreuses nations comme roi national et comme empereur. Et il est présent également grâce au recours à cet élément formidable d'échange culturel qu'a été le cycle carolingien. Par lui, Charles arrive jusqu'en Sicile, qui n'a jamais fait partie de l'Empire mais qui chante la geste de ses paladins dans son *Opera dei Pupi* (théâtre de marionnettes), qui en

26. Gamble, « Regional Blocs... », art. cité.

27. Zielonka, *Europe as Empire...*, op. cit.

2001 a été déclaré par l'Unesco « chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité ». Certains pays d'Europe recourent au cycle carolingien pour marquer leur appartenance à l'Europe et pour poser leur candidature à l'entrée dans l'Union. À Raguse (Dubrovnik), en Croatie, on trouve par exemple la « colonne de Roland », érigée en 1419 et utilisée pendant quatre siècles pour hisser le drapeau de la République. Cette colonne et sa statue représentant le paladin ont attendu jusqu'en 2013 d'« entrer dans l'Europe », comme on avait l'habitude de dire de façon erronée, avec toute la nation croate, qui faisait déjà partie de l'OTAN depuis 2009²⁸. Et, par conséquent, comme il a été dit, « Dubrovnik s'autoreprésente comme liée à l'Europe occidentale par le moyen d'un personnage légendaire²⁹ ».

Nombreuses sont donc les raisons et les manières pour lesquelles et par lesquelles Charlemagne et son cycle littéraire sont, même dans l'Europe du troisième millénaire, employés comme des symboles utiles et signifiants. Le recours à la figure du souverain fonctionne non seulement parce que, par son entremise, on peut penser à une Europe médiévale et cependant aussi contemporaine en tant que culturellement homogène, mais également, en sens contraire, par le fait que l'empereur a été le chef d'une entité politique aussi fortement idéalisée dans son sentiment d'unité que multiculturelle dans sa physionomie d'ensemble. Le recours à Charlemagne est alors légitime

28. N.d.t. : La Croatie est le 28^e État de l'Union européenne depuis le 1^{er} juillet 2013.

29. Toczyski, « Carolingian References... », art. cité ; A. Kremenjaš-Daničić (éd.), *Orlandovi Europski Putovi, Rolands Europäische Wege, Les sentiers européens de Roland, I sentieri europei di Orlando, Roland's European Paths*, Dubrovnik, Europe House Dubrovnik-Europski dom, 2006. Voir le site Internet sur lequel est publié le livre (http://webshop.dubrovnikportal.com/orlando/rolands_european_paths.html, consulté le 20-12-2009/6-07-2014) : « Après le récent élargissement de l'Union européenne, le Roland de Dubrovnik est le seul à être resté en dehors de ses frontières. » Toczyski a apporté des exemples d'utilisation des usages du mythe carolingien dans d'autres pays d'Europe, comme la Slovaquie, la France et l'Allemagne. En 1998, Gregory Peroche se demandait pour quelle raison Charlemagne, « empereur des Francs », ne serait pas considéré aussi comme « empereur des Croates » : id., *Croatie-France, 797-1997. Douze siècles d'histoire*, préf. de G.-M. Chenu, Paris, François-Xavier de Guibert, 1998, p. 21 et suiv. ; voir à ce propos F. Borri, « Francia e Croazia nel IX secolo: storia di un rapporto difficile », *Mélanges de l'École française de Rome, Moyen Âge*, 120/1, 2008, p. 87-103, ici p. 87. Sur l'utilisation du Moyen Âge en Croatie, voir en particulier Budak, « Using the Middle Ages in Modern-day Croatia... », art. cité. Budak met en évidence deux usages distincts : le premier, typique des années 1990, est celui bien connu de la rhétorique nationaliste, alors que le second, qui cohabite avec le premier (lequel est aujourd'hui relégué parmi les mouvements d'extrême droite et est caractéristique des premières années du troisième millénaire), applique certains parallèles entre Moyen Âge et époque contemporaine en faveur de la nouvelle idéologie d'intégration européenne : voir spécialement *ibid.*, p. 248, 260 et suiv. (à propos des timbres représentant Charlemagne et de l'exposition *Croates et Carolingiens* qui a eu lieu en 2000).

seulement s'il ne devient pas un biais pour croire que l'Europe unie était déjà en devenir pendant le haut Moyen Âge ou bien même qu'elle était déjà notre Europe, chose en effet historiquement inconcevable.

Il est même très facile de mal utiliser la figure de Charlemagne parce que, en substance, il faut toujours le rappeler, l'Empire carolingien a de toute façon « avorté », comme l'écrit Jacques Le Goff, et pris un « faux départ », comme l'écrit Duccio Balestracci³⁰. L'Empire carolingien a disparu à la fin du IX^e siècle, et le penser comme un précurseur direct de l'Union européenne, voire dans une optique de continuité n'est pas admissible ; sinon, on commet à nouveau la même erreur néoromantique d'évaluation que nous avons analysée à propos des nationalismes. Nous ne sommes pas européens *seulement* parce qu'il y a eu Charlemagne mais aussi parce qu'il y a eu Charlemagne. En fait, tous les exemples sont imparfaits. Des flots d'encre ont coulé pour trancher la question : l'empereur était-il français ou allemand³¹ ? Charlemagne est certainement de peu d'utilité aux Anglais : peut-être leur sert-il une fois de plus à se convaincre que cette Europe n'est autre qu'un dangereux accord établi par l'axe Paris-Berlin. Il suffirait pour ce faire de rappeler que, pendant la Seconde Guerre mondiale, une unité de volontaires de la France de Vichy, intégrée dans la Waffen SS, s'appela « *division Charlemagne* », ou bien que dans les années 1960 Charles de Gaulle élaborait avec persévérance le projet d'une « Europe carolingienne » à opposer à une « Europe atlantique³² ». Mais justement, dans la France d'aujourd'hui, certains craignent que l'Union européenne ne se traduise par une nouvelle suprématie impériale allemande³³. Et puis les Turcs qui veulent entrer dans l'Union ne peuvent aimer Charlemagne et Roland, tueurs de musulmans, pas plus que les pays de l'aire un temps soumise au basileus de Byzance, lesquels peuvent trouver dans l'Empire carolingien la manifestation d'un acte sacrilège d'hybris de la part d'un roi franc qui voulut s'arroger le nom et les insignes de l'empereur romain. Pour ne pas parler des Avars, peuple établi en Europe orientale qui n'a plus de défenseur

30. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?* op. cit., p. 47-59. Noter que l'auteur a une vision antieuropéaniste de Charlemagne ; Balestracci, *Ai confini dell'Europa medievale*, op. cit., p. 23. Voir aussi Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., chap. VI, « Le Moyen Âge comme enfance de l'Europe » ; Cardini, *Europa. Le Radici cristiane...*, op. cit., p. 43 et suiv.

31. Pohl, « Modern Uses... », art. cité, p. 60 et suiv.

32. G. Mammarella, *Storia d'Europa dal 1945 a oggi*, Rome/Bari, Laterza, 1992, chap. XII, « Europa atlantica ed Europa carolingia », p. 294-317, ici p. 315-317.

33. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit., p. 240 et suiv., qui cite A. Minc, *Le nouveau Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1993, p. 33 et suiv., 200 et suiv.

à l'heure actuelle, ayant été la victime désormais muette du génocide perpétré précisément par Charles³⁴.

L'histoire de l'unité européenne peut se prêter à des usages impropres, dont le plus simple – nous l'avons déjà vu plusieurs fois, par exemple à propos des fêtes néomédiévales – est celui de recourir à un passé mythique et doré comme expédient pour taire le passé – insidieux et cruel – des années qui nous sont les plus proches. Ainsi, en 1335, eut lieu à Visegrád une importante rencontre entre les rois de Hongrie, de Pologne et de Bohême. Le 15 février 1991, dans cette même ville hongroise, se sont rencontrés les chefs d'État de Hongrie, Pologne et Tchécoslovaquie, rencontre qui fut à l'origine du « groupe de Visegrád », qui, à l'exemple du Benelux, avait comme but politique principal de renforcer les échanges économiques entre ces pays et de travailler en bonne entente pour entrer simultanément dans l'Union européenne, ce qui est advenu en 2004³⁵. Précisément, sur le site officiel du « V4 » (comme on appelle les membres du groupe, la Tchécoslovaquie s'étant entre-temps divisée en deux États), on lit explicitement :

Cette rencontre de haut niveau qui s'est déroulée à Visegrád, en Hongrie, a créé un arc historique imaginaire qui relie l'idée de cette rencontre avec l'idée d'une rencontre similaire, qui eut lieu en ce même endroit en 1335³⁶.

L'arc historique est imaginaire et relie deux idées : ce qui est possible et légitime. Moins légitime et historiquement impossible – c'est l'objection que peut faire un historien médiéviste – est de charger le Moyen Âge de significations qui ne lui appartiennent pas, aux fins impropres d'établir une connexion passé-présent qui oublie un intermède de six cent cinquante-six ans³⁷.

Très semblable, de ce point de vue, est l'utilisation de la célébration de la rencontre de Gnesne entre l'empereur Otton III et le prince Bolesław de Pologne, intervenue en l'an mil. Sur la tombe de saint Adalbert, furent alors institués le premier siège archiépiscopal et la première métropole ecclésiastique polonaise. Dans les dernières décennies, on a rappelé plusieurs fois la signification symbolique de Gnesne comme lieu de communion. Le pape Jean-Paul II s'y est rendu en 1979 et 1997, élevant en cette occasion une prière pour l'unité de l'Europe. Le 3 mars 2000, le premier millénaire de la rencontre de Gnesne a été célébré avec toute la solennité requise en la présence des présidents des

34. Pour d'autres critiques, parfois ironiques, de l'utilisation contemporaine de Charlemagne dans la construction européenne, voir Toczyski, « Carolingian References... », art. cité.

35. Voir Visegrád Group, site officiel (www.visegradgroup.eu/main.php, consulté le 20-12-2009/6-07-2014).

36. *Ibid.*

37. Geary, *Quand les nations refont l'histoire...*, *op. cit.*

Républiques polonaise, allemande, hongroise et slovaque, du cardinal-secrétaire d'État de la Cité du Vatican et de nombreux hauts prélats. Événements mémorables donc, aussi bien le premier, la rencontre de Visegrád, que le second, celle de Gnesne, dont l'utilisation est symptomatique d'un passage à l'europhisme également de la part de quelques pays de l'Est. Et, cependant, il s'agit d'événements non modifiables *ad usum Delphini*, comme cela s'est en revanche vérifié. En effet, quelques historiens et hommes politiques ont salué le colloque de Gnesne comme un témoignage du fait qu'« intimité et unité ont marqué le début des relations germano-polonaises ». Patrick Geary, se stupéfiant d'une telle exagération, s'exclame :

Il est vraiment étonnant que mille ans d'histoire sanglante d'antagonisme germano-polonais puissent être aussi facilement effacés par un événement médiéval³⁸ !

Même quand le but est de représenter une union de forces comme il arrive dans certains cas, antithétiques aux utilisations nationalistes entrevues dans le chapitre précédent, l'utilisation du passé médiéval comme moyen d'actualisation est une instrumentalisation. On peut employer les symboles, mais en se souvenant toujours qu'il s'agit de symboles. Sinon, le Moyen Âge risque de devenir une sirène qui chante une chanson remplie d'évêques et de chevaliers pour nous faire oublier le *XX^e* siècle. Comme le faisaient les médiévistes polonais, pour ne pas citer Lénine. Comme cela se produisait déjà, selon Benedetto Croce, pendant la Restauration :

Et puisque le passé proche, celui de l'Ancien Régime, était encore trop clair dans les souvenirs, trop précis dans ses limites et rétif à l'idéalisation et à la sublimation sacrée, la convoitise se transporta vers ce passé plus ancien et [...] vers l'époque médiévale, dans laquelle on voyait et entrevoyait des ombres comme des choses solides, merveilles de foi, de loyauté, de pureté, de générosité [...]³⁹.

Le second noyau de la question identitaire européenne dans lequel le Moyen Âge joue aujourd'hui un rôle d'une importance capitale se résume dans le concept d'Europe chrétienne. Évidemment liée inextricablement elle aussi au thème de l'Empire (aussi bien l'Empire carolingien que l'Empire ottonien,

38. *Ibid.* Voir aussi Z. Dalewski, « Medieval Past and Present Politics in Post-war Poland », dans « Uses and Abuses of the Middle Ages... », art. cité. Voir par ailleurs Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, op. cit., p. 102, qui rappelle avoir parlé en 1979 à Gnesne dans une optique patriotique de l'hymne *Bogurodzica* (Mère de Dieu), attribué à saint Adalbert : « Le chant *Bogurodzica* devint l'hymne national, qui guida encore près de Grunwald les troupes polonaises et lituaniennes dans la bataille contre l'Ordre teutonique [Tannenberg, 1410]. »

39. B. Croce, « Introduzione alla Storia d'Europa... », dans *id.*, *Filosofia, Poesia, Storia*, op. cit., p. 1305.

c'est-à-dire le Saint-Empire romain germanique proprement dit), l'opinion sur la prééminence du christianisme dans l'Europe médiévale est aujourd'hui partagée, affirmer le contraire n'aurait aucun sens. À la demande : « L'Occident médiéval [...] est-il conscient de représenter une entité ? », Jacques Le Goff répond : « Il existe donc bien une Europe, évidemment chrétienne, ayant le sentiment de valeurs et d'intérêts communs⁴⁰. »

Le monachisme, les cathédrales, les saints, l'art, qui au Moyen Âge est quasi exclusivement sacré, sont tous des éléments qui renforcent cette conviction. Ce n'est pas en effet sans raison que, en italien commun, le terme « chrétien » (*cristiano*) a été l'équivalent pendant si longtemps du terme « personne ». Non seulement un des caractères originaux de la civilisation médiévale a été celui d'être profondément religieuse mais, dans de larges secteurs de la population, on a eu conscience, pendant de nombreux siècles, de l'identité chrétienne : c'est la société entendue comme *societas christiana*, vivace surtout aux XI^e-XIII^e siècles. L'idée d'une Europe qui a été chrétienne a du sens, puisqu'elle s'est formée sur l'étendue territoriale occupée par le christianisme romain et constantinopolitain, une aire géographique (et deux aires culturelles) bien distincte de celle de l'antique Empire romain, mais distincte aussi de l'extension complète atteinte par le christianisme au Moyen Âge, puisqu'elle ne comprenait ni l'Asie (Assyriens, Arméniens, maronites) ni l'Afrique (coptes). Et c'est précisément le christianisme qui a été le médium d'une première identité partagée⁴¹.

Il s'agit là d'une considération générale, mais d'autres réflexions additionnelles doivent nous conduire à nuancer le discours, et de façon non négligeable, surtout au regard des usages politiques – aujourd'hui renouvelés – que l'on peut faire en appelant à la rescousse le Moyen Âge chrétien. En Europe (entendue dans un sens purement géographique) il y a eu, de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, plusieurs christianismes, dont quelques-uns ont été éradiqués au point que nous ne savons même plus comment ils étaient faits. Les formes de culte, les pratiques dévotionnelles, l'impact social ont été très différents dans le temps et l'espace. Ces différents christianismes ont

40. Le Goff, *À la recherche du Moyen Âge*, op. cit., p. 115 et suiv. Voir par exemple A. Geretti (éd.), *Il potere e la grazia. I santi patroni d'Europa*, cat. expo, Rome, Palazzo Venezia (7 octobre 2009-10 janvier 2010), Milan, Skira, 2009. Selon Veronica Ortenberg, les trois premiers hommes politiques qui, dans les années 1950, poussèrent vers l'intégration européenne, c'est-à-dire le Français Robert Schuman, l'Italien Alcide De Gasperi et l'Allemand Konrad Adenauer, « avaient probablement à l'esprit de recréer un jour une version moderne de la "chrétienté", comme avait été l'union spirituelle et politique de l'Occident sous Charlemagne » ; id., *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 110 et suiv.

41. Voir par exemple Balestracci, *Ai confini dell'Europa medievale*, op. cit., p. 16-20.

également cohabité non seulement avec d'autres religions, l'islamique, surtout en Espagne, et la judaïque, mais aussi avec des formes de culte plus ou moins formalisées qui, spécialement parmi les populations rurales et de façon générale dans les zones plus périphériques – dans lesquelles l'évangélisation est arrivée tard –, ont maintenu des caractères syncrétiques avec d'autres religions et des usages antiques.

En France surtout, dans les années 1970, pendant le débat historiographique enflammé provoqué par le concile Vatican II, on en vint à discuter dans son ensemble ce qu'on avait baptisé du nom de « mythe du Moyen Âge chrétien », au point d'en réfuter substantiellement la réalité historique. Cette position, qui réduirait aussi le christianisme médiéval à une invention romantique, est naturellement extrême et ne peut être partagée que dans ses lignes les plus générales : notamment dans le fait que la christianisation ne toucha pas en profondeur les masses jusqu'à la prédication des ordres mendiants des XIII^e et XIV^e siècles, et ne fut pas complète avant le XVI^e siècle. Il est exact que la culture populaire médiévale était bien différente de celle de l'élite culturelle, c'est-à-dire du clergé, qui ressentait et proposait une homogénéisation savante. Ceci, cependant, ne veut absolument pas dire que les populations européennes dans leur quasi-totalité n'étaient pas et ne se sentaient pas chrétiennes.

Le débat sur ces arguments n'est pas encore terminé. Reste valide pour nous la pensée de fond, pour laquelle le « christianisme médiéval » est un concept très ample et irréductible à une norme canonique. L'existence d'une chrétienté unique (et de toute façon se référant toujours, surtout après 1054, année du schisme, à l'Occident latin) est un projet et une conquête partiellement obtenus par une élite intellectuelle, spirituelle et de gouvernement qui a eu la capacité de diffuser quelques principes d'intégration, pour une certaine part préservés par le monde catholique, en combattant avec ténacité des forces opposées aussi bien du point de vue religieux (les très nombreux courants hétérodoxes, forcément assimilés à la notion d'hérésie) que du point de vue de l'organisation de la vie sociale et politique (l'affrontement avec les seigneurs laïcs, les villes, les royaumes), à travers une appropriation progressive de tout ce qui était lié à la sacralité. Mais les désaccords, les frictions, les luttes, les points de vue opposés ont été bien présents pendant tout le Moyen Âge et ne peuvent être renvoyés au concept de déviation d'une norme donnée une fois pour toutes. Dire par conséquent qu'au Moyen Âge central la *societas christiana* existait est sans aucun doute vrai, mais pas pour tout le monde. C'est vrai en particulier pour l'Église romaine, et Franco Cardini a souligné à ce propos la position centrale de Rome plutôt que de l'Europe :

Il doit toutefois être clair qu'entre christianisme (spécialement dans sa forme catholique) et Europe il n'y a aucun lien intrinsèque alors que ce lien existe, en revanche, profondément entre tradition catholique et romanité⁴².

Charlemagne précisément – également élevé au rang de symbole d'unité vue sous l'angle de l'Europe chrétienne – fut fait saint, non pas par le pape Alexandre III qui, une fois passé au crible de l'histoire, fut reconnu comme le pape légitime, mais bien par son adversaire, l'antipape Pascal III. Ainsi, Charlemagne peut bien être le saint patron de l'unification européenne, mais en tant que saint, suspect d'hérésie : canonisé par un antipape, il serait un antisaint. Si l'on revient à l'examen des ères moderne et contemporaine, le discours perd sa consistance et devient volatil. Le christianisme s'engage sur des routes neuves : la réforme, l'évangélisation des peuples lointains, si bien qu'il serait réducteur de ne le considérer que comme un caractère distinctif de l'Europe. Le christianisme cède du terrain face à l'avancée turque, laquelle aboutit à la conquête d'une partie considérable du continent et provoque par réaction une nouvelle poussée vers l'Atlantique qui conduit, déjà à partir de la fin du XIV^e siècle, à un « intéressant détachement, à la limite de l'extranéité, de la part la plus occidentale de l'Europe⁴³ ». L'Europe même – celle qui n'est pas sujette du sultan – devient au XVIII^e siècle un territoire dans lequel la religion n'est plus l'unique chemin pour donner un sens et une direction à la vie. Si bien que Franco Cardini se demande : « À partir de quand, et jusqu'à quand, pouvons-nous parler d'une "Europe chrétienne"⁴⁴ ? » Une fois établi le terme *a quo* dans la période carolingienne, il propose de décaler le terme *ad quem* vers la « première configuration de la modernité comme ère de la rationalisation philosophico-scientifique », par conséquent vers les XVI^e et XVII^e siècles ; dans les traditions profondes de l'imaginaire des peuples du côté de l'Europe occidentale, ce terme irait jusqu'à la Révolution française ; tandis que, pour les peuples vivant dans d'autres parties de l'Europe, surtout l'Europe centrale et orientale, les traditions profondes perdurent jusqu'au début du XX^e siècle. Et c'est généralement à la fin de la guerre de Trente Ans (1648) qu'on a désormais pris l'habitude de considérer comme définitivement enregistré le passage de la chrétienté à l'Europe en tant que système d'équilibre des pouvoirs entre différents États⁴⁵.

42. Cardini, *Europa. Le radici cristiane...*, op. cit., p. 16.

43. Sergi, *L'idée de Moyen Âge...*, op. cit., p. 49.

44. Cardini, *Europa. Le radici cristiane*, op. cit., spécialement le chap. « Europa e Islam », p. 115-149, ici p. 115.

45. G. V. Signorotto, « Interessi, "identità" e sentimento nazionale nell'Italia di antico regime », dans *Studi in memoria di Cesare Mozzarelli*, Milan, Vita e Pensiero, t. 1, 2008, p. 399-420, ici p. 417.

Après ces réflexions, il devient difficile de partager des sentences du type : « L'Europe n'est autre que ce qui un temps s'appelait "chrétienté", simplement sécularisée⁴⁶. » Déclarations insuffisantes au plan historique, à prendre cependant en considération en ce qu'elles sont formulées par des mouvements d'opinion qui, à cause de l'efficacité du message réducteur qu'elles diffusent, renforcent toujours plus leur emprise⁴⁷. De fait, depuis une quinzaine d'années, le débat a abandonné les bibliothèques pour la place publique. Avec des affirmations de ce type, on fournit une réponse aux conflits dérivant de l'immigration, principalement de l'immigration d'origine musulmane, en créant une « identité par différence » qui redevient chrétienne par réaction⁴⁸.

De telles considérations permettent également de comprendre pour quelle raison la demande d'insertion de la mention des « racines chrétiennes » dans le préambule de la Constitution européenne a suscité un tohu-bohu colossal, auquel nous n'avons pas l'habitude d'assister face à un problème qui, tout compte fait, pouvait apparaître de type culturel. On a ainsi discuté du sens à donner aux « racines », à considérer comme une simple métaphore et à distinguer nettement des « origines » et donc de l'idolâtrie que celles-ci provoquent notoirement⁴⁹. Le souvenir des racines, en fait, ne devrait contenir aucun aspect déterministe, aucun aspect de nécessité postulée du parcours historique. Mais, si tel est le jugement de Franco Cardini, en réalité, certains considèrent que les racines doivent être rappelées justement parce qu'il est possible à partir d'elles de tracer une ligne historique continue, déterminée par des valeurs éternelles qu'il faudrait non seulement défendre, mais encore reconquérir en s'opposant à la nouveauté différente et négative de la société sécularisée : ce sont les « racines profondes qui ne gèlent pas » d'une poésie de Tolkien souvent citée dans certains milieux italiens de droite. Ce sont le baptême de Clovis et celui du duc Mieszko, d'où devraient tirer leurs origines les nations française et polonaise⁵⁰. Le christianisme, donc, est proposé comme mesure et norme, et on voudrait l'insérer dans un texte juridique en le dotant d'une valeur contraignante : un « critère fondamental auquel la société européenne, et par conséquent l'Union nouvellement née, aurait

46. Taddei, *Per quale Europa?* ..., *op. cit.*, p. 18 : « L'Europe, en substance, ne se construit pas, elle se connaît et se discute, parce qu'elle n'est autre que celle qu'un temps on appelait "chrétienté", simplement sécularisée, qui toutefois réacquiert graduellement une conscience neuve, et plus avant encore il y a la civilisation gréco-romaine qui s'imposa comme Empire universel de façon particulièrement concrète. »

47. Miccoli, *In difesa della fede...*, *op. cit.*, p. 173.

48. Rossi, *L'identità dell'Europa...*, *op. cit.*, p. 12, 103 et suiv.

49. *Ibid.*, p. 54 ; Cardini, *Europa. Le radici cristiane*, *op. cit.*, p. 168 et suiv.

50. Sur Clovis, voir Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 125-130, 316.

dû se conformer⁵¹ ». Cela peut être valable pour les chrétiens (et pas seulement les chrétiens européens), mais pourquoi pour tous les Européens ? Et, surtout, à quelle forme de christianisme se réfère-t-on ? Nombreux sont en réalité les christianismes dans l'histoire. C'est précisément pour cette raison que Giovanni Miccoli a affirmé à propos de la proposition d'inscrire dans la Constitution européenne la référence aux « racines chrétiennes » :

On peut douter fortement de la signification et de la portée d'une référence générique à une identité chrétienne que deux mille ans d'histoire montrent fragmentée en modèles, manifestations et comportements extraordinairement divers⁵².

Les christianismes sont nombreux dans l'histoire, mais la proposition d'inscrire la mention des racines chrétiennes provient du milieu catholique. Puisque le pontife romain, qui est « pasteur universel » et « père et docteur de tous les chrétiens », se charge de conserver une tradition authentique considérée par beaucoup comme non observée, et puisqu'il proclame que la foi catholique et apostolique est celle des origines, il en résulte que le pape, en parlant des « racines chrétiennes », ne peut entendre autre chose que les « racines catholiques ». On peut alors comprendre non seulement pourquoi la proposition d'inscrire la référence aux « racines chrétiennes » a été refusée par les gouvernements en tant qu'institutions laïques, ce refus constituant par ailleurs une forme d'attention envers les religions non chrétiennes pratiquées en Europe, mais aussi pourquoi elle a été ressentie, par les fidèles protestants et orthodoxes, comme une affirmation induite du primat pontifical.

La décision de ne pas rappeler explicitement les racines chrétiennes dans le préambule de la Constitution a été prise après de longues discussions⁵³. Le décret établit que l'Union a été instituée :

S'inspirant des héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe, à partir desquels se sont développées les valeurs universelles que constituent les droits inviolables et inaliénables de la personne humaine, ainsi que la démocratie, l'égalité, la liberté et l'État de droit [...] ⁵⁴.

Il y a aussi dans ce texte beaucoup de christianisme.

La dernière façon d'appeler le Moyen Âge à la barre pour répondre aux urgences de la politique est celle de le faire entrer dans le débat sur le

51. Rossi, *L'identità dell'Europa...*, op. cit., p. 13.

52. Miccoli, *In difesa della fede...*, op. cit., p. 195 ; voir en général *ibid.*, p. 160-196.

53. Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 298 et suiv.

54. « Préambule de la Constitution européenne » signé le 29 octobre 2004 à Rome, *Lexinter.net Droit européen* (<http://lexinter.net/UE/preambule.htm>, consulté le 24-06-2014).

multiculturalisme, à comprendre non pas comme la simple présence simultanée de plusieurs cultures sur un même territoire, mais comme un processus continu d'interaction et d'intégration. Cet européisme également, pénétré de pensée progressiste dans une mesure plus importante que tous les autres exemples d'utilisation du Moyen Âge présentés jusqu'alors, entend d'une certaine manière valider les thèses de l'existence d'une Europe déjà unie au Moyen Âge.

Les études historiques et sociologiques sur ce sujet auraient – en théorie – débarrassé le champ d'interprétations équivoques, dérivées en majeure partie de la conviction romantique selon laquelle les cultures et les ethnies possèdent des caractères identitaires inimitables, non perméables de l'extérieur si ce n'est par des actes de violence, et remontant à des époques très reculées. Il a, de fait, été largement démontré qu'il n'existe pas d'identités collectives immuables, que, au contraire, elles sont intrinsèquement plurielles (comme l'écrivait déjà Guizot en 1828, contre la tendance de ses contemporains) et qu'elles changent continuellement⁵⁵. Par conséquent, « l'idée de constituer un canon culturel européen, commun et immuable, est indéfendable⁵⁶ ».

La pluralité culturelle est à la base de la façon dont l'Europe se pense elle-même, car appartenir à une nation n'empêche pas d'appartenir à l'Europe : sa devise officielle est de fait « Unité dans la diversité⁵⁷ ». Ce qui est symboliquement et efficacement représenté par l'euro, qui montre, sur les deux faces des pièces, d'une part l'appartenance commune à l'Euroland, de l'autre l'identité nationale. Ainsi, par exemple, la France est européenne et solidement ancrée dans ses valeurs républicaines ; l'Allemagne est européenne, mais a peut-être encore un peu la nostalgie du mark ; les nations régies par une monarchie continuent à représenter la tête de leur souverain : tandis que l'Italie a choisi de se montrer comme une nation fondée sur la culture, Castel del Monte, la Mole Antonelliana, le Colisée, le Capitole de Michel-Ange, l'« homme de

55. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, op. cit., p. 37 et suiv. ; voir Rossi, *L'identità dell'Europa...*, op. cit., p. 13, 27-39, 131 ; Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., ici p. 282 et suiv. L'idée des temps anciens comme multiples, hybrides, dynamiques, utiles pour comprendre aujourd'hui l'Antiquité classique, est présente aussi dans Settis, *Le futur du classique*, op. cit., p. 137-150, 151.

56. Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 289. Le 16 avril 2011, à Pise, la Società italiana degli storici medievisti a organisé une table ronde sur le thème *Un « canon » européen pour l'histoire médiévale ?*, avec la participation de médiévistes de diverses nationalités, qui, dans leur quasi-totalité, se sont prononcés contre la construction d'un « canon » européen, considéré comme impossible et peut-être non souhaitable. Cependant, il a aussi été fait observer que, de fait, ce canon commun existe déjà, non dans la métanarration traditionnelle des histoires nationales, mais dans la division en chapitres des manuels de base.

57. « Préambule de la Constitution européenne », art. cité, art. 5.

Vitruve » de Léonard de Vinci, Dante peint par Raphaël (et c'est dommage que ne soient justement consacrées à la culture que les petites monnaies)⁵⁸.

Mais si le projet politique général de l'Europe est celui de reconnaître la pluralité comme base de l'unité (rappelons-nous ce bon Charlemagne), en réalité, ce processus, comme on l'a vu surtout dans le chapitre précédent, est contrarié par les mouvements nationalistes et en général par ceux qui veulent proclamer l'absolue altérité (voire la supériorité) de leur culture. L'européanisme lui-même, dont certains mouvements se sont faits les ardents défenseurs, est faussé quand il le réduit à la seule « fidélité au passé » :

En choisissant dans le passé foisonnant de l'Europe les caractéristiques qui leur conviennent, en refusant de voir le caractère nécessairement mouvant des cultures, tous ceux qui identifient son noyau substantiel stable projettent en réalité sur le passé un jugement ancré dans le présent, ils réitèrent leur idéal contemporain en lui cherchant des préfigurations anciennes⁵⁹.

Et voilà que le Moyen Âge revient en dominateur. C'est le Moyen Âge figé, ethnique, nationaliste, sélectif : un manoir qui sent le renfermé et la moisissure, même quand il est agrémenté de réévocations pittoresques. De nombreux médiévistes s'élèvent aujourd'hui par leurs écrits contre cette idée de Moyen Âge, en grande partie fausse. Les mêmes groupes de travail qui s'occupent des us et abus de l'histoire médiévale et des processus romantiques et néoromantiques d'invention des traditions se référant aux ethnies et aux cultures nationales comme ayant leur origine au Moyen Âge s'intéressent aussi à la signification prise aujourd'hui par ces positions en Europe. L'Europe, cette terre qui dans le Moyen Âge a été non seulement multiculturelle, multiethnique et caractérisée par des processus dynamiques ininterrompus, mais qui a été profondément « métisse ». C'est ainsi que Stefano Gasparri décrit le haut Moyen Âge comme une « époque caractérisée par un gigantesque brassage ethnique. Si l'on veut, on peut même utiliser cela comme angle d'attaque pour comprendre la période dans son entier⁶⁰ ». De la même manière, Girolamo Arnaldi a écrit un livre sur l'Italie et ses envahisseurs, en pointant l'attention sur le

58. Voir aussi Tocco, « Europa: complesso di identità... », art. cité.

59. Todorov, *La peur des barbares...*, op. cit., p. 289.

60. Gasparri, *Prima delle nazioni...*, op. cit., p. 16. *Quante madri e quanti padri. Matrici, conflitti e retaggi di un medioevo multiethnico*, tavola rotonda, Bologna, Università degli studi, Festa internazionale della Storia, 22 octobre 2009 : cette journée d'études a été organisée en réponse aux affirmations du chef du gouvernement italien quant à son idée d'une Italie « non multiethnique », sur laquelle voir par exemple « Berlusconi: "La nostra idea dell'Italia non è multiethnica" », *Il Sole 24 ore.com*, 9 mai 2009 (www.ilsole24ore.com/art/SoleOnline4/Italia/2009/05/berlusconi-no-italia-multiethnica.shtml, consulté le 31-03-2010/6-07-2014).

pays comme terre de conquête, mais aussi de rencontre entre les cultures⁶¹. Le 16 février 2010, à l'occasion d'un colloque organisé par l'Institut historique italien pour le Moyen Âge, qui avait pour objet la lutte politique dans l'Italie médiévale, le président de la Chambre des députés, Gianfranco Fini, comparant l'Italie à un grand môle jeté dans la Méditerranée, a rappelé que son identité a toujours été ouverte⁶².

Pluralité, complémentarité, circulation, échanges, réseaux et relations sont des concepts qui se rapportent au Moyen Âge. Et ce sont eux qui rendent cette période reculée comparable à notre époque contemporaine, car elles sont l'une et l'autre caractérisées par un « polycentrisme mobile » qui les rend semblables à un kaléidoscope⁶³. Pour cette raison, les routes peuvent être le symbole efficace d'une époque mobile et vivante. L'Europe a été un grand réseau d'itinéraires par terre et par mer, qui ont dessiné et défini le territoire, en unissant entre elles personnes et idées⁶⁴.

Comme les racines, les routes rappellent des valeurs. Comme les racines, les routes aussi, dessinant un parcours, sont des métaphores du temps qui s'écoule et évoquent le passé, le présent et le futur. À la différence des racines, cependant, les routes sont un symbole de partage, d'échange et d'ouverture. En outre, elles sont physiquement présentes sur le territoire européen. À partir de la seconde moitié des années 1980, on relève des projets toujours plus

61. G. Arnaldi, *L'Italia e i suoi invasori*, Rome/Bari, Laterza, 2002.

62. « Le travail des historiens offre, entre autres mérites, l'importante opportunité de se souvenir que l'Italie aujourd'hui comme dans ses vicissitudes passées a toujours été marquée par le dialogue et par conséquent par la rencontre de réalités religieuses, ethniques, culturelles, socio-économiques profondément différentes. Grand môle sur la Méditerranée, la Péninsule a été dans les millénaires un quai d'accostage et un lieu d'écoulement de peuples divers qui se sont rencontrés, confrontés, parfois même affrontés, mais aussi fondus en une longue série de synthèses neuves, parfois dramatiques, mais toujours fécondes. Il en ressort [...] que l'identité italienne n'a jamais été une identité close et imperméable à l'hétérogénéité des influences qui l'ont traversée pendant des siècles », G. Fini, « Prolusione », dans *Lotta politica nell'Italia medievale*, journée d'études, Rome, 16 février 2010, Rome, Institut historique italien pour le Moyen Âge, 2010, p. 11-16, ici p. 12 (http://presidente.camera.it/614?shadow_interventi_presidente=260, consulté le 17-02-2010, semblait inactif au 16-07-2014 ; voir en revanche : <http://www.camera.it/camera/browse/748?raccolta=701&pager.offset=390&Giornata+di+studi+dedicata+alla+%22Lotta+politica+nell'Italia+Medievale%22>, consulté le 6-07-2014).

63. Sergi, *Antidoti all'abuso della storia...*, op. cit., p. 51-58, ici p. 58.

64. R. Greci (éd.), *Itinerari medievali e identità europea*, Atti del congresso internazionale, Parma, 27-28 février 1998, Bologne, Clueb, 1999. Ce n'est pas sans raison que le principal site d'études médiévales actif aujourd'hui en Italie s'appelle « Reti medievali » [« Réseaux médiévaux »] (www.retimedievali.it/, consulté le 25-06-2011/6-07-2014). Pour l'utilisation d'une métaphore alternative à celle des racines, celle du fleuve avec ses affluents, voir M. Bettini, *Contro le radici. Tradizione, identità, memoria*, Bologne, il Mulino, 2012.

nombreux – promus aussi bien par l’Union que par les États à titre individuel – qui tendent à redécouvrir et valoriser le réseau des parcours médiévaux, avec l’intention d’« activer des éléments “liants” pour les États nationaux, afin [qu’ils puissent] reconnaître et découvrir une identité en même temps qu’une diversité culturelle européenne, dialoguer et s’enrichir mutuellement⁶⁵ ». Parmi les plus fameux, le projet de recréer la *via Francigena*, la vieille route qui reliait Rome à la France, qui a conclu son *parcours* administratif (c’est vraiment le cas de le dire) pour être validé officiellement le 11 novembre 2009.

Nous nous trouvons également sans aucun doute dans ces cas face à une réinvention massive du Moyen Âge. Certains itinéraires sont des faux complets, qui ne correspondent pas aux tracés antiques (lesquels, cependant, dans d’autres cas, ont été valorisés). L’actualisation historique est un peu trop apparente, puisque nous cherchons des précédents à notre époque de réseaux et de communications, quand, au contraire, l’Europe médiévale (mais en réalité l’Europe de tous les temps jusqu’à avant-hier) a dû affronter des moyens de communication et d’échanges très difficiles. Les villages auxquels on accédait seulement au moyen de chemins et de pistes muletières ne sont certainement pas une expérience uniquement médiévale, et les routes ont toujours été infestées de brigands. Par conséquent, penser de façon simpliste que le Moyen Âge européen est assimilable à ses routes est une mystification comme les autres. En outre, on utilise souvent pour reconstruire ces itinéraires des ingrédients disparates, anhistoriques et évoquant l’habituel Moyen Âge romantique, dans le but d’attirer les touristes et de transformer les parcours culturels en machines à faire de l’argent. On peut remédier à ceci en intervenant de manière philologique, ce qui ne signifie pas nier la valeur du symbole et de sa fonction, mais le faire adhérer au parcours historique. Quand on parle de routes, de fait, il n’y a pas besoin d’inventer les éléments de cohésion : ceux-ci, quand ils existent, ont vraiment existé.

Le Moyen Âge a été aussi un temps de voyageurs, qui commence, traditionnellement, avec les grandes migrations de peuples et se termine, symboliquement, avec le grand voyage de Christophe Colomb. C’est justement la physionomie composite des voyageurs médiévaux – marchands, seigneurs, clercs, étudiants, pèlerins, armées, familles et peuples migrants – qui permet aux femmes et aux hommes contemporains de n’importe quelle sensibilité

65. « Via Francigena: la strada del turismo culturale europeo », 18 novembre 2009 (www.taftter.it/2009/ii/i8/via-francigena-la-strada-del-turismo-culturale-europeo/, consulté le 22-12-2009/25-06-2014). On compte aujourd’hui vingt-trois itinéraires culturels. Parmi ceux-ci, nombreux sont ceux qui rappellent le Moyen Âge : voir P. Carboni, « Itinerari culturali in Europa e in Italia », 3 mai 2007 (www.taftter.it/2007/O5/O3/itinerari-culturali-in-europa-e-in-italia/, consulté le 22-12-2009/25-06-2014).

politique d'intégrer le symbole du voyage. Le voyage peut être vécu comme un parcours existentiel et religieux. D'où le *revival* des dernières années du pèlerinage lent et ardu vers les destinations traditionnelles de la dévotion médiévale : l'antique *chemin de Compostelle*, redécouvert depuis peu d'années par les catholiques et par ceux qui, dans la fatigue de la marche à pied sur un chemin fréquenté depuis des siècles et des siècles, cherchent une dimension plus authentique à leur vie. Et avec saint Jacques, on assiste aussi au retour du pèlerinage à Rome et de celui aux sanctuaires consacrés à saint Michel en Normandie et dans les Pouilles, des itinéraires culturels du monachisme, comme aussi des pèlerinages des *New Age travellers* vers les zones plus reculées et secrètes de l'« Arcadie celtique⁶⁶ ».

Le voyage porte aussi témoignage de l'identité des cultures en communication réciproque : d'où les itinéraires déjà existants à la redécouverte du patrimoine hébraïque, des Européens du Sud-Est, des Celtes, Vikings, Normands, Arabes d'Al-Andalous, Catalans et Castillans, jusqu'aux itinéraires consacrés à la culture matérielle, aux rites et aux fêtes populaires européens. Enfants aussi des pèlerins de Geoffrey Chaucer, si différents les uns des autres, les Européens d'aujourd'hui continuent à marcher le long des chemins qui, et c'est là leur beauté, peuvent mener partout. Si on le veut, on peut même passer d'arbre en arbre, comme le fit le Baron perché.

66. Sur les *New Age travellers*, voir Ortenberg, *In Search of the Holy Grail...*, op. cit., p. 135-137.

Épilogue

C'est une limpide soirée de mai. Au milieu de la clairière se tient un mage qui connaît une formule magique puissante et précieuse : il peut évoquer les choses passées. Arrive un roi qui lui dit : « J'ai conquis le royaume d'un autre roi. J'ai tué beaucoup de gens et maintenant j'ai la conscience un peu chargée. »

Et le mage lui répond : « Tu ne dois pas éprouver de remords, parce que le royaume que tu as conquis était jadis celui de tes ancêtres. Et tes sujets l'ont habité pendant des siècles avant d'en être chassés. Ce que tu as fait est juste. »

« C'est bien vrai ? » demande le roi.

« Si ce n'est pas vrai, ça le deviendra. »

Ce ne sont que les premiers mots d'une légende qui n'a jamais été écrite, mais ils résument l'essentiel du problème principal affronté dans le livre, où nous avons rencontré tant de mages et de rois tout à fait similaires.

Quand j'ai entrepris ce travail, j'avais les idées plus claires que quand je l'ai terminé. La matière m'a, comme on dit, explosé au nez. L'homme « avec la tête entre les mains comme une gargouille de Notre-Dame », évoqué dans le Prologue, c'est moi pendant que j'erre sur le *campus* de Kalamazoo, cherchant le Moyen Âge en Amérique, entre les plaines du Michigan et les gratte-ciel néogothiques de Chicago. Et les gargouilles de Notre-Dame, comme nous les connaissons, sont, cela peut maintenant apparaître comme une évidence, une création du XIX^e siècle¹. J'ai tellement déraisonné autour de tous les passés impossibles dans lesquelles je me suis cogné que, de temps en temps, j'ai eu l'impression que l'histoire était vraiment comme la décrit Raymond Queneau : qu'elle était jetée *en vrac*, pêle-mêle. Le continuel va-et-vient du duc d'Auge et de son *alter ego* Cidrolin entre le Moyen Âge et l'époque contemporaine est peut-être le mouvement pendulaire auquel on peut le mieux assimiler ce livre, ainsi que, naturellement, la pénible non-existence du Chevalier inexistant d'Italo Calvino.

1. M. Camille, *Les gargouilles de Notre-Dame. Médiévalisme et monstres de la modernité*, Paris, Alma, 2011 [éd. orig. *The Gargoyles of Notre-Dame: Medievalism and the Monsters of Modernity*, Chicago, University Press, 2007].

Même envisagé dans la conception la plus unitaire possible, le discours que j'ai essayé de développer s'est déroulé d'une façon qui n'est pas parfaitement systématique, en tentant parfois de donner une vision d'ensemble, en réduisant d'autres fois le champ d'observation à des thèmes sur lesquels la recherche personnelle est poursuivie à peine plus en profondeur. Il en résulte que le degré de connaissance que j'ai pu atteindre n'est, lui non plus, pas homogène : un certain nombre de considérations nécessiteraient des corrections et des vérifications ultérieures. Dans la laborieuse gestion des données, j'ai certainement commis plus d'une fois des erreurs et des omissions, pour lesquelles je demande d'ores et déjà l'indulgence.

Je me suis souvent demandé pour quels motifs, alors que je vis dans le monde contemporain, je me suis intéressé au Moyen Âge au point d'avoir consacré à cette époque déjà plus de vingt ans d'étude. J'ai essayé dans ce livre, qui traite précisément du rapport entre notre aujourd'hui et cet hier ancien, d'identifier quelques réponses. Les raisons qui m'ont incité à écrire sont en fait éloignées mais convergentes : réflexions personnelles, conversations, lectures, films. En première position dans la liste des impulsions culturelles, il y a la confrontation entre mon vécu de chercheur médiéviste et les personnes avec lesquelles je parle du Moyen Âge. C'est une confrontation qui se situe à plusieurs niveaux et qui chaque fois a débouché sur des points de vue et des résultats différents. J'ai discuté avec des personnes qui, quoique n'étant pas des spécialistes, affichaient une idée bien précise du Moyen Âge, ce qui n'arrive pas de la même façon lorsqu'on a affaire à la géométrie algébrique. Ainsi, quand un maire voulait me convaincre d'écrire un pamphlet pour démontrer l'appartenance de son pays à la Romagne plutôt qu'aux Marches, en lui fournissant par conséquent les bases « historiques » pour justifier une petite sécession. Ou comme quand, durant une émission de télévision au cours de laquelle j'ai été invité par le présentateur à parler, en ma qualité de médiéviste, de la ceinture de chasteté, instrument sur lequel je n'étais pas très ferré. J'ai aussi parlé du Moyen Âge avec mes étudiants du cours de méthodologie de la recherche historique, à qui j'ai souvent demandé en commençant le cycle de cours : « Qu'est-ce pour vous que le Moyen Âge ? » J'ai pris note de leurs réponses : temps des fées, des châteaux et des chevaliers, temps des sorcières, de l'obscurité et de l'injustice. Je n'ai pas corrigé leurs affirmations parce que, comme on l'a vu, elles ne sont pas erronées dans la mesure où elles correspondent vraiment aux idées courantes sur le Moyen Âge. J'ai cependant essayé de les historiciser en réfléchissant avec eux, en introduisant le concept de médiévalisme et en travaillant sur le rapport entre ce dernier et l'histoire médiévale. Leur dire : « Attention, le Moyen Âge, c'est autre chose » aurait été préjudiciable et même faux.

Analyser le médiévalisme et son impact aujourd'hui signifie consolider les fondations du pont qui relie l'historiographie à la contemporanéité, en ramenant l'histoire médiévale au centre du débat. À l'inverse, ne pas accomplir cette analyse peut faire courir le risque de laisser les médiévistes de l'autre côté du pont, de permettre que se répande l'opinion que ceux-ci ne seraient autres que des espèces d'érudits chasseurs de curiosités d'antiquaires : personnes inutiles parce qu'elles ne produisent pas de biens de consommation immédiate, mais font de la recherche.

Je crois que cette analyse de l'histoire est d'autant plus utile à proposer actuellement que le rapport entre classe politique et monde de la culture, de la recherche et de l'éducation est désormais devenu problématique dans de nombreux pays².

En Italie, le quatrième gouvernement de Berlusconi (2008-2011) a essayé à plusieurs reprises de supprimer l'Institut historique italien pour le Moyen Âge et avec lui d'autres institutions culturelles importantes du pays, comme l'*Accademia dei Lincei*. Puis, en septembre 2011, quelques organismes culturels de médiévistique ont été financés grâce à une loi spéciale. Mais, comme le chante Pétrarque depuis plus de six cents ans, *piaga per allentar d'arco non sana* (*Canzoniere*, XC, 14) (« Débander l'arc ne guérit point la plaie »).

C'est un sort bien pire qu'a connu le Collegium Budapest - Institute for Advanced Study, centré principalement sur l'histoire médiévale – le présent livre doit d'ailleurs beaucoup à ses séminaires sur la construction de l'identité nationale. Ce centre de recherche a en effet été fermé en 2011. Il est évident que nous nous trouvons confrontés à un paradoxe. L'éclipse de la discipline d'histoire médiévale, de fait, ne correspond pas à un silence qui se serait fait sur le Moyen Âge. Tout au contraire, le Moyen Âge est toujours à la mode. Au cours des années qui se sont écoulées entre l'édition originale italienne et la présente édition française, j'ai recueilli une quantité telle de cas de réutilisation du Moyen Âge à l'époque contemporaine que j'aurais pu sérieusement prendre en considération l'idée d'écrire un chapitre entier de mises à jour. À de telles considérations m'auraient poussé par exemple le grand succès du jeu vidéo *Assassin's Creed*, se déroulant au temps de la troisième croisade, et le succès analogue de la série *Game of Thrones* qui cloue la moitié du monde devant le petit écran ; mais aussi les brocarts brodés d'argent et les soyeuses cottes de mailles proposées par le couturier Dolce&Gabbana, ou bien encore

2. T. di Carpegna Falconieri, « Medioevo, quante storie ! Fra divagazioni preziose e ragioni dell'esistenza », dans I. Lori Sanfilippo (éd.), *Medioevo quante storie. V Settimana di Studi Medievali 130 anni di storie. Giornata conclusiva*, Roma, 21-23 mai 2013, Rome, Istituto storico italiano per il medioevo, 2014, p. 109-137, ici p. 126-128.

les costumes de croisés endossés par les supporters de l'équipe de football d'Angleterre lors du championnat du monde de l'été 2014 au Brésil.

Je me suis toutefois convaincu qu'il n'était pas nécessaire – au moins pour l'instant – d'écrire tout un nouveau chapitre en me rendant compte du fait que la réactivation du Moyen Âge dans le monde d'aujourd'hui procède en suivant les mêmes lignes directrices déjà définies. La casuistique qui se renouvelle enrichit le tableau, mais l'implantation générale est restée inchangée. On constate le même processus pour ce qui concerne spécifiquement le médiévalisme politique. Pour s'en rendre compte, cela vaut la peine de proposer *in fine* quelques exemples relatifs à ces dernières années, 2014 compris.

C'est à l'été et l'automne de cette année-là que remontent les faits tragiques en liaison avec l'institution de l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL) qui a proclamé la restauration du califat – d'antique mémoire médiévale – qui pratique le jihad et considère les Occidentaux comme des croisés à décapiter. Le 22 septembre 2014, le porte-voix de l'EIIL a menacé, en une actualisation manifeste du Moyen Âge, ce qui pour ses tenants est encore le symbole de l'Occident : « Nous conquerrons votre Rome, nous mettrons en pièces vos croix, nous réduirons vos femmes en esclavage. »

C'est justement dans cette Hongrie qui ferme un important centre de recherche que le nationalisme d'extrême droite est toujours plus fort. Et c'est la même chose en France, où le *Front national* fait de plus en plus consensus (2014) et où, par ailleurs, à l'occasion du sixième centenaire de la naissance de Jeanne d'Arc (janvier 2012), les partis de droite et de gauche se sont disputés pour revendiquer, chacun de son côté, l'icône de la Pucelle, symbole ultranationaliste ou bien symbole d'unité et de concorde. En Ukraine, au contraire, on représente les événements sanglants de la guerre civile dont les combats se déroulent depuis le printemps 2014 comme une grande fresque néomédiévale. En Grande-Bretagne, Westminster et Big Ben sont en passe de glisser dans la Tamise, et certains ont même proposé de les vendre (janvier 2012), tandis que, dans les jours précédant le référendum pour l'indépendance écossaise qui a garanti la pérennité du Royaume-Uni (18 septembre 2014), nombreuses ont été les références aussi bien aux grandes épopées du Moyen Âge qu'au « néo-Moyen Âge » dans lequel on serait entrés en cas de victoire des sécessionnistes. En Espagne, au contraire, depuis 2012 on discute de la possibilité d'offrir la citoyenneté et un passeport aux descendants des Juifs séfarades expulsés en 1492 par les rois catholiques. Alors que le gouvernement de Madrid a l'intention de réparer un tort médiéval, le Moyen Âge adriatique est au contraire domestiqué à des fins touristique-nationales : on affirme que le grand voyageur Marco Polo n'était pas vénitien et, en août 2012, a été inauguré un musée qui lui est dédié dans l'île croate de Korčula. Les citoyens

chinois qui les visiteront – on l’a annoncé – jouiront de la gratuité permanente. Un autre voyage dans le néo-Moyen Âge pourrait en revanche comporter plus de risques : dans l’État mexicain du Michoacán, opère depuis 2011 un puissant cartel de narcotraficants qui a pris le nom de *Caballeros Templarios*. Dans le but de contrôler le territoire, ces « templiers » procèdent à des exécutions et ont distribué à la population un livret contenant leurs principes et règles de conduite.

Un dernier cas, enfin, permet de réfléchir sur ce qui pourrait sembler, comme l’écrivit Jorge Luis Borges, une « forme secrète du temps, un dessein dont les lignes se répètent³ ». Comme on le sait, le 28 février 2013, Benoît XVI a renoncé au pontificat ; puis, le 13 mars 2013, a été élu un nouveau pape qui a pris le nom de François. De nombreux commentateurs ont observé que l’acte de renonciation accompli par Benoît XVI était comparable à celui du pape Célestin V en 1294, tandis que le nouveau pape a déclaré avoir choisi son nom précisément en se référant au modèle de saint François d’Assise. Dans le tam-tam médiatique, les analogies formelles entre les faits contemporains et médiévaux ont été soulignées en accentuant les présumées significations eschatologiques : le retour d’une Église pauvre au nom de saint François, ou, *vice versa*, l’approche de la fin des temps annoncée par l’élection d’un pape « noir » (le pape Bergoglio est en effet le premier pape provenant de l’ordre jésuite, et le général des jésuites est appelé dans le langage populaire le « pape noir »).

Ces analogies pourraient ne pas être le fruit d’une simple causalité, mais bien dériver aussi de l’intention, de la part des deux pontifes, de suggérer des relations entre les événements contemporains et ceux médiévaux. Quelques années avant de renoncer au pontificat, Benoît XVI fit le geste de poser son pallium pontifical – c’est-à-dire le symbole de la dignité pontificale qui lui avait été imposé le premier jour du pontificat – sur la tombe de saint Célestin V. D’autre part, au Moyen Âge, François était un nom associé à l’attente d’un pape « angélique », d’un saint François ressuscité qui aurait libéré l’Église de la corruption mondaine. Cette croyance, très répandue dans la culture du bas Moyen Âge justement au temps de Célestin V, a connu depuis 2013 un considérable *revival*, sous le signe d’un Moyen Âge rêvé... et du pape François.

3. J. L. Borges, *Fictions*, trad. de P. Verdevoye, N. Ibarra, Paris, Gallimard, 1951 [éd. orig. *Ficciones*, Buenos Aires, Sur, 1944], « Thème du traître et du héros ».

Sources et documents

a) Films et émissions de télévision

- 2012, Roland Emmerich, USA, 2009.
- Alexandre Nevski [Aleksandr Nevskij], Sergueï M. Eisenstein, URSS, 1938.
- Andreï Roublev, Andreï Tarkovski, URSS, 1966.
- Armée Brancaleone (L') [L'Armata Brancaleone], Mario Monicelli, Italie, 1966.
- Barberousse. L'empereur de la mort [Barbarossa], Renzo Martinelli, Italie, 2009.
- Beowulf, Graham Baker, USA, 1999.
- Beowulf Prince of the Geats, Scott Wegener, USA, 2007.
- Brancaleone s'en va-t-aux croisades [Brancaleone alle crociate], Mario Monicelli, Italie, 1970.
- Braveheart, Mel Gibson, USA, 1995.
- Carnet de notes pour une Orestie africaine [Appunti per un'Orestiade africana], Pier Paolo Pasolini, Italie, 1970.
- Contes de Canterbury (Les) [I Racconti di Canterbury] Pier Paolo Pasolini, Italie, 1972.
- Da Vinci Code [The Da Vinci Code], Ron Howard, USA, 2003.
- Décameron (Le) [Il Decameron], Pier Paolo Pasolini, Italie, 1971.
- Déclin de l'Empire américain (Le), Denys Arcand, Canada, 1986.
- Doomsday, Neil Marshall, Grande-Bretagne, 2008.
- Edward aux mains d'argent [Edward Scissorhands], Tim Burton, USA, 1990.
- Évangile selon saint Mathieu (L') [Il Vangelo secondo Matteo], Pier Paolo Pasolini, Italie, 1964.
- Excalibur, John Boorman, USA, 1981.
- Francesco d'Assisi, produit pour la télévision par Liliana Cavani, Italie, 1966.
- Guerriers de la nuit (Les) [Warriors of the Night], Walter Hill, USA, 1979.
- In mezz'ora, émission de télévision de la chaîne italienne Rai Tre, présentée par Lucia Annunziata, depuis 2005.
- Indiana Jones, Les aventuriers de l'arche perdue [Raiders of the Lost Ark], Steven Spielberg, USA, 1981.
- Indiana Jones et la dernière croisade [Indiana Jones and the Last Crusade], id., USA, 1989.
- Invasions barbares (Les), Denys Arcand, Canada, 2003.
- Invasioni barbariche (Le), émission de télévision de La 7, présentée par Daria Bignardi, 2004-2008, 2009-2011.
- Kingdom of Heaven, Ridley Scott, USA, 2005.

- Légende de Beowulf (La) [Beowulf], Robert Zemeckis, USA, 2007.
- Lion en hiver (Le) [The Lion in Winter], Anthony Harvey, Grande-Bretagne, 1968.
- Mad Max, George Miller, Australie, 1979.
- Mad Max au-delà du dôme du tonnerre [Mad Max Beyond Thunderdome], id., George Ogilvie, Australie, 1985.
- Mad Max 2 [Mad Max, the Road Warrior], id., Australie, 1981.
- Merlin l'enchanteur [The Sword in the Stone], Wolfgang Reitherman, USA, 1963.
- Mille et une nuits (Les) [I fiore delle Mille e una notte], Pier Paolo Pasolini, Italie, 1974.
- Monty Python : Sacré Graal [Monty Python and the Holy Grail], Monty Python, Grande-Bretagne, 1974.
- New York ne répond plus [The Ultimate Warrior], Robert Clouse, USA, 1975.
- New York 1997 [1997. Escape from New York], John Carpenter, USA, 1981.
- Nouveaux Barbares (Les) [I nuovi barbari], Enzo G. Castellani, Italie, 1982.
- Onze fioretti de François d'Assise (Les) [Francesco Giullare di Dio], Roberto Rossellini, Italie, 1950.
- Papeste Jeanne (La) [Die Päpstin], Sönke Wortmann, Allemagne, 2009.
- Passion de Jeanne d'Arc (La), film muet de Carl Theodor Dreyer, Danemark/France, 1928.
- Perceval le Gallois, Éric Rohmer, France, 1978.
- Pillars of the Earth (The), série de Sergio Mimica-Gezzan, Canada/Allemagne/Grande-Bretagne/USA, 2010.
- Pink Floyd : The Wall, Alan Parson, Grande-Bretagne, 1982.
- Pulp Fiction, Quentin Tarantino, USA, 1994.
- Salò ou les 120 jours de Sodome [Salò o le centoventi giornate di Sodoma], Pasolini, Italie, 1975.
- Seigneur des anneaux (Le) [The Lord of the Rings], Peter Jackson, Nouvelle-Zélande/USA, 2001-2003.
- Septième Sceau (Le) [Det sjunde inseglet], Ingmar Bergman, Suède, 1957.
- Shrek, Andrew Adamson, Vicky Jenson, USA, 2001.
- Soleil vert [Soylent Green], Richard Fleischer, USA, 1973.
- Source (La) [Jungfrukällan], Ingmar Bergman, Suède, 1959.
- Treizième Guerrier (Le) [The 13th Warrior], John McTiernan, USA, 1999.
- Un monde sans terre [Waterworld], Kevin Reynolds, USA, 1995.
- Visiteurs (Les), Jean-Marie Poiré, France, 1993.

b) Chansons et œuvres musicales

- All Along the Watchtower, Bob Dylan, 1968.

- Ballade des dames du temps jadis*, François Villon, xv^e siècle, chantée par Georges Brassens, 1954.
- Ballade des pendus (La)*, François Villon, chantée par Serge Reggiani, 1961.
- Ballata degli impiccati (La)*, François Villon, traduite par Fabrizio De André, 1968.
- Barbara Allen, ballade traditionnelle, Child n. 84, reprise par de nombreux chanteurs du xx^e siècle, dont Joan Baez.
- Battle of Epping Forest (The)*, Genesis, 1973.
- Bourgeois (Les)*, Jacques Brel, 1962.
- Branduardi canta Yeats*, album d'Angelo Branduardi, 1986.
- Camelot*, comédie musicale d'Alan J. Lerner, 1960.
- Carlo Martello ritorna dalla battaglia di Poitiers*, Fabrizio De André, Paolo Villaggio, 1967.
- Cielo d'Irlanda (Il)*, Fiorella Mannoia, 1999.
- Dancing with the Moonlit Knight*, Genesis, 1973.
- Depende*, Jarabe de Palo, 1998.
- Fila la lana [File la laine]*, Robert Marcy, 1949, traduite par Fabrizio De André, 1974.
- Geordie, ballade traditionnelle, Child n. 209, reprise par de nombreux chanteurs du xx^e siècle, dont Joan Baez et Fabrizio De André.
- Greensleeves, ballade traditionnelle, Child n. 271, reprise par de nombreux chanteurs du xx^e siècle.
- Ho visto un re*, Enzo Jannacci, Dario Fo, 1968.
- Internationale (L')*, chant révolutionnaire, texte d'Eugène Pottier, 1872.
- Joan of Arc*, Leonard Cohen, 1971, trad. it. *Giovanna d'Arco*, Fabrizio De André, 1974.
- Moyenâgeux (Le)*, Georges Brassens, 1966.
- My Fair Lady*, comédie musicale d'Alan J. Lerner, 1956.
- Non nobis Domine*, Marcello De Angelis, 270 bis, 2000.
- Oceano di guerrieri*, id., 1996.
- Ophelia*, Francesco Guccini, 1968.
- Parsifal*, opéra de Richard Wagner, 1882.
- Parsifal*, Pooh, 1973.
- Plat Pays (Le)*, Jacques Brel, 1962.
- Primavera di Praga*, Francesco Guccini, 1970.
- Re del Mondo (Il)*, Franco Battiato, 1994.
- Scarborough Fair, ballade traditionnelle, Child n. 2, reprise par de nombreux chanteurs du xx^e siècle, dont Simon and Garfunkel.
- Scudiero (Bianco Scudiero)*, Gli Amici del Vento, 1993.
- Selling England by the Pound*, album des Genesis, 1973.

Senso (Un), Vasco Rossi, 2004.

S'i fossi foco, sonnet de Cecco Angiolieri, XIII-XIV^e siècle, chanté par Fabrizio De André, 1968.

Sweet Sir Galahad, Joan Baez, 1969.

Terra di Thule, La Compagnia dell'Anello, 1980.

Vandeana (La) [La Vendéenne], chanson populaire contre-révolutionnaire, hymne de marche.

Verger du roi Louis (Le), Georges Brassens, 1960.

c) Documents électroniques

ACCATTOLI Luigi, « La “purificazione della memoria” da Giovanni Paolo II a Benedetto XVI », conférence de Luigi Accattoli aux « Mercoledì della Cattolica », 6 juin 2007

(www.luigiaccattoli.it/blog/?page_id=430, consulté le 4 février 2010/2 juillet 2014).

ALBERONI Francesco, « Se lo Stato ha il consenso è più forte dei barbari. L'esempio virtuoso della Sicilia negli anni Novanta », *Corriere della Sera*, 9 juin 2008

(http://archiviostorico.corriere.it/2008/giugno/09/Stato_consenso_piu_forte_dei_co_9_080609037.shtml, consulté le 2 février 2010/7 juillet 2014).

— « Le armi dell'ultimo profeta : fede, speranza, tecnologia », *Corriere della Sera*, 4 avril 2005, p. 1

(http://archiviostorico.corriere.it/2005/aprile/04/armi_dell_ultimo_profeta_fede_co_9_050404246.shtml consulté le 10 mars 2010/6 juillet 2014).

« Ali Ağca torna libero: “Io sono Gesù” », *La Stampa.it*, 18 janvier 2010

(www.lastampa.it/redazione/cmsSezioni/esteri/201001articoli/51353girata, consulté le 4 février 2010/2 juillet 2014).

ANNUNZIATA Lucia, « Intervista ad Hans Küng », dans *In mezz'ora*, programme de Rai Tre, 8 février 2009

(www.tg3.rai.it/dl/RaiTV/programmi/media/ContentItem-62172e41-2f7e-4cd5-b50c-c7537f371847.html?pp=2, consulté le 2 février 2010/2 juillet 2014).

ARDUINI Roberto, « Liberate Tolkien da De Turrís », *l'Unità*, 13 janvier 2010, p. 37

(<http://archivio2.unita.it/v2/carta/showoldpdf.asp?anno=2010&mese=01&file=13CUL37a>, consulté le 16 février 2010/inactif le 8 juillet 2014 ; voir en revanche <http://www.unita.it/culture/liberate-tolkien-da-de-turris-1.12425>, consulté le 8 juillet 2014).

ARNALDI Girolamo, « Testimonianza », dans *Lo storico Bronistaw Geremek, protagonista dell'89 polacco ed europeo, op.*, cit.

BENOÎT XVI, « Ragioni della scelta del nome Benedetto », *Udienza generale del 27 aprile 2005*, site officiel

- (www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/audiences/2005/documents/hf_ben-xvi_aud_20050427_it.html, consulté le 20 décembre 2009/6 juillet 2014).
- « Incontro con i rappresentanti di alcune comunità musulmane. Discorso di Sua Santità Benedetto XVI, arcivescovo di Colonia », 20 août 2005
- (www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2005/august/documents/hf_ben-xvi_spe_20050820_meeting-muslims_it.html, consulté le 4 février 2010/2 juillet 2014).
- « Discorso di Benedetto XVI all'Università di Ratisbona », texte intégral, 12 septembre 2006, *Radio Vaticana*
- (www.vaticanradio.net/iti/Articolo.asp?c=94879, consulté le 4 février 2010, ne semble pas actif au 7 juillet 2014 ; voir en revanche http://fr.radiovaticana.va/storico/2006/09/22/texte_int%C3%A9gral_du_discours_de_beno%C3%AEt_xvi_%C3%A0_ratisbonne/fr-95586, en français, 7 juillet 2014).
- « Omelia del Santo Padre Benedetto XVI », Sagra della Basilica Vaticana, dimanche 26 avril 2009
- (http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/homilies/2009/documents/hf_ben-xvi_hom_20090426_canonizzazioni_it.html, consulté le 16 février 2010/6 juillet 2014).
- BERARDINELLI Alfonso, CHIABERGE Riccardo, « Università. La sinistra dei baroni », *Corriere della Sera*, 5 mai 1997, p. 27
- (http://archiviostorico.corriere.it/1997/maggio/05/UNIVERSITA_sinistra_dei_baroni_co_0_9705058258.shtml, consulté le 12 mars 2010/3 juillet 2014).
- « Berlusconi : “La nostra idea dell’Italia non è multiethnica” », *Il Sole 24 ore.com*, 9 mai 2009
- (www.ilsole24ore.com/art/SoleOnline4/Italia/2009/05/berlusconi-no-italia-multiethnica.shtml, consulté le 31 mars 2010/6 juillet 2014).
- BERNARDUS CLARAEVALLENSIS ABBAS (BERNARD DE CLAIRVAUX), « Liber ad milites Templi de laude novae militiae », dans Alim, *Archivio della latinità italiana del medioevo*
- ([http://alim.dfl.univr.it/alim/letteratura.nsf/\(volumiid\)/5d132c8796219a21c1256e38003b6a35!opendocument&vs=genere](http://alim.dfl.univr.it/alim/letteratura.nsf/(volumiid)/5d132c8796219a21c1256e38003b6a35!opendocument&vs=genere), consulté le 12 mars 2011/7 juillet 2014).
- BERTHO Catherine, « L’invention de la Bretagne. Genèse sociale d’un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 6/35, 1980, p. 45-62
- (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1980_num_35_1_2099, consulté le 12 mars 2010/5 juillet 2014).
- BERWICK Andrew [alias pour Anders Behring Breivik], « 2083. A European Declaration of Independence. De Laude Novae Militiae. Pauperes commilitones Christi Templisque Solomonici », Londres, 2011
- (www.slideshare.net/darkandgreen/2083-a-european-declaration-of-independence-by-andrew-berwick, consulté le 26 juin 2011/2 juillet 2014).

- BRAMBILLA Michele, « Basso Impero », *La Stampa.it*, 12 novembre 2010
 (<http://www.lastampa.it/2010/11/12/cultura/opinioni/editoriali/basso-impero-x7TAy5Zk3wXohrVRR5lAKM/pagina.html>, consulté le 21 juin 2011/2 juillet 2014).
- BREATHNACH Seamus, « The Jesus Joke », *Irish Criminology*, 2007
 (www.scribd.com/doc/10062380/The-Jesus-Joke-Part-I-by-Seamus-Breathnach, consulté le 16 mars 2010/6 juillet 2014).
- BRUSA Antonio, « Un prontuario degli stereotipi sul medioevo », *Cartable de Clío*, v, 4, 2004
 (www.mondimedievali.net/pre-testi/stereotipi.htm, consulté le 10 mars 2010/3 juillet 2014).
- BRYANT Nick, « Obama Echoes Jfk's Camelot Romance », *BBC News*, 15 janvier 2009
 (<http://news.bbc.co.uk/2/hi/americas/7786440.stm>, consulté le 10 mars 2010/6 juillet 2014).
- BURZIO Filippo, recension de J. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit.
 (www.centrostudilaruna.it/evolaburzio.html, consulté le 12 mars 2010/6 juillet 2014).
- Calendimaggio di Assisi
 (www.calendimaggiodiassisi.it, consulté le 15 décembre 2009/3 juillet 2014).
- « «Camelot». Returning to the White House? », *The Early Show*, 7 novembre 2008
 (<http://www.cbsnews.com/news/camelot-returning-to-the-white-house/>, consulté le 17 février 2010/8 juillet 2014).
- CARBONI Paola, « Itinerari culturali in Europa e in Italia », 3 mai 2007
 (www.tafer.it/2007/O5/O3/itinerari-culturali-in-europa-e-in-italia/, consulté le 22 décembre 2009/25 juin 2014).
- CARDINI Franco, « Rileggere Spengler », 1^{er} septembre 2008
 (www.francoardini.net/Appunti/1.9.2008a.html, consulté le 2 février 2010/6 juillet 2014).
- « Franco Cardini e il falso scontro di civiltà », 3 mai, sur YouTube
 (www.youtube.com/watch?v=fZGZMb6iik, consulté le 17 octobre 2009, semble inactif au 8 juillet 2014 ; voir en revanche <http://www.youtube.com/watch?v=oePWGnnlRzI>, consulté le 8 juillet 2014).
- « Caricature de Barack Obama en Robin des Bois »
 (http://api.ning.com/files/1PT92heQqtUZaNiVpBzQSbyCro8wpId4pWXsIlB2mD2JbjYOvD1J7U2bD84ZOseEq7W32EPx8IXhXTWtp7aUpPeWAZMv19/MJO_CUC_Obama_Hood.jpg, consulté le 10 mars 2010, semble inactif au 1^{er} novembre 2014).
- « Caricature de Barack Obama en Robin des Bois »
 (<http://thankw.com/wp-content/uploads/2009/03/obama-hood-and-his-merry-men-thankw-300x240.jpg>, consulté le 10 mars 2010/16 décembre 2014).
- « Caricature de George W. Bush en croisé », dans « Saquitos's blog. El blog de Saquito »
 (<http://saquito.net/?p=44>, consulté le 4 février 2010, semble inactif au 20 octobre 2014).

CAROTTA Francesco, « Il Cesare incognito. Da Divo Giulio a Gesù », mai 2002

(www.scribd.com/doc/4074287/Il-Cesare-incognito-Da-Divo-Giulio-a-Gesu, consulté le 16 mars 2010/5 juillet 2014).

CAVALLO Alberto, « Il nuovo medioevo. Seconda parte : il Giubileo », 18 août 2000

(www.eurinome.it/medioevo2.html, consulté le 10 mars 2010/2 juillet 2014).

CAVAZZA Stefano, « La tradizione inventata. Utilità sociali (ed economiche) della festa e del folklore », *Golem l'indispensabile*, VII, 8 août 2002

(www.golemindispensabile.it/articolo.asp?id=952&num=19&sez=269, consulté le 10 avril 2009/6 juillet 2014).

Centro Studi la Runa

(www.centrostudilaruna.it, consulté le 31 mars 2010/5 juillet 2014).

CERNIGOI Claudia, « Nuova destra, radici vecchie », *terrelibere.org*, 21 mars 2005

(<http://old.terrelibere.org/doc/nuova-destra-radici-vecchie>, consulté le 4 février 2010/8 juillet 2014).

Cinema e medioevo

(www.cinemedioevo.net, consulté le 20 février 2010).

Comitato per lo studio della presenza carolingia in Val di Chienti [Comité pour l'étude de la présence carolingienne dans le val de Chienti] (Région des Marches, Italie)

(www.youtube.com/watch?v=6hJ-OZ5jMIQ, consulté le 12 mars 2010/5 juillet 2014).

Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, « Communiqué concernant la suppression du titre de "patriarche d'Occident" », *Annuaire pontifical*, 2006

(www.vatican.va/.../rc_pc_chrstuni_doc_20060322_patriarca-occidente_f, consulté le 10 septembre 2014).

« Constitution européenne signée le 29 octobre 2004 à Rome, *Lexinternet Droit européen*

(<http://lexinter.net/UE/preamble.htm>, cons. 24 juin 2014).

Consulta Provenzale

(www.consultaprovenzale.org/, consulté le 13 mars 2010, semble inactif au 8 juillet 2014 ; voir en revanche <http://consultaprovenzale.blogspot.fr/>, consulté le 8 juillet 2014).

« Contagious Middle Ages in Post-Communist East Central Europe (The) », Exhibition, Budapest, Open Society Archives at the Central European University (Osa), 15 septembre-20 octobre 2006 ; Berkeley University (Ca), 1^{er} novembre 2007-31 janvier 2008

(www.osaarchivum.org/files/exhibitions/middleages/index.html consulté le 30 mars 2010 / 6 juillet 2014)

(www.osaarchivum.org/images/stories/pdfs/activity_reports/rferep2006.pdf, consulté le 30 mars 2010/16 janvier 2014)

(www.osaarchivum.org/files/exhibitions/middleages/06/02/index.html, consulté le 30 mars 2010/6 juillet 2014).

CONTE Emanuele, « Medioevo negato »

(www.youtube.com/watch?v=VuAqOVvFzCA, consulté le 8 juillet 2010/2 juillet 2014).

COSTANTE Alessandra, « Rassegna Stampa sul comizio anti islamico dell'eurodeputato della Lega Nord Borghezio »

(www.ildialogo.org/islam/BorghezioAGenova10082008.pdf, consulté le 8 janvier 2010/2 juillet 2014).

CURTA Florin, « Pavel Chinezul, Negru Voda, and "Imagined Communities": Medievalism in Romanian Rock Music », *Studies in Medievalism*, 13, 2005, p. 3-16

(www.clas.ufl.edu/users/fcurta/phoenix.pdf, consulté le 12 mars 2010/3 juillet 2014).

DE GREGORIO Concita, « Le altre donne », *L'Unità. Blog. Invece*, 18 janvier 2011

(<http://concita.blog.unita.it/le-altre-donne-1.266857>, consulté le 21 juin 2011/2 juillet 2014).

DE TURRIS Gianfranco, « Scoop dell'Unità: gli Hobbit sono di sinistra », *il Giornale*, 8 janvier 2010, p. 31

(<http://www.ilgiornale.it/news/scoop-dell-unit-hobbit-sono-sinistra.html>, consulté le 16 février 2010/8 juillet 2014).

« Dimissioni del vicepresidente del Cnr Roberto de Mattei »

(www.petizionionline.it/petizione/dimissioni-del-vicepresidente-del-cnr-roberto-de-mattei/3730, consulté le 21 juin 2011/6 décembre 2014).

DRAGOSEI Fabrizio, « Così il Cremlino riscrive la storia », *Corriere della Sera*, 12 juillet 2008, p. 41

(http://archiviostorico.corriere.it/2008/luglio/12/Cosi_Cremlino_riscrive_storia_co_9_080712108.shtml, consulté le 10 mars 2010/8 juillet 2014).

« Es constitueix el Govern Provisional Occità per a la República Fédéral i Democràtica dels Països d'Occ », *Ràdio Catalunya*, 2 mai 2007

(www.radiocatalunya.ca/noticia/1629/, consulté le 13 mars 2010, semble inactif au 6 juillet 2014 ; voir en revanche <http://estat-catala.editboard.com/t3342-occitania-forma-un-govern-provisiona>, consulté le 6 juillet 2014).

European Science Foundation

(www.esf.org/research-areas/humanities.html, consulté le 20 décembre 2009/6 juillet 2014).

FAGIOLI Alessandra, « Il romanziere e lo storico. Intervista a Umberto Eco », *Lettera internazionale*

(www.letterainternazionale.it/testi_htm/eco_75.htm, consulté le 12 mars 2010/4 juillet 2014).

Federazione italiana giochi storici

(www.feditgiochistorici.it/, consulté le 12 février 2010/3 juillet 2014).

FINI Gianfranco, « Prolusione », dans *Lotta politica nell'Italia medievale*, journée d'études, Rome, 16 février 2010, Istituto storico italiano per il medio evo, Rome, 2010

(http://presidente.camera.it/614?shadow_interventi_presidente=260, consulté le 17 février 2010, semble inactif au 16 juillet 2014 ; voir en revanche <http://www.camera.it/camera/browse/748?raccolta=701&pager.offset=390&Giornata+di+studi+dedicata+alla+%22Lotta+politica+nell'Italia+Medievale%22>, consulté le 6 juillet 2014).

FOLLI Stefano, « Tra orgoglio culturale ed equivoco politico », *Corriere della Sera*, 27 septembre 2009, p. 9

(http://archiviostorico.corriere.it/2008/giugno/09/Stato_consenso_piu_forte_dei_co_9_080609037.shtml, consulté le 2 février 2010/7 juillet 2014).

« Francesco Carotta », Wikipédia

(http://en.wikipedia.org/wiki/Francesco_Carotta, consulté le 16 mars 2010/5 juillet 2014).

FRIEDMAN Thomas L., « Foreign Affairs; Smoking or Non-Smoking? », *The New York Times*, 14 septembre 2001

(www.racematters.org/friedmansmokingornonsmoking.htm, consulté le 5 février 2010/2 juillet 2014).

FRIGERIO Alessandro, « Francisco Franco e la Pietra Filosofale », *Storia in Network*, II, 71, septembre 2002

(www.storiainet.net/arret/num71/artic3.asp, consulté le 21 mars 2010, semble inactif au 8 juillet 2014 ; voir en revanche <http://win.storiainet.net/arret/num195/artic7.asp>, consulté le 8 juillet 2014).

GARDELL Mattias, « The Roots of Breivik's Ideology : Where does the Romantic Male Warrior Ideal Come from Today? », *Eutopia. Institute of Ideas on Islam, Diversity and Democracy*, 2 août 2011

(www.eutopiainstitute.org/2011/08/the-roots-of-breiviks-ideology-where-does-the-romantic-male-warrior-ideal-come-from-today/, consulté le 9 août 2011/5 juillet 2014).

GEARY Patrick, J., « Quando le nazioni rifanno la storia. La fondazione dell'Europa », conférence, Modène, 6 septembre 2005

(www.storiairreer.it/Materiali/Materiali/Medioevo/gearyOK.pdf, consulté le 15 janvier 2010/6 juillet 2014).

« Geschichte der "Bajuwarischen Befreiungsarmee" des Franz Fuchs (die) »

(www.antifa.co.at/antifa/bba.PDF, consulté le 12 mars 2010/6 juillet 2014).

Giovani Padani « Primule Verdi », « Scrivi anche tu le storie Padane, diventa un bardo Padano », 2001-2002

(<http://digilander.libero.it/primuleverdi/fantasy/bardo-padano.html>, consulté le 12 mars 2010/5 juillet 2014).

GUIDO Olimpio, « Osama è ancora vivo: ecco il suo nuovo video », *Corriere della Sera*, 20 mai 2002, p. 6

- ([http://archiviostorico.corriere.it/2002/Osama ancora vivo ecco suo co 0 0205208769.shtml](http://archiviostorico.corriere.it/2002/Osama_ancora_vivo_ecco_suo_co_0_0205208769.shtml), consulté le 4 février 2010/2 juillet 2014).
- HODGES Laura F., « John Steinbeck's The Acts of King Arthur and his Noble Knights », dans *An Arthuriana/Camelot Project Bibliography* (www.lib.rochester.edu/camelot/acpbibs/hodges.htm, consulté le 19 mars 2010/6 juillet 2014).
- HODGSON Charles, « Podictionary, the Podcast for Word Lovers » (<http://podictionary.com/?p=533>, consulté le 2 février 2010, semble inactif au 15 octobre 2014 ; voir en revanche <http://www.lastfm.fr/music/Charles+Hodgson/podictionary+-+the+podcast+for+word+lovers+-+M+words>, consulté le 9 juillet 2014).
- INTROVIGNE Massimo, « II "Codice Da Vinci": ma la storia è un'altra cosa », 2003 (www.cesnur.org/2003/mi_davinci.htm, consulté le 12 mars 2010/5 juillet 2014, avec adresse [org/2005/](http://www.cesnur.org/2005/))
- « Benedetto XVI e San Nuno Alvares Pereira. Le lezioni di una canonizzazione », 2009 (www.cesnur.org/2009/mi_nuni.htm, consulté le 12 mars 2010/6 juillet 2014).
- INTROVIGNE Massimo, MENEGOTTO Andrea, ZOCCATELLI Pier Luigi, « Aspetti spirituali dei revival celtici e tradizionali in Lombardia », Regione Lombardia, Cesnur 2001 (www.cesnur.org/celti/, consulté le 12 mars 2010/5 juillet 2014).
- JEAN-PAUL II, « Encyclique Slavorum Apostoli » (www.vatican.va/edocs/ITA1223/_INDEX.HTM, consulté le 21 mars 2010/6 juillet 2014).
- « Message du Saint-Père au Meeting pour l'amitié entre les peuples », Rimini, 24-30 août 1997, *Traces. Revue internationale de communion et de libération* (http://www.traces-cl.fr/?id=497&id_n=388 9 juillet 2014/14 novembre 2014).
- « Homélie de Jean-Paul II », dimanche 3 octobre 2004 (www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/homilies/2004/documents/hf_jp-ii_hom_20041003_beatifications_it.html, consulté le 12 mars 2010/6 juillet 2014).
- « John Ronald Reuel Tolkien », Wikipédia (http://it.wikipedia.org/wiki/John_Ronald_Reuel_Tolkien, consulté le 30 mars 2010/5 juillet 2014)
- « J. R. R. Tolkien », Wikipédia (http://en.wikipedia.org/wiki/J._R._R._Tolkien, consulté le 30 mars 2010/5 juillet 2014).
- KINGTON Tom, « We need a surreal fantasist like Beppe Grillo to rescue Italy, says Nobel-winning playwright Dario Fo », *The Guardian*, 3 mars 2013 (<http://www.theguardian.com/world/2013/mar/02/beppe-grillo-dario-fo-italy>, consulté le 18 octobre 2014).

- MASTRANTONI Primo, « Giovanni Paolo II: un papa medievale? », 4 avril 2005, *Aduc. Associazione per i diritti degli utenti e dei consumatori*
(www.aduc.it/comunicato/giovanni+paolo+ii+papa+medievale_8656.php, consulté le 10 mars 2010/2 juillet 2014).
- MEDAIL Cesare, « Tolkien: Non cercate la politica tra gli elfi », *Corriere della Sera*, 1^{er} novembre 2003, p. 31
(http://archiviostorico.corriere.it/2003/novembre/01/Tolkien_Non_cercate_politica_tra_co_0_031101203.shtml, consulté le 12 mars 2010/10 juillet 2014).
- « Medievalism, Archaic Origins and Regimes of Historicity. Alternatives to Antique Tradition in the Nineteenth Century in Europe »
(www.colbud.hu/medievalism/, consulté le 3 mars 2011/6 juillet 2014).
- « Medievalism Timeline », *Medievally Speaking*
(<http://medievally-speaking.blogspot.com/2010/II/medievalism-timeline.html>, consulté le 21 juin 2011/3 juillet 2014).
- MILOSEVIC Slobodan, discours traduit en italien sur le site « [JUGOINFO] 28 giugno 1989: l'abietto discorso »
(<https://it.groups.yahoo.com/neo/groups/crj-mailinglist/conversations/topics/1112>, consulté le 6 février 2010/6 juillet 2014).
- MODZELEWSKI Karol, « Bronislaw Geremek storico polacco nel contestoeuropeo », dans *Lo storico Bronislaw Geremek, protagonista dell'89 polacco ed europeo*, Journée d'étude, Rome, Accademia dei Lincei, 21 avril 2009. Les interventions sont visibles en audiovidéo sur le site de *Radio Radicale*
(www.radioradicale.it/scheda/277258, consulté le 31 mars 2010/6 juillet 2014).
- MONNEROT Jules, « Racisme et identité nationale », *Itinéraires*, 1990
(http://julesmonnerot.com/RACISME_IDENTITE.html, consulté le 3 février 2010/2 juillet 2014).
- MONTARULI Augusta, DI SANTO Massimo, DONZELLI Giovanni, « Il Feudo: sprechi, privilegi e nepotismi negli Atenei »
(www.ladestra.info/?p=10195/, consulté le 2 février 2010, semble inactif au 2 décembre 2014 ; voir en revanche <http://www.ilgiornale.it/news/baroni-e-feudi-denuncia-degli-studenti.html>, consulté le 2 décembre 2014).
- MORAWSKI Paolo, « Geremek e l'Europa: tra memoria e sfide », dans *Lo storico Bronislaw Geremek, protagonista dell'89 polacco ed europeo*, op. cit.
(www.esf.org/research-areas/humanities.html, consulté le 20 décembre 2009/6 juillet 2014).
- Movimento Giovani Padani, « Il Giuramento di Pontida. Giovanni Berchet »
(www.giovanipadani.leganord.org/articoli.asp?ID=5260, consulté le 12 mars 2010/6 juillet 2014).

- « Il Rinnovo del Giuramento di Pontida del 7 aprile 1167 », 20 mai 1990
(www.giovanipadani.leganord.org/articoli.asp?ID=5807, consulté le 12 mars 2010/6 juillet 2014).
- « Murder of Meredith Kercher », Wikipédia
(wikipedia.org/wiki/Murder_of_Meredith_Kercher (consulté le 15 décembre 2009/consulté le 2 juillet 2014).
- MUSCA Giosue, « Profumo di medioevo. Il Calendimaggio ad Assisi », *Quaderni medievali*, 20, 1995, p. 133-152, ici p. 150
(<http://centri.univr.it/nm/biblioteca/SCAFFALE/m.htm>, consulté le 25 juin 2011/3 juillet 2014).
- Musée de l'Europe
(<http://europa-museum.org/>, consulté le 15 février 2010/6 juillet 2014).
- NASO Domenico, « Altro che Asterix. Noi stiamo con Cesare », *Ffweb Magazine*, 27 octobre 2009
(www.ffwebmagazine.it/ffw/page.asp?VisImg=S&Art=2599&Cat=I&I=immagini/Foto%20AC/asterixio_int.jpg&IdTipo=o&TitoloBlocco=Tag%20Cloud&Tipo=TagCloud&Tag=lega&Page=I&Tchar=, consulté le 12 mars 2010, semble inactif au 10 juillet 2014 ; voir en revanche http://www1.adnkronos.com/Archivio/AdnAgenzia/2009/10/28/Politica/FUMETTI-FFWEBMAGAZINE-ASTERIX-UN-LEGHISTA-PREFERIAMO-CESAREADNKRONOS_181109.php, consulté le 10 juillet 2014).
- PIE X, *Pascendi Dominici gregis*, sur le site officiel du Saint-Siège
(http://www.vatican.va/holy_father/pius_x/encyclicals/documents/hf_p-x_enc_19070908_pascendi-dominici-gregis_fr.html, consulté le 11 février 2010/6 juillet 2014).
- « Pietra del Principe », Wikipédia
(http://it.wikipedia.org/wiki/Pietra_del_Principe, consulté le 6 février 2010/6 juillet 2014).
- PRODI Romano, « Testimonianza », dans *Lo storico Bronislaw Geremek, protagonista dell'89 polacco ed europeo*, op. cit.
- Quaderni padani*
(www.laliberacompagnia.org/QP.php, consulté le 12 mars 2010/5 juillet 2014).
- QUINN James, « Decline and Fall of the American Empire », 2 août 2009
(www.financialsense.com/editorials/quinn/2009/0802.html, consulté le 3 février 2010/2 juillet 2014).
- QUIRICO Domenico, « Africa in vendita in cambio di cibo. La Fao denuncia : rischio catastrofe. Milioni di ettari ad arabi e cinesi per coltivazioni intensive di riso », *La Stampa*, 26 mai 2009
(ww.lastampa.it/redazione/cmsSezioni/esteri/200905articoli/44048girata.asp, consulté le 2 février 2010/02 juillet 2014).
- Radio24, « Intervista a Mario Borghezio », 26 juin 2011
(www.youtube.com/watch?v=XX8XRzt8E, consulté le, 4 août 2011/2 juillet 2014).

« Radio Sherwood », Wikipédia

(http://it.wikipedia.org/wiki/Radio_Sherwood consulté le 3 mars 2010/3 juillet 2014).

Radio Téhéran, « Intervista a Mario Borghezio »

(http://www.youtube.com/watch?v=ohXOS_6wONE, consulté le 4 août 2011 10 juillet 2014).

Reti medievali [Réseaux médiévaux]

(www.retimedievali.it/, consulté le 25 juin 2011/6 juillet 2014).

RICCARDI Andrea, « Se il papa evoca la caduta dell'Impero », *Corriere della Sera*, 21 décembre 2010, p. 1, 50

(http://archiviostorico.corriere.it/2010/dicembre/21/Papa_Evoca_Caduta_dell_Impero_co_9_101221003.shtml, consulté le 21 juin 2011/2 juillet 2014).

RICCI SARGENTINI Monica, « Muore Otto, ultimo erede dell'impero asburgico », *Corriere della Sera*, 5 juillet 2011, p. 19

(http://archiviostorico.corriere.it/2011/luglio/05/Muore_Otto_ultimo_erede_dell_co_8_110705041.shtml, consulté le 7 août 2011/6 juillet 2014).

Roland's European Paths

(http://webshop.dubrovnikportal.com/orlando/rolands_european_paths.html, consulté le 20 décembre 2009/6 juillet 2014).

ROSASPINA Elisabetta, « Un rito celtico per le prime nozze padane », *Corriere della Sera*, 21 septembre 1998, p. 5

(http://archiviostorico.corriere.it/1998/settembre/21/rito_celtico_per_prime_nozze_co_0_98092113405.shtml, consulté le 10 juin 2010/10 juillet 2014).

SÁGHY Marianne (éd.), « Fifteen-Year Anniversaries Reports », *Annual of Medieval Studies at Ceu*, 15, 2009, p. 169-365, également en ligne

(www.rm.unina.it/biblioteca/scaffale/volumi.htm#MarianneSaghy, consulté le 25 juin 2011/6 juillet 2014).

SANFILIPPO Matteo, *Storia e immaginario storico nella rete e nei media più tradizionali*, 2001

(<http://dspace.unitus.it/handle/2067/25/>, consulté le 9 mars 2010/02 juillet 2014).

— « Cavalieri di celluloidi », dans M. Mesirca, F. Zambon (éd.), *Il revival cavalleresco. Dal Don Chisciotte all'Ivanhoe (e oltre)*, Pise, Pacini, 2010, p. 243-254, également en ligne

(<http://dspace.unitus.it/bitstream/2067/950/Testo%20Sanfilippo.doc>, consulté le 30 août 2010/3 juillet 2014).

SCOTT NOKES Richard, « Beowulf: Prince of the Geats, Nazis, and Odinists », *Old English Newsletter*, XLI, 3, 2008, p. 26-31

(www.oenewsletter.org/OEN/pdf/nokes41_3.pdf, consulté le 12 mars 2010/10 juillet 2014).

« Se An non ama il saluto romano », 22 janvier 2007

(<http://santosepolcro.splinder.com/post/10657801>, consulté le 6 juin 2010, semble inactif au 10 juillet 2014 ; voir en revanche <http://santosepolcro1.blogspot.fr/2007/01/se-non-ama-il-saluto-romano.html>, consulté le 10 juillet 2014).

Senato della Repubblica italiana, sezione Leggi e documenti, Atto Senato n. 54

(<http://www.senato.it/leg/17/BGT/Schede/Ddliter/39351.htm>, consulté le 17 octobre 2014).

SEVERGNINI Beppe, « Amanda e il tifo sbagliato dell'America », *Corriere della Sera*, 4 décembre 2009, p. 1, 24-25

(http://archiviostorico.corriere.it/2009/dicembre/08/Amanda_tifo_sbagliato_dell_America_co_8_091208009.shtml, consulté le 21 juin 2011/2 juillet 2014).

SMITH Marc H., « Du manuscrit à la typographie numérique. Présent et avenir des écritures anciennes », *Gazette du livre médiéval*, 27, 2008, p. 51-78, ici p. 59-61, 72 et suiv.

(www.menestrel.fr/IMG/pdf/Smith_Paleotypo.pdf, consulté le 13 mars 2010/5 juillet 2014).

Society for Creativ Anachronism (Sca)

(www.sca.org, consulté le 20 octobre 2009/3 juillet 2014).

Society for the Study of Popular Cultures and the Middle Ages

(<http://popularcultureandthemiddleages.blogspot.com>, consulté le 20 octobre 2009/3 juillet 2014).

Storico Bronislaw Geremek, *protagonista dell'89 polacco ed europeo (Lo)*, Journée d'étude, Rome, Accademia dei Lincei, 21 avril 2009, Radio Radicale

(www.radioradicale.it/scheda/277258, consulté le 31 mars 2010/6 juillet 2014).

Studies in Medievalism

(<http://hope.edu/academic/english/verduin/homepage.html>, consulté le 25 juin 2011, semble inactif au 15 octobre 2014).

Study Platfom on Interlocking Nationalisms (Spin), projet de recherche dirigé par Joep Leerssen (depuis 2008)

(www.spinnet.eu/, consulté le 31 mars 2011/6 juillet 2014).

« Tenth Crusade », Wikipédia

(http://en.wikipedia.org/wiki/Tenth_Crusade, consulté le 9 août 2011/2 juillet 2014).

TOMMISSEN Piet, « Carl Schmitt e il renouveau cattolico degli anni Venti », 16 décembre 2006

(<http://carl-schmitt-studien.blogspot.com/2006/12/piet-tommissen-carl-schmitt-e-il.html>, consulté le 21 mars 2010/5 juillet 2014).

TORNIELLI Andrea, « Il Carroccio prega il dio Po ma non tradisce la Chiesa », *il Giornale*, 23 août 2009

(<http://www.ilgiornale.it/news/carroccio-prega-dio-po-non-tradisce-chiesa>, consulté le 15 février 2010/6 juillet 2014).

« Tremonti spiega come uscire dal medioevo per liberare le imprese », *Il Sole 24 ore*, 26 juin 2010

(www.ilsole24ore.com/art/notizie/2010-06-26/usciamo-medioevo-liberare-imprese-080300.shtml?uuid=AYhEiQ2B, consulté le 8 juillet 2010/2 juillet 2014).

TUCKER Neel, « Barack Obama, Camelot's New Knight », *The Washington Post*, 29 janvier 2008

(www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2008/01/28/AR2008012802730.html, consulté le 10 mars 2010/3 juillet 2014).

« Turchia, Benedetto XVI è arrivato a Istanbul. Al Qaeda: “Sta preparando la crociata” »

(www.rainews24.rai.it/it/news.php?newsid=65653, consulté le 18 janvier 2010/2 juillet 2014).

TURSE Nick, « Repealing the Magna Carta », *Mother Jones*, 6 janvier 2006

(<http://motherjones.com/politics/2006/01/repealing-magna-carta>, consulté le 10 mars 2010/3 juillet 2014).

VECCHI Gian Guido, « Viviamo la crisi che fu dell'Impero Romano », *ibid.*, p. 25

(http://archivistorico.corriere.it/2010/dicembre/21/Viviamo_crisi_che_dell_Impero_co_9_101221022.shtml, consulté le 21 juin 2011/2 juillet 2014).

« Via Francigena : la strada del turismo culturale europeo », 18 novembre 2009

(www.tafter.it/2009/ii/i8/via-francigena-la-strada-del-turismo-culturale-europeo/, consulté le 22 décembre 2009/25 juin 2014).

Visegrád Group

(www.visegradgroup.eu/main.php, consulté le 20 décembre 2009/6 juillet 2014).

VUKAŠINOVIC Milan, « At the Beginning, there Were Serbs. The Concept of Magnifying a Nation's History, the Case of a Publishing Agency Catalogue »

(www.1989history.eu/upload/1247826070.pdf, consulté le 12 août 2010/6 juillet 2014).

WARSCHAWSKI Michel, « Les nouveaux barbares », *Alternatives International*, 22 février 2007

(www.alterinter.org/article641.html?lang=fr consulté le 4 février 2010/2 juillet 2014).

WILLIAMS Phil, « From the New Middle Ages to a New Dark Age: The Decline of the State and Us Strategy », *Strategic Studies Institute United States Army War College*, juin 2008

(www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/display.Cfm?pubID=867, consulté le 2 février 2010/2 juillet 2014).

WOJTOWICZ Slawek, *The Fall of the American Empire* (1993)

(www.slawcio.com/republic.html, consulté le 3 février 2010/2 juillet 2014).

d) Conférences, colloques non publiés et tesi di laurea

44th International Congress on Medieval Studies, Kalamazoo (Michigan), 7-10 mai 2009.

BALLIFF STRAUBHAAR Sandra, « Jómsvíkingar and Varangian Guardsmen, from Brisbane to Perth », dans « What, in the World, is Medievalism? Global Reinvention of the Middle Ages (A Panel Discussion) », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.

CARPEGNA FALCONIERI, Tommaso di, « Medievalism in Contemporary Politics », dans « What, in the World, is Medievalism? Global Reinvention of the Middle Ages (A Panel Discussion) », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.

CURTA Florin, « The Reinvention of the Middle Ages in the Romanian Rock Music », dans « What, in the World, is Medievalism? Global Reinvention of the Middle Ages (A Panel Discussion) », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.

DALEWSKI Zbigniew, « Medieval Past and Present Politics in Post-war Poland », dans « Uses and Abuses of the Middle Ages in Central and Eastern Europe », cité.

FINKE Laurie, « Knights in White Robes: Chivalry and the Klan », dans « Uses, Abuses and Misuses of the Arthurian », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.

« Ideological Use of the Middle Ages in Contemporary Iberia (The) », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.

INTERINO Maria, *Medioevo «reale» e medioevo «immaginario» nelle rievocazioni storiche contemporanee: Campania e Basilicata*, tesi di laurea, Università degli studi di Urbino, année académique 2004-2005.

KLANICZAY Gábor, « New Religious Cult and Modern Nationalism », dans « Uses and Abuses of the Middle Ages in Central and Eastern Europe », cité.

— « Political Use of the Middle Ages in Post-Communist Central and Eastern Europe », dans « Uses and Abuses of the Middle Ages, 19th-21st Century » Budapest, Central European University, 30 mars-2 avril 2005.

KUDSIEH Suha, « Neo-Medieval Adaptations of the Myth of Saladin: The Case of Sir Walter Scott's "Talisman" (1825) and Ridley Scott's "Kingdom of Heaven" (2005) », dans « Medievalism », 22nd International Conference at Western Ontario, cité.

MARINELLI Valentina, *Pasolini e il medioevo: fuga nell'utopia ira sacrae profana*, tesi di laurea, Università degli studi di Urbino, année académique 2005-2006.

« Medievalism, Colonialism, Nationalism: A Symposium », UCR (University of California-Riverside), 7-8 novembre 2008.

- « Medievalism », 22nd International Conference at Western Ontario, London (On, Canada), 4-6 octobre 2007, publiée partiellement dans *The Year's Work in Medievalism*, 2008, éd. par J. M. Toswell, Eugene (Oregon), Wipf & Stock Publishers, 2009.
- « Neomedievalist Communities », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.
- OSTI GUERRAZZI Amedeo, « Unni! I Tedeschi nella percezione degli Italiani », dans « Abgehört – Intercettazioni. Krieg und Nachkrieg der faschistischen Achsenbündnisses im Lichte neuer Quellen. Guerra e dopoguerra dell'Asse alla luce di nuove fonti », Convegno Internazionale, Roma, Istituto storico germanico, 1^{er}-2 avril 2009.
- « Quante madri e quanti padri. Matrici, conflitti e retaggi di un medioevo multietnico », tavola rotonda, Bologna, Università degli studi, Festa internazionale della Storia, 22 octobre 2009.
- « Santi Cirillo e Metodio precursori dell'inculturazione (I) », mattinata di studio, Roma, Pontificia Università Gregoriana, 3 décembre 2009.
- « Tempo del mito – Tempo Della storia », séminaire franco-italien, Rome, École française de Rome, février-mai 2009.
- TOCZYSKI Piotr, « Carolingian references in the Europeanization Process », dans « What, in the World, is Medievalism? Global Reinvention of the Middle Ages (A Panel Discussion) », session d'étude, 44th International Congress on Medieval Studies, cité.
- « Un "canone" europeo per la storia medievale? », tavola rotonda, Pisa, Società italiana degli storici medievisti, 16 avril 2011.
- « Uses and Abuses of the Middle Ages in Central and Eastern Europe: From Heritage to Politics », a Program for University Teachers, Advanced PhD Students, Researchers and Professionals in the Social Sciences and Humanities, Budapest, Central European University, 30 juin-11 juillet 2003.

e) Bibliographie

- 1492-1992: *Cinque secoli di epopea missionaria e civilizzatrice*, numéro monographique de *Lepanto*, 11/125, 1992.
- « 2012. È la fine del mondo (e non ho niente da mettermi) », *il Venerdì di Repubblica*, 23/1109 (19 juin 2009).
- ACCATOLI Luigi, *Quando il papa chiede perdono: tutti i mea culpa di Giovanni Paolo II*, Milan, Mondadori, 1997.
- ARLIE Stuart, « Visions of Vikings: Sagas, Cinema and History », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 135-143.
- ALBERONI Francesco, COLOMBO Furio, ECO Umberto, SACCO Giuseppe, *Documenti su il nuovo medioevo*, Milan, Bompiani, 1973.

- ALDRICH Megan, *Gothic Revival*, Londres (etc.), Phaidon Press, 1997.
- ALEXANDER Michael, *Medievalism. The Middle Ages in Modern England*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2007.
- AMALVI Christian, *Le goût du Moyen Âge*, 2^e éd., Paris, Boutique de l'Histoire, 2002.
- AMARA Mara, « Per una lettura femminista della *Commedia* di Dante », *Quaderni di controcultura*, 5, 1974, p. 3-15.
- ANDENNA Giancarlo, PEGRARI Maurizio (éd.), *Carlo Magno: le radici dell'Europa*, numéro monographique de Cheiron. *Materiali e strumenti di aggiornamento bibliografico*, 19/37, 2002.
- ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte/Poche, 2006 [éd. orig. *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983, nouv. éd. 1991].
- ANDRÉS-GALLEGO José, DE LLERA Luis, « ¿Cruzada o guerra civil? El primer gran debate del regimen de Franco », dans M. Tedeschi (éd.), *Chiesa cattolica e guerra civile in Spagna nel 1936*, Naples, Guida, 1989, p. 103-128.
- Antiquité, *Archéologie et Construction nationale au XIX^e siècle*, numéro monographique des *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 123/2, 2001.
- ANTOHI Sorin, APOR Peter, TRENCSENYU, Balázs (éd.), *Narratives Unbound. Historical Studies in Post-Communist Eastern Europe*, Budapest/New York, Ceu, 2007.
- ARCELLA Luciano, PISI Paola, SCAGNO Roberto (éd.), *Confronto con Mircea Eliade: archetipi mitici e identità storica*, Milan, Jaca Book, 1998.
- ARDUINI Roberto, s. v. « Italy: Reception of Tolkien », dans M. D. C. Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, op. cit., p. 299-300.
- ARMILLOTTA Giovanni, *I popoli europei senza stato. Viaggio attraverso le etnie dimenticate*, Rome, Jouvence, 2009.
- ARMSTRONG Karen, *Holy War. The Crusades and their Impact on Today's World*, New York, Anchor Books, 2001.
- ARNALDI Girolamo, *L'Italia e i suoi invasori*, Rome/Bari, Laterza, 2002.
- ARSLAN Ermanno A., MORANDINI Francesca (éd.), *La monetazione delle genti celtiche a nord del Po tra IV e I secolo a. C. Il tesoro di dracme in argento di Manerbio*, Milan, Et, 2007.
- ARTIFONI Enrico, « II medioevo nel Romanticismo. Forme della storiografia fra Sette e Ottocento », dans G. Cavallo et al. (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, I, t. 4, *L'attualizzazione del testo*, op. cit., p. 175-221.
- ASOR ROSA Alberto, *Il grande silenzio: intervista sugli intellettuali*, éd. par S. Fiori, Rome/Bari, Laterza, 2009.
- ATTOLINI Vito, « Francesco d'Assisi e tre registi », *Quaderni medievali*, 1, 1976, p. 165-170.
- « Andrej Roublev, l'artista e la storia », *ibid.*, 1, 1976, p. 193-202.
- « Cinema di Fantascienza e medioevo », *ibid.*, 8, 1983, p. 137-148.

- *Immagini del medioevo nel cinema*, Bari, Dedalo, 1993.
- « Le Crociate di Ridley Scott », *Quaderni medievali*, 30, 2005, p. 141-152.
- AYRES R. William, SAIDEMAN Stephen M., *For Kin or Country. Xenophobia, Nationalism, and War*, New York, Columbia University Press, 2008.
- BAÁR Monika, *Historians and Nationalism. East-Central Europe in Nine-teenth Century*, Oxford, University Press, 2010.
- BAK János M., GEARY Patrick J., KLANICZAY Gábor (éd.), *Manufacturing a Past for the Present : Forgery and Authenticity in Medievalist Texts and Objects in Nineteenth-century Europe*, Amsterdam, Brill, 2014.
- BAK János M., JARNUT Jörg, MONNET Pierre, SCHNEIDMÜLLER Bernd (éd.), *Gebrauch und Missbrauch des Mittelalters, 19.-21. Jahrhundert/Uses and Abuses of the Middle Ages: 19th-21st Century/Usages et Mésusages du Moyen Âge du XIX^e au XXI^e siècle*, Munich, Wilhelm Fink, 2009.
- « Vorwort », *ibid.*, p. 9-13.
- BALCELLS Albert, *Història del nacionalisme Català: dels orígens al nostre temps*, Barcelone, Generalitat de Catalunya, 1992.
- BALDONI Adalberto, BORGNA Gianni, *Una lunga incomprensione. Pasolini fra destra e sinistra*, Florence, Vallecchi, 2010.
- BALESTRACCI Duccio, *Ai confini dell'Europa medievale*, Milan, Mondadori, 2008.
- BANHAM Joanna, HARRIS Jennifer (éd.), *William Morris and the Middle Ages*, Manchester, University Press, 1984.
- BARBERO Alessandro, *Charlemagne*, Paris, Payot, 2004 [éd. orig. *Carlo Magno. Un padre dell'Europa*, Rome/Bari, Laterza, 2000].
- *La cavalleria medievale*, Rome, Jouvence, 2000.
- BARICCO Alessandro, *Les barbares : essai sur la mutation*, trad. de Françoise Brun, Vincent Raynaud, Paris, Gallimard, 2014 [éd. orig. *I barbari. Saggio sulla mutazione*, Milan, Feltrinelli, 2006].
- BENIGNO Francesco, SCUCCIMARRA Luca (éd.), *Simboli della Politica*, Rome, Viella, 2010.
- BENN Gottfried, « Sein und Werden », *Die Literatur*, 3, 1935, recension du livre que Gottfried Benn fit en 1935 de l'édition allemande de J. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno* [« Essere e divenire », compte rendu de J. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit., p. 438-444].
- BENOÎT XVI, *Insegnamenti di Benedetto XVI*, t. 1, avril-décembre 2005, Rome, Libreria del Vaticano, 2006.
- BERCÉ Yves-Marie, *Le roi caché. Mythes politiques populaires dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1990.

- BERNAL Martin, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF, 1996-1999, 2 vol. [éd. orig. *Black Athena: The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, Newark (Nj), Rutgers University Press, 1987-1991-2006, 3 vol.].
- BERNARD DE CLAIRVAUX, *Éloge de la nouvelle chevalerie*, éd. par P. Y. Emery, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 48-132.
- BETTINI Maurizio, *Contro le radici. Tradizione, identità, memoria*, Bologne, il Mulino, 2012.
- BIAGI Enzo, *Storia d'Italia a fumetti*, t. 1, *Dai barbari ai capitani di ventura*, Milan, Mondadori, 1979.
- BIANCHINI Roberto, « Caccia al dna dei veneziani doc », *La Repubblica*, 12 novembre 2009, p. 1, 23.
- BINNI Lanfranco, *Attento te... Il teatro politico di Dario Fo*, Vérone, Bertani, 1975.
— Dario Fo, Florence, La Nuova Italia, 1977.
- BIORCIO Roberto, « La Lega come attore politico: dal federalismo al populismo regionalista », dans R. Mannheimer, *La Lega Lombarda*, Milan, Feltrinelli, 1991, p. 34-82.
- BIRZER Bradley J., s. v. « Christian Readings of Tolkien », dans M. D. C. Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, op. cit., p. 99-101.
- BIZZOCCHI Roberto, *Généalogies fabuleuses. Inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Rue d'Ulm, 2010 [éd. orig. *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologne, il Mulino, 1995].
- BLANDEAU Agnes, *Pasolini, Chaucer and Boccaccio*, Jefferson (Nc), McFarland, 2006.
- BLANDINI Luigi, « Dopo il '68. Editoria e problemi del passato », *Quaderni storici*, 14, 1979 p. 1152-1164.
- BLOCH Marc, « Apologie pour l'histoire ou métier d'historien », *Cahier des Annales*, 3, 1949.
- BLONDET Maurizio, *I nuovi barbari. Gli skinheads parlano*, Milan, Effedieffe, 1993.
— *L'uccellosauro ed altri animali: la catastrofe del darwinismo*, Milan, Effedieffe, 2002.
- BOITANI Piero, MANCINI Mario, VARVARO Alberto (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, vol. 2, *Il medioevo volgare*, t. 4, *L'attualizzazione del testo*, Rome, Salerno Editrice, 2004.
- BONVECCHIO Claudio (éd.), *La filosofia del Signore degli anelli*, Milan/Udine, Mimesis, 2008.
- BORCHIA Rosetta, NESCI Olivia, *Il paesaggio invisibile. La scoperta dei veri paesaggi di Piero della Francesca*, Ancône, Il lavoro editoriale, 2008.
— *Codice P. Atlante illustrato del paesaggio della Gioconda*, Milan, Electa, 2012.
- BORDONE Renato, *Lo specchio di Shalott. L'invenzione del medioevo nella cultura dell'Ottocento*, Naples, Liguori, 1993.

- « Il medioevo nell'immaginario dell'Ottocento italiano », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo*, 100, 1995-1996, *Studi medievali e immagine del medioevo fra Ottocento e Novecento*, p. 109-149.
- « Medioevo oggi », dans G. Cavallo et al. (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, I, vol. IV, op. cit., p. 261-299.
- BORGES Jorge Luis, *Fictions*, trad. de P. Verdevoye, N. Ibarra, Paris, Gallimard, 1951 [éd. orig. *Ficciones*, Buenos Aires, Sur, 1944].
- BORRI Francesco, « Francia e Croatia nel IX secolo: storia di un rapporto difficile », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 120/1, 2008, p. 87-103.
- BOUGARD François, FELLER Laurent, LE JAN Régine (éd.), *Les élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellements*, Turnhout, Brepols, 2006.
- BRANCA Vittore (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini del medioevo*, Florence, Sansoni, 1973.
- « Premessa », *ibid.*, p. IX-XIII.
- BRANDO Marco, *Lo strano caso di Federico II di Svevia. Un mito medievale nella cultura di massa*, préf. de R. Licinio, postface de F. Cardini, Bari, Palomar, 2008.
- BREUNING Klaus, *Die Vision des Reiches. Deutscher Katholizismus zwischen Demokratie und Diktatur (1929-1934)*, Munich, Hueber, 1969.
- BROWN Dan, *Da Vinci Code*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2014 [éd. orig. *The Da Vinci Code*, New York (etc.), Doubleday, 2003].
- BRUNELLO Piero, « Pontida », dans M. Isnenghi (éd.), *I luoghi della memoria. Strutture ed eventi dell'Italia unita*, op. cit., p. 15-28.
- BRUZELIUS Caroline A., « Il gotico nell'architettura universitaria », dans E. Castelnuovo, G. Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 483-490.
- BUDAK Neven, « Using the Middle Ages in Modern-day Croatia », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 241-262.
- BULL Hedley, *The Anarchical Society. A Study on Order in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1977.
- BULL Marcus, *Thinking Medieval: An Introduction to the Study of the Middle Ages*, New York, Palgrave MacMillan, 2005.
- BURKE Peter, « History of Events and the Revival of Narrative », dans id. (éd.), *New Perspectives on Historical Writing*, Cambridge, Polity, 1991, p. 283-300.
- BUTTERFIELD Herbert, *Man on His Past. The Study of the History of Historical Scholarship*, Cambridge, University Press, 1955, p. 212.
- CACCAMO Domenico, *Introduzione alla storia dell'Europa orientale*, Rome, Carocci, 1991.
- CAFFIERO Marina, « Miracoli e storia », *Micromega*, 22, supplément, décembre 2007, p. 126-133.
- CAFFIERO Marina, PROCACCIA Micaela (éd.), *Vero e falso. L'uso politico della storia*, Rome, Donzelli, 2008.

- « Libertà di ricerca, responsabilità dello storico e funzione dei media », *ibid.*, p. 3-26.
- Calendimaggio di Assisi, 1, avril-mai 2010.
- CALIN William, « Is Orientalism Medievalism? Or, Edward Said, are you a Saracen? », dans J. M. Toswell (éd.), *The Year's Work in Medievalism*, op. cit.
- CALIÒ Tommaso, RUSCONI Roberto (éd.), *San Francesco d'Italia. Santità e identità nazionale*, Rome, Viella, 2011.
- CALVINO Italo, *Le vicomte pourfendu*, Paris, Gallimard, 2002 [éd. orig. *Il visconte dimezzato*, 1951, actuellement dans *id.*, *Romanzi e racconti*, éd. dirigée par Claudio Milani, éd. par Mario Barenghi, Bruno Falchetto, 7^e éd., Milan, Mondadori, 2000, vol. I, p. 365-444].
- *Le baron perché*, trad. de Juliette Bertrand, Paris, Gallimard, 2002 [éd. orig. *Il barone rampante*, 1957, *ibid.*, p. 547-777].
- *Le chevalier inexistant*, trad. de Maurice Javion, revue par Mario Fusco, Paris, Gallimard, 2002 [éd. orig. *Il cavaliere inesistente*, 1959, *ibid.*, p. 953-1064].
- *Contes italiens*, recueillis par Italo Calvino, Paris, Gallimard, coll. Folio/Bilingue, 1995 [éd. orig. *Fiabe italiane: raccolte dalla tradizione popolare durante gli ultimi cento anni e trascritte in lingua dai vari dialetti da Italo Calvino*, Turin, Einaudi, 1956].
- CAMILLE Michael, *Les gargouilles de Notre-Dame : Médiévalisme et monstres de la modernité*, Paris, Alma, 2011 [éd. orig. *The Gargoyles of Notre-Dame: Medievalism and the Monsters of Modernity*, Chicago, University Press, 2007].
- CANFORA Luciano, *La storia falsa*, Milan, Rizzoli, 2010.
- CANTARELLA Glauco Maria, *Il sole e la luna. La rivoluzione di Gregorio VII papa, 1075-1085*, Rome/Bari, Laterza, 2005.
- CANTOR Norman, *Inventing the Middle Ages: The Lives, Works and Ideas of the Great Medievalists of the Twentieth Century*, Londres, Harper Perennial, 1993.
- CANTÚ Francesca, DI FEBBO Giuliana, MORO Renato (éd.), *L'immagine del nemico. Storia, ideologia e rappresentazione tra età moderna e contemporanea*, Rome, Viella, 2009.
- CAPANNA Mario, *Formidabili quegli anni*, Milan, Garzanti, 2002.
- CAPITANI Ovidio, *Medioevo passato prossimo: appunti storiografici tra due guerre e molte crisi*, Bologne, il Mulino, 1979.
- « Carducci e la storia d'Italia medievale. Controriflessioni inattuali », dans A. Mazzon (éd.), *Scritti per Isa. Raccolta di studi offerti a Isa Lori Sanfilippo*, op. cit., p. 101-114.
- CARACCILO Alberto, « Il mercato dei libri di storia. 1968-1978 », *Quaderni storici*, 14, 1979, p. 765-777.
- CARDINI Franco, « Il medioevo nei film di Ingmar Bergman », *Quaderni medievali*, 3, 1978, p. 132-144.

- « Medievisti “di professione” e revival neomedievale », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 33-52.
- « Le Crociate fra Illuminismo ed età napoleonica », dans E. Menestò (éd.), *Le Tenebre e i Lumi*, op. cit., p. 53-95.
- *Studi sulla storia e sull'idea di crociata*, Rome, Jouvence, 1993.
- « Il Graal evoliano tra simbolismo ed esoterismo », dans J. Evola, *Il Mistero del Graal*, op. cit., p. 13-28.
- *Carlomagno. Un padre della patria europea*, Milan, Rusconi, 1998.
- *Europa. Le radici cristiane*, 2^e éd., Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2002, p. 23.
- (éd.), *Monaci in Armi. Gli Ordini religioso-militari dai Templari alla battaglia di Lepanto: Storia ed Arte*, Rome, Retablo, 2005.
- *Templari e templarismo. Storia, mito, menzogne*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2005.
- Introduction, dans S. Taddei, *Per quale Europa? Identità europea, fisco, prevenzione, assistenza. Una sussidiarietà praticabile*, Rome, Jouvence, 2006, p. 9-16.
- *L'invenzione del nemico*, Palermo, Sellerio, 2006.
- CARDINI Franco, LERNER Gad, *Martiri e assassini. Il nostro medioevo contemporaneo*, Milan, Rizzoli, 2002.
- CARDINI Franco, INTROVIGNE Massimo, MONTESANO Marina, *Il Santo Graal*, 2^e éd., Florence, Giunti, 2006.
- CARDINI Franco, VALZANIA Sergio, *Le radici perdute dell'Europa. Da Carlo V ai conflitti mondiali*, postface de L. Canfora, Milan, Mondadori, 2006.
- CARDUCCI Giosue, *Confessioni e battaglie*, Rome, Sommaruga, 1884.
- « Della canzone di Legnano, I, Il Parlamento », dans *Poesie di Giosue Carducci MDCCLMCM*, 7^e éd., Bologne, Zanichelli, 1908, p. 1035-1046.
- CARNEVALE Giovanni, *La Val di Chienti nell'alto medioevo carolingio: fu la «Francia» delle origini e la culla dell'Europa*, Civitanova Marche, Comitato per lo studio della presenza carolingia in val di Chienti, 2003.
- CAROCCI Sandro (éd.), *La mobilità sociale nel medioevo*, Rome, École française de Rome, 2010.
- CARPEGNA FALCONIERI Tommaso di, « Dalla gotica all'onciale, Considerazioni paleografico-sociologiche sulla tipizzazione attuale della scrittura medievale », *Quaderni medievali*, 27, 2002, p. 186-195.
- « Barbarossa e la Lega Nord: a proposito di un film, delle storie e della Storia », *Quaderni storici*, 34, 2009, p. 859-878.
- « “Medieval” Identities in Italy: National, Regional, Local », dans J. Geary, G. Klaniczay (éd.), *Manufacturing Middle Ages...*, op. cit., p. 317-345.
- « Medioevo, quante storie! Fra divagazioni preziose e ragioni dell'esistenza », dans I. Lori Sanfilippo (éd.), *Medioevo quante storie. V Settimana di Studi Medievali 130 anni*

- di storie. *Giornata conclusiva*, Roma, 21-23 mai 2013, Rome, Istituto storico italiano per il medioevo, 2014, p. 109-137.
- « Il medievalismo e la grande guerra », *Studi storici*, 56/1, 2015, p. 49-78.
- CARR GOMM Philip, *La renaissance druidique. La voix du druide contemporain*, Paris, Guy Trédaniel, 2001 [éd. orig. *The Druid Renaissance: The Voice of Druidry Today*, Thorson, Harper-Collins Canada, 1996, nouv. éd. *The Rebirth of Druidry. Ancient Earth Wisdom For Today*, Rockport (Ma), Element Books Ltd, 2003].
- CASTELNUOVO Enrico, SERGI Giuseppe (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, *Il medioevo al passato e al presente*, Turin, Einaudi, 2004.
- CAVALLO Guglielmo, LEONARDI Claudio, MENESTÒ Enrico (éd.), *Lo spazio letterario del medioevo*, vol. I, *Il medioevo latino*, t. 4, *L'attualizzazione del testo*, Rome, Salerno Editrice, 1997.
- CAVAZZA Stefano, « L'invenzione della tradizione e la Lega lombarda », *Iter-percorsi di ricerca*, 8, 1994, p. 197-214.
- *Piccole patrie. Feste popolari tra regione e nazione durante il Fascismo*, 2^e éd., Bologne, il Mulino, 2003.
- CECCARELLI Filippo, « Gianni crociato eclettico tra Evola e il Santo Sepolcro », *la Repubblica*, 22 avril 2009, p. 9.
- CHABOD Federico, *Storia dell'idea d'Europa*, Bari, Laterza, 1961.
- CHAMPION Timothy, DIAZ-ANDREU, Margarita (éd.), *Nationalism and Archaeology in Europe*, Boulder (Co), Westview Press, 1996.
- CHANCE Kane, SIEWERS Alfred K. (éd.), *Tolkien's Modern Middle Ages*, New York, Palgrave MacMillan, 2009.
- CHIABERGE Riccardo, *Lo scisma. Cattolici senza papa*, Milan, Longanesi, 2009.
- Cid (Poème du)*, Damas Hinard, Paris, Imprimerie Impériale, 1858.
- CIELO D'ALCAMO, Rosa fresca aulentissima, dans G. Contini (éd.), *Poeti del Duecento*, Milan/Naples, Ricciardi, t. 1, 1960, p. 177-185.
- CIOLA Gualtiero, *Noi Celti e Longobardi. Le altre radici degli Italiani. L'Italia celtica preromana, l'Italia germanizzata dei secoli bui*, 2^e éd., Spinea (Ve), Edizioni Helvetia, 1997.
- CLARK Kenneth, *The Gothic Revival. An Essay in the History of Taste*, Londres, John Murray, 1928.
- COCCIA Benedetto (éd.), *Il Mondo classico nell'immaginario contemporaneo*, Rome, Apes, 2008.
- COHN Norman, *The Pursuit of the Millennium*, Londres, Secker & Warburg, 1957.
- COLEMAN David, DOUBLEDAY Simon R. (éd.), *In the Light of Medieval Spain. Islam, the West, and the Relevance of the Past*, préf. de Giles Tremlett, New York, Palgrave MacMillan, 2008.
- CONTINI Gianfranco (éd.), *Poeti del Duecento*, Milan/Naples, Ricciardi, 1960.

- CONVERSI Daniele, *The Basques, the Catalans and Spain. Alternative Routes to Nationalist Mobilisation*, Londres, Hurst, 1997.
- COPERTINO Luigi, *Spaghettons. La deriva neoconservatrice della destra cattolica italiana*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2008.
- CORSINI Paolo, préface au livre de E. A. Arslan, F. Morandini (éd.), *La monetazione delle genti celtiche a nord del Po tra IV e I secolo a C. Il tesoro di dracme in argento di Manerbio*, Milan, Et, 2007.
- CORTELLESSA Andrea, *Quando mettono mano alla pistola sfodero subito la cultura*, postface à L. Del Corso et P. Pecere, *L'anello che non tiene*, op. cit., p. 203-217.
- COSTAMBEYS Marios, HAMER Andrew, HEALE Martin (éd.), *The Making of the Middle Ages. Liverpool Essays*, Liverpool, University Press, 2007.
- CRACCO Giorgio, LE GOFF Jacques, KELLER Hagen, ORTALLI Gherardo (éd.), *Europa in costruzione. La forza delle identità, la ricerca di unità (secoli IX-XIII)*, Atti della XLVI settimana di studio del Centro per gli studi italo-germanici in Trento, Trente, 15-19 septembre 2003, Bologne, il Mulino, 2006.
- CROCE Benedetto, « Introduzione alla Storia d'Europa nel secolo XIX » [1931], dans id., *Filosofia, Poesia, Storia*. Extraits des œuvres complètes de l'auteur, Milan, Adelphi, 1996, p. 1262-1314.
- CUNEO Elvis, DI SORCO Daniele, MAMELI Raimondo, *Introito ad altare Dei: il servizio all'altare nella liturgia romana tradizionale*, Vérone, Fede & Cultura, 2008.
- CURRY Patrick, *Defending Middle-Earth. Tolkien: Myth and Modernity*, Boston, Mariner Books, 2004.
- D'ACUNTO Nicolangelo, « Il mito dei comuni nella storiografia del Risorgimento », dans *Le radici del Risorgimento*, Atti del XX Convegno del Centro di studi Avellaniti, Fonte Avellana, 28-30 août 1996, s. n., s. l. 1997, p. 243-264.
- DAHRENDORF Ralf G. et al. (éd.), *The Paradoxes of Unintended Consequences*, Budapest, Ceu Press, 2000.
- DALLA TORRE Paola, *Giovanna d'Arco sullo schermo*, Rome, Studium, 2004.
- DANN Otto, « Die Tradition des Reiches in der frühen deutschen Nationalbewegung », dans R. Elze, P. Schiera (éd.), *Italia e Germania. Immagini, modelli...*, op. cit., p. 65-82.
- D'ANNA Nuccio, *Il Santo Graal. Mito e realtà*, San Donato Milanese, Archè-Edizioni PiZeta, 2009.
- DANTE, *La divine comédie*, trad. de Jacqueline Risset, Paris, Garnier-Flammarion 1992.
- D'ARCENS Louise, *Comic Medievalism. Laughing at the Middle Ages*, Woodbridge, D. Brewer, 2014.
- DE ANDRÉ Fabrizio, « Prefazione », dans F. Villon, *Poesie*, éd. par L. De Nardis, 2^e éd., Milan, Feltrinelli, 2008, p. I-IV.
- *Parole. I testi di tutte le canzoni*, Rome, Ricordi-la Repubblica-l'Espresso, 2009.

- Defining Medievalism(s), numéro monographique de *Studies in Medievalism*, 17, 2009.
- DE GIORGI Fulvio, *Il Medioevo dei modernisti. Modelli di comportamento e pedagogia della libertà*, Brescia, Editrice La Scuola, 2009.
- *Millenarismo educatore. Mito gioachimita e pedagogia civile in Italia dal Risorgimento al fascismo*, Rome, Viella, 2010.
- DELANTY Gerard, *Inventing Europe: Idea, Identity, Reality*, Londres, MacMillan, 2005.
- DEL BOCA Angelo (éd.), *La storia negata. Il revisionismo e il suo uso politico*, Vicence, Neri Pozza, 2009.
- DEL CORSO Lucio, PECERE Paolo, *L'anello che non tiene. Tolkien fra letteratura e mistificazione*, Rome, Minimum Fax, 2003.
- DELLE DONNE Roberto, « Kantorowicz e la sua opera su Federico II nella ricerca moderna », dans A. Esch, N. Kamp (éd.), *Federico II. Convegno, op. cit.*, p. 67-86.
- DELOGU Paolo, *Introduzione alla storia medievale*, 2^e éd., Bologne, il Mulino, 2003.
- DEL VALLE Alexandre, *Perché la Turchia non può entrare in Europa*, Milan, Guerini e Associati, 2009.
- DE MARI Silvana, *Il drago come realtà. 1 significati storici e metaforici della letteratura fantastica*, Milan, Salani, 2007.
- DE MATTEI Roberto, *De Europa: tra radici cristiane e sogni postmodemi*, Florence, Le Lettere, 2006.
- *Evoluzionismo. Il tramonto di una ipotesi*, Sienne, Cantagalli, 2009.
- Préf. à A. Del Valle, *Perché la Turchia non può entrare in Europa, op. cit.*
- DESSI Rosa Maria (éd.), *Prêcher la paix, et discipliner la société : Italie, France, Angleterre (XIII^e-XV^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2005.
- DE TURRIS Gianfranco, « L'immaginario medievale nel fantastico contemporaneo », dans *Il sogno del medioevo, op. cit.*, p. 93-109.
- *Elogio e difesa di Julius Evola: il barone e i terroristi*, préf. de G. Galli, Rome, Edizioni Mediterranee, 1997.
- (éd.), *Esoterismo e fascismo*, Rome, Edizioni Mediterranee, 2006.
- DIMITRI Francesco, *Comunismo magico. Leggende, miti e visioni ultraterrene del socialismo reale*, Rome, Castelvecchi, 2004.
- DINSHAW Carolyn, *Getting Medieval. Sexualities and Communities, Pre and Post-Modern*, Durham (Nc), Duke University Press, 1999.
- DJOKIC Dejan, « Whose Myth? Which Nation? The Serbian Kosovo Myth Revised », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 215-233.
- DJURIĆ Ivan, *Istorija: pribeziste ili putokaz* [« L'histoire, refuge ou panneau indicateur »], Sarajevo, Svjetlost, 1990.
- « Les racines historiques du conflit serbo-croate », *Études*, 4/3754, octobre 1991, p. 293-303.

- Vlast, opozicija, alternativa [« Pouvoir, opposition, alternative »], éd. par S. Biserko, Kragujevac, Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji [Comité d'Helsinki pour les droits humains en Serbie], 2009.
- DOMENICHELLI Mario, « Miti di una letteratura medievale. Il Nord », dans E. Castelnovo, G. Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 293-325.
- DRIVER Martha W., RAY Sid, ROSENBAUM Jonathan (éd.), *The Medieval Hero in Screen: Representation from Beowulf to Buffy*, Jefferson (Ne), Mc Farland, 2004.
- DROUT Michael D. C. (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia, Scholarship and Critical Assessment*, New York/Oxford, Routledge, 2006.
- DUBY Georges, *Le dimanche de Bouvines : 27 juillet 1241*, Paris, Gallimard, 1973.
- *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.
- *An 1000 an 2000. Sur les traces de nos peurs*, Paris, Textuel, 1995.
- DUGGAN Christopher, *The Force of Destiny. A History of Italy since 1796*, Londres/Allen Lane, Penguin Books Ltd, 2007.
- EARL Benjamin, « Places don't Have to Be True to Be True. The Appropriation of King Arthur and Cultural Value of Tourist Sites », dans D. Marshall (éd.), *Mass Market Medieval...*, op. cit., p. 102-112.
- ECO Umberto, *Dalla periferia dell'impero*, Milan, Bompiani, 1977 [nouv. éd. *Dalla periferia dell'impero, Cronache da un nuovo medioevo*, Milan, Bompiani, 2003].
- *Le nom de la rose*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2002 [éd. orig. *Il nome della rosa*, Milan, Bompiani, 1980].
- « Dieci modi di sognare il medioevo », dans id., *Sugli specchi e altri saggi*, Milan, Bompiani, 1985, p. 78-89, dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 187-201 et dans id., *Scritti sul pensiero medievale*, Milan, Bompiani, 2012, p. 1093-1108.
- *Les limites de l'interprétation*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de Poche, 1994 [éd. orig. *I limiti dell'interpretazione*, Milan, Bompiani, 1990].
- *À reculons comme une écrevisse*, Paris, Grasset, 2006 [éd. orig. *A passo di gambero. Guerre calde e populismo mediatico*, Milan, Bompiani, 2006].
- *Histoire des lieux de légende*, Flammarion, Paris 2013 [éd. orig. *Storia delle terre e dei luoghi leggendarî*, Milan, Bompiani, 2013].
- Edda (L). *Récits de mythologie nordique*, Paris, Gallimard, 1991.
- EDDÉ Anne-Marie, *Saladin*, Paris, Flammarion, 2008.
- EFFROS Bonnie, « The Germanic Invasions and the Academic Politics of National Identity in Late Nineteenth-Century France », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 81-94.
- ELZE Reinhard, SCHIERA Pierangelo (éd.), *Italia e Germania. Immagini, modelli, miti fra due popoli dell'Ottocento*, Bologne/Berlin, il Mulino/Duncker & Humblot, 1988.
- English and Scottish Popular Ballads (The)*, éd. par Francis J. Child, New York, The Folklore Press, 1957.

- ÉRASME, *Éloge de la folie*, trad. de Pierre de Nolhac, Paris, Garnier/Flammarion, 1992 [1964].
- ESCH Arnold, KAMP Norbert (éd.), *Federico II. Convegno dell'Istituto storico germanico di Roma nell'VIII centenario della nascita*, Tübingen, Max Niemayer, 1996.
- ESCOBAR Roberto, « Pasolini: il passato e il futuro », *Quaderni medievali*, 2, 1977, p. 155-174.
- EVOLA Julius, *Rivolta contro il mondo moderno*, 3^e éd., Rome, Edizioni Mediterranee, 2007 [éd. orig. Milan, U. Hoepli, 1934] [trad. franç. *Révolte contre le monde moderne*, Paris, Guy Trédaniel, 1991, réédité en 2009].
- *Il Mistero del Graal e la tradizione ghibellina dell'Impero*, Bari, Laterza, 1937 [5^e et nouv. éd., *Il Mistero del Graal*, avec un essai introductif de F. Cardini, Rome, Edizioni Mediterranee, 1997] [trad. franç. *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibelina*, Paris, Éditions traditionnelles, 2000].
- « Le SS, guardia e "ordine" della rivoluzione crociuncinata », *La vita italiana*, décembre 1938, nouv. éd. Rome, Raido, 1998.
- « Introduzione », dans R. Guéron, *La crisi del mondo moderno*, Rome, Edizioni Mediterranee, 1972, réimpr. 2003, p. 7-16.
- FABIETTI Ugo, MATERA Vincenzo, *Memorie e identità. Simboli e strategie del ricordo*, Rome, Meltemi, 1999.
- FACCHINI Riccardo, « Il neocatarismo. Genesi e sviluppo di un mito ereticale (secoli XIX-XXI) », *Società e storia*, 143, 2014, p. 33-67.
- FALCO Giorgio, *La polemica sul medioevo*, Turin, Biblioteca storica subalpina, 1933 [nouv. éd. Naples, Guida, 1988].
- *La Santa Romana Repubblica: profilo storico del Medioevo*, Milan/Naples, Ricciardi, 1954.
- FALLACI Oriana, *La rage et l'orgueil*, Plon, Paris 2002, p. 93 [éd. orig. *La rabbia e l'orgoglio*, Milan, Rizzoli, 2001].
- FARALDO José M., « Modernas e imaginadas. El nacionalismo como objeto de investigación histórica en las dos últimas décadas del siglo XX », *Hispania*, 61/3, 2001, p. 933-964.
- FAWCETT Claire, KOHL Philip L. (éd.), *Nationalism, Politics and the Practice of Archaeology*, Cambridge, University Press, 1996.
- FELSKAU Christian-Frederik, « Samtene Revolution und "našý středověk". Das mittelalterliche Böhmen in der Forschung Tschechiens und auf seinem Buchmarkt während der Transformation (ca 1990-2000) », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 263-278.
- FERGUSON Neil, *Colossus: The Rise and Fall of the American Empire*, Londres, Penguin, 2004.
- FICHTE Johann Gottlieb, *Reden an die deutsche Nation*, Berlin, 1808.

- FILORAMO Giovanni, *La Chiesa e le sfide della modernità*, Rome/Bari, Laterza, 2007.
- FO Dario, *Mystère bouffé : jonglerie populaire*, Paris, Dramaturgie Éditions, 1998 [éd. orig. *Mistero Buffo. Giullarata popolare in lingua padana*, Cremona, Tip. lombarda, 1968 ; nouv. éd., *Mistero Buffo. Giullarata popolare*, éd. par F. Rame, Turin, Einaudi, 1997].
- *L'amore e lo sghignazzo*, Parme, Guanda, 2007.
- FOLLETT Ken, *Les piliers de la terre*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 1992 [éd. orig. *The Pillars of the Earth*, Londres/New York, MacMillan/William Morrow, 1989].
- FOMENKO Anatolij T., *Antiquity in the Middle Ages. Greek and Bible History*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1999.
- FRALE Barbara, *Il papato e il processo ai Templari. L'inedita assoluzione di Chinon alla luce della diplomazia pontificia*, Rome, Viella, 2003.
- FRANTZEN Allen J., *Bloody Good: Chivalry, Sacrifice, and World War I*, Chicago, University Press, 2004.
- FRIJHOFF Willem, « Cultural Heritage in the Making: Europe's Past and its Future Identity », *Annual of Medieval Studies at Ceu*, 14, 2008, p. 233-246.
- FRUGONI Chiara, *Francesco e l'invenzione delle stimmate: una storia per parole e immagini fino a Bonaventura e Giotto*, Turin, Einaudi, 2010.
- FUBINI Mario, « La Lega lombarda nella letteratura dell'Ottocento », dans *Popolo e stato in Italia nell'età di Federico Barbarossa: Alessandria e la Lega lombarda. Relazioni e comunicazioni al XXXIII congresso storicosubalpino per la celebrazione dell'VIII centenario della fondazione di Alessandria* (Alessandria, 6-7-8-9 octobre 1968), Turin, Deputazione subalpina di storia patria, 1970, p. 399-420.
- GABRIELI Francesco, « Le crociate viste dall'Islam », dans V. Branca (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini...*, op. cit., p. 183-198.
- GALLI Giorgio, *Hitler e il Nazismo magico*, 4^e éd., Milan, Rizzoli, 2007 [1989].
- *La magia e il potere. L'esoterismo nella politica occidentale*, Turin, Lindau, 2004.
- GAMBLE Andrew, « Regional Blocks, New Order and the New Medievalism », dans M. Telò (éd.), *European Union and New Regionalism. Regional Actors and New Governance in a Post-hegemonic Era*, op. cit., p. 21-36.
- GANIM John M., *Medievalism and Orientalism: Three Essays on Literature, Architecture and Cultural Identity*, New York, Palgrave MacMillan, 2008.
- GARDELL Mattias, *Gods of the Blood: The Pagan Revival and White Separatism*, Durham (Nc), Duke University Press, 2003.
- GARGALLO DI CASTEL LENTINI Gioacchino, *Storia della storiografia moderna*, t. 4, *La teoria della conquista*, Rome, Bulzoni, 1998.

- GARIZPANOV Ildar H., GEARY Patrick J., URBAŃCZYK, Przemysław (éd.), *Franks, Northmen, and Slavs: Identifies and State Formation in Early Medieval Europe*, Turnhout, Brepols, 2008.
- GARRARD John, GARRARD Carol, *Russian Orthodoxy Resurgent: Faith and Power in the New Russia*, Princeton/Woodstock, Princeton University Press, 2008.
- GASPARRI Stefano, *Prima delle nazioni. Popoli, etnie e regni fra antichità e medioevo*, Rome, Nis, 1997.
- « I Germani immaginari e la realtà del Regno. Cinquant'anni di studi sui Longobardi », dans *Atti del XVI congresso internazionale di studi sull'alto medioevo*, Spolète, Cisam, 2003, t. 1, p. 3-28.
- GASPARRI Stefano, LA ROCCA Cristina, *Tempi barbarici. L'Europa occidentale tra antichità e medioevo (300-900)*, Rome, Carocci, 2012.
- GEARY Patrick J., *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Flammarion, 2011 [éd. orig. *The Myth of Nations: The Medieval Origins of Europe*, Princeton, University Press, 2002].
- GEMELLI Agostino, « Medioevalismo », *Vita e pensiero. Rassegna italiana di coltura*, 1, 1914, p. 1-24.
- GENSINI Sergio, « Presentazione », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 11-17.
- GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- GEORGE Stefan, *Das Neue Reich [1928]*, repris dans id., *Werke*, Stuttgart, Klett/Cotta, t. 1, 1984.
- GEREMEK Bronisław, *Les marginaux parisiens aux XIV^e-XV^e siècles*, Paris, Flammarion, 1976 [éd. orig. *Ludzie marginesu w średniowiecznym Paryżu xiv-xv wiek*, Wrocław/Varsovie, 1971].
- *I bassifondi di Parigi nel medioevo: il mondo di François Villon*, Rome/Bari, Laterza, 1972 [éd. orig. *Życie codzienne w Paryżu Franciszka Villona*, Varsovie, 1972].
- *Le radici comuni dell'Europa*, Milan, il Saggiatore, 1991.
- GERETTI Alessio (éd.), *Il potere e la grazia. I santi patroni d'Europa*, cat. expo, Rome, Palazzo Venezia (7 octobre 2009-10 janvier 2010), Milan, Skira, 2009.
- GERMANN Georg, « Dal Gothic Taste al Gothic Revival », dans E. Castelnuovo, G. Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 391-438.
- GERNER Kristian, « King Arthur, Charlemagne and Soros: Aggression and Integration in Europe », dans *Yearbook of European Studies*, Amsterdam, Rodopi, 2, 1999, p. 37-68.
- GIARDINA Andrea, VAUCHEZ André, *Il mito di Roma da Carlo Magno a Mussolini*, Rome/Bari, Laterza, 2000.
- GILLET Andrew (éd.), *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, Turnhout, Brepols, 2002.

- GILSON Étienne, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 1930.
- « Le Moyen Âge comme “saeculum modernum” », dans V. Branca (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini...*, op. cit., p. 1-10.
- GINZBURG Carlo, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980 [éd. orig. *Il formaggio e i vermi: il cosmo di un mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1976].
- GIROUARD Mark, *The Return to Camelot: Chivalry and the English Gentleman*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1981.
- GIUFFRIDA Roberto, « In direzione ostinata e contraria », dans F. De André, *Parole. I testi di tutte le canzoni*, op. cit., p. 3-11.
- GIUSTI Wolf, *Il panslavismo*, préf. de D. Caccamo, Rome, Bonacci, 1993 [éd. orig. Milan, Istituto per gli studi di politica internazionale, 1941].
- GOEBEL Stefan, *The Great War and Medieval Memory. War, Remembrance and Medievalism in Britain and Germany, 1914-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- GOODRICK-CLARKE Nicholas, *Les racines occultes du nazisme*, Rosières-en-Haye, Camion Blanc, 2010 [éd. orig. *The Occult Roots of Nazism: Secret Aryan Cults and their Influence on Nazi Ideology*, New York, Nyu Press, 1993].
- GORBATCHEV Michail, *La casa comune europea*, Milan, Mondadori, 1989.
- Gothica. La generazione oscura degli anni Novanta*, Bologne, Tunnel, 1997.
- GRAMSCI Antonio, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de philosophie, 1992 (cahiers 19 à 29) [éd. orig. : « Osservazioni sul “folclore” », dans *Quaderni del carcere*, Turin, Einaudi, 1948-1951, et aussi, éd. critique de l'institut Gramsci, éd. par V. Gerratana, 2^e éd., Turin, Einaudi, 2008, Quaderno 27, XI, 1935].
- GRECI Roberto (éd.), *Itinerari medievali e identità europea*, Atti del congresso internazionale, Parma, 27-28 février 1998, Bologne, Clueb, 1999.
- GREGORY Augusta, *Gods and Fighting Men*, Londres, Forgotten Books, 2007 [1904].
- GRENNAN Margaret Rose, *William Morris: Medievalist and Revolutionary*, New York, King's Crown Press 1945.
- GRÉVIN Benoît, « La trifonctionnalité dumézilienne et les médiévistes : une idylle de vingt ans », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 30/1, 2003, p. 169-189.
- GRILLO Paolo, *Legnano 1176. Una battaglia per la libertà*, Rome/Bari, Laterza, 2010.
- GROSSI Paolo, *L'Europa del diritto*, Rome/Bari, Laterza, 2007.
- GROSSO Mauro, *Alla ricerca della verità: la filosofia cristiana in É. Gilson et J. Maritain*, préf. de Piero Viotto, Rome, Città Nuova, 2006.
- GROTTA Daniel, *The Biography of J. R. R. Tolkien*, Philadelphie, Running Press, 1976.
- GRZESIŃSKI Ryszard, « The Middle Ages as a Way of Popularization of a Region: The Case of Poznań », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 278-285.

- GUARDINI Romano, *Das Ende der Neuzeit: ein Versuch zur Orientierung*, Bâle, Hess, 1950.
- GUASTELLA Gianni, PIRILLO Paolo (éd.), *Menestrelli e giullari: il Medioevo di Fabrizio De André e l'immaginario medievale nel Novecento italiano*, Atti del convegno « Il Medioevo di Fabrizio De André », Bagno a Ripoli, 16 octobre 2010, Florence, Edifir, 2012.
- GUÉNON René, *Le roi du monde*, Paris, Ch. Bosse, 1927.
- *La crise du monde moderne*, Paris, Bossard, 1927.
- GUIZOT François, *Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, 6^e éd., Paris, Didier et Cie, 1856.
- *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 2^e éd., Paris, Michel Lévy Frères, t. 1, 1858.
- GULISANO Paolo, *Tolkien. Il mito e la grazia*, Milan, Ancora, 2001.
- HANBURY WHITE, Terence, *La quête du roi Arthur*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2008, pour les tomes 1, 2, 3, et Paris, Joëlle Losfeld, 2009, pour le tome 4 [éd. orig. *The Once and Future King*, Londres, Collins, 1958].
- HARTY Kevin J., *The Reel Middle Ages: American, Western and Eastern European, Middle Eastern and Asian Films about Medieval Europe*, 2^e éd., Jefferson (Nc), McFarland, 2006.
- HAYDOCK Nickolas, *Movie Medievalism. The Imaginary Middle Ages*, Jefferson (Nc), McFarland, 2008.
- HAYDOCK Nickolas, RISDEN Edward L. (éd.), *Hollywood in the Holy Land. Essays on Film Depictions of the Crusades and Christian-Muslim Clashes*, Jefferson (Nc), McFarland, 2009.
- HEERS Jacques, *Le Moyen Âge : une imposture*, Paris, Perrin, 1992.
- HEIN Rolland, *Christian Mythmakers: C. S. Lewis, Madeleine L'Engle, J. R. R. Tolkien, George MacDonald, G. K. Chesterton & Others*, Chicago, Cornerstone Press, 1998.
- HELLER-ROAZEN Daniel, *The Enemy of All: Piracy and the Law of Nations*, New York, Zone Books, 2009.
- HOBBSAWM Eric J., *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- *L'âge des extrêmes. Histoire du court xx^e siècle (1914-1991)*, Bruxelles, Complexe, 1994 [éd. orig. *The Age of Extremes. The Short Twentieth Century 1914-1991*, Londres/New York, Michael Joseph/Vintage Books, 1994].
- HOBBSAWM Eric J., RANGER Terence (éd.), *L'invention de la tradition*, 2^e éd., Amsterdam, Éditions Amsterdam, 2012 [éd. orig. *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983].
- HOFFMAN Donald L., SKLAR Elizabeth S. (éd.), *King Arthur in Popular Culture*, Jefferson (Nc), McFarland, 2002.
- HOLSINGER Bruce, *Neomedievalism, Neoconservatism, and the War on Terror*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2007.

- HORSPPOOL David, *The English Rebel: One Thousand Years of Trouble-Making from the Normans to the Nineties*, Londres, Viking, 2009.
- HUNTINGTON Samuel P., *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 2000 [éd. orig. *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996].
- IACOVELLA Angelo (éd.), *Esoterismo e religione nel pensiero di René Guénon*, Atti del convegno di Roma, 10 novembre 2001, Accademia di Romania, postface de L. Arcella, Carmagnola (To), Arktos, 2009.
- IGGERS Georg, « The Uses and Abuses of History and the Responsibility of the Historians: Past and Present », dans 19th International Congress of Historical Sciences, 6-13 August 2000. *Proceeding Acts: Reports, Abstracts and Round Table Introductions*, Oslo, University of Oslo, 2000, p. 83-100.
- INTROVIGNE Massimo, « Il Graal degli esoteristi », dans M. Macconi, M. Montesano (éd.), *Il Santo Graal. Un mito senza tempo dal medioevo al cinema*, op. cit., p. 191-210.
- « The Gothic Milieu », dans J. Kaplan, H. Lööw (éd.), *The Celtic Milieu*, op. cit., p. 138-151.
- « Mito cavalleresco ed esoterismo contemporaneo », dans F. Cardini (éd.), *Monaci in Armii...*, op. cit., p. 160-168.
- *Il segreto dell'Europa. Guida alla riscoperta delle radici cristiane*, Milan, Sugar-Co, 2007.
- IORIO Raffaele, « Medioevo e giornalismo », dans *Il sogno del medioevo...*, op. cit., p. 119-125.
- « Medioevo e divulgazione », *Quaderni medievali*, 13, 1988, p. 163-170.
- « Il giuramento di Pontida », *ibid.*, 15, 1990 p. 207-211.
- « Medioevo turistico », *ibid.*, 27, 2002, p. 157-166.
- ISNENGGHI Mario (éd.), *I luoghi della memoria. Strutture ed eventi dell'Italia unita*, Rome/Bari, Laterza, 1997.
- IVANIŠEVIĆ Alojz, LUKAN Walter, SUPPAN Arnold (éd.), *Klio ohne Fesseln? Historiographie in östlichen Europa nach den Zusammenbruch der Kommunismus*, Francfort-sur-le-Main, P. Lang, 2003.
- IVANOV Sergej A., « Medieval Pseudo-History and Russian National Identity Crisis », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 235-239.
- JANZ Oliver, SCHIERA Pierangelo, SIEGRIST Hannes (éd.), *Centralismo e federalismo tra Ottocento e Novecento. Italia e Germania a confronto*, Bologne, il Mulino, 1997.
- JEAN-PAUL II, « Con grande gioia sono venuto pellegrino », dans J. Pál, Á. Somorjai (éd.), *Mille anni di storia dell'arcidiocesi di Pannonhalma*, op. cit., p. 7-11.
- *Les encycliques de Jean-Paul II*, Paris, Pierre Tequi, 2005 [Tutte le Encicliche, Milan, Edizioni Paoline, 2005].

- *Mémoire et identité : conversations au passage entre deux millénaires*, Paris, Flammarion, 2005 [*Memoria e identità*, introduction de Joseph Ratzinger, le pape Benoît XVI, 2^e éd., Milan, Rizzoli, 2010].
- JONES Siân, *The Archaeology of Ethnicity: Constructing Identifies in the Past and Present*, Londres/New York, Routledge, 1997.
- KANTOROWICZ Ernst, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, G. Bondi, 1927 [repris dans id., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2000].
- KAPLAN Jeffrey, LÖÖW Hélène (éd.), *The Celtic Milieu. Oppositional Subcultures in an Age of Globalization*, Walnut Creek (Ca)/Lanham (Md), AltaMira Press/Rowman and Littlefield, 2002.
- KIZILOV Mikhaïl, « "Autochthonous" Population, Ethnic Conflicts and Abuse of the Middle Ages in Ukraine and the Autonomous Republic of Crimea », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 297-311.
- KLANICZAY Gábor, « Medieval Origins of Central Europe. An Invention or a Discovery? », dans R. G. Dahrendorf et al. (éd.), *The Paradoxes of Unintended Consequences*, Budapest, Ceu, 2000, p. 251-264.
- *Holy Rulers and Blessed Princesses: Dynastic Cults in Medieval Central Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- « Studi medievali in Ungheria e nel contesto dell'Europa orientale dopo il 1989. Storiografia politica, nuove prospettive », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo*, 113, 2011, *Studi medievali in Ungheria dopo il 1998 nel contesto dell'Europa Centrale*, p. 323-347.
- KLANICZAY Gábor, MAROSI Ernő (éd.), *The Nineteenth-Century Process of « Musealization » in Hungary and Europe*, Budapest, Collegium Budapest for Advanced Study, 2006.
- KLINE Naomi R. (éd.), *Castles: An Enduring Fantasy*, Plymouth, State College Art Gallery, 1985.
- KNIGHT Stephen, *Robin Hood. A Complete Study of the English Outlaw*, Oxford/Cambridge (Mass.), Blackwell, 1994.
- *Robin Hood: A Mythic Biography*, Ithaca, Cornell University Press, 2003.
- KOBILIŃSKY Andrzej, *Modernità e postmodernità. L'interpretazione cristiana dell'esistenza al tramonto dei tempi moderni nel pensiero di Romano Guardini*, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1998.
- KOBRIN Stephen J., « Back to the Future: Neo-medievalism and the Post-modern Digital World Economy », *The Journal of International Affairs*, 51, 1998, p. 361-386.
- KOVÁCS Peter, « Storiografia politica, nuove prospettive », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo*, 113, 2011, *Studi medievali in Ungheria dopo il 1998 nel contesto dell'Europa Centrale*, p. 315-321.

- KREMENJAŠ-DANIČIĆ Adriana (éd.), *Orlandovi Europski Putovi/Rolands Europäische Wege/Les sentiers européens de Roland/I sentieri europei di Orlando/Roland's European Paths*, Dubrovnik, Europe House Dubrovnik/Europski dom Dubrovnik, 2006.
- KRUMEICH Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, préf. de Régine Pernoud, Paris, Albin Michel, 1993 [éd. orig. : *Jeanne d'Arc in der Geschichte: Historiographie – Politik – Kultur, Sigmaringen*, Jan Thorbecke Verlag, 1989].
- KRUTA Venceslas, *Aux racines de l'Europe : le monde des Celtes*, Paris, Kronos B.Y., 2001.
- « Küng, attacco a Benedetto XVI. “Riporta la Chiesa al medioevo” », *la Repubblica*, 15 octobre 2009, p. 27.
- KUNTLER James Howard, *The Long Emergency: Surviving the Converging Catastrophes of the Twenty-first Century*, Boston, Atlantic Monthly Press, 2005.
- LANNA Luciano, ROSSI Filippo, *Fascisti immaginari: tutto quello che c'è da sapere sulla destra*, Florence, Vallecchi, 2003.
- LASANSKY Medina D., *The Renaissance Perfected: Architecture, Spectacle, and Tourism in Fascist Italy*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2004.
- LAZZARI Tiziana, *Castello e immaginario dal Romanticismo a oggi*, Parme, Battei, 1991.
- LEERSSEN Joep, *Remembrance and Imagination: Patterns in the Historical and Literary Representation of Ireland in the Nineteenth Century*, Notre Dame (In), University Press, 1997.
- *National Thought in Europe: A Cultural History*, Amsterdam, University Press, 2006.
- LE GOFF Jacques, *Intervista sulla storia*, Rome/Bari, Laterza, 1982.
- *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.
- *La vieille Europe et la nôtre*, Paris, Seuil, 1994.
- *À la recherche du Moyen Âge*, Paris, Audibert, 2003.
- *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Seuil, 2003.
- LE GUIN Ursula K., *Le sorcier de Terremer, Terremer*, t. 1, Paris, Le livre de Poche, 2007 [éd. orig. *A Wizard of Earthsea*, Berkeley (Ca), Parnassus Press, 1968]
- *Les tombeaux d'Atuan et L'ultime rivage, Terremer*, t. 1, Paris, Le livre de Poche, 2007 [éd. orig. *The Tombs of Atuan*, New York, Atheneum Books, 1971, et *The Farthest Shore*, New York, Atheneum Books, 1972].
- LEIBIGER Carol A., s. v. « German Race Laws », dans M. D. C. Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia...*, op. cit., p. 237.
- LE PEN Jean-Marie, *Les Français d'abord*, Paris, Carrère-Lafon, 1984.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, *Montaillou, village occitan : de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975.
- LEWIS Bernard, *From Babel to Dragonmans*, Oxford, University Press, 2004.
- LEWIS Clive Staples, *Les chroniques de Narnia*, Paris, Gallimard, 2001-2002 (vol. I-VII) [éd. orig. *The Chronicles of Narnia*, New York, HarperCollins, 1950-1957, 7 vol.].

- Lexikon des Mittelalters, Munich/Zurich, Artemis/Winkler-Verlag, vol. I-VI, 1980-1993 ; Munich, LexMa-Verlag, vol. VII-IX, 1995-1998.
- LEYDI Roberto, *Il folk music revival*, Palerme, Flaccovio, 1972.
- « La canzone popolare », dans *Storia d'Italia*, Turin, Einaudi, t. 5, 1973, p. 1181-1249.
- LICINIO Raffaele, « Castelli reali, castelli virtuali, castelli immaginari », *Quaderni medievali*, 22, 1997, p. 94-118.
- LINEBAUGH Peter, *The Magna Carta Manifesto. Liberties and Commons for All*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2008.
- LOOMIS Roger Sh., *The Grail, from Celtic Myth to Christian Symbol*, Cardiff/New York, University of Wales Press/Columbia University Press, 1963.
- LOWENTHAL David, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, New York, The Free Press, 1996.
- LUPACK Alan, TEPA LUPACK Barbara, *King Arthur in America*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001.
- MAALOUF Amin, *Les croisades vues par les Arabes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1983.
- MACCONI Massimiliano, MONTESANO Marina (éd.), *Il Santo Graal. Un mito senza tempo dal medioevo al cinema. Atti del convegno internazionale di studi su « Le reliquie tra storia e mito: il Sacro Catino di Genova e il Santo Graal »*, Gênes, De Ferrari & Devesa, 2002.
- MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, chap. XV, trad. par Gérard Luciani, Paris, Gallimard, coll. Folio/Bilingue, 1995.
- MAGRIS Claudio, « Le Isole Fortunate » [1989], dans id., *L'infinito viaggiare*, Milan, Mondadori, 2005, p. 38-44.
- MAI Gunther, *Das Kyffhäuser-Denkmal 1896-1996. Ein nationales Monument im europäischen Kontext*, Vienne/Cologne/Weimar, Böhlau Verlag, 1997.
- MALERBA Luigi, *Il pataffio*, Milan, Bompiani, 1978.
- *Nuove storie dell'anno Mille*, Milan, Bompiani, 1981.
- MALERBA Luigi, GUERRA Tonino, *Millemouches sans cheval, Millemouches mercenaire*, trad. de Nino Frank, Paris, Denoël, 1972.
- *Millemosche mercenario*, Milan, Bompiani, 1969.
- *Millemosche senza cavallo*, Milan, Bompiani, 1969.
- *Millemosche fuoco e fiamme*, Milan, Bompiani, 1970.
- *Millemosche innamorato*, Milan, Bompiani, 1971.
- *Storie dell'anno Mille*, Milan, Bompiani, 1972.
- *Millemosche e il leone*, Milan, Bompiani, 1973.
- *Millemosche e la fine del mondo*, Milan, Bompiani, 1973.
- *Millemosche alla ventura*, Milan, Bompiani, 1974.

- MALYNSKI Emmanuel, *Fedeltà feudale-dignità umana*, préf. de Marco Tarchi, Padoue, Edizioni di Ar, 1976.
- MAMMARELLA Giuseppe, *Storia d'Europa dal 1945 a oggi*, Rome/Bari, Laterza, 1992.
- MANSELLI Raoul, « Il medioevo come Christianitas: una scoperta romantica », dans V. Branca (éd.), *Concetto, storia, miti e immagini...*, op. cit., p. 51-89.
- MARINETTI Filippo Tommaso, *Tuons le clair de lune*, Paris, Fayard/Mille et une Nuits, 2005 [éd. orig. *Uccidiamo il chiaro di luna!* Milan, Edizioni Futuriste di Poesia, 1911].
— *Abbasso il Tango e Parsifal! Lettera futurista circolare ad alcune amiche cosmopolite che danno dei thè-tango e si parsifalizzano*, Milan, 14 janvier 1914.
- MARINI Alfonso, « Storia contestata: Francesco d'Assisi e l'Islam », *Franciscana*, 15, 2012, p. 1-54.
- MARITAIN Jacques, *Antimoderne*, Paris, Édition de la Revue des jeunes, 1922.
— *Humanisme intégral. Problèmes temporels et spirituels d'une nouvelle chrétienté*, Paris, Fernand Aubier, Paris 1936.
- MARKALE Jean, *Les Celtes et la civilisation celtique. Mythe et histoire*, Paris, Payot, 1969.
- MAROSTICA Flavia (éd.), *Medioevo e luoghi comuni*, Naples, Tecnodid, 2004.
- MARSHALL David (éd.), *Mass Market Medieval: Essays on the Middle Ages in Popular Culture*, Jefferson (Nc), McFarland, 2007.
- MARTELLI Manfredi, *La lotta irlandese. Una storia di libertà*, préf. de Franco Cardini, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2006.
- MARTÍN PALLÍN José A., ESCUDERO ALDAY Rafaël (éd.), *Derecho y Memoria histórica*, Madrid, Trotta Editorial, 2008.
- MARX Karl, ENGELS Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Flammarion, 1998 [éd. orig. *Manifest der kommunistischen Partei*, Londres, Bildungs Gesellschaft für Arbeiter, 1848].
- MATTHEWS Richard, *Back to the Dark Age: World Politics in the Late Twentieth Century*, Washington (Dc), School of Foreign Service, 1995.
- MAZZON Antonella (éd.), *Scritti per Isa. Raccolta di studi offerti a Isa Lori Sanfilippo*, Rome, Istituto storico italiano per il medioevo, 2008.
- MCEVOY Emma, SPOONER Catherine (éd.), *The Routledge Companion to Gothic*, Abingdon/New York, Routledge, 2007.
- MCKITTERICK Rosamond, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- Medievalism in North America*, numéro monographique des *Studies in Medievalism*, 6, 1994.
- « Medvedev contro Putin: "Astensione scelta giusta, non si tratta di una crociata" » [« L'abstention est un juste choix, il ne s'agit pas d'une croisade »], *Il Messaggero*, 22 mars 2011, p. 2.

- MENARINI Raffaele, LIONELLO Silvia, *La nascita di una religione pagana. Psicoanalisi del Nazismo e della propaganda*, Rome, Borla, 2008.
- MENESTÒ Enrico (éd.), *Le Tenebre e i Lumi. Il medioevo tra Illuminismo e Rivoluzione*, Atti del convegno di studio svoltosi in occasione della terza edizione del Premio internazionale Ascoli Piceno, 9-11 juin 1989, Ascoli Piceno, Amministrazione comunale, 1990.
- *Il medioevo: specchio ed alibi*, Atti del convegno di studio svoltosi in occasione della seconda edizione del Premio internazionale Ascoli Piceno, Ascoli Piceno, 13-14 mai 1988, Spolète, Cisam, 1997.
- MESCHINI Marco, *Il jihad e la crociata: guerre sante asimmetriche*, Milan, Ares, 2007.
- MICCOLI Giovanni, *In difesa della fede. La Chiesa di Giovanni Paolo II e Benedetto XVI*, Milan, Rusconi, 2007.
- MICHETTI Raimondo, « Francesco d'Assisi e l'essenza del cristianesimo. A proposito di alcune biografie storiche e di alcuni studi contemporanei », dans *Francesco d'Assisi fra storia, letteratura e iconografia*, Atti del seminario, Rende, 8-9 mai 1995, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1996 p. 37-67.
- « François d'Assise et la paix révélée. Réflexions sur le mythe du pacifisme franciscain et sur la prédication de paix de François d'Assise dans la société communale du XIII^e siècle », dans R. M. Dessì (éd.), *Prêcher la paix et discipliner la société*, op. cit., p. 279-312.
- « La Chiesa romana, le modernità e la paura della storia tra medioevo e nuovi tempi », *Studi storici*, 48/2, 2007, p. 557-568.
- MILIZIA Francesco, *Dizionario delle belle arti del disegno*, Bassano, [Remondini], 1797.
- MINC Alain, *Le nouveau Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1993.
- MOEGLIN Jean-Marie, « La bourgeoisie et la nation française d'après les historiens français du XIX^e siècle », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 121-133.
- MOLITERNI Pierfranco, « Medioevo, musica popolare e "folk music revival" », *Quaderni medievali*, 2, 1977, p. 175-187.
- MONDA Andrea, *L'anello e la croce: significato teologico de « Il signore degli anelli »*, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 2008.
- MONNET Pierre, « Introduction », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 15-20.
- MONTANARI Massimo, *Storia medievale*, Rome/Bari, Laterza, 2002.
- MONTANELLI Indro, GERVASO Roberto, *L'Italia dei secoli bui: il medioevo sino al Mille*, Milan, Rizzoli, 1965.
- *L'Italia dei comuni: il medioevo dal 1000 al 1250*, Milan, Rizzoli, 1967.
- *L'Italia dei secoli d'oro: il medioevo dal 1250 al 1492*, Milan, Rizzoli, 1967.
- MORDINI Attilio, *Il tempio del Cristianesimo*, Turin, Cet, 1963.

- MUMFORD Lewis, *Technique et civilisation*, Paris, Seuil, coll. Esprit, 1950, p. 163-165 [éd. orig. *Technics and Civilisation*, New York, Harcourt Brace and Company, 1934].
- MURRAY Alice Margaret, *The God of the Witches*, Londres, Marston & Company, 1933.
- MUSCA Giosue, « Il medioevo di Dario Fo », *Quaderni medievali*, 2, 1977, p. 164-178.
- « Il medioevo di Luigi Malerba », *ibid.*, 4, 1979, p. 182-194.
- « L'altro medioevo », dans *Il sogno del medioevo*, op. cit., p. 19-32.
- MUSTÈ Marcello, *La storia. Teoria e metodi*, Rome, Carocci, 2005.
- MYLONAS Chrystos, *Serbian Orthodox Fundamentals. The Quest for an Eternal Identity*, Budapest, Ceu, 2003.
- Nascita dell'Europa ed Europa carolingia: un'equazione da verificare, Atti della XXVII Settimana di studi del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spoleto, 19-25 avril 1979, Spolète, Cisam, 1981.
- NEGRI Luigi, *False accuse alla Chiesa. Quando la verità smaschera i pregiudizi*, Casale Monferrato, Piemme, 1997.
- *Controistoria. Una rilettura di mille anni di vita della Chiesa*, Turin, San Paolo, 2000.
- Nibelungenlied (Das), [Anon.], *La chanson des Nibelungen*, trad. du moyen-haut allemand de D. Buschinger, J.-M. Pastré, préf. de D. Buschinger, Paris, Gallimard, coll. L'aube des peuples, 2001 [H. De Boor, K. Bartsch (éd.), *Das Nibelungenlied*, Wiesbaden, Brockhaus, 1956].
- NICOLET Claude, *La fabrique d'une nation : la France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003.
- NICOLOTTI Andrea, *I Templari e la Sindone. Storia di un falso*, Rome, Salerno Editrice, 2011.
- NOBEL James, « Tintagel: The Best of English Twinkie », dans D. L. Hoffman, E. S. Sklar (éd.), *King Arthur in Popular Culture*, op. cit., p. 36-44.
- NOVALIS, *Œuvres complètes. I. Romans-Poésies Essais*, éd. par Armel Guerne, Paris, Gallimard, 1975, p. 307 [éd. orig. *Die Christenheit oder Europa*, 1798, 1^{re} éd. 1826, repris dans *id.*, *Schriften. Die Werke Friedrich von Hardenbergs*, R. Samuel et al. (éd.), Stuttgart, Kohlhammer, t. 3, 1960-1977, p. 507-525].
- ODIFREDDI Piergiorgio, *In principio era Darwin. La vita, il pensiero, il dibattito sull'evoluzionismo*, Milan, Longanesi, 2009.
- OEXLE Otto G. (éd.), *Nationalsozialismus in den Kulturwissenschaften*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004.
- OLDONI Massimo, « Il significato del medioevo nell'immaginario contemporaneo », dans *Medioevo reale, medioevo immaginario. Confronti e percorsi culturali tra regioni d'Europa*, Atti del convegno, Torino, 26-27 mai 2000, Turin, Città di Torino, 2002, p. 187-208.
- OLIVO Francesco, « Storia. Il grande spettacolo », *Il Messaggero*, 3 janvier 2010, p. 21.

- OLTON Bert (éd.), *Arthurian Legends on Films and Television*, Jefferson (Nc), McFarland, 2008.
- ONETO Gilberto, *Il santo uccisor del drago. San Giorgio, patrono della libertà*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2009.
- « Onorevole Tettamanzi... », *La Padania*, 6 décembre 2009, p. 1.
- ORECCHIA Antonio Maria, « I cacciatori di Frodo. Tolkien tra destra e sinistra nella stampa italiana », dans C. Bonvecchio (éd.), *La filosofia del Signore degli anelli*, op. cit., p. 153-179.
- ORTEGA Y GASSET José, *La révolte des masses*, Paris, Les Belles Lettres, 2010 [éd. orig. « La rebelión de las masas », *Revista de Occidente*, 8, 1930].
- ORTENBERG Veronica, *In Search of the Holy Grail. The Quest for the Middle Ages*, New York, Hambledon Continuum, 2007.
- ORWELL George, 1984, Paris, Gallimard, 1950, p. 68 [éd. orig. *Nineteen Eighty-Four*, Londres, Secker and Warburg, 1949].
- PAGDEN Anthony (éd.), *The Idea of Europe from Antiquity to the European Union*, Washington/Cambridge, Woodrow Wilson Center Press/Cambridge University Press, 2002.
- PÁL József, SOMORJAI Ádám (éd.), *Mille anni di storia dell'arciabbazia di Pannonhalma*, Rome, Académie de Hongrie, 1997.
- PANDIMIGLIO Leonida, « Estote parati. L'attesa della fine del millennio », *Quaderni medievali*, 25, 2000, p. 64-80.
- PASOLINI Pier Paolo, *Poesia in forma di rosa*, Milan, Garzanti, 1964.
- *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, 1976 [éd. orig. *Scritti corsari*, Milan, Garzanti, 1975].
- PASSINI Michela, *La fabrique de l'art national. Le nationalisme et les origines de l'histoire de l'art en France et en Allemagne 1870-1933*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012.
- PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004.
- PELLEGRINI Loredana, « Compagno Hobbit. Riprendiamoci, Tolkien, non è di destra », *la Repubblica*, 20 mai 2010, p. 44-45.
- PELLEGRINO Fabio, « Excalibur: il film! », *La Mosca Bianca*, 5, 1981.
- PERCIVALDI Elena, *I Celti. Una civiltà europea*, Florence, Giunti, 2003.
- PERNOUD Régine, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1977.
- PEROCHE Gregory, *Croatie-France, 797-1997. Douze siècles d'histoire*, préf. de Georges-Marie Chenu, Paris, François-Xavier de Guibert, 1998.
- PETERSEN Jens, « L'Italia e la sua varietà. Il principio della città come modello esplicativo della storia nazionale » dans O. Janz et al (éd.), *Centralismo e federalismo...*, op. cit., p. 327-346.
- PIE IX, *Catalogue des Erreurs Modernes selon le Syllabus de Pie IX*, Paris, Pierre Téqui, 2001.

- PIERSANTI Umberto, *L'uomo delle Cesane*, Milan, Camunia, 1994.
- PIOMBINI Guglielmo, *Prima dello Stato. Il medioevo della Libertà*, Treviglio, L. Facco Editore, 2004.
- PIPPIDI Andrei, « Anniversaries, Continuity, and Politics in Romania », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 325-335.
- PIRENNE Henri, *Mahomet et Charlemagne*, Bruxelles/Paris, Nouvelle Société d'éditions-Félix Alcan, 1937.
- PITHA Petr, « Agnes of Prague. A New Bohemian Saint », *Franciscan Studies*, 67/72, 1990, p. 325-340.
- PIVATO Stefano, *Vuoti di memoria. Usi e abusi della storia nella vita pubblica italiana*, Rome/Bari, Laterza, 2007.
- PLACIDO Beniamino, « I martiri tecnologici dell'Islam ci stanno trascinando dentro a un nuovo medioevo contemporaneo », *la Repubblica*, 27 janvier 2002, p. 32.
- POHL Walter, « Aux origines d'une Europe ethnique : identités en transformation entre Antiquité et Moyen Âge », *Annales : Histoire, Sciences sociales*, 60/1, 2005, p. 183-208.
- « Modern Uses of Early Medieval Ethnic Origins », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 55-70.
- PORCIANI Ilaria, « Il medioevo nella costruzione dell'Italia unita: la proposta di un mito », dans R. Elze, P. Schiera (éd.), *Il medioevo nell'Ottocento in Italia e in Germania*, op. cit., p. 163-191.
- « Identità locale-identità nazionale: la costruzione di una doppia appartenenza », dans O. Janz, P. Schiera, H. Siegrist (éd.), *Centralismo e federalismo...*, op. cit., p. 141-182.
- Postmodern Medievalisms*, numéro monographique de *Studies in Medievalism*, 13, 2005.
- POZZATO Maria Pia et al. (éd.), *L'idea deforme. Interpretazioni esoteriche di Dante*, intr. d'Umberto Eco, postface d'Alberto Asor Rosa, Milan, Bompiani, 1989.
- Quatre Branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge (Les)*, Paris, Gallimard, coll. L'Aube des peuples, 1993.
- QUENEAU Raymond, *Les fleurs bleues*, Paris, Gallimard, 1965.
- RADIC Radivoj, *Srbi pre Adama i posle njega, Istorija jedne zloupotrebe: Slovo protiv « novoromantičara »* [« Les Serbes avant Adam et après lui : une histoire d'un mauvais usage, une parole contre les "néoromantiques" »], 2^e éd., Beograd, Stubovi kulture, 2005.
- RAEDTS Peter, « The Once and Future Reich. German Medieval History between Retrospection and Resentment », dans J. M. Bak (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 193-204.
- RAHN Otto, *Croisade contre le Graal*, 2^e éd., Paris, Stock, 1974 [éd. orig. *Kreuzzug gegen den Graal*, Fribourg, Urban Verlag, 1933].

- RAO Nicola, *La Fiamma e la Celtica*, Milan, Sperling & Kupfer, 2006.
- RAPLEY John, « The New Middle Ages », *Foreign Affairs*, 85, 2006, p. 95-103.
- RATZINGER Joseph, « Vérité du christianisme ? Conférence à la Sorbonne », 27 novembre 1999, *La Documentation catholique*, 82/97, 2000, p. 29-355.
- REGUZZONI Giuseppe, « Come un gregge senza pastore », *La Padania*, 8 décembre 2009.
- REVELLI Marco, « Il medioevo della Destra: pluralità di immagini strumentali », *Quaderni medievali*, 8, 1983, p. 109-136.
- « Panorama editoriale e temi culturali della destra militante », dans *Nuova destra e cultura reazionaria negli anni Ottanta*, Cuneo, Istituto storico della Resistenza, 1983, p. 49-74.
- RICCI Giovanni, « Il nemico ufficiale. Discorsi di crociata nell'Italia moderna », dans F. Cantú, G. Di Febo, R. Moro (éd.), *L'immagine del nemico...*, op. cit., p. 41-55.
- RICKS David, MAGDALINO, Paul, *Byzantium and the Modern Greek Identity*, Londres, Centre for Hellenic Studies-King's Collège, 1998.
- RIDOLFI Maurizio (éd.), *Almanacco della Repubblica. Storia d'Italia attraverso le tradizioni, le istituzioni e le simbologie repubblicane*, Milan, Mondadori, 2003.
- RISÉ Claudio, « Julius Evola, o la vittoria della Rivolta », dans J. Evola, *Rivolta contro il mondo moderno*, op. cit., p. 17-22.
- ROBERT Jean-Noël, *Rome, la gloire et la liberté. Aux sources de l'identité européenne*, Paris, Les Belles Lettres, 2008.
- Roma antica nel medioevo. Mito, rappresentazioni, sopravvivenze nella «Respublica Christiana»*, Milan, Vita e Pensiero, 2001.
- ROMANO Ruggero, *Europa*, Rome, Donzelli, 1996.
- ROMANO Sergio, *Storia di Francia dalla Comune a Sarkozy*, Milan, Longanesi, 2009.
- Romanticismo/Medievalismo*, numéro monographique de *La Questione romantica*, 5, 7/8, 1999.
- ROSENBERG Bruce A., « Kennedy in Camelot: The Arthurian Legend in America », *Western Folklore*, 35, 1976, p. 52-59.
- ROSENTHAL Bernard, Szarmach, Paul E. (éd.), *Medievalism in American Culture*, Binghamton (Ny), Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1989.
- ROSSI Pietro, *L'identità dell'Europa. Miti, realtà, prospettive*, Bologne, il Mulino, 2007.
- ROWLING Joanne Kathleen, *Harry Potter à l'école des sorciers*, Paris, Gallimard, 1998 [éd. orig. *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1998].
- *Harry Potter et la chambre des secrets*, Paris, Gallimard, 1999 [éd. orig. *Harry Potter and the Chamber of Secrets*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1999].
- *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, Paris, Gallimard, 1999 [éd. orig. *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2000].

- *Harry Potter et la coupe de feu*, Paris, Gallimard, 2001 [éd. orig. *Harry Potter and the Goblet of Fire*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2001].
- *Harry Potter et l'Ordre du phénix*, Paris, Gallimard, 2003 [éd. orig. *Harry Potter and the Order of the Phoenix*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2003].
- *Harry Potter et le prince de sang-mêlé*, Paris, Gallimard, 2005 [éd. orig. *Harry Potter and the Half-blood Prince*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2005].
- *Harry Potter et les reliques de la mort*, Paris, Gallimard, 2007 [éd. orig. *Harry Potter and the Deathly Hallows*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2007].
- *Les contes de Beedle le barde*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2013 [éd. orig. *The Tales of Beedle the Bard*, s. l., Children's High Level Books/Bloomsbury, 2007].
- RUFIN Jean-Christophe, *L'Empire et les nouveaux barbares*, Paris, Lattès, 1992.
- RYAN Judith, *Cultures of Forgery: Making Nations, Making Selves*, New York, Routledge, 2003.
- SAID Edward W., *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 [éd. orig. *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978].
- SANFILIPPO Matteo, *Il medioevo secondo Walt Disney. Come l'America ha reinventato l'Età di Mezzo*, Rome, Castelveccchi, 1993.
- *Historic Park. La storia e il cinema*, Rome, Elleu multimédia, 2004.
- *Camelot, Sherwood, Hollywood. Re Artú e Robin Hood dal medioevo inglese al cinema americano*, Rome, Cooper, 2006.
- SASSO Eleonora, *William Morris tra utopia e medievalismo*, Rome, Aracne, 2007.
- SCARRE Geoffrey, CONNINGHAM Robin (éd.), *Appropriating the Past. Philosophical Perspectives on the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.
- SCHRAMM Percy E., *Kaiser, Rom und Renovatio: Studien und Texte zur Geschichte des römischen Erneuerungsgedankens vom Ende des karolingischen Reiches bis zum Investiturstreit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1929.
- SCURATI Antonio, « Un uomo senza storia », *La Stampa*, 26 août 2008, p. 31.
- SÈDE Gérard de, *Les templiers sont parmi nous, ou l'énigme de Gisors*, Paris, Julliard, 1962.
- SERGI Giuseppe, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 2000 [éd. orig. *L'idea di medioevo. Fra storia e senso comune*, Rome, Donzelli, 1999, nouv. éd. 2005].
- Préface à l'édition italienne de P. J. Geary, *Il mito delle nazioni: Le origini medievali dell'Europa*, Rome, Carocci, 2009, p. 9-15.
- *Antidoti all'abuso della storia. Medioevo, medievisti, smentite*, Naples, Liguori, 2010.
- SESTAN Ernesto, « Legnano nella storiografia romantica », dans id., *Scritti vari*, éd. par G. Pinto, Florence, Le Lettere, t. 3, 1991, *Storiografia dell'Otto e Novecento*, p. 221-240.
- SETTIS Salvatore, *Le futur du classique*, Paris, Liana Levi, 2005 [éd. orig. *Futuro del classico*, Turin, Einaudi, 2004].

- SHIPPEY Tom, J. R. R. Tolkien: Author of the Century, New York, HarperCollins, 2001.
- « Medievalism and Why they Matter », *Studies in Medievalism*, 17, 2009, p. 45-54.
- SIEWERS Alfred K., s. v. « Environmentalist Readings of Tolkien », dans M. D. C. Drout (éd.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, op. cit., p. 166-167.
- SIGNOROTTO Gian Vittorio, « Interessi, "identità" e sentimento nazionale nell'Italia di antico regime », dans *Studi in memoria di Cesare Mozzarelli*, Milan, Vita e Pensiero, t. 1, 2008, p. 399-420.
- « Silvio Berlusconi ou le scandale permanent », *Le Monde*, 1^{er} novembre 2010, p. 1.
- SIMMONS Clare A. (éd.), *Medievalism and the Quest for the « Real » Middle Ages*, Londres, Routledge, 2001.
- « Medievalism: Its Linguistic History in Nineteenth-Century Britain », *Studies in Medievalism*, 17, 2009, p. 28-35.
- SMITH Anthony D., *The Nation in History. Historiographical Debates about Ethnicity and Nationalism*, Jérusalem, Brandeis/Historical Society of Israël, 2000.
- Sogno del medioevo (II). Il revival del medioevo nelle culture contemporanee. Relazioni e comunicazioni del Convegno*, San Gimignano, 11-12 novembre 1983, *Quaderni medievali*, 11, 1986.
- SOLDANI Simonetta, « Il medioevo del Risorgimento nello specchio della Nazione » dans E. Castelnuovo, G. Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 163-173.
- SORBA Carlotta, « Il mito dei comuni e le patrie cittadine » dans M. Ridolfi (éd.), *Almanacco della Repubblica*, op. cit., p. 119-130.
- SORIANI Simone, « Mistero buffo di Dario Fo e la cultura popolare tra medioevo e rinascimento », *Quaderni medievali*, 28, 2003, p. 102-137.
- SOUTHWORK Herbert R., *El mito de la cruzada de Franco*, Barcelone, Debolsillo, 2008 [1963].
- SPENGLER Oswald, *Le déclin de l'Occident*, t. 1, *Forme et réalité*, t. 2, *Perspectives de l'histoire*, trad. de M. Tazerout, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 1948 [éd. orig. *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie des Weltgeschichte*, Munich, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1918-1922].
- SPIEGEL Gabrielle M., « The Changing Faces of American Medievalism », dans J. M. Bak et al. (éd.), *Gebrauch und Missbrauch...*, op. cit., p. 45-53.
- SPINELLI Altiero, ROSSI Ernesto, COLORNI Eugenio, « Manifesto per un'Europa Libera e Unita [Manifesto di Ventotene, 1941] », dans A. Spinelli, *Il Manifesto di Ventotene e altri scritti*, Bologne, il Mulino, 1991.
- SPIRITI Andrea, « L'Alberto da Giussano », dans F. Benigno, L. Scuccimarra (éd.), *Simboli della Política*, Rome, Viella, 2010, p. 85-98.
- SPIRITO Guglielmo, *Ofm Cap.*, *Tra San Francesco e Tolkien. Una lettura spirituale de « Il signore degli anelli »*, Rimini, Il Cerchio iniziative editoriali, 2006.
- STEINBECK John, *Tortilla Flat*, Paris, Gallimard, 1972 [éd. orig. *Tortilla Flat*, New York, Covici-Friede, 1935].

- *Le roi Arthur et ses preux chevaliers*, Paris, J'ai lu, 2001 [éd. orig. par Ch. Horton, *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1976].
- STEWART Mary, *La grotte de cristal*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [éd. orig. *The Christal Cave*, New York, William Morrow, 1970].
- *Les collines aux mille grottes*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [éd. orig. *The Hollow Hills*, Londres, Holder & Stoughton, 1973].
- *Le dernier enchantement*, Paris, Calmann-Lévy, 2006 [éd. orig. *The Last Enchantment*, Londres, G. K. Hall, 1981].
- STOCK Brian, *La voce del testo. Sull'uso del passato*, Rome, Jouvence, 1995 [éd. orig. *Listening for the Text. On the Uses of the Past*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990].
- STOLLEIS Michael, « Le Saint-Empire romain de nation allemande, le Reich allemand et le Troisième Reich. Transformation et destruction d'une idée politique », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 34/3, 2007, p. 19-37.
- STONE Lawrence, « The Revival of Narrative. Reflexions on a New Old History », *Past and Present*, 28/85, 1979, p. 3-24.
- Studi medievali e immagine del medioevo fra Ottocento e Novecento*, numéro monographique du *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo*, 100, 1995-1996.
- TABACCO Giovanni, *Sperimentazioni del potere nell'alto medioevo*, Turin, Einaudi, 1993.
- TABOR D. James, *La véritable histoire de Jésus. Une enquête scientifique et historique sur l'homme et sa lignée*, Paris, Robert Laffont, 2007 [éd. orig. *The Jesus Dynasty: The Hidden History of Jesus, His Royal Family, and the Birth of Christianity*, New York, Simon & Schuster, 2006].
- TADDEI Stefano, *Per quale Europa? Identità europea, fisco, prevenzione, assistenza. Una sussidiarietà praticabile*, Rome, Jouvence, 2006.
- TAYLOR Robert R., *The Castles of the Rhine: Recreating the Middle Ages in Modern Germany*, Waterloo (Ontario), Wilfried Laurier University Press, 1998.
- TELÓ Mario (éd.), *European Union and New Regionalism. Regional Actors and New Governance in a Post-hegemonic Era*, 2^e éd., Londres, Ashgate, 2007.
- TENNYSON Alfred, *Les idylles du roi*, Dinan, Terre de brume, 2011 [éd. orig. *The Idylls of the King, 1856-1885*, actuellement, J. M. Gray (éd.), Londres, Penguins Classic, 1983].
- TERZANI Tiziano, *Fantasmî. Dispacci dalla Cambogia*, Milan, Longanesi, 2008.
- The Invention of Scotland: Myth and History*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2008.
- THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.
- TINKER Chris, *Georges Brassens and Jacques Brel. Personal and Social Narratives in Post-war Chanson*, Liverpool, University Press, 2005.

- TOCCO Francesco Paolo, « Europa: complesso di identità. In margine al processo di unificazione monetaria europea », *Quaderni medievali*, 27, 2002, p. 140-156.
- TODOROV Tzvetan, *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont, 2008.
- TOLKIEN John Ronald Reuel, *Le seigneur des anneaux*, trad. de Francis Ledoux, Paris, Christian Bourgois, Paris, 1972, 1973, 1986, [éd. orig. *The Lord of the Rings*, Londres, Allen & Unwin, 1954-1955].
- *La fraternité de l'anneau (Le seigneur des anneaux, partie I)*, nouvelle édition, nouv. trad. de Daniel Lauzon, ill. d'Alan Lee, Paris, Christian Bourgois, 2014.
- TOSWELL J. M., *The Year's Work in Medievalism*, 2008, Eugene (Oregon), Wipf & Stock Publishers, 2009.
- TOUCHARD Jean, *Le gaullisme, 1940-1969*, Paris, Seuil, 1978.
- TOURAINÉ Alain, DUBET François, HEGEDUS Zsuzsa, WIEVIORKA Michel, *Le pays contre l'État. Lutttes occitanes*, Paris, Seuil, 1981.
- TRAFFORD Simon, PLUSKOWSKI Aleks, « Antichrist Superstars: The Vikings in Hard Rock and Heavy Metal », dans D. Marshall (éd.), *Mass Market Medieval...*, op. cit., p. 57-73.
- TRAVERSO ENZO, *Il passato: istruzioni per l'uso. Storia, memoria, politica*, Vérone, Ombre Corte, 2006.
- TREMLET GILES, *Ghosts of Spain: Travels through Spain and its Silent Past*, New York, Walker & Company, 2007.
- TREVOR ROPER Hugh, « The Invention of Tradition: The Highland Tradition of Scotland » dans E. J. Hobsbawm, T. Ranger (éd.), *The Invention of Tradition*, op. cit., p. 15-43.
- TRIGG Stephanie (éd.), *Medievalism and the Gothic in Australian Culture*, Turnhout, Brepols, 2005.
- TROUDE Gilles, *Conflits identitaires dans la Yougoslavie de Tito. 1960-1980*, Paris, Association Pierre Belon, 2007.
- TUCHMAN Barbara, *Un lointain miroir, le XIV^e siècle des calamités*, Paris, Fayard, 1991 [éd. orig. *A Distant Mirror: the Calamitous Fourteenth Century*, New York, Alfred A. Knopf, 1978].
- Turchia in Europa (La). *Beneficio o catastrofe?*, numéro monographique de *Lepanto*, 28/178, 2009.
- TWAIN Mark, *Un yankee à la cour du roi Arthur*, Dinan, Terre de Brume, 1994 [éd. orig. *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court*, New York, Charles L. Webster & Company, 1889].
- TYRRELL George, *Medievalism. A Reply to Cardinal Mercier*, Londres, Longmans, 1908.
- UTZ Richard, « Coming to Terms with Medievalism », *European Journal of English Studies*, 15, 2011, p. 101-113.

- VACCA Roberto, *Medioevo prossimo venturo: la degradazione dei grandi sistemi*, Milan, Mondadori, 1972.
- VALLERANI Massimo, « Il comune come mito politico. Immagini e modelli tra Otto e Novecento », dans E. Castelnuovo, G. Sergi (éd.), *Arti e storia nel medioevo*, t. 4, op. cit., p. 187-206.
- VALLI Luigi, *Il linguaggio segreto di Dante e dei «Fedeli d'Amore»*, Rome, Optima, 1928.
- VERGINELLA Marta (éd.), *Fra invenzione della tradizione e ri-scrittura del passato: la storiografia slovena degli anni Novanta*, numéro monographique de *Qualestoria*, 27/1, 1999.
- VERLAINE Paul, *Sagesse*, Bruxelles/Paris, Goemaere/Librairie catholique, 1881.
- VIDAL Gore, *Decline and Fall of the American Empire*, Tucson, Odonian Press, 1992.
- VIGNA Edoardo, 2009, « Asia e Africa: la nuova lotta alla servitù della gleba », *Corriere della Sera Magazine*, 23, 23 juillet 2009, p. 69.
- VILLON François, *Poésies complètes*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2011 [éd. it. *Poesie*, préf. de Fabrizio De André, trad., introd. et éd. de Luigi de Nardis, Milan, Feltrinelli, 2008].
- VIOLANTE Cinzio, « Aspetti della politica italiana di Enrico III prima della sua discesa in Italia (1039-1046) », *Rivista storica italiana*, 64, 1952, p. 157-176, 293-314, actuellement dans id., *Studi sulla cristianità medioevale. Società, istituzioni, spiritualità*, recueillis par P. Zerbi, Milan, Vita e Pensiero, 1972, p. 249-290.
- VITOLO Giovanni, *Medioevo. I caratteri originali di un'età di transizione*, Florence, Sansoni, 2000.
- VOLTMER Ernst, *Il carroccio*, Turin, Einaudi, 1994.
- WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.
- WAITE Arthur E., *The Hidden Church of the Holy Grail: Its Legends, and Symbolism Considered in their Affinity with Certain Mysteries of Initiation and Other Traces of a Secret Tradition in Christian Times*, Londres, Rebman Ltd, 1909.
- WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Presses Pocket (Agora), 1991 [éd. orig. « Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus », *Archiv für Sozialwissenschaften und Sozialpolitik*, I, 20-21, 1904-1905].
- WILDE Oscar, *Le fantôme de Canterville et autres contes*, trad. de J. Castier, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche Jeunesse, 1979 [éd. orig. « The Canterville Ghost », *The Court and Society Review*, III, 1887, p. 183-186, 207-211 ; nouv. éd., Londres, The Electric Book Company, 2001].
- WINKLER Martin M., *The Roman Salute: Cinema, History, Ideology*, Columbus, Ohio State University Press, 2009.
- WOLFRAM VON ESCHENBACH, *Parzival*, trad. de Danielle Buschinger, Jean-Marc Pastré, Paris, Honoré Champion, coll. Traduction des classiques du Moyen Âge, 2010.

- WOOD Ian, « The Use and Abuse of the Early Middle Ages, 1750-2000 », dans M. Costambeys, A. Hamer, M. Heale (éd.), *The Making of the Middle Ages.*, op. cit., p. 36-53.
- *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, Oxford, University Press, 2013.
- WRIGHT Lawrence, *The Looming Tower. Al Qaeda's Road to 9/11*, Londres, Penguin, 2007.
- ZALLOUM Abdulhay Yahya, *Oil Crusades: America through Arab Eyes*, Londres/Ann-Arbor (Mi), Pluto Press, 2007.
- ZIELONKA Jan, *Europe as Empire: The Nature of the Enlarged European Union*, Oxford, University Press, 2006.
- ZIMMER BRADLEY Marion, *Les brumes d'Avalon*, Paris, Livre de poche, 2008 [éd. orig. *The Mists of Avalon*, New York, Alfred A. Knopf, 1983].
- ZIZOLA Giancarlo, « Un ritorno al medioevo e alla lotta per le investiture », *la Repubblica*, 7 décembre 2009, p. 13.

Index des noms de personnes

A

Accattoli, Luigi 64
Acton, John Emerich Edward
 Dalberg 17
Adalbert de Prague, saint 236-237
Adenauer, Konrad 238
Adorno, Theodor Wiesengrund 89
Afriat, Alessandro 11
Ağca, Mehmet Ali 54
Agnès de Bohême, sainte 197, 208
Airlie, Stuart 165-167
Alberoni, Francesco 31, 35, 37, 61
Alberto da Giussano, pers. légendaire 79, 223-224
Aldrich, Megan 92
Alemanno, Gianni 192-193
Alembert, Jean-Baptiste Le Rond d' 59
Alexander, Michael 71, 88, 92, 116, 149, 183
Alexandre III (Rolando Bandinelli), pape (1159-1181) 240
Alfred, dit le Grand, roi de Wessex (871-899) 161, 175
Alphonse VI, dit le Valeureux, roi de Léon (1065-1068) et Castille (1073-1109) 132
Al-Zarqawi, Abu Musab, pseudonyme de Ahmad Fādīl al-Nazāl al-Khalā'il 51
Amalvi, Christian 19, 21, 27, 50-51, 55, 58, 71, 73, 78, 88, 91, 102, 117-118, 131, 171, 182, 190, 206, 228, 235, 241
Amara, Mara 124
Andenna, Giancarlo 232
Anderson, Benedict 25, 44, 205
Andrés-Gallego, José 132
Andriola, Fabio 146

Angelina Jolie, voir Voight, Angelina Jolie 167
Angiolieri, Cecco 23, 125
Annunziata, Lucia 61
Antohi, Sorin 208
Apor, Peter 208
Arcand, Denys 46
Arcella, Luciano 137, 149
Arduini, Roberto 90, 145
Arioste, Ludovic 75
Armillotta, Giovanni 178, 206
Armstrong, Karen 59
Arnaldi, Girolamo 228, 244-245
Aron, Raymond 89
Árpád, dynastie 209
Árpád, roi de Hongrie (895-907) 161
Arslan, Ermanno A. 179
Arthur, pers. légendaire 49, 69, 120, 150, 153, 169, 172, 176-177, 224, 229, 231
Artifoni, Enrico 80
Ascani, Lorenzo 11
Asor Rosa, Alberto 149
Attila, roi des Huns (434-53) 163
Attolini, Vito 34, 59, 73, 116, 126
Augustin, Aurélien, évêque d'Hippone, saint 44, 195
Augustin de Canterbury, saint 173
Ayres, R. William 213
Azeglio, Massimo Taparelli d' 81, 223

B

Baár, Monika 81, 215
Baden-Powell, Robert (Robert Stephen-son Smyth Baden-Powell) 183
Baez, Joan Chandos 113, 120, 126

- Bak, János M. 19, 27, 81, 91, 101, 106, 135, 149, 162, 165, 197, 203, 208-211, 213, 217, 220
- Balcells, Albert 206
- Baldoni, Adalberto 89
- Balestracci, Duccio 232, 235, 238
- Balliff Straubhaar, Sandra 166
- Banderas, Antonio 167
- Banham, Joanna 116
- Barbero, Alessandro 130, 232
- Barberousse, Frédéric I^{er} de Souabe 45, 55, 80, 135-136, 180, 233
- Barengi, Mario 120
- Baricco, Alessandro 46
- Bartsch, Karl 19
- Battiato, Franco 138
- Bède, dit le Vénéralbe 170
- Benigno, Francesco 223
- Ben Laden, Oussama (Osāma bin Muham-mad bin 'Awad bin Laden) 51, 55
- Benn, Gottfried 133
- Benoist, Alain de 139
- Benoît de Norcia, saint 195, 230
- Benoît XV (Giacomo Della Chiesa), pape (1914-1922) 195
- Benoît XVI (Joseph Ratzinger), pape (2005-2013) 55, 61, 63-65, 194-195, 199, 201, 253
- Beowulf, pers. légendaire 73, 167-168
- Berardinelli, Alfonso 97
- Bercé, Yves-Marie 144
- Berchet, Giovanni, pseudonyme de Riccardo Michelinì 223
- Bergman, Ernst Ingmar 89, 164-165
- Berlusconi, Silvio 53, 66, 244, 251
- Bernal, Martin 167
- Bernard de Clairvaux (Bernardus Claraevallensis), saint 154, 193
- Bernard de Morval 35
- Bernard, Oskar Ernst 135
- Bernardo Tolomei, saint 199
- Bertho, Catherine 175
- Berwick, Andrew, pseudonyme de Anders Behring Breivik 66, 67, 142, 168
- Bettini, Maurizio 245
- Biagi, Enzo 84
- Bianchi, Giuseppe 11
- Bianchini, Roberto 220
- Bignardi, Daria 46
- Binni, Lanfranco 123
- Biorcio, Roberto 223
- Birzer, Bradley J. 90
- Biserko, Sonja 221
- Bizzocchi, Roberto 108
- Blair, Tony (Anthony Charles Lynton) 55
- Blandeau, Agnès 123
- Blandini, Luigi 117
- Bloch, Marc 23, 82
- Blondet, Maurizio 164, 196
- Boccace, Jean 75
- Boitani, Piero 71
- Boleslaw I^{er} Chrobry, duc de Pologne (992-1025), puis roi de Pologne (1025) 161, 236
- Bonaventure de Bagnoregio, saint 195
- Boniface VIII (Benedetto Caetani), pape (1294-1303) 36, 126
- Bonvecchio, Claudio 145
- Boorman, John 92
- Borchia, Rosetta 152
- Bordone, Renato 19, 23, 49, 71, 74, 76, 78, 81, 84
- Borello, Benedetta 11
- Borges, Jorge Luis 89, 253
- Borghesio, Mario 58, 62, 66
- Borgna, Gianni 89
- Borri, Francesco 234
- Bossi, Umberto 223
- Boucheron, Patrick 11
- Bougard, François 217
- Bouvier Kennedy Onassis, Jacqueline Lee 69
- Bragance, dynastie 199

- Brambilla, Michele 66
 Branca, Vittore 16-17, 37, 59, 184
 Brando, Marco 11, 60, 100, 136, 154, 228
 Branduardi, Angelo 95, 174
 Brassens, Georges 123, 125
 Braudel, Fernand 82
 Breathnach, Seamus 154
 Brel, Jacques 123, 125
 Brennus 179
 Breuning, Klaus 138
 Brown, Dan 136, 152-154
 Brunello, Piero 222
 Brun, Françoise 46
 Brusa, Antonio 83
 Bruzelius, Caroline A. 183
 Budak, Neven 101, 211, 213, 217, 234
 Bull, Hedley 37, 83
 Bull, Marcus 37, 83
 Buonaiuti, Ernesto 189-190
 Burke, Peter 118
 Burton, Timothy William, dit Tim 92
 Burzio, Filippo 193
 Bush, George Walker 50, 55-56, 62-63, 65, 69-70
 Butterfield, Herbert 17
- C**
- Caccamo, Domenico 162
 Caffiero, Marina 26, 97, 147-148, 195, 197
 Cagol, Margherita 120
 Caldelli, Elisabetta 11
 Calderoli, Roberto 53
 Calin, William 48
 Calì, Tommaso 186
 Calvino, Italo 43, 87, 89, 112, 120, 129, 225, 249
 Camille, Michael 249
 Camões, Luis Vaz de 199
 Canfora, Luciano 26, 225
 Cantarella, Glauco Maria 157
 Cantor, Norman 34, 80, 135
 Cantù, Francesca 79
 Capanna, Mario 95
 Capétiens, dynastie 219
 Capitani, Ovidio 41, 47, 81, 117, 187
 Caracalla, Marc-Aurel Antoine, dit, empereur (211-17) 48
 Caracciolo, Alberto 117
 Carboni, Paola 246
 Cardini, Franco 19, 27, 35, 44, 51, 56, 59-61, 79, 92, 114, 136, 139-140, 142, 153, 156, 165, 178, 187, 194, 225-226, 232, 235, 239-241
 Carducci, Giosue 78, 81, 87, 91, 223
 Carnevale, Giovanni 152
 Carocci, Sandro 41, 83, 118, 162
 Carotta, Francesco 154
 Carpegna Falconieri, Tommaso di 7-8, 88, 104, 106, 173, 222-223, 251
 Carr Gomm, Philip 170
 Castelnuovo, Enrico 71-73, 76, 80, 92, 106, 183
 Catherine, reine de Bosnie, (1424-63), béatifiée 209
 Cattaneo, Carlo 82
 Catulle, (Gaius Valerius Catullus) 179
 Cavallo, Alberto 60
 Cavallo, Guglielmo 71, 74, 80
 Cavani, Liliana 126
 Cavazza, Stefano 102, 104, 206, 223
 Ceaușescu, Nicolae 211
 Ceccarelli, Filippo 193
 Célestin V, (Pietro del Morrone), pape (1294), saint 253
 Céline, Louis-Ferdinand 89, 143
 Cernigoi, Claudia 57
 Cervantes, Miguel de 75
 César, Caius, Jules 154, 224
 Chabod, Federico 226
 Champion, Timothy 81
 Chance, Jane 90
 Charles I^{er} d'Habsbourg, empereur d'Autriche (1916-18), béatifié 198

- Charles I^{er}, dit Charlemagne, roi des Francs (de Neustrie : 758, de tout le royaume : 771), empereur du Saint-Empire romain germanique (800-813) 45, 47, 98, 129, 137, 161, 224, 225, 229, 231-236, 238, 240, 244
- Chateaubriand, François-René de 71, 78, 187
- Chaucer, Geoffrey 75, 121, 123, 247
- Chenu, Georges-Marie 234
- Chesterton, Gilbert Keith 90, 183
- Chiaberge, Riccardo 97, 195
- Child, Francis James 114
- Chrétien de Troyes 150
- Churchill, Winston Léonard Spencer 131
- Cid Campeador, El, Rodrigo Díaz di Vivar, dit 79, 132
- Cielo d'Alcamo 124
- Ciola, Gualtiero 178
- Claire d'Assise, sainte 99
- Clark, Kenneth 76
- Clemenceau, Georges Benjamin 131
- Clément V (Bertrand de Got), pape (1304-1314) 193
- Clovis, roi des Francs (481-511) 132, 161, 205, 241
- Cobbett, William 116
- Coccia, Benedetto 85
- Cohen, Léonard Norman 126
- Cohn, Norman 136, 212
- Coleman, David 97
- Colomb, Christophe 246
- Colorni, Eugenio 203, 228
- Conningham, Robin 27
- Conte, Emanuele 32
- Contini, Gianfranco 124
- Conversi, Daniele 206
- Copertino, Luigi 192
- Corsini, Paolo 179
- Cortellessa, Andrea 144
- Costambeys, Marios 162
- Costante, Alessandra 58
- Cracco, Giorgio 217
- Crane, Walter 75, 78, 116
- Croce, Benedetto 216, 237
- Cunégonde (Kinga), reine de Pologne (1239-1279), sainte 197
- Cuneo, Elvis 191
- Curcio, Renato 120
- Curry, Patrick 90
- Curta, Florin 113
- Cyrille, saint 230
- D**
- D'Acunto, Nicolangelo 222
- Dahrendorf, Ralf Gustav 208
- Dalewski, Zbigniew 237
- Dalla Torre, Paola 73, 131
- D'Anna, Nuccio 172
- Dann, Otto 135
- Dante Alighieri 58, 66, 124-125, 220, 244
- Danton, Georges-Jacques 131
- D'Arcens, Louise 121
- De André, Fabrizio 119, 123, 125-127, 143
- De Angelis, Marcello 146
- De Boor, Helmut 19
- Declich, Francesca 11
- De Gasperi, Alcide 238
- De Giorgi, Fulvio 134, 189
- De Gregorio, Concita 66
- Delanty, Gérard 226
- Del Boca, Angelo 228
- Del Corso, Lucio 93-94, 143-145, 150, 155, 180
- Delle Donne, Roberto 135
- De Llera, Luis 132
- Delogu, Paolo 24
- Del Ponte, Carla 204
- Del Valle, Alexandre 56, 191
- De Mari, Silvana 94
- De Mattei, Roberto 196, 225
- De Nardis, Luigi 125

De Sède, Gérard 142
 Dessí, Rosa Maria 186
 De Turris, Gianfranco 74, 90, 93, 130,
 134, 142-145, 150-151
 De Vincentiis, Amedeo 11
 Diaz-Andreu, Margarita 81
 Diderot, Denis 59
 Di Febo, Giuliana 79
 Dimitri, Francesco 212
 Dinshaw, Carolyn 24
 Di Santo, Massimo 30
 Disney, Walt 49, 73, 76, 150, 173
 Di Sorco, Daniele 191
 Disraeli di Beaconsfield, Benjamin 116
 Djokic, Dejan 203, 211, 221
 Djurić, Ivan 221
 Dolcino da Novara 120
 Domenichelli, Mario 72, 88
 Donzelli, Giovanni 16, 26, 30, 230
 Dorati, Marco 11
 Doré, Gustave 75
 Doubleday, Simon R. 97, 136
 Dragosei, Fabrizio 215
 Dreyer, Carl Theodor 89
 Driver, Martha W. 73
 Drout, Michael D. C. 90, 144
 Duby, Georges 34, 80, 115, 118, 157
 Duggan, Christopher 223
 Dumézil, Georges 157
 Dylan, Bob, pseudonyme de Robert
 Allen Zimmerman 120

E

Earl, Benjamin 176
 Eco, Umberto 16, 34-35, 37-38, 45-46,
 57, 60, 66, 84, 90, 120, 136, 147,
 154-155, 192, 207
 Eddé, Anne-Marie 55, 59
 Edwige d'Anjou reine de Pologne (1384-
 1399), sainte 197
 Effros, Bonnie 81
 Eisenstein, Sergueï 133

Éléonore d'Aquitaine, reine de France
 (1137-1152) 17
 Eliade, Mircea 89, 149
 Eliot, Thomas Stearns 89
 Elze, Reinhard 106, 135
 Emery, Pierre-Yves 193
 Engels, Friedrich 78, 112, 116, 126
 Érasme 27, 124
 Erdoğan, Recep Tayyip 56
 Esch, Arnold 135
 Eschenbach, Wolfram von 131, 140,
 152
 Escobar, Roberto 123
 Escudero Alday, Rafaël 97
 Ésope 74
 Étienne I^{er}, roi de Hongrie (997-1038),
 saint 161, 198, 210
 Étienne-Thomas, roi de Bosnie
 (1459-1461) 209
 Eustochia (Smeralda) Calafato,
 sainte 197
 Evola, Julius, pseudonyme de Giulio
 Cesare Andrea Evola 59-60, 130,
 133, 139-145, 153, 156-157, 193, 213

F

Fabietti, Ugo 26
 Facchini, Riccardo 206
 Fagioli, Alessandra 120
 Falcetto, Bruno 120
 Falco, Giorgio 21, 187
 Fallaci, Oriana 50, 56, 64, 228
 Faraldo, José Maria 217
 Fawcett, Clare 81
 Febvre, Lucien 82
 Feller, Laurent 217
 Felskau, Christian-Frederik 197, 211
 Ferguson, Niall 46
 Fichte, Johann Gottlieb 219
 Filoramo, Giovanni 196
 Fini, Gianfranco 245
 Finke, Laurie 132

- Fiori, Simonetta 149
 Flacius Illyricus, Mattija Vlacic, dit 182
 Fo, Dario 123-124, 126-127
 Follett, Ken 116-117
 Folli, Stefano 53
 Fomenko, Anatolij Timofeevič 214-215
 Ford, Gerald Rudolph Jr 45
 Frale, Barbara 194
 Franco y Bahamonde, Francisco 132
 François d'Assise, saint 64, 89, 99, 126, 186, 253
 François (Jorge Mario Bergoglio), pape (2013) 253
 Frantzen, Allen J. 88
 Frazetta, Frank 160
 Frédéric I^{er}, de Souabe dit Barberousse, empereur (1152-1190) 45, 55, 80, 135-136, 233
 Frédéric II de Souabe, ou Frédéric I^{er}, roi de Sicile (1198-1150), empereur du Saint-Empire romain (1220-1250) 60, 100, 136, 148, 154, 206
 Friedmann, Georges 89
 Friedman, Thomas L. 50
 Frigerio, Alessandro 132
 Frijhoff, Willem 98
 Frugoni, Chiara 186
 Fuchs, Franz 205
- G**
- Gabriel, archange 208
 Gabrieli, Francesco 59
 Galahad, pers. légendaire 120, 160
 Galli, Giorgio 134, 142, 164
 Gamble, Andrew 37, 208, 233
 Gandino, Germana 73, 133
 Ganim, John M. 48
 Gardell, Hans Bertil Mattias 166, 168
 Gargallo di Castel Lentini, Gioacchino 161
 Garizpanov, Ildar H. 217
 Garrard, Carol 211
 Garrard, John 211
 Gasparri, Stefano 162, 217, 244
 Gaille, Charles de 131, 235
 Geary, Patrick J. 11, 27, 47, 78-79, 83, 104, 203, 205, 207, 217, 220-221, 227, 229, 236-237
 Gemelli, Agostino, né Edoardo Gemelli 188, 196
 Gensini, Sergio 118
 Georges, saint 132, 183, 188, 201, 209
 George, Stefan 89, 135
 Geremek, Bronislaw 119, 212-213, 225, 228-229
 Geretti, Alessio 238
 Germann, George 92
 Gerner, Kristian 229, 231
 Gerratana, Valentino 89
 Gervaso, Roberto 84
 Giacobbo, Roberto 146
 Giardina, Andrea 186
 Gibbon, Edward 46
 Gibson, Mel (Mel Columcille Gérard) 176
 Gillett, Andrew 162, 217
 Gilson, Etienne 17, 188-189
 Ginzburg, Carlo 119
 Girouard, Mark 88
 Goebel, Stefan 88
 Goodrick-Clarke, Nicholas 134
 Gorbatchev Mikhaïl Sergueïevitch 229
 Gozzano, Guido 88
 Gramsci, Antonio 89, 112
 Greci, Roberto 245
 Grégoire I^{er} Le Grand, pape (590-604) 44
 Grégoire VII (Ildebrando di Soana), pape (1073-1085), saint 61-62
 Gregory Persse, Augusta 88, 131
 Grendel, pers. légendaire 167
 Grennan, Margaret Rosé 116
 Grévin, Benoît 8, 11, 157
 Grillo, Beppe 127
 Grillo, Paolo 222, 228

Grimm, Jacob Ludwig Karl 75, 230
 Grimm, Wilhelm Karl 75, 230
 Grossi, Paolo 229
 Grosso, Mauro 188-189
 Grotta, Daniel 93
 Grzesik, Ryszard 209
 Guardini, Romano 89, 187
 Guastella, Gianni 123
 Guccini, Francesco 120, 126
 Guenièvre, pers. légendaire 69
 Guénon, René 59, 89, 132, 137-139,
 141, 149, 151, 154, 177
 Guerra, Antonio, dit Tonino 121-122,
 228
 Guido, Olimpio 55
 Guillaume I^{er}, dit le Conquérant, duc de
 Normandie (1035), roi d'Angleterre
 (1066-1087) 161
 Guillaume I^{er} Hohenzollern, roi de
 Prusse (1861-8 8??), empereur
 allemand (1871-1888) 135
 Guillaume Tell, pers. légendaire 79
 Guizot, François-Pierre-Guillaume 78,
 105-106, 230, 243
 Gulisano, Paolo 90, 144

H

Habsbourg, dynastie 233
 Haider, Jörg 192, 205, 209
 Hamer, Andrew 162
 Hanbury White, Terence 89, 150
 Harris, Jennifer 116
 Harty, Kevin J. 73
 Haydock, Nickolas 59, 73
 Heale, Martin 162
 Heers, Jacques 16
 Hein, Rolland 90
 Heller-Roazen, Daniel 52
 Henri II Plantagenêt roi d'Angleterre
 (1154-1189) 17
 Henri VI de Souabe, roi de Sicile (1186-
 1196), empereur (1189-1197) 136

Herder, Johann Gottfried von 72
 Hésiode 44
 Hitler, Adolf 134, 163-164
 Hobsbawm, Eric John Ernest 25, 107,
 175, 214, 217
 Hodges, Laura F. 120
 Hodgson, Charles 24
 Hoffman, Donald L. 176
 Hohenzollern, dynastie 135
 Holsinger, Bruce 50-52
 Homère 214
 Hopkins, Gérard Manley 83, 116
 Horkheimer, Max 89
 Horspool, David 117
 Horton, Chase 120
 Howald, Ernst 18
 Howard, Robert Erwin 160
 Hugo, Victor 75
 Huntington, Samuel P. 37, 45, 56
 Hussein, Saddam (Sadām Husayn ‘Abd
 al-Majīd al-Tikrītī) 51, 56
 Huss, Jan 79, 126

I

Iacovella, Angelo 137
 Innocent III (Lotario dei conti di Segni),
 pape (1198-1216) 61, 64, 186-187
 Interino, Maria 100
 Introvigne, Massimo 92, 136, 140, 142,
 164, 170, 199, 225
 Iorio, Raffaele 83-84, 100, 111, 156,
 223
 Isnenghi, Mario 222
 Ivancich, Valentina 11
 Ivanišević, Alojz 208
 Ivanov, Sergej A. 210, 212-215

J

Jackson, Jayshan 93, 167
 Jackson, Peter 93, 167

- Jacopone da Todi, dit Jacopo dei Benedetti 126
- Jacques le Majeur (Matamaures), saint 132
- Jagellons, dynastie 212
- Janz, Oliver 101, 106
- Jean de Dukla, saint 197
- Jean I^{er} de Trastamara, roi de Castille et Léon (1379-1390) 201
- Jeanne d'Arc, sainte 8, 79-80, 88-89, 131-132, 252
- Jean-Paul II (Karol Józef Wojtyła), pape (1978-2005), béatifié 54, 60-62, 64, 184-185, 194, 196-199, 201, 230, 236-237
- Jean XXIII (Angelo Giuseppe Roncalli), pape (1958-1963) 191, 195
- Jésus-Christ 35, 54, 64, 66, 127, 152, 154, 164, 171, 179, 182, 199, 200, 214
- Joachim de Flore 36
- Jones, Sian 70, 81, 134, 146
- Joseph d'Arimathie, saint 152
- Jünger, Ernst 89
- K**
- Kafka, Franz 187
- Kamp, Norbert 135
- Kantorowicz, Ernst Hartwig 135
- Kaplan, Jeffrey 92
- Kelly, Samantha 11
- Kennedy, famille 69
- Kennedy, John Fitzgerald 69
- Kennedy Onassis, Jacqueline, voir Bouvier, Jacqueline Lee 69
- Kerouac, Jack (Jean-Louis) 143
- Khadhafi, Mu'ammar (Mu'ammar Abu Minyar 'Abd al-Salâm al-Qadhdhâfi) 55
- King, Martin Luther 168
- Kington, Tom 127
- Kizilov, Mikhail 210-211, 215
- Klaniczay, Gábor 11, 81, 104, 198, 208, 210-211, 217, 220
- Kline, Naomi Reed 76
- Knight, Stephen 118
- Knox, Amanda 49
- Kobrin, Stephen J. 37
- Kobiliński, Andrzej 187
- Kohl, Philip L. 81
- Koštunica, Vojislav 222
- Kovács, Péter 210
- Kremenjaš-Daničić, Adriana 234
- Krumeich, Gerd 131
- Kruta, Venceslas 177, 229
- Kudsieh, Suha 59
- Küng, Hans 61
- Kunstler, James Howard 34
- L**
- La Fontaine, Jean de 74
- Lambert, Christophe 167
- Lanna, Luciano 60, 123, 130, 142-143, 145, 147, 163, 171, 178
- Lanzinger, Margareth 11
- La Rocca, Cristina 162, 217
- Lasansky, Médina D. 104
- Lazzari, Tiziana 76
- Leerssen, Joep 78, 171, 217
- Lefebvre, Marcel-François 191
- Le Goff, Jacques 20, 60-61, 83, 90, 187, 204, 211, 218, 225, 231, 235, 238
- Le Guin, Ursula Kroeber 94
- Leibiger, Carol A. 144
- Le Jan, Régine 217
- Lénine, Nikolaï Vladimír Ilitch, pseudonyme de V. I. Oulianov 212, 237
- Léonard de Vinci 152, 244
- Leonardi, Claudio 71
- Le Pen, Jean-Marie 132, 191-192, 208
- Lerner, Alan Jay 69
- Lerner, Gad 51
- Le Roy Ladurie, Emmanuel 118
- Lévi-Strauss, Claude 149

Lewis, Bernard 54
 Lewis, Clive Staples 90-91
 Leydi, Roberto 113
 Licinio, Raffaele 60, 76
 Linch, Damonm 167
 Linebaugh, Peter 70
 Lionello, Silvia 134
 Longo, Umberto 11
 Loomis, Roger Sh. 172
 Lööw, Hélène 92
 Lowenthal, David 26, 98
 Lukács, György 89
 Lukan, Walter 208
 Lupack, Alan 49
 Lupack, Barbara Tapa 49

M

Maalouf, Amin 54
 Macconi, Massimiliano 142
 Macpherson, James 171
 Magdalino, Paul 208
 Magris, Claudio 169
 Mahomet 47, 53, 58, 63
 Mai, Gunther 135
 Mainard de Riga, saint 197
 Malerba, Luigi, pseudonyme de Luigi Bonardi 121-122
 Malory, Thomas 120
 Malynski, Emmanuel 187
 Mameli, Raimondo 191
 Mammarella, Giuseppe 235
 Mancini, Mario 71
 Mannheimer, Renato 223
 Mannoia, Fiorella 174
 Manselli, Raoul 184, 186-187, 189
 Manuel II Paléologue, empereur byzantin (1391-1425) 63
 Marcel, Étienne 126
 Marc, saint 154
 Marcuse, Herbert 89
 Marguerite de Trente 120
 Marie-Madeleine, sainte 152

Marie (Vierge) 200-201, 208
 Marinelli, Valentina 123
 Marinetti, Filippo Tommaso 87
 Marini, Alfonso 186
 Maritain, Jacques 89, 187-188, 190
 Markale, Jean 177
 Marosi, Ernő 81
 Marostica, Flavia 83
 Marshall, David W. 94, 102, 166, 176
 Martelli, Manfredi 178
 Martin Pallin, José Antonio 97
 Martin, saint 132
 Marx, Karl 78, 112, 116, 126
 Mastrantoni, Primo 61
 Matera, Vincenzo 26
 Matthews, Richard 37
 Mazzon, Antonella 81
 McEvoy, Emma 92
 Mc Kitterick, Rosamond 232
 Medail, Cesare 144
 Meier, Sid 45
 Menarini, Raffaele 134
 Menegotto, Andrea 164, 170
 Menestò, Enrico 19, 59, 71
 Merlin, pers. légendaire 22, 94, 150, 172, 176-177, 224
 Meschini, Marco 56
 Mesirca, Margherita 73
 Méthode, saint 209, 230
 Miccoli, Giovanni 55, 61, 63, 65, 187, 190-191, 194-195, 230, 241-242
 Michel-Ange Buonarroti 243
 Michel, saint 132, 247
 Michetti, Raimondo 11, 186, 197-198
 Mieszko I^{er}, duc de Pologne (965-992) 161, 212, 241
 Miglio, Gianfranco 38, 222
 Milanini, Claudio 120
 Milizia, Francesco 31
 Milošević, Slobodan 203-205
 Minc, Alain 235
 Mistral, Frédéric 206
 Modzelewski, Karol 212-213

Moeglin, Jean-Marie 106
 Molay, Jacques de 146
 Moliterni, Pierfranco 113
 Monda, Andrea 90
 Monicelli, Mario 121
 Monmouth, Geoffroy de 94, 131
 Monnerot, Jules 47
 Monnet, Pierre 91, 149, 229
 Montanari, Massimo 17
 Montanelli, Indro 84
 Montaruli, Augusta 30
 Montesano, Marina 136, 140, 142
 Montesquieu, Charles-Louis de Secon-
 dat, baron de La Brède et de 160
 Montremy, Jean-Maurice 83
 Morandini, Francesca 179
 Morawski, Paolo 229
 Mordini, Attilio 89, 187
 Morghen, Raffaello 187, 189
 Moro, Renato 79
 Morris, William 71, 116
 Mumford, Lewis 116
 Murray, Alice Margaret 76, 164
 Musca, Giosue 103, 122-123, 149
 Mustè, Marcello 118
 Muzzarelli, Maria Giuseppina 11
 Mylonas, Chrystos 203, 211

N

Napoléon I^{er} Bonaparte, empereur des
 Français (1804-1815), roi d'Italie
 (1805-1815) 42, 233
 Naso, Domenico 171
 Nasser, Gamal Abdel 56
 Negri, Luigi 57, 185
 Nemanja, dynastie 209
 Nesci, Olivia 152
 Nevski, Alexandre, saint 79, 133, 208
 Newman, John Henry 183
 Nicolas II Romanov, tsar de Russie
 (1894-1918) 210
 Nicolet, Claude 161

Nicolotti, Andrea 142
 Nietzsche, Friedrich Wilhelm 59, 143
 Nobel, James 176
 Nostradamus, Michel de Nostredame,
 dit 36
 Novalis, pseudonyme de Georg Frie-
 drich Philipp Freiherr von Harden-
 berg 71, 186-187
 Nuno de Santa Maria Álvares Pereira,
 saint 200-201

O

Obama, Barack Hussein 65, 69, 128
 Obama, famille 69
 Occhipinti, Elisa 80
 Odifreddi, Piergiorgio 196
 Odin, voir aussi Wotan 164
 Oexle, Otto Gerhard 135
 Oldoni, Massimo 74
 Olivo, Francesco 148
 Olton, Bert 73, 176
 Oneto, Gilberto 201
 Orecchia, Antonio Maria 145
 Orose, Paul 44
 Ortega y Gasset, José 33, 89
 Ortenberg, Veronica 27, 69, 71, 73, 78,
 88, 92, 102, 116, 120, 126, 133, 164,
 169-170, 174-176, 183, 201, 203,
 231, 238, 247
 Orwell, George, pseudonyme de Eric
 Arthur Blair 69, 224
 Ossian, pers. légendaire 78, 92, 171
 Osti Guerrazzi, Amedeo 228
 Otto d'Habsbourg, archiduc 209
 Ottokar I^{er}, roi de Bohême
 (1198-1230) 197
 Ottonienne, dynastie 233
 Otton III de Saxe, empereur
 (983-996) 236
 Oussama, émir arabe (XII^e siècle) 59

P

Pagden, Anthony 226
 Palach, Jan 126
 Pál, József 185
 Pancho Villa, pseudonyme de José Doroteo Arango Arámbula 168
 Pandimiglio, Leonida 34
 Parsifal/Perceval, pers. légendaire 87, 92, 95, 129, 153, 136, 163
 Pascal III (Guido da Crema), antipape (1164-1168) 240
 Pasolini, Pier Paolo 89, 107, 112, 121-123, 127, 129, 167, 217
 Passini, Michela 88
 Pastoureau, Michel 155-156
 Paul de Tarse, saint 84, 191
 Paul VI (Giovanni Battista Montini), pape (1963-1978) 57, 190-191, 201, 230
 Peake, Mervyn 89
 Pecere, Paolo 93-94, 143-145, 150, 155, 180
 Pegrari, Maurizio 232
 Pellegrini, Loredana 145
 Pellegrino, Fabio 130
 Percivaldi, Elena 177, 229
 Pernoud, Régine 16, 131
 Peroche, Gregory 234
 Perrault, Charles 74
 Petersen, Jens 106
 Pétrarque, François 251
 Philippe IV, dit le Bel, roi de France (1285-1314) 140, 193
 Piast, dynastie 212
 Pie IX (Giovanni Maria Mastai Ferretti), pape (1846-1878) 62, 195
 Piero della Francesca 152
 Piersanti, Umberto 99
 Pie V (Antonio Ghislieri), pape (1566-1572), saint 195
 Pie X (Giuseppe Melchiorre Sarto), pape (1903-1914) 188, 191, 195

Pie XII (Eugénie Pacelli), pape (1939-1958) 62
 Pinelli, Giuseppe 124
 Pinto, Giuliano 222
 Pio da Pietrelcina, saint 198
 Piombini, Guglielmo 38
 Pippidi, Andrei 211-212, 215
 Pirenne, Henri 47, 107
 Pirillo, Paolo 123
 Pisi, Paola 149
 Pitha, Petr 197
 Pitt, Brad, nom d'artiste de William Bradley Pitt 168
 Pivato, Stefano 26, 83, 108, 149
 Placido, Beniamino 51
 Pluskowski, Aleks 166
 Poe, Edgar Allan 92
 Pohl, Walter 162, 175, 203, 209-210, 216-217, 220, 228, 235
 Polo, Marco 101, 252
 Pol Pot, pseudonyme de Saloth Sar 112
 Porciani, Ilaria 101, 106, 109, 223
 Pound, Ezra Weston Loomis 89, 95, 143, 206
 Poutine, Vladimir Vladimirovitch 55
 Pozzato, Maria Pia 154
 Prati, Giovanni 223
 Procaccia, Micaela 26, 97
 Prodi, Romano 228
 Pugin, Augustus Welby Northmore 72, 116

Q

Queneau, Raymond 17, 29, 118, 159, 196, 249
 Quinn, James 46
 Quirico, Domenico 32

R

Radić, Radivoj 221
 Raedts, Peter 135

- Rahevinus 223
 Rahn, Otto 136
 Rame, Franca 124
 Ranger, Terence 25, 175
 Rao, Nicola 145, 178
 Raphaël Sanzio 244
 Rapley, John 37
 Ratzinger, Joseph, voir aussi
 Benoît XVI 61, 64, 194
 Raynaud, Vincent 46
 Ray, Sid 73
 Reagan, Ronald Wilson 55
 Reggiani, Serge 125
 Reguzzoni, Giuseppe 62
 Revelli, Marco 130, 142, 166, 187
 Riccardi, Andrea 65
 Ricci, Giovanni 79, 209
 Ricci Sargentini, Monica 209
 Richard I^{er}, dit Cœur de Lion, roi
 d'Angleterre (1189-1199) 55
 Ricks, David 208
 Ridolfi, Maurizio 106
 Risdén, Edward L. 59, 73
 Risé, Claudio 213
 Risset, Jacqueline 125
 Ritrovato, Salvatore 11
 Robert, Jean-Noël 229
 Robin des Bois, pers. légendaire 23, 79,
 116, 118, 128
 Rodrigues, Ana Maria S.A. 11
 Rohmer, Éric 92
 Roland, pers. légendaire 132, 234-235
 Romano, Ruggero 65, 89, 187, 228, 230
 Romano, Sergio 65, 89, 187, 228, 230
 Roosevelt, Franklin Delano 131
 Rosaspina, Elisabetta 180
 Rosenbaum, Jonathan 73
 Rosenberg, Bruce A. 69
 Rosenthal, Bernard 49
 Rossellini, Roberto 89
 Rossi, Ernesto 203, 228
 Rossi, Filippo 60, 123, 130, 142-143,
 145, 147, 163, 171, 178
 Rossi, Pietro 217, 226, 229-230,
 241-243
 Rossi, Vasco 26
 Rousseau, Jean-Jacques 160
 Roversi Monaco, Francesca 11
 Rowling, Joanne Kathleen 93, 170
 Ruffin, saint 100
 Rufin, Jean-Christophe 47
 Rumsfeld, Donald 50
 Rusconi, Roberto 55, 147, 186, 232
 Ruskin, John 71-72, 78, 82, 116
 Ryan, Judith 26, 217, 220
 Rurik, prince des Varègues
 (852-879) 210
- S**
- Ságghy, Marianne 217
 Said, Edward W. 48
 Saideman, Stephen M. 213
 Saint Louis IX, roi de France (1226-
 1270) 8, 55, 58, 132
 Saladin (Salāh al-Dīn Yūsuf ibn Ayyūb
 ibn Shāhī ibn Marwān), sultan
 d'Égypte (1177-1193) 55-56, 58-59
 Salomon 66, 153
 Samuel, Richard 187
 Sanfilippo, Matteo 11, 26, 34, 49, 73,
 76, 81, 118, 128, 160, 176, 251
 Sarti, Raffaella 11
 Sasso, Eleonora 116
 Saunière, François-Bérenger 136
 Sava, saint 209
 Scagno, Roberto 149
 Scarre, Geoffrey 27
 Schiera, Pierangelo 101, 106, 135
 Schmieder, Felicitas 11
 Schmitt, Carl 38, 89, 138
 Schramm, Percy Ernst 135
 Schuman, Robert 238
 Scott Nokes, Richard 167
 Scott, Walter 59, 75, 105, 175
 Succimarra, Luca 223

Scurati, Antonio 149
 Sergi, Giuseppe 16, 23, 26-27, 41, 65,
 71-73, 76, 80, 83-84, 92, 106, 183,
 218, 220-221, 235, 240, 245
 Šešelj, Vojislav 222
 Sestan, Ernesto 222
 Settis, Salvatore 17-18, 83, 85, 149, 243
 Severgnini, Beppe 49
 Shakespeare, William 75
 Shippey, Thomas 119, 176, 203
 Siegfried, pers. légendaire 163
 Siegrist, Hannes 101
 Siewers, Alfred K. 90
 Signorotto, Gian Vittorio 240
 Simmons, Clare A. 72, 81
 Simon de Lipnica, saint 199
 Sklar, Elizabeth S. 176
 Smith, Anthony D. 81
 Smith, Marc H. 173
 Soldani, Simonetta 106, 219, 222
 Somorjai, Adam 185
 Sorba, Carlotta 106, 222
 Sorel, Georges 89
 Soriani, Simone 123
 Southwork, Herbert R. 132
 Spengler, Oswald 44, 89
 Spenser, Edmund 75
 Spiegel, Gabriel M. 19
 Spinelli, Altiero 203, 228
 Spiriti, Andrea 223
 Spirito, Guglielmo 90
 Spooner, Catherine 92
 Steinbeck, John 69, 89, 120
 Stevenson, Robert Louis 75, 82
 Stewart, Mary Florence Elinor 94
 Stivell, Alan, nom d'artiste d'Alain
 Cochevelou 169
 Stock, Brian 83, 88, 98, 136, 182
 Stoker, Abraham, dit Bram 92
 Stolleis, Michael 134
 Stone, Lawrence 93, 118
 Suppan, Arnold 208
 Szarmach, Paul E. 49

T

Tabacco, Giovanni 41
 Tabor, D. James 153
 Tacite (Publius Cornelius
 Tacitus) 160-161
 Taddei, Stefano 226, 241
 Taggart, David 90
 Tarantino, Quentin Jérôme 24
 Tarchi, Marco 187
 Tarkovski, Andreï 116, 212
 Tasse, Torquato 75
 Taylor, Robert R. 76
 Telò, Mario 37
 Tennyson, Alfred 176
 Terzani, Tiziano 112
 Tettamanzi, Dionigi 62
 Thatcher, Margaret 117
 Thierry, Jacques-Nicolas-Augustin 161
 Thiesse, Anne-Marie 76, 78-79, 81,
 104, 113, 171, 175, 178, 211-212,
 217, 220, 226, 230
 Thiriart, Jean-François 178
 Thomas, saint 195
 Thor 163, 167
 Tinker, Chris 123
 Tite-Live (Titus Livius Andronicus) 179
 Tocco, Francesco Paolo 211, 244
 Toczyski, Piotr 229, 231, 234, 236
 Todorov, Tzvetan 45, 47, 53, 56, 63, 97,
 160, 220, 229, 242-244
 Tolkien, John Ronald Reuel 89-90,
 92-93, 116, 119, 143-147, 150, 159,
 173, 183, 194, 241
 Tomislav I^{er}, roi de Croatie (925-
 928) 161, 213
 Tommissen, Piet 138
 Torielli, Andrea 193
 Touchard, Jean 131
 Touraine, Alain 206
 Toynbee, Arnold 45
 Trafford, Simon 166
 Traverso, Enzo 26

Tremlett, Giles 97
 Tremonti, Giulio 32, 128
 Trencsényu, Balázs 208
 Trevor Roper, Hugh 175
 Trigg, Stéphanie 166
 Troude, Gilles 212
 Tuchman, Barbara Wertheim 19, 34
 Tucker, Neely 69
 Tudman, Franjo 213
 Turse, Nick 70
 Twain, Mark, pseudonyme de Samuel
 Langhorne Clemens 49
 Tyrrell, George 188, 196

U

Urbain II (Oddon de Lagery), pape
 (1088-1099), béatifié 62
 Urbańczyk, Przemyslaw 217
 Utz, Richard 11, 15

V

Vacca, Roberto 34
 Vallerani, Massimo 106, 222
 Valli, Luigi 154
 Valzania, Sergio 225
 Vaquero Piñeiro, Manuel 11
 Vårvaro, Alberto 71
 Vauchez, André 186
 Vecchi, Gian Guido 65
 Vercingétorix, roi des Arvernes 132, 171
 Verginella, Marta 213
 Verlaine, Paul-Marie 111
 Vico, Giambattista 160
 Vidal, Gore, pseudonyme d'Eugène
 Luther Vidal 46
 Vigna, Edoardo 32
 Villaggio, Paolo 125
 Villon, François, François de Montcor-
 bier, dit 23, 119, 125
 Violante, Cinzio 157

Viollet-le-Duc, Eugène-Emmanuel 72,
 82
 Viotto, Piero 188
 Virgile (Publius Virgilius Maro) 179
 Visentin, Stefano 11
 Vitolo, Giovanni 47
 Vitus de Lucanie, saint 203
 Voight, Angelina Jolie 167
 Voltaire, François-Marie Arouet, dit 59,
 181
 Voltmer, Ernst 57, 102, 222-223
 Vukašinovic, Mille 222

W

Wachtel, Nathan 119
 Wagner, Wilhelm Richard 78, 137
 Waite, Arthur E. 140
 Wallace, William 79, 176
 Walpole, Horace 92
 Warschawski, Michel 46
 Weber, Max 182
 Wegener, Scott 168
 Wilde, Oscar 49, 109, 181
 Williams, Phil 37
 Willis, Bruce, nom d'artiste de Walter
 Bruce Willison 168
 Winkler, Martin M. 159
 Wojtowicz, Slawek 46
 Wojtyła, Karol Józef, voir aussi
 Jean-Paul II 60-61
 Wood, Ian 162, 217, 231
 Wotan, voir aussi Odin. 163, 166
 Wright, Lawrence 53
 Wyclif, John 126

Y

Yawn, Lila 11
 Yeats, William Butler 78, 88-89, 172,
 174

Z

- Zabbia, Marino 11
- Zalloum, Abdulhay Yahya 54
- Zambon, Francesco 73
- Zdislava de Lembert, sainte 197
- Zečević, Nada 11
- Zerbi, Piero 157
- Zielonka, Jan 38, 233
- Zimmer Bradley, Marion 126
- Zizola, Giancarlo 62
- Zoccatelli, Pierluigi 164, 170
- Zolla, Elémire 147

